

@

**YU-KIAO-LI**  
OU  
**LES DEUX COUSINES**

Traduit par  
**Jean-Pierre ABEL-RÉMUSAT**

## Les deux cousines

à partir de :

### YU-KIAO-LI, ou LES DEUX COUSINES

Roman chinois, d'un auteur inconnu (XVII<sup>e</sup> siècle),

Traduit par Jean-Pierre ABEL-RÉMUSAT

Librairie Moutardier, Paris, 1826. Quatre tomes 256+172+196+238 pages.



mise en format texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)

# T A B L E   D E S   M A T I È R E S

## [Préface](#)

### Chapitre

- I. [Une jeune lettrée compose des vers à la place de son père.](#)
- II. [Le vieux Yang veut marier son fils.](#)
- III. [Pe, durant un voyage périlleux, trouve un protecteur pour sa fille.](#)
- IV. [Le docteur Gou rencontre un poète sous des arbustes en fleur.](#)
- V. [Un pauvre bachelier refuse d'épouser une riche demoiselle.](#)
- VI. [Un indigne amant s'attribue le mérite de vers qu'il n'a pas faits.](#)
- VII. [Un nom supposé fait perdre une perle à un poète.](#)
- VIII. [La suivante, d'un œil furtif, reconnaît l'étoffe.](#)
- IX. [En écartant la prune, on cherche une pêche dans la galerie des fleurs.](#)
- X. [Le départ de la grue et le retour de l'hirondelle.](#)
- XI. [Trop d'empressement fait qu'on tourne le dos à ce qu'on cherche.](#)
- XII. [La sottise aux abois se trahit sur le lieu même de l'épreuve.](#)
- XIII. [Le jeune bachelier tire parti de son talent dans les embarras de son voyage.](#)
- XIV. [Présents de Lo Mengli reçus derrière le jardin.](#)
- XV. [Succès au concours d'automne et à l'examen impérial du printemps.](#)
- XVI. [Confidences des deux aimables cousines.](#)
- XVII. [Les persécutions d'un homme puissant obligent un magistrat à quitter sa charge.](#)
- XVIII. [Rencontre d'un gendre dans un voyage au milieu des eaux et des montagnes.](#)
- XIX. [Méprise sur méprise, contrariétés de toutes parts.](#)
- XX. [Broderies sur broderies : satisfaction générale.](#)

Illustrations :

[Les hirondelles](#) — [La galerie des fleurs](#) — [La porte du jardin](#) — [Les deux miroirs](#)

## Les deux cousines

### PRÉFACE

@

L'ouvrage qu'on va lire est un roman venu de la Chine : s'il arrivait du nord, le succès en serait assuré d'avance. On pourrait, avant de l'avoir ouvert, s'attendre à y trouver quelqu'un de ces récits intéressants et instructifs que la studieuse avidité de notre siècle a mis en vogue, et où l'on aime à puiser sans efforts la connaissance des mœurs, des traditions, du génie des peuples et du caractère des hommes illustres. Les romans n'étaient autrefois considérés que comme des compositions agréables, destinées à l'amusement des personnes désœuvrées : on en a su faire des livres utiles à l'instruction de ceux qui sont trop occupés pour trouver le temps de lire l'histoire. C'est par cette méthode qu'un littérateur célèbre a récemment mis en lumière, avec des applaudissements universels, les guerres civiles de Montrose, les inspirations des Montagnards Calédoniens et les sorcelleries des îles Orcades. D'autres écrivains ont usé du même procédé avec des talents différents, pour peindre les habitudes des nouveaux Grecs, des Persans modernes, des Espagnols de notre temps, des chevaliers du moyen âge. Chaque jour on voit grossir le nombre des personnages qui sont admis dans cette galerie biographique et pittoresque, et Richelieu lui-même et Cromwell viennent d'y trouver place. On ne saurait trop encourager ce nouveau genre, surtout dans ses applications à l'histoire nationale. C'est comme un refuge ouvert à cette solide érudition, qu'on se plaignait de voir exilée de quelques autres branches de littérature moins favorisées. Des contes si dignes de foi remplaceront très agréablement les compilations de nos bénédictins ; et il y aura bien plus de gens consommés dans les études qui se rapportent aux siècles passés et aux contrées étrangères, quand il n'en coûtera, pour s'y rendre habile, que la peine de lire des ouvrages comme Waverley, Anastase ou les aventures de Hadji-Baba.

## Les deux cousines

Mais quelqu'estime qu'il soit juste d'accorder à ces aimables chroniqueurs qui s'attachent à parer la vérité de couleurs si séduisantes, ou si l'on veut, à donner à leurs fictions un appui si solide, il est, dans chaque littérature, une classe d'écrivains qui méritent peut-être d'obtenir la préférence. Ce sont ceux qui, sans ambitionner l'honneur d'éclairer les nations par des exemples tirés de si loin, se bornent à divertir leurs compatriotes et leurs contemporains par la peinture des objets qu'ils ont observés et du monde qui les entoure : historiens d'autant plus consciencieux qu'ils n'ont pas la prétention de l'être, ils ne sauraient assurer à leurs compatriotes d'autre avantage que celui d'une fidélité dont tout le monde est juge, et ils sont privés de bien des ressources dont peuvent user largement ceux qui vont placer le sujet de leurs tableaux chez des peuples que peu de personnes ont visités, ou parmi des générations qui depuis longtemps ont disparu. On sait avec raison beaucoup de gré au chevalier Walter Scott d'avoir cherché, dans ses premiers romans, à représenter les mœurs des Écossais, telles qu'il suppose qu'elles étaient il y a un siècle ou deux. Le témoignage que ses concitoyens lui rendent à ce sujet est confirmé par l'approbation, un peu moins décisive à la vérité, d'une foule de lecteurs du continent, qui n'ont jamais traversé la Manche. On en voit même qui se rendraient volontiers garants de l'exactitude du romancier d'Édimbourg, quand il peint les sentiments secrets des chevaliers du Temple et les manières des princes de la maison d'Anjou. On dirait, à leur assurance, qu'ils ont eux-mêmes vécu vers la fin du douzième siècle, ou servi dans les armées de Richard Cœur-de-Lion. Et pourtant que de dissonances, de contresens et d'anachronismes dans les écrits mêmes du chef de cette école, et plus encore dans ceux de ses imitateurs ! C'est que rien, pas même la science et le génie, ne peut tenir lieu de cette atmosphère que respirent les auteurs qui prennent leurs modèles autour d'eux, et qui s'appliquent à décrire ce qu'ils ont eux-mêmes vu et examiné de leurs propres yeux.

Au reste, des mérites divers peuvent recommander les deux sortes de compositions dont nous parlons. Dans les unes l'auteur rédige à distance

## Les deux cousines

et en toute liberté des matériaux incomplets, qu'il se charge de suppléer et d'interpréter au besoin. Dans les autres, il trace, sous l'inspiration des circonstances, des mémoires qui ne sauraient aller loin, s'ils ne reçoivent, avant tout, l'assentiment des contemporains. On ne doit demander au premier que ce genre de vérité poétique que le talent peut imprimer à un tableau d'histoire ; on est en droit d'exiger du second cette ressemblance réelle qui est le seul mérite d'un portrait de famille. C'est justement cette qualité qui, de l'aveu des esprits graves, donne du prix aux véritables romans de mœurs, même hors du cercle où ils ont été conçus et du siècle qui les a vu naître. Les imitations plus ou moins heureuses qu'on en peut faire, lors même qu'elles seraient d'une exactitude irréprochable, manqueraient toujours de ce naturel qui est le premier mérite des autres. Ces tableaux composés avec l'intention de peindre et de décrire ont toujours quelque chose de froid, de contraint et d'apprêté qu'on ne voit pas dans ceux qu'on a tracés sans y songer, dans l'intention de plaire ou d'intéresser. Les négligences dans les uns sont encore des traits de caractère ; la scrupuleuse attention dont le travail se fait sentir dans les autres dégénère souvent en affectation et en pédanterie.

Ce n'est pas, pour les Chinois, une gloire médiocre que d'avoir su, dans l'extrémité du monde où ils sont relégués, s'élever depuis plusieurs siècles au roman de mœurs et au roman historique, tels qu'on les conçoit aujourd'hui parmi nous. Les nations dans l'enfance ont des apologues, des récits merveilleux, des épopées : les vrais romans ne naissent que dans la vieillesse des sociétés, quand l'affaiblissement des croyances tourne leur attention vers les choses de ce monde ; et s'il en faut, comme on l'a dit, aux peuples corrompus, c'est qu'eux seuls ont cette disposition qui porte à réfléchir sur les scènes de la vie intérieure, sur le jeu des passions, sur l'analyse des sentiments, sur les débats produits par le choc des intérêts et le mélange des professions. Les fictions suivent naturellement le cours des habitudes réelles, et le théâtre qu'elles occupent doit changer avec la manière de vivre des hommes qui s'en nourrissent. La muse qui les inspire, originaire des forêts et des lieux sauvages, s'est plu longtemps au milieu

## Les deux cousines

des montagnes et sur les rivages de l'Océan. Elle n'a pénétré qu'assez tard dans l'enceinte des cités, et les Chinois sont, avec quelques nations de l'Europe moderne, les seuls qui l'aient admise dans les salons, pour y prendre part aux entretiens familiers, aux réunions amicales, aux discussions domestiques et à la diplomatie du ménage, à tous ces petits événements enfin dont se compose la vie des hommes civilisés.

Voilà tout justement la source de l'intérêt que méritent d'obtenir les romans chinois : c'est celui qui s'attache aux bons endroits de Don Quichotte et de Gil Blas, de Tom Jones et de Cécilia. Leurs auteurs s'adressent plus souvent à la raison qu'à l'imagination, et semblent moins animés du désir d'émouvoir leurs lecteurs par des conceptions hardies ou des aventures singulières, qu'occupés du soin de leur offrir des sujets de réflexions et les moyens de devancer les tardives leçons de l'expérience. Les autres Asiatiques, entraînés par le goût du merveilleux, ont souvent défigurés les traditions les plus respectables, et se sont montrés romanciers jusque dans leurs histoires. On peut dire que les Chinois sont demeurés historiens jusque dans leurs romans ; et je me hâte d'ajouter que ces derniers n'en sont pas plus ennuyeux pour n'être pas constamment futiles ou dépourvus de sens commun : tout comme on voit parfois des écrivains qui ont le secret de se rendre extravagants, sans cesser pour cela d'être insipides.

L'homme en rapport avec ses semblables, ses vices, ses penchants, ses habitudes morales et jusqu'à son langage de société, tel est le sujet le plus ordinaire des compositions chinoises, des romans et des pièces de théâtre. Elles sont ainsi renfermées dans la sphère des objets réels, et l'imagination des auteurs s'y contient, si j'ose m'exprimer ainsi, dans les limites du monde sensible. On ne doit donc pas y chercher le même genre d'amusement que dans les contes arabes ou les poèmes des Hindous. Peut-être ces romans sont-ils moins divertissants pour des enfants, mais à coup sûr ils seront plus attachants pour des lecteurs sortis de l'adolescence. L'univers où nous vivons est le lieu de la scène, et non pas les abîmes de la mer, des montagnes merveilleuses ou le vague des espaces imaginaires.

## Les deux cousines

On n'y voit ni des princes luttant avec des géants, ni des princesses enlevées par des génies, ni des talismans, ni des métamorphoses. Les personnages sont des hommes et des femmes, agissant naturellement dans le cercle de leurs passions et de leurs intérêts, l'amour et l'ambition, le désintéressement et la cupidité. La bonne loi s'y débat avec l'intrigue, et d'honnêtes gens y sont aux prises avec des fripons. Aux noms près, ces inventions pourraient passer chez nous pour des réalités, et rien ne ressemble plus que Nanking ou Canton à Paris ou à Westminster.

Un peuple observateur et méditatif, qui a ainsi porté son attention sur les effets de ses propres habitudes, et sur les accidents de sa vie sociale ; des écrivains qui se plaisent à orner leurs observations des grâces du style, à les animer, pour ainsi dire, en les appliquant au développement des caractères, en les associant à la marche d'une action : voilà sans contredit des narrateurs qui méritent d'être écoutés, de ceux au moins qui veulent connaître l'esprit des nations. Les esquisses qu'ils tracent doivent avoir infailliblement un fond de vérité pour satisfaire le public auquel on les a primitivement destinées, et ne pas manquer leur effet aux yeux de ceux qui en sont les appréciateurs naturels. Le mérite qui recommande un roman près des natifs est en même temps un titre incontestable à la confiance des étrangers. Ainsi les romans chinois peuvent, sous ce rapport, remplir une lacune importante ; ils sont pour nous comme des relations plus exactes, et surtout plus divertissantes que celles des voyageurs. Car quel est l'Européen qui prétendrait connaître un peuple aussi bien que ce peuple se connaît lui-même ? Où est le voyageur qui pourrait en pareil cas se vanter d'être aussi véridique que le romancier ? Les descriptions de celui-ci doivent obtenir d'autant plus de confiance que ce ne sont pas des descriptions qu'il songe à faire. Les missionnaires ont eu de fréquentes occasions d'observer les Chinois dans leur vie politique et dans leurs démarches d'apparat ; mais ils n'ont que bien rarement pénétré dans leur intérieur, et pris part à leurs affaires de famille. Il est d'ailleurs toute une moitié de la population qu'à peine ils ont pu entrevoir ; et si c'est justement



## Les deux cousines

la moitié la plus intéressante à étudier, on conviendra que ce n'est pas la moins difficile à bien connaître.

Quant aux autres Européens qui ont accompagné à Péking des ambassades anglaises et hollandaises, la réception qu'ils y ont trouvée explique assez comment il se fait qu'ils aient ajouté peu de remarques nouvelles à celles des jésuites. Un seul, je crois, a eu la candeur d'en convenir : c'est à un Anglais qu'on doit cet aveu naïf, et l'on peut l'en croire sur parole quand il dit : *Nous fûmes reçus comme des mendiants, traités comme des prisonniers, et renvoyés comme des voleurs*. Voilà trois sortes de personnes qu'on n'a pas coutume de prendre pour confidents de ses pensées intimes, et qui doivent avoir peu d'occasions de faire des observations approfondies. Toutefois ces gens qui n'avaient rien vu n'ont pas laissé d'avoir beaucoup à raconter : de retour en Europe la distance des lieux, la qualité de voyageur les mettaient à leur aise, et les écrits des missionnaires leur ouvraient un inépuisable magasin de vues judicieuses et de remarques toutes faites. Il n'y a pourtant pas lieu de s'étonner s'ils se sont parfois mépris sur le génie d'un peuple qu'ils avaient à peine entrevu, et s'ils ont souvent donné au hasard, en voulant juger deux cent millions d'hommes, d'après cinq ou six membres du ministère des cérémonies, et soixante ou quatre-vingts porteurs de chaises, les seuls Chinois qu'il leur avait été permis de fréquenter.

Les romans de la Chine sont donc d'excellents mémoires que nous devons consulter, ne fût-ce que pour suppléer à l'insuffisance des ouvrages de géographie ; ils ont encore cela de bon que les auteurs ne semblent pas trop prévenus en faveur de leurs compatriotes, et que l'arme du ridicule y est souvent employée avec beaucoup d'adresse. L'intention satirique n'y est cependant pas aussi prononcée que dans *Gil Blas* ou *Gulliver*. Je les comparerais plutôt aux bons romans anglais, dans lesquels le moraliste observateur sait déguiser son but, en forçant l'attention de ses lecteurs de se porter sur les circonstances d'une action naïvement représentée. C'est dans la peinture des détails qu'excellent les romanciers chinois, et c'est encore en cela qu'on peut les rapprocher de Richardson, de Fielding, ou

## Les deux cousines

tout au moins du docteur Smolett et de mademoiselle Burney. C'est par là que les uns et les autres sont intéressants, vrais, habiles à faire ressortir les traits des passions, à dessiner les caractères, à produire un haut degré d'illusion. Leurs personnages ont, comme on dirait à présent, toute la réalité possible. On a véritablement fait connaissance avec eux quand on les a vu agir ou entendu parler, quand on les a suivis dans les particularités minutieuses de leur conversation. Ce que l'interminable drame de Clarisse a fait éprouver à tant de lecteurs du continent, je l'ai senti en parcourant pour la première fois certains romans chinois : je voyais à chaque page mon plaisir s'abrégé à mesure qu'il était devenu plus vif, et en approchant de la fin, je prévoyais à regret le terme où il me faudrait séparer d'une agréable société, où j'avais contracté des liaisons intimes. Il en est ainsi de ces romans à détails quand ils sont bons, à quelque pays qu'ils appartiennent : on en trouve d'abord la marche lente, et l'on regrette ensuite qu'elle ait été si rapide. On est rebuté par les longueurs des premières pages, et l'on finit par dévorer les derniers volumes.

D'ailleurs ces détails qui sont chez Richardson un défaut au jugement de certains lecteurs délicats, et qui en font le charme aux yeux d'autres lecteurs plus délicats encore, ces détails ne sauraient être condamnés dans un roman du bout du monde, comme ils l'ont été quelquefois dans les romans anglais. Ces particularités minutieuses, ces descriptions circonstanciées, ces longs entretiens, servent à établir les nuances de l'action, le lieu de la scène, le caractère, les passions et les intérêts des interlocuteurs. Mais quel prix n'ont-ils pas pour nous qui voulons connaître les Chinois, et qui pour cet objet n'avons rien de mieux à faire que de fréquenter des individus de cette nation, de converser longtemps avec eux, et d'assister, s'il est possible, à leurs plus secrètes délibérations ? Il n'y a pas jusqu'à leurs soliloques qui ne puissent conduire à ce but, et cependant Dieu sait s'ils ne sont pas quelquefois aussi fastidieux et aussi déplacés que ceux de certains dramaturges ou de notre abbé Prévost !

Il y a un autre défaut qui est pareillement l'abus d'une bonne qualité, et où les romanciers chinois se laissent entraîner comme les nôtres : c'est

## Les deux cousines

la longueur des descriptions poétiques et l'étalage prolix des merveilles de l'art ou des beautés de la nature. Il arrive quelquefois à ces auteurs asiatiques de s'interrompre au beau moment, d'abandonner leur rôle de narrateurs et de chercher, dans la moindre circonstance de leur récit, le sujet de tableaux dont il faut admirer les couleurs et l'ordonnance. Ils oublient alors que l'art du romancier consiste à savoir cacher l'art ; que les traits d'une description qu'on n'a pas enchaînée à l'action même par des liens invisibles sont perdus pour l'illusion, et que tout ce qui ne concourt pas à l'expression des sentiments ou au développement des caractères écarte, plus qu'il ne rapproche, du but commun au conteur et au poète dramatique. Au reste, le secret facile de ces sortes de lieux communs n'est pas moins familier aux écrivains de l'Asie Orientale qu'à ceux de l'Occident de l'Europe. Nous avons nos paysages enchanteurs, nos sites sauvages, nos montagnes bleuâtres réfléchies par la surface polie des lacs, et nos couchers de soleil avec leurs flots de pourpre, et nos effets de lune avec leurs nuances argentines. A la Chine c'est la verdure des saules, la transparence des eaux, la teinte diversifiée des nuages, la neige des arbres fruitiers, l'incarnat des pivoines et l'or des chrysanthèmes, dont le retour fréquent, et pour ainsi dire périodique, est destiné à produire une agréable variété, et amène parfois, il faut l'avouer, une élégante monotonie. Quelques autres traits d'analogie pourraient faire penser que les romans chinois offrent une imitation des nôtres, s'ils n'étaient de sept ou huit cents ans plus anciens. Il n'y paraît pas un nouveau personnage sans que l'auteur ne se croie obligé de l'introduire en décrivant son extérieur, sa démarche, son accoutrement et sa manière d'entrer en scène. Si c'est un jeune homme aimable, son visage sera semblable à la lune du milieu de l'automne, quelque chose de *littéraire*, c'est-à-dire de modeste et de réservé, se montrera dans toute sa physionomie, et jusqu'aux plis de son vêtement de couleur claire annonceront un lettré destiné à cueillir un jour la branche d'olivier odorant, la palme des concours académiques. S'il est question d'une belle, l'éclat de ses yeux surmontés d'un sourcil arqué sera comparé à l'eau pure de la fontaine en automne, où surnage une feuille de

## Les deux cousines

saule printanier. C'est encore un usage de placer en tête et à la fin de chaque chapitre la strophe obligée, attribuée à quelque vieux poète, et d'y donner un résumé des aventures qui viennent d'être racontées, ou de celles qui vont suivre, en termes concertés et métaphoriques, on pourrait dire énigmatiques. Les réflexions morales dont le fond est généralement assez commun sont aussi rejetées dans des distiques ou des quatrains qui suspendent la narration. En toutes ces occasions, le ton de l'écrivain s'élève, et la prose vulgaire livre accès aux formes cadencées et aux expressions pittoresques du style littéraire. « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante », suivant Beaumarchais. Cette théorie de l'ariette et du vaudeville s'appliquerait assez bien aux morceaux dont nous parlons. On les entend comme on peut, on les traduit comme on veut. On négligerait de les rendre, on les passerait à la lecture, que l'action et le récit n'en seraient ni moins clairs, ni moins bien liés, ni moins intéressants. L'auteur et les lecteurs n'y perdraient rien.

Ces morceaux de belle prose, où l'on décrit uniquement pour décrire, et où l'auteur se propose surtout de faire preuve de talent et de bel esprit, sont, il faut l'avouer, des ornements déplacés, particulièrement dans le style le plus habituel des romans chinois, dont les sujets ne comportent pas, en général, une grande élévation. Effectivement les personnages qu'on y voit le plus souvent figurer sont rarement pris dans l'ordre le plus illustre, celui des rois et des princes. Ce ne sont pas non plus des individus appartenant à la dernière classe ; mais bien des personnes de moyen état et des rangs intermédiaires de la société, des magistrats, des gouverneurs de villes ou de provinces, des préfets ou des sous-préfets, des conseillers d'état ou de simples lettrés. Le héros d'un roman célèbre en cent volumes est un droguiste enrichi qui est entré dans les charges à force d'argent. Le langage employé par ces divers personnages est d'ordinaire assorti à leur condition. Les subalternes et les personnes vulgaires se servent de la langue commune. La manière de parler des lettrés est toujours plus ornée, et quand ils entrent en conversation les uns avec les autres, leur style devient si fleuri, tellement riche en métaphores et en expressions

## Les deux cousines

poétiques, qu'il en est quelquefois inintelligible. Ce sont comme des énigmes qu'ils se donnent à deviner les uns aux autres, et auxquelles il est d'usage de répondre dans les plus beaux termes imaginables. C'est une profusion de traits d'esprit, un déluge d'images ingénieuses, d'emblèmes recherchés et d'allusions savantes, sur lesquelles le dernier venu doit toujours s'efforcer d'enrichir. Il était difficile qu'on fît mieux à l'hôtel de Rambouillet. L'histoire ancienne et moderne, les anecdotes particulières, les usages de l'antiquité, les traditions locales, les préjugés relatifs aux actions de la nature, aux propriétés des plantes ou aux habitudes des animaux, les fables enfin, dont se compose une triple mythologie : tout est mis à contribution dans ces entretiens doctes et fleuris, tout concourt à embellir le langage des gens bien élevés, et fournit des ornements au style épistolaire. Les expressions polies dégénèrent souvent, à la vérité, en formules de courtoisie dont le sens est la chose du monde la plus indifférente pour ceux qui les emploient. Il s'est formé de cette manière un vocabulaire de locutions bizarres et ampoulées, de termes alambiqués et emphatiques, d'où les mots propres et les phrases simples sont soigneusement bannis. L'intelligence de toutes ces belles choses est aussi difficile que le seraient, sans le secours de la tradition, les élégantes dénominations autrefois en honneur dans les ruelles ; *le Complice innocent du mensonge* pour un bonnet de nuit, *le Conseiller des Graces* pour un miroir, *des Braves incommodes* pour des filous. Mais il ne s'agit pas ici d'un travers individuel ou passager, comme le jargon des *Précieuses*, des épîtres de Voiture et de quelques écrivains qui semblent s'être efforcés de le faire revivre en des temps plus rapprochés de nous : c'est un trait du caractère national qu'on doit se garder d'effacer au risque de choquer les gens de goût : car il ne faut pas que les lettrés de la Chine passent pour être plus simples dans leurs manières, ni plus naturels dans leur façon de s'exprimer qu'ils ne le sont en réalité. Ils perdraient trop eux-mêmes aux améliorations qu'on voudrait apporter à leur langage : ce ne serait pas la peine de faire de si longues études et de pâlir toute sa vie sur les écrits des

## Les deux cousines

anciens, pour parler ensuite comme tout le monde, et n'employer que des termes d'un usage universel.

Toutes les nuances de style que je viens d'indiquer se mêlent en proportion différente, selon la condition des personnages qui sont mis en scène. Car bien qu'en général, comme j'en ai fait la remarque, les héros de romans soient rarement choisis dans les rangs les plus élevés, il y a, sous ce rapport même, une variété qui s'étend à la nature de la fable, aux actions qu'elle enferme, aux incidents qui en découlent. On pourrait, si la chose en valait la peine, établir plusieurs catégories dans ces compositions, et quoique nous soyons loin de posséder en Europe toutes celles qui jouissent dans le pays de quelque célébrité, nous en avons assez pour prendre une idée des formes diverses dont l'imagination chinoise a su revêtir les productions auxquelles elle a donné naissance.

Quelques-unes mériteraient, par excellence, le titre de *Romans historiques*. Le sujet en est véritablement emprunté aux annales d'un règne ou d'une dynastie tout entière. Des événements réels y sont pris pour texte ; des princes, des magistrats, des généraux qui ont existé, y sont introduits avec leurs noms, leurs caractères connus, et tout ce qu'on a pu conserver de leur physionomie. Seulement on leur attribue des discours qu'ils n'ont pas tenus, des actions qu'ils n'ont point faites et des motifs auxquels ils n'ont jamais songé. Il semble qu'on se soit complu à écrire une sorte de chronique imaginaire, ou qu'on ait voulu mettre l'histoire en conte, comme l'a dit un écrivain spirituel, pour venger tant de contes mis en histoires. L'austérité de la forme se ressent de la gravité du fond de ces récits : le style en est simple et sévère, on y trouve des dissertations et des tables chronologiques ; mais en revanche ils ne sont guère plus divertissants que s'ils n'étaient pas en grande partie controuvés, et s'il faut en croire un proverbe chinois, les jeunes gens n'en goûtent pas la lecture. On voit qu'ils doivent ressembler à certaines compositions ambiguës, que nous plaçons dans le genre historique, parce que leurs auteurs n'ont jamais voulu avouer qu'ils avaient écrit des romans. Maintenant que ce genre d'ouvrages a pris faveur, et qu'on les donne pour ce qu'ils sont, ce serait le

## Les deux cousines

moment d'essayer le goût du public pour une de ces fantaisies sur quelques parties de l'histoire de la Chine ; et comme cette histoire est moins familière aux lecteurs que celles de France et d'Angleterre, on passerait plus aisément sur l'altération des faits, la falsification des caractères et les erreurs matérielles, que quand les mêmes libertés sont prises à l'égard des personnages qui ont joué un rôle important dans les révolutions de l'Occident.

Les romans dont je parle sont ordinairement d'une étendue considérable ; il en est d'autres au contraire qui sont fort courts et qu'on pourrait comparer à nos nouvelles.

On les réunit pareillement en collections qui en contiennent plusieurs centaines. Quelques-unes sont écrites en vers, d'autres en style littéraire ; celles qui sont en prose offrent presque toujours un certain nombre de morceaux de poésie. Il en est qui sont dialoguées depuis le commencement jusqu'à la fin, et c'est une forme qu'affectionnent beaucoup les auteurs de romans proprement dits, de telle sorte que des chapitres entiers ressemblent à de petites comédies à deux, trois ou quatre interlocuteurs. Les noms de ces derniers sont répétés et constamment avec leurs titres littéraires, politiques ou administratifs : *Le licencié Toung dit...* *Le docteur Liao répondit...* *Le préfet Ssema reprit*, etc.

Quant aux aventures dont toutes ces compositions offrent le récit, et aux ressorts qui y sont mis en jeu, on peut faire une remarque générale : il y en a bien quelques-unes où l'on emprunte le secours des êtres surnaturels pour nouer ou pour dénouer une intrigue. D'autres fois, un personnage mystérieux, sur la condition duquel l'auteur évite de s'expliquer, vient jeter sur la suite de la narration cette teinte vague et ce vernis d'incertitude si estimés dans quelques poésies modernes : ce sont ordinairement des astrologues ou des physionomistes. On pourrait les assimiler à ces inconnus que nous voyons tourmentés de remords pour des crimes passés que nous n'osons deviner, à ces ermites ou à ces grandes femmes dont le visage est ombragé par quelques boucles de cheveux gris,

## Les deux cousines

et dont la conduite équivoque et singulière nous laisse en doute s'ils ont pénétré quelques secrets des sciences occultes, ou simplement perdu la raison. Mais dans le plus grand nombre des romans chinois tout est renfermé entre les bornes du possible et même du vraisemblable. On serait tenté de les prendre pour les mémoires particuliers d'une maison, recueillis par un observateur exact et véridique, et l'on dirait que cette belle institution des historiens publics, chargés de tenir registre de tous les événements de l'empire et de toutes les actions du prince, s'est étendue aux familles, pour que les conseils de l'expérience profitassent aussi aux simples particuliers. Les visites et les formalités polies qui en sont inséparables, les assemblées, et surtout les conversations qui en font l'agrément, les repas, les jeux de société qui les prolongent, les promenades des amateurs de la belle nature, les voyages, les manœuvres des intrigants, les procès, les concours littéraires, le mariage enfin, en voilà les épisodes et le dénouement ordinaires. Je connais tel roman chinois qui présente toute une compagnie d'hommes et de femmes dans les différents rapports qui naissent de la vie civile, et où on les voit passer successivement par toutes les situations que l'homme civilisé peut parcourir. La traduction d'un pareil roman rendrait bien superflu tout autre ouvrage sur les habitudes des Chinois. Il est fâcheux d'être obligé d'ajouter qu'un grand nombre de passages de ce livre ne sauraient paraître dans notre langue. Il n'en est pas de même dans la plupart des autres, et sans donner l'idée de mœurs irrépréhensibles ou d'un état social rigoureusement fondé sur les principes de Confucius, presque tous ceux que j'ai lus sont irréprochables aux yeux des gens de goût.

Chaque peuple, selon les habitudes auxquelles il s'est plié, et les idées dont il est préoccupé, porte dans ses compositions poétiques ou romanesques un certain nombre de conceptions qui, en se reproduisant avec quelque variété, ne laissent pas d'imprimer à ses ouvrages d'imagination un caractère particulier. Les imprudences de conduite, les accidents du hasard, les succès passagers du vice et le triomphe définitif de la vertu, sont comme une sorte de fonds commun qu'une broderie variée



## Les deux cousines

vient diversifier suivant les pays : car le modèle idéal que les romanciers s'attachent à peindre est dans un rapport nécessaire avec l'esprit du peuple auquel il est offert. Ici, c'est un étourdi plein d'honneur que les extravagances de sa jeunesse écartent longtemps de la bonne route, sans toutefois étouffer en lui les plus heureuses dispositions. Là des soupçons injustes et mal fondés forment, par leurs suites cruelles et irréparables, le plus juste châtement de celui qui les a conçus. Ailleurs un homme franc, loyal et généreux se trouve, au moment convenable, devenu, par la mort inattendue d'un frère aîné, possesseur d'un beau titre et d'un revenu de cinquante mille livres sterling. A la Chine, un héros de roman est d'ordinaire un jeune lettré doué du meilleur naturel, exclusivement livré à l'étude des auteurs classiques, et ne connaissant de distractions que celles que procurent les fleurs, le vin et la poésie. Il peut du reste n'avoir rien de chevaleresque dans ses habitudes et dans son caractère. Ses pareils chez nous brilleraient moins dans les tournois qu'à l'université : car il importe peu qu'il soit leste, intrépide, ou qu'il sache manier un cheval avec grave, pourvu qu'il excelle à faire des bouts-rimés. Mais ce qui caractérise plus favorablement sa nation, c'est qu'il serait tout-à-fait inutile qu'il possédât de grands biens ; car dans l'heureux pays qu'il habite, la science et les talents ouvrent infailliblement la route de la fortune, et aplanissent l'accès aux plus hautes dignités. Il faut bien qu'il en soit quelquefois ainsi dans la pratique, puisque c'est une chose arrêtée dans les romans, comme il est convenu en Europe, qu'on doit parvenir aux places par la bonne foi, le désintéressement et l'amour du bien public.

La même diversité s'observe, chez différentes nations, pour le choix des incidents, le genre des aventures et la conduite de la fable. Dans les romans grecs, des amants pour qui venait de s'allumer le flambeau de l'hyménée, se voient séparés tout-à-coup par l'irruption imprévue de quelques pirates, et ne sont réunis, après les épreuves d'une dure captivité, que par les héroïques efforts de l'amitié. Des intrigues galantes forment le fond de nos contes moraux. Les cavaliers espagnols avaient coutume de sauver la vie à quelque belle inconnue menacée par un taureau en furie ou

## Les deux cousines

prête à périr dans les flots. Avant le règne des complots et des insurrections, c'était l'usage des enlèvements et des mariages clandestins qui prévalait dans d'autres contrées où trop souvent un tuteur avare opposait de grands obstacles à l'établissement d'une jeune et riche héritière. Pour les Chinois, la promotion et le mariage sont les deux idées dominantes dans la vie civile comme dans le domaine de l'imagination. Il n'y a pas chez eux de démarche réelle ou supposée qui ne tende à l'un de ces grands objets, et plus souvent à tous les deux. Un homme au-dessus du commun est perpétuellement occupé, ou de s'élever dans les concours, ou de se marier pour avoir des enfants, ou d'établir ses fils aussitôt qu'ils ont vu le jour. Cette disposition, si nécessaire à bien connaître, si l'on veut apprécier les motifs qui dirigent les Chinois, m'obligera d'entrer dans quelques détails.

Le mariage est en tous lieux, quoi qu'on en ait pu dire, la plus grave des affaires sérieuses ; mais il n'y a pas de peuple chez qui l'on y songe d'aussi bonne heure et avec autant de suite que chez les Chinois. C'est qu'indépendamment des motifs généraux qui leur font considérer l'union conjugale comme l'origine et la base de tous les rapports sociaux, ils s'en sont fait de tout particuliers pour désirer de ne pas mourir sans postérité. Il est étrange que des hommes qui semblent s'embarrasser assez peu de la vie future, et n'entretiennent aucune idée bien précise au sujet de la rémunération, s'inquiètent tant de ce qui adviendra quand ils ne seront plus. C'est bien là qu'on peut admirer l'influence des habitudes et l'empire des anciens usages, même après que l'idée morale qui devait les animer est obscurcie ou perdue de vue. Il n'y a peut-être pas un Chinois sur mille qui sache, ou qui soit curieux d'apprendre si quelque chose de lui survivra à la dissolution de son corps ; et cependant il n'en est pas un qui supportât sans horreur la pensée d'être privé des honneurs funèbres, de ceux, surtout, qui doivent, à différentes époques de l'année, être adressés à une tablette où son nom est inscrit, par son fils ou son petit-fils. La perspective d'un tel avantage tient lieu de tout à des Chinois, et ce préjugé que nous avons quelque peine à concevoir est l'un des plus puissants mobiles de leur

## Les deux cousines

conduite. De là leur aversion profonde pour le célibat, et la commisération qu'ils portent à ceux qui meurent sans descendants mâles. On a vu des condamnés obtenir, comme une faveur signalée, que leurs femmes eussent accès dans leur prison, fermer les yeux sur les apprêts de leur supplice, et mourir ensuite avec joie, sur l'espoir de laisser après eux des héritiers de leur nom. La barbarie des tyrans, la sévérité des lois n'iraient pas jusqu'à leur refuser cette satisfaction. On doit remarquer que des fils seuls, succédant au nom de famille de leur père, peuvent pratiquer en son honneur les cérémonies dont il s'agit, et que les filles, qui changent de nom en se mariant dans une autre maison, ne comptent pour rien à cet égard. Ce sont donc des fils qu'il faut avoir, ou naturellement, ou par adoption ; car pourvu qu'on porte le même nom, on a qualité pour s'acquitter de ce devoir sacré. On n'entendrait ni les romans ni les drames chinois, si l'on n'était prévenu de cet usage. On ne comprendrait rien aux lamentations des personnages qui se voient condamnés à mourir sans postérité mâle, ni aux moyens, quelquefois un peu singuliers, auxquels on a recours pour éviter une calamité si affreuse. Un des plus naturels est de se marier de bonne heure ; un autre est d'épouser plusieurs femmes, et cette double ressource est rarement négligée par l'auteur quand il approche de son dénoûment.

On voit maintenant pourquoi le mariage est si constamment présent à la pensée des Chinois de toutes les conditions. L'autre objet dont j'ai parlé est particulier à la classe des lettrés ; mais comme cette classe renferme à la Chine tout ce qu'il y a d'hommes distingués, qui s'élèvent au-dessus du vulgaire, et qui tiennent un rang dans la société, les allusions qui se rapportent à l'avancement sont aussi très communes dans les ouvrages d'imagination. Tous les Chinois, sans distinction de naissance, sont admis aux examens, annuellement, dans leur lieu natal, et tous les trois ans dans une des grandes villes de leur province. Ceux qui y ont obtenu le premier titre littéraire, désignés par les missionnaires sous le nom de bacheliers, ne sont dispensés de cette épreuve qu'après s'y être soumis dix fois, c'est-à-dire au bout de trente ans. Mais ils peuvent se présenter au concours pour

## Les deux cousines

le grade supérieur, dans la capitale de la province, et ensuite au concours pour le grade le plus élevé, que nos auteurs ont nommé doctorat, dans la capitale même de l'empire, et pour ainsi dire, sous les yeux du souverain. Tous ces concours ouvrent la route des charges, et même des grandes dignités, et celui qui s'y distingue est à peu près sûr de son avancement et de sa fortune ; car à cette extrémité de notre continent c'est un point établi par la loi, que le talent doit obtenir les places, et que les emplois sont la juste récompense du mérite. Voilà pourquoi tous les jeunes gens qui ont appris à lire sont sans cesse occupés d'examens et de concours. Ils s'y préparent à l'envi par de longues études. L'époque en est annoncée longtemps d'avance, et les mesures prises à cette occasion par le gouvernement excitent l'attention universelle. On se porte en foule à ces lieux où l'on fait assaut de science et d'habileté, comme anciennement chez nous aux thèses de la Sorbonne ou de l'Université. Ils sont tout à la fois le temple de la gloire et de la fortune. Le résultat du concours est proclamé avec pompe et devient le sujet de toutes les conversations. Il en est alors de la littérature et des ouvrages d'esprit comme ici d'opinions politiques en un temps d'élections. Un grand nombre d'expressions, du langage le plus familier comme du style le plus noble, offrent des allusions à ces pacifiques combats ; et l'idée des examens est si profondément enracinée dans la tête des Chinois, qu'il y a une nouvelle où l'on voit un magistrat promettre deux belles personnes qu'il s'est chargé de marier, non pas au plus brave ou au plus vertueux, mais au plus savant, à celui qui expliquera le mieux les auteurs classiques. De même, dans le roman qu'on va lire, un tendre père met sa fille au concours, comme on y pourrait mettre une chaire, dans la vue d'assurer le bonheur de cette fille chérie et sa propre satisfaction.

Des habitudes si singulières, des manières de voir si éloignées de toutes les idées auxquelles nous sommes accoutumés, assurent aux compositions qui en portent l'empreinte un caractère dont rien ne saurait tenir lieu, celui de l'originalité. C'est en cela surtout qu'elles sont véritablement inimitables. On voudrait tirer, des relations des voyageurs et des mémoires historiques, les matériaux d'un ouvrage semblable, qu'on ne

## Les deux cousines

parviendrait jamais à satisfaire un véritable connaisseur. Ces honnêtes faussaires du siècle dernier, qui ont composé tant de *Contes chinois*, de *Lettres chinoises*, d'*Histoires chinoises*, s'épuisaient vainement à forger des noms bizarres et à combiner des aventures extraordinaires. Il leur était impossible de se placer au véritable point de vue, soit pour peindre les mœurs de la Chine, soit pour observer les coutumes de l'Europe. Tous ces prétendus Chinois, qu'on faisait voyager, observer et décrire, étaient aussi bien français, aussi peu asiatiques que l'Usbeck des *Lettres persanes* : le génie des auteurs faisait seul la différence. Un véritable natif de la Chine, venu à Londres il y a quelques années, a écrit en vers une relation de ce qui l'avait frappé dans la capitale de la Grande-Bretagne. Croit-on qu'il y ait déposé des vues profondes ou des épigrammes piquantes sur les privilèges des deux chambres, la réforme parlementaire ou l'émancipation des catholiques ? Il a remarqué que les Anglais, au printemps et à l'automne, se recommandaient les uns aux autres de rentrer de bonne heure, de peur de s'égarer au milieu des brouillards ; que les maisons de Londres étaient si hautes, qu'on pouvait, du toit, cueillir les étoiles ; que les hommes et les femmes se promenaient ensemble dans les champs pour y ramasser des fleurs ; qu'ils se marient selon leur choix ; qu'ils s'aiment et se respectent, et qu'ils n'y a pas chez eux de secondes femmes. Voilà des observations naïves, puériles, si l'on veut ; mais un homme du pays ne s'en fût jamais avisé, parce qu'on cesse d'être frappé de ce qui est ordinaire autour de soi, et qu'on n'aperçoit plus les apparences des choses, quand on en connaît la réalité. Il y a de même des particularités que les romans chinois ne nous apprendraient pas, justement parce qu'elles sont trop familières à leurs auteurs. Mais celles-là ne sont pas d'une haute importance, et nos voyageurs n'auront pas manqué de les recueillir. Ce qu'ils auraient eu de la peine à entrevoir, ce qu'il leur était interdit d'approfondir doit se trouver, et se trouve en effet dans les véritables romans chinois ; et avec tant de désir de connaître la Chine, il est surprenant qu'on n'ait pas encore puisé plus abondamment à une source où l'instruction se présentait sous les formes qu'on recherche à présent, avec les dehors de la frivolité.

## Les deux cousines

Il y a pourtant déjà eu quelques essais pour introduire parmi nous cette branche de la littérature chinoise. Les premiers fragments étaient dus à des missionnaires : c'étaient des nouvelles ou contes moraux, comme les Chinois en ont par milliers. Mais insérées dans un recueil volumineux, ces traductions ont été peu lues et le seront moins encore à l'avenir ; car comment supporter des nouvelles dans un format grand in-folio, quand les collections les plus graves ne peuvent se montrer qu'in-octavo, et menacent de se résoudre en in-dix-huit ? L'une de ces nouvelles n'est autre que ce *conte usé, commun et rebattu*, d'une matrone éplorée qui, trop tôt dans son veuvage, prête l'oreille à la consolation. Ce sujet cosmopolite, et dont l'origine est inconnue comme la patrie d'Homère, est présenté d'une manière assez originale par l'auteur asiatique qui a même fourni quelques traits au *Zadig* de Voltaire. Plus récemment quelques auteurs anglais ont profité de leur séjour à Canton pour traduire dans leur langue d'autres nouvelles tirées des mêmes recueils, et d'une étendue peu considérable. La plus remarquable a de l'analogie avec le sujet de Pyrame et Thisbé. Il y a de la grace et des traits ingénieux dans ces petits récits ; mais leur cadre n'admet pas ces développements que nous cherchons, ni cet enchaînement d'actions, d'incidents et de circonstances que comporte une narration complète, et qui sert à faire connaître tout à la fois la société qui en a fourni la matière, et le goût littéraire qui lui a donné naissance.

Un seul roman, propre à remplir ces conditions, a vu le jour en Europe ; et quoiqu'il ait de la réputation à la Chine, il est demeuré assez peu connu, par la faute de ceux qui l'ont successivement fait passer du chinois en portugais et en anglais. Eidous, le traducteur universel, l'a mis à son tour en français, en l'ornant des charmes de ce style dont il a embelli l'histoire du Kamtchatka par Kraschenninikoff. Dans l'état où nous l'avons, cette traduction, parvenue au quatrième degré, ne représente plus que très imparfaitement l'original. Le style chinois, la forme de la pensée, les détails intéressants et les expressions caractéristiques, presque toutes les conversations qui donnent de la vie à ces sortes d'ouvrages, tout cela a complètement disparu, et il n'est resté que le canevas, ou une sorte

## Les deux cousines

d'extrait aride et sans intérêt, tel qu'on aurait pu le rédiger pour la *Bibliothèque des Romans*.

J'ai donc cru faire une chose utile, et combler, comme on dit, une lacune dans notre littérature, en consacrant quelques loisirs à la traduction d'un roman chinois. Les motifs qui ont dirigé mon choix, et les soins que j'ai dû prendre pour que ma traduction atteignît à la fois le double but que je m'étais proposé, exigent quelques explications par lesquelles je terminerai cette préface.

L'opinion de deux missionnaires instruits, Prémare et l'évêque de Rosalie, recommandait particulièrement le roman intitulé *Iu Kiao Li*, sous le rapport de la pureté du style, de la grace et de la politesse qui le caractérisent comme composition littéraire. En le parcourant j'y ai trouvé une fable, simple et bien conçue, des développements agréables, des caractères habilement présentés dès l'abord, et constamment soutenus jusqu'à la fin. On pourrait désirer dans cette histoire qu'il y fût un peu moins question de vers, d'improvisations et de poésie descriptive. Mais ce défaut est inhérent aux aventures qu'on attribue à des lettrés, et puisque les lettrés sont l'élite de la nation chinoise, c'est surtout leur esprit et leur caractère, leur manière de parler et d'agir qu'on doit désirer de voir décrits dans un tableau d'après nature. D'autres romans abondent en détails militaires, ou roulent principalement sur la vie des couvents, les tracasseries ou les désordres du gynécée. Les épisodes du nôtre sont d'une nature plus élégante et plus pacifique. C'est l'idéal de la société du pays, ce sont les amusements de la bonne compagnie qu'on y trouve représentés ; on y reconnaît déjà l'empreinte de ces institutions qui ont fait de la littérature la principale occupation d'une nation savante et policée ; et c'est uniquement à la civilisation chinoise qu'il faut s'en prendre, si les scènes qu'elle fait naître n'ont pas cette teinte sombre et vigoureuse qui frappe dans les tableaux empruntés à l'histoire des guerres civiles ou des querelles de religion.

## Les deux cousines

Un autre défaut que les lecteurs habitués au grand fracas des romans modernes pourront relever dans celui-ci, c'est son extrême simplicité, ce sont ses formes, pour ainsi dire, classiques. Rien de forcé dans l'expression des sentiments, point de complication dans les incidents, nulle recherche dans la combinaison des aventures qui sont telles, pour la plupart, qu'on pourrait croire qu'elles sont véritablement arrivées comme on les raconte. Il n'est ici question ni de ces vengeances atroces heureusement assez rares dans le monde, ni de ces actes d'un dévouement sublime, lesquels n'y sont pas non plus très communs. On n'y verra ni les rencontres imprévues de l'abbé Prévost, ni les apparitions de madame Radcliffe, ni les oubliettes de *Kenilworth*. Il ne meurt pas une seule personne dans tout le roman ; et quoiqu'à la conclusion les personnages vertueux reçoivent leur récompense, les acteurs vicieux ne sont pas punis : disposition bien contraire à la moralité romanesque, et qui, de la part de l'auteur, est sans doute un sacrifice fait à la vraisemblance. C'est beaucoup si l'on réussit à plaire, à intéresser, à se faire lire jusqu'au bout avec des moyens si simples, des ressorts si peu compliqués, et des ressources si bornées. La fantasmagorie de l'école moderne a seule droit d'aspirer à de plus brillants résultats. Mais quand on songe que cette histoire est bien antérieure aux modèles que notre âge a produits, et que les personnages dont la vie y est retracée ont été contemporains de Charles VII et de Louis XI, on se sent quelque estime pour des littérateurs capables de concevoir des compositions si régulières, de revêtir leurs observations morales de formes si vives et si ingénieuses, de saisir des nuances si délicates, de décrire avec succès des habitudes si raffinées et un état si avancé de civilisation, en en rapportant le tableau à une époque qui n'avait produit chez nous que d'ignobles fabliaux ou des contes absurdes remplis d'un merveilleux insipide. La finesse des uns, la grossièreté des autres forment un contraste assez piquant, et l'on voit qu'au quinzième siècle l'Europe n'aurait pu soutenir avec la Chine le parallèle dont les résultats l'enorgueillissent au dix-neuvième.



## Les deux cousines

Il n'est qu'un point où le génie de l'Asie laisse apercevoir son infériorité, et c'est par malheur un point essentiel, puisqu'il tient au fond même du roman, qu'il est indiqué dès le titre, et qu'il constitue le dénouement. L'idée qu'on y découvre s'est présentée à quelques Occidentaux, et M. Goëthe, dans sa jeunesse, en a fait le sujet de son drame de Stella ; mais contenu par la rigueur des mœurs européennes, il s'est borné à quelques indications, en s'abstenant de développements qui auraient pu devenir choquants, et le *Wir sind dein* de la fin est le seul mot un peu hasardé de cette singulière composition. Ici, au contraire, des sentiments qui n'ont rien que de légitime prennent un libre essor sous l'influence des habitudes nationales et des idées du pays, sans blesser aucunement la pudeur et la bienséance. Le héros, puisqu'il faut le dire, étend aux *deux Cousines* des vœux et des sentiments qui sont regardés chez nous comme exclusifs de leur nature. Il devient épris de l'une sans cesser pour cela d'adorer l'autre. Deux femmes vertueuses se partagent les affections d'un homme délicat, et celui-ci ne croit pas manquer d'amour, pour en accorder à deux objets qui en sont également dignes : *Je n'ai qu'un cœur*, dit-il à l'une d'elles, ce qui ne signifie pas, comme on pourrait le supposer, *je vous serai éternellement fidèle*, mais au contraire, *si je trouvais une seconde femme aussi aimable que vous, comment ferais-je pour ne pas l'aimer ?* Bien plus : la double union à laquelle il aspire est aussi le but où tendent les vues secrètes des deux cousines, et si elle ne s'effectuait pas, on voit qu'il manquerait quelque chose à leur bonheur. Toutes deux se défendent de l'accusation de jalousie, comme on se justifierait ailleurs d'un penchant condamnable ou d'une inclination illégitime. Non seulement la découverte qu'elles font d'un attachement porté sur un même objet n'altère en rien leur bonne intelligence ; mais c'est pour elles un motif de plus de s'estimer et de se chérir. Où l'on trouverait en Europe un sujet de discorde et de désespoir, d'aimables Chinoises voient l'effet de la plus heureuse sympathie et le gage d'une félicité parfaite. On est véritablement transporté dans un autre monde. Il faut aller à la Chine pour voir la bigamie justifiée par le sentiment, et la

## Les deux cousines

plus exigeante des passions se prêter aux partages et aux accommodements sans rien perdre de sa force et de sa vivacité.

L'union de trois personnes liées par une douce conformité de penchants, de dualités et d'humeurs, forme aux yeux des Chinois le comble de la béatitude terrestre, une sorte de bonheur idéal que le Ciel réserve à ses favoris, comme une récompense du talent et de la vertu. Et c'est, je crois, ce qui choquera davantage ici : c'est de voir la conduite des principaux personnages exposée comme le résultat naturel d'un système moral. On a en Europe une aversion si profonde pour la polygamie que je ne sais si l'on n'en supporterait pas plutôt encore la pratique que la théorie. Telle qu'elle existe chez les Musulmans, elle trouverait peut-être plus d'indulgence. Mais les motifs purement platoniques et intellectuels de notre héros ne seront goûtés de personne, et je crains pour lui jusqu'à sa délicatesse même. Un homme qui aime deux femmes à la fois est une sorte de monstre qu'on n'a jamais vu qu'au fond de l'Asie, et dont l'espèce est tout-à-fait inconnue dans l'Occident. Deux passions simultanées ne sauraient se supporter : elles seraient successives qu'on aurait de la peine à les admettre dans un roman.

Du reste, les auteurs chinois, écrivant dans un pays où l'on pense autrement que nous sur cet article, s'arrangent fréquemment pour assurer à leurs héros cette double félicité que les mœurs autorisent, et c'est la terminaison la plus satisfaisante dont ils aient pu s'aviser, comme nous en jugeons par diverses compositions où elle se reproduit. A Dieu ne plaise que j'imite ici ce théologien de Leipsick que la populace de Stockholm voulut mettre en pièces, parce qu'il avait célébré le triomphe de la polygamie. Mais à considérer la chose en romancier, plutôt qu'en moraliste ou en philosophe, contentons-nous d'observer quelles ressources un écrivain peut tirer d'un pareil système : il lui fournit un moyen facile de contenter tout le monde à la fin du récit, sans recourir à ces maladies de langueur, à ces consommations funestes, tristes effets d'une passion malheureuse et inutilement combattue, et seul recours de nos écrivains, quand, de compte fait, il se trouve une héroïne de trop qui les embarrasse au moment de la

## Les deux cousines

conclusion, et à qui la délicatesse ne permet ni de vivre, ni de changer. Le procédé chinois aurait épargné bien des larmes à Corinne, à la Clémentine de Richardson, et sauvé de vifs regrets à l'indécis Oswald, et peut-être au vertueux Grandisson lui-même.

Toutefois la bizarrerie des sentiments et des opinions n'est pas toujours une mauvaise recommandation pour un ouvrage étranger, et il y en a d'un genre plus frivole dans celui-ci, et dont les effets peuvent cependant lui nuire davantage auprès des lecteurs. Je veux parler des noms propres, dont l'orthographe étrange est un écueil où viennent ordinairement se briser les efforts de ceux qui traduisent des livres orientaux. Ceux des Chinois sont particulièrement désagréables et difficiles à prononcer ; ils n'ont pourtant rien de plus choquant que les noms gallois ou calédoniens, que certains auteurs choisissent à plaisir parmi ceux qui sont hérissés d'un plus grand nombre de consonnes, en vue de l'intérêt qui en rejaillit sur leurs héros. Il est vrai qu'on peut, comme je l'ai vu fréquemment pratiquer à l'égard de ceux-ci, lire des yeux ces syllabes hétéroclites sans les articuler, ce qui n'empêche pas de suivre avec une merveilleuse sagacité le fil d'une action très compliquée, et de discerner toujours les personnages qui y prennent part. Toutefois, j'aurais voulu éviter cette peine aux lecteurs, en réformant ces prononciations étranges, mais cela ne m'a pas été possible, parce que plusieurs noms étaient significatifs et fournissaient le sujet de fréquentes allusions. Je me suis donc résigné à laisser paraître un grave magistrat sous le nom de Pe, et une jeune beauté sous celui de Houngiu. Je n'aurais pu trouver en Chinois de syllabes assez harmonieuses pour remplacer celles-là. Je me suis borné à changer légèrement deux noms de famille qui reviennent souvent dans cette histoire : ceux qui les portent y jouent un rôle trop important pour qu'il fût convenable de les laisser exposés aux calembourgs spirituels que n'auraient pas manqué d'inspirer des phrases telles que le jeune Lou, le vieux Sou. J'ai substitué Lo à Lou, Sse à Sou : ce sont les seules altérations de ce genre que je me sois permises.

## Les deux cousines

Du reste les noms chinois peuvent embarrasser, non seulement par leurs sons extraordinaires, mais encore par l'emploi divers qu'il est d'usage d'en faire. Chez une nation formaliste et cérémonieuse, le nom commun à tous les individus d'une même famille, le surnom ou nom d'honneur, qui sert à les distinguer les uns des autres, le nom de lait, qu'on reçoit dans son enfance de ses parents, et qu'on ne rappelle jamais qu'en parlant de soi-même et par humilité, constituent autant de dénominations particulières, que la politesse ne permet pas d'employer indifféremment et dont les applications varient selon les circonstances. De là vient que le même homme sera désigné suivant les cas par le nom de Sse Yeoupe, dans le cours de la narration, de monsieur Sse, quand un de ses égaux lui adressera la parole, de Liansian, au milieu d'un entretien familial avec des amis. Les titres littéraires et administratifs qu'on peut joindre à ces différents noms contribuent à cette variété qui pourrait dégénérer en confusion. Il en est à peu près de même chez nous pour nos noms de famille, nos prénoms et nos surnoms, avec cette différence que le nom de baptême précède le nom de famille, tandis qu'à la Chine celui-ci se place constamment avant tous les autres.

La liberté dont j'ai usé pour l'objet dont je viens de parler donne la mesure exacte de celle que j'ai prise dans ma traduction. J'ai voulu que celle-ci fût fidèle, pour la rareté du fait, et j'aurais tâché de la faire absolument littérale, si j'avais cru pouvoir en même temps la rendre supportable. C'est le goût de la nation auquel j'empruntais ce roman que j'ai désiré faire connaître ; ce n'est pas le nôtre que j'ai dû consulter. Je n'ai pas eu la prétention de donner à l'ouvrage plus de mérite qu'il n'en avait par lui-même, ni de rédiger une version plus intéressante que l'original. Je n'ignore pas qu'il y a de la langueur dans quelques entretiens, trop d'uniformité dans les réflexions et les descriptions poétiques, trop peu de variété dans certaines scènes qui se prolongent ou se reproduisent sans nécessité, et c'est encore un autre défaut très grave, que les mêmes choses y sont invariablement exprimées dans les mêmes termes. J'aurais facilement pu rendre le dialogue plus vif et l'action plus rapide, au moyen

## Les deux cousines

de quelques coupures, et d'un bon nombre d'infidélités, en effaçant quelques redites, en supprimant plusieurs répétitions. Par là, on aurait vu parfaitement comment il fallait qu'une narration fût conduite pour me plaire. J'ai supposé que le public aimerait mieux savoir comment un roman devait être rédigé pour être du goût des Chinois. Je crois qu'il faut se tenir en garde contre cette disposition à embellir les ouvrages qu'on traduit : ce qu'on nous demande, ce n'est pas de composer de jolis ouvrages français, mais de mettre en lumière ceux des nations de l'Orient tels qu'ils sont, avec leurs défauts et leurs agréments. En voulant les perfectionner, on ne fait que les travestir, et en cherchant à les rendre plus européens, on réussit seulement à faire qu'ils ne sont plus asiatiques. J'ai remarqué que ce soin qu'on se donne pour polir les écrits des Orientaux, pour substituer nos idées à celles qui leur sont particulières, pour remplacer des pensées bizarres par des conceptions ingénieuses et des métaphores extraordinaires par des images agréables, que ce soin, dis-je, tournait au détriment des originaux plutôt qu'à l'avantage des traductions. C'est ainsi qu'on produit des compositions bâtardes, qui n'ont ni leur mérite natif, ni celui qu'on a tâché de leur procurer. On frustre vainement la curiosité des gens instruits, et l'on satisfait mal les lecteurs ordinaires. On a rougi d'être Arménien ou Tartare, et l'on n'est en résultat qu'un médiocre *occidental*. Pour moi, je n'ai pas craint de me montrer Chinois dans cette occasion : le style, les images, la coupe des phrases, j'ai tout conservé quand je l'ai pu sans devenir inintelligible, et là où quelques sacrifices m'ont paru indispensables, j'ai rétabli dans des notes le sens littéral que j'étais contraint d'abandonner.

Le style est ce qui m'a opposé les plus grandes difficultés. Il est pompeux et sublime, à la manière chinoise, dans les passages poétiques de l'espèce de ceux que j'ai indiqués, et dans la suite du récit il devient d'une excessive simplicité. Comme je ne voulais en aucun cas substituer les fleurs de notre rhétorique à celle de l'auteur, je me suis borné à transcrire, en les commentant pour les éclaircir, les métaphores dont il a surchargé certains endroits de son livre : sans être éloquent moi-même, il me suffisait de faire voir comment un orateur chinois s'y prendrait pour s'élever à l'éloquence.

## Les deux cousines

Mais mon plus grand embarras a été de l'imiter quand sa diction devenait plus humble et moins étudiée. L'exactitude est alors une obligation pénible pour le traducteur ; car ce qui n'est que simple et naturel dans une langue peut souvent, en passant dans une autre, dégénérer en niaiserie et en platitude. Je ne crois pas, malgré mes efforts, avoir toujours évité cet inconvénient. C'est qu'il n'est pas d'idiome où il soit aussi difficile que dans le nôtre d'écrire comme on parle et de faire passer certains détails, ni où l'extrême familiarité soit plus voisine de la bassesse. Le secret d'atteindre l'une sans tomber dans l'autre n'appartient qu'à nos bons auteurs, et j'ai vu clairement, en cherchant une expression supportable pour une réflexion commune ou une circonstance vulgaire, la raison pour laquelle certains écrivains modernes ont adopté un langage si extraordinaire : ils ne se sont précipités dans le sublime que faute d'avoir su parvenir au naturel, et s'ils avaient pu écrire comme Molière, il n'auraient jamais imité Ronsard et Cyrano de Bergerac.

La manière des écrivains dont je parle serait merveilleusement appropriée aux morceaux de poésie, aux bouts rimés, aux chansons, et aux inscriptions en vers que notre auteur a placés en différents endroits de son livre. Ces accessoires doivent être du goût de ses compatriotes, puisqu'on en trouve, ainsi que je l'ai déjà dit, dans presque tous les romans. Mais j'en connais peu où ils soient aussi multipliés, et conçus en des termes aussi élégants et aussi recherchés que dans celui-ci : c'est que le sujet les appelait de préférence, et que les aventures de plusieurs lettrés de deux sexes ne peuvent s'accomplir sans le secours de la poésie. Le traducteur des nouvelles dont j'ai précédemment fait mention, assure que les vers dont il s'agit sont principalement destinés à flatter l'oreille, et que le sens y est très souvent sacrifié à l'harmonie. A l'en croire, il en serait de ces pièces comme de nos ariettes d'Opéra et de nos couplets de Vaudeville. Il faut même que l'analogie soit bien complète, car un jeune Chinois, à qui j'avais demandé un échantillon du chant de son pays, ne put jamais me dire si la pièce qu'il avait chantée était une romance d'amour, une chanson de table ou un air patriotique. Cette excessive obscurité a décidé l'auteur en

## Les deux cousines

question à supprimer tout-à-fait dans sa traduction les stances qui faisaient une partie du charme de son original. J'avoue qu'après avoir lu et étudié les poésies qui se trouvaient dans le mien, j'ai été fort tenté de suivre à Paris l'exemple que M. Davis m'avait donné à Canton. La langue poétique des Chinois est véritablement intraduisible, on pourrait peut-être ajouter qu'elle est souvent inintelligible. Les métaphores les plus incohérentes et les figures les plus hardies y sont prodiguées avec une incroyable profusion. Et comme nous sommes privés en Europe des secours qui seraient indispensables pour déchiffrer ces compositions énigmatiques, nous nous trouvons réduits à une sorte d'opération conjecturale dont le succès n'est jamais parfaitement démontré. Veut-on voir une preuve de ce que j'avance ? On la trouvera dans le premier morceau poétique de notre roman, qu'on aura pris au hasard. Une jeune fille tient le pinceau à la main pour improviser des vers. Voici le quatrain de l'auteur, pour décrire cette situation :

Un nuage noir chargé de plaie arrive en un instant.

Les dragons poursuivis par le démon du poignet s'envolent au même moment.

Il est inutile de compter les rejetons qui croissent en sept pas ;

Déjà les fils de soie noire sont remplis de perles et de pierres précieuses.

Le *nuage noir* c'est le pinceau ; les *dragons* sont les caractères tracés par une main légère qui semble animée par un démon ou un génie. Les *sept pas* sont les pieds du vers de sept syllabes. La *soie noire* est le nom qu'on donne au papier rayé, et par les perles et les pierres précieuses on entend les beautés d'une brillante poésie.

Le roman des *deux Cousines* n'offrira que trop d'exemples du même genre : celui-ci suffit pour faire voir que ce sont de véritables logogryphes à deviner ; et malheureusement les tournures auxquelles nous sommes habitués par notre propre poésie sont plutôt un guide trompeur dans les obscurités de cette poésie exotique : le dictionnaire et la raison même y sont d'un faible secours. Qu'on ajoute aux difficultés qui résultent de la multiplicité et de la bizarrerie des métonymies celles qui naissent des allusions à des anecdotes que nous ne connaissons pas, ou à des

## Les deux cousines

personnages qui ne sont pas nommés ; qu'on songe aux sens détournés auxquels les mots les plus simples se trouvent pliés, et aux rapports presque toujours inattendus, quelquefois incompréhensibles qu'une imagination vagabonde sait établir entre les objets les plus disparates : on conviendra que rien n'est plus aisé que de voir dans cet ingénieux galimathias toute autre chose que ce que le poète y a prétendu mettre. On peut féliciter comme d'une heureuse rencontre ceux qui ont su saisir sa pensée, sans être en droit de condamner ceux à qui elle échappe. Peut-être même devrait-on à ces derniers un compliment plus flatteur : car il faut, pour découvrir le sens de ces badinages puérils, quelque chose du tour qui les inspire. On a remarqué que les esprits faux avaient en général un sens exquis en fait de pauvretés, et qu'ils excellaient d'ordinaire dans les anagrammes, les *rébus* et les calembourgs. Il y a de tout cela dans les poésies légères des Chinois, de sorte qu'à moins d'un commentaire il n'y a souvent pas moyen de s'assurer qu'on les entend comme elles doivent être entendues. D'ailleurs, en supposant qu'on les comprenne, il reste encore impossible de les rendre intelligibles sans le secours de quatre ou cinq notes à chaque vers. Pour la grace qu'elles ont sans doute dans la langue originale, il est superflu de dire qu'elle disparaît inévitablement dans une traduction où l'on est forcé de remplacer un mot par une périphrase, une image vive par une tournure vague et languissante, et des expressions pittoresques par des définitions qui n'en font sentir que l'incohérence. Le mieux eût donc été de retrancher absolument ces ornements postiches, si peu propres à dédommager de la peine qu'ils imposaient. Mais ce parti, préférable en toute autre occasion, eût jeté du louche sur le sujet du roman, à la fable duquel plusieurs morceaux étaient intimement liés. J'aurais peut-être essayé de les mettre en vers français, genre de traduction qui comporte un degré de liberté très commode en pareille occurrence. Mais comment aurais-je pu m'écrier avec l'auteur après chaque strophe : *Les beaux vers ! l'admirable poésie ! Quelle richesse de style ! Quelle magnificence dans les expressions !* Des exclamations si naïves peuvent être supportées à la Chine ; mais elles perdraient de ridicule un



## Les deux cousines

versificateur européen. Il a donc fallu se borner à traduire ces vers, ou plutôt à les remplacer par des lignes de prose, où l'on trouvera souvent que le vide de la pensée n'est nullement racheté par le mérite de l'expression. Je suis même bien loin d'affirmer que le sens y soit toujours rendu. J'y ai renoncé sciemment en quelques circonstances, parce qu'il aurait fallu tout un *alinea* pour le développer. Je puis l'avoir méconnu dans d'autres occasions, où le fil des idées se dérobaît sous les fleurs de l'imagination chinoise. Je réparerai ces inexactitudes volontaires ou fortuites dans une édition critique du texte que je compte donner en deux gros volumes in-quarto. Pour le moment, il me suffit d'en avoir averti les lecteurs qui voudraient s'aider de ma traduction pour apprendre la langue chinoise. Quant aux autres je ne leur aurai fait aucun tort, et je n'ai point d'excuses à leur demander. Si je leur ai dérobé quelques-unes des beautés poétiques de l'original, j'ai vraisemblablement en revanche introduit dans ces vers plus d'ordre, d'enchaînement et de raison qu'il n'y en avait. C'est une véritable compensation, et peut-être l'avantage est-il tout entier du côté de la traduction.

La simplicité qui distingue la partie prosaïque de la narration, et que j'ai mis infiniment plus de soin à bien représenter, n'exclut pas, chez un auteur chinois, l'emploi de certaines phrases métaphoriques qui ont passé dans le commerce familier, de locutions figurées dont le sens originel s'est effacé par l'usage qu'on en fait habituellement. Relativement à ces dernières je ne pouvais adopter un parti invariable. En les remplaçant toutes par des équivalents communs, j'aurais fait disparaître bien des traits caractéristiques ; en les conservant toujours, j'aurais jeté un vernis de singularité sur des scènes qui n'avaient rien que d'ordinaire. La règle que j'ai suivie a été d'entrer autant que possible dans l'idée de l'auteur, de me conformer à son intention, et de rendre son expression même, quand elle était claire et précise, et qu'elle ne faisait pas trop divaguer la pensée. Du reste je n'ai jamais perdu de vue mon objet primitif, et j'ai toujours penché vers le sens littéral. C'est ainsi qu'on verra des proverbes rendus mot à mot, et des termes composés traduits d'après leur sens étymologique. A

## Les deux cousines

cet égard j'ai mieux aimé pécher par trop de scrupule que par trop de licence ; car il y a telle expression dont la valeur bien sentie contribue plus qu'un livre entier à caractériser le peuple qui l'emploie.

Mais s'il m'a paru nécessaire de ne supprimer aucune des idées qu'il était possible de conserver et de rendre, je me suis cru en droit de traduire tout ; je veux dire que je n'ai laissé aucun terme chinois sous sa forme originale, et que j'y ai constamment substitué les expressions ou les périphrases qui pouvaient en faire connaître l'acceptation. Je n'ai point appelé les magistrats chinois des *mandarins*, ni leurs barques des *jonques*, ni la mesure itinéraire un *li* ; ni les monastères des *miao* ou des pagodes. Je ne sais ce que c'est que tous ces mots hermaphrodites dont on vient embarrasser un livre écrit en français. La mode a beau prévaloir, d'enfler journellement notre vocabulaire par mille emprunts de ce genre, le devoir d'un traducteur ne me paraît qu'à moitié rempli quand, s'arrêtant à mi-chemin, il laisse subsister les vestiges de son travail, quand il transcrit ce qu'il faudrait interpréter, et qu'il nous donne des sons au lieu d'idées. Je sais les arguments qu'on tire de la nécessité de conserver la couleur locale, et les nuances distinctives des peuples, et le caractère particulier de chaque civilisation. Je reconnais cette nécessité, mais je crois le moyen très mal imaginé pour y satisfaire. Au reste mes idées à ce sujet réclameraient plus de développements que je ne puis leur en donner dans cette préface, et je les ai exposées dans un petit ouvrage qui suivra de près celui-ci. En attendant on trouvera bon, j'espère, que je me sois écarté sur ce point d'une habitude commune à la plupart des nouveaux traducteurs. C'est de propos délibéré et avec réflexion que j'ai rejeté ce procédé pédantesque, dont l'emploi a fait tort à des productions très recommandables d'ailleurs. Je ne crois pas qu'un simple roman doive affecter les dehors d'un ouvrage d'érudition, et si le système que j'ai adopté rend ma traduction moins imposante, elle n'en sera peut-être que plus facile à lire.

Une des premières occasions que j'aie eu d'appliquer ce système s'est présentée au sujet des titres d'honneur et des dénominations polies dont les Chinois font usage en conversant les uns avec les autres. Il ne

## Les deux cousines

pouvait y avoir que trois partis à prendre à l'égard de ces expressions : les supprimer tout à fait, en transcrire les termes chinois, ou leur substituer des équivalents européens. Le premier parti était violent : il n'allait à rien moins qu'à faire disparaître un des traits du caractère national. On sait déjà, et l'on verra mieux encore à la lecture des *Deux Cousines*, que le mouvement de la civilisation a porté la société de la Chine à un point très rapproché des nôtres : les relations qui existent entre des personnes bien élevées y sont les mêmes que chez nous, et le ton qu'elles observent en s'adressant la parole admet des nuances exactement semblables. L'effet choquant que produirait ici le simple emploi des noms propres aurait donc également lieu dans un livre chinois consacré à feindre des scènes de société ; et ce serait prêter aux Chinois une rusticité dont ils sont incapables. La transcription des titres aurait l'inconvénient de jeter dans chaque page une vingtaine de termes barbares et l'on trouverait à toutes les lignes *Tchang Siangkoung, Mengli, Siaothisiei, Laoye, Sianseng, Laosianseng, Foujin, etc.* Ces titres ne seraient nullement compris, et nous retomberions, sans aucun profit, dans les formes repoussantes que nous avons voulu éviter. J'y ai mûrement songé, et c'est d'après les graves réflexions exigées par l'importance du sujet, que je me suis décidé à donner à mes personnages chinois les titres français qui leur convenaient, *seigneur, monsieur, madame, mademoiselle, votre seigneurie, votre excellence.* Je sens que ceci est une grande témérité, et qu'on pourra m'objecter encore la *teinte locale*, et le peu d'accord qui s'observe entre les idées que chaque peuple attache aux termes de cette espèce. Mais les personnes qui pousseraiient la délicatesse à cet excès n'ont rien de mieux à faire que d'apprendre la langue ; car il n'est en vérité pas possible d'écrire tout à la fois en chinois et en français, et il faut bien se résoudre à perdre quelques nuances quand on lit une traduction au lieu d'un original. Mon véritable sujet de regret est de n'avoir pas trouvé dans notre langage de politesse assez de degrés pour représenter, fidèlement toutes les modifications de l'urbanité chinoise. Il y a, selon les rangs, l'âge et les rapports sociaux, quatre ou cinq manières de dire monsieur, autant de

## Les deux cousines

façons pour interpeller un homme en place, et beaucoup d'expressions de la même nature, pour parler à ses amis, à ses parents, à ses inférieurs. Une partie de tout cela a disparu inévitablement, et je n'ai jamais mieux reconnu la pauvreté de notre langue qu'en voulant m'en servir pour reproduire l'inépuisable variété des formules que l'usage a comme consacrées à la Chine.

Une censure plus sérieuse pourrait m'être adressée aux sujets des noms de charges et des véritables titres de dignité. Ce n'est pas une petite hardiesse que d'avoir osé introduire dans un roman chinois des conseillers d'État, des inspecteurs généraux, des préfets, des sous-préfets et même des académiciens. Je n'espère même pas être généralement approuvé, quoique j'aie en cela mes raisons comme pour le reste. Devais-je mettre des *toutou*, des *tai-chang*, des *iusse*, des *tchifou*, des *tchihian*, des *hanlin*, au risque de n'être pas entendu, peut-être même de n'être pas lu ! On peut dire que ce double malheur n'est ni très grand, ni très rare, et qu'on n'est d'ailleurs pas assuré de l'éviter en sacrifiant l'exactitude et la fidélité. Aussi n'est-ce pas ce que j'ai entendu faire. Toujours attaché à ma théorie, c'est par conviction que j'ai accordé la préférence à des dénominations équivalentes ou approximatives sur des termes étrangers tout-à-fait insignifiants. Je suis persuadé qu'il vaut mieux donner, sur un sujet quelconque, une notion incomplète ou légèrement inexacte, que de n'en pas donner du tout ; et quoiqu'un préfet ou un conseiller d'État de la Chine puissent bien n'avoir qu'une partie des attributions dont ils jouissent en France, il m'a semblé suffisant d'avertir au bas des pages de ces distinctions minutieuses, sans en embarrasser la narration, au sens de laquelle elles ne font rien : les notes corrigeront ainsi ce que le texte pourrait offrir de trop peu consciencieux. Au reste je ne veux pas anticiper ici sur les considérations que je me propose de consacrer à l'art de traduire, en ce qui concerne les écrits des Orientaux, et si j'ai touché quelques mots de ces difficultés, c'était pour montrer que je les avais senties, et que la critique ne me prendrait pas tout-à-fait au dépourvu.

## Les deux cousines

Mais autant il m'a paru convenable de ne pas augmenter, sans nécessité, les aspérités d'une composition déjà exposée à de si grands hasards, autant j'ai cru devoir me montrer attentif, non seulement à conserver les traits vraiment caractéristiques, mais encore à ne rien introduire dans ma traduction qui fût étranger aux idées, à la manière de voir, aux préjugés de l'auteur original. Cette règle négative impose une attention perpétuelle, et je ne crois pourtant pas qu'il puisse être permis de s'en affranchir. Je ne vois aucun inconvénient réel à dire qu'un jeune Chinois se destine à la carrière de la magistrature : j'en trouverais beaucoup à lui faire prendre le *parti de la robe*. Je ne me permettrais pas d'écrire qu'un bachelier de Nanking aspire à la *main* d'une belle Chinoise, parce que les Chinois se marient sans se donner la main ; ni qu'il voit allumer *le flambeau de l'hymen*, parce qu'un mariage à la Chine se célèbre avec des cierges qui ne rappellent nullement l'hymen et ses flambeaux. D'autres métaphores exprimeront les mêmes idées, et c'est là, si je ne me trompe, plutôt que dans des syllabes sans valeur, que réside cette *couleur locale* dont on parle tant. Pour la conserver on doit se garder sévèrement d'y mêler des teintes étrangères. Les proverbes, surtout, les allusions, les locutions figurées doivent sortir du fond des habitudes nationales ; mais ce n'est pas une médiocre difficulté que d'éviter tout ce qui tient aux nôtres en écrivant dans notre langue ; de n'employer, soit au propre, soit au figuré, ni un substantif, ni un verbe, ni même une interjection qui décèle une origine européenne, et de se réduire, toutes les fois que le terme original est intraduisible, à des expressions d'un sens général, telles qu'elles puissent convenir à des hommes de tous les pays. Un lettré ne doit jamais compter sur *les faveurs de la fortune*, divinité dont le nom est inconnu dans son pays, ni se plaindre de *ses rigueurs*, ni s'attendre à la voir *couronner* ses espérances. L'*empire* de la beauté, les *traits* de l'amour, la *flamme* du génie doivent s'astreindre à paraître avec d'autres qualifications. Il serait contre le costume qu'un traître *levât le masque*, ou se couvrît du *voile* de la dissimulation. Un héros ne saurait prendre l'honneur pour *devise*, ni une suivante s'écrier *Dieu !* ou *ma foi !* Au point où nos langues modernes sont parvenues, c'est une entreprise

## Les deux cousines

épineuse que d'éluder cette foule de mots que l'usage a marqués du sceau d'une civilisation particulière. Les personnes qui daigneraient examiner, sous ce rapport, certains passages de ma traduction, verraient peut-être dans le soin minutieux que j'ai pris à cet égard une des causes qui ont pu contribuer à y laisser quelque monotonie, en donnant au style une allure gênée et un air de contrainte. Les connaisseurs qui auraient remarqué ce défaut, pourront l'excuser en considération du défaut plus grave que j'ai tâché d'éviter.

On voit que je me suis efforcé de reproduire tous les traits natifs de mon original, et de n'y rien mêler qui fût étranger aux idées chinoises, tout en cherchant, pour les exprimer, les mots de notre langue qui s'en rapprochaient le plus. C'est là le point précis de la difficulté, et c'est au goût seul qu'il appartient de le fixer. Le parti que j'ai pris relativement aux noms de dignité ne m'a pas paru contraire à l'objet que je me proposais ; car s'il faut marquer les différences, il n'importe pas moins de constater les analogies. Ceux qui m'auront jugé trop hardi seront surpris, peut-être, de me trouver tout à coup si scrupuleux. C'est, je crois, qu'ils ne se seront pas fait une juste idée du principe qui m'a guidé ; car il n'y a là-dedans aucune contradiction. On doit respecter tout, à la fois les idées de l'auteur qu'on interprète et la langue dans laquelle on écrit. Je dirais, s'il était permis d'employer un de ces barbarismes maintenant si bien venus partout, qu'il faut *franciser* constamment l'expression, et ne jamais *franciser* la pensée. Ces deux mots renferment tout l'art de traduire : à la vérité ils servent à poser la question plutôt qu'à la résoudre, mais c'est à quoi je dois me borner dans ce moment.

Quatre ou cinq éditions du texte du *Iu-Kiao-Li* que j'ai réunies m'ont offert des différences nombreuses, et quelquefois assez graves, tantôt dans les vers, et tantôt dans la prose. Ces variantes s'introduisent dans les romans chinois par le caprice des éditeurs. J'aurais pu les relever toutes, et discuter le mérite des diverses leçons : mais j'ai cru devoir me borner à suivre, en traduisant, celles qui me paraissaient préférables, et, renonçant pour le moment au relief qu'une telle collation eût pu procurer à mon ouvrage, je remets, pour m'en faire honneur, à la grande édition que je

## Les deux cousines

destine aux amateurs de la littérature orientale. J'en use de même à l'égard des notes : je n'insère ici que les plus indispensables, et quoique cela soit une sorte de singularité dans un livre de cette espèce, on ne trouvera d'éclaircissements qu'aux endroits obscurs. J'ai pensé qu'une foule de passages s'expliquaient suffisamment par eux-mêmes : s'il est question de présents offerts dans une première visite, ce n'est pas la peine d'ajouter que les Chinois se font des présents en pareille occasion ; si l'on vient à parler de *secondes femmes*, chacun, du premier mot, entendra ce que cette expression signifie, et si une jeune fille travestie en homme se hasarde à un entretien secret avec un amant, on verra bien, sans qu'il soit besoin d'annotation, qu'une telle démarche est une dérogation à l'usage. Les romans n'auraient plus guère d'avantage sur les relations des voyageurs, s'ils devaient se présenter surchargés d'un pesant commentaire, et il y a des lecteurs qui n'aiment pas qu'on leur rappelle, au bas de chaque page, qu'on ne compte en rien sur leur intelligence.

Au reste, quelque jugement qu'on porte sur ma traduction, celui qui concernera l'original en est tout-à-fait indépendant : je serais surpris que ce dernier fût très sévère, et j'espère que la faveur du public s'étendra du sujet, qui ne m'appartient pas, à mon travail particulier. Il est arrivé quelquefois que des écrits donnés pour solides ont été réputés superficiels, et que des essais où l'on n'avait en vue que l'agrément ont été trouvés fastidieux. La nature mixte de cet ouvrage-ci doit le garantir de ce double danger. Si des hommes graves le jugeaient frivole, on leur représenterait que ce n'est qu'un roman, une production légère qui ne mérite pas les honneurs d'une critique approfondie ; et s'il était médiocrement goûté des gens du monde, on les prierait de remarquer qu'il s'agit d'une composition exotique, traduite d'une langue savante très difficile, et que la peine qu'elle a coûtée au traducteur lui donne de grands droits à leur indulgence. Ces précautions suffiront pour la faire accueillir avec une approbation universelle.

@

### CHAPITRE PREMIER

#### Une jeune lettrée compose des vers à la place de son père

@

C'est le cœur humain qui est le fondement de nos livres classiques.

Railleries, injures, le style embellit tout.

Le monde est un vaste théâtre, où se jolie une longue comédie,

Maintenant comme jadis, nos débats en sont le spectacle.

Ce n'est pas pour rien que les royaumes de Tching et de Wei revivent dans les

Odes :

Les désordres racontés par Confucius pourraient-ils se reproduire ?

Il y a des Tseu-Yun, qui vivent encore après mille années

Et qui doivent à l'harmonie les succès de leur vie, et la gloire dont ils jouissent  
après leur mort.

On raconte que dans les années de la *droiture universelle* <sup>1</sup>, il y avait un lettré qui occupait une grande charge de magistrature. Son nom de famille était Pe, son surnom, Hiouan, et son nom d'honneur, Thaihiouan. Il était d'une famille de Kinling ou Nanking. C'était le temps où l'eunuque Wangtchin avait en quelque sorte usurpé l'autorité impériale <sup>2</sup>. Pe, ne pouvant se prêter à de tels excès, avait quitté ses emplois, et s'était retiré dans son pays natal.

Pe n'avait pas de frères, mais seulement une sœur cadette ; encore était-elle mariée à un intendant nommé Lo, qui l'avait emmenée au loin dans la province de Chantoung. Pe se trouvait donc seul, sans famille, et

---

<sup>1</sup> De 1436 à 1450. — C'est un de ces noms que les empereurs de la Chine donnent aux années de leur règne, uniquement pour dater, et sans tirer à conséquence. On a vu, dans des années décorées du titre de *Grande abondance*, l'Empire désolé par la famine, et des guerres cruelles éclater dans les années dites de la *Profonde tranquillité* ou de la *Paix éternelle*.

<sup>2</sup> Ce trait est historique, ainsi que ceux auxquels il sera fait allusion plus tard. L'eunuque Wangtchin était à la tête du conseil de régence, sous l'empereur Yingtsoung ; il éloigna des emplois tous les hommes bien intentionnés, et les remplaça par ses créatures. On peut voir l'Histoire de la Chine par le P. Mailla, t. X, p. 204.



## Les deux cousines

complètement isolé. Il s'abandonnait volontiers au repos, et n'éprouvait que des désirs modérés ; aussi peu curieux de renommée que de profit, il n'aimait pas à voir la société, et les seuls plaisirs pour lesquels il eût du goût étaient ceux que procurent le vin et la poésie. Ennemi du monde et du commerce des cités, il s'était retiré dans un village, à soixante ou soixante-dix milles <sup>1</sup> de la ville, et qu'on nommait Kinchi. Ce village était de tous côtés entouré de coteaux verdoyants : un ruisseau le traversait en serpentant du levant au couchant ; ses rives étaient plantées de saules et de pêchers. On trouvait réunis en ce lieu tous les agréments qui naissent du mélange des eaux et de la vue des montagnes.

Il pouvait y avoir dans le village un millier de maisons ; mais parmi celles des habitants aisés et des personnes de distinction, la maison de Pe était sans contredit la plus considérable. Il avait rempli de hauts emplois, il possédait de grands biens, il jouissait d'une excellente réputation dans les lettres et dans l'administration. Une seule chose l'affligeait sensiblement. Il avait atteint sa quarantième année, et n'avait pas de fils : ce n'était pas qu'il n'eût appelé dans sa maison des femmes du second rang ; il les retenait près de lui quatre ou cinq ans, dans l'espoir qu'elles lui donneraient des enfants. Mais à la fin, n'y voyant plus d'apparence, il les congédiait. Chose étonnante ! A peine ces femmes avaient-elles contracté de nouveaux nœuds, qu'au bout d'un an elles donnaient le jour à des fils. Pe soupirait, et croyant que c'était un arrêt du ciel, il renonça à entretenir des femmes du second rang. Sa première femme, de la famille Gou, allait en tous lieux adresser des prières aux dieux, adorer les génies, brûler des parfums et faire des vœux. Enfin, elle avait plus de quarante-quatre ans, quand elle mit au monde une fille. La nuit de sa naissance, Pe crut voir en songe un personnage divin qui lui faisait don d'un morceau de jasper du rouge le plus

---

<sup>1</sup> Les milles chinois sont très petits ; il en faut dix pour faire une de nos lieues. Pour bien évaluer les distances dont il sera question dans la suite de cette histoire, il faudra diviser par dix le nombre des milles pour les réduire en lieues communes. Celle dont il s'agit ici est de six ou sept lieues.

## Les deux cousines

vif et éclatant comme le soleil. Ce fut pour cette raison qu'il donna à sa fille le nom de Houngiu (Jaspe rouge) <sup>1</sup>.

Quelque mortifiés que dussent être Pe et sa femme de se voir, à leur âge, privés de rejeton mâle, la naissance de leur fille les combla de joie. La nature avait doué cette enfant d'une beauté extraordinaire. Ses sourcils étaient comme la feuille du saule printanier, ses yeux comme le cristal des fontaines en automne. Mais elle était encore mieux partagée sous le rapport des qualités morales et des dons de l'esprit. Dès l'âge de huit à neuf ans, elle savait à merveille les ouvrages à l'aiguille et tous les travaux de son sexe : en toute chose elle surpassait les autres enfants du même âge. Elle n'avait que onze ans quand la mort lui enleva sa mère ; de ce moment elle prit l'habitude d'aller chaque jour chez son père pour étudier les livres et pour apprendre à lire les caractères. On eût dit qu'elle était formée de l'air le plus pur des montagnes et des rivières ; car on n'eût trouvé son égale, ni dans le ciel, ni sur la terre. Comme elle n'avait pas moins d'intelligence et de pénétration que de beauté, elle avait à peine atteint l'âge de quatorze ou quinze ans, que déjà elle connaissait à fond les livres, et qu'elle était même en état d'en composer. Une jeune fille aurait tenu son rang parmi les premiers lettrés de l'empire.

Les seuls amusements de Pe étaient, comme on l'a dit, le vin et la poésie : chaque jour il s'amusait à écrire des vers. Houngiu apprit donc la versification, et elle ne tarda pas à y exceller. Quand son père se trouvait du loisir, et qu'étant resté chez lui, il avait composé quelque pièce de vers, il appelait sa fille et lui en donnait une autre à faire sur les mêmes rimes. Il lui enseignait ensuite à corriger les fautes qui lui avaient échappé, et à

---

<sup>1</sup> Le Jaspe (Jade) est pour les Chinois l'emblème de la pureté, de l'excellence, de la perfection au physique et au moral. On dit une *personne de jaspe*, comme nous dirions un *homme d'or*. Cette expression désigne un ami, un amant et même une maîtresse. La couleur rouge est affectée aussi à tout ce qui mérite d'inspirer de l'intérêt et de l'admiration, aux nuances les plus recherchées des objets naturels, au teint des belles, à tout ce qui est aimable, élégant et gracieux. Le nom de *Houngiu* offre donc une réunion de mots dont le sens est aussi agréable pour un Chinois que le son en paraîtra peu harmonieux à un Européen.

## Les deux cousines

donner à ses essais poétiques toute la perfection dont ils étaient susceptibles.

On pense bien que Pe, ayant le bonheur de posséder une fille aussi accomplie, ne songeait plus à désirer un fils. Seulement il eût voulu trouver pour sa fille un mari digne d'elle par le mérite et les agréments de la figure, et c'est ce qui ne se rencontrait pas facilement. Cependant le temps s'écoulait, et elle avait atteint seize ans qu'elle n'était pas encore fiancée.

Sur ces entrefaites arriva le désastre de Thoumou <sup>1</sup>. L'empereur, qui régnait sous le nom de la *Droiture universelle*, fut emmené captif dans le Nord, et le prince qui lui succéda donna à son règne le nom de Splendeur suprême. Wangtchin reçut le châtement dû à ses crimes ; les anciens magistrats furent rappelés, et Pe, qui était du nombre, se vit, par une délibération de la cour suprême des magistrats, porté à la charge de maître des cérémonies de première classe. Le brevet en fut expédié sur le champ, et la nouvelle en vint à Nanking.

Au premier moment, Pe ne se souciait pas beaucoup de rentrer dans les affaires ; mais le désir qu'il avait d'établir sa fille lui fit faire des réflexions : « Je veux pour mon gendre un homme distingué, se dit-il à lui-même. Mais dans le village que j'habite, et même dans la ville voisine, il n'y a que des personnages d'un mérite assez borné. Si je vais à la cour, j'y trouverai réuni ce que l'empire a de plus éminent dans la littérature. Je ne saurais manquer d'y rencontrer un bon parti pour ma fille. Il ne faut pas laisser passer une pareille occasion ; si la destinée de ce mariage tient au voyage que je vais faire, que je vienne à découvrir un gendre tel qu'il me le faut, ce sera pour moi comme *la moitié d'un fils* <sup>2</sup> sur lequel je pourrai me reposer.

---

<sup>1</sup> L'eunuque Wangtchin engagea l'empereur Yingtsoung dans une expédition mal combinée en Tartarie : par suite de ses mauvais conseils, l'armée impériale fut cernée à Thoumou par les Tartares. L'empereur fut fait prisonnier. Le frère cadet de l'empereur monta sur le trône pendant la captivité de celui-ci, et donna aux années de son règne le titre de *Kingthai*, Splendeur suprême (1450). Wangtchin, regardé comme l'auteur du désastre de l'armée, fut massacré dans le Palais impérial. (Voyez l'Histoire du P. Mailla, t. X, p. 211 et 214).

<sup>2</sup> Ces mots *un demi fils*, signifient un gendre. On a cherché à rendre l'idée attachée primitivement à l'expression chinoise.

## Les deux cousines

Son dessein étant ainsi arrêté, il n'eut garde de refuser la place à laquelle on l'avait nommé ; il choisit donc un jour heureux, et partit avec sa fille Houngiu, pour aller à la capitale prendre possession de sa nouvelle charge. A son arrivée il fut présenté à l'empereur et installé dans son emploi, puis il s'occupa immédiatement de chercher une maison pour s'y loger.

L'office des maîtres des cérémonies était une charge à peu près sans fonctions. D'ailleurs, quoique Pe fût un magistrat rempli de droiture et pénétré d'attachement à ses devoirs, il avait un grand fonds d'indifférence et d'abandon, et ce n'était pas un homme à rechercher les affaires. Quand le gouvernement renvoyait à l'examen des neuf maîtres des cérémonies quelque matière d'importance, il suffisait que deux d'entre eux l'examinassent avec le bureau compétent, et leurs collègues n'avaient autre chose à faire qu'à donner leur nom, s'ils approuvaient la décision. Ce n'était pas là de quoi fournir beaucoup d'occupation à un magistrat.

Chaque jour, quand les affaires publiques étaient expédiées, Pe se livrait à son plaisir favori, boire et faire des vers. Au bout de quelques mois, il s'était formé une société d'amis qui comme lui aimaient le vin et la poésie, et ils passaient le temps ensemble à célébrer les saules et les fleurs.

On était alors au milieu de la neuvième lune ; un des clients de Pe lui avait envoyé douze pots de reines-marguerites odorantes, et il les avait fait placer au bas des degrés de l'escalier de sa bibliothèque. Là étaient aussi rangées des amaranthes avec des rosiers et des orchis. Tous les vases étaient de porcelaine fine ; le parfum des fleurs embaumait l'air au loin ; leur feuillage, ombrageant les treillis et les balustrades, présentait à des distances égales douze têtes dorées. Pe trouvait un plaisir extrême à les considérer. Chaque jour il venait goûter, en buvant, cet innocent amusement.

Un jour qu'il était en cet endroit, et précisément occupé à composer des vers, on vint lui annoncer la visite de Gou, docteur de la grande

## Les deux cousines

Académie impériale <sup>1</sup>, et de Sse, l'un des inspecteurs généraux de l'empire <sup>2</sup>. Gou était frère de la femme de Pe ; son surnom était Kouei, et son nom d'honneur, Chouïan ; il était du même pays que Pe, homme grave d'ailleurs et d'une probité à toute épreuve. Quant à l'inspecteur général Sse, son surnom était Youan et son nom d'honneur Fanghoeï. Quoiqu'il eût reçu ses degrés dans le Ho-nan, et qu'en conséquence il fût porté sur le catalogue des docteurs de cette province, ses premières inscriptions avaient été prises à Nanking. Il était du même âge que Pe et partageait son goût pour le vin et la poésie.

Ces trois magistrats étaient liés par la plus étroite intimité, et dans les intervalles de loisir que leur laissaient les affaires, c'était à qui chercherait les autres pour passer le temps ensemble. En les entendant annoncer, Pe se leva avec empressement et sortit pour aller à leur rencontre. Comme ils avaient l'habitude de passer de temps en temps la journée ensemble, la bienveillance et l'urbanité présidaient à leurs réunions, sans qu'il y restât rien de la contrainte des visites. Dès qu'il les aperçut, Pe leur dit en riant :

— Messieurs, depuis deux jours il y a bien des reines-marguerites épanouies ; comment se fait-il que vous ne soyez pas venus les visiter ?

---

<sup>1</sup> *Hanlin* : Ce titre, ainsi que je l'ai dit ailleurs, n'est pas plus honorable, mais il est infiniment plus honoré que celui d'*académicien* parmi nous. Ce sont les premiers docteurs de l'empire, mais ils sont loin d'être étrangers au gouvernement. C'est dans leur sein qu'on choisit d'ordinaire les précepteurs du prince héritier, les historiens publics, et les présidents des cours souveraines. Ce sont, comme on voit, de grands personnages, même de leur vivant. Nos gens de lettres ne jouent pas un aussi grand rôle pendant leur vie, mais ils en sont quelquefois bien dédommagés après leur mort. *Laudantur ubi non sunt*.

<sup>2</sup> Les inspecteurs généraux ou visiteurs, *Iusse*, sont des censeurs publics chargés d'aller faire des tournées dans les provinces, quelquefois sans se faire connaître, pour observer la conduite des gouverneurs, des préfets et autres magistrats provinciaux, et en rendre compte directement à l'empereur. C'est un office très délicat et très dangereux, qui exige beaucoup de lumières et de probité. Ceux qui en sont revêtus sont très redoutés et reçoivent partout le meilleur accueil. Il y a des Chinois qui savent rendre ces sortes de places très profitables pour eux-mêmes. L'histoire a conservé les noms de quelques autres qui les ont exercées avec beaucoup de courage et de dévouement au risque de leur liberté et de leur vie. On nomme *province de la parole*, la partie du ministère de ces inspecteurs généraux qui consiste dans la libre discussion des actes de l'autorité publique et quelquefois du pouvoir souverain lui-même.

## Les deux cousines

— Ces jours derniers, répondit le docteur Gou, le seigneur Li a été nommé examinateur en chef du collège de Nanking ; il a fallu lui offrir le repas du départ <sup>1</sup>, et je n'ai pas eu un instant de loisir. Hier, j'avais formé le projet de venir vous voir ; mais au moment de sortir, j'ai rencontré cet ennuyeux personnage, Yang, qui m'apportait un morceau de sa composition, en me priant de le corriger pour l'anniversaire de la naissance de la femme du vice-roi Chi. Il m'a fait perdre ainsi toute ma journée. Ce matin, quand j'ai vu le beau temps, j'ai craint de laisser passer le temps des fleurs, et j'ai été prendre le seigneur Sse pour venir ici sans plus tarder.

— Je voulais aussi venir vous voir tous ces jours-ci, reprit Sse ; mais nous avons eu beaucoup d'affaires à notre bureau, et j'ai été obligé de manquer l'heure des parfums.

Tout en parlant ainsi, les trois amis entrèrent dans l'appartement. Après s'être adressé les salutations d'usage, ils quittèrent leurs habits de ville, et attendirent le thé. Ensuite Pe les invita à passer dans sa bibliothèque pour voir les reines-marguerites. Leur couleur dorée, mariée aux teintes purpurines des amaranthes formait de chaque côté comme une double ligne de vermillon. Gou et Sse se récrièrent en amateurs sur la beauté de ces fleurs, et quand les trois amis se furent arrêtés quelque temps à les considérer, Pe ordonna à ses domestiques d'apporter le vin pour régaler ses hôtes.

Après qu'ils eurent bu quelques tasses <sup>2</sup>, le docteur Gou prit la parole :

---

<sup>1</sup> Cérémonie pratiquée lorsqu'un personnage de marque se met en route : ses collègues et ses clients l'accompagnent jusqu'à la porte de la ville, et chacun d'eux lui offre une collation à laquelle il faut faire honneur au moins en apparence. Les grands et les riches sont souvent embarrassés de l'affluence qui les assiège en pareil cas, et un homme en place ne dût-il accepter qu'une seule tasse de chacun de ses amis, il y en aurait assez pour troubler sa raison et rendre sa marche incertaine.

<sup>2</sup> La tasse dans laquelle les Chinois prennent leur vin chaud est très petite, et contient à peine une cuillerée. La tasse décuple qu'on boit comme punition répond à une petite tasse à thé. Le lecteur français est prié de se rappeler cette importante observation, pour ne pas concevoir dans la suite de cette histoire une idée trop défavorable de la sobriété des lettrés.

## Les deux cousines

— Ces fleurs sont belles sans ornements, dit-il ; l'art n'est pour rien dans leur éclat : le rouge, le violet, le jaune, le blanc, toutes ces teintes variées qui les embellissent doivent leur lustre à la pure influence de la nature. C'est par leur simplicité même qu'elles touchent et qu'elles fixent l'attention. Il en est à peu près de même de vous et de moi, messieurs : quoique retenus ici dans les charges, nous aimons à les quitter pour venir chaque jour, comme dans un épais bocage, goûter les plaisirs innocents que procurent le vin et la poésie ; bien différents de ce vieux Yang, si entêté de ses emplois, qui va tout le jour visiter les grands et les hommes puissants, qui ne songe qu'à se produire et à s'avancer ; digne sujet de raillerie auprès même de ces simples végétaux ?

— Vraiment, reprit en riant Pe, je crois bien qu'on est assez disposé dans le monde à se railler plutôt de vous et de moi, qui vivons éloignés des charges et qui ne nous plaisons qu'à venir ici finir la journée, en respirant un air frais, dans la société des fleurs et des arbrisseaux.

— Ceux qui se moquent de nous ont pour cela d'excellentes raisons, dit Sse ; et c'est nous qui avons tort de nous moquer de lui.

— Comment aurions-nous tort de nous moquer de lui ? demanda le docteur Gou.

— La cour est le temple du profit et de la réputation, répondit Sse ; ceux qui se fatiguent pour acquérir l'un ou l'autre y sont à leur place. Mais vous et moi, qui ne sommes point avides de richesses, et qui n'ambitionnons pas les honneurs, qu'avions-nous besoin de nous égarer dans ces brouillards, si ce n'est pour mériter les railleries de nos voisins, particulièrement le seigneur Pe et moi, qui n'avons pas de fils ni d'héritiers ?

A ces paroles, Pe laissa échapper un soupir.

## Les deux cousines

— Seigneur, dit-il, vous avez parfaitement raison, et je partage entièrement votre manière de voir. Cependant chacun a ses motifs particuliers, et pour moi, si je suis retenu ici, ce n'est assurément pas que je ne puisse renoncer à ce bonnet noir <sup>1</sup>.

— Le seigneur Gou est un lettré de la salle de Jaspe <sup>2</sup>, reprit Sse, et le seigneur Pe, un magistrat de la vieille roche ; dans l'intervalle des affaires, et dans les loisirs que vous laissent vos charges, vous pouvez encore cesser d'être hommes publics, et goûter dans la retraite les plaisirs du vin et de la poésie. Pour moi, qui suis chargé du ministère de la parole <sup>3</sup>, les circonstances où nous sommes me rendent mes fonctions insupportables. Quand on voudrait parler il faut se taire : si on désire se taire, on est obligé de parler. Je n'y puis plus tenir. J'attends seulement la promotion que l'empereur doit faire, pour solliciter quelque commission au dehors, sortir d'ici, et suivre enfin ma fantaisie.

— Un poète de la dynastie des Thang <sup>4</sup>, reprit Gou, a un distique qui dit que *l'homme éloquent est comme la marguerite des haies*. C'est dans les montagnes que se trouve cette fleur, et voilà justement pourquoi le seigneur Sse nous parle aujourd'hui de retraite. Au fait, puisque vous et moi ne nous plaisons qu'à boire et à jouir du spectacle des fleurs, nous n'aurions de mieux à faire que de nous retirer dans le fond de quelque désert, au milieu des montagnes. Il n'y a rien de plus vrai.

Les trois amis passèrent ainsi un certain temps à causer et à badiner, en s'interrompant pour boire quelques tasses. Leur entretien plein de confiance et d'harmonie s'anima insensiblement, et il leur prit envie de

---

<sup>1</sup> Signe de la charge qu'il occupe.

<sup>2</sup> C'est-à-dire un membre de l'académie impériale. (Voyez plus haut.).

<sup>3</sup> C'est-à-dire des représentations et des censures publiques, qui ne sont pas la partie la plus agréable ni la moins périlleuse des fonctions des inspecteurs généraux.

<sup>4</sup> Dynastie qui a régné aux 7<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> siècles de notre ère.



## Les deux cousines

composer des vers. Pe ordonna à ses domestiques d'apporter des pinceaux et des écritaires, et prenant place avec Gou et Sse, ils se proposèrent d'écrire chacun des vers à rimes libres sur les reines marguerites qu'ils avaient tant admirées. Ils tenaient le pinceau à la main, quand un domestique entra tout-à-coup et dit à son maître que le seigneur Yang, l'inspecteur-général, venait d'arriver.

Cette nouvelle ne fit nul plaisir aux trois amis, et Pe grondant son domestique :

— Imbécile, lui dit-il, vous saviez que j'étais à table avec MM. Gou et Sse. Vous deviez lui dire que je n'étais pas chez moi.

— Monsieur, répondit le domestique, je lui avais répondu que vous étiez sorti pour faire des visites. Mais le domestique de M. Yang m'a dit que son maître avait passé à l'hôtel de M. Sse, et qu'on lui avait assuré qu'il était ici à faire collation. C'est pour cela qu'il vient l'y chercher. D'ailleurs, il a vu les chaises de ces deux messieurs devant la porte. Ainsi ma réponse n'a servi de rien.

Pe, encore tout pensif, ne bougeait pas, quand un autre domestique accourut lui dire que M. Yang avait déjà dépassé la porte et qu'il montait l'escalier. Alors Pe fut contraint de se lever, et sans changer de bonnet ni de ceinture, quoiqu'il fût en négligé, il alla au-devant de son nouvel hôte. Ce Yang, qui était l'un des inspecteurs-généraux de l'empire, se nommait Yang Thingtchao, et son nom d'honneur était Tseuhian. Il était du département de Kiantchang, dans la province de Chansi. Il avait été condisciple de Pe et compris dans les mêmes promotions <sup>1</sup> ; mais c'était un homme d'une conversation commune et désagréable ; liant et insinuant au dehors, mais intérieurement avide et dévoré d'envie. Son caractère intrigant et sa disposition à se mêler de tout lui avaient fait beaucoup

---

<sup>1</sup> Les Chinois expriment en un seul mot (*thoungnian*) que deux ou plusieurs personnes sont à peu près du même âge, qu'elles ont fait leurs études ensemble, et ont été comprises dans la promotion d'une même année. Ce mot est ici rendu par une périphrase. Ailleurs on en exprimera le sens par les mots *camarade de collègue*.

## Les deux cousines

d'ennemis. Ce jour-là, quand il fut entré dans l'appartement et qu'il eut aperçu Pe :

— Seigneur, s'écria-t-il, vous êtes un aimable homme ! nous sommes tous amis : Comment se fait-il que vous mettiez des différences entre nous ? Pourquoi, ayant chez vous de jolies fleurs, invitez-vous les seigneurs Gou et Sse, sans m'en faire dire un mot ? Est-ce que je ne suis pas votre camarade de collègue ?

— J'aurais dû vous adresser une invitation, seigneur, répondit Pe, mais j'ai craint, qu'occupé comme vous l'êtes des importantes affaires de votre charge, vous ne pussiez pas trouver le loisir de venir. D'ailleurs ce n'est ici qu'une simple réunion d'amis que le même goût rassemble. La rencontre du seigneur Sse et de mon parent Gou chez moi est tout-à-fait fortuite, et je ne les avais pas invités.

Il pria Yang de se débarrasser de son manteau, et celui-ci, ayant quitté ses habits de ville, fit la révérence <sup>1</sup> ; après quoi, sans attendre le thé, il passa dans la bibliothèque. Dès que Gou et Sse le virent entrer, ils furent obligés de se lever et de venir à sa rencontre, en lui disant ensemble :

— Seigneur Yang, quelle heureuse inspiration nous procure aujourd'hui le plaisir de vous voir ?

Yang, saluant d'abord Sse, lui répondit :

— Vous êtes encore un méchant homme, quand il y a ici un divertissement, de vous cacher de moi, et de venir tout seul en prendre votre part. Cela n'est pas bien.

Il salua ensuite Gou, et en venant aux remerciements, il lui dit :

---

<sup>1</sup> C'est-à-dire qu'il se tint debout à côté du maître de la maison et les mains jointes, et s'inclina profondément, pendant que Pe répondait à cette salutation. On pratique cette cérémonie toutes les fois qu'on visite ou qu'on rencontre des personnes avec lesquelles on n'est pas extrêmement familier.

## Les deux cousines

— J'ai mis hier à contribution les talents de votre seigneurie ; on peut dire que vous avez changé le fer en or. J'ai porté ce matin la pièce au vice-roi Chi : il en a été enchanté, et m'a fait encore un meilleur accueil que par le passé.

— Si le vice-roi Chi a été enchanté, répondit le docteur Gou en riant, c'est de votre courtoisie et de votre attention, plutôt que de cette petite pièce d'éloquence que vous lui avez portée.

— Dans ma position, répondit Yang, cette pièce était plutôt un devoir de place qu'une simple marque de courtoisie.

Sse interrompit en riant :

— Vous vous plaigniez tout-à-l'heure, dit-il à Yang, de ce que j'étais venu sans vous pour jouir ici de la vue des fleurs. Il me paraît que vous ne tenez guère compte de moi, seigneur, quand il est question d'aller dans les palais des grands, célébrer l'anniversaire de la naissance des dames. Ainsi nous n'avons rien à nous reprocher.

A ces mots ils se mirent tous à rire ; Pe ayant appelé ses domestiques leur ordonna d'apporter une tasse et une cuiller de plus, et pria ses trois hôtes de s'asseoir ; Yang but deux tasses, puis prenant la parole :

— Quoique aujourd'hui dans cette fête d'anniversaire, dit-il à Sse, je me trouvasse éloigné de vous, ma pensée était véritablement avec votre seigneurie. Ce n'est pas le désir de m'avancer dans la faveur des grands qui m'a conduit. Il y a une autre chose sur laquelle j'ai voulu venir vous demander avis. Si votre seigneurie veut me prêter l'épaule, j'ai en vue une excellente affaire.

— De quoi s'agit-il, dit en riant Sse, et quelle est cette excellente affaire ? ayez la bonté de m'en instruire.

— La reine Wangkouei, répondit Yang, va être élevée au rang d'impératrice. Le décret est déjà dressé, et le vice-roi Wangtsiouan se voit admis au nombre des alliés de l'empereur. Or je sais qu'à

## Les deux cousines

deux lieues de la ville il y a une propriété très considérable, dont il a la plus grande envie. Il a chargé quelqu'un de sa maison de s'en emparer. Ces jours-ci, à notre conseil, on a beaucoup parlé de cette affaire. On voulait lui susciter un procès. Celui qui s'est mis le plus en avant est le vieux seigneur Tchu. Le vice-roi Wang a eu vent de tout cela, et il se trouve un peu embarrassé. Il m'a envoyé aujourd'hui quelqu'un pour me prier d'arranger tout cela. Mais j'ai fait réflexion que mes confrères étaient pour la plupart des babillards, aimant à discourir et à pérorer, et qu'il n'y avait que le seigneur Tchu qui eût un peu l'esprit de son état, et qui fût capable de tout hasarder, sans s'embarrasser des causes et des effets. Je lui ai fait des ouvertures à plusieurs reprises, mais il n'a pas voulu m'entendre. Comme je sais qu'il est très bien avec vous, et qu'il a toute confiance en votre seigneurie, si vous aviez la bonté de lui dire un mot à ce sujet, on arrêterait l'affaire. Le vice-roi Wang en aurait une profonde reconnaissance, et il ne se bornerait pas à des remerciements. Vous et moi qui avons ici des charges à exercer, il faut bien que nous obligions des personnes de cette espèce ; et d'ailleurs, ce n'est pas là une bien grande irrégularité. Qu'en pensez-vous, votre seigneurie ?

En entendant ce discours, Sse ressentit un véritable mécontentement, et il répondit avec franchise :

— Si Wangtsiouan se prévaut de sa qualité d'allié de l'empereur pour ravir les maisons et les champs des gens du peuple, le seigneur Tchu ne le dénoncerait pas, que ce serait à vous, seigneur, et à moi de remplir ce devoir. Pourquoi voudriez-vous au contraire assoupir cette affaire ? Ce serait pousser un peu trop loin les égards dus à la puissance et le soin de son propre intérêt.

Yang jugea au ton de Sse et à sa physionomie qu'il n'était pas disposé à lui complaire, et il garda le silence. Mais Pe se mit à rire :

## Les deux cousines

— Seigneur Yang, dit-il, je m'étais imaginé que vous veniez ici uniquement pour jouir de la vue des reines-marguerites ; mais je m'aperçois que vous aviez à nous entretenir des affaires de Wangtsiouan. Il ne fallait pas vous plaindre de ce que je n'étais pas allé vous engager.

— Voilà, à la bonne heure, d'agréables objets sous nos yeux, dit Gou en riant aussi ; c'est à boire et à composer des vers que nous devons nous occuper. Ce serait une chose bien déplacée que de venir sous des arbustes en fleurs parler de la cour et du gouvernement. Il faut que le seigneur Yang soit condamné à boire une grande tasse, en punition de l'offense qu'il a faite au dieu des fleurs.

Yang, se voyant si mal reçu par Sse, renferma sa honte ; mais les railleries de Pe et de Gou achevèrent de le déconcerter. Il prit cependant sur lui de leur répondre :

— C'est d'après ce que le seigneur Sse m'a dit le premier que je suis venu par hasard à parler de cette affaire, dit-il. Je n'y songeais pas d'abord. Pourquoi m'infligeriez-vous une punition ?

— C'est une chose arrêtée, dit Pe ; il faut que vous la receviez.

Et il dit à ses domestiques d'apporter une grande tasse qu'il présenta à Yang. Celui-ci la prit et dit :

— Je me sou mets à l'amende ; mais si dorénavant quelqu'un parle de la cour et du gouvernement, je ne l'épargnerai pas.

— Cela va sans dire, reprit le docteur Gou.

Yang vida la tasse, et voyant sur la table des pinceaux et des écritoirs :

— Messieurs, dit-il, vous étiez tous trois en verve, et vous composiez. Ne me ferez-vous pas voir ce que vous avez écrit ?

— Nous avons le projet de composer, répondit Gou ; mais nous n'avions pas encore baissé le pinceau.

## Les deux cousines

— Si cela est, dit Yang, j’espère que vous ne laisserez pas perdre vos inspirations à cause de moi. Versez, je vous prie, les perles et les pierres précieuses de votre poésie. Pendant ce temps, je vous tiendrai compagnie en buvant comme je le pourrai.

— Seigneur Yang, répartit Pe, si nous prenons cet amusement, pourquoi ne composeriez-vous pas avec nous ? cela nous divertira quelques moments.

— Seigneur Pe, dit Yang, il est clair que vous ne voulez pas me ménager. Vous savez bien que je serais fort embarrassé pour composer seulement un huitain.

Pe se mit à rire :

— Seigneur Yang, dit-il, vous faites de longues pièces d’éloquence pour les anniversaires, vous célébrez le mérite et les vertus des grands, le jour de leur naissance ; tout cela ne vous coûte rien, et un huitain vous embarrasserait, quand il ne faut que quelques dizaines de caractères ! mais je vois ce que c’est : c’est que, par malheur, mes reines-marguerites ne disposent pas des faveurs.

En entendant ces mots Yang se récria :

— Seigneur Pe, dit-il, vous devez vous soumettre à l’amende de dix tasses. J’y ai été condamné pour avoir parlé de la cour et du gouvernement ; vous voilà dans le même cas : prétendriez-vous vous en dispenser ?

Et aussitôt il fit remplir par les domestiques une grande tasse, et la présenta à Pe.

— Ce n’est pas parler de la cour, que de dire un mot de la pièce d’anniversaire ! dit le docteur Gou.

— Pièce d’anniversaire tant qu’il vous plaira, dit en riant Sse, cela touche de fort près aux affaires du gouvernement : autrement le

## Les deux cousines

seigneur Yang n'en eût jamais composé. Le seigneur Pe doit encourir l'amende, il la mérite incontestablement.

Pe prit en riant la tasse et la vida d'un trait, puis il dit :

— Voilà l'amende acquittée. Maintenant si nous voulons faire des vers, partageons-nous le sujet, et que celui qui ne remplira pas sa tâche, ou dont les vers ne seront pas achevés à temps, soit puni de dix grandes tasses.

— C'est très bien pensé, dit le docteur Gou.

— Messieurs, reprit Yang, n'abusez pas, je vous prie, de la supériorité de vos talents pour me faire tort. Dernièrement S. M. voulut envoyer quelqu'un près de l'empereur captif, et il ne se trouva personne qui osât y aller ; c'est que c'était vraiment là une commission difficile. S'il ne se fût agi que de composer des vers ou de boire, l'embarras, sans doute, aurait été moins grave.

— Voilà, interrompit Sse, le seigneur Yang qui vient encore parler des affaires publiques. N'a-t-il pas encouru l'amende ?

Mais Pe, fatigué de la puérile vanité de Yang, ne put l'entendre sans éprouver un mouvement d'indignation, et sa droiture ne lui permettant pas de se contenir plus longtemps :

— Votre langage, seigneur Yang, n'est pas d'un homme raisonnable. Vous et moi qui avons ici des charges à remplir, ne sommes-nous pas tous serviteurs de l'empereur ? De quelque côté qu'il lui plaise de nous envoyer, au levant ou au couchant, dans le midi ou dans le nord, comment peut-on dire qu'il ne se trouve personne qui ose lui obéir ? Si S. M. laisse tomber l'ordre à quelqu'un d'aller à tel endroit, pourra-t-il s'excuser d'y aller ? S'il arrivait ce que vient de dire votre seigneurie, à quoi bon l'empereur accorderait-il tant d'honneurs et de si gros appointements ?

Yang sourit froidement :

## Les deux cousines

— Voilà, dit-il, le langage qui convient à un sujet fidèle et zélé ; mais je crains que, s'il s'agissait de le mettre en pratique, on ne se sentît, au moment de l'exécution, les mains un peu tremblantes, et les jambes mal assurées.

— Il n'y a qu'un imbécile et un homme sans cœur qui puisse se troubler au moment de remplir son devoir, s'écria Pe.

Gou et Sse, voyant à ces discours que ces deux messieurs étaient hors des gonds, s'entremirent pour les détourner de ce débat :

— Messieurs, dirent-ils, on avait réglé qu'il ne serait plus question d'affaires publiques. Vous avez manqué tous les deux à cette convention. Vous devez tous deux vous soumettre à boire deux grandes tasses.

Ils appelèrent les domestiques et leur dirent de servir à chacun de ces messieurs une tasse pleine. Yang s'y refusait encore et continuait la discussion. Mais Pe, qui n'était pas dans son sang-froid, prit la tasse, et sans attendre que Yang eût bu, il la vida d'un seul coup. Il la fit remplir de nouveau et tout en la buvant à plusieurs reprises :

— J'ai parlé trop vite, dit-il ; mon indiscretion mérite l'amende de deux tasses : les voilà bues. Quant à celles du seigneur Yang, il les boira ou ne les boira pas, je ne prendrai pas la liberté de l'importuner à ce sujet..

— Pourquoi vous emporter ainsi, seigneur ? dit Yang en riant ; je n'ai aucune raison de ne pas me soumettre, et quand j'aurai bu, il me restera à recevoir vos instructions et à admirer de bons vers.

— Puisque vous êtes en disposition de composer, hâtez-vous de boire, dit Sse.

Yang prit les deux tasses, et quand il eut fini.



## Les deux cousines

— J'ai fait ce que vous avez voulu, messieurs, dit-il ; maintenant que vous êtes prêts à composer, je vous prierai de m'indiquer promptement votre sujet, et de permettre que j'y rêve à loisir.

— Il n'en faut pas d'autre que les reines-marguerites : ce sujet est excellent, dit Gou.

— Je ne suis pas en disposition de faire des vers aujourd'hui, reprit Pe. Si vous voulez composer, messieurs, je vous engage à vous y mettre. Je ne serai pas des vôtres.

A ces mots Yang s'écria :

— Seigneur Pe, vous êtes un grand trompeur. Tout-à-l'heure, quand je ne voulais pas composer, vous avez exigé que je m'y décidasse, et vous avez réglé que celui qui s'y refuserait serait mis à l'amende de dix tasses. Maintenant que j'ai consenti, vous dites que vous ne voulez plus. Évidemment vous vous moquez de moi, parce que je ne suis pas un poète. Vous ne vous souciez pas de chanter avec moi. Cependant, quoique je ne sois pas habile, qu'on doive rougir d'être assis à la même table que moi, et que je puisse faire de mauvaises phrases et des vers mal tournés, ces taches dans une pierre précieuse ne déshonoreront pas votre seigneurie. Si vous ne voulez pas composer, vous enfreignez vous-même votre loi ; et la punition doit être doublée. Vous devriez rester sur la place, qu'il faut absolument que vous buviez.

— S'il faut encourir l'amende, je m'y soumets, répartit Pe ; quant à composer, je suis décidé à ne le pas faire.

— Si vous aimez mieux boire, n'en parlons plus, dit Yang.

Et il demanda qu'on apportât une grande tasse toute pleine. Sse et Gou voulurent dissuader Pe ; mais celui-ci prit la tasse et la vida en deux ou trois fois. Yang la fit remplir de nouveau, le docteur Gou prit la parole :

— Pe Thaïhiouan n'a pas voulu composer, dit-il, on l'a puni d'une tasse : le compte y est.

## Les deux cousines

— Il ne faut rien retrancher à ce qui a été réglé, répartit Yang. Il faut absolument qu'il boive les vingt tasses.

— Boire sous des arbustes en fleurs est mon plus grand plaisir, dit Pe en riant. Mais quel intérêt y prend votre seigneurie, pour montrer tant d'empressement ?

Il prit la tasse, et quoiqu'elle fût grande, il se mit à boire.

— Il n'est pas question de votre plaisir, ni de l'intérêt que j'y puis prendre, répartit Yang, en riant aussi. Buvez les vingt tasses, et il n'en sera plus question.

Et il fit remplir de nouveau. Pe en but quatre ou cinq de suite ; et les vapeurs du vin, pris ainsi coup sur coup, lui montant à la tête, il commença à n'avoir pas la main sûre, et à ne plus s'embarrasser des importunités de Yang qui ne cessait de le presser. Quand il eut bu encore une tasse, il ne se sentit pas bien sur le siège où il était assis, et s'étant levé, il passa derrière un paravent, et se coucha sur un lit de repos où il ne tarda pas à s'endormir.

Yang, le voyant s'éloigner, voulait quitter la table pour le tourmenter encore. Mais Sse l'arrêta.

— Le seigneur Pe, lui dit-il, a peut-être bu trop précipitamment ; c'est assez de l'avoir puni de cinq ou six tasses. Attendez qu'il ait reposé quelques instants.

— C'est un pauvre buveur, reprit Yang, mais il ne faut pas qu'on lui fasse grâce d'une seule tasse.

— Si nous devons lui faire subir le reste de la punition, attendez du moins que nous ayons fini nos vers, dit le docteur Gou ; car si nous ne composons pas, de quel droit lui infligerions-nous une amende ?

— Cette réflexion est très juste, dit Sse.

— Eh bien, répondit Yang en reprenant sa place, faisons ce qui plaît à vos seigneuries. Mais quand nous aurons fini, ne craignez-vous pas

## Les deux cousines

qu'il ne veuille plus boire ? S'il s'y refuse, je l'arroserai avec la liqueur.

Après avoir ainsi parlé, ils se partagèrent le papier et les pinceaux, et s'étant tournés du côté des fleurs, ils se mirent à fredonner, en composant, ainsi :

Le vin réjouit quand on boit avec des amis.  
Les vers sont le plaisir d'une société intime.  
Mais avec d'autres que des amis de toute la vie,  
La poésie et le vin sont une source de chagrins.

Depuis la perte de sa femme, Pe n'avait plus gardé chez lui de femmes du second ordre. Les affaires intérieures, de quelque importance qu'elles fussent, étaient sous la direction de sa fille Houngiu ; et souvent même il la consultait pour les affaires du dehors. Ce jour-là, un domestique se hâta d'aller la prévenir de l'altercation que son père venait d'avoir avec Yang, au sujet des vers qu'ils devaient composer. Instruite de cette aventure et connaissant la malignité de Yang, elle craignit que son père, emporté par son caractère, ne lui eût adressé des paroles piquantes, et ne s'attirât à lui-même quelque mauvaise affaire.

— Votre maître est-il actuellement à composer ? demanda-t-elle au domestique.

— Monsieur ne veut plus composer maintenant. Le seigneur Yang l'a forcé de prendre cinq ou six tasses de vin, et pour avoir bu trop précipitamment, monsieur s'est trouvé tout étourdi, et il s'est couché sur le canapé où il s'est endormi.

— Et messieurs Yang et Sse, et le seigneur Gou, mon oncle, sont-ils encore à boire, ou s'occupent-ils de composer ?

— Ils sont occupés tous trois à composer ; mais M. Yang n'attend que d'avoir fini ses vers, pour recommencer de nouveau à presser monsieur.

## Les deux cousines

— Votre maître est-il véritablement étourdi par les fumées du vin, ou fait-il semblant de l'être ?

— Monsieur a pris plusieurs tasses, et quoiqu'il ne soit pas dans une ivresse profonde, le vin lui a véritablement monté à la tête.

La jeune fille réfléchit un instant.

— Puisque votre maître est endormi, dit-elle, allez, sans qu'on s'en aperçoive, lui prendre le papier sur lequel est écrit le sujet de la composition, et vous me l'apporterez pour que je le voie.

Le domestique dit qu'il allait exécuter sa commission ; il vint se placer devant la table, et, profitant du moment où la compagnie ne faisait pas attention à lui, il prit la feuille de papier à fleurs où était écrit le sujet de la composition, et l'apporta à sa jeune maîtresse. En le voyant, elle reconnut que le sujet proposé était *les reines-marguerites*. Aussitôt elle demanda à sa suivante Yansou des pinceaux et une écritoire <sup>1</sup>, et, laissant courir sa main, elle écrivit une pièce de vers de sept syllabes. On eût pu dire en la voyant :

Le pinceau rempli d'encre est un nuage noir chargé de pluie ;

La main agile semble poursuivre les traits qu'elle vient de former.

Bientôt des rejetons fleuris s'élèvent sept à sept <sup>2</sup>

Le papier rayé semble le fil d'un collier de perles et de pierres précieuses.

Mademoiselle Houngiu, ayant achevé d'écrire, prit un billet sur lequel elle traça deux lignes en petits caractères. Elle remit le tout au domestique et lui dit :

— Prenez ces vers et ce mot d'écrit, et allez devant le canapé attendre votre maître. Quand vous verrez son sommeil se dissiper,

---

<sup>1</sup> Une pierre à broyer l'encre : les écritoirs chinois sont des plaques de marbre noir ou de schiste, dont la forme varie, et sur lesquelles on délaye l'encre pour l'y prendre ensuite avec le pinceau.

<sup>2</sup> Les vers sont de cinq ou de sept syllabes ; c'est de ceux de cette dernière mesure qu'il s'agit ici, et les rejetons fleuris sont la rime qui revient régulièrement au bout de sept syllabes.

## Les deux cousines

vous les lui remettrez ; mais prenez bien garde à n'être pas vu de M. Yang.

Le domestique chargé de cet ordre courut à la bibliothèque, et vit que le docteur Gou tenait le pinceau comme une personne occupée à écrire ; que Sse avait les yeux fixés sur les fleurs en cherchant ses pensées, et que Yang n'écrivait ni ne pensait, mais tenait une tasse à la main, et murmurait quelques syllabes entre ses dents, comme s'il eût composé. Le domestique alla se placer devant le canapé où il attendit le réveil de son maître.

Pe buvait ordinairement davantage sans s'enivrer ; mais cette fois le vin qu'il avait pris précipitamment, lorsqu'il était déjà animé, lui avait monté au cerveau, et il n'avait pu s'empêcher de s'endormir. Toutefois cette légère ivresse fut bientôt dissipée ; il s'éveilla, et demanda une tasse de thé. Le domestique s'empressa de lui en donner une. Pe se mit sur son séant et but la tasse en deux fois. Alors le domestique lui remit en cachette les vers de sa jeune maîtresse et son petit billet. Pe jeta d'abord les yeux sur ce billet et il n'y trouva d'écrit que ces deux lignes en petits caractères : *La capitale est un dangereux séjour ; au lieu du bonheur, la poésie et le vin, y font rencontrer bien des périls.*

Pe, ayant fini de lire, hocha la tête en secret ; Il prit ensuite le papier à fleurs et le déploya. C'étaient les vers qui avaient été faits pour lui sur *les reines-marguerites*. Il les trouva à son gré, et ayant achevé sa tasse de thé, il se leva à l'instant, marcha comme auparavant et vint se remettre à table. En le voyant, Sse s'écria :

— Voilà le seigneur Pe réveillé ! bonne nouvelle !

— J'ai été privé un instant de votre compagnie, messieurs ; vos vers sont-ils tous achevés ? leur demanda Pe.

— Seigneur, s'écria Yang, vous jouez très bien l'ivresse. Mais il vous manque encore quatorze tasses, attendez seulement que ma pièce soit finie ; je ne vous ferai pas grâce d'une seule.

## Les deux cousines

— Mon frère, dit le docteur Goa en s'adressant à Pe, vous qui êtes si habile et qui avez tant de facilité, puisque vous voilà éveillé pourquoi ne laisseriez-vous pas courir votre pinceau ? Non seulement vous vous épargneriez l'amende, mais le cerf mort, on ne sait pas qui l'a tué <sup>1</sup>.

Pe se mit à rire :

— Mes vers sont faits, répondit-il, mais le seigneur Yang étant ici, je crains de m'exposer à ses railleries, en lui présentant quelque chose d'aussi médiocre.

— Ne vous moquez pas de moi, seigneur Pe, dit Yang, certainement vous êtes très habile et vous avez une grande facilité. Mais vous ne sauriez être si merveilleusement expéditif. Si vos vers étaient finis, ce serait à moi de boire les dix tasses ; mais comme assurément ils ne le sont pas, c'est une raillerie de votre part ; outre les quatorze tasses, vous en méritez trois de plus. Si vous les refusez vous rompez la convention.

— Si vous ne voulez pas absolument que mes vers soient faits, à la bonne heure, répondit Pe, en riant. Mais si vous permettez qu'ils le soient, les voici. A quoi bon nous arrêter à de vains discours ?

Et il leur remit les vers qu'il tenait à la main. Sse les reçut :

— Le seigneur Pe a véritablement fait ses vers ! s'écria-t-il, voilà qui est bien singulier !

Gou et Yang les prirent successivement pour les lire, et ils y virent ce qui suit :

Agréable mélange de pourpre et de blanc, d'incarnat et d'or !

Quel être divin vous produit au retour de l'automne ?

Sous ces treillis que vous ornez, on s'attendait à voir de graves lettrés,

---

<sup>1</sup> Ce proverbe signifie qu'une chose une fois consommée on ne s'embarrasse pas des circonstances qui l'ont amenée. Mais ici il renferme une allusion involontaire de la part de celui qui le rapporte à la manière dont la pièce de vers a été composée.

## Les deux cousines

Et c'est une jeune beauté qu'on aperçoit devant sa jalousie.  
Le repos, la liberté, objet de nos vœux dans tous les temps,  
La fraîcheur, qui m'entoure ici, me transportent dans un autre univers.  
C'est peu du loisir que laissent les affaires publiques pour goûter vos douceurs,  
Que ne puis-je passer les jours sur ma couche tout imprégnée du parfum de ces  
fleurs !

A la vue de ces vers, les trois hôtes demeurèrent dans un étonnement inexprimable.

— Seigneur Pe, dit Sse, vous avez aujourd'hui fait un prodige. Vos vers n'ont pas seulement été composés avec une promptitude extraordinaire ; mais toutes les expressions en sont admirablement choisies, cela est pur, élégant, aisé, plein de pensées : c'est un feu d'artifice dont rien n'obscurcit l'éclat. Qu'il y a loin de cette pièce à ce que nous voyons tous les jours ! ceci est parfait, admirable ! cela doit nous faire quitter le pinceau.

— Messieurs, dit Pe, j'ai craint de montrer de l'obstination en résistant aux ordres du seigneur Yang ; je voulais d'ailleurs avoir l'honneur de lui offrir une tasse à mon tour, pour ne pas demeurer en reste avec lui. J'ai fait de mon mieux, mais la pièce ne mérite pas vos éloges.

— Les vers sont bons, on ne peut pas dire le contraire, reprit Yang ; mais il me reste un doute sur le cœur. Le seigneur Pe était assoupi il n'y a qu'un moment, et il n'avait pas touché le pinceau ; comment a-t-il fait pour tirer ces vers de sa manche s'il les a réellement composés, il devait les écrire avec nous.

Le docteur Gou prit les vers, et en les considérant à plusieurs reprises, il reconnut que c'était Houngiu qui les avait faits. Sans qu'il voulût le laisser paraître, il lui échappa un léger sourire. Yang s'en aperçut :

— Qu'est-ce qui fait rire le seigneur Gou ? demanda-t-il. Il faut qu'il ait quelque motif. Si vous ne vous expliquez pas, je me refuse absolument à toute punition.

## Les deux cousines

Gou ne répondit pas et continua de rire. Pe riant aussi :

— Vous m'avez infligé une forte amende pour n'avoir pas fait mes vers, dit-il, maintenant qu'ils sont finis, c'est votre tour. Quel sujet de doute pouvez-vous avoir ? croyez-vous qu'il y ait quelque plagiat ?

— Le seigneur Gou a ri, reprit Yang. Bien certainement il en a eu quelque sujet.

— Sûrement, dit Sse en regardant le docteur Gou, c'est votre seigneurie, qui voyant le seigneur Pe endormi, a écrit ces vers pour lui.

— Vous me feriez mourir de confusion, répondit le docteur Gou. Comment aurais-je pu écrire de pareils vers ?

— Si ce n'est pas votre seigneurie qui a rempli l'office du seigneur Pe, reprit Yang, je ne vois pas d'autre étranger dans la salle. Qui donc a pu les composer ?

Le docteur Gou se tut et continua de rire.

— Est-ce que je ne suis pas capable de faire moi-même des vers, pour qu'il faille absolument qu'un autre les ait écrits à ma place ? dit Pe en riant.

— Qui oserait dire une pareille chose ? répondit Yang ; mais le seigneur Gou a ri ; il a eu une raison. Vous êtes parents, vous vous soutenez l'un l'autre, et sûrement vous avez fait quelque complot pour me tromper. Si je dois me soumettre à l'amende, il est juste que le seigneur Gou soit puni auparavant de trois grandes tasses. Je boirai après.

— En même temps il dit aux domestiques d'apporter une grande tasse et de la présenter au docteur Gou.

— Je n'ai encouru aucune peine, dit celui-ci en riant. Je ne sais rien de particulier, mais il m'est venu une pensée. On n'a fait contre votre



## Les deux cousines

seigneurie aucun complot au sujet de ces vers. Mais je suppose que c'est ma nièce, qui aura craint que son père ne fut pas en état de composer, et qui aura *tiré l'épée* pour lui.

Yang et Sse furent frappés d'étonnement à ces mots :

— Comment, s'écrièrent-ils tous deux, ce chef-d'œuvre serait-il en effet de mademoiselle votre fille ?

— Oui, répondit Pe, c'est ma fille qui, apprenant que je ne pouvais composer, est venue à mon secours afin de m'épargner une amende.

— Quoi ! dirent Yang et Sse toujours plus surpris, mademoiselle votre fille possède un si beau talent ! Mais non seulement il n'y a pas de jeune fille, il n'y a pas même de poète dans l'empire qui puissent lui être comparés ; les maîtres de l'art ne l'égalèrent jamais. Et nous, qui passons la moitié de notre vie avec votre seigneurie, qui avons été ses compagnons d'études, nous ignorions que vous eussiez une fille si versée dans les lettres et dans la poésie. C'est un véritable prodige !

— Ma nièce n'excelle pas seulement dans l'art de faire des vers, reprit le docteur Gou : il n'y a pas de livre qu'elle n'ait lu. Elle manie le pinceau et improvise avec la plus grande facilité.

— S'il en est ainsi, dit Sse, on peut dire qu'une jeune fille a le mérite des premiers docteurs de l'empire.

— Oui, répartit Pe ; sur le déclin de mes jours et dans mon veuvage, les talents de ma fille sont ma consolation ; mais par malheur elle n'est pas encore établie.

— Je me souviens, dit Sse, de vous avoir entendu dire que mademoiselle votre fille avait cette année seize ou dix-sept ans.

— Elle a seize ans maintenant, dit Pe.

— Est-elle déjà fiancée ? demanda Yang.

## Les deux cousines

— Non ; répondit Pe, j'ai le malheur, dans ma vieillesse, de ne pas avoir de fils. Depuis que ma femme m'a été enlevée par une mort prématurée, je me suis occupé du soin d'élever ma fille, et je n'ai point encore pris d'engagement pour elle jusqu'à ce jour.

— Ce sont deux choses d'une grande importance, que d'établir un fils et de marier une fille, dit Yang ; vous ne devriez pas laisser échapper le moment de procurer un établissement à la vôtre.

— Il n'a pas non plus envie de laisser échapper le moment, répartit Gou, mais c'est qu'il est difficile de rencontrer un gendre qui soit homme de mérite.

— La capitale est une grande ville, dit Yang, comment ne s'y trouverait-il pas quelque jeune homme appartenant à une famille riche et distinguée pour devenir son époux ? Je veux m'occuper de ce soin dès demain.

— Pendant que nous causons ainsi, interrompit Pe, vos élégantes compositions ne s'achèvent pas ; je vous prie de vouloir bien les reprendre.

— Les perles et les pierres précieuses sont devant nos yeux, répliqua Sse : je rougirais d'y joindre une vaine poussière <sup>1</sup>. Si vous m'en croyez, puisque nous n'avons pas fini, nous en resterons là, et nous nous condamnerons tous à boire trois tasses.

— Cela est très bien dit, répartit Yang ; je suis d'avis de boire.

Quoique le docteur Gou fût sur le point de terminer ses vers, quand il vit que les deux autres se soumettaient à l'amende, il ne voulut pas achever non plus ; et il consentit comme eux à boire trois grandes tasses. La pièce de vers qu'ils venaient d'admirer servit quelque temps de texte à la conversation, et ils se divertirent en buvant jusqu'au moment d'allumer les lanternes et de se séparer : ainsi :

---

<sup>1</sup> Littéralement du fumier.

## Les deux cousines

De vieux poètes à cheveux blancs n'ont pu composer des vers.

Une vierge aux joues de rose accomplit leur tâche en se jouant.

Déjà si bien instruite des beautés du ciel et de la terre, et des montagnes et des rivières,

Elle brille d'un éclat semblable au sourcil de la déesse du croissant.

Les trois hôtes de Pe s'en retournèrent chacun chez eux. Ceux qui ignorent ce qui arriva ensuite l'apprendront dans le chapitre suivant.



## Les deux cousines

### CHAPITRE II

#### Le vieux Yang veut marier son fils

@

Croyez-en les rapports d'un père, le jeune homme ira à tout ;  
Mais au moindre examen, le vide de sa tête se montrera.  
Une belle ne peut distinguer qu'un homme de mérite,  
Jamais une fille vertueuse ne fut touchée des biens de la fortune.  
Un brillant tissu se joint volontiers à une riche étoffe,  
La violence seule peut associer la perfection et les défauts.  
La dissimulation n'obtient pas de succès constant.  
Ne comptez jamais que sur le mérite et les agréments réels.

En se rappelant la collation à laquelle il avait assisté chez Pe, les vers sur les reines-marguerites, et surtout la pièce composée par mademoiselle Pe, Yang conçut le projet de demander cette jeune personne en mariage pour son fils. Il avait deux enfants, un fils et une fille. Son fils se nommait Yang-Fang ; il avait alors vingt ans ; son extérieur n'était pas désagréable ; mais ce n'était pas par les études littéraires qu'il pouvait faire parler de lui. Le crédit de son père lui avait pourtant valu un avancement peu mérité, au point d'être admis au concours pour la licence dans la province de Chansi. Mais il n'avait pas obtenu de succès au concours général, et en conséquence il avait accompagné son père dans la capitale, afin d'y continuer le cours de ses études.

Tout en entretenant cette pensée, Yang savait que Pe était un homme d'un caractère inflexible, et que sur le choix d'un gendre ses idées étaient irrévocablement fixées. Il n'y avait rien de plus aisé que d'entamer l'affaire, mais le difficile était de l'achever. Yang y songeait continuellement, sans pouvoir s'aviser d'un moyen convenable.

Un jour qu'il rentrait chez lui après avoir fait quelques visites, il vit, en approchant de la porte de sa maison, un homme vêtu de bleu qui tenait

## Les deux cousines

une lettre à la main, et qui s'étant mis à genoux sur le côté de la rue, la lui présenta en disant :

- Voici une lettre que M. Wang, de la province de Tchekiang, adresse à votre seigneurie.
- Est-ce de M. Wang, du ministère du personnel <sup>1</sup> ? demanda Yang en y jetant les yeux.
- De lui-même, répondit l'homme habillé de bleu.

Yang chargea sur-le-champ un de ses domestiques de recevoir la lettre, et dit à cet homme d'attendre un moment. Il descendit de cheval aussitôt, monta à son appartement, et tout en se débarrassant de ses habits de cérémonie, il ouvrit la lettre où il trouva ce qui suit :

« Votre frère Wangkouemou à l'honneur de vous présenter ses respects.

A mon retour de Siangpou, je n'ai plus trouvé votre excellence, qui déjà s'était rendue au poste éminent qu'elle occupe dans la capitale ; le printemps s'est changé pour moi en hiver.

La gravité, la noblesse de votre excellence, la considération dont elle jouit, la distinguent au milieu de tous ses collègues. Je l'ai appris dans mon éloignement, et j'en ai été au comble de la joie.

Cette lettre vous sera remise par Liaoteming, mon compatriote et mon ami. C'est un homme de lettres et un véritable miroir de belles connaissances. C'est de plus un très bon astrologue, qui a fait en différentes circonstances d'excellentes prédictions. J'ai pour lui une

---

<sup>1</sup> La cour des magistrats ou ministère du personnel est un des six ministères ou une des six cours souveraines qui composent le gouvernement chinois. Les officiers de ce ministère sont chargés de choisir, parmi les lettrés qui ont pris leurs grades, les personnes propres à remplir les places vacantes, de les désigner à la confiance du souverain, de les installer et de les révoquer suivant les cas. Les nominations, les promotions, les destitutions, l'avancement régulier et les passe-droits se font sur leur rapport. Ils exécutent d'office, à la face de l'empire, et avec des formes solennelles, ce qui chez nous n'est que le travail de quelques personnes qui, le plus souvent, ne songent pas même à réclamer la reconnaissance du public.

## Les deux cousines

estime toute particulière. Il va maintenant faire un voyage à la capitale, et je prends la liberté de le recommander près de vous ; il peut vous être utile en tout ce qui concerne l'art de tirer les sorts. Si vous daignez jeter un coup d'œil sur lui, et lui accorder quelque faveur, le sieur Liao ne sera pas seul à vous exprimer sa reconnaissance, et je m'efforcerai de vous prouver la mienne, selon mes petits moyens. (Missive particulière.)

Lorsque Yang eut fini de lire cette lettre, et qu'il eut vu qu'il ne s'agissait que d'une recommandation pour un devin, il n'en fut pas fort touché ; toutefois, il ne put se dispenser de charger un domestique d'aller s'informer si M. Liao, qui lui était adressé par le seigneur Wang, était dehors, avec ordre, s'il y était, de le prier d'entrer. Le domestique revint bientôt avec un billet de visite qu'il remit à son maître, et dit que M. Liao allait arriver. Effectivement, un instant après on vit monter le long de l'escalier un personnage.... Voici à peu près quel était son extérieur :

« Il portait sur sa tête un bonnet carré. Ses vêtements avaient quelque chose de rustique.

« Il portait sur sa tête un bonnet carré ; il affectait les manières d'un homme de lettres ; mais ses vêtements avaient quelque chose de rustique.

On eût dit un ermite sortant de sa retraite ; sa barbe et ses moustaches étaient courtes, mais épaisses et mal en ordre. Les prunelles de ses yeux étaient saillantes, troubles, égarées, comme deux balles qui s'écartent en rebondissant ; en saluant, il se jetait le corps en avant, et reculait précipitamment, sans grace et avec l'air de la plus profonde humilité. Au moment de parler, il tournait la tête d'un côté et les yeux de l'autre. L'avidité était peinte sur sa physionomie, et quoiqu'il s'annonçât avec le titre d'astrologue, on voyait bien que son véritable métier était celui de complaisant.

En l'apercevant, Yang vint au-devant de lui, et le fit entrer dans le salon. Après les premiers compliments, ils s'assirent aux places que l'usage

## Les deux cousines

assigne au maître de la maison et à ceux qui lui rendent visite. Puis Liaoteming prenant la parole le premier :

— Depuis bien longtemps j'étais jaloux de faire votre connaissance, dit-il. Je n'en avais pas encore trouvé l'occasion. Aujourd'hui je suis chargé d'une commission de son excellence le seigneur Wang, et j'en profite pour me présenter chez vous. Mon bonheur passe mes espérances.

— Le seigneur Wang me vante beaucoup vos lumières et vos talents dans sa lettre, monsieur, répondit Yang ; vous me faites un plaisir extrême en m'honorant de votre visite.

Un instant après, le thé ayant été apporté, Yang dit à son hôte :

— Monsieur, vous venez sans doute pour exercer votre art dans la capitale ; mais nous avons déjà ici un grand nombre de devins.

— Je suis un homme dépourvu de souplesse et peu habile à faire mes affaires avec les autres. J'ai bien ici un assez grand nombre de lettres de recommandation ; mais je crains que l'homme de mérite et l'ignorant ne soient enveloppés dans un même dédain, et il n'est pas sûr que j'en fasse usage. Aujourd'hui je suis venu voir votre excellence. Demain, il faudra que j'aille rendre visite à M. Tchou, qui est du même pays que moi, à M. Iu, le sous-gouverneur du prince héritier, au vice-roi Chi, au maître des cérémonies Pe, et à trois ou quatre autres personnages de distinction.

Yang, lui entendant dire qu'il devait aller rendre visite à Pe, le maître des cérémonies, fut frappé de cette circonstance :

— Pe, le maître des cérémonies dont vous parlez, est-ce Pe Thaïyouan, mon compagnon d'études ?

— Lui-même, le compagnon d'études de votre excellence, répondit Liaoteming.

En entendant ces mots, il vint à Yang une idée : « Il faut, se dit-il à lui-même, que je charge cet homme-ci de notre mariage, et qu'il soit mon

## Les deux cousines

intermédiaire. » — Il ordonna donc à ses gens d’apprêter une collation, et en même temps il invita Liaoteming à venir s’asseoir dans sa bibliothèque. Celui-ci voulut s’en excuser :

— A peine ai-je l’honneur d’être connu de vous, dit-il, je n’ai encore pu vous rendre aucun service. Dois-je déjà vous devenir incommode ?

— Si vous étiez tout autre, répondit Yang, je ne voudrais pas vous retenir ainsi. Mais vous êtes un homme à talent, et j’ai tout justement une petite affaire sur laquelle je voudrais vous prier de me dire votre avis. Ne vous arrêtez pas à ces cérémonies.

Ils entrèrent dans la bibliothèque, et quand ils furent assis, Liaoteming prenant aussitôt la parole :

— Je prie votre excellence de vouloir bien tourner son visage de ce côté, dit-il, afin que je puisse l’examiner.

— Il est inutile que vous preniez cette peine, reprit Yang. C’est pour l’horoscope <sup>1</sup> de mon fils que j’ai à vous consulter.

— A la bonne heure ! dit Liaoteming.

Yang demanda une écritoire, du papier, de l’encre et des pinceaux, et il écrivit quatre lignes qu’il présenta à Liaoteming. Celui-ci les examina avec attention :

— L’horoscope de Monsieur votre fils me paraît extrêmement heureux, dit-il enfin, les cinq éléments y sont dans le plus parfait accord ; c’est une branche cueillie dans la forêt des oliviers <sup>2</sup>, c’est

---

<sup>1</sup> Proprement les huit lettres, c’est-à-dire deux caractères pour l’année, deux pour le mois, deux pour le jour et deux pour l’heure de la naissance. On tire des présages divers de la combinaison de ces caractères, et le premier soin des parents qui veulent marier leurs enfants est d’échanger leurs huit lettres et de les comparer pour voir si, d’après les règles de l’astrologie, elles annoncent une parfaite compatibilité d’humeurs et de destinées. Quand on s’est assuré de ce rapport, on est aussi certain de l’heureuse issue d’une alliance, qu’on peut l’être chez nous, quand deux notaires ont de part et d’autre reconnu la validité des contrats de rentes, et le montant des titres de propriété.

<sup>2</sup> *Koueï-lin*, forêt des oliviers ; il est question de l’*olea fragrans*, arbre qui croissait autrefois dans le ciel et qui est tombé de la lune sur la terre. Les lettrés qui obtiennent les premières



## Les deux cousines

un morceau de jaspe de la montagne du pôle, soumis aux plus bénignes influences des astres. Il est superflu de parler des succès que, dès sa plus tendre jeunesse, il a obtenus dans ses examens ; mais il n'y aurait rien d'étonnant à ce que sa vingtième année, marquée du caractère n° 10, le fit voir la tête élevée et ornée de cornes brillantes. Ce n'est encore rien : quand il sera parvenu à sa vingt-cinquième année qui, dans le cycle, sera marquée du n° 13, et qui recevra l'influence du midi, je le vois parvenir au lac du Phénix, et se promener dans les jardins académiques. C'est alors qu'il sera au comble de ses vœux. Il n'y a qu'une chose : le palais du mariage ne doit pas s'ouvrir trop tôt pour lui ; s'il s'établissait de très bonne heure, il pourrait s'en mal trouver.

Yang se mit à rire :

— Vos combinaisons sont excellentes, s'écria-t-il, elles sont admirables : mon fils s'est présenté à l'examen général et n'a point été reçu. Il est chez moi tout occupé de ses études, et moi, j'ai déjà plusieurs fois songé à l'établir. Mais il ne veut pas en entendre parler jusqu'à ce qu'il ait obtenu le doctorat. Cependant comme je connais ses lumières et la mesure de son esprit, je crois qu'il est dans sa destinée de commencer par le mariage.

— Les personnes riches et de distinction sont soumises à la destinée, reprit Liaoteming, quelle force humaine peut les en affranchir ? Est-ce que Monsieur votre fils n'a pas encore d'engagement ? demanda-t-il.

— J'avais conclu pour lui avec la petite fille du gouverneur Lieou qui est du même pays que moi, répondit Yang, mais elle a été enlevée par une mort inopinée avant l'époque du mariage. Cela nous a tenus en suspens jusqu'à ce moment.

---

places au grand concours portent à la main une branche d'olivier, ce qui fait que cet arbre est devenu l'emblème des succès littéraires.

## Les deux cousines

— Un tel événement n'a pu arriver que par un effet de la destinée. Quant à l'avenir, si vous songez à quelque alliance, il faudra faire choix d'une dame riche et née sous d'heureux auspices, avec laquelle vous puissiez former une union fortunée.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, les domestiques avaient servi et Yang invita son hôte à s'asseoir. Ils se mirent à table ensemble, et tout en buvant Liaoteming reprit ses questions :

— Monsieur votre fils a-t-il eu quelques personnes en vue, dans ces derniers temps ?

— Il y a bien des gens qui nous ont fait des propositions jusqu'à ce jour : suivant ce qu'on disait, il s'agissait de personnes riches et belles, mais sans esprit, et aucune n'a convenu à mon fils. Tout nouvellement, j'ai appris que le seigneur Pe avait une fille la plus accomplie du monde pour la figure et pour le talent. Ces jours derniers, étant à dîner chez le seigneur Pe, nous nous mêmes, après le dîner, à composer des vers. Le seigneur Pe, un peu étourdi par les fumées du vin, ne put faire les siens. Sa fille a aussitôt pris sa place et secrètement composé pour lui une pièce de vers les plus beaux et les plus agréables qu'on puisse imaginer ; de sorte que nous autres vieux poètes, nous n'avons pas eu la force de continuer.

— Si mademoiselle Pe a tant de talent, on peut dire que c'est une femme au-dessus de son sexe. De son côté, Monsieur votre fils est un excellent littérateur. C'est le Ciel qui les a fait naître exprès pour être époux. D'ailleurs, votre excellence et le seigneur Pe êtes compagnons d'études, vos fortunes se correspondent ; que n'envoyez-vous un entremetteur pour lui en dire un mot ?

— Oui, l'affaire est excellente ; mais c'est que mon vieux compagnon d'études est un homme d'un caractère un peu singulier. Dans le choix d'un gendre, il est exigeant et difficile, et si l'on va au-devant de lui, il fera mille façons, et opposera une infinité d'obstacles : ce seront des discours à n'en plus finir. C'est ce qui m'a empêché de le

## Les deux cousines

prévenir et d'ouvrir la bouche sur cette affaire. J'ai appris il y a deux jours qu'il était très occupé de trouver un gendre. Si quelque ami commun se chargeait de lui faire connaître en détail les talents et les connaissances de mon fils, et que le bonhomme montrât des dispositions favorables, on pourrait ensuite lui envoyer un entremetteur pour traiter, et l'affaire se concluerait aisément.

— L'idée de votre excellence est très bonne ; j'ai peur que mes paroles ne soient de peu de poids, et je crains de ne pas réussir à gagner sa confiance. Toutefois si demain, quand j'irai voir le seigneur Pe, je puis saisir quelque occasion, je ne manquerai pas de l'entretenir en détail des talents et des belles qualités de Monsieur votre fils.

— Vous avez infiniment de bonté, reprit Yang, je n'osais pas vous en exprimer le désir.

— Je m'en suis aperçu, dit Liaoteming en souriant, mais ce n'est pas seulement pour l'avantage de Monsieur votre fils que je veux faire la demande d'une fille si parfaite ; proposer au seigneur Pe un gendre d'un si grand mérite, c'est lui rendre service à lui-même.

Ils s'entretinrent quelque temps dans le même sens tout en buvant plusieurs tasses. Ensuite, la collation étant finie, Liaoteming se leva pour prendre congé.

— Où êtes-vous logé, monsieur ? lui demanda Yang : je n'ai pas encore eu l'honneur de vous rendre visite.

— J'ai pris un logement à l'hôtel de Tchetchinhoeï, répondit-il, mais je ne veux pas que vous vous donniez la peine de venir me voir.

En finissant ces mots il sortit du salon, et quand il fut devant la porte, Yang lui renouvela ses recommandations :

— Si cette affaire se conclut, dit-il je vous en serai infiniment obligé.

Liaoteming répondit ce compliment, et ils se séparèrent. Ainsi :

## Les deux cousines

La ruse est le seul recours des hommes artificieux.

Le trompeur n'emploie qu'un fourbe pour entremetteur !

Il ne sait pas que le ciel à des desseins bien arrêtés ;

C'est en vain qu'on jette un hameçon d'or pour pêcher l'image de la lune.

Yang rentra chez lui après avoir reconduit Liaoteming ; pour celui-ci il s'en alla tout occupé de la commission que Yang lui avait donnée, et fort empressé de s'en acquitter ; car c'était véritablement l'homme aux commissions. Il retourna à son hôtellerie pour y passer la nuit. Le lendemain, quand il eut achevé sa toilette, et pris son déjeuner, il donna de nouveau à son domestique une lettre de recommandation de Wang, du ministère du personnel, et se rendit à la demeure de Pe. Lorsqu'il fut arrivé devant la porte, il fit d'abord remettre la lettre, et après avoir attendu quelque temps il vit venir un domestique qui le pria d'entrer. Liaoteming fut introduit dans le salon où il s'assit un moment. Pe se rendit bientôt près de lui, et après les premiers compliments, Liaoteming exposa l'objet de son voyage. On apporta ensuite le thé, et quand on l'eut pris, Pe dit à son hôte :

— Maître, le seigneur Wang me vante beaucoup le mérite et les talents surnaturels que vous possédez ; mais en quoi un pauvre lettré tel que moi peut-il contribuer au succès de vos vues ?

— Votre excellence se distingue par de si brillantes qualités, et ses hautes vertus sont si généralement connues, que l'empire entier place sa confiance en elle. Il n'est pas donné à un homme aussi peu versé dans son art que je le suis, d'entrevoir tant de qualités éclatantes. Cependant, si vous ne trouvez pas la chose au-dessous de vous, je vous prierai de tournez votre visage de ce côté, et de souffrir que je cherche à y lire quelque chose de votre destinée.

Pe tourna sa chaise de côté et lui présentant le visage en face :

— Le sage, dit-il, s'informe moins du bonheur que du malheur qui doit lui arriver. Je vous prie de ne me rien dissimuler.

## Les deux cousines

Liaoteming, tenant les yeux fixés sur Pe, le considéra avec la plus grande attention pendant quelque temps :

— Je vois une physionomie toute céleste, dit-il ensuite, une sévérité imposante comme les montagnes sacrées ; ces sourcils qui vont en s'élevant se perdre aux deux côtés des tempes, ces yeux qui brillent comme les étoiles en un temps de gelée, tout cela compose une physionomie pleine de fierté. C'est le signe d'une pureté antique dans les affaires, d'une noble élévation dans l'adversité, d'une droiture à l'épreuve des événements. Ce qu'il y a de mieux, c'est cette ligne droite où viennent se confondre ces cinq autres lignes. C'est le signe de la richesse et des honneurs. Tout ce qu'il y a à craindre, c'est l'excès du bonheur dans la vie présente, et peut-être une trop grande pureté d'âme. Portée à ce point elle fait tort à notre postérité ; c'est du moins, ce qu'on assure. Cependant au milieu d'un si grand bonheur, je vois des marques de je ne sais quelle privation, qui vous laisse à désirer : ou c'est un fils, ou c'est un gendre ; mais il faut qu'il y ait ici quelque rencontre extraordinaire, qui s'écarte absolument de la marche habituelle des choses <sup>1</sup>.

— Pour des fils, dit Pe en soupirant, il y a longtemps que j'ai perdu tout espoir d'en obtenir. Tous mes désirs se bornent à trouver un gendre sur qui je puisse me reposer dans mes vieux jours. Quant à ce peu de richesses et d'honneurs que vous me mettez devant les yeux, je vous avoue que je les considère comme de légers nuages ou comme la chaussure que je foule aux pieds.

— Je crois sans peine aux sentiments élevés de votre excellence ; mais quelque peu attaché que vous soyez à ces biens, vous pouvez vous en rapporter à l'examen que je viens de faire : il y aura une

---

<sup>1</sup> J'ai traduit assez librement ce fatras astrologique. Liaoteming parle ici un jargon d'autant plus obscur pour un étranger, qu'il n'est pas, je crois, très intelligible pour ses compatriotes. S'il fallait mettre en chinois un discours sur le magnétisme animal, on éprouverait le même embarras. Rien n'est plus difficile à comprendre et à rendre que ce qui s'éloigne du sens commun.

## Les deux cousines

occasion, sur laquelle vous ne comptez pas, et où, sans avoir de fils nés de vous, quelque rencontre extraordinaire vous en tiendra lieu. A la vérité, le bien est ici à côté du mal, et si vous ne profitez pas de votre bonne fortune, vous en éprouveriez certainement quelque inconvénient. C'est un point très assuré. Votre excellence peut se graver cette prédiction dans la mémoire : avant qu'il soit longtemps, elle verra si je suis un physionomiste trompeur.

— Vous êtes un guide au milieu des ténèbres, répondit Pe, je vous suis fort obligé.

L'opération physionomique étant terminée, les domestiques servirent encore une fois du thé, après quoi Pe s'adressant à son hôte :

— Maître, lui dit-il, en venant du Tchekiang à la capitale, vous avez parcouru par eau plus de trois mille milles ; vous avez eu l'occasion de voir et d'examiner un grand nombre d'hommes. Parmi nos jeunes gens d'à-présent qui montrent du talent et des connaissances, en avez-vous rencontré quelques-uns qui soient à votre gré ?

— Pour des bacheliers ordinaires, il y en a partout, répondit Liaoteming ; mais si vous voulez parler de ces mérites singuliers qui jettent de l'éclat sur leur siècle, et dont la réputation s'étend dans tout l'empire, je ne connais guère que le jeune fils du seigneur Yang, l'inspecteur-général.

Et en parlant ainsi, il voulut se lever.

— Quel seigneur Yang ? lui demanda Pe, avec empressement. Est-ce que c'est Yang Tseuhian, mon compagnon d'études ?

— C'est celui de la province de Kiangsi, qui est surnommé Thingtchao. Mais j'ignore s'il a été votre compagnon d'études <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Quel fourbe!* s'écrie sur ce passage un éditeur chinois, du nombre de ceux qui craignent toujours qu'on n'aperçoive pas les finesses de leur auteur.

## Les deux cousines

— C'est lui-même, reprit Pe, mais il n'a qu'un seul fils, qui a pris sa licence il y a quelques années, je l'ai vu : il m'a paru un homme assez ordinaire, et en ce qui concerne ses examens, je ne sache pas qu'il ait brillé plus qu'un autre. Qu'est-ce qui vous en a fait juger si favorablement, maître?

— Pour la littérature, je n'oserais porter un jugement approfondi <sup>1</sup> ; mais à en croire son horoscope et l'aspect des étoiles, il doit posséder un mérite peu commun parmi les lettrés, et devenir un jour un homme du premier ordre, entrer dans la salle de jaspe ou monter le cheval d'Or <sup>2</sup>. D'ailleurs, son horoscope n'est pas la seule chose qui me fasse juger ainsi: il a déjà pour lui ses succès au concours provincial. Il a vingt ans à présent. Il passe ses journées entières dans la solitude, pour se perfectionner, et il n'a pas encore voulu songer au mariage. Il n'y a que ce point, sur lequel on ne peut rien obtenir de lui. Mais votre excellence ne doit pas le considérer comme un homme ordinaire.

— J'ignorais tout cela dit Pe.

La conversation continua encore quelque temps entre eux. Puis, Liaoteming se leva pour prendre congé.

— Maître, lui dit Pe, je devrais vous retenir et vous engager à prendre une collation ; mais il se trouve qu'un de mes amis m'a invité à aller à une de ses maisons de campagne. Je suis bien impoli de vous laisser partir sitôt.

Et en même temps il chargea un domestique de plier un billet d'une once <sup>3</sup>, et il l'offrit à Liaoteming. Celui-ci le prit en faisant une révérence, et après

---

<sup>1</sup> *Encore plus fourbe !* dit ici l'éditeur dont on a parlé tout-à-l'heure ; et l'on doit avouer avec lui que ces traits ne manquent ni de vérité, ni de délicatesse.

<sup>2</sup> La *salle de jaspe*, le *cheval d'or*, expressions figurées pour désigner la grande Académie Impériale, l'Institut chinois. (Voyez plus haut.)

<sup>3</sup> Environ 7 fr 50 c.

## Les deux cousines

avoir remercié deux ou trois fois il sortit pour aller trouver Yang et lui rendre compte de cette conversation.

De son côté, Pe demeura tout occupé de ce qu'il venait d'entendre, et fort empressé de savoir quelque chose de positif au sujet du jeune Yang. Il ne se souciait pourtant pas d'en parler à des étrangers. Un heureux hasard voulut qu'en ce moment le docteur Gou vînt le demander. Pe le fit entrer dans sa bibliothèque pour prendre quelques rafraîchissements ; et après qu'ils eurent bu tous deux ensemble pendant quelque temps.

— Avez-vous vu le fils de Yang Tseuhian ? demanda Pe à son beau-frère.

— Pourquoi me faites-vous cette question ? dit le docteur Gou.

— C'est qu'hier un de mes compagnons d'études m'a adressé un certain astrologue ou physionomiste, en me le recommandant. Par hasard, dans la conversation, j'en suis venu à lui demander s'il connaissait dans la capitale quelques jeunes gens de bonne maison, distingués par leurs talents et leurs vertus. Lui, aussitôt, s'est mis à me faire le plus grand éloge du fils du vieux Yang. Il croit que ce jeune homme sera un jour un lettré du premier mérite, et cela d'après l'horoscope qu'il a dressé. Moi qui songe toujours à l'établissement de Houngiu, je crains de laisser échapper l'occasion qui serait devant mes yeux. C'est le motif de la question que je vous faisais. Savez-vous s'il est en effet versé dans la littérature ?

— Il a été admis, dans la seconde section, au concours sur le livre des vers dans l'arrondissement de Lou le Sous Préfet. Je l'ai vu ; mais je ne connais rien de lui en fait de littérature. Il est vrai que je n'y ai pas fait grande attention jusqu'ici ; mais, en y réfléchissant, il ne me semble pas que ce puisse être un homme d'un grand mérite, car le vieux Yang, son père, ne le vante pas beaucoup. S'il avait véritablement des talents extraordinaires, le tiendrait-il caché et comme enseveli chez lui ?



## Les deux cousines

— J’avais les mêmes soupçons que vous ; mais cet astrologue m’a dit qu’il avait vingt ans cette année ; qu’il n’avait point encore voulu songer au mariage, et que tout ce qui l’occupait, c’était le désir de s’élever dans les concours avant de penser aux cierges parfumés de la chambre nuptiale. S’il a véritablement cette ambition, c’est une chose estimable dans un jeune homme de son âge ; mais nous n’en avons pas la certitude.

— Rien n’est plus aisé que de s’en assurer, reprit le docteur Gou ; demain je puis inviter le père et le fils à venir dîner chez moi. Là, nous le verrons en face, et vous pourrez observer son maintien et ses manières, et vous saurez bien démêler s’il a du talent ou s’il n’en a pas.

— Voilà qui est très bien imaginé, dit Pe.

Leur dessein étant ainsi arrêté, ils restèrent quelque temps à boire ensemble : puis ils se séparèrent, et le docteur Gou se hâta d’envoyer un domestique avec deux billets, pour inviter Yang et son fils à venir chez lui, le lendemain, prendre une petite collation.

Ce jour-là, Yang, qui venait précisément d’apprendre de Liaoteming ce qui s’était passé, avait jugé que Pe était disposé favorablement, et il avait le dessein de lui envoyer quelqu’un pour lui faire des ouvertures de mariage. Quand il vit que le docteur Gou l’envoyait prier à dîner, il fut transporté de joie et se dit à lui-même : « Si le bonhomme Pe n’avait pas goûté les discours de Liaoteming, quel motif le vieux Gou aurait-il de nous inviter à dîner, moi et mon fils ? L’alliance se fera, l’affaire est en bon train. Tout ce qui me fâche encore, c’est que mon fils n’ayant réellement aucun talent, j’ai lieu de craindre que quelques paroles qui lui échapperont n’aillent découvrir le *piéd du cheval*<sup>1</sup>. J’aurais envie de prendre quelque

---

<sup>1</sup> Plus noblement en français le bout de l’oreille.

## Les deux cousines

prétexte, pour le dispenser d'y venir, si je ne craignais que le vieux Pe n'en conçût quelques soupçons. »

D'autres réflexions se présentèrent à son esprit. « Rien ne l'empêche de venir, dit-il en lui-même, son extérieur n'a rien que d'avantageux. D'ailleurs il est déjà licencié, et j'imagine qu'on n'ira pas lui faire subir un examen à table. » Il accepta donc, et répondit qu'ils se rendraient, son fils et lui, à l'invitation.

Le domestique congédié, il appela son fils Yang-Fang, pour lui dire de se tenir prêt, et lui faire diverses recommandations.

— Lorsque tu seras dans cette maison, lui dit-il, il faudra marquer beaucoup de modestie et d'humilité, ne pas parler beaucoup, et si l'on voulait t'engager à composer ou à faire des vers, répondre, simplement : En présence de mon père, comment oserais je prendre cette liberté ?

Yang-Fang promit de suivre ces instructions. Or, on doit savoir que ce jeune homme était doué par la nature d'un excellent tempérament et d'un embonpoint considérable, mais aussi d'une excessive stupidité. Il avait obtenu, n'importe par quel moyen, le grade de licencié ; mais si on lui eut redemandé la moindre partie du thème qu'il avait traité, je ne crois pas qu'il se fût souvenu d'un seul mot.

Le jour indiqué, quand midi fut venu, le docteur Gou envoya un domestique pour rappeler l'invitation au seigneur Yang, et celui-ci étant monté à cheval, ainsi que son fils, partit pour s'y rendre. Il y avait déjà longtemps que Pe était arrivé. Dès qu'on annonça l'inspecteur-général Yang, Gou sortit avec empressement pour aller à sa rencontre, et faire entrer ses hôtes dans le salon. Pe et Yang se saluèrent les premiers. Yang voulait céder la place d'honneur à Pe ; celui-ci refusa par deux et trois fois :

— Je ne suis venu ici que pour avoir l'honneur de vous servir et jouir de votre compagnie, dit-il ; d'ailleurs nous sommes chez mon parent, il n'y a pas moyen que je vous obéisse.

## Les deux cousines

Yang fut donc obligé de prendre la place d'honneur, et quand le docteur Gou lui eut fait la révérence, ce fut au tour de Yang-Fang de venir saluer Pe. Celui-ci voulait aussi lui céder sa place, mais Yang-Fang se hâta de la refuser en disant :

— En présence de mon père, comment oserais-je prendre cette liberté ?

Yang s'empressa de tirer Pe à sa gauche et lui dit :

— Non, non, seigneur, cela ne doit pas être. Il faut que les jeunes gens se rangent à leur devoir.

Pe n'ayant pu prendre une place plus humble, se mit à celle qui lui était assignée, et les compliments étant finis, chacun s'assit : Yang, à la première place du côté de l'orient, Pe à la première vers l'occident, Yang-Fang de l'autre côté vis-à-vis, et le docteur Gou à côté de Pe, et sur une chaise qu'il rapprocha de la compagnie. On apporta le thé, et Yang s'adressant au docteur Gou :

— J'étais, lui dit-il, bien en arrière avec vous ; à quoi dois-je la faveur que vous me faites aujourd'hui ?

— Depuis que monsieur votre fils est arrivé dans la capitale, répondit Gou, je n'avais pas encore eu le bonheur de le posséder. Le repas d'aujourd'hui est en son honneur, et non en l'honneur de votre seigneurie.

— Est-ce que les jeunes gens doivent recevoir de telles faveurs ? dit Yang. Mon fils était aujourd'hui si fort absorbé dans ses études qu'il ne voulait pas venir. C'est moi qui lui ai dit : Quand un père vous appelle, comment ne vous rendriez-vous pas à son invitation ? Il y aura d'ailleurs un respectable seigneur, dont vous pourrez apprendre plus en un jour que par toutes vos études en dix ans. C'est ce qui l'a décidé à venir.

— Si c'est ainsi que monsieur votre fils passe son temps, c'est une application bien rare, dit Pe.

## Les deux cousines

— Il a toujours été de même depuis son enfance, répondit Yang ; sa mère avait toujours peur qu'il ne s'épuisât ; elle l'exhortait sans cesse à prendre du relâche ; mais il ne voulait pas en entendre parler. Aussi on peut dire que pour lui les fruits de l'automne sont venus avant la saison <sup>1</sup>. Bien des personnes lui ont fait des propositions de mariage : il les a toutes refusées. Il passe toutes ses journées à lire et à relire un certain nombre de volumes, et je ne le vois presque pas ; je lui adresse des exhortations : je lui dis que les livres ne sont pas faits pour être étudiés de cette manière. Mais sur ce point nous ne sommes jamais d'accord ensemble.

— Tant de mérite, répartit Gou, un goût si prononcé pour la retraite et l'étude annoncent un caractère supérieur. Vous avez là, seigneur, un coursier capable de parcourir mille milles <sup>2</sup>. A nos yeux, ce sont des rayons qui viennent s'ajouter à votre gloire.

Pendant que l'on conversait ainsi, les domestiques avaient servi. Gou se leva et invita ses hôtes à prendre place. Les convives observèrent, en s'asseyant, l'ordre où ils avaient été rangés jusque là. On tint table jusqu'au soir. Pe et Gou étaient fort attentifs à considérer les manières de Yang-Fang, ses attitudes et ses moindres mouvements. Mais ils ne lui voyaient pas ouvrir la bouche, ni prendre la moindre part à la conversation ; et quand ils lui adressaient la parole, c'était son père qui répondait pour lui. De cette manière on fut longtemps sans savoir à quoi s'en tenir sur son compte.

Après qu'on se fut réjoui durant un certain temps, le docteur Gou proposa à Yang un de ces jeux de société qui consistent à placer dans une

---

<sup>1</sup> Outre le sens naturel de cette phrase, elle en a un autre pour les Chinois. Les concours ont lieu en autonome, et on sait que Yang-Fang a eu le bonheur d'obtenir le grade de licencié ; il a donc déjà cueilli les *fruits de l'automne*. Au reste quand je devrais ressembler à ce commentateur dont j'ai déjà cité quelques notes, je ne puis m'empêcher de faire remarquer combien la réponse de ce père a d'analogie avec celle de M. Diafoirus : *Ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui*, etc.

<sup>2</sup> Cent lieues : on attribue la force de parcourir cent lieues par jour aux chevaux de Fargana, qui sont issus d'un cheval céleste, et qu'on reconnaît à ce qu'ils suent le sang.

## Les deux cousines

phrase un mot convenu. Yang s'excusa quelque temps de choisir le mot. Enfin il se rendit :

— Nous n'avons pas ménagé le vin jusqu'ici, dit-il. Prenons seulement le mot *rouge*, à chaque fois qu'on le placera, on boira une tasse.

— Cela sera trop aisé, dit Gou. Ajoutez, je vous prie, quelque'autre condition un peu plus difficile.

— Puisque le mot est donné, il ne faut rien changer, dit Pe. Seulement on devra faire en sorte que chaque phrase ait une application.

— A la bonne heure ! dit Yang.

Il avait proposé le jeu, et n'avait par conséquent qu'à placer une fois le mot rouge, et à boire une seule tasse. Les domestiques la lui présentèrent et il la but en disant :

— C'est à moi de placer une fois le mot *rouge* ; le voici :

Les feuilles frappées par la bruine sont plus *rouges* que les fleurs de la seconde lune.

On était alors à la première décade de la onzième lune <sup>1</sup>. C'est le moment où les nuages sont blanchâtres, et où le feuillage des arbres prend une teinte rouge, et c'est ce qui avait inspiré à Yang l'idée de ce vers, où il décrivait le temps de la saison. En achevant de parler, il passa la tasse à Pe. Pe voulait céder son tour à Yang-Fang ; mais celui-ci le refusa absolument ; Pe, qui était le second, avait à placer le mot deux fois. Il but donc une première tasse et dit :

L'agrostis brille par sa couleur *rouge* au milieu de dix mille brins d'herbe.

Par ce vers, il désignait énigmatiquement la beauté de sa fille Houngiu <sup>2</sup>. Il but la seconde tasse et dit :

---

<sup>1</sup> Vers le 1<sup>er</sup> octobre.

<sup>2</sup> Le lecteur n'a pas oublié que le nom de cette jeune fille signifie *jaspe rouge*.

## Les deux cousines

Le *rouge* et la *pourpre* n'ornèrent jamais de vulgaires vêtements.

Et par ce vers il faisait encore une fois allusion à sa fille, qui ne devait pas être recherchée par des prétendants ordinaires. En finissant, il présenta la tasse à Yang-Fang. Celui-ci eût bien désiré de la refuser et de la passer au docteur Gou :

— Voudriez-vous, dit en riant celui-ci, que le maître de la maison jouât chez lui le rôle d'un étranger ?

Yang-Fang fit beaucoup d'excuses, et se vit obligé d'accepter la tasse :

— En présence de mon père, comment oserais-je prendre cette liberté, dit-il.

— Que voulez-vous dire ? reprit Gou. Il faut bien au contraire que vous vous soumettiez à l'ordre qu'il a donné.

— Entre amis, dit Pe, est-ce qu'on doit montrer tant de réserve ?

Yang voyant que les refus de son fils ne lui faisaient rien obtenir, ne put s'empêcher de prendre la parole :

— Allons, dit-il, vous n'avez rien de mieux à faire que d'obéir.

Yang-Fang n'avait plus d'excuse. Il se leva donc pour s'acquitter de la tâche qui lui était imposée. Le hasard l'avait mal servi, car étant le troisième, il avait à placer trois fois le mot convenu. On lui donna la tasse pleine, et quand il l'eut bue, il dit :

On aperçoit de dix milles la fleur rouge de l'amandier

« L'observation n'est pas trop de saison, dit Pe en lui-même. Mais peut-être veut-il indiquer sa grande jeunesse, et ses vues d'avancement sous cette enveloppe. De cette manière, cela peut passer. »

Il fallut venir à la seconde tasse. Yang-Fang l'avait presque vidée, et il se creusait la tête en cherchant quelque pensée. Il feignait de ne pas avoir fini de boire. Enfin après avoir retardé quelque temps, il lui vint tout-à-coup une idée :

## Les deux cousines

La rivière impériale roule des feuille rouges <sup>1</sup>.

s'écria-t-il. En l'entendant parler ainsi, Yang lui-même sentit bien que la citation n'avait rien d'ingénieux. Il ne voulut pourtant ni dire que cela ne valait rien, ni garder tout-à-fait le silence, et il affecta un léger sourire. Pe se tut pareillement parce qu'il lui vint à l'esprit que peut-être Yang-Fang voulait donner à entendre quelque chose de ses prétentions d'alliance. Cette idée l'empêcha encore de reconnaître la nullité du jeune homme, qui avait lâché cette phrase à tout hasard.

Au troisième tour, Yang-Fang, qui avait véritablement épuisé son fonds, tâcha de s'excuser sur ce qu'il ne pouvait plus boire. Il demanda à deux ou trois reprises qu'on voulût bien le dispenser du reste. Gou, qui avait ses vues, n'avait garde de lui accorder cette demande. Pe, placé à côté de lui, le pressait et l'exhortait. Yang-Fang, ne pouvant plus s'en défendre, prit la tasse, et se mit à repasser dans sa tête les vers de tous les poètes qu'il avait lus. Le père avait d'abord pensé qu'il lui serait facile de ramener le mot une fois ou deux ; mais par malheur il se trouvait contraint de le placer trois fois. Il était extrêmement tourmenté de voir l'embarras de Yang-Fang ; il n'osait prendre la parole pour lui suggérer quelque passage du livre des vers, ou des poètes de la dynastie des Thang : il savait bien que son fils ne les reconnaîtrait pas. Tout ce qu'il put imaginer de mieux, ce fut d'amener, en parlant, un morceau de je ne sais quel poète ; feignant donc de reprendre la conversation :

— Dans les circonstances actuelles, dit-il, au milieu des affaires dont l'empereur est occupé, nous autres magistrats qui sommes obligés

---

<sup>1</sup> Une princesse dont il est parlé dans l'histoire abandonna aux eaux d'un canal, dans l'intérieur du palais, une *feuille rouge* sur laquelle elle avait écrit des vers : *Je laisse échapper avec inquiétude, disait-elle, cette feuille rouge, pour que mes vœux ne soient pas plus longtemps inconnus.* Après diverses aventures, cette princesse fut unie à un homme qui avait recueilli la feuille, et dans une pièce qu'elle composa sur ce sujet, elle finissait en disant qu'une *feuille rouge* avait été l'agréable entremetteur de son mariage. On fait beaucoup d'honneur à notre jeune homme en le supposant instruit de cette anecdote ; mais elle fait voir la source de l'erreur où va tomber le seigneur Pe.

## Les deux cousines

de paraître chaque jour à la cour, nous n'avons guère le temps d'admirer

Et la lune embrumée et l'éclat des étoiles ;

et pourtant il n'est rien de si doux que de venir ainsi se reposer, comme dans un bocage ! C'est le plus agréable de tous les délassements.

En citant ce vers sur la lune embrumée, Yang voulait rappeler à Yang-Fang une certaine pièce qui commençait ainsi, et tout en le prononçant il avait encore tenu les yeux sur lui pour le mieux mettre au fait. Pe et Gou, qui ne savaient de quoi il s'agissait, répondirent, en retenant un sourire :

— Oui, vous avez raison.

Mais Yang-Fang, frappé de la manière dont son père le regardait, vit bien que c'était un avis pour lui, et pendant le discours de Yang, la mémoire lui revint subitement, de sorte que tout joyeux il vida la tasse, en disant :

Les nuages rouges sont comme des fleurs que le roi du ciel sème à poignées <sup>1</sup>.

Pe, satisfait de cet à propos, ne put s'empêcher de dire que c'était bien, et Yang-Fang, au comble de la joie de se voir loué par le seigneur Pe, remit avec empressement la tasse à Gou. Celui-ci, qui était le dernier, n'avait qu'une tasse à boire. Il la prit, et dit :

Cette liqueur qui coule en nos veines est un jasper rouge devenu fluide.

Le tour était fini ; Gou se fit remplir une grande tasse, qu'il présenta à Yang, pour le remercier d'avoir donné le mot. Yang la reçut et quand il l'eut bue, il se tourna du côté de Yang-Fang :

— La poésie, dit-il, est un art sublime, que des gens de lettres ne sauraient trop estimer ; mais c'est souvent un grand obstacle à notre

---

<sup>1</sup> Le roi du ciel se nomme *empereur de Jasper* : ce nom réuni au mot *rouge* dans un même vers fait allusion au nom même de mademoiselle Pe, *jaspe rouge*. Il y aurait bien de la finesse dans cette allusion si elle n'était, de la part de Yang-Fang, absolument involontaire et tout-à-fait fortuite.



## Les deux cousines

avancement. Quand on s'est fait connaître par des services, et quand on a fondé sa réputation sur une base solide, on peut se laisser aller à ces amusements. Mais les jeunes gens comme vous doivent s'adonner à des études sérieuses. Et parce que vous voyez vos anciens, des seigneurs d'une haute réputation, exceller dans ce genre de talent, comme en toutes choses, n'allez pas vous imaginer que vous pouvez fournir la carrière à leur suite. En se laissant entraîner à cette disposition, il est difficile de recueillir aucun avantage de ses études. On voit à chaque instant de ces jeunes gens doués d'un talent distingué et qui n'ont aucune capacité réelle. C'est la maladie de beaucoup d'étudiants, et il importe infiniment de vous en garantir.

Puis se tournant du côté de Pe :

— Seigneur, demanda-t-il, que pensez-vous de ce que je viens de dire ?

— Vos excellentes leçons sont un miroir pour les jeunes gens, répondit Pe. Mais monsieur votre fils a reçu du ciel des dispositions si solides et tant de maturité, que sans doute vous n'avez nul besoin de mettre des entraves à ses goûts.

Le docteur Gou, voyant que Yang avait vidé sa tasse, voulut recommencer un nouveau tour du jeu qu'on venait de jouer, et il allait s'adresser à Yang-Fang ; mais le père s'en aperçut, et il se leva en hâte.

— Ce serait le tour du seigneur Pe, dit-il ; mais voilà déjà longtemps que nous tenons table. Je vous demande un petit moment de répit.

Pe se leva aussi.

— Soit, dit-il, promenons-nous un peu ; nous nous remettrons à table quand on aura relevé le couvert.

Gou ne crut pas devoir insister. Il invita ses trois hôtes à traverser le salon pour faire quelques tours de promenade dans un petit pavillon, lieu peu spacieux, mais dont les quatre murs étaient décorés d'inscriptions, et

## Les deux cousines

l'escalier orné de plantes en fleur. C'était un endroit écarté et tranquille, où le maître de la maison venait se livrer au repos.

Arrivés dans ce pavillon, les convives s'occupèrent quelque temps à regarder ce qui était autour d'eux. Yang et Pe étant descendus au pied de l'escalier, Gou et Yang-Fang restèrent debout ensemble à l'un des côtés du pavillon. Yang-Fang leva la tête par hasard, et vit au-dessus de la porte une inscription de trois caractères, FE KOU HIAN, *Pavillon de la satisfaction intérieure* ; il la lut tout bas, et tint quelque temps les yeux fixés de ce côté. Gou remarqua qu'il la considérait avec attention.

— Ces trois caractères sont de la main de Ouiupi, lui dit-il, les traits en sont fermes et hardis. On peut dire que c'était un excellent calligraphe.

Yang-Fang voulut faire l'entendu et montrer qu'il se connaissait en caractères :

— Oui, dit-il, c'était un calligraphe habile. Le mot *pavillon* est pourtant assez ordinaire. Mais les deux caractères FE KAO sont divinement écrits.

Et en parlant ainsi, il donna à ce dernier mot la prononciation vulgaire, ne sachant pas qu'il était pris d'un passage emprunté du livre des vers, où, pour la rime, il faut prononcer *kou* <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Voilà peut-être un des passages qu'il est le plus difficile de rendre parfaitement intelligible en français. Voici ce qu'il faut savoir pour le bien comprendre. Les lettrés sont nourris de leurs livres classiques comme nous le sommes des auteurs latins. Il faut qu'ils en apprennent au moins un par cœur, et qu'ils aient dans la mémoire les principaux passages des autres. Il serait aussi honteux pour eux de ne pas saisir les allusions qu'on y fait en toute occasion, qu'il le serait chez nous de ne pas reconnaître au premier mot tel vers de Virgile ou d'Horace, qu'on n'a pas même besoin de laisser achever, par exemple : *Novimus et qui te.... Omne tulit....* ou de ne pas savoir à quel auteur appartient ce vers si connu : *Habent sua fata libelli*, etc. L'inscription que, d'après un autre usage des lettrés, notre académicien avait mise sur la porte de son pavillon, étant prise du livre des vers, un licencié, un homme voué à l'étude, tel qu'on a dépeint Yang-Fang, doit l'entendre à la première vue. Or voici ce qui fait voir qu'il ne l'entend pas.

Dans le livre des vers, les mots changent quelquefois de prononciation pour l'euphonie ou pour la rime. On lira quelquefois *po* au lieu de *pi*, *thin* pour *thian* ; *tsi* pour *tseu*, ou comme dans le cas dont il s'agit *kou*, au lieu de *kao*. Les hommes versés dans la littérature sont au fait de ces changements, et celui qui n'y aurait pas égard serait considéré comme l'est en Europe quelqu'un qui scande mal un vers hexamètre, et qui commet une faute de quantité.

## Les deux cousines

Ce seul mot suffit pour tout éclaircir aux yeux de Gou. Il se contenta de répondre vaguement :

— Oui, vous avez raison.

Les vers suivants s'appliquent très bien à cette aventure :

Le silence souvent rend service à la figure.

Aisément on peut confondre le dragon et le serpent.

Mais si l'on vient à entendre leur voix,

La difformité de l'un, la beauté de l'autre, se montrent à découvert.

Au moment même où ils parlaient, Yang et Pe remontaient ensemble. La conversation recommença. Gou invita ses hôtes à se remettre à table, et voulut aussi faire recommencer le jeu. Yang-Fang demandait à céder son tour à Pe ; Pe insistait pour que Yang-Fang commençât : ni l'un ni l'autre ne voulut céder. Yang, qui craignait que ce jeu ne produisît à la fin quelque découverte fâcheuse, profita de l'occasion :

— Puisque votre seigneurie ne consent pas à donner l'exemple, dit-il, comment voulez-vous que mon fils soit assez indiscret pour cela ? Il

---

Les deux caractères que l'académicien avait fait écrire sur la porte de son pavillon, indiquent qu'il y jouit d'une satisfaction intérieure, ou plus littéralement, dont rien n'avertit au-dehors. Ce sont les derniers mots de la troisième strophe de l'Ode II du livre V, dans la première partie du livre des vers. Voici la traduction de l'Ode entière, par où l'on jugera de l'allusion que Gou y avait faite [et cf. [trad. Couvreur](#)].

Heureux le sage qui, dans la vallée où il vit retiré, se réjouit au son de la cymbale. Seul sur sa couche et déjà éveillé, il s'écrie : Jamais, je le jure, je n'oublierai le bonheur dont je jouis.

Heureux le sage qui, au revers de la montagne, se réjouit au son de la cymbale. Seul dans sa couche et déjà éveillé, il chante : Jamais, je le jure, mes désirs n'iront au-delà de ce que je possède.

Heureux le sage qui, sur la colline où il habite, se réjouit au son de la cymbale : Seul sur sa couche et déjà éveillé, il se repose, et jure que jamais il ne confiera au vulgaire le sujet de sa joie.

Maintenant, pour qu'on juge combien serait grave la faute qu'on ferait en lisant le dernier mot de cette ode, sans avoir égard à la rime, il faut transcrire la dernière strophe en entier :

Khao phan tsaï lou ;

Chi jin-tchi tchou

Tou meï ou sou

Young chi fe KOU.

Le jeune homme, qui a pu lire ces derniers mots *fe kao*, est par cela seul convaincu d'ignorance. Il ne sait pas le livre des vers par cœur, il n'a pas fait de bonnes études, il n'a point de connaissances littéraires, il est indigne d'épouser une fille aussi belle et aussi savante que notre héroïne. Telles sont les conclusions que des parents épris de la belle littérature tireront tout à la fois d'une circonstance si minutieuse qu'elle semblerait insignifiante à un lecteur européen.

## Les deux cousines

vaut mieux, je crois, causer ensemble en buvant. Mais mon désir ne doit pas prévaloir sur le vôtre.

— Votre avis est très bon, répondit Pe, mais il faut bien quelque amusement pour s’animer à boire.

— A table avec des amis, quel est celui qui refuserait de s’enivrer ? dit Yang.

Le docteur Gou fit aussitôt donner à chacun de ses hôtes une grande tasse, et tous quatre se mirent à causer et à boire alternativement. Ils passèrent ainsi le temps à table, jusqu’au moment où ils sentirent les premiers avant-coureurs de l’ivresse. Alors Yang, qui tremblait que Pe, s’il venait à s’animer, n’eût l’envie de composer des vers, feignit d’être plus étourdi qu’il ne l’était réellement, et voulut absolument se lever et prendre congé avec Yang-Fang. Ainsi,

L’hôte avait double main,  
Mais le maître avait quatre yeux.  
La trame était divinement ourdie,  
Mais la vue était encore plus subtile.

Laissons Yang et son fils s’en retourner chez eux après avoir pris congé de la compagnie. Gou, qui avait retenu Pe pour prendre encore quelques rafraîchissements, s’empressa de lui raconter l’aventure de l’inscription.

— J’avais bien remarqué, dit Pe, l’embarras où il était tantôt en vidant les tasses ; mais une bévue semblable montre son ignorance à découvert. L’astrologue ne méritait aucune confiance, à ce que je vois ?

Gou se mit à rire.

— Comment, dit-il, avez-vous pu vous arrêter aux paroles de ce devin ? C’est sans doute le vieux Yang qui, frappé de la beauté des vers que ma nièce a composés l’autre jour, l’aura envoyé pour vous faire des contes.

## Les deux cousines

— Cela doit être, dit Pe en secouant la tête ; et sans l'expérience d'aujourd'hui, il s'en fallait peu que je ne donnasse dans le piège.

Les deux beaux-frères continuèrent de causer ainsi et de boire ensemble pendant quelque temps, puis ils se séparèrent.

Si quelqu'un a un projet en tête,  
C'est à moi d'y prendre garde.  
A mille ruses, opposez dix mille précautions,  
Vous ne pourrez errer de l'épaisseur d'un cheveu.

Cependant Yang, de retour chez lui, s'imaginait que son fils n'avait pas laissé connaître son ignorance à ce repas ; tout joyeux il se disait à lui-même : « Il y a lieu de croire que notre alliance se fera ; mais qui choisirai-je pour être l'entremetteur ? C'est un point essentiel. »

Après un instant de réflexion : « Ce vieillard est entier et opiniâtre, dit-il ; si je charge quelque personne de distinction d'aller lui parler, il dira que je l'importune de mon crédit. Il vaut mieux que je lui envoie Sse Fanghoei. Ils ont été compagnons d'études, ils sont amis, il n'aura rien à dire. »

Cette résolution prise, il allait partir pour faire une visite à son excellence Sse, quand un de ses domestiques lui rappela qu'un exprès était venu la veille annoncer qu'il y aurait ce jour même une assemblée de la chambre des inspecteurs généraux, et qu'il était temps de s'y rendre.

— J'allais l'oublier, dit-il.

« Sans doute, ajouta-t-il en lui-même, Sse Fanghoei y viendra de son côté. »

Il donna ordre qu'on lui préparât un cheval, et il se rendit à l'assemblée des inspecteurs généraux. Plusieurs étaient déjà arrivés avant lui ; par bonheur, Sse y vint aussi. Après les révérences, il fut question de l'objet de la convocation. C'était l'empereur régnant qui voulait envoyer près de son frère, captif en Tartarie, un officier chargé de le complimenter, et de lui porter des habits d'hiver. Le ministère du personnel avait été longtemps

## Les deux cousines

sans proposer aucun choix à S. M., de sorte qu'un décret impérial ordonnait aux présidents des cours souveraines et des corps judiciaires et administratifs de se réunir pour en délibérer. La chambre des inspecteurs généraux était convoquée pour s'occuper de cette affaire en particulier et se mettre en état de porter un avis arrêté à l'assemblée générale.

Quand cet objet eut été soumis à la délibération, les inspecteurs généraux, guidés chacun par des considérations particulières, n'osèrent faire aucune proposition. Tous parurent devant l'assemblée, et faisant une profonde salutation, ils représentèrent que la commission dont il s'agissait exigeant que, pour aller trouver l'empereur captif, on se rendît au campement des Tartares, il fallait absolument, pour ne pas se montrer indigne de la confiance du prince, être un homme d'un talent éminent, et d'une prudence éprouvée ; un homme courageux et robuste, en un mot, un homme accompli ; qu'il était à craindre que dans le court espace de temps d'une délibération, le choix n'eût pas toute la maturité nécessaire ; qu'il valait mieux que chacun des magistrats s'en retournât chez lui, et songeât sérieusement à cette affaire, afin de pouvoir proposer ensuite à la chambre quelqu'un qui méritât sa confiance, et que son doyen fût ainsi parfaitement éclairé. L'assemblée entière ayant été de cet avis, on se sépara à l'instant.

C'est en conseil que les affaires publiques doivent se traiter :

Qu'est-il besoin de retourner chez soi pour y songer ?

Mais tel est l'esprit de ces magistrats courtisans :

Sur dix, il y en a neuf qui sont occupés de leur intérêt privé.

Au moment où les inspecteurs se séparaient, Yang se hâta de piquer son cheval pour rejoindre Sse, et quand il l'eut atteint.

— J'ai une petite demande à vous faire, dit-il ; je voudrais vous accompagner chez vous.

— Quelle affaire a votre seigneurie ? lui demanda Sse. Pourquoi, ne m'en feriez-vous pas part sur-le-champ ?

## Les deux cousines

— Si c'était tout autre objet, reprit Yang, nous pourrions nous en entretenir sur la route, mais pour celui-ci, il faut que j'aille chez vous : cela sera plus convenable.

Tout en parlant ainsi les deux magistrats s'avançaient à côté l'un de l'autre, et en peu de temps ils arrivèrent à la demeure de Sse. Ils descendirent de cheval, et entrèrent dans le salon où ils s'assirent.

— Quelle est l'affaire dont vous vouliez m'entretenir ? demanda Sse.

— Il ne s'agit de rien moins que d'un mariage pour mon fils ; et je voulais vous prier de vous y employer.

— Monsieur votre fils a été inscrit l'automne dernier sur le catalogue des licenciés ; comment se fait-il qu'il ne soit pas encore marié ?

— Mon fils a vingt ans à présent : il a eu du bonheur l'année dernière. Mes collègues m'ont à l'envi fait des propositions de mariage pour lui. Mais il est absolument déterminé à n'épouser qu'une fille recommandable par ses vertus et ses talents, et c'est ce qui a retardé jusqu'ici la conclusion de cette affaire. Il y a quelques jours, quand je me suis trouvé à dîner avec votre seigneurie chez Pe, le maître des cérémonies, j'ai eu occasion de connaître le mérite et l'habileté de sa fille, par la manière dont elle a su composer des vers à la place de son père. En rentrant chez moi, j'ai raconté la chose à mon fils ; il a conçu un désir extrême d'obtenir une personne aussi distinguée. Mais j'ai pensé que le seigneur Pe était d'un caractère prompt et fier, et j'ai craint, si je lui envoyais quelque autre personne, qu'il ne voulût pas écouter ses propositions, et que l'affaire ne vînt à manquer. Parmi mes compagnons d'études, il n'y a que votre seigneurie qui soit liée avec lui ; j'ai d'ailleurs le plus grand désir d'être honoré par vous d'une marque d'amitié : voilà pourquoi je suis assez hardi pour oser solliciter celle-là de vous. Serez-vous assez bon pour prendre cette peine ?

## Les deux cousines

— Quand il s'agit d'une aussi belle alliance, je dois m'empressez de vous offrir mes services ; mais vous connaissez l'inflexibilité du seigneur Pe : s'il est bien disposé, il importe peu par qui vous lui fassiez parler. Mais s'il ne l'est pas, quoique je me flatte d'être son ami, j'aurai bien de la peine à le ramener. Le point essentiel dans cette affaire, c'est la jeunesse et le mérite distingué de Monsieur votre fils : c'est là, sans doute, ce dont il sera le plus touché. Je ne prévois pas qu'il puisse avoir de détermination contraire. Il est trop tard aujourd'hui pour que j'aie lui faire une visite ; mais demain matin j'irai m'acquitter de la commission de votre seigneurie ; et, que je le voie bien ou mal disposé, j'aurai toujours l'honneur de retourner pour vous en rendre compte.

— Je vous serai infiniment obligé, répondit Yang, en faisant une révérence ; et en finissant de parler il se leva et prit congé.

De l'aventure qu'on vient de raconter, on verra suivre une course dans les régions du nord, l'abandon d'une fille chérie, sa retraite dans la province de Nanking, et d'autres contretemps.

Pour un dessein qu'on s'est mis dans la tête  
On fait mille plans, on établit cent combinaisons.  
Mais le succès bon ou mauvais dépend du ciel.  
Qui peut garantir la réussite ?

Ceux qui ne savent pas ce que produisit la visite de Sse l'apprendront dans le chapitre suivant.

@



CHAPITRE III

Pe, durant un voyage périlleux,  
trouve un protecteur pour sa fille

@

Dans ces alternatives dont la vie d'aucun homme n'est exempte,  
Qu'il est doux de trouver l'appui d'un parent, d'un ami !  
Heureux Souhoung d'avoir pu y recourir !  
Quelle gloire pour Yingtchou d'avoir été l'appui des orphelins.  
Il faut toujours qu'à la fin la vertu ait sa récompense,  
L'intrigant est souvent puni par ses intrigues mêmes.  
Le bien, le mal ne viennent pas des seuls caprices du sort.  
Le parti le plus sûr dans le monde est de ne jamais recourir à la fraude.

Sse, chargé par Yang de faire une demande de mariage à Pe, ne se dissimulait pas les difficultés de sa commission. Mais comme il était trop engagé pour pouvoir reculer, le lendemain matin il alla rendre une visite à Pe. Celui-ci n'était pas encore levé. Il fit prier Sse de s'asseoir un instant dans sa bibliothèque ; et, achevant sa toilette en diligence, il se hâta de venir le trouver.

— Seigneur, qu'est-ce qui vous a fait sortir de si grand matin ? lui demanda-t-il.

— Une commission que j'ai reçue, répondit Sse, et une demande que je dois faire. N'est-ce pas une bonne raison pour sortir de grand matin ?

— De qui avez-vous reçu une commission, Seigneur, et à qui s'adresse la demande que vous avez à faire ?

— C'est Yang Tseuhian qui m'a donné la commission, et la demande que j'ai à faire s'adresse à votre seigneurie.

Pe comprit sur-le-champ de quoi il s'agissait, et pour aller au-devant :

## Les deux cousines

— Seigneur, dit-il, puisque c'est Yang Tseuhian qui vous a donné cette commission, et qu'elle s'adresse à moi, je dois vous dire, qu'à moins qu'il ne s'agisse de mariage, je suis prêt, en toute autre chose, à recevoir vos ordres.

Sse fit un grand éclat de rire :

— Seigneur, s'écria-t-il, vous êtes aussi pénétrant qu'un génie : c'est de cela même qu'il s'agit. Hier, le vieux Yang s'est trouvé avec moi au conseil ; après la séance, il est revenu chez moi pour m'entretenir de cet objet. Les vers de votre fille qu'il a vus l'autre jour lui ont donné la plus haute idée de son talent et de son mérite. Il en a été tellement touché, qu'il désirerait ardemment de voir le lierre s'entrelacer autour de l'arbre. Il a donc remis entre mes mains le manche de la cognée. J'ai bien pensé que cette proposition pourrait ne pas convenir à votre seigneurie ; mais après les instances qu'il m'a faites, il m'était difficile de le refuser tout net. Je n'ai pas pu m'empêcher de venir vous en parler. Vous consentirez ou vous ne consentirez pas. Je recevrai votre détermination quelle qu'elle soit, et je ne vous importunerai en aucune manière.

— Peu s'en est fallu que je n'aie été sa dupe dans cette affaire, dit Pe.

— Comment cela ? demanda Sse.

Pe lui raconta alors l'entretien qu'il avait eu avec l'astrologue Liaoteming, le dîner chez le docteur Gou, et l'aventure de la bévée à laquelle l'inscription avait donné lieu.

— Si mon parent et moi, ajouta-t-il, nous eussions été moins attentifs, comment aurions-nous pu nous empêcher de tomber dans son piège ?

— Je connais à fond toute l'histoire de son fils. C'est Louwenming, le Sous-Préfet de la ville de Kinkhi ; c'est lui qui a reçu ce jeune homme dans la deuxième section du concours de poésie. Il y a

## Les deux cousines

quelques années que Lieou, l'examineur général du Kiangsi, eut envie de dénoncer le Sous-Préfet Lou ; celui-ci trouva moyen de se faire soutenir par le vieux Yang ; et pour s'acquitter envers lui, il a favorisé ensuite le fils de Yang dans son examen. Dernièrement encore le vieux Yang voulait faire obtenir de l'avancement au Sous-Préfet Lou : c'est Tchuying qui s'y est opposé. Vous voyez bien que son fils n'a véritablement aucun mérite ; comment donc peut-il songer à l'unir à mademoiselle votre fille ?

— Il n'en faut plus parler : retournez près de lui, seigneur, et dites-lui simplement que je n'ai pas accepté sa proposition.

— Je m'y étais bien attendu, dit Sse.

Et en disant ces mots, il voulut se lever. Mais Pe ne pouvait le laisser partir ainsi. Il le retint pour prendre une collation. Quand ils eurent déjeuné ensemble, ils se séparèrent. Ainsi :

La raison et la justice s'accordent naturellement ensemble.

Mais le droit et le tortu ne sauraient s'unir.

Profitons, s'il est possible, des dispositions favorables d'autrui ;

Car la violence est communément un mauvais parti.

En sortant de chez Pe, Sse ne rentra pas chez lui : il alla directement à la maison de Yang. En l'abordant, celui-ci lui dit :

— Mille remerciements de la peine que vous avez prise : je ne sais comment je pourrai vous en marquer ma reconnaissance.

— Ma peine n'a servi à rien ; mais j'espère que vous ne m'en saurez pas mauvais gré, répondit Sse.

— Est-ce que Pe a refusé ma proposition ? demanda Yang.

— Je suis allé aujourd'hui voir le seigneur Pe, et, je lui ai communiqué les ordres que j'avais reçus de votre seigneurie. Il m'a répondu qu'il serait naturellement disposé à vous complaire ; mais que d'abord, les talents éminents de monsieur votre fils, le peu de mérite de sa fille, rendaient l'alliance trop disproportionnée ; qu'en

## Les deux cousines

second lieu, il n'avait pas de fils ; que sa fille et lui s'étaient accoutumés depuis longtemps à vivre l'un avec l'autre, et que la province natale de votre seigneurie étant fort éloignée, il aurait bien de la peine à supporter une séparation ; qu'enfin sa fille était bien jeune, et qu'il désirait attendre encore pour la marier. Voilà les motifs qui l'empêchent d'accepter votre proposition.

— Toutes ces raisons sont de purs prétextes, et je devine sa pensée. Sans doute il dédaigne mon peu de fortune, et l'infériorité de ma charge. Ma maison ne lui paraît pas digne de s'allier avec la sienne. Puisqu'il refuse, c'est bien ; n'en parlons plus ! Mon fils n'a qu'un mérite ordinaire ; mais il ne manquera pas de femme pour cela. Sa fille a seize ans ; ainsi elle n'est pas trop jeune. Le Kiangsi est une province éloignée ; mais prétend-il garder sa fille chez lui toute sa vie ? Je vois bien à quelle espèce d'homme il la destine : ce sera sans doute à quelque poète.

— Ne vous irritez pas ainsi, seigneur. C'est l'attachement du seigneur Pe pour sa fille qui est la cause de son refus ; ma maladresse, mon peu d'habileté dans l'art de la persuasion y auront aussi contribué ; peut-être y repensera-t-il plus tard : qui sait s'il ne reviendra pas sur sa résolution ? Puisque vous voulez demander pour monsieur votre fils la main d'une personne vertueuse et instruite, rien n'empêche que dans quelque temps vous n'employiez le secours d'un autre entremetteur.

— Puisque la proposition transmise par vous n'a pas été écoutée, quelle autre personne puis-je lui envoyer ? Qu'il n'en soit plus question ! Je lui ai fait les premières avances ; il s'y est refusé. Mais les affaires de ce monde sont sujettes au changement. Qui sait s'il ne viendra pas un temps où ce sera lui qui me sollicitera ? Tout ce qui me fâche, c'est d'avoir donné tant de peine à votre seigneurie ; voilà ce qui n'était pas convenable.

Sse vit bien que Yang était profondément piqué.

## Les deux cousines

— Mes efforts n'ont pas été heureux, dit-il, l'obstination de notre vieillard l'a emporté ; et quand j'ai vu que je n'y pouvais rien, j'ai été obligé de le quitter. Mais il sera facile de trouver une autre occasion, et de revenir à la charge.

— Je vous ai donné bien de la peine, reprit Yang, et je vous suis infiniment obligé.

A ces mots Sse prit congé et sortit.

Rien d'heureux ne peut naître de la colère.

La bienveillance n'a plus de place dans le cœur d'un ennemi.

Une demi-génération ne suffit pas à faire des amis éprouvés,

Et une heure donne naissance à d'implacables ressentiments.

Après avoir reconduit Sse jusqu'à l'extérieur, Yang rentra chez lui et s'assit dans le salon. Ses réflexions augmentèrent de plus en plus son dépit : « Ce méchant vieillard ! s'écria-t-il, puisqu'il n'avait pas dessein d'accepter ma proposition, quel besoin de nous faire inviter, ces jours derniers, mon fils et moi, par le bonhomme Gou ! il est bien clair qu'il a voulu se jouer de moi. D'ailleurs c'est sa science qui l'enorgueillit et qui fait qu'il se montre plein d'arrogance à mon égard ! Parce qu'il était mon compagnon d'études, je n'étais pas disposé à lui susciter des affaires. Le jour même où il fut question de ces vers sur les reines-marguerites, quand nous avons fait collation chez lui, combien de fois n'a-t-il pas donné cours à son humeur ! J'ai tout supporté de sa part avec patience ; et maintenant, qu'il s'agit d'un projet d'alliance, je faisais encore les premières démarches. Il me semble que je ne le déshonorais pas par cette proposition. Quel motif peut-il avoir de me refuser ? Qu'il se présente une occasion de lui jouer quelque tour : c'est alors que mon ressentiment se montrera ! »

Puis, continuant ses réflexions : « Voici mon affaire ! se dit-il à lui-même. L'autre jour, quand j'ai dit que l'empereur régnant voulait envoyer quelqu'un auprès de l'empereur captif, et que c'était une mission épineuse et délicate, il s'est moqué de moi et a prétendu qu'il fallait n'avoir pas le cœur d'un homme pour la trouver difficile. Sa majesté a ordonné hier à

## Les deux cousines

notre Chambre de délibérer sur cette affaire, afin que chacun puisse proposer un sujet. Je n'avais personne en vue. Qui m'empêche de le présenter ? Lui qui a le cœur d'un homme, il ira faire un tour en Tartarie. De plus, comme il n'a pas de fils, nous verrons un peu à qui il confiera la garde de cette jeune et aimable fille. Il ne serait pas impossible qu'il voulût alors lui-même me prier de renouer ; mais il ne sera plus temps. »

Il s'en tint à ce dessein et il écrivit un placet où il exposa que le premier maître des cérémonies Pe-Hiouan était un magistrat dont l'âge avait mûri l'expérience ; un homme d'un talent très distingué et d'un courage à toute épreuve ; que si on le choisissait pour aller auprès de l'empereur captif, il saurait honorer la commission de son souverain, et qu'on sollicitait pour lui cette faveur, *sauf meilleur avis*. Il alla secrètement remettre ce placet à la chambre des inspecteurs. On y était assez embarrassé de n'avoir personne à proposer, et l'on fut très satisfait, en recevant ce placet, d'y trouver une présentation toute prête pour l'assemblée générale. Le hasard voulut que les six directeurs généraux présentassent aussi à l'assemblée le messenger d'État Lichi. L'assemblée admit ces deux présentations et s'empressa de les soumettre à l'approbation de l'empereur.

Dès le lendemain, un décret impérial éleva les deux magistrats présentés à la dignité de premier et de second envoyés spéciaux, chargés d'aller s'informer de la santé de l'empereur captif, et de traiter de la paix avec les Tartares. Le terme de leur départ était fixé à cinq jours. On remettait à leur retour les promotions et les autres récompenses qu'ils pourraient avoir méritées.

Dès que ce décret eut été rendu, un message alla le porter à la maison de Pe. Celui-ci le lut et demeura confondu : « Qui peut m'avoir fait charger d'une commission si périlleuse ? » se demanda-t-il d'abord.

Après un instant de réflexion : « Nul autre que Yang-Thingtchao ! se dit-il en lui-même. Ce vieux fourbe, piqué de mon refus, sera devenu mon ennemi. Toutefois, quoique ce soit par des motifs d'inimitié personnelle qu'il me lance dans une affaire remplie de dangers, je dois penser qu'en ce

## Les deux cousines

moment même l'empereur est captif chez les barbares. Moi, qui suis son sujet, je ne suis tenu qu'à aller momentanément près de lui, m'informer de sa santé. Si, profitant de cette occasion, je puis traiter de la paix, obtenir le retour de sa majesté, m'acquitter en un mot du devoir d'un sujet fidèle, je n'aurai pas été tout-à-fait inutile à mon pays.

« Mais ce voyage en Tartarie est une affaire dont on ne peut prévoir les suites. Qui sait combien durera mon absence ? et ma pauvre fille Houngiu, comment pourra-t-elle demeurer seule ? Ce vieux fourbe de Yang a bien osé s'attaquer à moi. Quand je serai parti, il ne manquera pas d'exciter les vents et de soulever les flots. Aucune barrière ne pourra l'arrêter, elle tombera dans ses mains empoisonnées. »

Au moment même où il était en proie à cette agitation, on vint lui annoncer la visite de l'inspecteur-général Sse. Pe sortit avec empressement pour aller à sa rencontre. Sse lui fit la révérence et avant d'avoir achevé de le saluer :

— Cela est-il possible ! s'écria-t-il ; parce que, l'autre jour, vous avez refusé sa proposition d'alliance, il est allé, en se cachant de moi, porter le nom de votre seigneurie à la Chambre. Le décret a été rendu ce matin ; aussitôt que je l'ai appris, je suis allé sur-le-champ chez lui. Mais il a eu soin de se celer et je n'ai pu le voir. Ne pouvant rien de ce côté, j'ai engagé quelques-uns de mes collègues à venir avec moi chez le seigneur Wang ; nous lui avons raconté toute l'affaire : comment il vous avait demandé votre fille, et comment vous la lui aviez refusée, ce qui était cause du tour qu'il venait de vous jouer. Le seigneur Wang a paru un peu surpris de ce récit. Il a dit que le décret était rendu, et qu'il n'était pas possible de le retirer, à moins que votre seigneurie n'écrivît un placet et ne prétextât une maladie pour s'excuser ; qu'alors la Chambre s'assemblerait de nouveau, et présenterait une autre personne ; que c'était le seul moyen de sortir d'embarras. C'est ce qui m'amène en ce moment

## Les deux cousines

près de vous : il faut promptement prendre un parti ; il n'y a pas de temps à perdre.

— Je suis infiniment reconnaissant de votre extrême bonté. Mais, quoique ce soit le vieux Yang qui m'ait engagé dans cette périlleuse mission, le décret impérial est rendu : l'affaire est devenue celle de sa majesté. Comment celui qui exerce une charge pourrait-il refuser la commission qu'on lui donne ? Si je prétextais une maladie, je ne ferais pas seulement une action contraire à ma réputation et à mon devoir, mais je m'exposerais aux railleries mêmes du vieux Yang.

— Le discours de votre seigneurie est plein de sens et de raison ; mais à l'âge avancé où vous êtes parvenu, vous aurez de la peine à supporter les rigueurs d'un climat sauvage et les fatigues d'une course hors des frontières de l'empire.

— L'empereur est en péril et n'a pour abri qu'une misérable hutte. Comment le moindre de ses sujets oserait-il se plaindre de la fatigue ?

Sse fut attristé de ces paroles et dit en soupirant :

— Seigneur, votre âme est remplie de dévouement et de fidélité. Elle est de l'essence des génies. Mais le vieux Yang, cette indigne brute, n'est pas le seul à blâmer dans cette affaire ; nous autres qui avons voulu juger un sage avec le cœur d'hommes vulgaires, nous méritons de partager l'indignation qu'il inspire. Un excellent ami est méchamment lancé dans un voyage périlleux, nous nous en affligeons, et nous ne savons pas y porter remède ! Que faire ! Que faire !

Pe non moins ému lui répondit :

— Vous me montrez l'affection d'un parent : il faudrait avoir l'insensibilité d'un arbre ou d'une plante pour n'être pas touché de votre amitié ! Mais dans la situation où je me trouve, après avoir consacré ma vie à l'étude de mes devoirs, dois-je, dans cette



## Les deux cousines

occasion, consulter autre chose et me manquer à moi-même ! Si je me laissais troubler par l'orage, si je ne consultais que mon intérêt, et que je réglasse mes affections d'après les dangers auxquels ma vie peut être exposée, en quoi différerais-je du vieux Yang ?

— Vos sentiments sont nobles et vos résolutions dignes de vous. Combien d'entre nous qui ne sauraient vous égaler ! Mais le ciel protège l'homme de bien. Surmontez le péril sans vous laisser troubler. Pour moi, dont le caractère n'est pas aussi élevé, je ne puis toutefois faire société avec des hommes si corrompus. D'ailleurs la capitale est un séjour trop dangereux. Quand votre seigneurie sera partie, je solliciterai bien vite quelque commission pour m'éloigner d'ici.

— Quelque commission que vous sollicitiez, il en sera ailleurs tout comme ici.

Et en finissant ces mots, Pe voulut engager Sse à venir s'asseoir dans sa bibliothèque, mais Sse s'y refusa :

— Est-ce ici le moment, dit-il, et avez-vous du temps à perdre ainsi ?

Il se leva sur-le-champ, et sortit après avoir pris congé.

Le digne buveur n'est pas celui qui aime le vin.

Le vrai poète sait allier la poésie et la pratique de ses devoirs.

Au moment où il faudra porter les ordres de son maître chez les barbares du Nord,

Magistrat éprouvé, il ne fuira point devant les périls.

Après avoir reconduit Sse, Pe revint chez lui et entra dans l'appartement intérieur, pour faire part à sa fille de ce qui venait d'arriver. A ce récit, Houngiu fut saisie de douleur, son teint devint couleur de terre : sans qu'elle s'en aperçût, des torrents de larmes coulèrent de ses yeux, et comme une pluie abondante inondèrent ses joues.

— Est-il possible ! est-il possible ! s'écria-t-elle, et que ce soit une fille qui cause un si grand malheur à son père ! J'ai ouï dire que les pauvres prisonniers, captifs dans les déserts de la Tartarie, y souffrent le froid le plus rigoureux ! et encore, dans l'hiver, quand la

## Les deux cousines

neige et la bruine couvrent tous les chemins ! Un homme à la force de l'âge aurait peine à supporter ce voyage : vous, mon père, à l'âge où vous êtes, comment pouvez-vous l'entreprendre ? La chose est évidente : c'est ce vieux Yang, c'est ce méchant homme qui, parce que mon mariage n'a pu se conclure, vous a suscité cette malheureuse affaire ; mais, mon père, pourquoi ne pas présenter une supplique à l'empereur, afin de lui faire connaître en détail toute cette aventure, prétexter une maladie, donner votre démission ? peut-être que sa majesté aurait pitié de vous.

— Sse Fanghoeï me faisait à l'instant la même proposition que toi : il a été raconter l'affaire à la cour. Il voulait que j'écrivisse un placet pour prétexter une maladie, et il se chargeait de me tirer lui-même de ce mauvais pas, mais j'ai fait des réflexions à ce sujet. De cette affaire dépend la réputation de toute ma vie. Que je prétexte une maladie, ceux qui seront au fait de la chose verront bien que c'est une vengeance de Yang-Thingtchao ; ceux qui ne la connaîtront pas diront que j'ai voulu fuir le péril. Je songe que, persécuté par Wangtchin, j'ai quitté ma charge et me suis retiré dans la solitude, et que par-là j'ai mérité la considération générale, et obtenu la charge que j'occupe aujourd'hui. Je suis rentré dans les emplois : et au moment où les dangers du pays exigent qu'on envoie des ambassadeurs au dehors, j'irais faiblir et donner encore une fois ma démission ! Je me montrerais comme un homme à deux faces, ayant une tête de tigre et une queue de serpent ! Je deviendrais le sujet d'une risée éternelle. Comment pourrais-je prendre ce parti ?

La jeune fille essuya ses larmes :

— Vos réflexions sont parfaitement justes, mon père, dit-elle, je ne sais si ce serait agir en magistrat vertueux. Mais je suis votre fille, et ce que je sais bien, c'est qu'un pareil voyage au nord des frontières va vous exposer, dans un âge avancé, aux rigueurs d'un climat barbare, et mettre en danger votre vie, au milieu de peuples

## Les deux cousines

sauvages, semblables à des loups, accoutumés à la violence et au meurtre. Ils ont si peu de respect pour le royaume du Milieu <sup>1</sup>, qu'on ne sait si l'empereur est mort ou vivant. Comment ménageraient-ils un simple envoyé ? O mon père, vous êtes tombé dans la gueule d'un tigre ! quel inépuisable sujet de douleur !

— Yesian n'a de barbare que le nom ; quoique Tartare, il connaît les règles de la politesse et de la justice ; il a appris que l'empire avait un régent, et plus d'une fois déjà il a manifesté ses regrets du mal qu'il nous a fait. D'ailleurs l'empereur a laissé éclater un si grand caractère, que les Tartares ne voudront pas ajouter aux rigueurs de sa captivité. Ces jours derniers il est arrivé du nord un envoyé pour traiter de la paix, et il semble que le désir qu'ils en ont est sincère. Je suis l'ambassadeur chargé de porter la réponse à ces propositions. Les mêmes rites sont en usage là comme ici. Bien certainement, ils ne choisiront pas cette occasion pour commettre de nouveaux excès. Mais après mon départ, pourras-tu rester seule ici, toi, ma pauvre fille, à l'âge où tu es, avec un fourbe comme ce vieux Yang ? Son projet n'est pas mort ; il ne manquera pas d'ourdir de nouvelles trames. Quel moyen d'avoir l'esprit en repos ?

— Vous êtes un des grands magistrats de l'empire, mon père ; vous êtes envoyé en ambassade par le souverain. Votre famille restant ici, les portes bien fermées, que peut-il faire, malgré toute sa perversité ?

— Le cœur du méchant est comme les démons et comme le Iu <sup>2</sup> : on ne saurait s'en faire une idée d'après les règles ordinaires. Si tu

---

<sup>1</sup> C'est le nom que les Chinois donnent à leur empire.

<sup>2</sup> Le Iu est, suivant les uns, une espèce de renard dont le corps est très court ; suivant d'autres, un démon ou encore un animal à trois pieds, fait comme une tortue. Il se tient sur le bord de la mer, et quand un homme en approche assez pour que sa figure se réfléchisse dans l'eau, le Iu lance avec sa gueule du sable sur cette image, ce qui fait mourir l'homme à l'instant. De là vient qu'on lui donne un autre nom qui signifie qu'il *tire sur les ombres*. Le P. Basile prétend que le Iu est un ver vénérable qui naît sous les pas des femmes de mœurs équivoques, et ajoute que c'est pour cela qu'il y en a beaucoup dans la province de Canton. Le bon missionnaire se trompe, au moins en ce qui concerne la nature de l'animal, qui doit avoir trois pieds, peut-être quatre, et qui par conséquent ne saurait être rangé parmi les vers, qui n'en ont point du tout.

## Les deux cousines

restais ici, quelque chose que je puisse faire, je ne pourrais me guérir de mes inquiétudes. Il vaut mieux que tu t'en retournes, ou si tu redoutes la longueur du chemin et que tu craignes d'être trop longtemps en route, peut-être pourrais-tu t'arrêter quelque temps dans le Chantoung, chez ta tante Lo. Je partirais alors avec l'esprit tranquille.

— L'un et l'autre partis sont également bons. Mais des deux côtés la route est bien longue. Si je ne me hâte pas d'arriver, ce vieux Yang, si méchant et si audacieux, saura que je suis partie pour le midi : nul doute qu'il n'envoie à ma poursuite des gens à lui, et qu'il ne suscite quelqu'affaire sur la route, pour m'obliger à revenir, ou m'engager dans quelque démarche hasardée. Supposez que j'arrive sans encombre à la maison, je serai encore plus éloignée de mon père : comment pourrai-je avoir de ses nouvelles ? Et à quelle inquiétude ne serai-je pas livrée ! Il me vient une idée : il vaudrait mieux fermer les portes de votre maison comme à l'ordinaire, en disant que vous y laissez votre famille, et me faire partir secrètement pour la maison de mon oncle ; de cette manière tout sera en sûreté, et votre fille pourra continuellement être informée des nouvelles de son père.

Pe approuva beaucoup ce plan, et il allait envoyer quelqu'un chez son beau-frère pour en conférer avec lui, quand le docteur Gou, qui venait d'apprendre la nouvelle, arriva précisément pour s'informer de ce qui en était. Pe le fit aussitôt prier d'entrer dans l'appartement intérieur, et dit à Houngiu de venir avec lui à la rencontre de son oncle.

— J'ai passé ces deux derniers jours-ci chez moi, dit le docteur, et je ne savais pas un mot de cette affaire. Tout-à-l'heure notre bureau s'est assemblé pour la rédaction de quelques écrits impériaux. En apprenant tout ceci je suis resté confondu. Cela se peut-il ? Le vieux Yang est-il donc un homme si dangereux ?

## Les deux cousines

— Tout cela vient de la pièce de vers, de l'autre jour, répondit Pe. C'est là la racine du mal. Du reste, ce voyage n'est pas en lui-même une chose bien grave. Nous étions tout à l'heure à en causer, ma fille et moi. C'est elle, une jeune fille faible et sans appui, qui est le sujet de ma plus grande inquiétude.

— J'aurais imaginé que le climat rigoureux des pays situés au-delà des frontières vous aurait inspiré de la crainte. Mais, mon beau-frère, puisque vous avez assez de courage pour entreprendre ce voyage, ce sera pour vous et pour nous un sujet de gloire qui égalera la durée de notre vie. Quant à ma nièce, puisque je suis ici, qu'avez-vous à redouter pour elle ? Partez tranquille ; je suis en état de répondre à votre confiance.

Ce discours fit grand plaisir à Pe :

— Nous en parlions à l'instant même, ma fille et moi, dit-il, et son idée était parfaitement d'accord avec l'offre que vous me faites. Mais je redoute la méchanceté extraordinaire de ce vieux Yang. Quand je serai parti, bien certainement, il recommencera ses persécutions. Je désirais bien de vous confier ma fille, mais j'avais peur de vous entraîner dans quelque mauvaise affaire : cette crainte m'arrêtait et je n'osais vous en parler ; puisque vous avez tant de bonté pour nous, cette marque d'amitié m'ôte toutes mes inquiétudes et elle me permettra de partir avec tranquillité.

— Quelque méchant que soit le vieux Yang, dit Gou, il s'agit ici de la fille d'un des principaux magistrats de l'empire ; comment oserait-il se permettre rien de contraire aux rites, surtout quand je suis ici ?

— Dès que mon oncle veut bien me promettre sa protection, vous pouvez être sans inquiétude, mon père. Mais il faut maintenant prendre un parti relativement à votre voyage.

— Puisque je sais à qui je puis te confier pendant mon absence, dit Pe en riant, mon parti sera bientôt pris. Si, dans ce voyage au nord,

## Les deux cousines

mon corps est en danger, c'est ma langue qui en est cause. Le terme fixé par l'empereur pour mon départ est de cinq jours. Que je le veuille ou que je ne le veuille pas, aujourd'hui, demain, il faut se soumettre ; quel parti y a-t-il à prendre ? Va faire servir le dîner. Ton oncle et moi nous avons besoin de boire quelques tasses ensemble, pour nous préparer à notre séparation.

Mademoiselle Pe obéit, et elle chargea ses femmes de faire préparer une légère collation, et de l'apporter à son père et à son oncle. Pe voulut que sa fille s'assît aussi à ses côtés. Quand il eut pris quelques tasses, il fit un long soupir et dit :

— Que de mal un misérable peut causer à un sage ! Je suis encore aujourd'hui à boire tranquillement avec mon frère et ma fille ; demain je serai sur un cheval à traverser les sables des déserts, et j'ignore en quelles régions j'irai vivre ou mourir : en y songeant avec attention, on voit que ce sont les méchants qui sont chargés de la punition de nos fautes.

— Un misérable peut se jouer du sort d'un sage, dit Gou ; mais à la fin le ciel n'accorde le bonheur qu'à l'homme vertueux. Ce voyage dans d'affreux climats est un malheur dont vous n'avez pu vous garantir, mon frère. Mais ce sera une occasion pour que le mérite, les talents et la vertu d'un homme de bien soient mis dans tout leur jour. On verra que vous n'êtes pas de ces magistrats qui n'ont en vue que le profit, et qui tournent avec les circonstances.

— Ce que vous dites, mon frère, est tout-à-fait d'accord avec ce que je pense ; mais ce qui m'afflige, c'est de voir que dans ma vieillesse, privé du bonheur d'avoir un fils, n'ayant que ma pauvre fille, il faut que nous soyons encore en butte aux orages. Je suis bien heureux de pouvoir la déposer en vos mains : mais le miroir de jaspe n'a pas encore été mis en usage. Elle n'est pas mariée, et je sens, dans la circonstance critique où je me trouve, que mon affection pour ma

## Les deux cousines

filles l'emporte malgré moi sur les sentiments héroïques dont je devrais être animé.

La jeune Houngiu, assise à côté de son père, n'avait pas cessé de verser des larmes. Quand elle entendit ce discours, sa douleur en devint encore plus amère :

— Mon père ! s'écria-t-elle, c'est pour l'amour de votre fille que vous vous êtes jeté dans cette malheureuse situation, et dans ce moment même, votre pensée reste encore attachée sur elle ! C'est moi qui suis coupable de tous les tourments qui agitent votre âme ; mon crime s'élève jusqu'au ciel. Que ne puis-je mourir pour vous délivrer de tous les chagrins que je vous coûte ! mais ma mort les accroîtrait encore, et à votre retour vous n'auriez personne pour être à vos côtés, recevoir vos ordres, et partager les affections de votre vieillesse ! Je suis agitée de mille pensées opposées ; mon cœur est comme déchiré. Puisque mon oncle veut bien me prendre sous sa protection, c'est comme si j'avais le bonheur d'avoir encore ma mère. Soyez en repos de ce côté. J'espère que vos forces se soutiendront pendant ce voyage, et qu'après avoir épuisé votre âme au service du prince, vous reviendrez dans notre village. Mais je vous en supplie, ne vous occupez pas de moi. Je suis encore jeune : le temps du mariage n'est pas encore passé. Qu'est-il besoin de se tant presser ? Mon père, si vous vous déssolez ainsi à cause de moi, que voulez-vous que je devienne ?

Tout en parlant, Pe avait bu plusieurs fois. Il se trouvait déjà un peu échauffé, et son émotion redoubla quand il vit l'excès de l'affliction de sa fille. Les larmes lui vinrent aux yeux sans qu'il s'en aperçût :

— Au temps de la dynastie de Han, dit-il, Souwou fut envoyé en ambassade chez les Huns. Il y fut retenu dix-neuf ans, et sa barbe et ses cheveux étaient tout-à-fait blanchis, quand il lui fut possible de revenir. Sous la dynastie des Soun, Foupou alla dans le Catai pour y traiter de la paix, et ses courses pour cet objet l'arrêtèrent si

## Les deux cousines

longtemps, qu'à son retour il trouva le livre de sa famille déchiré. Je crains que l'intention de l'artisan de notre disgrâce ne soit de voir ton père réduit au même malheur que ces sages du temps passé. J'ai peu de mérite sans doute, mais j'ai consacré ma vie à l'étude des écrits des anciens ; depuis une demi-génération, je sers l'empereur en qualité de magistrat ; aujourd'hui je pars pour obéir à l'ordre que j'ai reçu. Pourquoi n'imiterais-je pas ces vertueux personnages ? pourquoi montrerais-je la faiblesse d'une fille ? Ton père cette fois avait quitté sa retraite et n'était venu ici que pour te choisir un époux digne de toi : il ne prévoyait guère qu'avant de l'avoir trouvé il tomberait dans le piège d'un traître. Depuis que tu as perdu ta mère, à l'âge de onze ans, quelle est l'heure, quelle est la minute où tu n'aies pas été à mes genoux ? Maintenant qu'il me faut tout-à-coup te quitter et entreprendre un long voyage, mon cœur, fût-il de fer ou de pierre, ne saurait résister à la douleur. Encore ai-je lieu de me réjouir en cet instant. Mais demain, quand je serai sorti de ma maison, ma personne tout entière sera dévouée au service de sa majesté, et il faudra que je dépose ces pensées mêmes dont je suis occupé.

Gou prit la parole :

— Il est pénible pour un père et pour sa fille de se séparer ainsi, dit-il, mais puisque les choses en sont venues à ce point, il n'y a rien à faire. Mon frère, vous avez la force d'un grand magistrat ; ma nièce aussi est une fille versée dans les lettres, et l'honneur de l'appartement intérieur. En remplissant le rôle de l'illustre prisonnier de Tsou, vous pourrez apprendre que Yang n'a pas renoncé à ses prétentions ; mais du moment où vous me confiez Houngiu, elle n'est plus ma nièce, elle est ma fille. Et si je puis lui trouver un époux digne d'elle, comptez sur mon zèle à exécuter vos ordres.

En entendant ces mots, Pe se hâta d'essuyer ses yeux, et son visage reprit sa sérénité habituelle :



## Les deux cousines

— Mon frère, s'écria-t-il, vous écartez la haie de roseaux qui fermait mon cœur. Puisque vous vous chargez de procurer un époux à ma fille, je suis content, et quand je devrais trouver la mort au fond de la Tartarie, je la recevrais avec joie.

Alors se tournant vers Houngiu :

— Demain, lui dit-il, tu iras à la maison de ton oncle ; il ne doit plus être question des noms d'oncle et de nièce : qu'ils soient remplacés par ceux de père et de fille. C'est à ce titre qu'il pourra conclure pour toi une alliance convenable.

Houngiu aurait voulu répondre, mais elle craignit d'augmenter encore la douleur dont son père était ému. Elle contint elle-même les sentiments qui se pressaient dans son sein et se borna à dire :

— Je reçois avec respect les ordres de mon père.

Après qu'ils furent restés à table un certain temps, le soir étant venu, les domestiques allumèrent des lanternes qu'ils tinrent à leurs côtés. Gou prit encore quelques tasses, puis il se leva et les quitta pour retourner chez lui.

Des torrents de larmes ont inondé son visage.  
Ses vêtements attestent l'excès de sa douleur.  
Qu'on ne dise pas qu'un grand homme n'a jamais pleuré.  
Un grand homme pleure, mais ses larmes sont furtives.

Le lendemain Pe venait de se lever, quand un domestique lui annonça la visite du seigneur Tchang, du ministère du personnel. En jetant les yeux sur le billet de visite, Pe reconnut que c'était en effet Tchang Tchijin, conseiller de seconde classe, chargé de la désignation aux emplois civils. L'idée lui vint à l'instant que ce magistrat étant du même pays que Yang, c'était sans doute de la part de ce dernier qu'il venait lui parler. Il sortit aussitôt pour aller le recevoir. Il y eut entre eux beaucoup de compliments et de cérémonies. Dès qu'ils furent assis, les domestiques servirent le thé, après quoi Tchang prit le premier la parole :

## Les deux cousines

— Hier, dit-il, votre excellence a été promue à une charge glorieuse, mais qui l'entraîne dans un long voyage. Tout cela s'est fait sur la présentation de deux bureaux, notre ministère n'y a été pour rien.

— Un pauvre lettré tel que moi, sans habileté, sans connaissances, aurait dû depuis longtemps solliciter sa retraite à raison de ses infirmités. J'ai reçu hier les ordres de l'empereur. J'ignore quel est celui qui a pu recommander une personne aussi peu digne que moi de la confiance de sa majesté.

— Votre excellence demande qui est celui qui l'a recommandée ?

— Je l'ignore, répondit Pe.

— Ce n'est nul autre que votre compagnon d'études Yang-Tseuhian, répliqua Tchang.

— Si c'est lui, il sait à quel point je suis dépourvu de talents. Comment a-t-il pu porter si loin sa bonne volonté à mon égard ? C'est un service d'ami, dont je suis véritablement confus. Tout ce que je crains, c'est que si, dans ce voyage, je ne parviens pas à rendre les services qu'on attend de moi, cela ne fasse peu d'honneur à la présentation du seigneur Yang.

— Je n'ai pas même su un mot de tout cela : l'empereur avait cependant ordonné que notre ministère en délibérât, car c'est une affaire qui est dans mes attributions. Son excellence le seigneur Yang a bien voulu me raconter la chose comme elle s'est passée. Je savais que je ne pourrais avoir l'honneur de vous voir qu'aujourd'hui. Dites-moi, je vous prie, si vous avez le désir de faire ce voyage, ou si vous y avez quelque répugnance et si vous souhaiteriez de vous en dispenser ?

— Comment votre excellence peut-elle s'exprimer ainsi ? Je suis ici au service de l'empereur ; s'il me donne un ordre, que ce soit pour aller au nord ou au midi, au levant ou au couchant, c'est un ordre, il faut y obéir. Que peut-il être question de désir ou de répugnance ?

## Les deux cousines

— J'admire la pureté de vos principes. Mais c'est l'estime que je fais de vous qui m'amène en ce moment. Vous pourriez, seigneur, m'ouvrir votre cœur, et ne pas recourir à de vains détours.

— Puisque vous m'avez fait la grace de songer à moi, dit Pe, je me garderai bien de vous cacher mes sentiments, mais je prierai votre excellence de m'expliquer ce qu'elle entend en me parlant du désir ou de la répugnance que je puis avoir dans cette occasion.

— Si vous désirez faire ce voyage, répondit Tchang, il n'y a rien à dire. Demain vous recevrez votre patente, et vous pourrez partir. Mais si vous avez le désir de rester, je vais parler avec toute franchise à votre excellence. Cette affaire vient uniquement du refus que vous avez fait au seigneur Yang. C'est lui qui a soulevé le bout du filet ; or, on dit vulgairement que *celui qui a attaché le grelot doit le détacher*. Ce qu'il y a de mieux ici c'est de me charger d'arranger les choses : que votre excellence se décide à consentir au mariage en question. On proposera une autre personne à votre place, et votre excellence sera dispensée du voyage. D'ailleurs il n'y a rien que de très convenable dans cette alliance. Vous avez été compagnons d'études, vos biens sont égaux, votre excellence devrait considérer attentivement toutes ces circonstances.

Pe se mit à rire :

— J'ignorais encore, dit-il, que mon compagnon d'études eût le bras si long.

— Quoique le seigneur Yang soit dans une haute charge, dit Tchang, il est surtout très intimement lié avec le vice-roi Chi, et il est fort bien avec Wangtsiouan, l'un des alliés de la famille impériale ; c'est ce qui fait qu'il a tant de cordes à faire mouvoir dans le palais. Il y a encore MM. Tchou et Wang qui prennent pour bon tout ce qu'il leur dit. Seigneur, vous êtes ici dans les emplois. Vous avez besoin l'un de l'autre, et vous ne sauriez vous dispenser de lui complaire. D'ailleurs, dans cette alliance c'est lui qui vient au-devant de votre

## Les deux cousines

excellence. L'affaire est avantageuse, qui pourrait encore vous retenir ?

— Je suis ici dans les emplois, et les conseils que votre excellence veut bien me donner à ce sujet sont excellents, c'est de l'or et du jaspe ; mais je suis d'un caractère simple, indifférent aux honneurs. Que je garde ma place, que je la perde, je n'aimerais point d'avoir recours au crédit des hommes puissants. Quant au voyage dont il s'agit aujourd'hui, l'idée en vient primitivement du seigneur Yang, cela est vrai ; mais enfin, l'empereur lui-même a fait connaître sa volonté ; je suis magistrat au service de l'empereur, je reçois ses ordres et je pars. Que la présentation du seigneur Yang ait été faite par des motifs d'intérêt public ou particulier, c'est de quoi je ne m'informe pas. En ce qui concerne le mariage, un simple magistrat tel que moi ne peut accepter cet honneur.

— Si votre excellence tient peu à ses charges, elle doit du moins songer à éloigner d'elle les malheurs qui peuvent suivre sa résolution. Je ne parle pas des dangers du voyage que vous allez entreprendre, au milieu de peuples barbares. Mais il ne sera pas très aisé d'obtenir la paix, et si on parvient à la conclure, il y a une autre affaire plus délicate, le retour de l'ancien empereur. Qu'il revienne, ou qu'il ne revienne pas, les services qu'on aura rendus dans cette occasion peuvent se changer en crimes dans la bouche des courtisans. D'ailleurs, après le départ de votre excellence, votre fille, une jeune personne faible et sans défense, va rester ici. Le regard du léopard est bien pénétrant : pourra-t-elle se garantir de tout accident ?

Pe changea de couleur en entendant ce discours :

— Il y a, répondit-il, une parole d'un ancien, qui dit : Tant que mon ennemi subsiste, que deviendra ma famille ? Mais la vie et la mort, la félicité et l'infortune sont réglées par le ciel, et nous ne pouvons que nous soumettre à la destinée. Aujourd'hui que j'ai reçu l'ordre de me

## Les deux cousines

rendre en Tartarie, qu'ai-je à considérer au-delà ? Qu'est-il question de services ou de crimes ? Qu'importe même ma fille et sa faiblesse ? Je puis perdre la tête, mais je ne serai jamais intimidé par personne.

— J'étais venu pour vous rendre service, reprit Tchang. J'ignorais que votre excellence eût ainsi pris sa résolution. Je vois que j'ai commis une indiscretion.

Et aussitôt il se leva, prit congé et sortit. Pe le reconduisit hors de la grande porte de la maison.

On est écrasé du poids du crédit.

On est enivré par le profit comme par un vin capiteux.

Exceptez-en toutefois l'homme de tête.

Il aimerait mieux risquer sa vie que de faiblir.

Lorsque Tchang fut sorti, Pe, qui venait de le reconduire, s'abandonna plus que jamais à des réflexions pleines de tristesse.

— Il est donc vrai, dit-il, que c'est ici un tour de ce vieux fourbe de Yang ! Et il m'envoie encore des gens en place pour m'en imposer par leur autorité ! Il me poursuit l'épée dans les reins pour cette alliance.. Peut-on être pervers à ce point ! mais si j'allais à présent me mettre en querelle ouverte avec lui, tout le monde dirait que j'appréhende ce voyage en Tartarie. Il sera temps de ressentir tout cela à mon retour ; mais je ne dois apporter aucun retard pour mettre ma fille en sûreté.

Aussitôt il écrivit un billet au docteur Gou, pour le prier de l'attendre chez lui, et tout de suite il alla trouver sa fille :

— Ce fourbe de Yang, lui dit-il, est un homme d'une perversité extraordinaire. Il faut le plus promptement possible te mettre à l'abri de ses poursuites. Il ne faut surtout pas attendre que je sois sorti de la maison. Va bien vite préparer quelques robes, et cette nuit même je te conduirai à la maison de ton oncle.

## Les deux cousines

Mademoiselle Pe n'osa s'opposer à cette résolution, et elle se hâta de faire ses préparatifs. Dès que la nuit fut venue, Pe, ayant pris très secrètement deux chaises à porteurs, fit placer sa fille dans l'une, monta lui-même dans l'autre, et la conduisit ainsi au logement de Gou. Celui-ci avait mis d'avance en sentinelle quelqu'un pour les attendre et les faire entrer dans la partie postérieure de la maison. Pe dit à sa fille de faire à son beau-frère quatre révérences, et après l'avoir aussi salué de la même manière :

— Ce que j'aime comme moi-même, lui dit-il, le bien le plus précieux que j'aie au monde, le voici, je le dépose entre vos mains.

— Soyez en repos, mon beau-frère, répondit Gou. Je saurai certainement me montrer digne de votre confiance.

Houngiu avait le cœur trop serré pour pouvoir parler. Elle cachait ses larmes et baissait la tête sans proférer une seule parole. Le docteur Gou voulut retenir Pe à souper ; mais celui-ci s'y refusa :

— Je n'ose pas même m'asseoir, dit-il, de peur que quelqu'un ne vienne à savoir que je suis ici.

Puis s'adressant à sa fille,

— Ton père va se séparer de toi, lui dit-il ; j'ignore quand nous pourrons nous revoir.

Et il voulut sortir.

Sa fille ne put résister plus longtemps à sa douleur. Elle le retint pour lui faire quatre révérences, et tout en s'acquittant de ce devoir, elle fit entendre des sanglots involontaires, et ses pleurs s'ouvrirent un cours malgré elle. Pe laissa aussi couler ses larmes. Gou, non moins ému qu'eux, était debout à les contempler. Enfin, ne pouvant plus contenir leur douleur, le père et la fille s'arrachèrent l'un à l'autre sans pouvoir prononcer un seul mot :

Quelle tristesse, quelle douleur dans cette vie !

Dans un tel moment vit-on ? N'est-ce pas la mort même qui nous sépare ?

## Les deux cousines

Lorsque Pe revint chez lui après avoir conduit sa fille chez son beau-frère, il ressentit une affliction profonde. Toutefois, comme il était délivré de l'un des soins qui l'avaient le plus inquiété, il ne laissa pas de prendre un repas et de dormir jusqu'au lendemain. Il se leva de bonne heure, et se rendit au ministère pour y chercher ses lettres de commission. Ensuite il revint chez lui pour donner ses ordres et fermer les portes de son appartement. Il en remit la garde à ses domestiques, en leur enjoignant de dire que leur jeune maîtresse y était restée. Pour lui, il se fit accompagner seulement de deux serviteurs intelligents, et suivi de quelques bagages, il dit adieu à la cour, et il alla hors de la ville, s'arrêter dans la maison de poste, pour attendre le principal envoyé, Lichi, avec lequel il devait faire la route.

Pe, qui occupait l'une des neuf charges de maîtres des cérémonies, eût dû naturellement avoir le titre de premier envoyé, et il convenait que Lichi, qui n'était que messenger d'État, fût le second. Mais la conduite que Pe avait tenue la veille à l'égard de Tchang, officier du ministère du personnel, avait offensé celui-ci, et pour se venger il avait fait donner à Lichi le titre de conseiller du ministère des rites, avec celui de premier envoyé, et à Pe un titre inférieur, celui de conseiller du ministère des ouvrages publics, avec la qualité d'envoyé en second ; mais Pe ne s'embarrassa guère de cette disposition.

Dans ce temps-là, c'était un usage assez général que les magistrats qui partaient pour quelque commission reçussent au moment de leur départ deux sortes de repas d'adieu <sup>1</sup>, l'un qui leur était fourni par l'état, l'autre qui leur était offert par des particuliers. Ceux qui s'étaient rassemblés, à cette occasion, passèrent deux jours dans l'espèce de confusion qui était inséparable de ces réunions. Après quoi Pe et Lichi prirent la route des contrées du nord.

Cependant Yang n'avait eu d'abord d'autre intention que de mettre Pe dans l'embarras, afin de l'obliger à recourir à lui pour s'en tirer. Il espérait

---

<sup>1</sup> Voyez la note ci-dessus.

## Les deux cousines

par là le placer dans la nécessité de consentir à l'alliance qu'il lui avait proposée. Il n'avait pas prévu que le caractère inflexible de Pe lui ferait préférer les risques de la mission qui lui était conférée, à tout accommodement sur ce point. Quand il vit que l'affaire prenait une autre tournure, il fit ses réflexions : « Voilà l'alliance manquée, se dit-il à lui-même. Lorsque le vieux Pe va revenir, après le mauvais tour que je lui ai joué, nous ne pourrons plus nous revoir. On dit vulgairement : *Si tu ne réussis pas d'un coup, ne t'arrête pas à deux*. Ce qu'il y a de mieux est de profiter de son absence, et d'agir des pieds et des mains, pour que d'une manière ou d'une autre le mariage soit fait quand il sera de retour ; nous nous trouverons alliés : qu'il se mette en colère tant qu'il voudra, il n'y pourra rien. Voyons seulement comment nous nous y prendrons. »

Après un instant de méditation : « Voici le vrai moyen, dit-il : ces jours derniers, Tchang, du ministère du personnel, et Sse, l'inspecteur-général, ont fait l'un et l'autre le personnage d'entremetteur ; quoiqu'il les ait refusés tous deux, je n'ai qu'à les prier de dire qu'ils ont reçu de lui une promesse verbale. J'enverrai Yangfang chez Wangtsiouan, pour lui demander de choisir un jour heureux, et de faire lui-même la noce dans son hôtel. Le vieux Pe n'étant pas ici, qui est-ce qui osera se mêler de cette affaire ? »

Quand son projet fut ainsi formé, il commença par aller secrètement en faire part à Tchang ; celui-ci était un homme du même caractère que Yang ; du premier mot il consentit à tout, et se chargea même de voir Sse, et de l'amener à faire ce qu'on désirait de lui. Sse ne voulut ni refuser ni consentir formellement, et donna des paroles ambiguës. Le hasard voulut qu'en ce moment la place d'inspecteur de la province de Houkouang se trouvât vacante ; il la fit solliciter en secret près du doyen de la chambre, et l'ayant obtenue, il se hâta de faire les préparatifs de son départ.

Dès que le docteur Gou eut appris le départ de Sse, il fit bien vite préparer une collation qu'on porta hors de la ville, et qu'il vint offrir à Sse comme repas d'adieu.



## Les deux cousines

— Seigneur Sse, lui demanda-t-il alors, comment se fait-il que vous ayez si subitement reçu cette commission ? et pourquoi mettez-vous tant d'empressement à partir ?

Sse fit un soupir :

— Avec tout autre que vous, répondit-il, je craindrais de m'expliquer là-dessus. Mais votre excellence n'est pas un étranger pour moi, et je n'ai pas de raison de me taire.

Et aussitôt il lui raconta comment Yang avait voulu faire jouer à Tchang et à lui le rôle d'entremetteurs dans la démarche violente qu'il avait projetée, et comment il avait voulu envoyer son fils chez Wangtsiouan pour solliciter l'appui de la cour.

— Vous pouvez croire, seigneur Gou, ajouta-t-il, si j'aurais voulu le servir dans un pareil projet. Mais le seigneur Pe est parti : qui est-ce qui oserait se déclarer l'adversaire de cet homme ? Voilà le motif qui m'a fait solliciter cette commission. Je n'ai pas d'autre projet que de me soustraire à ses persécutions.

— Quoi ! les choses en sont venues-là ! s'écria le docteur Gou ;

mais dans ce moment il survint plusieurs personnes qui reconduisaient les voyageurs au moment de leur départ, Sse ne voulut pas boire plus de quatre ou cinq tasses. Ensuite il se leva et partit.

En s'en revenant le docteur Gou se livra à ses réflexions : « Puisque ce vieux fourbe de Yang est capable d'actions aussi immorales, se dit-il à lui-même, et puisqu'il a des amis si puissants dans le palais, il n'aurait qu'à obtenir par surprise un ordre de l'empereur, pour donner suite à ses recherches. Ma nièce est à présent chez moi, et je ne le crains pas. Mais il faudra plaider contre lui, et après toutes les recommandations que Thaïhiouan <sup>1</sup> m'a faites, si je venais à négliger la plus petite précaution, mon repentir serait superflu. Le parti que le vieux Sse a pris pour se tirer

---

<sup>1</sup> C'est un des surnoms de Pe : on a vu dans la préface qu'il était d'usage d'employer ainsi, selon les cas, les diverses dénominations d'une personne.

## Les deux cousines

d'embarras est le plus sûr. Je n'ai rien de mieux à faire, dès demain, que de demander un congé pour partir aussi avant qu'on ait eu le temps de faire la moindre tentative. »

Une fois fixé sur ce point, il alla dès le jour suivant solliciter un congé. Le collège des docteurs de l'académie n'impose pas une grande assiduité, et dans ce moment il n'y avait pas de travaux littéraires, de sorte que le congé fut très facilement accordé. Dès qu'il l'eut obtenu, Gou demanda un passeport, et prenant avec lui quelque suite, il choisit un jour heureux, et envoya sa maison hors de la ville.

Gou n'avait amené avec lui à la capitale qu'une seule femme du second rang. Il la mit en compagnie de mademoiselle Pe, la première sous le nom de sa femme, et la seconde sous le nom de sa fille. Le reste de ses domestiques n'allait pas au-delà d'une dizaine de personnes, tant hommes que femmes. Lui-même sortit de la ville de grand matin sans que personne en fût informé.

L'un s'expose dans les contrées du nord aux traits des barbares.

L'autre vient au midi se réfugier dans son pays natal :

Qui pousse ainsi dans les dangers les fidèles sujets du prince ?

Le méchant, plus redoutable que la panthère.

On apprendra dans le chapitre suivant ce qui advint au docteur Gou l'académicien.

@

## Les deux cousines

### CHAPITRE IV

#### Le docteur Gou rencontre un poète sous des arbustes en fleur

@

Un beau talent est égal en prix à l'or.  
Qu'est-il besoin de se tourmenter pour aller en tous lieux chercher ce métal ?  
Les éclairs jaillissent d'une épée de bonne trempe,  
Et la lyre résonne au milieu des ténèbres.  
De dignes époux sont comme un couple de sarcelles,  
Et la voix des amis peut aplanir les obstacles.  
Se rencontrer est déjà chose difficile.  
Mais quelle douleur de se rencontrer sans se reconnaître !

Nous venons de voir comment le docteur Gou, pour éviter l'effet des mauvaises intentions de Yang, avait pris un congé et emmené secrètement mademoiselle Pe hors de la capitale. Il se crut alors délivré de la gueule du léopard. Sa route fut tranquille, et en moins d'un mois il arriva heureusement chez lui, dans la ville de Nanking.

Gou avait lui-même une fille, nommée Wouyan, (sans beauté). Elle avait dix-sept ans, une année de plus que Houngiu ; quoique déjà fiancée, elle n'avait pas encore quitté la maison paternelle ; fille d'un homme distingué, elle ne possédait elle-même qu'un mérite assez ordinaire. Elle était cousine de Houngiu ; mais Gou, tout occupé du dépôt que son beau-frère lui avait confié, craignit que Yang ne vînt à pousser plus loin ses recherches, et faisant changer de nom à Houngiu, il voulut qu'elle se nommât Woukiao (sans attraits), et qu'elle passât pour la propre sœur de Wouyan. Il ordonna à tous ses gens de désigner seulement les deux demoiselles par les titres d'aînée et de cadette, et leur défendit expressément de prononcer le nom de Pe.

Quand le docteur Gou arriva dans son pays, on était déjà en plein hiver. Le temps se passa en visites qu'il fut obligé de rendre, et en repas qu'il ne

## Les deux cousines

put se dispenser d'accepter. Insensiblement on atteignit le premier printemps, et l'idée de chercher un époux pour Woukiao vint l'occuper uniquement. Mais les informations qu'il prit dans toute la ville ne purent lui faire découvrir ce qu'il cherchait.

Un jour, plusieurs magistrats de Nanking firent la partie d'aller dîner ensemble au temple de la *Vallée des Immortels*, pour jouir de la vue des pruniers en fleurs. C'était un des amusements favoris des habitants de Nanking. A plusieurs milles du temple, la route était plantée de pruniers, les uns à fleurs blanches, les autres à fleurs rouges ; l'air était embaumé des parfums qu'ils répandaient. Dans l'enceinte du temple, des bosquets touffus commençaient à se couvrir de feuilles et de fleurs. Dès le retour du printemps, une foule innombrable de poètes venait se promener en ces lieux.

Ce jour-là, Gou se laissa entraîner à suivre les personnes qui s'y rendaient. On alla d'abord dans le temple admirer les fleurs dont il était entouré. Un ancien poète, nommé Kaokiti, a composé deux pièces de vers pour célébrer la beauté des fleurs de prunier ; la première est ainsi conçue :

Rubis, digne d'être l'ornement d'un trône ;  
Qui vous a semés en tous lieux dans la province de Nanking ?  
Pendant que le lettré repose au milieu des monts couverts de neige,  
Une belle vient sous les bosquets errer au clair de lune.  
Dans la saison rigoureuse, ma flûte est ma seule consolation.  
Au printemps, je foule le vaste tapis de mousse parfumée.  
Quel amant ne se plaît à faire entendre d'agréables chants,  
Quand le vent d'Orient vient se jouer dans sa solitude mélancolique ?

Voici la seconde :

La bruine a laissé des traces humides sur les fleurs.  
Qui tendra un pavillon pour mettre à l'abri leurs tissus délicats et parfumés ?  
Mes vers vont à dix milles chercher le règne du printemps,  
Mon âme attristée contemple à minuit la lune suspendue sur le village.  
Dans ma mélancolie, je demande aux nuages une compagne,  
Dans mon délaissement, je cherche une âme pour lui confier la mienne.

## Les deux cousines

Au printemps, j'irai parcourir les délicieux paysages de Lofeou.

A la chute des feuilles, je m'enfermerai pour me livrer à l'étude.

Le docteur Gou et les autres magistrats ses confrères passèrent une partie de la journée à boire et à se divertir ensemble. Quand le vin les eut un peu égayés, ils firent lever la nappe, et, quittant la table, ils allèrent en différents endroits pour varier leurs amusements. Gou, de son côté, s'arrêta à considérer les pièces de vers qui étaient attachées aux deux pans du mur : on y voyait des morceaux composés par des hommes célèbres d'autrefois, d'autres, par les auteurs du temps, d'anciennes poésies et des vers nouveaux. Gou les parcourut toutes avec attention ; la plupart étaient assez communes, et rien n'y décelait un génie extraordinaire. Mais, en passant dans une galerie voisine, il aperçut, sur un mur de plâtre, une pièce de vers écrite avec la légèreté des dragons. Il s'approcha pour la voir, et il lut ce qui suit :

Le corps en repos, le cœur tranquille, modéré dans ses désirs,

Le poète au milieu des bosquets remplirait cette galerie des fruits de sa verve.

L e parfum des fleurs séduit et ravit mon âme.

Aucune parole ne rendrait l'ivresse qu'elles m'inspirent.

La neige, dont elles brillent, éveille mille pensées incertaines.

La lumière embrumée de la lune me fait songer au mariage.

Dans ce moment, je crois voir une troupe de belles devant mes yeux.

Ma maîtresse est la fleur du pêcher, ses suivantes les branches du saule.

Par *Sse Yeoupe* de Nanking.

Gou lut et relut plusieurs fois ces vers, et s'écria avec un transport d'admiration :

— Les beaux vers ! quelle pureté ! quelle élégance ! c'est la manière de Paothsankiun et du poète de Iukhaï !

Il remarqua alors que les traces de l'encre n'étaient pas encore tout-à-fait sèches : « Ce doit être, dit-il en lui-même, quelque jeune auteur de ce temps, et certainement ce n'est pas un homme d'un talent ordinaire. »

## Les deux cousines

Il retint le nom de Sse Yeoupe dans sa mémoire, et comme il était indécis sur ce qu'il devait faire, un des religieux du monastère vint lui offrir du thé ; Gou lui montra aussitôt l'objet de son admiration :

— Savez-vous de qui sont ces vers ? lui demanda-t-il.

— Il y avait tout-à-l'heure ici une compagnie de jeunes gens occupés à boire, répondit le religieux ; j'imagine que ce sont eux qui les ont écrits.

— Et où sont-ils allés ? demanda Gou.

— Quand vos seigneuries sont venues pour prendre leur collation, j'ai craint qu'ils ne vous incommodassent, et c'est moi qui les ai invités à passer dans la chapelle de Kouanyin, pour continuer leur divertissement.

— Y sont-ils encore à présent ?

— Je l'ignore, répondit le religieux.

— Allez-y voir, reprit Gou, et, s'ils y sont encore, dites, je vous prie, à M. Sse, celui qui a composé ces vers, que je désirerais avoir un moment d'entretien avec lui.

Le religieux alla s'acquitter de cette commission, et peu de temps après il revint près de Gou :

— Tous ces jeunes gens viennent de partir, dit-il. Il faut envoyer après eux ; on pourra encore les rejoindre.

Gou fut contrarié d'apprendre que les jeunes gens étaient partis : « Ce jeune homme est doué d'un talent distingué, dit-il en lui-même ; mais j'ignore quel est son extérieur. En pressant un peu le pas, je pourrai le voir ; puisqu'il est parti, il serait peu décent d'envoyer après lui et de le faire revenir. »

Le jour commençait à baisser. Les magistrats s'étaient remis à table, et profitaient du dernier moment qui leur restait. Bientôt ils se séparèrent et reprirent la route de la ville. Gou monta dans sa chaise, et dit à ses

## Les deux cousines

porteurs de relever les rideaux, pour profiter d'une belle soirée, et ne rien perdre du parfum des arbres en fleur qui bordaient le chemin.

Il n'avait pas fait plus d'un ou deux milles <sup>1</sup>, quand il vit à côté de la route, dans un bosquet formé par de grands pruniers, un tapis d'écarlate qu'on avait étendu, des vases à vin et une troupe de jeunes gens assis en cet endroit pour jouir de la vue des fleurs et faire de la musique.

Le docteur Gou supposa que Sse Yeoupe devait être dans le nombre, et il dit à ses porteurs d'arrêter. Il descendit comme pour admirer les fleurs, et jeta un coup d'œil à la dérobée sur cette compagnie. Il y avait en tout cinq ou six jeunes gens, de l'âge de vingt à trente ans, mais d'un extérieur commun, peu avantageux, ayant l'air d'hommes tels qu'on en voit partout. Un seul parmi eux se faisait remarquer. Sa coiffure, ses vêtements étaient simples ; mais,

« Il était beau comme le jaspe d'une couronne, brillant comme un rubis. Les vapeurs des montagnes et des rivières avaient formé son corps. Son esprit, comparable à une broderie éclatante, était digne de son visage. Il avait la taille élégante de Weïkiaï, l'extérieur noble de Pangan, rien de cette démarche hautaine d'un riche insolent. Tout en lui faisait voir un homme d'un vrai mérite. »

Après l'avoir bien considéré, Gou se dit à lui-même : « Si c'est là Sse Yeoupe, c'est un homme accompli pour les dons de l'esprit comme pour les avantages extérieurs, et le meilleur époux qu'un père puisse donner à sa fille. »

Il appela un de ses domestiques, homme adroit et intelligent :

— Va, lui dit-il, sans qu'on s'en aperçoive, t'informer quel est celui de ces messieurs occupés à boire qui se nomme M. Sse.

Le domestique, pour s'acquitter de cet ordre, s'approcha doucement de l'homme qui avait apporté le vin, et, en ayant appris ce qu'il voulait savoir,

---

<sup>1</sup> Le cinquième d'une lieue de France, tout au plus.

## Les deux cousines

il revint dire à son maître que M. Sse était le jeune homme qui avait le petit bonnet et l'habit tout uni.

Le docteur Gou fut intérieurement charmé de ce rapport : « Ce jeune homme est fort bien, dit-il tout bas. Si je parvenais à lui faire épouser Woukiao, je pourrais me flatter de n'avoir pas mal rempli la commission de Thaïhiouan.

Il rappela son domestique pour lui donner ses ordres :

— Je vais m'en retourner le premier, lui dit-il. Toi tu resteras ici jusqu'à ce que M. Sse soit sur le point de s'en revenir. Tu le suivras, et tu t'informerás qui il est, en quel endroit il demeure, s'il a encore son père et sa mère chez lui, s'il est marié ou garçon. Il faut absolument que tu me rapportes des renseignements exacts sur tous ces points.

Le domestique promit de s'acquitter exactement de cette commission, et Gou, étant remonté dans sa chaise, continua son chemin en se livrant au plaisir de contempler les arbres en fleur.

Le lendemain, son domestique vint lui rendre compte du résultat de ses recherches ;

— Hier, dit-il, j'ai suivi M. Sse à son retour. Il demeure dans la ruelle des Habits Noirs. J'ai pris des informations détaillées sur son compte ; M. Sse est un étudiant du collège de la ville, il a déjà perdu son père et sa mère, il a peu de bien et n'est pas encore marié ; sa famille n'est point inscrite sur les rôles de la ville de Nanking, et il n'y a aucun parent ou allié.

La satisfaction de Gou fut complète, quand il eut entendu ce rapport : « Puisque ce jeune homme est pauvre et qu'il n'est pas encore marié, notre affaire vaut faite, se dit-il à lui-même. Il n'a pas de parents, j'ai les pleins pouvoirs de Thaïhiouan : il ne saurait y avoir d'empêchement.

Après un instant de réflexion : « Son extérieur est vraiment bien, dit-il ; il a beaucoup de talent pour la poésie ; mais nous ignorons où il en est



## Les deux cousines

dans ses études. S'il ne s'était adonné qu'à composer des vers et à boire <sup>1</sup>, s'il avait négligé son avancement, il ne pourrait arriver à rien par la suite. Ce serait un de ces beaux esprits qui n'ont rien de mieux à faire que de se retirer dans les montagnes ; ce ne serait pas encore là le trésor que nous cherchons.

Appelant de nouveau son domestique :

— Il faut, lui dit-il, que tu ailles encore pour moi au collège de la ville ; tu t'informerás si M. Sse y est connu comme un homme de talent, et s'il a obtenu un rang distingué dans les examens.

Le domestique mit une partie de la journée à prendre ces renseignements. En revenant, il dit à son maître :

— M. Sse est entré au collège à l'âge de dix-sept ans. A peine y était-il entré qu'il a perdu sa mère ; le deuil triennal l'a retenu jusqu'à l'an dernier, qu'il a atteint sa dix-neuvième année. Son deuil étant fini, il s'est présenté cet hiver à l'examen annuel présidé par le seigneur Li ; c'était son premier examen, et les listes n'ont pas encore paru, de sorte qu'on ignore quelle place il aura obtenue ; il a vingt ans à présent, et l'on dit qu'il passe pour un homme de mérite.

— C'est bien, reprit Gou. Les listes du principal devraient déjà avoir paru.

— Un des gardiens du collège m'a dit qu'elles paraîtraient dans quatre ou cinq jours, répondit le domestique.

— Tu retourneras prendre des informations, dit le maître, et, dès que les listes auront paru, tu sauras quelle place il aura obtenue, et tu viendras me le dire.

Il se passa une dizaine de jours, et le docteur Gou avait perdu de vue cette affaire, quand son domestique, qui avait été au collège, en rapporta

---

<sup>1</sup> Ces deux idées paraissent inséparables chez les poètes de la Chine, comme elles le sont quand on parle d'Horace et d'Anacréon.

## Les deux cousines

la liste générale : Gou la déploya, et vit que le nom de Sse Yeoupe était le premier sur le tableau de collège de la ville. Cette circonstance remplit de joie le cœur de Gou :

— Quel bonheur ! s'écria-t-il, quelle satisfaction, qu'il y ait parmi nos jeunes gens un homme d'un mérite aussi accompli ! Voilà celui que le sort paraît avoir destiné pour notre mariage.

Aussitôt il envoya chercher une vieille dame Tchang, qui exerçait la profession d'entremetteuse pour les mariages <sup>1</sup>, et, quand elle fut venue, il lui fit part de ses intentions :

— J'ai, dit-il, une fille nommée Woukiao, qui a dix-sept ans cette année. Il faut que vous vous chargiez de traiter pour elle d'un mariage.

— Veuillez me dire, reprit la dame, quel est le seigneur à qui je dois aller porter les propositions de votre seigneurie.

— Ce n'est point un seigneur, répartit Gou ; c'est un simple étudiant du collège de la ville. Son nom de famille est Sse ; il demeure dans la ruelle des Habits Noirs ; il vient tout récemment d'obtenir la première place dans le concours.

— J'ai ouï dire, reprit la dame, que ces jours derniers le président Tchang vous avait fait faire des propositions d'alliance, et que vous ne les aviez pas acceptées.

— Je ne tiens point à la richesse et aux honneurs, répondit Gou. Je veux pour gendre un homme de mérite. Ce jeune Sse est doué de tous les avantages du talent et de la figure ; c'est pour cela que je lui donne la préférence.

---

<sup>1</sup> Les fonctions de l'*entremetteuse* font une partie essentielle des cérémonies du mariage à la Chine ; cette profession et le nom qui la désigne n'ont par conséquent rien de honorable. Il n'en est pas toujours de même parmi nous, et j'aurais voulu trouver un mot qui rappelât exclusivement l'union conjugale légitime et régulière.

## Les deux cousines

— Votre seigneurie a parfaitement raison, reprit dame Tchang. Je vais y aller à l'instant, et d'un mot l'affaire sera conclue. Il faut seulement que j'entre chez vous pour voir la dame dont il s'agit.

— Rien n'est plus juste, répondit Gou, et aussitôt il chargea un petit domestique de conduire la dame Tchang dans les appartements intérieurs.

Madame Gou, qui voyait Woukiao, continuellement occupée de son père, se livrer à la douleur la plus amère, était allée avec elle dans le jardin derrière la maison, pour tâcher de la distraire. Elles n'étaient donc pas dans leur appartement lorsque le petit domestique y conduisit la dame Tchang. Il demanda à une femme de chambre où étaient ces dames :

— Madame, répondit celle-ci, est allée avec mademoiselle dans le pavillon du jardin pour jouir de la vue des fleurs.

Le petit domestique conduisit donc la dame entremetteuse au pavillon du jardin. Madame Gou était effectivement dans ce lieu avec mademoiselle Woukiao. Appuyées sur les fenêtres du pavillon, elles contemplaient les fleurs de couleur d'améthyste dont les pêchers étaient chargés.

La dame Tchang s'empressa de faire la révérence aux deux dames :

— Qui êtes-vous ? lui demanda madame Gou.

— Je suis, répondit la dame entremetteuse, une personne que monsieur votre mari a fait venir pour traiter du mariage de mademoiselle.

— Ah ! c'est monsieur qui vous a fait venir, reprit madame Gou. Effectivement, il m'a dit hier qu'il y avait un M. Sse, un jeune homme accompli pour le mérite et pour la figure, qui ne pouvait manquer de s'élever par la suite aux premiers emplois. Si vous voulez traiter de ce mariage pour mademoiselle, nous vous aurons beaucoup d'obligations.

## Les deux cousines

— Je ne manquerai pas de m'employer tout entière pour m'acquitter des ordres que monsieur et madame me donnent, répondit l'entremetteuse ; et tout en parlant elle considérait attentivement la jeune demoiselle, elle admirait cette beauté dont la nature l'avait douée.

L'éclat des fleurs, l'élégance des saules,  
Les plantes des arbrisseaux charment nos yeux ;  
Mais que sont-ils auprès d'une belle personne ?  
Une belle est le chef-d'œuvre du ciel.

La dame Tchang, frappée des charmes extraordinaires dont elle la voyait briller, s'écria :

- Se peut-il que ce soit cette jeune demoiselle ?
- C'est elle-même, répondit madame Gou.

L'entremetteuse se mit à rire :

— Ce n'est pas une flatterie ou une exagération de ma part, dit-elle. Parmi les demoiselles de distinction de cette ville que j'ai vues, et dont je ne saurais dire le nombre, il ne s'en est jamais trouvé une qui fût aussi parfaitement belle. Comment a fait ce M. Sse pour mériter une telle alliance ?

— Bien des personnes de distinction, des magistrats de la ville sont venus la demander, reprit madame Gou ; mais monsieur n'a pas voulu la leur accorder. En se promenant hors de la ville, il a vu M. Sse : il dit que c'est un jeune homme d'un mérite extraordinaire, et qu'il veut l'introduire dans sa famille. C'est ce qui lui a fait naître l'idée de ce mariage, pour lequel il faut que vous nous prêtiez votre assistance.

— Avec des personnes telles que monsieur votre mari et vous, madame, avec une demoiselle d'une beauté si parfaite, comment un jeune bachelier ne se hâterait-il pas de conclure ? dit en riant l'entremetteuse. Je regarde l'affaire comme terminée.

## Les deux cousines

Elle allait s'en aller en disant ces mots ; mais madame Gou ordonna à une de ses femmes d'apporter un peu de thé à la dame Tchang. Celle-ci l'accepta, puis elle prit congé des deux dames, et descendit du pavillon. Elle voulait reprendre sur le devant de la maison le chemin par où elle était venue. Mais le petit domestique lui dit :

— Il y a trop loin par devant ; passez par la porte de derrière.

— J'y consens, dit la dame Tchang ; passons par le plus court.

Le petit domestique la fit tourner le long de la muraille, et sortir par la porte de derrière, qui donnait sur le parterre. Ce parterre était situé tout près des boulevards de la ville, dans un endroit peu fréquenté et planté de grands arbres. Hors de la ville étaient des collines couvertes de verdure. La beauté de cet aspect et la tranquillité du lieu avaient engagé Gou à faire construire un pavillon où il venait habituellement passer ses loisirs.

La dame Tchang, étant sortie par la porte de derrière, tourna la tête, et vit que les deux dames étaient encore dans le pavillon. Quoique déjà éloignée, elle apercevait encore les traits réguliers et la figure charmante de la jeune demoiselle, dont l'éclat était comparable à celui d'une immortelle. Elle ne put s'empêcher de lui donner intérieurement de nouvelles louanges : « La belle personne ! s'écria-t-elle. Ce bachelier Sse pourrait-il être digne de la posséder ? »

Elle sortit par la grande rue, et se rendit aussitôt à la ruelle des Habits Noirs, où elle s'informa de la demeure de Sse Yeoupe. Le hasard voulut que celui-ci se trouvât en ce moment devant sa porte, où il venait de reconduire une personne qui lui avait rendu visite.

Ce jeune homme avait le surnom de Liansian, il était de la famille de ce Sse Tseutchen de Meïchan qui, lorsque Kaotsoung passa dans le midi, vint s'établir sur la rive gauche du grand fleuve, et fonda une famille dans la ville de Nanking. A l'âge de treize ans, Sse Yeoupe avait perdu son père Sse Hao. Malgré ce malheur, la veuve de Sse Hao, nommée madame Tchou, femme éclairée et douée d'un vrai mérite, avait donné les plus grands soins

## Les deux cousines

à l'éducation de son fils Yeoupe ; elle s'en était occupée sans relâche, le jour comme la nuit. Yeoupe, doué de beaucoup d'avantages extérieurs, beau, bien fait, de la plus heureuse physionomie, n'était pas moins supérieur aux autres hommes par les dons de l'esprit, la sagacité et la pénétration ; il entra au collège à l'âge de dix-sept ans, mais, peu de temps après, il eut le malheur de perdre sa mère. Yeoupe demeura ainsi orphelin, isolé sur la terre et sans aucun appui. A la vérité Sse Youan, l'inspecteur général, était son oncle ; mais celui-ci était temporairement établi dans la province de Honan ; ils avaient rarement des nouvelles l'un de l'autre, et, dans le moment dont nous parlons, chacun d'eux ignorait ce que l'autre était devenu. Petit à petit, Sse Yeoupe s'était accoutumé à vivre dans une honnête pauvreté, heureux et satisfait dans son humble condition, uniquement occupé de l'étude, et s'exerçant à la composition. L'idée même du désir n'approchait pas de son cœur ; il avait d'abord eu le nom de Lianghsaï <sup>1</sup>, mais son admiration pour le génie de Litaïpe <sup>2</sup> l'avait engagé à changer son surnom en celui de Yeoupe, et il avait aussi puisé dans une pièce de son auteur favori l'idée du nom d'honneur qu'il avait adopté, suivant l'usage, Liansian, l'immortel du Nénuphar <sup>3</sup>. A son exemple, il composait dans ses moments de loisir des morceaux de poésie qui obtenaient l'approbation et les éloges de tous ses condisciples. Cette même année, après avoir fini son deuil, il s'était présenté à l'examen annuel, ouvert par le principal du collège, et sans s'y être attendu, il y avait mérité la première place. Beaucoup de gens étaient venus lui faire compliment, et c'était un de ces visiteurs qu'il reconduisait au moment dont nous parlons.

---

<sup>1</sup> Ce surnom, significatif comme tous ceux des Chinois, pourrait être traduit par *ingénieux* ou *habile*.

<sup>2</sup> Lipe ou Litaïpe, célèbre poète du V<sup>e</sup> siècle de notre ère, membre de l'Académie impériale, élevé aux emplois par Hiouantsoung, à qui le talent du poète avait inspiré pour lui beaucoup d'estime. On a de lui trente livres de poésies auxquelles il est souvent fait des allusions dans les ouvrages des écrivains plus récents.

<sup>3</sup> Sur les usages relatifs à ces différents noms d'un même personnage, voyez la préface.

## Les deux cousines

Il était sur le point de rentrer chez lui, quand la dame Tchang, qui vit un beau jeune homme bien fait et d'une physionomie heureuse et distinguée, imagina que ce pouvait être Sse Yeoupe, et entrant après lui sous la porte :

— Monsieur Sse, dit-elle, il est heureux que vous soyez chez vous ; je suis venue bien à propos.

Sse Yeoupe tourna la tête et voyant une vieille femme :

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— Je suis une messagère de joie, répondit en riant la dame Tchang.

— Quelle bonne nouvelle avez-vous encore à me donner de mon examen ? demanda Sse Yeoupe.

— Monsieur Sse, répondit la dame, le succès éclatant que vous avez eu au concours n'est qu'un médiocre sujet de joie, et l'on est déjà venu vous l'annoncer. Mais la nouvelle que je vous apporte est un véritable coup du ciel, la chose la plus heureuse du monde.

Sse Yeoupe se mit à rire :

— S'il en est ainsi, dit-il, entrez, je vous prie, et venez vous asseoir pour me la raconter.

La dame Tchang suivit Sse Yeoupe dans sa chambre et s'assit. Quand elle eut pris le thé, Sse Yeoupe renouvela sa question :

— Quel autre sujet que son examen un pauvre bachelier tel que moi peut-il avoir de se réjouir ?

— Monsieur Sse, vous êtes à la fleur de l'âge et vous vivez seul ; si je vous offrais une personne riche, noble, une demoiselle d'une beauté parfaite pour être votre dame, ne serait-ce pas un coup du ciel, et la chose la plus heureuse du monde ?

Sse Yeoupe se mit à rire :

## Les deux cousines

— Bonne femme, dit-il, si je m'en rapportais à vos paroles, ce serait en effet un grand sujet de joie pour moi ; mais la chose est-elle bien telle que vous me le dites ?

— Remerciez-moi bien seulement ; je vous réponds de la réalité de la chose.

— Eh bien ! apprenez-moi à quelle famille appartient la demoiselle, et quels dons elle a reçus de la nature.

— Il ne s'agit point ici de ces magistrats qui ont exercé jadis de hautes charges ; c'est un grand personnage, actuellement employé à la cour, et qui est venu ici par congé, c'est Gou l'académicien. Sa richesse et son rang vous sont bien connus, monsieur Sse, et il est inutile que je vous en entretienne en détail. Je vous dirai seulement que sa fille, nommée Woukiao, a maintenant dix-sept ans, et qu'elle est si belle, que, s'il y en a de pareilles dans le ciel, il n'y en eut jamais sur la terre, fût-ce même en peinture. Tout ce que je craindrais, si vous la voyiez, ce serait que vous n'en fussiez ensorcelé.

— Si c'est la fille du docteur Gou, et si elle est si parfaitement belle, pourquoi ne l'a-t-il pas donnée à quelque grand personnage décoré comme lui de la ceinture d'honneur ? Comment se fait-il qu'il vienne chercher un pauvre bachelier tel que moi ? Il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. J'ai peur que cette jeune demoiselle ne soit pas aussi belle que vous dites.

— Monsieur Sse, vous ne savez peut-être pas une chose : ce seigneur Gou a reçu du ciel un caractère singulier. Tout ce qu'il y a de magistrats et de grands dans la ville sont venus lui demander sa fille ; il les a tous refusés. On dit qu'il y a un grand nombre de jeunes gens, fils ou neveux des premières maisons du pays, qui ont été repoussés de cette manière. Ces jours-ci, il a vu, je ne sais dans quel endroit, des vers de votre façon, qui, dit-il, annoncent un rare talent. Il en a été charmé, au point de vouloir vous appeler à lui, et faire de



## Les deux cousines

vous son gendre. C'est un effet de votre heureuse destinée, un bonheur que vous avez apporté en naissant, reste de celui qui vous était promis dans une existence antérieure <sup>1</sup>. Quel doute pouvez-vous avoir sur la beauté de cette jeune demoiselle ? Vos soupçons sont ridicules. Sous le rapport du rang, il y a parmi les magistrats ou les grands de la ville bien des gens qui iraient de pair avec le docteur Gou ; mais à l'égard de la beauté, on ne trouverait ni dans la ville, ni dans tout l'empire, une personne aussi accomplie que sa fille. Je ne suis point capable de vous tromper, monsieur Sse ; mais si vous craignez d'être induit en erreur, vous n'avez qu'à prendre des informations.

Sse Yeoupe se mit à rire :

— Bonne mère, dit-il, je vous entends bien, mais je ne saurais ajouter une confiance entière à ce que vous dites. Ne pourrais-je m'en assurer par moi-même ? Je serais tout-à-fait tranquille alors.

— Voilà bien une autre plaisanterie, monsieur Sse ! comment voudriez-vous qu'une jeune demoiselle, la fille d'un magistrat de distinction, se laissât voir par un homme ?

— Bonne mère, si cela n'est pas possible, vous pouvez vous en retourner près d'elle, répondit Sse Yeoupe.

— J'ai fait pendant la moitié de ma vie l'office d'entremetteuse, et je n'ai jamais rien vu de si étrange. Le seigneur Gou a une fille d'une beauté ravissante ; il la refuse à je ne sais combien de partis riches et honorables ; il se porte de lui-même à vous donner la préférence, et c'est, vous, quand un bonheur inespéré vous tombe du ciel, qui faites des façons et des difficultés pour l'accepter. Dites-moi vous-même si ce n'est pas une chose extrêmement ridicule.

---

<sup>1</sup> Idée prise du dogme de la métempsycose, et d'après laquelle les vertus et les mérites qu'on s'est acquis durant une première vie sont portés en compte sur le bonheur dont on doit jouir dans quelque vie subséquente.

## Les deux cousines

— Je ne fais ni façons, ni difficultés ; mais le mariage est une grande et importante affaire, au sujet de laquelle on se permet bien des tromperies. Voilà pourquoi je n'oserais me fier légèrement à ce qu'on me dit. Bonne mère, si vous avez réellement tant de bienveillance pour moi, ne soyez pas si sévère, et faites que je puisse m'assurer par un coup d'œil de la vérité de ce que vous dites. Je ne me bornerai pas à de vains remerciements, je vous aurai une obligation que je n'oublierai de ma vie.

La vieille dame réfléchit quelques instants ;

— Monsieur Sse, dit-elle enfin, vous êtes défiant à l'excès ; si je ne vous procure pas le moyen de la voir, vous direz que j'ai voulu vous en imposer. Eh bien ! soit, je ferai pour vous tout ce qu'il est possible de faire.

— Si vous avez cette bonté, je vous devrai beaucoup de reconnaissance, dit Sse Yeoupe.

— Derrière la maison du seigneur Gou, reprit la vieille dame, il y a un parterre qui donne précisément sur les fossés de la ville, du côté du boulevard oriental. Dans ce parterre on a construit un pavillon qui s'élève au-dessus des murs du jardin ; de ce pavillon on a une vue superbe sur la ville et sur les environs : en allant vous promener le long des boulevards, il vous sera très aisé de reconnaître ce pavillon. Dans ce moment-ci, où les pêchers sont en pleine fleur, madame Gou et sa fille se plaisent à aller les considérer du haut du pavillon. Puisque vous voulez absolument voir cette demoiselle à la dérobée, faites semblant de vous promener au-dessous du pavillon. Peut-être qu'en allant et en venant, le hasard voudra que vous aperceviez sa figure. Mais gardez-vous bien d'en ouvrir la bouche à qui que ce soit. Si le seigneur Gou venait à savoir une pareille chose, il me serait impossible de vous être de la moindre utilité.

— Bonne mère, reprit Sse Yeoupe, vous me rendez un véritable service : comment oserais-je vous compromettre par une

## Les deux cousines

indiscrétion ? Mais puisqu'il en est ainsi, il ne faut pas que vous retourniez encore chez le seigneur Gou. Attendez un jour ou deux, et revenez savoir ce que j'aurai pu faire.

— Soit, répondit l'entremetteuse ; vous êtes bien affairé aujourd'hui ; mais prenez garde quand vous l'aurez vue et que vous viendrez me prier, que je ne sois aussi affairée à mon tour. Si cela arrive, vous n'aurez pas le droit de le trouver mauvais.

— Non, non, dit en riant Sse Yeoupe ; je ne vous demande que cette seule chose, et je vous devrai tout mon bonheur.

— Puisque vous avez pris votre parti, je vais m'en aller et je reviendrai dans deux ou trois jours savoir les nouvelles.

— Oui, oui, lui dit Sse Yeoupe.

La dame Tchang se leva et sortit.

Les discours de la vieille dame avaient ému et enflammé Sse Yeoupe. Dès le lendemain, sans rien dire à personne, sans même prendre avec lui son valet, il s'en alla tout seul et secrètement se promener derrière le parterre de la maison du docteur Gou. Il reconnut d'un coup d'œil le pavillon qui s'élevait au-dessus de la muraille ; les fenêtres étaient garanties de l'ardeur du soleil par des rideaux de gaze, et par des jalousies peintes en rouge et à moitié baissées. Il était venu de trop grand matin ; tout était tranquille, on n'entendait aucune voix. Il resta debout quelque temps en cet endroit, puis craignant de ne pouvoir y demeurer assez longtemps, il se mit à se promener en long et en large. Après avoir passé un certain temps de cette manière, il s'en revint dîner et ensuite il retourna se promener de nouveau comme auparavant, la mémoire toute remplie de ce qu'on lui avait dit.

Cette fois il fut plus heureux : comme il passait devant le pavillon, il y entendit la voix de personnes qui riaient et parlaient ensemble. Il eut peur qu'on ne le vît regarder de ce côté ; et pour se mettre à couvert, il entra sous un bouquet de grands ormes, où il fit semblant de cueillir des herbes

## Les deux cousines

sauvages qui croissaient le long des murs de la ville, mais sans cesser de tenir à la dérobée les yeux fixés sur le pavillon.

Un instant après il vit deux femmes de chambre qui, soulevant le rideau de la fenêtre, en ouvrirent les deux volets. Le soleil approchait du midi, et un vent léger, soufflant par intervalles, apportait à Sse Yeoupe un air chargé des plus suaves parfums du matin. Le bruit qu'il avait entendu vint augmenter son émotion. En se relevant, il aperçut un couple d'hirondelles qui du haut de la poutre peinte, sur le toit du pavillon, étaient venues se poser devant la jalousie, et voltigeaient en se jouant, avec cette vivacité et ces mouvements gracieux, doux effet des influences du printemps.

Dans ce moment une des femmes qui étaient debout à côté de la fenêtre se mit à appeler à haute voix :

— Mademoiselle ! dit-elle, venez vite voir ces hirondelles ! comme elles voltigent avec grace !

Elle n'avait pas fini de parler, qu'une jeune demoiselle qui se tenait à demi cachée s'avança près de la fenêtre :

— Où sont ces hirondelles ? demanda-t-elle.

En même temps les hirondelles, voyant du monde, s'envolèrent et vinrent se cacher dans le feuillage des saules. La femme de chambre les montra du doigt :

— Ce n'est pas ici, dit-elle, les voilà.

Sa jeune maîtresse s'avança avec empressement, et se tint à mi-corps en dehors de la fenêtre : et comme les hirondelles volaient de côté et d'autre, Sse Yeoupe eut tout le temps de la considérer :

« Sa coiffure était ornée de perles et de plumes d'alcyon : elle était vêtue d'une robe de satin. Sa taille était régulière et élégante ; mais quoiqu'elle eût les graces et les attraits d'une vierge, sa figure n'avait rien de distingué, et ses traits ne brillaient point d'un éclat

## Les deux cousines

extraordinaire <sup>1</sup>. Nulle expression dans ses yeux, ni dans ses sourcils ; une réserve empruntée sur son visage ; ses lèvres, son teint chargés de fard, tout, dans sa physionomie, était l'effet de l'art. Qui eût deviné que deux filles, de figures si différentes, vivaient dans la même maison, l'une à l'orient, l'autre à l'occident ? qu'une colombe et une pie habitaient dans le même nid ?



Les hirondelles

Cette demoiselle n'était pas Woukiao, c'était Wouyan, la propre fille du docteur Gou. Mais comment Sse Yeoupe eût-il pu soupçonner sa méprise ? Il n'avait entendu parler que d'une seule jeune fille. Avant de l'avoir vue,

---

<sup>1</sup> Un traducteur moins réservé aurait mis que *la physionomie de cette belle manquait d'idéal*. C'est bien là le sens des paroles de l'auteur.

## Les deux cousines

son cœur était rempli d'agitation ; mais dès qu'il l'eut considérée, il demeura tout interdit.

« J'ai été bien avisé, se dit-il à lui-même, de venir jeter un coup d'œil ici. Si je m'en étais rapporté aux discours de la dame Tchang, que serait-il arrivé de moi, dans une occasion où il s'agit de ma vie entière ? »

Il sortit tout doucement du bosquet où il s'était tenu caché. La jeune demoiselle, voyant qu'il y avait quelqu'un sous les arbres, se retira précipitamment de la fenêtre, et rentra dans le pavillon ; Sse Yeoupe, déjà tout refroidi, ne s'arrêta pas à la considérer plus attentivement, et reprit le chemin par où il était venu.

On cherche une fleur, et on ne trouve qu'un saule <sup>1</sup> ;  
On voulait entendre, une hirondelle, et c'est le cri d'un loriot,  
C'est le même air de jeunesse répandu sur le visage,  
Mais que la beauté et la laideur inspirent des sentiments différents !

Deux jours après cette aventure, la dame Tchang revint s'informer de ce qui s'était passé :

— Seigneur Sse, demanda-t-elle, cet objet dont nous avons parlé l'autre jour, l'avez-vous déjà vu ?

Sse Yeoupe fit une réflexion : « Le docteur Gou, dit-il, est un grand personnage dans la littérature. Il jouit d'une haute considération. Si je dis que j'ai vu sa fille, et que la trouvant laide, je ne veux pas de son alliance, ma conduite lui semblera inconvenante et il pourra s'irriter de mon dédain. Je dois colorer mon refus et en dissimuler les motifs. » Alors, s'adressant à la dame Tchang :

— Je n'ai pas encore été à l'endroit dont nous avons parlé l'autre jour, répondit-il, comment aurais je pu voir la personne en question ?

---

<sup>1</sup> Chercher des fleurs, trouver des saules, façons de parler proverbiales quand il s'agit de vers, à cause des sujets qui se présentent ordinairement à l'imagination des poètes chinois.

## Les deux cousines

— Et par quelle raison n’y avez-vous pas été, monsieur ? demanda la vieille dame.

— C’est que j’ai repensé à cette affaire, répondit Sse Yeoupe ; c’est un grand personnage que cet académicien, un homme d’un rang éminent. Si j’allais en cachette voir sa fille, et que je fusse surpris par quelqu’un, ce serait pour lui comme pour moi une chose infiniment désagréable. D’ailleurs j’aurais bien pu attendre depuis le matin jusqu’au soir, sans être servi par le hasard. Il faut, bonne mère, que vous preniez la peine de reporter ma réponse.

— Vous l’avez vue, ou vous ne l’avez pas vue, monsieur ; je dois là-dessus m’en rapporter à vous ; mais ce que je vous ai dit ne s’écarte en rien de la vérité. Veuillez bien y songer encore.

— Ce n’est pas le seul motif qui me retient. Un lettré du premier ordre, comme ce docteur, un pauvre bachelier tel que moi, peuvent-ils se convenir l’un à l’autre ?

— Ce n’est pas vous qui allez le chercher ; c’est lui qui vient au devant de vous. Quelle difficulté pourrait-il y avoir ?

— Je suis très honoré de la préférence singulière qu’il veut bien m’accorder ; mais je ne suis pas disposé à en profiter, j’aurais lieu d’en être humilié. Décidément, je n’ose accepter cette proposition.

La dame Tchang essaya à plusieurs reprises de le faire changer de résolution ; mais ses exhortations ne produisant aucun effet, elle se vit obligée d’y renoncer et de prendre congé de Sse Yeoupe, pour venir rendre compte de ce qui s’était passé au docteur Gou.

Ce jour-là Gou n’était pas chez lui, et la dame Tchang, entrant dans l’appartement intérieur, demanda à parler à la maîtresse de la maison. Dès que celle-ci l’aperçut :

— Quelles nouvelles de l’alliance que vous avez bien voulu vous charger de conclure ? lui demanda-t-elle.

## Les deux cousines

— On ne doit répondre de rien d'avance dans ce monde ! répliqua la dame Tchang en secouant la tête. Sur dix alliances de ce genre, on n'en manquerait pas une. Qui eût jamais deviné qu'un pauvre bachelier ferait difficulté d'accepter une pareille proposition ?

— Monsieur m'a dit que ce jeune homme avait beaucoup de mérite et d'agrément. D'où peut provenir son obstination ? demanda madame Gou.

— Ne vous formalisez pas si je vous parle d'une autre personne, reprit l'entremetteuse. Celui-ci peut avoir du mérite, et une figure agréable, mais c'est un homme abandonné du ciel. J'aurais à vous proposer un excellent parti, c'est le fils du gouverneur Wang ; il a dix-neuf ans, et quant à l'extérieur et au talent, il ne le cède en rien au bachelier Sse. D'ailleurs sa famille et sa fortune seraient tout-à-fait assorties. Si vous vous rejetez de ce côté, madame, vous n'auriez, j'en suis bien sûre, aucun sujet de vous en repentir.

— C'est bien, repartit madame Gou ; quand mon mari reviendra, je lui en parlerai.

L'entremetteuse se retira, et le docteur Gou étant rentré quelque temps après, sa femme lui rendit compte de tout ce qu'elle avait appris de la dame Tchang. Ce récit fit soupirer Gou, qui demeura quelque temps sans rien dire :

— Quel motif peut-il avoir de me refuser ? s'écria-t-il ensuite. C'est cette entremetteuse qui n'aura pas su s'expliquer ; mais il me reste un autre moyen.

Aussitôt il appela un domestique :

— Prends un de mes billets de visite, lui dit-il, et vas au collège inviter le jeune M. Lieouiutching à venir me voir.

Le domestique ne fut pas longtemps à s'acquitter de la commission, et il revint annoncer que la personne à qui il avait porté l'invitation allait venir.



## Les deux cousines

Il faut savoir que ce Lieouiutching était un autre étudiant du même collège, également distingué par ses talents. Il avait été pendant quelque temps disciple du docteur Gou : aussi, tout en recevant l'invitation, il s'était montré fort empressé de s'y rendre. Après les cérémonies d'usage, il s'adressa aussitôt à Gou :

— Respectable maître, lui dit-il, vous avez mandé votre disciple ; quelle commission avez-vous à lui donner ?

— Nulle autre que celle-ci, répondit Gou. J'ai une fille qui se nomme Woukiao. Elle a maintenant dix-sept ans ; elle a quelque beauté, mais surtout beaucoup d'esprit, et elle ne l'emporte pas seulement sur les autres personnes de son sexe par les agréments de la figure ; elle a acquis des talents distingués en tout genre de poésie et de littérature. Elle est l'objet de toute la tendresse de ma femme comme de la mienne. Bien des hommes en place me l'ont fait demander ; mais j'ai pensé que l'on trouvait rarement un mérite solide chez les jeunes gens nés de familles riches et de distinction. Il y a quelques jours qu'étant allé voir les arbres en fleur, j'ai rencontré par hasard le jeune homme qui a obtenu la première place au dernier examen, Sse Yeoupe. J'ai été frappé de ses agréments, de ses connaissances, et du talent distingué qu'il a pour la poésie, et j'ai conçu le désir de lui donner ma fille <sup>1</sup>. Il y a quelques jours que j'ai chargé une entremetteuse d'aller lui en faire la proposition, mais il l'a refusée, je ne sais par quel motif. J'imagine que c'est par la faute de cette femme dont les discours n'auront pu lui inspirer assez de confiance. Je voudrais, mon jeune ami, que vous prissiez la peine de lui parler, et de pénétrer ses intentions.

---

<sup>1</sup> Plus poétiquement dans l'original, *de l'attirer dans la partie orientale de ma maison. L'Orient*, ainsi qu'on en verra plus tard bien des exemples, est toujours l'emblème du mariage. *Le vent d'Orient*, *le soleil à l'Orient*, *le mur oriental*, *un hôte d'Orient*, sont toutes des expressions formées d'après cette idée, et qui, de la poésie, ont passé dans le langage le plus ordinaire de la conversation.

## Les deux cousines

— Le seigneur Sse Liansian est effectivement par sa figure et par son talent le jaspe qui donne de l'éclat à notre maison. Quand l'inspecteur a proclamé le résultat du concours, tout le monde s'est répandu en éloges sur son compte. La préférence que vous accordez à un tel homme sur ceux qui ont en partage les richesses et les honneurs, est une marque de cette bienveillance générale dans laquelle vous vous complaisez, et de cette pureté semblable à la glace qui distingue votre caractère. Je suis très honoré du choix que vous faites de moi pour tenir *le manche de la coignée*. Dès demain matin je m'acquitterai de vos ordres. J'imagine que le jeune Sse sera charmé de pouvoir élever les yeux jusqu'à vous, mon respectable maître, qui serez pour lui comme la montagne sacrée ou comme l'étoile polaire. Il n'est personne qui ne souhaite l'appui d'un grand arbre.

— Si vous avez tant de complaisance, reprit le docteur Gou, je ferai mes efforts pour vous marquer ma gratitude. Mais, mon jeune ami, continua-t-il, au dernier examen, vous avez sans doute obtenu un rang distingué.

— J'ai peu de talent, répondit Lieouiutching, je n'ai pu être placé que sur la seconde liste.

— Vous avez un mérite éminent, mon jeune ami, et fait pour la première liste. Comment se fait-il que vous n'y soyez pas compris ? La première fois que je verrai sa seigneurie l'inspecteur Li, je veux lui en parler.

— Les résultats du concours, répartit Lieouiutching, sont aux yeux de l'examineur un objet de haute importance et d'intérêt général. Je suis soumis à sa décision ; mais si vous daignez jeter un regard sur votre disciple, et me procurer quelque avancement par votre recommandation, ce sera de votre part la marque d'une bonté toute particulière.

Après cet entretien, Lieouiutching se leva et prit congé du docteur Gou.

## Les deux cousines

On rencontre un homme, on lui demande un service ;  
s'il l'accorde, on devient son ami.

Mais quand on voit ouvrir les portes à quelqu'un,

Qu'il est difficile de savoir si c'est pour l'intérêt du public ou des particuliers !

Si l'on veut savoir comment Lieouiutching s'acquitta de sa commission,  
on n'a qu'à lire le chapitre qui suit.

@

### CHAPITRE V

#### Un pauvre bachelier refuse d'épouser une riche demoiselle

@

Une vaine curiosité coûtera mille regrets au jeune lettré.  
Se sera-t-il bien exactement informé du vrai, du faux ?  
L'homme pénétrant trouvera un sujet de joie dans les paroles échappées aux  
génies ;  
Et l'étourdi regrettera la confiance qu'il aura mise à des discours en l'air.  
Il y a des lacunes dans la conduite même de l'homme le plus sage.  
Ses paroles, quelque mesurées qu'elles soient, donnent lieu à des malentendus,  
Et pourtant, nous nous fions au rapport de nos oreilles ;  
La vérité, l'erreur, n'ont pas d'autre fondement dans notre esprit.

La réputation de Sse Yeoupe s'était considérablement accrue, depuis qu'il avait été désigné pour la première place du concours. On admirait en lui un âge si peu avancé, un talent déjà si distingué, et les agréments peu communs de la figure. Tous ceux qui avaient des filles auraient désiré qu'il devînt leur gendre. De son côté, Sse Yeoupe se livrait à des réflexions qui le faisaient soupirer. « Des cinq sortes de relations qui règlent la vie de l'homme <sup>1</sup>, se disait-il à lui-même, les deux premières n'existent pas pour moi : une mort prématurée m'a enlevé mon père et ma mère, et je n'ai point de frères. Pour ce qu'un sujet doit à son prince, un ami à son ami, il faut attendre qu'il se présente des occasions de le remplir. Si je n'épouse une femme accomplie, d'une beauté parfaite, digne d'être ma compagne, que sera Sse Yeoupe dans ce monde ? A quoi lui servira-t-il d'avoir donné tant de temps à l'étude et à la poésie, d'être devenu lui-même un poète ? Livré tout entier à de vaines imaginations ou à des sentiments sans objet,

---

<sup>1</sup> Ces cinq devoirs sont ceux du fils envers son père, du frère envers son frère, du mari à l'égard de sa femme, du sujet envers son prince, et de l'ami à l'égard de son ami.

## Les deux cousines

quel sera mon refuge ? La mort même ne m'offrira aucune consolation <sup>1</sup>.

Tout occupé de ces idées, lorsqu'on vint lui faire des propositions de mariage, il prit des informations, et le résultat en ayant été peu favorable aux personnes dont il s'agissait, il ne balança pas à les refuser toutes. Ceux qui se virent ainsi rebutés finirent par se rebuter à leur tour. Le docteur Gou fut le seul qui, à cause de la commission que lui avait laissée Pe Thaihiouan, craignit de manquer une si belle occasion de lui donner pour gendre un homme de mérite, et ce fut par ce motif qu'il chargea Lieouiutching d'aller parler à Sse Yeoupe.

Lieouiutching ne mit aucun retard à s'acquitter des ordres du docteur Gou. Il vint trouver Sse Yeoupe, et après quelque préparation, il lui expliqua le motif de sa visite.

— Il y a déjà une entremetteuse qui est venue, ces jours derniers, me parler à ce sujet, répondit Sse Yeoupe ; je lui ai exprimé mon refus de la manière la plus positive. Comment se fait-il, monsieur, que vous preniez encore une fois la peine de venir pour la même affaire ? Je dois naturellement beaucoup de déférence à vos sages avis ; mais j'ai déjà pris ma résolution. Je ne puis absolument pas vous obéir.

— Le seigneur Gou est l'un des respectables habitants des jardins académiques, reprit Lieouiutching. Par ses biens, il est le premier de la ville. Il aime tendrement sa fille, il la chérit à l'égal des perles et des pierres précieuses. Je ne sais combien de jeunes gens des premières maisons de la ville, et décorés de la ceinture, sont venus la lui demander il les a tous refusés. Mais touché de votre mérite et des agréments de votre figure, il veut au contraire qu'on insiste auprès de vous. C'est, au reste, le parti le plus avantageux du

---

<sup>1</sup> Les consolations que la mort offre à un Chinois consistent dans la certitude que les enfants qu'il laisse après lui rempliront avec exactitude les devoirs funéraires d'où dépend la tranquillité des mânes. On a parlé de ces préjugés chinois dans la préface.

## Les deux cousines

monde sous tous les rapports : comment se peut-il que vous vous y refusiez avec tant d'obstination ?

— De toutes les affaires humaines, répartit Sse Yeoupe, la première et la plus importante est le mariage. Mais si les talents et les qualités extérieures ne sont pas bien assortis, c'est véritablement un esclavage auquel on est condamné pour toute la vie. Doit-on prendre un pareil engagement à la légère ?

Lieouiutching se mit à rire :

— Mon frère, dit-il, ne vous formalisez pas de ce que je vais vous dire. Sans doute vous venez d'avoir un grand succès dans votre examen ; mais c'est une gloire de quelques heures, qui n'empêche pas que vous ne soyez un pauvre bachelier. Comment pouvez-vous imaginer que la fille d'un académicien ne soit pas pour vous un parti sortable, pour ne rien dire de plus ? Sans parler de sa beauté, sans dire qu'elle est comme une fleur et pareille au jaspe, son rang, monsieur, et sa richesse, si vous voulez en prendre possession, sont un assaisonnement que chaque jour vous savourerez davantage <sup>1</sup>.

— Il est inutile que vous mettiez en avant ces deux mots de rang et de richesse, mon frère. Nous avons déjà quelqu'accès dans le bosquet de la littérature, et je me flatte que nous ne serons pas longtemps pauvres et inconnus ; mais je ne sais si, dans toute ma vie, je serai assez heureux pour trouver la femme accomplie qui serait vraiment digne d'être aimée.

— Voilà qui est encore plus plaisant ! dit Lieouiutching. Puisque vous doutez si peu de la richesse et du rang qui vous attendent, avez-vous jamais vu un homme opulent et de distinction chercher une femme aimable et n'en pas rencontrer ?

---

<sup>1</sup> Plus littéralement : Ce sera comme si, chaque jour, vous aviez de la soupe jaune aux racines.

## Les deux cousines

— Mon frère, reprit en riant Sse Yeoupe, n'accordez pas tant d'estime aux honneurs et aux biens, et ne faites pas si peu de cas de femmes aimables. Autrefois comme aujourd'hui, tout homme qui s'est distingué par ses talents a pu acquérir de la fortune et mériter un rang élevé. Mais y a-t-il jamais eu beaucoup de femmes aimables et d'une beauté parfaite ? Si le talent va sans la beauté, je n'appelle pas celle qui le possède une femme accomplie. Si la beauté est dépourvue de talent, ce n'est pas non plus une femme parfaite à mes yeux. Et si le talent même et la beauté se trouvaient réunis dans une personne dont, au reste, les goûts et les sentiments ne s'accorderaient pas avec les miens, comme les battements du pouls, ce ne serait pas encore là la femme aimable qu'il faut à Sse Yeoupe.

— Vous êtes fou, mon frère ! s'écria Lieouiutching, avec un grand éclat de rire. Si c'est une femme aimable de cette espèce qu'il vous faut, c'est parmi les chanteuses et les courtisanes que vous devez l'aller chercher.

— Je pense en cela comme le prince de la littérature, répondit Sse Yeoupe. L'union formée par l'harmonie des cœurs est ce qui prépare le bonheur de deux époux à cheveux blancs, sans cesse occupés à veiller l'un sur l'autre <sup>1</sup>. Quand je m'en rapporte aux saines maximes de la haute antiquité, qu'est-il question de courtisanes et de chanteuses ?

— Mon frère, ne perdez pas votre temps à répéter ces vaines maximes de la haute antiquité pour négliger le bien réel que vous avez devant les yeux, dit Lieouiutching.

— Soyez tranquille, mon frère, répliqua Sse Yeoupe. J'en ai déjà fait le serment. Si je ne rencontre pas la femme accomplie dont je vous ai parlé, mon parti est pris de ne me marier de ma vie.

---

<sup>1</sup> C'est une expression de Confucius en parlant des époux qui ont vieilli dans la jouissance du bonheur conjugal, têtes blanches, dit-il, qui veillent l'une sur l'autre.

## Les deux cousines

Lieouiutching fit un nouvel éclat de rire :

— Ainsi donc, dit-il, si sa majesté vous appelait pour vous donner une princesse de sa maison, vous vous y refuseriez ? Voilà assurément le dessein le plus judicieux du monde ! Avec tout cela, mon frère, gardez-vous de tenir à une résolution qui, en vous faisant manquer une pareille occasion, vous engage dans une route où vous pourriez trouver le repentir à moitié chemin.

— Je ne m'en repentirai pas, bien certainement, répondit Sse Yeoupe.

Lieouiutching se vit obligé de prendre congé de lui et d'aller rendre compte de sa démarche au docteur Gou. Quand celui-ci eut appris que Sse Yeoupe avait obstinément refusé sa proposition, il entra dans une grande colère, et s'emportant en injures :

— Quoi ! s'écria-t-il, ce petit animal se donne de pareils airs ! Parce qu'il a obtenu la première place à l'examen, il croit pouvoir tenir une conduite aussi inconvenante, aussi contraire aux lois de la politesse ! nous verrons si ce grade de bachelier dont il est enorgueilli est une chose aussi solidement terminée qu'il l'imagine.

En finissant ces mots, il se mit à écrire à l'examineur, et après lui avoir fait part de ce qui venait de se passer, il lui demanda de retirer à Sse Yeoupe le rang éminent qu'il lui avait accordé à l'examen. Cet examineur, dont le nom de famille était Li, et le surnom personnel Meouhio, était du même âge et du même collège que le docteur Gou. A la vue de la demande que celui-ci lui adressait, il éprouva le désir de lui donner satisfaction. Toutefois, touché du mérite et des qualités de Sse Yeoupe, auquel il n'avait aucun reproche à adresser, il eût voulu lui sauver cette mortification. Mais entièrement dévoué aux volontés de Gou, il prit le parti d'envoyer chercher le principal du collège et de le charger secrètement de prévenir Sse Yeoupe, en lui faisant part des intentions qu'on avait à son égard, pour l'obliger à se prêter aux propositions de mariage du docteur Gou, et à lever ainsi l'obstacle qui allait s'opposer à sa promotion. Le principal ayant reçu



## Les deux cousines

ces ordres, fit sur-le-champ inviter Sse Yeoupe à se rendre à son cabinet, et lui rendit compte de tout ce qui venait de se passer.

— Je remercie mes dignes maîtres des marques de bienveillance qu'ils m'accordent, répondit Sse Yeoupe. Votre disciple devrait sans doute exécuter les ordres qu'il plaît à son maître de lui donner, mais j'ai quelques motifs particuliers, que je ne puis déclarer devant vous ; tout ce que j'ose vous demander, quand vous verrez le seigneur examinateur, c'est, à tout prix, de lui faire agréer mon refus. Je vous en aurai infiniment de reconnaissance.

— Vous avez tort, mon jeune ami, répliqua le principal, vous avez vingt ans ; c'est le moment de songer à votre établissement. Le seigneur Gou a l'extrême bonté de vous rechercher, et de faire les premières démarches : c'est pour vous l'affaire la plus heureuse du monde. Je ne vous parle pas de la richesse et du rang du seigneur Gou : votre mérite distingué peut vous les faire voir avec indifférence. Mais j'ai ouï dire que sa fille est douée de tous les attraits, de tous les talents imaginables. Quand vous vous feriez quelque violence pour répondre à ses vues, je ne vois pas qu'il en pût résulter de dommage pour vous. Quel motif peut vous porter à un refus si obstiné ?

— Je ne chercherai point à imposer à mon respectable maître, répondit Sse Yeoupe ; j'ai déjà pris les informations les plus précises au sujet de sa fille, et c'est ce qui fait que je ne puis absolument pas me soumettre aux désirs du docteur Gou.

— Si vous vous y refusez, mon jeune ami, il serait difficile de vous contraindre. Mais le seigneur Gou est contemporain et condisciple du seigneur examinateur, et a par conséquent beaucoup d'influence sur son esprit. Si l'affaire ne se conclut pas à son gré, j'ai peur, mon jeune ami, qu'il n'en arrive quelque chose de fâcheux pour votre promotion.

Sse Yeoupe se mit à sourire :

## Les deux cousines

— De quelle promotion s'agit-il ? serait-ce de ce collet verd <sup>1</sup> ? Je ne dois pas, pour une semblable perspective, m'engager dans une affaire grave, qui intéresse tout le reste de ma vie. Tout ce que je puis faire est de me soumettre aux décisions du seigneur examinateur.

Et en disant ces mots, il se leva, prit congé et sortit.

Le principal voyant l'affaire manquée, le fit savoir sur-le-champ à l'examineur. A cette nouvelle, l'examineur mécontent se dit à lui-même : « Puisque ce jeune homme est d'un caractère peu traitable, je veux lui retirer son rang. »

De nouvelles réflexions se présentèrent à son esprit : « Tout autre bachelier, dit-il, accepterait avec empressement un si brillant parti, quand l'idée même ne lui en serait venue qu'en songe, et celui-ci s'exposerait à la mort plutôt que d'y accéder ! c'est pourtant un jeune homme qui annonce d'heureuses dispositions. C'est à regret que je me vois obligé d'agir ainsi envers lui. »

Comme il était dans cette indécision, le bruit d'un de ces bâtons creux que portent les gardes de nuit annonça la gazette, et l'un des huissiers vint en apporter un exemplaire à l'examineur. Celui-ci la prit et en la parcourant il vit un article relatif aux récompenses et promotions accordées à des officiers qui avaient rendu d'importants services : à un maître des cérémonies qui, pour sa belle conduite, était promu au grade de conseiller à la cour des ouvrages publics. C'était Pe Hiouan qui, envoyé hors des frontières de l'empire pour remplir une mission au camp des Tartares, et complimenter l'empereur captif, s'était acquitté avec honneur de cette double commission ; de retour à la cour, on avait reconnu ses services en lui accordant effectivement le rang de conseiller au ministère des ouvrages publics. En même temps, le mauvais état de sa santé l'avait obligé de solliciter un congé, et on lui avait accordé la permission de prendre la poste

---

<sup>1</sup> Le signe du baccalauréat.

## Les deux cousines

et de revenir dans son pays, pour s'y rétablir, son service ne l'appelant pas en ce moment dans la capitale.

Dans un autre paragraphe du même article, l'inspecteur-général Yang Tchaothing, présenté au nombre des magistrats recommandables par leurs services, était élevé au rang de conseiller de seconde classe avec une augmentation d'appointements. Un troisième paragraphe, consacré aux membres de l'Académie impériale, annonçait que les magistrats chargés de la direction de ces assemblées littéraires que l'empereur honore de sa présence ayant été appelés à d'autres fonctions, Gou Koueï et quelques autres étaient mandés à la cour pour succéder à cette charge : les décrets relatifs à toutes ces nominations avaient été rendus par l'empereur.

Lorsque Li l'examineur vit que Gou était promu en dignité et appelé à la cour, et que Pe Hiouan, son parent, était dans un moment de faveur, il jugea que ni l'un ni l'autre ne jetteraient plus les yeux sur Sse Yeoupe, et aussitôt il envoya au collègue un placard sur lequel on lisait ces mots :

« Moi Li, inspecteur du collègue et examineur, j'ai pris des informations au sujet de l'élève Sse Yeoupe, et j'ai su qu'il était d'un caractère intraitable et obstiné, plein de confiance en son propre mérite, et de bonne opinion de lui-même, orgueilleux et impoli. Je devrais prendre à son égard des mesures sévères ; mais la commisération que m'inspire sa jeunesse m'engage à me contenter de rayer son nom de la liste des candidats, et de ne pas lui permettre de se présenter à l'examen. Voilà ce qui m'a paru convenable.

Quand le placard eut été apporté au collègue et que les bacheliers eurent connaissance de l'affaire, elle excita parmi eux une grande rumeur et beaucoup d'agitation. Toutes leurs conversations roulaient sur ce qu'ils venaient d'apprendre. Il y en eut qui se moquèrent de la simplicité de Sse Yeoupe ; d'autres qui exaltèrent la noblesse et l'élévation de son caractère ; quelques-uns, plus particulièrement liés avec lui, le gourmandèrent vivement :

## Les deux cousines

— Pourquoi, lui dirent-ils, n'avoir pas accédé à cette proposition de mariage ? Quelle raison de refuser l'alliance d'un magistrat distingué par son rang ? C'est sans doute ce refus qui vous a fait retirer votre grade de bachelier. Vous devriez faire une réclamation écrite, et aller la porter à l'examineur.

A cette proposition Sse Yeoupe se récria :

— C'est cette première place sur la liste des candidats qui m'a valu tout ceci, répondit-il ; aujourd'hui, s'il faut laisser tomber mon bonnet de bachelier, mes oreilles n'en seront pas moins nettes. Quel sujet aurais-je de m'affliger ? Vos exhortations, messieurs, sont ici tout-à-fait superflues.

Quand les jeunes condisciples de Sse Yeoupe virent comment celui-ci prenait les choses, ils se décidèrent à le quitter. Ainsi :

Trois parties d'obstination et sept d'imprudence  
Fermentent ensemble pour former le caractère du poète.  
Il dédaigne de s'expliquer avec les gens du monde ;  
Un ami seul peut percer le voile de son silence.

Laissons pour quelque temps Sse Yeoupe, et parlons maintenant du docteur Gou. Tout irrité qu'il s'était montré d'abord, il n'apprit pas que Sse Yeoupe avait été privé de l'avantage de son examen, sans former le dessein de le lui faire rendre quelques jours après. Mais sur ces entrefaites, il reçut la nouvelle des honneurs que Pe venait d'obtenir à son retour, ainsi que celle de sa propre nomination et de son rappel à la cour. Il s'empressa d'en venir faire part à Woukiao, et au milieu de la joie qu'en éprouva toute la famille, l'affaire de Sse Yeoupe lui sortit entièrement de la mémoire.

En recevant son brevet, Gou se serait sur-le-champ mis en route pour la capitale ; mais il voulait avoir une entrevue avec Pe, et remettre entre ses mains la demoiselle Woukiao dont la garde lui avait été confiée. Il prit donc le parti de l'attendre chez lui, et d'envoyer en même temps quelqu'un à sa rencontre pour le prévenir.

## Les deux cousines

De son côté, Pe, qui venait effectivement d'être nommé par un décret conseiller du ministère des ouvrages publics, prit la poste sans délai, pour revenir dans le village où il faisait sa demeure. Il garda l'incognito sur toute la route, et étant, en moins d'un mois, arrivé à Kinling <sup>1</sup>, il vint descendre chez Gou. Celui-ci eut la plus grande joie de le revoir, et Pe répondit à son accueil par les marques de la plus vive affection.

Après les premiers compliments, les deux amis entrèrent dans l'appartement intérieur et l'on fit avertir la demoiselle Woukiao de venir voir et saluer son père. Rien n'égalait la joie qu'ils éprouvèrent à se trouver réunis. Gou avait fait préparer un repas, et après avoir offert à Pe le coup du voyageur <sup>2</sup>, il se mit à boire avec lui. Ce fut alors qu'il demanda à son beau-frère des détails sur la mission que celui-ci venait de remplir en Tartarie.

Pe laissa échapper un soupir :

— Il n'y a rien à faire pour le service de l'empereur, dit-il. Quand je reçus ma commission, il y a quelque temps, il devait être question d'aller au devant de l'empereur captif ; mais les lettres de créance qui me furent remises ne parlaient que des informations à prendre sur la santé de ce prince, et des vêtements d'hiver que je devais lui offrir ; du reste pas un mot sur son retour. L'empereur fut très mortifié de cette circonstance, et Yesian, m'ayant pressé de questions, me mit dans le plus grand embarras. Tout ce que je pus lui dire fut que le retour de l'empereur captif était naturellement l'objet des vœux de notre gouvernement ; mais que comme on ignorait si le prince tartare serait disposé à y consentir, on n'avait pas osé toucher ce point dans les lettres de créance, et qu'on m'avait seulement chargé d'en conférer verbalement avec le général. Cette réponse ne satisfait nullement Yesian, et tout en consentant à traiter de la paix, il nous dit que pour l'autre objet il ne suffisait pas d'une

---

<sup>1</sup> Nanking.

<sup>2</sup> Littéralement pour laver la poussière.

## Les deux cousines

conférence verbale ; que puisque les lettres de créance ne parlaient pas du retour de l'empereur captif, il ne pouvait de son côté consentir au départ de ce prince ; que s'il agissait différemment, il s'exposerait au mépris du royaume du milieu ; qu'il fallait qu'on envoyât quelqu'autre personne pour cette négociation, et que pour lui, on le trouverait toujours dans les mêmes dispositions. Quand nous avons rendu compte de ce résultat de notre mission, la cour en a été un peu déconcertée ; mais on n'a pu se dispenser de députer Yangchen pour conclure.

— Et croyez-vous, demanda Gou, que l'intention de Yesian soit véritablement de consentir au départ du prince captif ?

— Autant que je puis en juger, il a véritablement cette intention ; et si Yangchen va en Tartarie, l'empereur captif ne peut guère manquer de revenir à la cour ; mais j'ai peur que ce retour ne mette l'empereur régnant dans un grand embarras, et c'est ce qui m'a engagé à prétexter une maladie et à solliciter promptement un congé, pour ne pas me trouver compromis dans toutes ces intrigues. Ce n'est pas le soin de ma conservation qui m'a engagé à la retraite ; mais les choses en sont venues à un point, que ce n'est pas un seul homme qui pourra y porter remède.

— Mon frère, répartit Gou, vous venez cette fois d'endurer le vent et la bruine, le danger et la fatigue. Vous n'avez pu vous en préserver ; mais la manière dont vous vous êtes acquitté de cette importante mission honore votre caractère et met le sceau à votre réputation. Pour moi, le décret que je viens de recevoir me rappelle à la cour ; je ne puis me dispenser de rentrer dans le filet : comment en sortirai-je ?

— Vous êtes, mon frère, répondit Pe, une plante des jardins académiques ; vous devez y croître et y grandir. Vous avez d'ailleurs pour ressource les examens généraux, et tôt ou tard vous ne pouvez

## Les deux cousines

manquer d'obtenir quelque mission. Vous ne devez avoir aucun sujet d'inquiétude à cet égard.

— Je l'espère, dit Gou. Mais, dites-moi, pourrons-nous, à l'avenir, nous trouver avec le vieux Yang ?

Pe se mit à rire :

— Quel homme sans cœur et sans caractère ! dit-il. A peine étais-je arrivé dans la capitale, qu'il est accouru deux ou trois fois pour me faire ses excuses. Le décret qui a proclamé mes services et augmenté mes appointements, n'a fait que redoubler son zèle et son affection pour moi. Il m'a adressé invitations sur invitations, et lorsqu'à mon départ de la capitale j'ai reçu le repas public, il est venu m'en offrir un autre en particulier. Quand j'ai vu qu'il prenait les choses de cette manière, malgré la mine que je lui faisais, je n'ai pu m'empêcher de boire et de me réjouir avec lui comme auparavant, et je n'ai pas trouvé de meilleure manière de le mortifier qu'en ne lui parlant de rien.

— C'est très bien, reprit Gou en riant, de le mortifier en ne lui parlant de rien ; mais je trouve qu'il mériterait d'être mortifié à coups de bâton.

Les deux amis restèrent à table et se divertirent ainsi une partie du jour. Le soir, Gou retint Pe à coucher ; mais le lendemain Pe voulut partir :

— J'ai prétexté une maladie pour retourner chez moi, dit-il, je n'oserais rester ici plus longtemps ; je craindrais de donner occasion à des caquets.

— Sans doute, répondit Gou, c'est ce que vous devez éviter ; mais il n'y a pas d'inconvénient à ce que vous restiez ici deux ou trois jours. Songez qu'après ceci nous ignorons quand nous pourrons nous revoir.

— Eh bien ! dit Pe, je resterai encore aujourd'hui ; mais demain, il faut absolument que je parte.

## Les deux cousines

— A propos, reprit Gou, en riant, il s'est passé ces jours derniers quelque chose d'assez plaisant ; je n'ai pas encore pu vous le raconter.

— Qu'est-ce donc ? demanda Pe.

— Je suis allé, il y a quelque temps, voir les pruniers en fleur, auprès du temple de la vallée des Immortels. Là, j'ai fait la rencontre d'un jeune bachelier qu'on nomme Sse Yeoupe, très bien de sa personne, sachant composer d'excellents vers, en un mot rempli de mérite et de capacité. J'ai fait prendre des informations ; il s'est trouvé que l'examineur Li lui avait donné la première place sur la liste du concours qu'il a présidé. J'ai pensé que ce pouvait être un bon parti pour ma nièce. Je lui ai envoyé une entremetteuse, ensuite un ami commun ; on y est allé deux ou trois fois. J'ignore quel motif il a eu ; mais il n'a jamais voulu accéder à ma proposition. Ne pouvant surmonter sa résistance, je me suis avisé d'écrire à l'examineur Li, pour le prier de venir à mon aide. L'examineur a fait connaître ses intentions au principal du collège. Celui-ci a parlé au jeune Sse, et lui a conseillé de se prêter à cette affaire. Croiriez-vous que ce petit obstiné n'a rien voulu écouter ? Quand l'examineur a vu qu'il était intraitable, il lui a retiré la première place qu'il lui avait assignée. Eh bien ! ce jeune homme n'a pas témoigné le moindre regret. Avez-vous jamais vu une affaire plus plaisante ?

Ce récit causa quelque surprise à Pe.

— Voila qui est bien singulier ! dit-il ; quelque mérite et quelques agréments qui distinguent ce jeune homme, la fermeté de sa conduite le rend plus respectable encore à mes yeux. Les hommes de talent ont chacun leur manière de voir, et ils ne doivent pas se faire de violence les uns aux autres. Il faut, mon frère, que dès demain vous alliez trouver l'examineur Li pour qu'il rétablisse ce jeune bachelier dans le rang dont il a été privé.



## Les deux cousines

— Rien n'est plus aisé, reprit Gou. Il est tout naturel de lui rendre sa place sur la liste du concours.

Les deux beaux-frères causèrent ainsi quelque temps de leurs affaires, et la journée se passa dans cet entretien. Mais le troisième jour Pe voulut absolument partir. Il emmena avec lui sa fille Houngiu, et après avoir fait ses remerciements au docteur Gou, il prit la route de Kinchi. De son côté, Gou se prépara à se rendre à la capitale. Ainsi :

Au lieu d'un fragment de verre brisé,  
On trouve un vêtement décoré d'une riche broderie.  
Cet autre croit sa gloire littéraire obscurcie ;  
Mais qui peut savoir si c'est une apparence ou une réalité.

Depuis que Sse Yeoupe s'était vu retirer les bruits de son examen, il passait son temps chez lui à boire, à faire des vers, à célébrer les saules et les fleurs. Quoiqu'il ne fût ni avide de renommée, ni fort touché de sa pauvreté, il ne pouvait rencontrer un beau site, sans se sentir ému et sans éprouver le regret de ne pas avoir une compagne digne de lui, et souvent seul, livré à ses pensées, il tombait dans des accès de mélancolie et de découragement. Les gens qui savaient combien il était difficile dans le choix d'une épouse, et qui ne reconnaissaient eux-mêmes à leurs filles que des qualités ordinaires, avaient cessé de venir lui parler de mariage. Lui de son côté avait renoncé à ses recherches, persuadé que l'aimable objet de ses désirs n'existait pas dans la ville.

Un jour que le printemps brillait dans tout son éclat, il lui prit fantaisie d'aller de bon matin hors de la ville, prendre le divertissement de la promenade, en rêvant à quelque sujet de poésie. Au moment même où il passait le seuil de sa porte, il aperçut plusieurs hommes habillés de bleu et coiffés de grands bonnets, montés sur des chevaux de poste. Tout en suivant la rue, l'un d'eux demanda à un passant dans quelle maison demeurait M. Sse.

— Dans celle-ci, répondit quelqu'un, et vous le voyez lui-même, debout devant la porte.

## Les deux cousines

Les cavaliers descendirent avec empressement de leurs chevaux ; et s'approchant au-devant de lui :

— Monsieur, lui dirent-ils, permettez-nous de vous demander si vous seriez M. Sse, fils du seigneur Sse Hao ?

— C'est moi-même, répondit Sse un peu surpris. Mais, messieurs, quel motif vous amène ?

— Nous sommes, dirent-ils, envoyés par sa seigneurie l'inspecteur général Sse, de la province de Honan.

— Je pense, dit Sse Yeoupe, que c'est de mon oncle paternel que vous voulez parler.

— De lui-même, répliquèrent-ils.

— Cela étant, messieurs, je vous prie d'entrer chez moi, pour que nous puissions nous entretenir ensemble.

Ils se rendirent à l'invitation de Sse Yeoupe et le suivirent dans son appartement. Là, ils se mirent en devoir de le saluer de la manière qui convient à des inférieurs.

— Un instant ! messieurs, dit Sse Yeoupe. Êtes-vous des domestiques de la maison de mon oncle, ou des employés de son bureau ?

— Nous sommes des courriers du gouvernement qu'il a dépêchés, répondirent-ils.

— En ce cas, messieurs, vous êtes employés à un service public : ce n'est point ici le cas d'une salutation en forme. Vous ne me devez qu'une révérence ordinaire.

Après ces compliments il invita ses hôtes à s'asseoir, et leur demanda où était actuellement le seigneur son oncle.

— A son retour d'une course d'inspection qu'il a faite dans la province de Houkouang, il se rend à la cour pour prendre de nouveaux ordres de l'empereur ; et il est dans ce moment à bord

## Les deux cousines

d'une barque, à l'embouchure du fleuve. Il désire, monsieur, vous emmener avec lui à la capitale, et c'est pour cela qu'il nous a chargés de vous apporter sa lettre et devenir vous chercher.

Et aussitôt ils tirèrent une lettre qu'ils remirent à Sse Yeoupe. Celui-ci l'ouvrit et y lut ce qui suit :

« Un pauvre oncle fait mille salutations à son cher neveu, et lui adresse la présente lettre :

Les affaires de l'Etat m'entraînent dans des courses perpétuelles, et me font passer sans cesse de l'orient à l'occident. Elles nous ont tenue éloignés l'un de l'autre, nous qui sommes comme la chair et les os. Cette pensée est pour moi un sujet d'affliction.

En apprenant, il y a quelques années, que ma belle-sœur avait quitté ce monde, j'ai été saisi de la plus vive douleur. Mais ce fut une grande consolation de savoir que vous faisiez dans vos études des progrès proportionnés à votre âge.. J'ai maintenant soixante-trois ans. Je sens que je commence à approcher du tombeau <sup>1</sup>. C'est un soir qui ne doit pas être suivi d'un matin ; car je n'ai pas d'enfants. Vous qui pouvez un jour vous faire un nom dans les lettres, vous avez perdu votre père et votre mère ; votre état d'orphelin vous condamne à une vie solitaire. Pourquoi ne viendriez-vous pas vous réunir à moi ? Comme vous verriez en moi un père, je trouverais en vous les sentiments d'un fils, et nous aurions, l'un dans l'autre, notre appui et notre consolation mutuelle : voilà l'affaire que votre oncle a le plus à cœur ; ne doutez pas que feu mon frère et ma belle-sœur n'y donnent un entier assentiment du fond de leur sépulture : ne balancez donc pas, mon cher neveu. Les gens que je vous envoie prendront soin de vos bagages et viendront avec vous. Je vous attendrai à bord de ma barque, où je vous en dirai davantage.

---

<sup>1</sup> Il y a dans le texte : *Je vais entrer parmi les mûriers et les ormes*. Ce sont les arbres que l'on plante au-dessus des sépultures.

## Les deux cousines

La lecture de cette lettre fit naître mille pensées dans l'esprit de Sse Yeoupe. Sa maison appauvrie et tombée en décadence ; son grade de bachelier qui venait de lui être enlevé ; tout espoir d'alliance à-peu-près anéanti : voilà des circonstances qui lui rendraient peu agréable le séjour qu'il avait habité jusque-là. Ne valait-il pas mieux suivre son oncle paternel, et faire avec lui un voyage à la cour ? Ce n'étaient pas les richesses et le rang de cet oncle qui le séduisaient. Mais cela même pouvait contribuer à lui faire découvrir l'objet dont il était occupé, cette femme accomplie qui comblerait tous ses vœux.

Ce dernier point fixa sa résolution ; il s'adressa aux envoyés de son oncle :

— Messieurs, dit-il, votre seigneur me fait demander ; il veut rapprocher la chair et les os ; je ne puis me refuser à son désir. Mais il y a bien loin d'ici à l'embouchure du fleuve, je crains que nous ne puissions arriver aujourd'hui.

— Notre seigneur est pressé ; il vous attend pour lever l'ancre. D'ici à l'embouchure du fleuve, il n'y a que soixante milles <sup>1</sup>. Nous avons un cheval : si vous voulez partir de suite, nous pourrions encore être arrivés de bonne heure.

— Eh bien ! messieurs, partez les premiers, allez retrouver votre seigneur. Je vais en même temps préparer mon bagage, et je vous suivrai.

En disant ces mots il prit une once d'argent <sup>2</sup> qu'il leur présenta en disant :

— Il faut que nous partions sans délai ; je ne puis donc vous offrir de rafraîchissements : voici pour en tenir lieu.

Les messagers voulaient refuser :

---

<sup>1</sup> Six lieues.

<sup>2</sup> Sept fr. cinquante cent.

## Les deux cousines

— Seigneur, dirent-ils, vous êtes de la famille de notre maître. Nous ne saurions accepter votre présent.

— Ce n'est qu'une bagatelle, messieurs, ne perdons pas le temps qui nous reste.

Les messagers consentirent enfin à accepter l'argent et, d'après les ordres de Sse Yeoupe, ils prirent les devants, en laissant un bon cheval pour son usage. Aussitôt après, Sse Yeoupe manda un vieux domestique, qui se nommait Sse Cheou. Il lui enjoignit de rester à la maison et de veiller avec soin sur tout ce qu'il y laissait. Il fit ensuite choix de quelques habits et des objets nécessaires pour la route, et les ayant distribués en deux paquets, il les envoya devant lui par un autre domestique qu'il chargea de les porter jusqu'à l'embouchure du fleuve. Lui-même ne prit avec lui qu'un petit valet nommé Siaohi, et après avoir donné tous ses ordres, il monta à cheval et voulut partir.

Par un hasard fâcheux, son cheval se trouva rétif et fringant, il sentit dès le premier instant que Sse Yeoupe n'était pas un cavalier expérimenté, qui n'avait pas même de fouet, et il sembla avoir pris le parti de ne pas bouger de place. Sse Yeoupe embarrassé tirait irrégulièrement les rênes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Mais l'animal avait à peine fait un pas en avant, qu'il se cabrait, levait la croupe et reculait de deux pas. Sse Yeoupe commença à s'inquiéter sérieusement ; s'il allait toujours de cette manière, combien de temps ne mettrait-il pas pour arriver au terme de son voyage ? Son domestique Sse Cheou vint à son secours :

— Monsieur, lui dit-il, si vous ne frappez pas votre cheval, comment voulez-vous qu'il aille ? vous aviez autrefois un fouet à poignée de corail, que ne le prenez-vous avec vous ? Il n'y a que la crainte qui fasse marcher un animal.

— Tu as raison, j'allais l'oublier, dit Sse Yeoupe.

Il envoya chercher son fouet, et quand il fut arrivé, il réprima l'ardeur de sa monture, en lui donnant plusieurs coups au moment où elle se cabrait.

## Les deux cousines

La douleur la rendit docile, et elle se vit contrainte d'avancer. Sse Yeoupe se mit à rire :

— Cet animal, dit-il, ne veut pas marcher qu'on ne le frappe. Il en serait de même des hommes dans ce monde, s'ils cessaient un seul jour d'être soumis à l'autorité.

Au moment du départ de Sse Yeoupe, un vent de printemps répandait dans l'air une douce température. Toute la route était couverte de saules en pleine fleur. Sse Yeoupe, monté sur son cheval, ne pouvait se lasser de les considérer, et s'abandonnant en même temps à ses réflexions : « Je n'ai pas été longtemps à me débarrasser de cette alliance avec la famille Gou. Si j'avais prêté la main à ce projet, il aurait donc fallu renoncer à m'occuper de toi, doux objet de mes vœux, que je vais en ce moment chercher jusque dans la capitale même ! — Si je parviens à te saisir, mon bonheur est assuré. Si tu m'échappes, que je serai à plaindre d'avoir conçu une telle idée ! — Si tu n'existes pas dans la capitale, je quitte mon oncle, j'abandonne tout pour te suivre jusqu'aux bornes de l'horizon et aux rivages de la mer. Il faut à tout prix que je te possède. Je ne cesserai de te chercher que quand je t'aurai rencontré. »

Tout occupé de ces idées, il se parlait à lui-même, quand, sans s'en apercevoir, il arriva dans un endroit où le chemin faisait la croix. Tout d'un coup, de l'une des branches de ce carrefour, sortit en courant un homme qui, regardant Sse Yeoupe de la tête aux pieds, dit entre ses dents :

— C'est véritablement bien lui :

et saisissant à deux mains la bride de son cheval, il l'arrêta.

Sse Yeoupe qui, dans ce moment, était tout entier à ses réflexions, ne s'attendait pas à cette surprise. Il ne put se garantir d'un mouvement de frayeur, et jetant à la hâte un regard sur celui qui l'arrêtait ainsi, il vit que cet homme avait sur la tête un chapeau pointu de feutre, tout déchiré, et posé de travers, qu'il était vêtu d'une veste de toile bleue en lambeaux, et qu'il avait aux jambes de mauvaises bottines toutes couvertes de

## Les deux cousines

poussière. La sueur ruisselait sur tout son corps, comme s'il eût été exposé à la pluie.

— Qui êtes-vous ? lui demanda Sse Yeoupe avec trouble, et pourquoi arrêtez-vous ainsi mon cheval ?

Cet homme, encore haletant de sa course, fut quelque temps à reprendre haleine ; il ne put répondre distinctement, et tout ce qu'on entendit, ce fut :

— Bien ! Je l'ai rencontré tout à point !

A ces paroles dépourvues de sens, Sse Yeoupe leva son fouet pour le frapper.

— Monsieur, s'écria cet homme à l'instant, ne me frappez pas, si je ne retrouve pas ma femme, c'est vous qui en êtes la cause.

Ce discours mit Sse Yeoupe dans une grande colère :

— Quel est cet extravagant ? dit-il ; si ta femme ne se retrouve pas, en quoi cela me concerne-t-il ? Je ne t'ai jamais vu, ni connu. T'ai-je jamais fait le moindre tort ?

— Je ne dis pas que ce soit vous qui m'ayez enlevé ma femme. Mais il dépend de vous de me la rendre : c'est une chose bien certaine.

— Tu déraisonnes de plus en plus : je suis un passant qui suit sa route, où veux-tu que je trouve ta femme, et comment dis-tu que c'est une chose certaine que cela dépend de moi ? Je gage que tu n'es qu'un misérable voleur de grand chemin. Comment oses-tu, en plein jour, m'arrêter dans mon voyage ? Je suis le fils du seigneur Sse, l'inspecteur-général. Prends bien garde à ne pas chercher quelque méchante affaire.

Et en parlant ainsi, il leva son fouet et en donna plusieurs coups à cet homme, sur la tête et en travers du visage. Siao-hi accourut en même temps et se mit à le battre aussi de son côté : plus cet homme se sentait frapper, et plus les paroles qu'il prononçait dans son trouble devenaient

## Les deux cousines

inintelligibles. Tout ce qu'on pouvait comprendre au milieu de ses cris, c'était :

— Retenez votre main, monsieur ! Ayez pitié de moi, soyez touché de mon affliction ! en vérité, je ne suis pas un misérable !

Mais quoique la douleur tirât des cris de sa bouche, ses mains ne cessaient pas de tenir la bride, et on l'eût tué plutôt que de la lui faire lâcher.

Sur ces entrefaites, des voyageurs et des paysans du village voisin voyant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire entre ces deux hommes, accoururent pour en savoir la cause, et s'amassèrent autour d'eux pour les regarder. Sse Yeoupe criait de toutes ses forces :

— Y a-t-il rien d'aussi étrange dans le monde ? Si tu as perdu ta femme, comment t'adresses-tu à un homme qui passe pour la retrouver ?

— Je serais bien fâché de vous arrêter, monsieur, mais tout ce que je vous demande, c'est de vouloir bien me donner votre fouet, et ma femme se retrouvera à l'instant même.

Les assistants se mirent à rire à ces paroles.

— Cet homme est un fou, s'écrièrent-ils, que veut-il dire d'une femme perdue qui se retrouvera par la vertu d'un fouet ?

— Mon fouet a une poignée de corail, et vaut plusieurs onces d'argent, pourquoi irais-je te le donner ? dit Sse Yeoupe,

et sa colère augmentant encore, il leva son fouet pour le frapper de nouveau.

L'homme se mit à crier :

— Monsieur ! dit-il, attendez ! avant de me battre, permettez-moi de vous expliquer une chose.



## Les deux cousines

— Suspendez un moment votre courroux, monsieur, dirent les assistants, et permettez-lui de s'expliquer. Nous ne vous retiendrons pas ensuite, si vous voulez le châtier.

Et ils demandèrent à cet homme de quel pays il était, et quelle était son affaire, en lui enjoignant de leur expliquer tout cela en détail.

— Je suis, répondit-il, du village de Yangkia, près de la petite ville de Tanyang. Mon nom est Yangko. Ces jours derniers j'ai envoyé ma femme à la ville pour retirer des effets que nous avons mis en gage. Des inconnus l'ont enlevée sur la route. J'ai passé toute la journée à la chercher, sans en avoir aucune nouvelle. Ce matin de très bonne heure, étant au bourg de Keouyoung, j'ai rencontré un docteur qui sait l'art des prières magiques : je l'ai supplié d'en dire une à mon intention, et il m'a promis qu'aujourd'hui, à trois heures trois quarts après midi, je retrouverais ma femme. Je lui ai demandé de quel côté je devais me diriger pour la chercher. Il m'a répondu qu'en allant vers le nord-est, l'espace de quarante milles <sup>1</sup>, je trouverais un carrefour ; que j'y rencontrerais un jeune seigneur, vêtu d'un habit de couleur jaune de saule, et monté sur un cheval tacheté ; que je devais l'arrêter, lui demander le fouet qu'il portait à la main, et qu'alors ma femme se retrouverait ; qu'il fallait seulement courir en toute hâte, parce que si je le manquais d'un seul pas, et qu'il fût déjà passé, il me serait impossible de la rejoindre jamais. Muni de cette instruction je suis venu tout d'une haleine, et à jeun. J'ai fait quarante milles pour arriver à ce carrefour, et grâce à ma diligence, j'ai rencontré monsieur, monté sur son cheval, et dont l'habillement et la figure répondent parfaitement à la description qu'on m'en avait faite. Comment douter que ce ne soit lui qu'on m'a indiqué ? J'ai prié monsieur de faire un acte d'humanité, et de vouloir bien me donner son fouet, pour que nous puissions, ma femme et moi, nous voir

---

<sup>1</sup> Quatre lieues.

## Les deux cousines

réunis de nouveau, puisque c'est de lui que dépend cette merveilleuse opération.

— Vous perdez tout-à-fait le sens, mon cher ami ! dit en riant Sse Yeoupe, il n'y a jamais eu dans le monde de docteur doué de facultés si extraordinaires. Après avoir vu bien distinctement mon cheval, mon habillement et ma figure, vous avez forgé ce conte à plaisir, pour m'escroquer mon fouet. Comment voulez-vous qu'on ajoute foi à ce que vous dites ?

— Je ne serais pas assez hardi pour vouloir vous en imposer, répondit Yangko ; je pense bien que vous ne vous en rapporterez pas à moi. Mais vous ne sauriez manquer de croire à toutes les choses que ce docteur a dites. Il a encore ajouté que votre voyage avait pour objet la recherche d'un mariage. Cela est-il vrai, ou faux ? vous savez bien, monsieur, à quoi vous en tenir.

A ces mots de *recherche d'un mariage*, Sse Yeoupe resta interdit : « Voilà, se dit-il, une affaire que j'ai tenue si bien renfermée dans mon sein, que les dieux eux-mêmes n'auraient pu la découvrir. Comment cet homme fait pour la pénétrer ? Il y a donc quelque chose de vrai dans tout ceci. »

Puis s'adressant à Yangko :

— Eh bien ! lui dit-il, je consens à vous donner mon fouet, ce n'est pas une chose de grande conséquence. Mais il faut qu'aujourd'hui même je fasse diligence pour arriver à l'embouchure du fleuve, et si je n'ai pas de fouet mon cheval ne voudra pas avancer ; comment pourrai-je me tirer d'embarras ?

Les assistants, qui avaient trouvé quelque chose d'extraordinaire dans cette affaire, étaient tous fort curieux de voir comment le fouet de l'un ferait retrouver la femme de l'autre, et s'apercevant à la physionomie de Sse Yeoupe qu'il était disposé à accorder ce qu'on lui demandait, ils commencèrent à prendre son parti :

## Les deux cousines

— Puisque ce monsieur veut bien consentir à vous donner son fouet, dirent-ils, vous devriez bien vite aller lui couper une branche de saule, pour lui en tenir place.

Yangko ne demandait pas mieux que de rendre ce service à Sse Yeoupe ; mais la crainte que celui-ci ne profitât du moment pour s'éloigner l'obligeait à rester pour le retenir. Sse Yeoupe devina son motif, et lui remettant d'avance le fouet :

— Puisque je vous l'ai promis, dit-il, je ne vous manquerai certainement pas de parole. Allez vite me couper une branche car je suis très pressé de continuer ma route.

Yangko prit le fouet en faisant mille protestations de gratitude :

— Que de remerciements je vous dois, monsieur ! lui dit-il, si je parviens à retrouver ma femme, bien certainement je ne manquerai pas de vous le reporter.

Et s'étant relevé, il regarda de côté et d'autre, pour voir où il pourrait aller cueillir une branche de saule.

On était alors à la seconde décade de la deuxième lune <sup>1</sup>. Les bords de la route étaient plantés de jeunes saules dont les rameaux encore mous et flexibles n'auraient pas fait avancer un cheval. Mais du côté du sud-est, à l'entrée d'un sentier ombragé, et tout auprès d'une vieille chapelle en ruines, s'élevaient trois ou quatre grands saules, dont on apercevait les têtes par dessus la muraille. Yangko s'y dirigea en toute hâte ; mais à peine était-il grimpé dans un de ces arbres, et sur le point d'en arracher une branche, qu'il entendit les cris de quelqu'un qui se lamentait dans la chapelle. Il écarta le feuillage ; et ses regards plongeant dans l'intérieur, il vit trois hommes qui entouraient sa femme et qui la retenaient de force au milieu d'eux. Elle résistait à cette violence qui était la cause de ses cris et de ses sanglots.

---

<sup>1</sup> Vers le commencement de mars.

## Les deux cousines

A ce spectacle, Yangko ne put se contenir :

— Brigands, misérables ! s'écria-t-il, c'est donc ici que vous venez vous cacher après avoir ravi la femme d'autrui !

En même temps il descendit de l'arbre précipitamment, et se mit à frapper à coups redoublés à la porte de la chapelle.

Les assistants qui avaient entendu les mots, *c'est donc ici*, se hâtèrent d'approcher tous ensemble pour voir de quoi il s'agissait. Yangko, qui s'était présenté d'abord à la principale porte de la chapelle, l'avait trouvée barricadée, et ne voulant pas s'arrêter à l'enfoncer, comme il eût fallu faire, avec sa tête ou ses pieds, il chercha une ouverture pour entrer. Mais avant qu'il eût achevé le tour et qu'il fût parvenu derrière la chapelle, il y avait longtemps que les trois ravisseurs avaient pris la fuite en passant par une des brèches de la muraille. La femme seule y était restée. Les deux époux furent transportés de joie en se voyant réunis, et ils se mirent à pleurer d'attendrissement. Les assistants étaient demeurés saisis d'étonnement à cette vue, et ils reconnurent que tout ce que Yangko avait dit était conforme à la vérité.

Cependant Sse Yeoupe, qui avait entendu dire que Yangko venait de retrouver sa femme, fut frappé d'une surprise inexprimable. Il descendit lui-même, et laissant Siaohi pour veiller sur son cheval, il s'approcha de la chapelle pour s'assurer de la chose par ses yeux. En le voyant entrer, Yangko dit à sa femme :

— Si je n'étais pas venu couper une branche de saule pour obtenir de monsieur qu'il me donnât son fouet, nous ne nous serions jamais revus dans cette vie.

Puis remettant le fouet à Sse Yeoupe :

— Mille remerciements, monsieur, lui dit-il, je n'ai plus besoin de ceci.

— Vit-on jamais dans l'univers quelque chose d'aussi étrange que cette aventure ! s'écria Sse Yeoupe ; je vous ai fait injure, mon ami ;

## Les deux cousines

mais dites-moi, je vous prie, quel est le nom de ce docteur qui dit les prières magiques ?

— Personne ne sait son nom de famille ou ses surnoms, répondit Yangko, mais comme il porte à la main une pancarte sur laquelle sont écrits les mots : *Sai chin sian*, on s'est accoutumé à l'appeler *Sai-Chin-Sian*, ou *l'Hermite de la Reconnaissance* <sup>1</sup>.

En finissant de parler, il renouvela encore par deux et trois fois ses actions de grâces à Sse Yeoupe ainsi qu'aux autres assistants, et, emmenant sa femme avec lui, il reprit le chemin par où il était venu. Après son départ, Sse Yeoupe sortit de la chapelle, remonta à cheval, et tout en cheminant il se livra à mille pensées différentes, qui lui étaient inspirées par ce qu'il venait de voir.

« Je puis bien m'appliquer le proverbe : *Une vie de bon sens et une heure d'étourderie*. Le voyage que j'entreprends par l'ordre de mon oncle a pour objet, au fond, de chercher une personne accomplie. Cet hermite, qui a pu deviner que j'étais sorti de chez moi dans la vue d'un mariage, saurait sans doute en quel endroit ce mariage peut avoir lieu. Si, sans avoir pris aucun renseignement, je vais m'abandonner aux avis qui me viendront de côté ou d'autre, ce sera chercher en tous lieux un objet qui n'a ni ombre ni vestige. Je risque d'y perdre ma peine. Il est encore de bonne heure : j'aime mieux aller au bourg de Keouyoung. Je verrai cet hermite, je le prierai de m'éclairer sur l'affaire de mon mariage, et je pourrai encore, sans trop de retard, arriver au lieu où est la barque de mon oncle. »

Ce parti pris, il tourna bride et se dirigea du côté du sud-ouest, vers le chemin par où il avait vu s'en aller Yangko. De cette seule course on verra par la suite naître bien des incidents. On verra comment une belle, se

---

<sup>1</sup> Les mots chinois ont une signification particulière. Ils s'appliquent à une cérémonie qui se fait à la fin de l'année, pour remercier les dieux des bienfaits qu'on en a reçus dans le cours des mois qui viennent de s'écouler.

## Les deux cousines

montrant au milieu de mille traverses, deviendra l'objet des vœux assidus et de la poursuite infatigable d'un poète.

Ces arbres qui se balancent en abandonnant au vent leurs cimes feuillues,  
Ces filaments qui voltigent au hasard dans le vague de l'air,  
Ce n'est pas encore la passion qui les pousse et qui les emporte.  
Privé d'appui, dans la saison nouvelle, on n'écoute que la voix du printemps.

Pour savoir si Sse Yeoupe alla effectivement trouver *l'Hermite de la Reconnaissance*, et s'il parvint à le consulter sur son mariage, il faut lire le chapitre qui suit.

@

CHAPITRE VI

Un indigne amant s'attribue le mérite de vers  
qu'il n'a pas faits

@

Qu'on plâtre sa réputation, qu'on farde sa conduite, qu'on sème l'or,  
Mais qu'en littérature, au moins on ne se permette pas de larcins !  
Une seule expression poétique est une source qui coulera pendant des siècles ;  
Dix années de chagrins peuvent être la suite de quelques lignes.  
De beaux vers sont aussi précieux que les reliques d'un saint.  
L'homme de génie confiera-t-il à d'autres la broderie de la poésie ?  
Si vous vous livrez au plaisir d'une conversation de village,  
Gardez de vous laisser aller à la tentation d'y chanter pour passer le temps.

Nous avons vu que Sse Yeoupe, tout en voulant aller consulter l'hermite, n'avait pourtant pas l'intention de manquer au rendez-vous que lui avait donné son oncle l'inspecteur-général. Il poussait vivement son cheval du côté de Keouyoung. Mais il n'avait pas encore fait plus de quatorze ou quinze milles <sup>1</sup> que déjà le disque du soleil commença à décliner et à pâlir en avançant du côté de l'occident. Il ne lui restait pas plus d'une toise à parcourir dans le ciel. Sse Yeoupe fit encore quatre ou cinq milles ; mais la nuit commençant à tomber, il jeta les yeux autour de lui, et n'apercevant aucune maison, il en conçut quelque inquiétude. Son domestique Siaohi, qui avait la vue plus perçante, lui dit :

— Monsieur, soyez tranquille. Voyez-vous ces arbres qui bordent un sentier là-bas, du côté du couchant ? Sans doute il y a là quelque village.

— Qu'en sais-tu ? lui demanda son maître.

---

<sup>1</sup> Une lieue et demie.

## Les deux cousines

— Ce qui s'élève entre ces arbres, dit Siao-hi, n'est-ce pas le clocher d'un couvent ? S'il y a un clocher, c'est qu'il y a un temple, et près de ce temple il doit y avoir des habitations.

— Tu as raison, c'est un clocher, dit Sse Yeoupe après avoir regardé de ce côté. Mais je ne vois pas de maisons, nous n'avons qu'à demander un gîte dans le couvent.

Et piquant son cheval, il lui fit prendre le sentier. En arrivant au bouquet d'arbres, il trouva qu'il y avait dans cet endroit un village, formé de deux ou trois cents maisons, mais disséminées çà et là, quatre ou cinq ensemble, à une certaine distance les unes des autres.

La nuit était alors tout-à-fait tombée ; les portes de toutes les maisons étaient fermées et il n'eût servi de rien de s'y présenter. Par bonheur on était alors à la nuit du 12 au 13 de la lune ; cet astre brillait dans tout son éclat ; le ciel était clair, et il était facile, en se dirigeant d'après la position du clocher, de chercher et de trouver la porte du monastère. Tout en tournant une pièce d'eau, nos voyageurs entendirent un coup de cloche.

— Bon ! s'écria Sse Yeoupe, nous n'aurons pas le désagrément de passer cette nuit sans avoir de couvert.

Quelques pas de plus le conduisirent à la porte du couvent. Là, il quitta son cheval, et le donnant à tenir à son valet Siao-hi, il entra dans le temple. Ce n'était pas un grand et vaste édifice, mais une construction élégante et régulière, située au pied d'une montagne, et des deux côtés entourée par une plantation de cyprès. Sse Yeoupe ne fit pas en ce moment beaucoup d'attention à l'agrément du site, et il s'avança vers le principal corps de logis, où deux ou trois religieux étaient encore occupés à réciter l'office du soir.

En voyant quelqu'un s'approcher d'eux, l'un de ces religieux, qui était fort âgé, vint au-devant avec un empressement :

— Que voulez-vous, monsieur ? demanda-t-il.



## Les deux cousines

— Je suis un étudiant parti de la ville pour me rendre à la chapelle de Keouyoung. J'ai été surpris par le soir et obligé de m'arrêter ; je désirerais passer une nuit dans votre monastère, et j'espère que vous voudrez bien me le permettre.

— Rien n'est plus aisé, répondit le religieux ;

et aussitôt il chargea quelqu'un d'aller par derrière conduire Siaohi et le cheval, et dit à une autre personne de prendre une lanterne, et de mener Sse Yeoupe dans l'intérieur du couvent.

Après les premiers compliments, Sse Yeoupe et le religieux s'assirent :

— Puis-je vous prier de me dire votre nom et le nom de votre famille ? demanda celui-ci.

— Le nom de ma famille est Sse, répondit Sse Yeoupe.

— Eh bien ! seigneur Sse, quelle affaire vous conduit à Keouyoung ?

— Mon oncle, dit en riant Sse Yeoupe, se rend à la cour pour y prendre des ordres. Il est à bord d'une barque à l'embouchure du fleuve ; il m'a envoyé chercher pour que je l'accompagnasse dans son voyage. A moitié chemin, j'ai, par hasard, entendu dire qu'il y avait à Keouyoung un personnage nommé *l'Hermite de la Reconnaissance*, qui a un talent extraordinaire pour les prières divinatoires. J'ai voulu aller le trouver pour lui demander d'en dire une à mon intention, et c'est ce qui m'a fait venir jusqu'ici.

— Quelle est la charge de votre oncle ? demanda le religieux.

— Mon oncle vient de faire une tournée comme inspecteur-général dans la province de Houkouang, et il se rend à la cour pour y prendre de nouveaux ordres.

— Quoi ! Seigneur, dit le religieux, vous êtes une personne d'un rang aussi distingué ; j'ai bien manqué au respect que je vous dois.

Et aussitôt il appela quelqu'un à qui il ordonna d'apprêter le souper.

— Quel est votre nom, maître ? demanda Sse Yeoupe.

## Les deux cousines

- Je me nomme Tsingsin <sup>1</sup>, répondit le religieux.
- Et ce joli monastère, continua Sse Yeoupe, est sans doute la chapelle du village ? Est-ce un monument ancien, ou une construction récente ?
- On l'appelle le temple de Kouanyin <sup>2</sup> ; ce n'est pas un ancien monument, et ce n'est pas non plus la chapelle du village. C'est un oratoire érigé par un conseiller d'État du village de Kinchi, nommé Pe, il y a dix-huit ou dix-neuf ans.
- Et quel motif a eu ce conseiller d'État pour construire ici un oratoire ? demanda Sse Yeoupe.
- Le seigneur Pe n'avait pas de fils, répondit Tsingsin. Et comme il était, ainsi que sa femme légitime, très pieux et dévot à Bouddha, il a bâti ce temple qu'il a mis sous l'invocation de *Kouanyin à la robe blanche*, dans le désir d'obtenir un fils. Il a de plus acheté des terres, des champs, et il a dépensé ici un ou deux milliers d'onces d'or.
- Et a-t-il effectivement obtenu un fils ? demanda Sse Yeoupe.
- Il n'a point eu de fils ; mais il a bâti ce temple une année, et l'année suivante, il lui est né une fille.

Sse Yeoupe éclata de rire :

- Une fille, vraiment ! s'écria-t-il. Mais il lui serait né dix filles au lieu d'une, que cela ne pourrait pas compter pour un garçon.
- Ne parlez pas ainsi, monsieur, dit Tsingsin. Dix garçons ne seraient rien en comparaison de la fille du seigneur Pe.

---

<sup>1</sup> Ce nom qui signifie *cœur tranquille* est un de ces noms de religion que les prêtres de la Chine prennent en entrant dans la vie monastique.

<sup>2</sup> *Kouanyin* est le nom d'un *Phousa* ou de l'une des plus grandes divinités de la religion indienne importée à la Chine. Quelques mythologues peu instruits en ont fait la *déesse de la porcelaine*. Mais c'est en réalité un dieu, qui n'a rien de commun avec la porcelaine. C'est à lui que se rapportent la plupart de ces figures appelées *Magots de la Chine* qui étaient autrefois en possession de toutes les cheminées, et qui, depuis quelques années, semblent de nouveau prendre faveur.

## Les deux cousines

— Comment cela ? demanda Sse Yeoupe.

— Cette jeune demoiselle est d'une beauté capable de charmer les poissons et de faire descendre les grues du ciel ; sa figure effacerait le disque de la lune et ferait rougir les fleurs. Mais tout cela ne mérite pas qu'on en parle. Elle excelle à manier le pinceau et l'aiguille ; elle brille dans les ouvrages de tout genre, et pour ne pas vanter non plus ces talents, elle est consommée dans la connaissance des livres et de l'histoire tant ancienne que moderne. Il n'y a rien qu'elle ne sache à fond. Elle compose des pièces de vers, des chansons, des odes, et pourrait surpasser tous les anciens poètes ; de telle sorte que le seigneur Pe lui-même, quand il a écrit quelques morceaux de littérature, lui confie quelquefois le soin de les corriger. Dites-moi, Monsieur Sse, s'il y a dans le monde un seul garçon qu'on puisse lui comparer ?

En entendant louer tant de belles qualités Sse Yeoupe fut enchanté, et son ravissement lui causa un trouble qui s'étendit à toute sa personne et s'empara de son âme.

— Cette jeune demoiselle est-elle déjà mariée ? demanda-t-il avec empressement.

— Qui voulez-vous qu'elle ait épousé ? répartit Tsingsin.

— Dans ces cantons, il ne manque pas de jeunes gens riches et bien nés. Il pourrait bien s'en trouver quelqu'un dont la famille convînt à la sienne : pourquoi ne l'aurait elle pas épousé ?

— S'il était question de jeunes gens riches et bien nés, la chose serait facile. Mais le seigneur Pe ne s'embarrasse pas de la richesse et du rang : il veut du mérite, des agréments, un talent distingué.

— Eh bien ! cela est encore plus aisé à trouver, dit Sse Yeoupe.

— Il y a encore quelque difficulté, Monsieur Sse. Quand un prétendant se présente pour la demander en mariage, il faut qu'il compose un morceau, soit en vers, soit en prose, et qu'il le soumette

## Les deux cousines

au jugement du seigneur Pe et de sa fille. Elle ne sera donnée qu'à celui qui obtiendra leur approbation. Mais la jeune demoiselle a les yeux difficiles. Les essais littéraires de tous ceux qui se sont présentés jusqu'ici n'ont pas trouvé grâce devant elle. Elle a maintenant atteint sa dix-septième année, et n'a pas encore voulu contracter un engagement qui ne l'eût pas satisfaite.

— Si cela est ainsi, ... dit Sse Yeoupe ;

mais une réflexion l'obligea d'interrompre, et cachant sa joie : « C'est ici que m'attendait la destinée de mon mariage ! » pensa-t-il intérieurement. Dans cet instant les frères apportèrent le souper ; il se mit à table avec le religieux. Ensuite, celui-ci lui dit :

— Monsieur Sse, vous devez être fatigué de votre voyage d'aujourd'hui, et sans doute vous avez dessein de prendre quelque repos.

Il se fit donner une lanterne et conduisit Sse Yeoupe dans une chambre propre et élégamment décorée, destinée aux hôtes. Il ordonna d'y allumer un brasier, d'y brûler des parfums et de mettre sur le feu une bouilloire d'excellent thé amer, qu'on laisserait sur la table. Puis jugeant que Sse Yeoupe avait sommeil, il prit congé de lui.

Tout occupé du récit qu'il avait entendu, Sse Yeoupe brûlait du désir de voir mademoiselle Pe. Son imagination en était tellement remplie, qu'au lieu de reposer, il ne fit que s'agiter sur son lit, et ne pouvant réussir à fermer l'œil, il prit le parti de s'habiller et de se lever. Il s'approcha de la fenêtre, et vit que la lune brillait au milieu du ciel et qu'il faisait aussi clair qu'en plein jour. Il éveilla Siaohi et lui ordonna de le suivre à la porte du monastère. Le clair de lune, les pensées dont il était agité l'entraînant sans qu'il s'en aperçût, il traversa un petit bois de cyprès, et il était éloigné du couvent à la distance d'une portée de flèche, quand il entendit des gens qui parlaient en riant. Ce bruit appela son attention, et en regardant autour de lui, il se vit près d'une habitation champêtre située au milieu d'une plantation de pêchers et de pruniers. Il continua sa promenade, et étant

## Les deux cousines

entré, il s'approcha d'un pavillon où il aperçut deux hommes occupés à boire et à composer des vers. Il se tint debout, sur la pointe des pieds, en dehors, à côté de la fenêtre, pour écouter leur conversation. L'un des deux, qui était vêtu d'un habit blanc, disait à l'autre :

— Monsieur Tchang, votre rime de *branche* n'est pas encore bien amenée.

L'autre, qui était vêtu de verd, répondit :

— Ce n'est pas le mot *branche* qui m'embarrasse le plus : c'est le mot *pensée* dont la rime est difficile à préparer. Et pourtant, excepté moi, y a-t-il quelqu'un qui s'y entende ?

— Véritablement, vous y excellez, reprit le premier, et si l'on veut prendre un poète, il n'y a que vous sur qui le choix puisse tomber. Quand ces deux pièces de vers vont être achevées, le mariage pourra être regardé comme une affaire bien avancée.

Le jeune homme habillé de verd tenait la tête penchée de côté ; il réfléchissait, puis marmottait tout bas quelques paroles. Au bout d'un moment, il s'écria tout haut :

— Le voilà ! le voilà ! excellent ! admirable !

Et saisissant avec vivacité le pinceau, il le posa sur le papier, et fit voir à son compagnon ce qu'il venait d'écrire. Après l'avoir lu, celui-ci frappa des mains, et faisant un éclat de rire :

— C'est excellent, s'écria-t-il, c'est tout-à-fait la manière du vieux Touchi <sup>1</sup>. Non seulement les rimes sont amenées à ravir, mais vous avez réussi à mettre de la force et de la noblesse dans vos transitions. Vous possédez, monsieur, un talent supérieur, et j'y suis, je vous l'assure, infiniment sensible.

— Voilà ma pièce finie, dit le jeune homme habillé de verd. Si la belle vient à m'échoir, est-ce que vous me l'abandonnerez sans regret ?

---

<sup>1</sup> Poète célèbre du huitième siècle, dont nous avons les œuvres.

## Les deux cousines

— Les vers que j'ai faits l'autre jour m'avaient donné du courage. Mais cette nuit vous m'avez terrassé. Je n'ai pas la force de recommencer. Buvons quelques tasses pour nous égayer et réveiller un peu nos esprits. Ensuite je tâcherai de composer quelque chose, pour le disputer à votre seigneurie.

— Si vous voulez boire, attendez que je lise ma pièce tout haut, pour qu'en l'entendant vous puissiez me dire ce que vous en pensez.

— C'est juste ! c'est juste ! dit le jeune homme habillé de blanc : et son compagnon se mit à lire à haute voix ce qui suit :

L'alisier et le saule ont rencontré la saison printanière ;  
Et l'on voit naître successivement une branche, et puis une autre branche.  
Ou dirait des herbes verdoyantes qui sont suspendues sur un bâton,  
Ou plutôt encore des fils d'or qui seraient attachés par en haut.

Le jeune homme vêtu de blanc n'attendit pas que l'autre eût terminé sa lecture ; il l'interrompit en s'écriant :

— C'est admirable ! c'est excellent ! Je vais vous verser une tasse et puis vous achèverez.

Le jeune homme habillé de verd, tout joyeux, prit la tasse, la but, et continua de déclamer :

Quelle joie pour le pêcheur quand il a harponné le poisson !  
Mais quel tourment pour le cocher qui frappe un cheval rétif !  
En un matin, en un jour, l'arbre desséché mourra,  
Et ses branches filamenteuses fourniront une charge de fagots.

A peine eut-il fini de lire, que son compagnon se répandit en louanges qui ne tarissaient pas. Sse Yeoupe, qui les entendait du coin de la fenêtre où il était caché, ne put se retenir plus longtemps, et laissa échapper un grand éclat de rire. A ce bruit, les deux amis se levèrent avec empressement et se mirent à la fenêtre. En voyant Sse Yeoupe :

— Qui êtes-vous ? lui demandèrent-ils, et comment venez-vous vous cacher là pour vous moquer de nous ?

## Les deux cousines

— C'est le hasard, répondit Sse Yeoupe, et le désir de jouir du clair de lune qui m'ont amené ici. En entendant réciter de beaux vers, mes mains et mes pieds ont tressailli de plaisir, et je n'ai pu retenir un cri d'admiration qui vous a interrompus. J'ai bien des excuses à vous demander pour mon impolitesse.

Les deux jeunes gens virent que Sse Yeoupe avait les dehors d'un homme comme il faut et qu'il s'exprimait avec grace ; celui qui était vêtu de blanc lui adressa la parole :

— Puisque vous vous connaissez en poésie et que vous avez du goût, nous sommes amis, dit-il.

— Puisque vous êtes un homme de mérite dit l'autre, venez vous asseoir avec nous.

Et prenant Sse Yeoupe par le bras, il le fit entrer dans le pavillon.

— Je ne devrais pas vous causer cette importunité, dit Sse Yeoupe.

— Pourquoi donc ? reprit le jeune homme habillé de verd. Tous ceux qui vivent entre les quatre mers ne sont-ils pas frères ?

Et l'ayant obligé de s'asseoir, il ordonna à un petit domestique d'apporter du vin. Puis s'adressant à Sse Yeoupe :

— Quels sont, lui demanda-t-il, vos noms et vos surnoms ?

— Je suis de la famille Sse ; mon surnom est Liansian. Et vous, messieurs, oserai-je vous demander comme vous vous appelez ?

Le jeune homme habillé de blanc répondit :

— Je me nomme Wang, et mon surnom est formé de *Wen*, *littérature*, et de *Hiang*, *regarder*. Pour monsieur, ajouta-t-il en montrant son compagnon, son nom de famille est Tchang, et son surnom, Fanjou. C'est le seigneur le plus riche, et en même temps le meilleur poète de notre bourg. C'est ici son jardin fleuriste, et en même temps le lieu où le seigneur Fanjou a établi son cabinet d'étude.

## Les deux cousines

— Je vois, dit Sse Yeoupe, à quel point j'ai été indiscret.

Puis il ajouta :

— La pièce que j'ai entendue de là-bas est, si je ne me trompe, destinée à célébrer les saules printaniers.

— Seigneur Liansian, dit Tchangfanjou, vous devez avoir l'oreille fine pour distinguer cela au travers de la croisée. C'est effectivement une pièce sur les saules printaniers, et qui présentait bien des difficultés.

— Quelles difficultés ? demanda Sse Yeoupe.

— C'est, répondit Tchangfanjou, que les rimes en étaient données, aussi y ai-je employé tous mes soins, pour en faire un morceau achevé.

— De qui était la pièce originale ? demanda Sse Yeoupe..

— Vous pensez bien, reprit Tchangfanjou, que si elle n'eût pas été d'un auteur distingué, je n'aurais pas pris tant de peine.

— Messieurs, dit Sse Yeoupe, puisque vous voulez bien m'honorer de votre amitié, pourquoi n'achèveriez-vous pas de me mettre au fait ?

— C'est une chose très curieuse que cette histoire, reprit Wangwenhiang ; mais elle n'est pas de celles qu'on raconte si aisément : si vous avez envie de l'entendre, il faut que vous buviez trois grandes tasses, après quoi nous vous la dirons.

— Il a raison, il a raison, s'écria Tchangfanjou ;

et il dit à ses domestiques de servir du vin.

— Ma tête est faible, et je ne saurais beaucoup boire, dit Sse Yeoupe.

— Il faut vous faire un peu de violence, si vous voulez savoir notre histoire, répliqua Wangwenhiang.

Sse Yeoupe prit effectivement les trois tasses, et ensuite Tchangfanjou lui dit :



## Les deux cousines

— Seigneur Sse, vous êtes un brave homme, je vais vous raconter cela : la pièce originale dont les rimes nous ont été données a été composée par une demoiselle, fille d'un grand personnage qui habite dans un bourg ici près. Cette demoiselle a reçu du ciel plus d'attraits que Sichi et Maotsiang ; elle est d'une beauté incomparable. Elle a juré de ne pas épouser un homme ordinaire ; elle veut un poète d'un talent distingué, qui, en fait de vers et de littérature, de stances et de pièces descriptives, puisse aller de pair avec elle. Elle ne veut se marier que quand elle l'aura trouvé. Il y a quelques jours qu'elle est allée brûler des parfums dans le temple. Elle y a vu des saules tout nouvellement couverts de feuillage et dont l'aspect l'a charmée. Elle en a pris l'occasion de composer sur ce sujet même une pièce de vers, et en même temps elle a adressé à Bouddha une prière pour obtenir d'être mariée à celui qui saurait composer une autre pièce sur les mêmes rimes. C'est ce qui fait que le seigneur Wang et moi nous sommes ici à nous consumer. Si je parvenais à remplir, dans un morceau de ma composition, les conditions prescrites, je regarderais cette affaire de mariage comme étant en fort bon train, et vous conviendrez, seigneur Sse, que ce serait là une chose très avantageuse.

A ce récit, Sse Yeoupe n'eut pas de peine à deviner qu'il s'agissait de la fille du conseiller d'État Pe ; mais il n'en laissa rien connaître, et se borna à dire :

- Monsieur, d'après ce que je viens d'entendre, je voudrais bien vous prier de me montrer la pièce originale.
- Si vous désirez la voir, il faut que vous buviez encore trois tasses, répliqua Tchangfanjou.
- Je boirai quand j'aurai vu les vers, répartit Sse Yeoupe.
- A la bonne heure, mais soyez de parole, reprit Tchangfanjou,

## Les deux cousines

et il alla prendre dans un coffre la pièce qu'il remit à Sse Yeoupe. Celui-ci la développa et vit que c'était un morceau d'écriture cursive, sur les saules du printemps, et qui était ainsi conçu :

Le verd pâle et le jaune doré brillent à la seconde lune.  
Vers la surface de l'eau, du haut du toit, le saule laisse tomber ses branches.  
Ce sont comme des soies que le vent agite mollement.  
La lumière de la bine viendra bientôt éclairer leur tissu délicat.  
Telle une jeune fille, longtemps avant le temps des présents de noces,  
Laisse errer sur ce sujet ses pensées incertaines.  
Le prince d'Orient satisfait notre amour pour la douce verdure,  
En faisant naître au printemps ce feuillage semblable à de longues touffes de soie.

A la vue de ces vers, Sse Yeoupe resta frappé de surprise, et dans son admiration, il s'écria :

— Se peut-il qu'il y ait dans l'univers une jeune fille douée d'un talent aussi extraordinaire ? et comment cela ne fait-il pas mourir de honte les poètes de notre sexe ?

Il reporta les yeux sur la pièce de vers, et son attention y demeurant fixée, il ne pouvait se résoudre à s'en détacher.

— Seigneur Sse, dit Tchangfanjou, vous avez assez considéré ces vers : ne voulez-vous pas boire vos trois tasses ? Vous n'allez pas nous refuser, j'espère ?

— Il en faudrait boire trois cents pour un pareil morceau de poésie ! s'écria Sse Yeoupe ; mais que voulez-vous faire d'un si mince buveur ?

— Je vois, seigneur Sse, dit Wangwenhiang, que votre goût serait plutôt tourné du côté de la poésie. Si vous voulez composer une autre pièce sur les mêmes rimes, on vous fera grace des trois tasses.

— Au lieu de trois tasses à boire, une pièce de vers à composer ! seriez-vous assez fou pour faire un pareil marché ? dit Tchangfanjou.

## Les deux cousines

— Véritablement, je ne saurais boire, répondit Sse Yeoupe ; et s'il n'y a pas d'autre moyen, j'aime encore mieux composer quelques vers.

— Eh bien ! dit en riant Wangwenhiang, nous allons voir le talent du seigneur Liansian en fait de poésie, car il paraît qu'il est en verve.

Et aussitôt il prit les pinceaux et l'écritoire, et il les plaça devant Sse Yeoupe : celui-ci saisit un pinceau, et les yeux fixés sur la pièce qui servait de modèle, il écrivit le morceau suivant avec les mêmes rimes :

Voici le temps où le zéphyre a toute sa légèreté, et la pluie sa plus grande douceur.  
L'espace d'un matin change en rameaux les bourgeons que chaque arbuste a fait  
éclore.

Mes sentiments s'envolent en vers légers comme ces brumes qui colorent les arches du  
pont.

Telles encore ces branches dont l'ombre est agitée par le souffle du printemps.

Que je plains ceux qui se consomment à tirer l'or des entrailles de la terre !

La neige qui naguère emplissait le ciel est un aussi digne objet de nos pensées.

Si la colombe voyageuse s'informe du nombre et de l'étendue de Mes sentiments,

Qu'elle apprenne qu'on aurait plus tôt compté les touffes de soie qui sont suspendues à  
ces arbres.

Lorsque Sse Yeoupe eut fini d'écrire, il remit sa pièce aux deux jeunes gens, en leur disant :

— C'est pour vous obéir et malgré moi que j'ai composé ces vers.  
Veuillez, messieurs, ne pas vous moquer de moi.

Les jeunes gens qui avaient vu que le pinceau de Sse Yeoupe ne s'était pas arrêté une seule fois, qu'il n'avait pas même réfléchi un seul moment, et qu'en laissant courir sa main, il avait en un clin d'œil achevé tout un morceau de poésie, étaient déjà extrêmement surpris. Ils se mirent à lire les deux stances, et quoiqu'ils ne fussent pas en état d'en sentir tout le mérite, ils remarquèrent, en la déclamant, un style coulant et facile, bien éloigné des leurs où tout était contraint et embarrassé. Ils ne purent y refuser leurs éloges :

## Les deux cousines

— Seigneur Sse, dirent-ils, vous êtes un véritable poète, nous devons rendre hommage à votre talent.

— Mon talent est fort peu de chose, répondit Sse Yeoupe, et ce que je vous présente là est bien médiocre. Je ne saurais égaler l'or et le jaspé du seigneur Tchang.

— Ne soyez pas si modeste, seigneur Sse, reprit Tchangfanjou. Je ne suis pas homme à accorder légèrement des éloges ; mais votre pièce, pour avoir été faite si rapidement, n'en est pas moins très bonne.

— Votre style noble et élégant m'avait déjà tenu lieu d'instruction, dit Sse Yeoupe. Mais je voudrais bien que le seigneur Wang me fît voir aussi l'excellent morceau qu'il a composé.

Wangwenhiang se mit à rire :

— Je ne suis pas en verve aujourd'hui, dit-il. Mais demain, quand j'aurai vu la demoiselle, je serai mieux disposé.

— Ah ! voilà le projet que vous avez formé ! dit Sse Yeoupe. Mais est-ce que l'on peut ainsi voir cette demoiselle à volonté ?

— Si vous avez quelque envie de la voir, ce n'est pas le point difficile, répondit Wangwenhiang ; mais cette demoiselle a tant de talent, que je crains que votre pièce même ne réussisse pas à la toucher. Si vous avez encore quelque ardeur poétique, vous devriez composer un autre morceau, et nous irions lui rendre visite ensemble, vous, le seigneur Tchang et moi.

— Vous ne me manquerez pas de parole ? dit Sse Yeoupe.

— Notre ami Wang est un saint pour la droiture et la sincérité, répartit Tchangfanjou, et moi-même je serai son garant ; mais il faudrait que vous pussiez composer encore.

Sse Yeoupe se trouvait en ce moment animé par le vin, exalté par les pensées dont mademoiselle Pe était l'objet, et les expressions poétiques se

## Les deux cousines

pressaient en foule dans son imagination. Il se saisit du pinceau, et déployant une feuille de papier, il y versa les idées qui se présentèrent à son esprit : quelques minutes lui suffirent pour terminer une nouvelle pièce de vers, toujours sur les mêmes rimes et ayant encore pour sujet les saules printaniers. Il la remit aux deux amis, qui, tout en la lisant, restèrent confondus de cette rapidité. Ils n'en dirent mot, mais ils ne purent s'empêcher de penser que ce jeune homme était véritablement un poète du premier mérite. La pièce, qui était alors devant leurs yeux, contenait ce qui suit :

Voici la saison où le saule, vêtu d'une écorce dorée, se couvre d'un manteau de verdure.

Rougissez de honte, fleurs d'abricotier, séchez et tombez de dépit.

C'est pour vous un objet d'envie que ces branches élégamment suspendues,

Et ces rameaux qui retombent mollement, sans apprêt et sans confusion.

Les teintes délicates de ce feuillage dont la tête est inclinée semblent annoncer la rêverie.

La beauté près de sa fenêtre pourrait-elle n'en pas faire l'objet de ses pensées ?

Voudriez-vous que cet arbre eût attendu que le ver à soie lui fabriquât un vêtement printanier ?

Chaque feuille, chaque rameau lui file la soie dont il est revêtu.

En finissant de lire, ils frappèrent de la main sur la table en même temps, et s'écrièrent :

— Les beaux vers ! la belle poésie ! cela est véritablement admirable.

— Troublé, comme je le suis, par tout ce que vous m'avez fait boire, je ne saurais mériter vos éloges, dit Sse Yeoupe. Mais je compte toujours sur vous, s'il y a quelque moyen de me mener voir cette jeune demoiselle.

— C'est une affaire convenue, répliqua Wangwenhiang. Mais, monsieur, une chose dont nous n'avons pas encore pu nous informer de vous : vous ne paraissez pas être de cet endroit. Quel est votre pays ? quelle circonstance vous a fait venir ici ?

## Les deux cousines

— Je suis de Kinling, et je voulais aller à Keouyoung où j'ai quelques affaires. Je me suis trouvé en retard, et la nuit m'ayant surpris, j'ai demandé un gîte dans le couvent qui est ici en face. C'est en me promenant par hasard au clair de lune que j'ai eu, messieurs, le bonheur de faire votre connaissance.

— Vous êtes de Kinling ? reprit Tchangfanjou. Eh bien ! il n'y a que quelques dizaines de milles <sup>1</sup> d'ici. Nous sommes compatriotes. Vous vous êtes présenté à l'examen provincial de cette année : ainsi nous sommes compagnons d'études. — Monsieur, continua-t-il, connaîtriez-vous, dans votre ville, M. le docteur Gou, surnommé Koueï ?

— C'est Gou Touïan que vous voulez dire, reprit Sse Yeoupe. Pourquoi me faites-vous cette question ?

— J'ai beaucoup entendu parler de lui, et je suis plein de respect pour sa haute réputation. Je voudrais me présenter à sa porte, et c'est l'objet de la demande que je vous adressais.

— Je le connais bien un peu, mais nous ne sommes pas au mieux ensemble, répartit Sse Yeoupe.

— Pour quel motif ? demanda Tchangfanjou.

— Il a une fille qu'il voulait me donner en mariage, répartit Sse Yeoupe. Mais comme je l'avais vue et qu'elle m'avait paru d'une figure assez ordinaire, je n'ai pas accepté sa proposition, et mon refus a jeté quelque froideur entre nous.

— Je conçois cela, dit Tchangfanjou.

— Monsieur, reprit Wangwenhiang, je dirai que je vous crois fait pour la capitale. Partout ailleurs, dans de petites villes ou dans des villages, vous ne trouverez pas un mérite tel que le vôtre. Au reste, puisque vous êtes logé au couvent de Kouanyin, c'est très bien :

---

<sup>1</sup> Quelques lieues.

## Les deux cousines

demain nous vous prendrons pour aller ensemble faire une visite à la demoiselle.

Le projet de Sse Yeoupe avait été de partir le lendemain matin pour Keouyoung, afin d'y faire dire une prière, et de retourner ensuite en toute hâte à l'endroit où la barque de son oncle était arrêtée. Mais la possibilité d'aller voir mademoiselle Pe lui fit changer d'avis. Il oublia sa résolution pour s'occuper uniquement de cet objet charmant, de ses qualités, de son talent. Entraîné par les discours des deux autres jeunes gens, toutes ses pensées, comme les leurs, se dirigèrent vers elle. Ils ne pouvaient se lasser d'en parler ; chacun d'eux enchérissant sur les éloges que lui donnaient les autres, ils s'excitèrent ainsi mutuellement dans leur conversation, en buvant ensemble jusqu'au coucher de la lune, et cet entretien les avait également animés tous les trois. Ils se levèrent enfin : messieurs Wang et Tchang reconduisirent Sse Yeoupe jusqu'à la porte du jardin ; et celui-ci, en reprenant le chemin de son logement, leur renouvela sa recommandation :

— Messieurs, dit-il, je vous prie en grace : n'oubliez pas notre engagement pour demain ?

— Nous nous en souviendrons, lui répondirent-ils en riant ;

et ils se séparèrent. On était alors à la troisième veille <sup>1</sup>. La lune était au couchant tout près de l'horizon. Sse Yeoupe revint au couvent dans l'intention de prendre quelque repos. Tout en cheminant, il se livrait à ses réflexions : « Je croyais, disait-il, qu'il était si difficile de trouver une femme accomplie ; je voulais courir jusqu'aux extrémités de la terre sans être assuré d'en rencontrer une. Et voilà qu'en sortant de ma porte, le hasard me fait tomber au premier mot sur ce que je cherchais. On peut bien dire qu'il y a dans ceci du bonheur pour une triple vie. »

Puis continuant de se parler à lui-même : « La voilà trouvée, cela est vrai ; mais il n'est pas bien sûr que demain je puisse réussir à la voir. Si j'allais être réduit à de vaines imaginations, que deviendrais-je ? » Mais

---

<sup>1</sup> Minuit.

## Les deux cousines

une autre pensée calma son agitation : « Elle existe ! s'écria-t-il. Quand il faudrait traverser les flots ou la flamme, je parviendrai à la voir, ou je mourrai ici. »

Ces réflexions se succédant l'une à l'autre l'agitèrent longtemps, et on était à la cinquième veille <sup>1</sup>, avant qu'il eût pu s'endormir. Ainsi,

L'amour est un coursier fougueux qui se lance dans un torrent.

La beauté est l'aiguillon qui précipite sa course.

Si vous voulez, par des liens, l'arrêter et le retenir,

Une belle seule, au milieu des fleurs, y pourra réussir.

Nous quitterons maintenant Sse Yeoupe pour retourner auprès de son oncle l'inspecteur général Sse. Les gens que celui-ci avait envoyés près de son neveu revinrent lui annoncer qu'il les suivait et qu'il allait arriver quelque temps après eux. Il fut ravi de cette nouvelle, et quand il vit venir le bagage, il dit à ses domestiques :

— N'apportez pas encore le souper ; j'attends mon neveu, et nous souperons ensemble.

Il attendit ainsi jusqu'au moment d'allumer les lanternes. Ne voyant pas arriver Sse Yeoupe, il attendit encore jusqu'à ce que les gardes de nuit eussent frappé la onzième heure <sup>2</sup>. C'était le moment de la première veille. Il se dit à lui-même : « Puisqu'il n'est pas venu à cette heure, c'est sans doute qu'il aura eu quelque affaire chez lui, qu'il n'a pas pu terminer ; et demain il viendra de bonne heure. » Il se mit donc à souper, et ensuite il alla se coucher.

Le lendemain, son neveu n'ayant pas paru, il prit le parti d'envoyer au devant de lui quelqu'un des cavaliers qui avaient été le trouver précédemment. Le messenger courut tout le jour et revint dire qu'il avait été à la maison de son jeune maître, et qu'un vieux domestique, qui en était le gardien, lui avait assuré qu'il était parti la veille en même temps que le

---

<sup>1</sup> Quatre heures du matin.

<sup>2</sup> Huit heures du soir.



## Les deux cousines

bagage, qu'il était monté à cheval immédiatement après, et qu'il ne concevait pas pourquoi il n'était pas arrivé.

Ce rapport causa beaucoup d'inquiétude à l'inspecteur général Sse : « Ne se serait-il pas arrêté chez quelque courtisane ? » se demanda-t-il à lui-même. Puis faisant appeler le domestique qui, la veille, avait accompagné le bagage :

— Quand votre maître était chez lui, et qu'il avait du loisir, lui dit-il, quelle sorte de gens fréquentait-il ? N'aimait-il pas le jeu ou les femmes ?

— Mon jeune maître n'aime ni les femmes ni le jeu, répondit le domestique. Son unique amusement était de lire dans ses moments de loisir. Parfois il se plaisait à contempler les fleurs le matin, ou le clair de lune le soir. Faire quelques odes ou chansons, boire quelques tasses de vin, voilà les seuls divertissements qu'on lui ait vu prendre. Les années précédentes, il avait encore l'habitude de fréquenter deux jeunes gens ses condisciples ; mais depuis qu'on lui a retiré son grade de bachelier, il avait même renoncé à voir ses amis.

— Si votre jeune maître aime tant l'étude, et qu'il ne soit adonné ni au jeu, ni aux femmes, comment se fait-il qu'on lui ait retiré son grade de bachelier ? demanda Sse.

— C'est, répondit le domestique, qu'il y a quelque temps l'examineur du collège est venu, et à l'examen, il a mis mon jeune maître à la tête de la liste. Puis il y a eu un grand personnage qui a été charmé du mérite de mon jeune maître, et qui a voulu en faire son gendre. Mon maître, je ne sais pour quelle raison, n'a jamais voulu y consentir. Ce grand personnage s'est fâché ; il a été dire la chose à l'examineur. Le malheur a voulu que l'examineur et ce grand personnage fussent liés ensemble et camarades d'études ; de telle sorte que l'examineur s'est mis en colère aussi, et que, sans autre forme de procès, il a ôté à mon jeune maître son grade de bachelier.

## Les deux cousines

En entendant ce récit, Sse ne put s'empêcher de soupirer et de se récrier à diverses reprises. Il envoya encore plusieurs domestiques à la découverte séparément et dans différentes directions. On passa de cette manière quatre ou cinq jours en recherches infructueuses ; il ne fut pas possible de découvrir le moindre indice. A la fin, voyant l'inutilité de ses efforts, Sse fut contraint de s'embarquer, fort attristé du mauvais succès de cette tentative.

On cherche un agneau égaré à tous les embranchements du chemin ;  
Un cheval échappé n'est pas facile à ressaisir.  
Comment deviner que l'abeille ou le papillon, séduits par la beauté des fleurs,  
Se sont laissés attirer, par leurs charmes printaniers, jusqu'aux branches les plus  
élevées ?

On apprendra dans un autre chapitre ce qui advint à Sse Yeoupe.

@

CHAPITRE VII

Un nom supposé fait perdre une perle à un poète

@

C'est une affaire diabolique qu'un mariage.  
Qui pourrait sans peine établir la concorde, l'harmonie ?  
La fleur n'a qu'un instant pour éclore,  
Et la pleine lune elle-même laisse apercevoir des taches.  
Le plaisir, le talent sont des parents de l'amour ;  
Mais l'envie et l'indiscrétion suscitent bien des orages.  
A dire vrai, ce n'est pas l'homme qui crée les obstacles ;  
C'est le ciel ; et quel remède y apporter ?

Tchangfanjou, animé par le vin, avait raconté sans réflexion à Sse Yeoupe toute l'histoire de mademoiselle Pe ; mais le jour suivant, quand il se rappela le vif intérêt que ce jeune homme y avait pris, et surtout les beaux vers qu'il avait su composer avec les rimes données, il commença à réfléchir sur ce qui s'était passé, et il éprouva beaucoup de regret de son indiscrétion. Il se rendit au pavillon pour y consulter avec Wangwenhiang, et bientôt il aperçut celui-ci qui s'y promenait la tête en désordre et les mains croisées derrière le dos, comme un homme préoccupé de quelque affaire grave.

— Seigneur Wang, lui dit-il, à quoi pensez-vous ?

Wangwenhiang ne répondit pas : Tchangfanjou vint se placer devant lui ; alors, la colère sur le visage :

— Pour deux hommes d'esprit, s'écria-t-il, nous avons fait une belle sottise !

— Comment cela ? demanda Tchangfanjou.

— La nuit dernière, ce jeune homme du nom de Sse n'était ni notre parent, ni notre ami ; un homme que nous venions de trouver à l'instant même, quel besoin d'aller lui raconter tout ce que nous

## Les deux cousines

avons dans l'esprit ! Il est jeune, bien fait de sa personne, et quant à des vers, il en compose d'excellents. Si nous allons avec lui, ce n'est pas nous qui parviendrons à le débusquer.

— J'étais tout justement à regretter ce qui s'était passé, et je venais pour consulter avec vous, et voir ce qui nous reste à faire.

— Quand une parole est lâchée, il n'y a plus moyen de la retenir, dit Wangwenhiang.

— Cette nuit j'avais la tête un peu échauffée, reprit Tchangfanjou. Je ne sais trop, au fond, comment sont ses vers en comparaison des miens. Prenez-les, que nous les voyions encore une fois de près.

Wangwenhiang alla prendre les vers sur les tablettes de la bibliothèque. Ils se mirent à les considérer, et véritablement plus ils les examinaient, et plus ils y découvraient d'agrément. Après y avoir tenu les yeux fixés pendant un certain temps, tous deux se tournèrent l'un vers l'autre, en se regardant face à face.

— A bien éplucher ces vers, dit Tchangfanjou, je commence à croire qu'ils sont un peu meilleurs que les miens. Nous ferions bien, vous et moi, d'en prendre chacun une pièce, et s'il y a quelque lustre à en tirer, nous pourrions nous en prévaloir. Qui nous empêchera, après cela, quand ce petit Sse reviendra nous demander, de lui faire dire par un valet que nous n'y sommes pas ? Cela finira par là.

— Hier, reprit Wangwenhiang, quand j'ai voulu qu'il fît la seconde pièce de vers, j'avais bien déjà mon projet ; mais en y pensant de nouveau, je trouve à cela quelques inconvénients.

— Quels inconvénients ? demanda Tchangfanjou.

— Je vois, dit Wangwenhiang, que ce Sse Liansian est un jeune homme plein d'ardeur, et qui paraît affamé de plaisir. Si nous n'allons pas avec lui, comme il est déjà sur la trace, il n'aura garde d'y renoncer. Bien certainement il fera des recherches, et finira par aller tout seul. S'il y va, ces deux pièces de vers ne manqueront pas

## Les deux cousines

de se retrouver, et si la chose vient à s'éclaircir, vous conviendrez que cela sera infiniment désagréable.

— Vous avez parfaitement raison, reprit Tchangfanjou ; mais voici l'expédient dont je m'avise ; pourquoi n'irions-nous pas prévenir le vieux concierge Toung, afin que si Sse Liansian vient le trouver, il le rebute dès l'abord, qu'il l'empêche de voir personne, et qu'il ne lui rende pas les vers ? Craignez-vous qu'il prenne des ailes pour pénétrer dans la maison ?

— L'expédient est bien imaginé. Mais si on ne lui rend pas ses vers, et qu'il ne se voie pas l'accès absolument fermé, sa résolution subsistera toujours. Il vaudrait mieux l'engager à venir avec nous, et faire une démarche franche.

— Comment, faire une démarche franche ? s'écria Tchangfanjou.

— Il faut que nous prenions ces deux pièces ; que nous mettions mon nom sur la première, et le vôtre sur la seconde. Sur celle que vous aviez composée hier, nous inscrirons le nom de Sse Liansian. Nous irons d'avance les remettre au vieux concierge, et nous conviendrons avec lui qu'il nous répondra que le seigneur Pe n'est pas chez lui. Il gardera tous les vers ensemble ; et dans la suite, toutes les fois que Sse Liansian ira lui en porter d'autres, il lui fera la même réponse et gardera tout ce qu'il lui aura apporté, jusqu'à ce que, de l'intérieur, on lui ait signifié son congé. Comme il est d'un autre pays, ce désagrément le rebutera. Pour le moment il s'agit de transcrire cette pièce de vers ; mais ce n'est pas, vous le savez, que je veuille partager l'empire avec votre seigneurie.

A cette proposition, Tchangfanjou tout joyeux :

— Voilà qui est merveilleusement combiné ! s'écria-t-il. Votre plan est bien conçu mais il faut promptement le mettre à exécution. Qui pouvons-nous envoyer près du vieux concierge ?

## Les deux cousines

— Il s'agit ici d'une commission secrète, répondit Wangwenhiang. Quel autre voulez-vous que nous en chargions ? Il faut que ce soit moi qui y aille moi-même. Mais ce vieux Toung est un ami de l'argent. Pour arranger la chose avec lui, il faudra quelques billets.

— Pour une grande entreprise, on ne doit pas plaindre une petite dépense. Portez-lui deux onces <sup>1</sup>, et promettez-lui que, quand l'affaire sera conclue, on saura de nouveau reconnaître ses services.

— C'est quelque chose que deux onces ; mais ce vieux pendarde a de grands yeux. S'il ne prend pas la chose à cœur, au point où elle est parvenue, cela n'ira pas bien. Donnez-lui tout de suite trois onces comme gratification. Peut-être, par la suite, aurons-nous encore besoin de lui.

Tchangfanjou, voyant qu'il ne pouvait en être quitte à moins, se mit, bien à regret, à peser trois onces qu'il enveloppa dans un papier cacheté. Puis il prit l'une des pièces de vers composées par Sse Yeoupe, et l'ayant transcrite avec beaucoup d'attention sur une belle feuille de papier à fleurs, il y ajouta son propre nom. Ensuite il fit copier par Wangwenhiang celle qu'il avait composée lui-même, en y mettant le nom de Sse Yeoupe. Mais ne sachant pas le surnom de ce dernier, Wangwenhiang se borna à signer Sse Liansian. Après qu'il eut fini, il serra le tout, avec l'argent, dans sa manche, et partit pour Kinchi.

Le méchant met en usage mille sortes de ruses ;  
Le fourbe employe cent intrigues pour arriver à son but.  
Mais qui sait ? Si le ciel en a autrement disposé,  
Les ruses, les intrigues pourront bien finir par être déjouées.

Il faut savoir que le concierge Toung était un vieux serviteur de la maison de Pe. Son nom était Toungyoung, et on l'avait surnommé Siaothesiouan. L'argent était sa joie, et le vin, l'objet de tous ses vœux. Pour de l'argent, il eût oublié le soin de sa vie ; pour une tasse de vin, il se serait

---

<sup>1</sup> Quinze francs.

## Les deux cousines

laissé couper la tête. Quand on avait affaire à lui, il suffisait de se munir d'une cruche de vin ; et avec quelques billets, on lui eût fait conter toutes les affaires de l'hôtel, depuis la *grandeur de la cuiller jusqu'à la petitesse de l'assiette*. C'était lui qui avait remis à Wangwenhiang une copie de la pièce de vers composée, par mademoiselle Pe, sur *les saules printaniers*.

Ce jour-là, au moment où Wangwenhiang vint le chercher, il se trouvait devant la porte, et il était occupé, le dos tourné, à compter des pièces de monnaie à un petit garçon, qu'il envoyait pour lui acheter du vin. Wangwenhiang, s'étant approché de lui par derrière, lui donna de son éventail deux petits coups sur l'épaule.

— Vous voilà bien gaillard, mon vieux ! lui dit-il.

Le concierge se retourna bien vite, et reconnaissant Wangwenhiang, il se mit à rire :

— Eh ! c'est M. Wang ! dit-il. Je peux bien être gaillard, monsieur Wang, quand vous prenez la peine de venir me voir.

— Il faut l'être, reprit Wangwenhiang, et je viens aussi pour l'être avec vous.

Le concierge, voyant à son ton de voix que c'était de la besogne qui lui arrivait, renvoya le petit garçon, et se mit à marcher le long de la rue avec Wangwenhiang ; ils prirent un petit sentier tournant et entrèrent dans une cabane pour s'y asseoir :

— Monsieur Wang, quel objet vous amène près de moi ? demanda-t-il.

— Il s'agit, répondit Wangwenhiang, d'une pièce avec les mêmes rimes que celle de l'autre jour, sur *les saules printaniers*. J'aurais, à ce sujet, un petit service à vous demander.

— Rien n'est plus aisé. Puisque les rimes ont été remplies, si vous voulez voir mon maître, vous n'avez qu'à rester assis un petit moment ; mon maître doit sortir aujourd'hui. Attendez seulement

## Les deux cousines

qu'il soit près de passer la porte, et vous et moi nous lui en dirons un mot. Ce sera le moyen d'avoir une entrevue avec lui.

— Il n'est pas encore nécessaire que je voie votre maître. Je voudrais seulement, mon vieux ami, vous donner la peine de faire la commission : cela suffira.

— La chose est encore plus aisée, dit le concierge.

— Véritablement, la chose est aisée ; mais il y a pourtant un petit embarras, et c'est pour cela, mon vieux ami, que je voudrais que vous vinssiez à notre secours.

— Quel est ce petit embarras ? Si c'est quelque chose qui soit en mon pouvoir, il n'y a rien que je ne fasse pour vous obliger.

Wangwenhiang tira de sa manche les deux feuilles de papier à fleurs qu'il y avait serrées ;

— Voici, dit-il, deux pièces de vers : l'une est de la façon de mon ami, le seigneur Tchang ; l'autre est d'un certain M. Sse, notre camarade. Serrez-les dans votre manche, et quand ils viendront tous deux vous apporter des vers, recevez-les de leur main, en leur disant que votre maître est sorti. Vous mettrez de côté les pièces qu'ils vous auront remises, et ces deux-ci, vous irez les porter pour que votre maître et sa fille les voient. Voilà le service que je viens vous demander.

— A votre début, dit en riant le vieux concierge, j'ai bien deviné qu'il s'agissait de quelque tour de passe-passe. Mais puisque c'est vous, monsieur Wang, qui m'en priez, je ne saurais rien vous refuser ; et, s'il en arrive quelque mal, je place toute ma confiance en vous.

En venant, Wangwenhiang avait déjà, sur le chemin même, mis à part une des trois onces. Il prit les deux qui restaient, et les présentant au concierge :



## Les deux cousines

— Voici, lui dit-il, un petit cadeau que mon ami Tchang vous plie d'accepter ; faites seulement ce qui a été convenu. Quand tout sera fini et conclu comme il faut, si le succès couronne nos espérances, il y a encore par derrière une grosse masse d'argent <sup>1</sup>.

Le concierge tira sa bourse, et s'étant levé :

— Puisque je reçois de votre ami cette marque de bonté, il faut, monsieur Wang, dit-il, que nous allions ensemble ici devant à un cabaret qu'on vient d'ouvrir nouvellement, pour voir un peu comment vont les choses.

— Je serais charmé de vous y accompagner, reprit Wangwenhiang ; mais mon ami Tchang est à la maison, attendant les nouvelles. Il faut encore que nous revenions ensemble, et nous n'avons pas de temps à perdre. Une autre fois je viendrai moi-même vous inviter.

— Eh bien ! puisqu'aujourd'hui vous êtes empêché, je ne veux pas non plus aller boire. Il ne faut pas que le vin nous fasse gâter les affaires des autres.

— Vous êtes trop bon, et nous vous avons beaucoup d'obligation, répondit Wangwenhiang ;

et ayant quitté le concierge, il revint en hâte trouver Tchangfanjou. Celui-ci, qui l'attendait, commençait à s'impatienter. Dès qu'il l'aperçut, il alla au-devant de lui jusqu'à la porte du jardin.

— Avez-vous vu notre homme ? lui demanda-t-il.

— A l'instant même, et tout va bien. Je l'ai accroché tout en arrivant, et je l'ai mis au fait. Mais comment n'a-t-on pas encore vu le jeune Sse, à cette heure ?

Il n'avait pas encore achevé ces mots qu'on vit arriver Sse Yeoupe accompagné de Siaohi. Les pensées qui, la nuit précédente, avaient agité

---

<sup>1</sup> Les Chinois ne font pas usage d'argent monnayé ; ils le gardent en masse, et en coupent une ou plusieurs onces à mesure des besoins qu'ils en ont.

## Les deux cousines

Sse Yeoupe, l'avaient longtemps tenu éveillé. Mais au point du jour, il s'était abandonné au sommeil, et il s'était levé tard. Après avoir fait sa toilette et déjeuné, il se rendit sans délai au jardin de Tchangfanjou, où tout justement il trouva les deux autres réunis. Après qu'ils se furent salués tous trois :

— Comment venez-vous à cette heure, ami Liansian ? lui demanda Tchangfanjou.

— Messieurs, répondit Sse Yeoupe, c'est votre bonne réception d'hier au soir qui en est la cause. Vous m'avez obligé de trop boire, et voilà ce qui me fait venir si tard. Je vous prie de m'excuser.

Wangwenhiang se mit à rire :

— Je crois, dit-il, que c'est que vous n'avez plus envie de voir mademoiselle Pe.

— Si vous ne désirez pas de la voir, messieurs, je n'en ai pas envie non plus, répartit en riant Sse Yeoupe.

— Si nous voulons y aller, dit Tchangfanjou, voilà l'heure ; ne perdons pas le temps en discours inutiles.

— Mes rimes ne sont pas encore remplies, dit Wangwenhiang ; ainsi je n'ai rien à faire. Dépêchez-vous, messieurs, de copier vos vers, et partons. Si l'un de vous a d'heureuses nouvelles au retour, il sera bon de faire provision de vin pour nous divertir tous ensemble.

Ils se rendirent au pavillon ; Tchangfanjou et Sse Yeoupe transcrivirent, chacun, la pièce qu'ils avaient composée la veille, et la serrèrent dans leur manche. Ensuite Tchangfanjou prit un habit d'une couleur conforme à la saison, et ordonna à un valet d'amener trois chevaux. Ils y montèrent, et étant sortis du jardin, ils se dirigèrent du côté de Kinchi.

Ce n'est pas pour rien que l'abeille voltige autour de l'arbre,  
Et la fourmi qui perce la fleur a aussi son intention.  
Tout, dans la nature, sourit à la saison printanière.

## Les deux cousines

Mais qui sait celui à qui le prix du printemps est réservé ?

De Pechi à Kinchi il n'y avait qu'environ trois ou quatre milles. En peu de temps ils vinrent à ce dernier village, et ils arrivèrent devant la porte du château du seigneur Pe. Là ils descendirent de cheval tous les trois, et ils s'avancèrent à pied. Le concierge Toung, qui était prévenu, s'était assis pour les attendre au bas du pavillon de la porte. En les voyant approcher de lui, il se leva :

— Que désirent ces messieurs ? leur demanda-t-il.

Ce fut Wangwenhiang qui s'avança, et montrant les deux autres :

— Ces messieurs, répondit-il, se nomment l'un Tchang, et l'autre Sse. Ils viennent rendre visite au seigneur votre maître.

— Ces messieurs, reprit le concierge, auraient bien fait de venir un quart d'heure plus tôt : mon maître vient de sortir à l'instant pour aller dîner en ville. S'il y a quelque chose à lui dire, vous pouvez m'en charger.

— Nous n'avons rien à lui dire, reprit Tchangfanjou. Comme nous avons appris qu'il a demandé des vers sur les saules printaniers, nous en avons, monsieur et moi, composé chacun une pièce sur les rimes données, et nous voulions le prier de nous en dire son avis.

— Messieurs, dit le concierge, vous apportez des vers, vous n'avez qu'à les laisser. Quand mon maître sera rentré, il les verra, et sans doute il vous donnera un rendez-vous.

Tchangfanjou se retourna pour consulter Sse Yeoupe :

— Laisserons-nous les vers, lui demanda-t-il, ou devons-nous attendre que nous puissions le voir ?

— Une entrevue vaudrait mieux, dit Sse Yeoupe, mais pourrions-nous revenir ?

— Mon maître dîne dehors, reprit le concierge, et je crains qu'il ne rentre un peu tard pour recevoir votre visite.

## Les deux cousines

— Laissez les vers, c'est la même chose, dit Wangwenhiang ; qu'est-il besoin d'entrevue ?

Alors tous deux prirent leurs pièces de vers, et les remettant au concierge, ils le prièrent, quand son maître rentrerait, de lui en dire un mot :

— Cela va sans dire, répliqua le concierge, vous n'avez que faire de me le recommander. Mais, messieurs, où demeurez-vous ? Ayez la bonté de me le dire : car, lorsque mon maître aura vu vos vers, sans doute il désirera vous voir.

— M. Tchang, répondit Wangwenhiang, est un habitant de la ville de Tanyang, et le jardin fleuriste où il a établi son cabinet d'études est là-bas, dans le village de Pechi. M. Sse est logé dans le couvent de Kouanyin, au même village.

— Si c'est à Pechi que vous demeurez, il n'y a pas loin d'ici, reprit le concierge, on saura où aller quand il faudra vous inviter à revenir.

Les trois jeunes gens lui renouvelèrent encore une fois leurs recommandations ; après quoi s'éloignant du château du seigneur Pe, ils reprirent la route du village de Pechi où nous les laisserons.

Une petite troupe de fourbes trompe un ami ;

Un méchant valet, par amour pour l'argent, trompe son maître.

Mais si les vues du ciel sont différentes,

Leurs ruses n'enlèveront pas un si beau parti.

Après que le concierge eut vu les trois jeunes gens s'éloigner, il rentra dans sa loge, et serra les deux pièces de vers qu'on venait de lui donner dans un vieux registre de visites. Puis prenant à la main les deux autres pièces que Wangwenhiang lui avait apportées le matin, il alla les remettre au seigneur Pe.

Depuis que Pe avait prétexté une maladie pour revenir chez lui, il avait eu peu d'espoir de trouver, au fond d'un village, le gendre qu'il désirait. Mais sa fille Houngiu ayant composé une pièce de vers sur *les saules*

## Les deux cousines

*printaniers*, il avait ouvert un concours pour des morceaux sur le même sujet et avec les mêmes rimes, espérant que ce serait un moyen de découvrir quelqu'homme de mérite.

Vers le même temps un parent éloigné lui avait amené un neveu pour demeurer chez lui et lui tenir lieu de fils. Ce neveu était alors âgé de quinze ans. Il s'appelait Kitsou et on l'avait surnommé Yinglang. Il tenait de la nature une faiblesse d'intelligence extraordinaire. Il ne se plaisait qu'à aller çà et là jouer et perdre son temps. S'il prenait un livre, il avait sur-le-champ mal à la tête, et il était malade toute la journée. Le seigneur Pe n'éprouvait envers lui que le degré d'affection qu'on ne peut s'empêcher de porter à un parent. Il l'avait pourtant gardé chez lui, mais c'était à peu près comme s'il n'y eût pas été ; car le seigneur Pe ne s'en occupait en aucune façon.

D'un côté un garçon qui ne se plaît qu'aux poires et aux châtaignes ;  
De l'autre une fille capable d'étudier les mêmes livres que son père :  
Ne vous étonnez pas de ce renversement des propriétés des deux principes :  
La volonté du ciel fait tout tourner au bien de l'univers.

Au moment dont nous parlons, le seigneur Pe étant assis dans le pavillon des songes champêtres <sup>1</sup>, à jouir du spectacle des fleurs, quand il vit entrer le concierge Toungyoung, avec les deux pièces de vers sur *les saules printaniers*. Il en déplia une, et y ayant jeté les yeux il fit un grand éclat de rire :

— Se peut-il qu'il y ait sous le ciel un imbécile de cette espèce !  
s'écria-t-il, un extravagant capable de composer un pareil morceau  
et de me l'adresser !

Il y jeta un second coup d'œil, et ayant vu ces mots écrits au bas :  
*composé par Sse Liansian*, il la laissa tomber. Puis il prit la seconde, et

---

<sup>1</sup> Plus littéralement le pavillon où l'on voit des plantes en songe. Ces idées champêtres se reproduisent souvent, et on les verra reparaître dans le nom d'une de nos héroïnes : il faut que les Chinois en soient fortement prévenus puisqu'ils s'en occupent en rêve. Nos hommes d'État ont bien d'autres choses en tête, et ce ne sont pas des plantes verdoyantes ou des arbustes en fleurs dont les images viennent troubler ou embellir leur sommeil.

## Les deux cousines

l'ayant ouverte, il la parcourut. Bientôt, saisi de surprise, il s'écria : « Voilà des vers charmants ! » Il relut avec plus d'attention, et frappant sur la table : « C'est un talent extraordinaire ! dit-il, il y a longtemps que rien de pareil n'avait frappé mes regards. De qui cela peut-il venir ? » Il chercha la signature avec empressement et lut : *composé par Tchang Outche de Tanyang.*

Ces mots redoublèrent son étonnement. « Tan-yang est la petite ville ici près, dit-il ; comment un pareil mérite peut-il y rester enseveli ? »

Sur-le-champ, il appela une femme de chambre, et lui dit d'aller prier sa fille de venir le trouver. Mademoiselle Houngiu se rendit aux ordres de son père, et comme elle entra avec empressement dans le pavillon, le seigneur Pe la reçut d'un air riant :

— Mon enfant, lui dit-il, je t'ai trouvé aujourd'hui un époux digne de toi.

— Quel est-il, mon père ? demanda Houngiu, et en quels lieux en avez-vous fait la rencontre ?

— A l'instant même, dit Pe, deux jeunes bacheliers viennent de m'envoyer deux pièces de vers sur *les saules printaniers*. L'une de ces pièces n'a pas le sens commun ; mais celle-ci annonce un poète d'un grand talent.

Et en parlant ainsi, il présenta à sa fille la pièce signée de Tchang Outche.

La jeune demoiselle la lut, et quand elle eut fini de lire les deux strophes :

— Cette pièce est véritablement d'un très bon goût, dit-elle, c'est un ouvrage digne des génies. Elle ne saurait être écrite que par un homme d'un talent extraordinaire. Mais, mon père, en avez-vous déjà vu l'auteur ?

— Je ne l'ai pas encore vu ; mais à en juger par ses vers, ce doit être un homme d'un mérite peu commun.

## Les deux cousines

Mademoiselle Houngiu reprit la pièce pour la considérer encore.

— Plus je regarde ces vers, dit-elle, et plus je me persuade que celui qui les a faits doit être un homme distingué et doué de toutes sortes de talents, un poète comparable à Litaïpe. Mais il a une bien mauvaise écriture, la main bien lourde et bien commune ! Cela décèlerait deux mains différentes ; je craindrais que ce ne fût quelque misérable qui eût copié l'ouvrage d'autrui. A l'examen, il faudra, mon père, porter toute votre attention sur cette circonstance.

— Tu as raison, dit Pe. Demain, je le ferai inviter à me venir voir, et je le mettrai à l'épreuve sur quelqu'autre pièce. Nous parviendrons bien à discerner le vrai du faux.

— Il ne se peut rien de mieux, répartit la demoiselle.

A l'instant même, Pe fit venir Toungyoung, et lui ordonna de prendre, le lendemain de très bonne heure, un de ses billets de visite, et d'aller, de sa part, inviter le jeune M. Tchang, celui qui, le jour même, avait apporté une pièce de vers, en lui disant que lui, le seigneur Pe, désirait le voir.

— Et M. Sse, dit le concierge, faudra-t-il aussi lui porter une invitation ?

Pe se mit à rire :

— L'inviter, lui ? ce ridicule personnage ! dit-il. Quel bavardage nous fais-tu là ?

Toungyoung sortit avec empressement, et Pe reprenant la pièce de vers qui portait le nom de Sse Liansian, la montra à sa fille en lui disant :

— Vois, mon enfant, si ceci n'est pas véritablement impertinent.

Mademoiselle Pe ne put lire ces vers sans rire, et ils devinrent, pour le père et pour la fille, un sujet d'amusement et de plaisanteries.

Cependant au retour de la course qu'ils venaient de faire pour aller porter leurs vers, Tchangfanjou avait retenu Sse Yeoupe, et l'avait amené dîner avec lui à son jardin. A l'approche de la nuit, Sse Yeoupe s'en

## Les deux cousines

retourna au couvent.

— Seigneur Sse, lui demanda Tsingsin, en quel endroit avez-vous donc dîné ?

— Je voulais revenir ce matin de bonne heure, répondit Sse Yeoupe. Mais hier, en me promenant au clair de lune, j'avais rencontré deux jeunes gens, messieurs Tchang et Wang, qui m'avaient retenu, pour composer, avec des rimes fournies par mademoiselle Pe, des vers sur *les saules printaniers*. Aujourd'hui nous sommes allés ensemble pour les lui porter, et la journée s'est passée, sans que je m'en sois aperçu.

— Avec vos agréments et votre mérite, vous seriez, Monsieur Sse, digne de la main de mademoiselle Pe ; et sans doute vous ne resteriez pas au-dessous de l'idée que s'est formée son père du gendre auquel il veut la donner.

— Je ne sais trop ce qu'on peut dire de ma personne, répondit Sse Yeoupe. Ce que je sais bien, c'est qu'étant chez vous, mon maître, je vous incommode et vous importune, et c'est ce qui me contrarie beaucoup.

— Pourquoi dites-vous cela, Monsieur Sse ? reprit Tsingsin. Vous resteriez un an, qu'il n'y aurait aucun inconvénient. Seulement la pauvreté de notre monastère ne nous permet pas de vous traiter comme il conviendrait.

— Votre bonté mérite toute ma reconnaissance, dit Sse Yeoupe, et mes remerciements ne doivent pas avoir de fin ; mais si, par la suite, je puis obtenir un pouce d'avancement, mon devoir sera de m'acquitter envers vous.

— Monsieur Sse, répartit Tsingsin, demain peut-être vous allez contracter une alliance avec le seigneur Pe. Vos deux maisons n'en feront qu'une. Pourquoi vous regarderiez-vous ici comme un hôte ? Je vous engage à aller souper.



## Les deux cousines

— Je ne souperai pas, répliqua Sse Yeoupe, je vous demanderai seulement une tasse de thé, et puis j'irai dormir.

Tsingsin ordonna qu'on fit bouillir du thé et qu'on en servît à Sse Yeoupe ; après quoi ils se séparèrent et allèrent se coucher.

Le lendemain matin, Sse Yeoupe, s'étant levé, ne songeait qu'à la réponse qu'il attendait au sujet de sa pièce sur *les saules printaniers*.

Après avoir fait sa toilette, il allait sortir pour se rendre de suite au jardin de Tchangfanjou, lorsqu'il vit entrer Tsingsin, accompagné de ce dernier et de Wangwenhiang.

— C'est dans cette chambre, disait le religieux, que loge le seigneur Sse.

En entendant ce discours, Sse Yeoupe sortit aussitôt pour aller à leur rencontre.

— Seigneur Sse, lui dit en riant Tchangfanjou, vous voilà le visage tout épanoui : sans doute vos vers sur *les saules printaniers* ont produit leur effet.

— Comment serais-je assez heureux pour cela ? dit Sse Yeoupe. Naturellement, seigneur Tchang, c'est vous qui devez l'emporter.

— Messieurs, interrompit Wangwenhiang en riant, vous avez tous les deux à la bouche de beaux discours de modestie, mais je ne sais trop ce que vous en pensez au fond de votre cœur. Là-dessus, je m'en rapporte à vous.

Tous deux se mirent à rire à ce discours, et comme ils étaient à causer ensemble en badinant, on vit arriver un domestique de la maison de Tchang :

— Monsieur, dit-il, il y a dans le jardin un homme envoyé par le seigneur Pe, et qui vient vous engager de sa part à aller le voir et vous entretenir avec lui.

En entendant ces mots, Tchangfanjou fut comme si le messenger

## Les deux cousines

impérial était venu lui dire qu'il avait obtenu la première place au concours général de tous les lettrés ; et le cœur plein de joie :

— Et n'a-t-on pas invité le seigneur Sse ? demanda-t-il. Maraud que tu es, tu auras mal entendu.

— Il a dit bien nettement, répondit le domestique, que c'était le seigneur Tchang qu'il venait inviter.

— J'imagine, lui dit encore Tchangfanjou, qu'il nous aura fait inviter à y aller tous les deux ensemble.

— Il n'a point parlé d'invitation pour le seigneur Sse, répliqua le domestique.

Sse Yeoupe demeura stupéfait en entendant ces paroles, et se livrant à sa rêverie :

— Comment, se dit-il à lui-même, peut-il arriver qu'on invite cet homme ? Voilà une chose bien étrange.

Mais ne voulant pas laisser connaître sa pensée, il se fit quelque violence pour dire :

— C'est bien vous qu'on invite, seigneur Tchang. Si l'on eût voulu de moi, c'est au couvent, c'est ici qu'on serait venu.

— Messieurs, dit Wangwenhiang, si vous avez quelques doutes, allons tous ensemble au jardin, et nous connaissons la chose en un clin d'œil.

Ils prirent en toute hâte le chemin du jardin, et ils virent Toungyoung assis dans le pavillon. Les trois jeunes gens entrèrent, et après qu'ils lui eurent dit bonjour, le concierge s'adressant à Tchangfanjou :

— Monsieur, lui dit-il, hier je me suis acquitté de votre commission. Quand mon maître est revenu de dîner, je lui ai donné la feuille de vers à emporter, et il l'a lue par deux et trois fois avec mademoiselle, dans le pavillon des *songes champêtres*. Il a fait un grand éloge de

## Les deux cousines

votre talent, et il a dit qu'il y en avait peu de pareils dans l'Empire ; qu'il fallait que je vinsse aujourd'hui inviter M. Tchang à aller le voir.

Et en parlant ainsi, il tira de sa manche un billet de visite qu'il présenta à Tchangfanjou. Celui-ci le prit et y lut ces huit mots d'une grosse écriture : *Pe Hiouan a l'honneur de vous offrir ses respects*. En les voyant il fut saisi d'une joie qui se montra dans ses yeux et sur ses lèvres, et il donna ordre à ses gens d'apprêter un déjeuner. Wangwenhiang, avec une intention maligne, demanda au concierge si son maître avait déjà vu les vers du seigneur Sse ?

— Je les lui ai remis, dit le concierge, et il les a vus les premiers. Comment ne les aurait-il pas vus ?

— Eh bien ! reprit Tchangfanjou, s'il les a vus, qu'en a-t-il dit ?

— Je pense, répondit le concierge, qu'il a eu beaucoup de plaisir à les voir ; car, en les lisant, il a fait un grand éclat de rire.

— S'ils lui ont fait tant de plaisir, répartit Tchangfanjou, comment n'a-t-il pas invité le seigneur Sse à être de la partie ?

— Je lui ai demandé, répondit le concierge, si je devais inviter le seigneur Sse ; mais j'ai été bien grondé à plusieurs reprises. Peut-être a-t-il le projet de l'inviter un autre jour. C'est ce que je ne puis savoir.

Tchangfanjou pressa alors le concierge de se mettre à déjeuner ; mais celui-ci s'y refusa :

— Je n'oserais, dit-il ; mon maître est d'un naturel très prompt ; je craindrais de le faire attendre. Si vous pouviez, Monsieur Tchang, il vaudrait bien mieux que vous vinssiez tout de suite avec moi.

— Pour cela, votre avis est excellent, reprit Tchangfanjou. Mais, mon vieux ami, c'est la première fois que vous venez me voir. Vous ne devriez pas vous en aller sans avoir rien pris.

## Les deux cousines

— Monsieur, je suis votre serviteur, dit le concierge. Bien certainement j'aurai d'autres occasions de revenir vous importuner. Aujourd'hui, ce n'est pas le moment.

— Vous avez raison, mon vieux ami, reprit Wangwenhiang. Le seigneur Tchang est plein de cordialité ; mais il faut couper court au repas.

Tchangfanjou rentra bien vite, et faisant un paquet d'une once, il la donna au concierge, en lui disant :

— Puisque l'heure nous presse, il faut obéir à la nécessité.

Le concierge fit mine de refuser ; mais il finit par recevoir le présent. Alors Sse Yeoupe voulut se lever et s'en aller ; Tchangfanjou le retint :

— Ne vous en allez pas, seigneur Sse, lui dit-il. Ce n'est qu'une entrevue que je vais avoir avec le seigneur Pe, et je reviendrai aussitôt. Je ne puis pas, je crois, être retenu longtemps. Son excellence le seigneur Pe voudra peut-être nous mettre aux prises vous et moi. Qui sait ? Il ne faut pas être si prompt.

— Vous avez raison, dit Wangwenhiang. Je tiendrai compagnie à M. Sse, et nous nous divertirons en vous attendant. Allez-vous en bien vite et revenez de même.

Sse Yeoupe consentit à rester : Tchangfanjou alla mettre un habit neuf d'une belle étoffe, et s'étant muni d'un grand nombre de bagatelles pour servir de présents d'introduction, il ordonna qu'on préparât deux chevaux ; il en monta un, et fit donner l'autre au concierge. Puis prenant congé des deux autres jeunes gens, il se dirigea du côté de Kinchi, intérieurement charmé de son succès. Cette fois, en se rendant à Kinchi, il se donna beaucoup de grands airs, qu'il n'avait pas lorsqu'il en était revenu la veille au soir.

Bien des singes vont ainsi dans le monde la tête levée,  
Se plaisant dans la fraude et montrant un visage débouté.  
Mais s'il y a quelque part un œil clairvoyant,

## **Les deux cousines**

Un beau matin tout se découvrira, et ils resteront couverts d'opprobre.

On trouvera dans le chapitre suivant le récit de la visite que Tchangfanjou rendit au seigneur Pe.

@

### CHAPITRE VIII

#### La suivante, d'un œil furtif, reconnaît l'étoffe

@

On se défend difficilement du mensonge, du mélange du vrai et du faux.

Mais la fleur précieuse se distingue par son parfum.

La pierre artificielle en impose d'abord par ses belles couleurs,

Mais l'éclat du rubis le fait aisément connaître.

De riches habits ne cachent pas les traits d'un rustre ignorant,

Et sa bassesse jure avec les étoffes brodées.

La beauté doit être la récompense du talent.

Que sert à un personnage ridicule toute la peine qu'il se donne ?

Il ne fallut que peu de temps à Tchangfanjou pour arriver, avec le concierge, au château du seigneur Pe. Là, ils descendirent de cheval, et Toungyoung introduisit Tchangfanjou dans un salon de réception, où il le fit asseoir ; puis il alla promptement avertir son maître, et celui-ci ne perdit pas un moment pour venir recevoir son hôte. En entrant dans le salon, il jeta un coup d'œil sur toute sa personne. Or voici, à l'examen, ce qu'il remarqua dans Tchangfanjou :

« Un extérieur commun, une tournure et une physionomie vulgaires. Il était comme renfermé en lui-même. Il avait l'air de la ruse et de l'effronterie : malgré toute sa parure, il n'avait pas l'apparence d'un homme qui fait des vers. Ses épaules arrondies, son ventre à plusieurs étages, tout son corps annonçait le contraire de la franchise et de la simplicité. Son œil hagard, son sourcil contracté lui donnaient tout-à-fait l'air d'un fripon. »

En l'apercevant, Pe ne put s'empêcher de concevoir quelques soupçons : « Cet homme n'a pas la mine d'un poète ! » se dit-il à lui-même. Toutefois, puisqu'il l'avait invité, il ne pouvait se dispenser d'aller à sa rencontre, et de lui faire bon accueil. Au moment où Tchangfanjou vit Pe sortir de son appartement, il lui fit la révérence avec empressement ; puis, prenant les

## Les deux cousines

présents qu'il avait apportés, il les lui offrit. Pe en choisit lui-même de deux sortes qu'il fit mettre à part, et pria son hôte de s'asseoir. Celui-ci s'en excusa quelque temps par modestie. Enfin tous deux prirent les places qui leur appartenaient en cette occasion ; et Pe, entamant le premier la conversation :

— J'ai reçu hier, dit-il, le beau morceau que vous avez bien voulu m'adresser. En vérité, tous les caractères en sont d'or et de jaspe. J'y ai pris tant de plaisir que je ne pouvais m'en détacher.

— Je n'ai fait que peu d'études et mon talent est bien médiocre, répondit Tchangfanjou. Le hasard a voulu que j'eusse pour modèle une zibeline. Mais quand j'aurais le cœur <sup>1</sup> de la grosseur d'un boisseau, en vous offrant quelque chose d'aussi mauvais, je ne puis me défendre d'une frayeur inexprimable.

— J'ai vu hier par votre manuscrit que vous étiez de Tanyang. Cette ville est tout près d'ici : comment se fait-il qu'avec un mérite tel que le vôtre, votre nom ne soit pas, depuis longtemps, venu jusqu'à moi ?

— Ma maison est à Tanyang ; mais j'ai ici en face, au village de Kinchi, un petit jardin où je viens me retirer pour me livrer à l'étude, et je ne passe que peu de temps à la ville. De mon naturel, je suis très peu ami du monde ; ainsi mon nom n'a pu s'élever jusqu'à vous.

— Je vois, reprit Pe, que vous êtes un véritable lettré, tout occupé du soin de votre perfection. On en trouve peu de cette espèce.

Comme il achevait ces mots, les domestiques leur servirent le thé ; et après qu'ils l'eurent pris :

— Mon jeune ami, dit Pe, lorsque je vous ai invité à venir me voir aujourd'hui, je n'ai pas eu d'autre motif que le plaisir extrême que m'ont procuré vos vers. J'ai seulement regretté de ne pas en avoir

---

<sup>1</sup> Mot à mot *le fiel*, qui est pour les Chinois l'organe du courage, de la grandeur d'âme, de la présomption et de l'impudence.

## Les deux cousines

davantage, et je désirerais que vous voulussiez en composer une pièce ou deux en ma présence. Je me flatte que vous ne serez point avare du jaspe et des perles qui charmeront ma vieille imagination.

Et en parlant ainsi il donna ordre à ses domestiques d'apporter du papier et des pinceaux.

Tchangfanjou s'était fié à sa loquacité et à sa forfanterie pour soutenir la conversation sur le ton le plus élevé, et il espérait bien que rien ne viendrait arrêter son essor. Mais lorsqu'il entendit Pe lui demander de composer encore des vers en sa présence, il demeura comme un homme frappé de la foudre par un temps serein. Son âme semblait avoir abandonné son corps, et la crainte qui le saisit fut telle que pendant quelques moments il lui fut impossible d'ouvrir la bouche. Il allait pourtant refuser ; mais déjà les domestiques avaient apprêté une table à écrire, et l'avaient placée devant lui. Le papier, l'encre, les pinceaux, l'écritoire, tout y était préparé et en bon état. Tchangfanjou demeura encore un instant comme hébété, et tout ce qu'il put prendre sur lui, ce fut de s'excuser en disant :

— Un pauvre écolier tel que moi n'oserait se livrer à son inspiration devant votre excellence. Jamais mon talent ne me soutiendrait jusqu'au septième pas<sup>1</sup>. Je ne saurais éviter de vous laisser un grand sujet de rire à mes dépens.

— Manier le pinceau dans la compagnie de son hôte, c'est un amusement de gens de lettres. Si j'avais moi-même quelque sujet dans la tête, ma verve une fois excitée ne se dissiperait pas aisément. N'ayez pas, mon jeune ami, cet excès d'humilité.

Lorsque Tchangfanjou vit que ses excuses ne lui servaient de rien, le feu lui monta au visage, un trouble extrême s'empara de ses sens, et dans son embarras, il s'inclina plusieurs fois en balbutiant des mots inarticulés :

---

<sup>1</sup> Jusqu'à la fin du grand vers chinois qui a sept syllabes.



## Les deux cousines

— Il faut que je sois bien hardi... je prie votre excellence de me donner un sujet, et quand j'aurai fini de le traiter, je la supplierai de m'accorder ses leçons.

Pe s'arrêta un moment pour réfléchir :

— Il n'y a pas, dit-il ensuite, à chercher d'autre sujet que celui des vers que vous avez faits hier sur *les saules printaniers*. Vous avez satisfait de la manière la plus agréable et la plus ingénieuse aux conditions que la rime vous imposait. Ainsi, mon jeune ami, si vous n'y voyez pas d'obstacle, ce sera sur le même sujet que je vous prierai de composer encore une autre pièce de vers, avec les mêmes rimes.

Lorsqu'il entendit la proposition de composer encore sur le même sujet et avec les mêmes rimes, Tchangfanjou, qui se rappelait la seconde pièce improvisée par Sse Yeoupe, se sentit le cœur dilaté par la joie. Toutes ses transes se calmèrent, et l'âme tranquille, il se hâta de reprendre les airs et les manières d'un homme de lettres. Toutefois il affecta de s'excuser encore :

— Je ne suis qu'un ouvrier inhabile et maladroit, dit-il ; comment oserai-je jouer de la hache à la porte d'un palais ? et pourtant, aux ordres réitérés de votre excellence, je ne dois pas désobéir. Je suis, je vous assure, en un grand embarras.

— Avec un mérite littéraire tel que le vôtre, voudrez-vous encore avoir tant de complaisance ? dit Pe.

Tchangfanjou s'inclina aussitôt :

— Je vais donc avoir cette témérité, dit-il.

Et aussitôt il se saisit d'un pinceau, déploya une feuille de papier à fleurs, fronça le sourcil, feignit de réfléchir un instant, et après avoir par deux fois branlé la tête, il se mit à écrire tout couramment. Quand il eut fini, il se leva, prit à deux mains la feuille de papier, et vint la présenter à Pe en lui faisant une révérence. Pe la reçut, et l'ayant considérée avec beaucoup

## Les deux cousines

d'attention, il reconnut que les termes en étaient encore plus poétiques et plus élégants que ceux de la première pièce. Il avait remarqué que Tchangfanjou ne s'était pas arrêté pour réfléchir, et que son morceau avait été achevé dans un instant. Les soupçons qu'il avait conçus en voyant la physionomie et la mauvaise tournure de Tchangfanjou, ainsi que les doutes qui lui avaient été inspirés d'avarice, se dissipèrent entièrement par cette épreuve à laquelle il venait de le soumettre devant lui, et sans y penser, il se mit à le louer et à l'exalter :

— Quel beau talent ! s'écria-t-il, quelle facilité ! Que de pensées riches et noblement exprimées ! Et par dessus tout cela, quelle rapidité ! Vous êtes la personne que je cherchais dans tout l'empire, et peu s'en est fallu, mon jeune ami, que je ne vous manquasse.

Il se mit de nouveau à considérer les vers, et ayant appelé un domestique, il lui donna secrètement l'ordre d'aller les montrer à sa fille. Il ordonna en même temps qu'on servît le dîner dans le jardin derrière la maison, et retint Tchangfanjou pour boire deux ou trois tasses avec lui. En même temps il se leva et invita son hôte à entrer. Celui-ci voulut s'excuser et remercier :

— J'ai déjà reçu tant de grâces de votre excellence, elle m'a comblé de marques de bonté qui ont dépassé mes espérances. Je ne voudrais pas abuser encore ainsi de votre bienveillance à mon égard.

— Allons dîner ensemble pour consolider notre affection, reprit Pe, et ne soyez pas si cérémonieux.

En parlant ainsi, il le prit par le bras et le conduisit du côté du jardin.

L'homme excellent ne s'attache qu'au vrai mérite,  
Et partout il rencontre de la fausse monnaie.  
N'accusez pas la bizarrerie des affaires humaines,  
C'est en cela même que brillent les vues du ciel.

En suivant Pe dans le jardin derrière la maison, Tchangfanjou éprouvait autant d'inquiétude que de satisfaction. Sa joie provenait de l'heureuse tournure que paraissait prendre le mariage, et son inquiétude était

## Les deux cousines

qu'arrivé dans le jardin, on ne s'avisât de quelque bel objet qui présenterait matière pour des vers, et qu'on ne voulut l'obliger d'en composer, de telle manière que ses précédents succès ne vinssent à être perdus. Cette idée était comme un démon qui habitait dans son sein. En peu de temps ils parvinrent dans le jardin qu'ils examinèrent en détail. La variété des couleurs nuancées qu'on y voyait briller en faisait véritablement un séjour délicieux. On y apercevait

Le pêcher déployant son tissu d'écarlate, et le saule, son or suspendu,  
Le prunier étendant l'ombrage de son jaspe éclatant de blancheur ;  
Et la pivoine dont l'œil ne peut compter les pétales,  
Et mille pierres précieuses recueillies dans le calice des fleurs.

Plus loin,

On entendait la voix rauque de la pie, et le vol léger de l'hirondelle.  
L'abeille et le papillon voltigeaient dans tous les sens ;  
C'était le règne du brillant printemps, la seconde ou la troisième lune.  
Le zéphire, reçu dans les fleurs, y engendre les plus doux parfums.

En entrant dans le jardin, Pe conduisit Tchangfanjou dans les endroits les plus agréables. On eût dit que le mariage était déjà conclu, et que ce jeune homme était devenu son gendre, tant il lui marquait d'égards et d'affection. Après quelques instants de conversation, on servit, et tous deux se mirent à boire ensemble sous l'ombrage des fleurs.

Cependant mademoiselle Houngiu, qui savait que ce jour-là son père devait mettre Tchangfanjou à l'épreuve, avait chargé une de ses femmes qui lui était le plus attachée, d'aller en secret jeter un coup d'œil à la dérobée dans le salon. Cette femme se nommait Yansou ; elle était depuis son enfance au service de mademoiselle Pe ; elle avait reçu de la nature beaucoup d'adresse et d'intelligence. Elle était alors parvenue à sa quinzième année.

Ce jour-là donc, après avoir reçu la commission de sa jeune maîtresse, elle était venue derrière le salon, et là, sans être aperçue, elle avait examiné Tchangfanjou dans le plus grand détail. Elle ne quitta qu'au moment où Tchangfanjou, après avoir composé, passa avec Pe dans le

## Les deux cousines

jardin, pour se mettre à table. Elle revint alors avec les vers qu'il avait faits, et s'adressant à Houngiu :

— Cet homme, dit-elle, est bien laid, bien commun, et d'une physionomie bien désagréable : comment pourrait-il être digne de vous ? Prenez bien garde, mademoiselle, à ne pas vous laisser abuser dans vos projets.

— Mon père lui a-t-il déjà fait composer des vers ? demanda Houngiu.

— Pour ses vers, ils sont faits, et les voici, dit Yansou,

et elle les remit à sa jeune maîtresse. Celle-ci les lut avec attention :

— Voilà de fort beaux vers, dit-elle ; à moins d'être un homme de lettres du premier mérite, on ne pourrait en composer de pareils. Comment se fait-il que son extérieur et son langage se rapportent si peu ?

— Si vous m'en croyez, dit Yansou, je crains qu'il n'y ait encore dans tout ceci quelque fourberie.

— Puisque les vers ont été écrits sous les yeux de mon père, et qu'ils sont aussi beaux que ceux de l'autre jour, quelle fourberie pourrait-il y avoir ?

— Il n'y a guère moyen de s'assurer de ce que quelqu'un a dans le fond du cœur, répondit Yansou ; mais cette paire d'yeux-là n'est pas de ceux sur le compte desquels on peut revenir. Un homme à talent de cette espèce ! Je ne parle pas de vous, mademoiselle ; mais moi, Yansou, on me proposerait de l'épouser, que je n'en voudrais pas.

— As-tu, reprit la demoiselle, entendu ce que mon père a dit après avoir vu ses vers ?

— Votre père, répliqua Yansou, regarde aux vers, et ne regarde pas à la personne. En voyant les vers, il en a dit beaucoup de bien. Mais, mademoiselle, c'est ici une affaire importante, où il s'agit de votre

## Les deux cousines

vie tout entière, et vous devriez ne prendre conseil que de vous-même.

Mademoiselle Pe avait été fort peu satisfaite à la vue d'une écriture vulgaire et mal formée ; le discours de Yansou acheva de la glacer. Elle laissa, sans s'en apercevoir, échapper un long soupir, et s'adressant à Yansou :

— Je suis bien malheureuse ! dit-elle ; depuis mon enfance, mon père s'occupe de me chercher un époux ; et jusqu'ici il n'a pas rencontré un seul prétendant qui fût conforme à ses désirs. Hier, à la vue de ces vers, on se croyait déjà au comble de ses vœux : qui eût pu penser que ce n'était pas là l'homme accompli que nous désirons ?

Yansou se mit à rire :

— Mademoiselle, dit-elle, quel sujet avez-vous de vous désoler ? Il y a un proverbe qui dit qu'une fille qui se marie tard n'en a que plus de bonheur en ménage. Le ciel vous a donné tant de talents et de beauté en partage : sans doute il n'aura pas manqué de faire naître un homme digne de vous par le mérite et les agréments de la figure. Devez-vous vous rebuter de cette manière ? Vous n'êtes pas encore si vieille, mademoiselle : pourquoi seriez-vous si pressée ?

Elle n'avait pas fini de parler quand on vit Pe, qui venait de reconduire Tchangfanjou, et qui rentrait pour se consulter avec sa fille. Dès qu'elle l'aperçut, Houngiu courut à sa rencontre :

— Eh bien ! mon enfant, dit Pe, je suppose que tu as vu les vers que le seigneur Tchang vient de composer tout-à-l'heure ?

— Je les ai vus, mon père, répondit-elle.

— Hier, reprit Pe, j'avais eu quelque soupçon sur lui. Mais aujourd'hui, je l'ai mis à l'épreuve sous mes yeux. Il n'a ni cherché, ni réfléchi, et il a composé sa pièce au courant du pinceau : c'est bien véritablement un homme à talent.

## Les deux cousines

— Pour son talent, reprit Houngiu, il paraît qu'il n'y a rien à dire ; mais sa personne y répond-elle ?

— C'est vraiment une chose singulière, dit Pe : sa personne n'est pas du tout comparable à son talent.

En entendant ces mots, Houngiu baissa la tête et garda le silence. Pe voyant qu'elle se taisait :

— Mon enfant, si tu as quelque répugnance, il serait inutile de te contraindre. Mais je crains que si nous manquons un homme de ce mérite, il ne soit difficile d'en trouver un autre.

Houngiu continua de garder le silence, et après un instant de réflexion :

— Mon enfant, dit Pe, s'il te reste encore quelques soupçons, il me vient une idée : je pourrais l'inviter à venir demeurer chez moi <sup>1</sup>, en lui proposant seulement de se charger de l'éducation de Yinglang. Ce serait un moyen de le mettre tout doucement à l'épreuve, et par là nous parviendrions à savoir le fond des choses.

— De cette manière, cela serait très bien ! répondit Houngiu.

Pe, voyant que sa fille se calmait et paraissait plus satisfaite, fit venir Toungyoung et lui donna ses ordres en ces termes :

— Demain, tu diras à mon secrétaire d'écrire une lettre particulière, et tu prépareras les présents d'usage, pour aller, de ma part, inviter ce M. Tchang qui sort à l'instant d'ici, à venir dans ma maison diriger mon fils dans ses études.

Toungyoung, chargé de cette commission, sortit pour aller apprêter les lettres et les présents.

Cependant Tchangfanjou était enchanté de ce que Pe l'avait retenu à dîner, et l'avait comblé de marques d'amitié. Lorsqu'il revint chez lui, le

---

<sup>1</sup> Littéralement à *occuper le pavillon occidental*, c'est-à-dire l'appartement des hôtes, quoiqu'il puisse être placé dans un endroit quelconque de la maison ; lui donner l'*appartement oriental*, serait en faire un gendre. On a déjà remarqué le sens de ces façons de parler.

## Les deux cousines

soleil était déjà chargé de teintes jaunâtres. Il trouva Sse Yeoupe et Wangwenhiang occupés à causer dans le pavillon en attendant les nouvelles. Il se hâta de monter auprès d'eux, et après les avoir salués :

— Messieurs, dit-il, je vous ai manqué de parole aujourd'hui : j'ai bien des excuses à vous demander.

— Rien n'était plus naturel, répondirent-ils tous deux ensemble ;

et le questionnant aussitôt :

— Puisque Pe Thaihiouan vous a retenu, sans doute il y a quelque chose de conclu pour le mariage ?

Tchangfanjou, l'air satisfait et la figure tout épanouie, leur raconta en riant comment on l'avait reçu, et comment on l'avait retenu à dîner. Il ne leur dit pas un mot des vers qu'il lui avait fallu composer ; mais il leur fit de tout le reste un récit détaillé. Puis il ajouta :

— Quant à l'affaire du mariage, il n'y a pas encore de promesse formelle ; mais mon bonheur veut qu'on me montre une partialité marquée.

— Je vois, dit en riant Wangwenhiang, que votre mariage est plus que décidé.

Sse Yeoupe seul conservait intérieurement quelques doutes : « Si c'est pour une pareille pièce de vers, pensait-il en lui-même, qu'on le juge digne du prix, cette jeune demoiselle ne saurait être regardée comme douée d'un véritable talent poétique. Mais alors comment a-t-elle pu composer elle-même de si beaux vers, et comment a-t-elle été arrêtée jusqu'ici pour le choix d'un époux ? »

Toutefois, observant la satisfaction que Tchangfanjou éprouvait de son succès, et n'ayant rien à lui opposer, il se sentit dans une position désagréable, et voulut s'en aller. De son côté Tchangfanjou, sans chercher à le retenir, le reconduisit jusqu'à la porte.

En revenant, il s'adressa à Wangwenhiang :

## Les deux cousines

— J'ai fait un bon tour aujourd'hui ! lui dit-il en riant ;

et aussitôt il lui raconta comment Pe avait voulu le soumettre à une nouvelle épreuve en sa présence, et comment il avait eu le bonheur de s'en tirer.

Wangwenhiang lui fit un salut :

— Vous êtes véritablement un homme heureux, lui dit-il. Après une pareille opération, votre mariage doit être bien avancé. Les choses se sont arrangées à merveille. Que j'ai bien fait, dans l'origine, de garder cette autre pièce de vers !

— Je puis bien dire, reprit Tchangfanjou, que le ciel m'a servi en ce jour. Mais ce qui m'inquiète, c'est que j'ai peur que le vieux bonhomme ne soit pas encore satisfait, et qu'il ne veuille me faire subir quelque nouvel examen. Il y va pour moi de la vie ou de la mort.

— Puisqu'il vous a lui-même éprouvé aujourd'hui, vous avez en cela même une bonne garantie pour l'avenir.

— C'est une garantie qui ne durera qu'un certain temps, et à la fin, de quoi me servirai-je pour le contenter ?

— Cela n'est pas difficile, dit Wangwenhiang. Il faut seulement, lorsque vous vous trouverez avec Sse Yeoupe, lui témoigner de l'affection, et l'engager à rester ici ; et s'il se présente quelque sujet très difficile à traiter, le charger de s'en acquitter à votre place : ne sera-ce pas un grand soulagement pour vous ?

Tchangfanjou fut charmé de cette idée :

— Ce que vous me proposez là est parfaitement bien pensé, dit-il. Dès demain j'irai le trouver, et je l'engagerai à venir demeurer dans mon jardin.

Effectivement, le lendemain de très bonne heure, dans la crainte que Sse Yeoupe en voyant son affaire manquée ne partît sans en avertir, il fit



## Les deux cousines

sa toilette, et se rendit en hâte au couvent, pour lui adresser son invitation. Sse Yeoupe n'était pas encore levé ; envoyant arriver Tchangfanjou, il sortit du lit précipitamment :

— Seigneur Tchang, lui dit-il, qui vous amène de si bonne heure ?

— Hier, en rentrant, répondit Tchangfanjou, j'avais la tête un peu échauffée et les membres fatigués : je ne vous ai pas engagé à rester pour prendre une collation. C'est une faute que j'ai commise à votre égard, et j'ai craint que vous ne vous en fussiez formalisé, que vous n'eussiez pu croire que le succès que j'avais obtenu relativement à ce mariage me faisait oublier mes amis ; c'est pourquoi je suis venu tout exprès pour vous prier d'agréer mes excuses.

— Après avoir dû au hasard l'avantage de faire votre connaissance, et lorsque j'ai reçu de vous des marques de bonté qui sont gravées dans mon cœur, de quoi aurais-je pu me formaliser ? dit Sse Yeoupe.

— Si vous n'êtes pas fâché contre moi, dit Tchangfanjou, je voudrais vous emmener avec moi à mon jardin, afin d'y passer quelques jours dans votre compagnie. Si vous ne répugnez pas à venir loger chez un ami, je regarderai cela comme une grande preuve d'affection.

Tout ce qui venait d'arriver avait laissé beaucoup d'incertitudes dans l'esprit de Sse Yeoupe, et il n'était pas encore parvenu à y rien voir de clair. Il n'avait donc pas pris de résolution pour son départ, et la proposition de Tchangfanjou lui fit concevoir un projet.

— Vous m'avez déjà comblé d'amitiés, dit-il ; vous m'avez si bien traité de toutes manières, que je ne pourrais supporter l'idée de prendre simplement congé de vous et de partir. Mais je craindrais, si je résidais dans votre jardin, de vous devenir à charge, et cela serait trop inconvenant.

— Si vous avez pour moi les sentiments d'un ami, il ne faut plus parler de tout cela. Ce langage est déplacé entre nous.

## Les deux cousines

Et aussitôt s'adressant à Siao-hi :

— Jeune homme, lui dit-il, disposez bien vite le bagage de votre maître pour l'emporter.

— Le hasard m'a conduit ici, reprit Sse Yeoupe. Je n'ai qu'un cheval qui est là-bas derrière, et je ne me suis chargé d'aucun bagage.

— Eh bien ! cela vaut mieux encore, dit Tchangfanjou.

Et il se leva pour attendre que Sse Yeoupe eût achevé sa toilette. Ce dernier ne s'arrêta que le temps nécessaire pour aller remercier Tsingsin et prendre congé de lui ; après quoi, ayant fait tenir la bride de son cheval par Siao-hi, il s'en vint avec Tchangfanjou dans le jardin où il devait faire son séjour. Pour tout ce qui avait rapport au thé et aux repas, son nouvel hôte redoubla de soins, et se montra le plus attentif et le plus obligeant du monde.

Un homme qui a ses vues rencontre un autre homme qui a les siennes de son côté.

Tous deux sont au printemps de leur âge.

Croirait-on que dans l'ardeur qui les anime,

Chacun d'eux sacrifierait volontiers sa vie ?

Les trois jeunes gens étaient à causer ensemble dans la bibliothèque, lorsqu'un domestique annonça l'arrivée du vieux concierge de la maison de Pe. A cette nouvelle Tchangfanjou ne put contenir sa joie, et il sortit du pavillon pour aller seul à sa rencontre. Le concierge entra effectivement, et après les salutations :

— Mon maître, dit le vieux domestique, vous présente ses respects, et ses excuses pour la manière peu convenable dont il vous a reçu hier.

— Hier, reprit Tchangfanjou, j'ai été véritablement comblé des témoignages de son affection, et je voulais tout justement aller aujourd'hui lui en exprimer ma gratitude. Mais, mon vieil ami, quel sujet vous ramène ici ?

## Les deux cousines

— Monsieur a un jeune garçon qui est à présent dans sa quinzième année. Frappé de votre beau talent et de vos vastes connaissances, il voudrait que vous daignassiez donner des soins à l'instruction de ce jeune homme pendant une année. Voici la convention par écrit qu'il a fait préparer, et quelques présents qu'il vous envoie, et il désire bien que vous n'opposiez aucun obstacle à sa demande.

A cette proposition Tchangfanjou se trouva hors d'état de prendre un parti, et ne se souciant ni de refuser, ni d'accepter, il prit la convention et les présents, et remonta au pavillon pour en conférer avec Wangwenhiang et Sse Yeoupe.

— Quel peut être l'objet de ceci ? leur demanda-t-il.

— Rien autre chose, répondit Sse Yeoupe, sinon que touché de votre mérite, il désire vous avoir près de lui.

— Mais d'un précepteur à un gendre, il y a une grande différence, reprit Tchangfanjou. Le bonhomme n'aurait-il pas quelque vieille dame qui aurait fait tourner la chance ?

— Vous n'y êtes pas ! dit en riant Wangwenhiang ; c'est que par tendresse pour sa fille, il craint de ne pas être heureux dans son choix, s'il était trop précipité. Il veut vous connaître à fond et vous observer en détail ; voilà pourquoi il désire que vous alliez demeurer chez lui en qualité d'hôte. Il verra si vous êtes d'un caractère rassis ou léger ; si vous aimez l'étude ou si vous ne l'aimez pas. Par là vous vous insinuerez insensiblement dans ses bonnes grâces, et vous arriverez à votre but. C'est une excellente occasion : comment pouvez-vous tarder ou balancer encore ?

Tchangfanjou goûta beaucoup cet avis, et sortit pour aller rendre réponse au vieux concierge :

— Je ne voudrais pas, lui dit-il, aller légèrement m'établir chez toute autre personne. Mais je ne saurais refuser une telle marque d'estime de votre maître. Je ne puis donc qu'accepter sa proposition.

## Les deux cousines

Seulement, mon cher Siaotsiouan, il y a une chose dont je vous prierai de vous charger : il faut que vous disiez à votre maître que j'ai besoin d'avoir une bibliothèque dans un lieu tranquille et retiré, où nul importun ne vienne me déranger, et où je puisse me livrer tout entier à l'étude.

— C'est une chose facile, dit Toungyoung ;

et prenant congé à l'instant, il sortit pour aller rendre la réponse à son maître.

Pe fut très satisfait de voir que Tchangfanjou acceptait sa proposition ; et la condition qu'il y mettait, d'avoir un cabinet tranquille et retiré, ajouta encore à son contentement. A l'instant même il ordonna de disposer, de nettoyer et de mettre en état une pièce qui était derrière le jardin, et après avoir fait choix d'un jour heureux, il envoya prier Tchangfanjou de venir demeurer chez lui.

Celui-ci ne fut pas plutôt installé dans son nouveau séjour, qu'il se mit à faire l'homme d'importance et à se donner les airs d'un ardent ami de l'étude. Assis ou debout, il avait constamment un volume à la main, et s'il voyait venir quelqu'un, il se mettait bien vite à murmurer tout bas quelques paroles comme un homme qui apprend. Il avait été charmé de trouver dans son disciple Yinglang un élève tout-à-fait digne de son maître. Leurs inclinations s'accordaient parfaitement bien ensemble. Il y avait bien dans le reste de la maison une ou deux personnes qui auraient pu le découvrir ; mais Tchangfanjou n'était pas un précepteur comme les autres. Son goût ne l'entraînait pas vers les livres ; mais il savait boucher les deux yeux aux gens avec des pièces de monnaie. Il était d'ailleurs d'une humeur accorte et complaisante : il recevait bien tout le monde, et grands comme petits venaient babiller avec lui, de manière que quand bien même il eût laissé quelques empreintes *du pied du cheval*, chacun se fût empressé de les couvrir.

Superficiel dans l'étude des livres,

Il était profond dans l'art de tromper les hommes.

## Les deux cousines

Des inclinations basses et quelques largesses ;  
Valets et esclaves, tous seront bientôt gagnés.

Un jour, un bouquet de poiriers à fleurs rouges qui était au-dessous du pavillon des songes champêtres s'était couvert d'une quantité prodigieuse de fleurs. En les voyant, Pe dit à sa fille :

— Demain je ferai préparer un coffre<sup>1</sup>, et j'enverrai inviter Tchangfanjou à venir jouir de la vue de ces poiriers. Puis je le prierai de composer sur ce sujet une chanson en vers mêlés, que l'on puisse mettre en musique. Je jugerai par là de son talent, et cela sera en même temps pour nous un sujet de divertissement.

Pe avait à peine prononcé ces mots qu'il y eut quelqu'un qui vint à l'instant même en faire part à Tchangfanjou. Cet avis ne lui causa pas une petite frayeur. Le seul expédient dont il s'avisa fut d'écrire un billet, et d'envoyer quelqu'un avec la rapidité d'une étoile qui file, pour inviter Sse Yeoupe à venir le voir à son logement.

Sse Yeoupe était alors seul, privé de toute société ; il aurait bien voulu apprendre quelques nouvelles : mais il ne savait comment s'y prendre pour s'en procurer. L'invitation de Tchangfanjou arriva tout à propos : elle lui offrait l'occasion qu'il désirait, et il s'y serait rendu le jour même ; mais il était déjà tard, et tout ce qu'il put faire, ce fut de répondre par un billet à Tchangfanjou, qu'il irait le trouver le lendemain matin de bonne heure.

Tchangfanjou, tourmenté de la crainte que quelque retard ne vînt gêner son affaire, ne put fermer l'œil de toute la nuit. Dès le point du jour, il envoya quelqu'un à Sse Yeoupe pour lui rappeler sa promesse ; lui-même se tint à la porte derrière le jardin pour l'apercevoir de plus loin.

Heureusement Sse Yeoupe avait aussi des vues de son côté ; et sans attendre qu'on vînt le presser, il s'était déjà mis en route. Dès que Tchangfanjou le vit arriver, il lui sembla que le ciel lui-même venait à son

---

<sup>1</sup> Pour mettre les cruches, les tasses, les cuillers et les autres objets destinés à une collation dans un jardin.

## Les deux cousines

secours. Il courut avec empressement au devant de lui, et l'ayant salué, il le prit par la main et le fit entrer avec lui dans la bibliothèque :

— Mon ami, lui dit-il, depuis que je suis venu m'établir dans cette demeure, je n'ai pas été un quart d'heure sans penser à vous.

— Il en a été de même de moi, répondit Sse Yeoupe. J'ai eu bien des fois la tentation de venir vous voir ; mais j'ai craint que l'accès de ce lieu-ci ne fût pas facile.

— Puisqu'on m'a invité à venir y demeurer, je suis le maître ici, reprit Tchangfanjou. Quelles difficultés pouviez-vous craindre ?

Comme ils étaient à causer ensemble, Yinglang entra pour prendre sa leçon.

— J'ai quelqu'un chez moi, lui dit Tchangfanjou, vous aurez congé aujourd'hui.

Yinglang s'en alla tout joyeux de cette nouvelle ; et Tchangfanjou reprenant la conversation :

— Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes trouvés ensemble, dit-il. Sans doute, depuis que vous habitez mon jardin, vous aurez composé un bon nombre de pièces.

— Vous n'y êtes plus, mon ami, répondit Sse Yeoupe. Seul comme je suis dans cette demeure, il ne me prend pas grande envie de composer. Mais vous qui êtes ici avec d'habiles poètes, vous avez certainement produit plusieurs excellents morceaux.

— Je suis ici tous les jours avec mon élève qui s'attache à mes pas. Comment voulez-vous que mes pensées se portent vers ces objets ? Hier pourtant j'ai dirigé ma promenade du côté du pavillon, et j'ai vu dans l'intérieur un poirier dont les fleurs rouges sont tout épanouies et jettent le plus vif éclat. J'aurais eu quelque tentation d'en faire le sujet d'une pièce de vers ; mais j'ai craint d'y donner plus de peine que la chose ne valait, et il m'a pris fantaisie de composer seulement

## Les deux cousines

une petite chanson. Je suis depuis ce temps à la fredonner ; mais je ne l'ai pas encore mise par écrit.

— Ne croyez pas, reprit Sse Yeoupe, qu'une bonne chanson soit une chose si facile à faire. Pour des vers ordinaires, il suffit de distinguer deux tons, l'*égal* et l'*inégal*<sup>1</sup> ; mais dans une chanson, il faut marquer les quatre tons, l'*égal*, l'*élevé*, le *prolongé* et le *rentrant*<sup>2</sup>, avec la distinction des consonnes claires et obscures, suivant les intonations masculines et féminines. Si vous manquez un seul mot ou un seul accent, cela ne s'accorde plus avec les notes de l'air. Vous vous exposez aux railleries des connaisseurs. Aussi appelle-t-on ces sortes de morceaux *pièces d'arrêt*, parce qu'on ne saurait les composer en courant.

— Si cela est si compliqué, répartit Tchangfanjou, je ne m'aviserai pas de composer de chanson, pour qu'on vienne se moquer de moi. Mais vous, mon frère, qui n'êtes point avare d'or et de jaspé, je vous prierais d'en faire une petite ; ensuite je m'attacherais soigneusement à en observer les consonances et les accents, sans y rien manquer. Seriez-vous d'humeur, mon ami, à me donner une leçon ?

— Les vers, les chansons, ce sont les amusements des gens de lettres à la maison : en prenant le thé, en buvant ensemble, quand il faut en composer, on en compose ; pourquoi ne serais-je pas d'humeur à vous satisfaire ? Mais dans quel endroit est ce poirier à fleurs rouges ? Si vous vouliez m'y faire jeter un coup d'œil, cela pourrait m'inspirer.

— C'est un bouquet de poiriers autour du pavillon des songes champêtres, répondit Tchangfanjou. Si vous désirez les voir, nous

---

<sup>1</sup> Comme nous dirions les *longues* et les *brèves*.

<sup>2</sup> Pour ces termes techniques de la prosodie chinoise, les curieux pourront voir la *Grammaire chinoise*, p. 172.

## Les deux cousines

n'avons qu'à monter à la galerie des fleurs, et de là nous les apercevrons.

Les deux jeunes gens traversèrent le jardin en se tenant par la main. Ils montèrent à la galerie des fleurs, et de cet endroit, par de-là la muraille de séparation, ils jetèrent les yeux dans l'intérieur, et virent un poirier à fleurs rouges dont le branchage s'élevait au-dessus du mur. Les fleurs tout épanouies semblaient avoir été teintes de sang, et produisaient l'effet le plus agréable. Sse Yeoupe ne pouvait se lasser de les considérer et de leur donner des éloges :

— Voilà de bien belles fleurs ! dit-il ; elles méritent assurément qu'on les chante ; mais c'est dommage d'en être séparé par la muraille. On ne jouit pas complètement de la vue. Ne pourriez-vous nous faire entrer dans le pavillon pour les contempler ? Cela serait infiniment plus agréable.

— Nous ne pouvons y aller, répondit Tchangfanjou. Le pavillon des songes champêtres est la bibliothèque intérieure du seigneur Pe, et il communique avec le salon où sa fille travaille à des ouvrages de broderie. Comment voulez-vous qu'il souffre que des visiteurs aillent s'y promener ?

— Si ce lieu communique avec l'appartement intérieur et le salon de la demoiselle de la maison, il est tout simple que nous ne puissions pas y pénétrer, dit Sse Yeoupe.

Après être restés ensemble quelque temps dans la galerie des fleurs, les deux amis revinrent s'asseoir dans l'appartement de Tchangfanjou. Celui-ci n'avait qu'une pensée : c'était d'engager Sse Yeoupe à faire la chanson. Il craignait surtout que si celui-ci tardait trop, il n'eût pas le temps de la composer, ou s'il l'avait finie, de n'avoir pas lui-même le temps de l'apprendre par cœur. Il était donc uniquement occupé de le presser : et Sse Yeoupe, qui de son côté avait l'esprit rempli de l'idée de la demoiselle Pe, n'avait pas besoin qu'on l'excitât. Il se munit d'un pinceau, et, cédant à son inspiration, il se mit à verser ses pensées sur le papier.



## Les deux cousines

Il faut un récit séparé pour faire voir la belle entr'ouvrant furtivement la porte de son appartement parfumé, et l'odieux prétendant poursuivi par l'inquiétude jusque sur le lit de l'Orient <sup>1</sup>.

Le passereau doré et le cigale

Cachent sous le voile du mystère leurs efforts pour se rapprocher.

Manhi croit avoir dérobé l'hymne de la jouissance ;

Mais déjà Soungiu touche au mur oriental.

On verra dans le chapitre suivant si Sse Yeoupe composa la chanson qui lui était demandée.

@

---

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus.

### CHAPITRE IX

#### En écartant la prune, on cherche une pêche dans la galerie des fleurs

@

Que le cœur soit glacé ou brûlant, endurci ou sensible,  
Quelque chose y conserve le sentiment de l'harmonie.  
Ici c'est le refrain d'une chanson qu'on entend à côté de la coupe du buveur ;  
Là, derrière ces fleurs, c'est le profil d'un amant que l'on contemple.  
Qui voudrait ternir l'éclat de l'albâtre,  
Ou laisser la perle flotter au hasard ?  
La simple colombe s'épuise à combattre pour son nid,  
Mais c'est le couple d'oiseaux fidèles qui est le sujet favori des broderies.

Sse Yeoupe, pressé par Tchangfanjou qui voulait absolument lui faire faire une chanson, et plus encore par les pensées dont il était agité au sujet de mademoiselle Pe, prit de là son sujet et s'abandonnant à sa verve, il laissa courir son pinceau et composa une *pièce d'arrêt*, comme il l'avait dit lui-même. Vous l'eussiez vu faire pleuvoir sur le papier l'encre qu'il avait recueillie sur l'écritoire. Il ne prit pas plus d'un quart d'heure de répit, et bientôt il eut terminé sa chanson improvisée. En la remettant à Tchangfanjou :

— Je répons bien mal à votre désir, ne vous moquez pas de moi, mon ami, lui dit-il.

Tchangfanjou la prit et la lut avec beaucoup d'attention. Voici ce qu'il y trouva <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Bien des traducteurs changent la forme en conservant le fond des idées dans les passages qu'ils ne comprennent pas entièrement : nous avons fait ici précisément le contraire. Nous avons conservé l'ordre des couplets, leurs titres énigmatiques, la coupe des vers ; mais nous ne nous flattons nullement d'en avoir rendu le sens. A l'exception de quelques phrases qui ne sont pas susceptibles de deux interprétations, il se pourrait bien que la *chanson* qu'on va voir n'eût presque rien de commun avec l'original. Il faut renoncer à saisir et à rendre les métaphores et les allusions qui font la beauté de ces sortes de pièces. Le lettré le plus versé dans le français ne saurait sentir la finesse d'une de nos ariettes ni pénétrer les profondeurs

## Les deux cousines

### CHANSON

*Sur un poirier à fleurs rouges.*

#### **Les délices de la promenade.**

Vous cherchez l'ombre ; et quoi de plus doux qu'une belle nuit,  
A l'air, au clair de lune, avec un objet chéri !  
Qui aurait cru le printemps si prodigue ?  
Il couvre de rubis les branches des arbres.  
Ce ne sont de toutes parts que feux qui étincellent.  
Vous demandez si c'est un amandier ou un pêcher.  
Je crois y voir les traces du sang de deux êtres qui se consomment en pensant l'un à l'autre.

#### **L'ivresse produite par le vent d'orient**

Ces belles teintes purpurines percent la bruine qui enveloppe le bosquet.  
La moitié de ces pétales sont entraînés par le courant dont ils font rougir la surface.  
Redressant leurs têtes d'écarlate, ces fleurs couvrent les branches d'une couche de neige.  
On dirait qu'une belle au pied de cette galerie  
Assemble avec art mille vêtements de soie.  
Des nuages colorés, une brume que condense la gelée,  
Sont le fard qui rend leurs teintes plus vives ;  
Et l'on entend la voix du coucou perché sur ces branches.

#### **La jeune beauté**

Que cherche ici mon âme qu'obscurcissent depuis longtemps les nuages de la mélancolie ?  
Avec transport elle poursuit le printemps sur deux joues parfumées.  
Parmi cette pluie de roses, de neige odorante,  
Que le bourdon et le papillon stupide ne viennent pas se glisser furtivement !

#### **La lune au dessus du poirier du Japon.**

Tissu dont les nuances sont élégamment mariées,  
C'est le printemps qui a tracé tes agréables découpures ;

---

d'un nocturne. Les chansons chinoises ont précisément un mérite aussi insaisissable. On a vu dans la préface quelques-uns des motifs qui tiennent notre conscience en repos sur les infidélités que nous avons dû commettre ici, quelque graves et quelque multipliées qu'elles puissent être.

## **Les deux cousines**

C'est lui qui t'a donné ces formes gracieuses.  
Au bord de l'eau, au travers du bosquet,  
Quelles sont ces étoffes chargées des plus doux parfums ?  
Quel est derrière ce treillis verni couleur de pourpre ?  
Ce visage enivrant dont la délicatesse nous subjugue ?  
Que le candélabre d'argent se charge de bougies ;  
Ces attraits, cette parure, font des blessures qui nous ôtent l'usage de nos sens.  
Prenez enfin pitié du poète,  
O vous ! qui pouvez remplir son cœur d'une éternelle reconnaissance.

### **Les cinq offrandes**

Ces pétales blancs, ces filaments rouges sont comme le frère et la sœur.  
Leurs touffes épaisses, leurs teintes brillantes,  
Ce duvet qui les orne encore,  
Sont pour nos yeux un spectacle enchanteur.  
Que de charmes vous représentez à l'hôte émerveillé qui vous visite.  
Appas qui nous ôtez la raison,  
Douceur qui nous perce le cœur !  
Craindriez-vous le zéphire nuptial ?  
Je crois voir, lorsque le soleil s'est entouré d'un brouillard jaunâtre,  
Et que la lune vous verse sa lumière,  
L'être chéri qui, debout en secret près de vous,  
Étend sur vous un voile de gaze.

### **Le cœur de jaspé**

Cœur odorant dont rien n'efface l'éclat,  
Que j'aime à contempler vos ravissantes touffes d'étamines !  
Vous êtes l'emblème de la pureté que rien n'a jamais souillée ;  
Vos teintes métalliques séduisent par leur beauté naturelle.  
Des larmes de sang imitent des trous dont votre calice serait percé.  
Je sais quel mérite il faudrait pour prétendre à de tels attraits ;  
Mais ne vous fiez pas au prince d'Orient dont les ardeurs vont venir vous disperser.

### **Fleurs rouges à la surface de l'eau**

Belles au sourcil de rose, aux cils de neige,  
Vous annoncez le départ du printemps.  
Le Dieu des fleurs vous saisit entre ses doigts :  
C'est la fraîcheur qui convenait à votre beauté.  
Moi qui suis guidé par une affection sincère,

## Les deux cousines

Je voudrais vous conserver toute l'année.  
Mais vos plis qui tout-à-coup retombent vers la terre,  
Figurent à mes yeux une robe nuptiale. *Yelo* !

### Refrain

Nous réjouissons-nous à la vue de cette beauté qui se renouvelle ?  
Le chagrin vient suivi du repentir.  
Les douze portes de l'année nous prépareront d'autres jouissances,  
Mais leurs soies purpurines  
Ne nous laissent, hélas ! qu'une joie trompeuse.

### Couplet final

Parmi les tasses nous contemplons ces branches fleuries,  
Et le charme des vers vient s'ajouter à leurs attraits.  
Mais serait-il possible de célébrer dignement

#### **Le poirier a fleurs rouges ?**

Après qu'il eut fini de lire cette chanson, Tchangfanjou demeura très satisfait, et il ne put s'empêcher d'en vanter l'agrément :

- Vous êtes vraiment un poète divin, dit-il, vous méritez mes hommages et mon respect.
- Une chanson improvisée ainsi dans un instant ne saurait justifier vos éloges, dit Sse Yeoupe.

Tchangfanjou, ayant dans sa main la chanson, ne cessait d'y tenir ses regards attachés, et il continuait de la lire et de la réciter. « A la manière dont il la savoure, pensa Sse Yeoupe, on dirait qu'il veut l'apprendre par cœur. » Puis lui adressant la parole :

- Un pareil badinage mérite-t-il que vous le considériez si longtemps ? Vous m'avez promis de marcher sur mes traces, ne me montrerez-vous pas votre savoir-faire ?
- Quand je compose, reprit Tchangfanjou, il est nécessaire que je réfléchisse et que je cherche mes expressions. Je n'y parviendrais pas sans cela. Je n'ai pas la même facilité que vous. Laissez-moi

## Les deux cousines

passer une nuit sans dormir, et je vous demanderai votre avis sur les essais que j'aurai faits.

En parlant ainsi, il jeta encore une fois les yeux sur la chanson, et l'ayant roulée, il la serra dans sa manche. Il reprit ensuite la conversation avec Sse Yeoupe.

Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient à causer ensemble, quand on vit entrer un valet qui dit à Tchangfanjou que son maître l'attendait dans le pavillon des *Songes champêtres*, où il avait quelque chose à lui dire.

— J'ai une visite chez moi, je ne saurais y aller dans ce moment, répondit Tchangfanjou.

— C'est votre hôte qui vous fait inviter, je vous quitte, dit Sse Yeoupe ;

et il voulut prendre congé et sortir.

Tchangfanjou l'aurait bien laissé aller ; mais il eut peur qu'il ne se présentât au moment même quelque sujet bien difficile, pour lequel il manquerait d'auxiliaire ; et il jugea à propos de garder Sse Yeoupe.

— Mon frère, lui dit-il, qui vous oblige à vous en retourner ? Restez ici quelques instants ; j'irai trouver mon hôte, après quoi je reviendrai vous tenir compagnie. Ce lieu est tranquille et retiré : personne n'y vient. Vous pouvez vous y promener à votre aise.

La première intention de Sse Yeoupe avait été de tâcher d'apprendre quelques nouvelles ; et voyant que Tchangfanjou voulait le retenir, il consentit à rester.

— Puisque vous le trouvez bon, dit-il, faites comme vous voudrez, je demeurerai à m'amuser ici.

— Je suis bien coupable envers vous ! dit Tchangfanjou ;

et en prononçant ces mots, il suivit le valet au pavillon des *Songes champêtres*. Quand il y fut monté, Pe le reçut en lui disant :

## Les deux cousines

— Maître, voilà plusieurs jours que nous ne nous sommes vus ; je suis charmé de me trouver avec vous. J'ai remarqué aujourd'hui la beauté de ces fleurs, et j'ai pris la liberté de vous inviter à venir en jouir quelques moments.

— Je suis, répondit Tchangfanjou, tellement absorbé par le soin de l'éducation de monsieur votre fils, que j'ignorais que le printemps eût déjà produit de si belles choses. Je dois à la bonté de votre excellence l'avantage de pouvoir contempler ce bosquet parfumé : il ne se peut rien de plus délicieux.

— Les hommes qui se livrent à l'étude, dit Pe, doivent éviter une excessive application. On finirait par épuiser ses esprits. Quand le matin on rencontre des fleurs, ou le soir, un clair de lune, il faut de temps à autre s'abandonner au plaisir que font éprouver ces objets.

Il appela ses domestiques et leur dit de tenir le coffre ouvert au dessous des branches du poirier, afin qu'il pût boire avec Tchangfanjou, tout en admirant la beauté des fleurs.

Après avoir pris quelques tasses :

— Maître, dit Pe, depuis que vous demeurez dans ma maison, vous avez sans doute trouvé le temps de composer des pièces charmantes. Auriez-vous la complaisance de m'en montrer une ou deux ?

— Depuis que j'ai été reçu dans votre château, répondit Tchangfanjou, j'ai profité du calme de ces jardins fleuris et de la tranquillité de ma retraite pour m'enfoncer dans l'étude de gros vieux auteurs. Mais pour des vers, je n'ai pu encore en composer un seul morceau.

— Eh bien ! dit Pe, aujourd'hui que nous voilà assis sous les fleurs, il ne faut pas laisser passer l'occasion.

A ce discours qui s'accordait avec ce qu'on était venu lui rapporter, Tchangfanjou n'eut pas de peine à deviner quel serait le sujet ; et comme il

## Les deux cousines

avait son affaire dans sa manche, il se montra tout résolu, et répondit à l'instant :

— Puisque votre excellence ne dédaigne pas ce qui est commun et vulgaire, je suis prêt à lui fournir un nouveau sujet de risée.

— Maître, habile comme vous l'êtes dans la poésie, vous devez certainement composer d'excellentes chansons. Il y a quelques jours qu'un de mes parents, du nom de Gou, m'a envoyé deux jeunes chanteurs : leur voix est agréable, mais les paroles qu'ils chantent sont un peu surannées ; et cela finit par devenir monotone. Puisque vous vous trouvez en verve, ne pourriez-vous, maître, prendre pour sujet ce poirier à fleurs rouges, et me composer une chanson là-dessus ? Je la ferais apprendre à mes chanteurs, et ce serait du jaspe et des perles pour nos oreilles. Serez-vous assez bon pour nous procurer cette satisfaction ?

Tchangfanjou fut ravi jusqu'au fond du cœur de cette proposition, et il répondit avec joie :

— Puisque votre excellence daigne me donner un ordre, je ne saurais tarder à la satisfaire ; mais je crains que vos gens ne puissent faire entrer ma chanson dans leurs concerts.

Pe, très satisfait, ordonna à ses domestiques de placer sur la table du papier et des pinceaux, et fit verser une tasse de vin au seigneur Tchang ; Tchangfanjou la but, et saisit le pinceau en redressant la tête d'un air délibéré. Il écrivit en peu de temps les trois ou quatre couplets du commencement, mais quand il en vint à ceux de la fin, il se trouva qu'il les avait oubliés. Il chercha pendant quelque temps à se les rappeler ; mais la mémoire ne lui revenant pas, il se leva sous je ne sais quel prétexte, et passa derrière un bosquet, où il tira, en cachette, de sa manche le rouleau et y promena plusieurs fois ses regards, afin de s'en rafraîchir le souvenir et d'en graver le contenu dans sa mémoire ; puis il se hâta de revenir prendre sa place à table, et dès qu'il eut achevé d'écrire, il remit son papier entre les mains de Pe.



## Les deux cousines

Celui-ci le considéra avec attention, et dans son enchantement :

— Cette chanson est charmante, s'écria-t-il, le sens en est profond, et les expressions les plus délicates du monde. Vous avez, maître, un talent fait pour l'académie, et quelque jour vous serez bien au-dessus de moi pour la fortune et les honneurs <sup>1</sup>.

— Seigneur, reprit Tchangfanjou, quelle comparaison peut-on faire d'un jeune lettré, humble comme le chaume, avec les nuages brillants du firmament ? Vos discours me couvrent de confusion.

Ils continuèrent la conversation sur ce ton, tout en buvant ensemble. Cependant la demoiselle Houngiu, depuis qu'elle avait reçu les deux pièces de vers sur les saules printaniers, n'avait pu s'accoutumer à l'écriture commune dont elle avait été choquée dès l'abord, et ayant pris du papier à fleurs, elle avait elle-même copié ces deux pièces avec le plus grand soin, et en caractères des plus élégants qu'il lui fut possible. Elle avait serré cette copie dans un sac de soie brodée, et la tenait près d'elle pour les réciter soir et matin. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que son union avec un poète d'un mérite aussi brillant comblerait tous ses vœux. Et toutefois, quand elle avait appris que ce jeune homme, doué d'un talent si distingué, était dépourvu d'agrèments extérieurs, elle s'était dit qu'il manquerait quelque chose à son bonheur. Cette idée avait laissé quelque tristesse dans son cœur ; elle s'en affligeait chaque jour, sans vouloir faire connaître la cause de sa mélancolie.

Ce jour-là, sur l'heure de midi, sa toilette étant achevée, il lui vint tout-à-coup une réflexion : « Yansou me disait l'autre jour que ce jeune homme était si laid : mais avec tant d'esprit, je suis persuadée qu'il doit avoir quelqu'agrément dans sa laideur même. Fort heureusement Yansou n'est pas en ce moment près de moi : il faut que j'aie secrètement moi-même voir comment est ce jeune homme : Si véritablement il est tout-à-fait

---

<sup>1</sup> On n'a pas oublié que les honneurs et la fortune sont la récompense infaillible des lettrés de la Chine, et que l'Académie Impériale en est le chemin le plus court et le plus sûr.

## Les deux cousines

disgracié par la nature, je suis décidée à rompre tout ce dessein. Ce que je vais voir va fixer mes irrésolutions. »

Elle n'eut pas plutôt formé ce projet qu'elle ouvrit tout doucement la porte latérale, du côté du couchant, et descendit au jardin sans être aperçue. En approchant de la galerie des fleurs, elle entendit quelqu'un tousser. Elle s'enfonça dans un bosquet, et de-là, comme de derrière un paravent, elle jeta un coup d'œil furtif sur le bel étudiant qui se promenait tristement dans la galerie. Ce qu'elle vit de son extérieur, c'était

La démarche d'un étudiant,  
La délicatesse du jeune âge,  
L'air tranquille de l'automne ;  
Un vêtement comme les brumes du printemps :  
L'éclat d'une pierre précieuse,  
Les mouvements comme les reflets du Jaspe.  
Le visage respirant le souffle du printemps.  
La physionomie toute poétique.  
Le regard du démon des désirs.  
Les membres bien proportionnés ;  
Si vous demandez à qui il ressemblait,  
C'était à quelque dieu sorti du lotus <sup>1</sup>.

A la vue de ce jeune homme qu'elle prit pour Tchangfanjou, Houngiu, toute charmée, ne put retenir une exclamation : « Quelle belle figure ! s'écria-t-elle : comment Yansou a-t-elle pu me dire que ce jeune homme manquait d'agrément ! » Elle eût difficilement pu deviner que celui qu'elle voyait était Sse Yeoupe, qui, se trouvant seul dans la bibliothèque, était venu se promener jusque dans la galerie.

Après qu'elle l'eut secrètement considéré pendant quelque temps, Houngiu craignit d'être aperçue de quelqu'un, et elle se retira doucement de la même manière qu'elle était venue. Elle aperçut Yansou qui accourait au devant d'elle.

---

<sup>1</sup> Vers de Litaïpe, voyez le chap. III.

## Les deux cousines

— Mademoiselle, lui dit la suivante, le dîner est prêt : où êtes-vous donc allée ainsi vous promener toute seule ? Je vous ai cherchée partout sans pouvoir vous trouver.

Houngiu, tout irritée, ne lui répondit pas.

— Mademoiselle, reprit Yansou ; pourquoi donc êtes-vous fâchée ?

— Méchante suivante ! dit Houngiu, que t'ai-je fait pour que tu me trompesses ? Peu s'en est fallu que tes mensonges n'influassent sur tout le reste de mes jours.

— Voici qui est bien singulier ! répondit Yansou. Je vous suis attachée depuis mon enfance, vous ne m'avez jamais surprise à vous tromper. Quand est-ce que je vous ai fait un mensonge ?

— Si tu ne m'as pas trompée, répliqua Houngiu, dis-moi ce que tu peux trouver de mal dans la personne du jeune seigneur Tchang, mon prétendu ?

— Est-ce à cause de cela que vous me grondez ? Vraiment, mademoiselle, au lieu de me dire des injures, vous me battriez jusqu'à la mort, plutôt que de me faire dire, contre ma pensée, qu'il est bien.

Houngiu se mit à la gronder de nouveau :

— Indigne suivante ! s'écria-t-elle, quels contes vas-tu me faire encore ? Je l'ai vu de mes propres yeux.

— Comment, mademoiselle, vous l'avez vu ? demanda Yansou.

— J'ai vu ce jeune homme ; son extérieur est infiniment agréable, et il n'a pas son pareil parmi les lettrés de l'empire. Quel motif as-tu de le décrier de cette manière ?

— Ceci est encore plus extraordinaire, reprit Yansou. Vous avez ordinairement le regard si haut : comment se fait-il que vous l'abaissiez si fort aujourd'hui ? Prenez garde de vous tromper de

## Les deux cousines

prétendu, mademoiselle, et n'allez pas prendre un Lieu pour un Youan.

— Quel autre que lui pourrait être entré dans le jardin de derrière, auprès de la galerie des fleurs ? demanda Houngiu.

— Je ne puis absolument croire, reprit Yansou, à ce second jeune homme, si beau et si bien fait. Attendez que j'aie été le voir aussi.

Et en disant ces mots, elle rentra en courant dans le jardin. Dans ce moment Sse Yeoupe venait de descendre de la galerie, et se promenait d'un endroit à l'autre en regardant les fleurs :



La galerie des fleurs

Yansou vit qu'il n'y avait personne dans la galerie, et se prit à promener ses regards du levant au couchant. Sse Yeoupe, qui avait vu une suivante se

## Les deux cousines

diriger de son côté, s'était caché dans un bosquet et l'observait sans être aperçu. En l'examinant il remarqua :

« Des épaules comme les branches du poirier et la taille d'un saule. Une jupe de gaze verte, et des pendants de crêpe rouge. Sans avoir la noble démarche d'une fière beauté, elle ne laissait pas de briller par la grace et la vivacité. »

Sse Yeoupe l'observa pendant quelque temps, et craignant, s'il se montrait, de l'effrayer et de l'obliger à s'enfuir, il la laissa descendre de la galerie, et revenant tout doucement derrière elle, il lui dit à voix basse :

— Jeune demoiselle, qui cherchez-vous en regardant ainsi de tous côtés ?

Yansou retourna la tête à l'instant, et apercevant Sse Yeoupe, un jeune étudiant à la fleur de l'âge, elle éprouva un mouvement de joie mêlée de frayeur :

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-elle, et pourquoi vous cachez-vous en cet endroit ?

— Je suis ce Sse Yeoupe dont les vers sur les saules printaniers n'ont pas obtenu de succès, et que la fatalité a jeté dans ces lieux. Jeune demoiselle, ayez pitié de moi !

— A en juger par votre extérieur, monsieur, vous ne devez pas être un homme dépourvu de talent : comment se fait-il que vous ayez été dédaigné ?

— Mes vers incultes et négligés n'étaient pas dignes de plaire à votre jeune maîtresse ; mais comment peut-elle être douée d'un si grand talent et avoir des yeux si clairvoyants, lorsque l'homme auquel on lui voit donner la préférence est un être ridicule ?

— Monsieur, ne parlez pas avec tant de dédain du jeune seigneur Tchang. Sans doute il ne peut en aucune manière entrer en comparaison avec vous pour les agréments de la personne ; mais les

## Les deux cousines

vers qu'il a composés ont une grace et une élégance qui l'ont rendu lui-même très agréable. Ma maîtresse s'attache au mérite et fait peu d'attention à la personne ; voilà pourquoi elle lui a donné la préférence.

— Si elle l'eût préféré pour son extérieur, dit en souriant Sse Yeoupe, je le concevrais encore ; mais si ce sont ses vers qui l'ont séduite, cela me paraît bien plus extraordinaire.

— J'ai entendu dire que ses vers avaient un agrément tout particulier, reprit Yansou ; les goûts peuvent être différents.

Sse Yeoupe fit un soupir :

— Que le fatal penchant qui toute ma vie m'a fait rechercher le talent et la beauté m'a déjà causé de traverses ! s'écria-t-il. Que d'orages et de tempêtes ! J'ose élever mes regards jusqu'à une jeune beauté douée de tous les talents et de tous les attraits : je pense avec transport qu'elle est encore libre, après dix ans d'attente. Mais quel égard a-t-elle pour le mérite ? Une prévention funeste l'oblige à me dédaigner, à rejeter mes sentiments, mon ardente affection !

Il soupira de nouveau :

— Enfin, ajouta-t-il encore, pauvre lettré, ta destinée est d'être malheureux, et tes discours sont superflus.

En entendant Sse Yeoupe s'exprimer comme un homme profondément affligé, et qui, dans son désespoir, était prêt à verser des larmes, Yansou se sentit émue, et pour le consoler :

— Je vous entends, monsieur, lui dit-elle, vous plaindre avec amertume, et il semble que vous reprochiez à ma maîtresse d'avoir mal jugé vos vers. Cependant elle a pour le talent un penchant si prononcé, qu'on peut la comparer aux génies ; et elle a, pour s'y connaître, des yeux aussi perçants que le rhinocéros. Mais puisque vous ne vous soumettez pas à sa décision, pourquoi ne récrieriez-vous pas vos premiers vers ? J'irais les porter à ma maîtresse pour qu'elle

## Les deux cousines

les voie de nouveau ; et qui sait si la perle qu'elle a rejetée d'abord ne sera pas agréée à la seconde fois ?

A ces mots, Sse Yeoupe fit un profond salut :

— Jeune demoiselle, répondit-il aussitôt, si j'obtiens de vous une telle faveur, la mort même ne l'effacera jamais de mon souvenir.

— Monsieur, reprit Yansou, ne perdez pas un instant, écrivez bien vite, et je vais rentrer.

Sse Yeoupe courut à la bibliothèque ; il chercha un morceau de papier à fleurs, y écrivit les deux pièces, en fit un petit paquet carré, et sortant avec empressement, il le remit à Yansou en lui disant :

— Prenez la peine, jeune demoiselle, de porter ceci à votre maîtresse, priez-la de le lire avec toute l'attention possible et de ne pas vouloir de mal à Sse Yeoupe.

— Je ferai bien exactement votre commission, reprit Yansou.

Sse Yeoupe voulait la retenir pour lui parler encore ; mais tout-à-coup on entendit la voix de Tchangfanjou, qui sortait de la collation, et qui le long du chemin demandait à haute voix :

— Ami Liansian, ou donc êtes-vous ?

A ce bruit Yansou se hâta de passer derrière la galerie et de rentrer dans l'intérieur. Sse Yeoupe revenant au devant de Tchangfanjou :

— Je suis ici à me promener, lui dit-il.

— J'ai été bien longtemps loin de vous, et j'ai manqué aux lois de la politesse, répartit Tchangfanjou.

— Cela ne pouvait être autrement, dit Sse Yeoupe.

— Le vieux Seigneur Pe voulait me retenir encore pour faire la conversation, reprit Tchangfanjou. Je lui ai dit que vous étiez ici, et il m'a proposé de vous prier à venir vous asseoir avec nous. Mais la collation était finie, et j'ai craint que ce ne fût en user un peu trop

## Les deux cousines

sans façon. Alors il m'a permis de revenir, et il m'a donné le coffre que voici, afin que nous puissions nous divertir ensemble.

En même temps il prit Sse Yeoupe par la main, et le ramena dans la bibliothèque où ils se mirent à boire ensemble en causant et en plaisantant. Ils restèrent à table jusqu'au moment où le soleil commença à pâlir, en avançant du côté de l'occident. Alors Tchangfanjou appela quelqu'un pour accompagner Sse Yeoupe, qui s'en retourna au jardin.

Pendant ce temps-là, Yansou, après avoir mis le rouleau de vers dans sa manche, était rentrée en toute hâte, et s'adressant en riant à sa jeune maîtresse :

— Je vous disais bien, mademoiselle, que vous aviez mal vu.

— Comment avais-je mal vu ? demanda Houngiu.

— Vraiment ! reprit Yansou, si le seigneur Tchang était fait de cette manière, cela ne serait pas mal !

— Si ce n'est pas le seigneur Tchang, qui est-ce donc ? demanda Houngiu.

— C'est un ami du seigneur Tchang, du nom de Sse, répondit Yansou.

— Et que fait-il ici ? lui demanda encore sa maîtresse.

— Il dit qu'il est venu pour ces vers sur les *saules printaniers* ; et que n'ayant pu mériter l'approbation de mademoiselle, il est ici retenu par une sorte de fatalité.

A ce discours, les sourcils en feuille de saule de la jeune Houngiu se contractèrent, et les fleurs d'abricotier qui couvraient ses joues prirent une teinte automnale. Sans s'en apercevoir elle laissa échapper un long soupir, et s'écria :

— Pourquoi faut-il qu'avec tant de mérite le seigneur Tchang soit si dépourvu d'agréments extérieurs, et que cet autre jeune homme,



## Les deux cousines

d'une figure si heureuse, manque absolument de talent ! Que je suis mal servie par la fortune et que le destin m'a traitée avec rigueur !

— En vérité, mademoiselle, dit Yansou, cet autre jeune homme, pour n'avoir pu réussir à composer quelques vers, n'en serait pas moins tout-à-fait digne de vous.

— Je ne nierai pas que je ne sois touchée des agréments dont la nature l'a pourvu ; mais quel dommage que ce soit un homme de cette espèce ! Pourquoi ne se livre-t-il pas à l'étude ?

— C'est justement ce que je lui ai dit ; mais il ne convient pas du tout que ses vers soient si mauvais : au contraire il vous en veut, Mademoiselle, de les avoir mal jugés.

— Mon père et moi, nous chérissons le talent comme notre propre vie. Quand il n'y aurait eu qu'une belle expression, bien certainement nous aurions su la saisir et l'admirer. Comment pourrions-nous l'avoir mal jugé ?

— Je ne le croyais pas non plus d'abord ; mais j'ai vu sa démarche et ses manières élégantes, son air distingué, les graces de sa personne, et chaque mot de son discours a fait impression sur mon esprit : il m'a paru que ce devait être un homme sensible et spirituel. Aussi je lui ai dit de récrire ses premiers vers, pour que je puisse vous les faire voir encore. Il ne faut pas, mademoiselle, que vous perdiez ce jeune homme.

Et tout en parlant ainsi, elle tira le papier qui était dans sa manche et le remit à sa jeune maîtresse.

Celle-ci n'y eut pas plutôt jeté les yeux, qu'elle demeura frappée d'étonnement :

— Comment ! s'écria-t-elle, ils ne diffèrent pas d'un seul mot de ceux du seigneur Tchang !

Yansou ne fut pas moins surprise :

## Les deux cousines

— En ce cas, dit-elle, il ne les aura certainement pas faits ; il se sera contenté de venir les dérober.

Houngiu demeura quelque temps à réfléchir ; elle reprit les vers pour les considérer encore :

— C'est le seigneur Tchang, dit-elle ensuite, qui les a volés à ce jeune homme.

— Comment voyez-vous cela, mademoiselle ? demanda Yansou.

— Le seigneur Tchang, à la faveur de ces deux pièces de vers, a su s'introduire chez nous en qualité d'hôte : qui est-ce qui ne sait pas cela ? Puisque ce jeune homme est son ami, sans doute il est informé de cette circonstance. Comment aurait-il été copier encore ces mêmes pièces, et s'exposer au plus humiliant affront ? D'ailleurs, le seigneur Tchang a l'écriture la plus mauvaise et la plus vulgaire du monde ; et au contraire, ce jeune homme qui a tracé ces caractères avec négligence et rapidité, sans y prendre garde et sans faire de pause, a égalé par les traits sortis de son pinceau la légèreté des dragons et des serpents ; n'est-il pas clair que c'est le seigneur Tchang qui l'a dérobé ?

— Ce que vous dites là est extrêmement vraisemblable mais, mademoiselle, pourquoi n'iriez-vous pas bien vite en faire part à monsieur votre père, pour qu'il tire au clair toute l'affaire avec le seigneur Tchang, qu'on le renvoie, et que vous épousiez tout de suite ce jeune homme ? Quand vous serez mari et femme, que vous formerez, mademoiselle, un couple bien assorti pour la figure et pour le talent ! »

— Tout cela est fort bien imaginé, reprit Houngiu. Mais comment veux-tu que j'aie dire la chose à mon père ?

— Qui pourrait vous en empêcher ? lui demanda Yansou.

— Ces deux pièces de vers d'aujourd'hui m'ont été remises par un moyen particulier. Si je raconte ceci à mon père, et qu'il me

## Les deux cousines

demande comment ces deux pièces sont venues entre mes mains, que pourrai-je lui répondre ? D'ailleurs nous ne savons trop encore à quoi nous en tenir au sujet du talent de ce jeune homme. Si nous le lui donnons pour un homme de mérite, mon père voudra l'examiner lui-même ; et si cette épreuve ne le satisfait pas, il est bien clair que nous n'aurons plus aucun rapport ensemble, et si nous venons à n'en plus avoir, quels soupçons ne naîtront pas dans l'esprit de mon père ?

Elle avait à peine fini de parler quand une femme de chambre apporta un rouleau de papier, et le lui remit en disant :

— Mademoiselle, mon maître m'a ordonné de vous apporter cette pièce que le seigneur Tchang vient à l'instant même de composer devant lui, dans le pavillon des songes champêtres.

Houngiu prit à la main ce rouleau, et après avoir renvoyé la femme de chambre, elle le déploya, et en y jetant les yeux, elle vit que c'était la chanson sur les poiriers à fleurs rouges. Elle l'examina attentivement, et quand elle eut fini de la lire, elle ne put s'empêcher de la louer, et se livrant à ses réflexions : « Mes vers sur les saules printaniers, dit-elle en elle-même, avaient été connus au-dehors : on pouvait dire que les imitations en avaient été pillées. Mais cette chanson qui vient d'être improvisée sur un sujet indiqué pourrait-elle aussi avoir été dérobée ? »

Elle se mit à réciter les couplets, et Yansou la voyant livrée à cette occupation :

— Mademoiselle, lui dit-elle, ne perdez pas de vue votre projet, et n'allez pas abandonner ce beau jeune homme !

— Tu ne sais pas, répondit Houngiu, ce qui se passe dans mon esprit. Si le talent de ce jeune homme ne répondait pas à sa figure, et que j'en vinsse à l'épouser, non seulement je mettrais en défaut tous les soins que mon père s'est donnés depuis bien des années pour se choisir un gendre ; mais moi-même, qui suis toute nourrie

## Les deux cousines

de ces imaginations poétiques, je ne pourrais jamais lui découvrir mes secrètes pensées. Je ne dois pas légèrement encourager ses espérances.

— A en croire ce jeune homme, dit Yansou, il ne manque ni de talents ni de connaissances ; il se moque beaucoup du seigneur Tchang. S'il était lui-même dépourvu d'habileté, est-ce qu'il se permettrait d'en faire si peu de cas ?

— Sur toute autre chose, je saurais à quoi m'en tenir, reprit Houngiu. Mais dans une affaire si importante, où il y va de la vie entière, on ne doit rien faire avec négligence et précipitation. A moins de l'avoir mis moi-même à l'épreuve, je n'aurais pas l'esprit en repos.

— Cela n'est pas difficile : répondit Yansou. J'ai bien vu que ce jeune homme avait conçu pour vous une passion violente. Il m'a dit qu'il n'était occupé que de vous. Sans doute il reviendra roder pour apprendre quelques nouvelles. Quand il viendra, mademoiselle, vous n'avez qu'à produire quelque sujet bien difficile. J'irai le lui porter ; je lui dirai de le traiter sur l'heure, et nous verrons bien s'il a du talent ou s'il n'en a pas.

— Cela serait très bien ainsi, dit Houngiu ; mais il faudra faire la chose très secrètement, et prendre garde à n'être vu de personne ; alors tout irait à merveille.

— Cela s'en va sans dire, dit Yansou.

Toutes deux éprouvèrent beaucoup de joie du résultat de leur consultation. Ainsi,

Uniquement guidé par l'estime qu'on accorde au talent,  
On conçoit cent projets, on forme mille plans divers ;  
Quand on a jeté les yeux sur un sage destiné aux faveurs du pavillon oriental,

## Les deux cousines

L'impatience a bientôt pénétré dans le salon d'occident <sup>1</sup>.

D'après le plan qui avait été concerté entre les deux jeunes filles, matin et soir, à chaque instant on envoyait Yansou à la découverte dans le jardin de derrière ; mais Sse Yeoupe, qui ne pouvait se présenter qu'en visite, n'avait pas la liberté de venir à toute heure. Une couple de fois pourtant elle le rencontra, mais ou bien Tchangfanjou l'accompagnait, ou Yinglang était avec lui. Dans ce cas Yansou ne pouvait faire autre chose que de jeter de loin un coup d'œil et se cacher. Elle n'aurait pas osé paraître devant lui et lui adresser la parole. L'entrevue désirée n'avait donc pu encore avoir lieu.

Un jour, Pe était à la maison : quelqu'un vint lui annoncer que sa seigneurie l'inspecteur-général Yang, qui avait été avancé en grade, et qui tout nouvellement avait été nommé gouverneur de la province de Tchekiang, était actuellement en route pour aller prendre possession de cette charge, et que passant à Kinling, il s'était détourné de sa route dans l'intention expresse de rendre visite au seigneur Pe ; il avait envoyé un messenger devant lui pour en prévenir ce dernier, et comme il s'était lui-même mis en chemin sur les pas de son exprès, il était sur le point d'arriver.

Pe ne put s'empêcher de rire à cet avis : « De la ville ici, dit-il, il y a soixante ou soixante-dix milles <sup>2</sup> ; et ce vieux seigneur se détourne dans l'intention expresse de me venir voir. On peut dire qu'il s'entend à réparer ses torts. Si j'allais lui faire un mauvais accueil, ce serait moi qui donnerais à mon tour la preuve d'un petit esprit. »

Il donna donc ordre à ses gens de préparer sa bibliothèque pour y loger son hôte. En même temps il commanda un grand festin pour le traiter magnifiquement. Il envoya chercher une troupe de comédiens. Et comme il

---

<sup>1</sup> L'orient, l'occident, termes consacrés, ainsi qu'on l'a déjà vu plusieurs fois, pour désigner métaphoriquement les prétendus, les gendres, les amants, etc.

<sup>2</sup> Six ou sept lieues.

## Les deux cousines

pensa qu'il n'y aurait personne pour lui tenir compagnie, il fut sur le point d'aller dans le village inviter les deux magistrats de l'endroit. Mais comme ils étaient d'un rang subalterne, et qu'il n'était pas très lié avec eux, il craignit que leur présence ne remplît mal son objet, et il aima mieux se borner à faire venir Tchangfanjou pour servir de société à son hôte. Il avait le grade de bachelier, et rien ne s'opposait à ce qu'il remplît cette fonction.

Ces arrangements et ces dispositions occupèrent jusqu'à l'après-midi, et ce fut alors qu'on vit arriver le gouverneur Yang. Après les révérences d'usage, Pe et lui entamèrent la conversation par des sujets indifférents. Un festin fut servi dans la grande salle ; on y joua la comédie, et Pe retint son hôte à table dans la compagnie de Tchangfanjou.

Sur ces entrefaites, Sse Yeoupe, qui avait appris cette interruption dans les habitudes de la maison, vint secrètement rôder dans le jardin. Le concierge de la porte de derrière, qui voyait sans cesse aller et venir Sse Yeoupe, ne l'arrêta par aucune question, surtout dans un moment où tout était sens dessus dessous sur le devant de la maison, et où personne ne songeait à venir dans les jardins sur le derrière. Sse Yeoupe, encouragé par cette circonstance, s'avança donc hardiment jusque dans la galerie, et y étant monté, il se mit à promener ses regards de tous côtés.

Heureusement Yansou avait justement eu la même idée. Elle venait d'arriver pour guetter en cet endroit, quand elle rencontra Sse Yeoupe à point nommé. Sse Yeoupe ne put contenir sa joie, il s'avança promptement et faisant un salut :

— Depuis l'autre jour, dit-il, où j'ai reçu de votre part une si grande marque de complaisance, j'ai constamment tenu mes regards attachés sur ce lieu ; mais je n'ai pu trouver la moindre ouverture pour apercevoir votre visage, jeune demoiselle ; j'en ai perdu l'appétit et le sommeil. Ma douleur était inexprimable. Par bonheur, aujourd'hui j'ai appris qu'il y avait de la compagnie sur le devant de la maison, et j'ai pu venir vous attendre seul ici. Je vous dois bien de la reconnaissance de cette nouvelle preuve de bonté, et d'être

## Les deux cousines

revenue comme vous me l'aviez promis. C'est une véritable faveur que je reçois de vous. Mais dites-moi, ces méchants vers de l'autre jour, votre jeune maîtresse a-t-elle daigné les honorer d'un regard ?

— Elle les a vus, répondit Yansou ; mais monsieur, vos deux pièces et celles du seigneur Tchang ne diffèrent pas l'une de l'autre d'un seul caractère. Il est impossible qu'il n'y ait pas là-dessous quelque fourberie. Quand ma maîtresse s'en est aperçue, elle a été frappée de surprise, et elle a voulu que je vous priasse de lui expliquer ce que cela signifie.

Sse Yeoupe, dans le plus grand étonnement, s'écria :

— Est-il possible ! Je m'étonnais aussi que les vers de Tchangfanjou eussent pu trouver grace aux yeux de votre maîtresse ! Il faut, jeune demoiselle, que vous preniez la peine d'aller lui dire la chose. C'est bien véritablement moi qui suis l'auteur de ces deux pièces, et c'est Tchangfanjou qui me les a dérobées, je ne suis pas capable d'un pareil trait.

— Où est la vérité et où est le mensonge ? dit Yansou, et comment les distinguer sur de simples discours ?

— Rien n'est plus aisé, répliqua Sse Yeoupe. Si ces deux pièces étaient l'ouvrage du seigneur Tchang, après qu'elles ont été goûtées par votre maître et par sa fille, quel imbécile faudrait-il que je fusse pour les piller et pour venir les présenter une seconde fois ?

— C'est la réflexion que ma maîtresse a faite l'autre jour, répartit Yansou. Mais une chanson sur les poiriers à fleurs rouges, qu'on a fait faire devant soi au seigneur Tchang, et qu'il a composée au moment même où le sujet lui a été donné : cette chanson est-elle sortie de la même main ? et serait-ce encore un de vos ouvrages qui vous aurait été dérobé ?

A cette demande Sse Yeoupe se mit à rire :

## Les deux cousines

— Quant à la chanson sur les poiriers à fleurs rouges, c'est bien un autre vol encore que l'on m'a fait !

— Comment cela se pourrait-il ? demanda Yansou un peu surprise. C'est dans le pavillon des songes champêtres que mon maître, ayant aperçu des poiriers en pleine fleur, a eu, sur l'heure même, l'idée de faire faire une chanson à ce sujet par le seigneur Tchang. Les arbres de cette espèce sont assez rares partout ailleurs. Comment en auriez-vous eu connaissance, monsieur, et comment auriez-vous d'avance composé une chanson pour que le seigneur Tchang vous la dérobât ?

— L'aventure de cette chanson n'a rien d'embarrassant pour moi, dit Sse Yeoupe. Le jour même où je vous ai rencontrée, jeune demoiselle, le seigneur Tchang m'avait envoyé chercher de très grand matin ; il m'avait conduit dans la galerie, et m'avait fait voir dans l'intérieur ces poiriers à fleurs rouges. Il m'avait ensuite tourmenté pour composer... Moi qui étais plein d'amour pour votre maîtresse, j'ai été ému à l'aspect d'un si bel objet, et j'en ai pris le sujet d'une pièce que j'ai composée à l'instant même. Qui m'eût dit que je travaillais à l'habit de noce du seigneur Tchang ? Voilà bien l'aventure la plus ridicule et la plus odieuse ! Mais, jeune demoiselle, si vous ne voulez pas me croire, Tchangfanjou n'est pas mort encore : demain, sans plus tarder, j'irai le défier en face, et l'on verra bien alors où est la vérité et où est le mensonge.

— Voilà une affaire bien embarrassée, dit en riant Yansou. Comment mon maître et ma jeune maîtresse auraient-ils pu la débrouiller ? Sans l'éclaircissement que nous venons d'avoir, peut-être seraient-ils tombés dans les pièges d'un intrigant. Ne vous désolés pas, monsieur, je vais rentrer et raconter toutes ces choses à ma maîtresse, et je ne doute pas qu'elle ne soit aussi touchée du vrai mérite que de la figure de votre seigneurie.

Sse Yeoupe fit une nouvelle salutation :



## Les deux cousines

— Jeune demoiselle, dit-il, je place absolument en vous mon espérance, et vous avez droit à toute ma gratitude.

Yansou s'en alla, et au bout de quelque temps elle revint en hâte :

— Mademoiselle dit que la conduite du seigneur Tchang est fort équivoque ; mais que vos assurances, monsieur, ne la satisfont pas encore pleinement. Toutefois, sans discourir davantage, puisque vous êtes doué d'un talent véritable, voici un sujet : elle voudrait que vous prissiez la peine de composer là-dessus. Êtes-vous d'humeur à vous soumettre à cette épreuve devant moi ?

A cette proposition, Sse Yeoupe, l'air riant et ravi jusqu'au fond du cœur :

— Si votre maîtresse, s'écria-t-il, daigne m'accorder une telle faveur, et me mettre elle-même à l'épreuve, ce sera pour moi une triple vie de bonheur. Veuillez bien achever, jeune demoiselle, et donnez-moi vite le sujet.

Yansou se mit à rire :

— Ne soyez pas si joyeux, monsieur, dit-elle. Le sujet que mademoiselle vous propose n'est pas très facile à traiter.

Et aussitôt elle tira de sa manche une feuille de papier à fleurs, puis un pinceau à manche bariolé, qu'elle remit à Sse Yeoupe. Ensuite elle prit une ancienne écritoire, un vase d'eau et un bâton d'encre, qu'elle posa sur une grosse pierre, en ajoutant :

— Ma maîtresse dit que les anciens poètes atteignaient sans peine au septième pas <sup>1</sup>. Puisque vous vous estimez si heureux, monsieur, sans doute vous n'épargnerez pas votre peine en composant un morceau.

---

<sup>1</sup> A la fin d'un vers de sept syllabes.

## Les deux cousines

Sse Yeoupe prit le papier pour le développer et le pinceau pour se mettre à écrire, sans trouble et sans précipitation. Il allait dépendre de lui de se faire connaître pour un vrai poète et pour un homme à talent. Ainsi :

Les ruses de la sottise triomphante  
Ne durent pas au-delà d'une heure.  
Le temps seul dissipe les ruses,  
Et la sottise reste en butte aux railleries.

On verra dans le chapitre suivant comment Sse Yeoupe s'y prit pour composer la pièce qui lui était demandée.

@

### CHAPITRE X

#### Le départ de la grue et le retour de l'hirondelle

@

La carrière du monde est un sujet auquel, de bonne heure, on doit appliquer ses réflexions.

On ne saurait l'épuiser dans le cours d'un soir et d'un matin.

On n'est couronné par le succès qu'en se tenant en garde contre mille accidents.

Que de préparations pour que la prune acide commence à s'adoucir !

La joie, pourtant, naît quelquefois du sein même de la douleur

Et l'amertume se change elle-même en une plus douce saveur.

Mais si, dans l'espace d'une heure, on atteignait le bonheur suprême,

A quoi serviraient dans la vie les plus nobles sentiments ?

Sse Yeoupe, tenant à la main la feuille qu'on venait de lui remettre, la déploya pour y jeter un coup d'œil, et reconnut que le papier était tout blanc, et que le sujet n'y était pas indiqué :

— Puisque votre maîtresse veut bien me mettre à l'épreuve, dit-il à Yansou, pourquoi n'a-t-elle pas inscrit sur cette feuille le sujet qu'elle veut que je traite ?

— Ma maîtresse pense que l'écriture d'une fille ne doit pas être indiscretement produite hors de l'appartement intérieur ; et quant au sujet, elle m'a chargée de vous le transmettre de vive voix.

— C'est avoir beaucoup de réserve et de circonspection : veuillez donc m'apprendre quel est ce sujet.

— Il y en a deux, répondit Yansou, le premier est *l'adieu à la grue*, et le second le *salut à l'hirondelle*. L'adieu à la grue doit rimer avec le mot *rien*, et le salut à l'hirondelle, avec le mot *nid*. Chaque stance doit être composée de vers de sept syllabes.

— Ce sujet n'est pas difficile ! s'écria Sse Yeoupe, mais votre jeune maîtresse a bien de la bonté, et elle montre infiniment d'esprit !

## Les deux cousines

— A quoi votre seigneurie voit-elle cela ? demanda Yansou.

— Nous sommes actuellement au moment où l'été va succéder au printemps. C'est le temps précis du départ des grues et du retour des hirondelles. Mais le sens métaphorique qu'elle donne à cet *adieu à la grue* tient au désir qu'elle a de congédier le seigneur Tchang, et celui du *salut à l'hirondelle*, c'est qu'elle veut bien me recevoir. L'adieu à la grue doit rimer avec le mot *rien*, parce que le seigneur Tchang est un *homme de rien*. Le salut à l'hirondelle doit avoir pour rime le mot *nid*, qui est l'emblème de l'établissement qu'elle veut que je forme ici. Si elle n'avait pas infiniment d'esprit, comment aurait-elle pu marquer toutes ces choses ? Pour moi, je ne veux pas me perdre en de vaines imaginations, il faut que je me rapproche de votre jeune maîtresse, et puisqu'elle a daigné me donner ce sujet à traiter, je vois déjà s'ouvrir pour moi toutes sortes de bonheurs inespérés. O Sse Yeoupe ! ta vie ne s'écoulera pas inutilement !

Et se mettant à broyer l'encre, il s'arma du pinceau, plaça la feuille de papier en travers d'une grosse pierre de forme irrégulière, et il allait commencer d'écrire.

— Un instant, monsieur, s'il vous plaît ! modérez un peu votre joie, lui dit Yansou. Il y a encore en arrière une petite difficulté sur le sujet en question.

— Qu'y a-t-il de plus ? demanda Sse Yeoupe.

— Chaque vers, répondit Yansou, doit commencer par un de ces huit mots : *métal, pierre, corde, roseau, courge, terre, peau, bois*<sup>1</sup>. Ma

---

<sup>1</sup> Les huit substances désignées en cet endroit sont celles avec lesquelles on construit les instruments de musique. Le *métal* sert à faire des cloches, et ces bassins auxquels les Européens ont donné le nom de *tamtam*. Les pierres sonores forment des carillons plus ou moins compliqués ; la *soie* ou les cordes s'ajustent à diverses espèces de luths, de lyres ou de guitares.. Le *roseau* se change en flûtes, en syrinx, en orgues portatives. La *courge*, artistement travaillée et percée de trous, fournit un instrument analogue à nos musettes, et très harmonieux, à ce qu'on assure. La *terre* ou la porcelaine donne des urnes de la forme d'un œuf d'oie, et qui tiennent lieu de diapason. La *peau* est employée pour les tamhours, et le *bois*, pour des boisseaux sonores, et des tablettes propres à marquer la mesure. Du mélange de ces huit sortes de sons résulte une harmonie parfaite, un concert qui représente

## Les deux cousines

maîtresse dit que le mariage est une affaire de grande importance, et que le début doit en être marqué par l'emploi des rites et de la musique ; qu'à la vérité le procédé un peu irrégulier dont il est ici question ne permet pas d'y avoir recours ; mais que la condition prescrite en tiendra lieu.

Sse Yeoupe secoua la tête plusieurs fois de suite :

— Elle a raison ; elle a raison, dit-il, tant de pureté doit lui attirer le respect universel.

Tout en parlant ainsi, son esprit se monta subitement ; la source des pensées poétiques déborda, et dans le désir de faire briller son imagination, il saisit le pinceau. Tels on voit les dragons voltiger en sautant, ou le vent qui pousse la pluie avec impétuosité, tel, en très peu de temps, on le vit couvrir son papier de perles et de pierres précieuses semées comme au hasard.

Nourri de l'étude de dix mille ouvrages divers,  
Le pinceau à la main, on est pareil aux dieux.  
Qu'on ne place pas l'humilité au rang des vertus :  
Le génie ne cède jamais la palme qui lui appartient.

Sse Yeoupe, dans l'espace de quelques instants, composa, sur le double sujet proposé, deux pièces qu'il écrivit en caractères moitié cursifs et moitié réguliers ; et quand il eut achevé de remplir la feuille de papier, il la prit à deux mains et la présenta à Yansou en lui disant :

---

à merveille toutes les opérations de la nature, ce qui doit être l'objet de toute musique bien ordonnée. Mais outre ces applications générales, il y en a de particulières et de plus délicates qui ont rapport aux fêtes, aux noces, et aux sentiments conjugaux, comme quand chez nous on parle *des violons*, et ce sont des allusions de cette espèce que la sensible Houngiu indique avec une délicatesse extrême, et que son spirituel amant saisit avec une étonnante sagacité. Il y a ainsi un sens allégorique qui s'attache à l'emploi de chacune des huit substances sonores et qu'on peut voir dans le mémoire du P. Amiot sur la musique des Chinois. (Mémoires des missionnaires de Peking, t. VI, p. 35.) Mais je dois avertir les lecteurs qui seraient curieux de le consulter, que la partie théorique de ce mémoire offre encore plus d'obscurités et d'énigmes que les pièces mêmes de Sse Yeoupe que l'on verra tout-à-l'heure.

## Les deux cousines

— Veuillez remettre ceci à votre jeune maîtresse : et puissé-je ne pas m'être montré trop indigne d'exécuter ses ordres.

Yansou, qui avait remarqué que le pinceau de Sse Yeoupe ne s'était pas arrêté un seul instant, et qui voyait qu'en si peu de temps il avait achevé les deux pièces de vers, était demeurée surprise et enchantée :

— J'ignore, dit-elle, ce que signifient vos vers ; mais cette promptitude prodigieuse effacerait l'éclat du nénuphar bleu. Elle m'inspire pour vous un respect profond. Depuis plusieurs années, les vœux de ma maîtresse avaient pour objet le talent ; aujourd'hui on peut dire qu'elle a découvert celui qui le possède.

— De méchants vers, composés à la hâte et par obéissance, ne suffiront pas, je le crains, pour satisfaire le goût délicat de votre jeune maîtresse. Mais, jeune demoiselle, je compte toujours sur votre assistance dans l'occasion. Jusqu'à la fin de mes jours, je serai redevable à vos bontés.

— Seigneur, je vais emporter vos vers ; mais il se fait déjà un peu tard. Je crains de ne pouvoir revenir prendre vos ordres aujourd'hui. Je vous engage à vous en retourner ; demain, la compagnie qui est sur le devant de la maison ne sera pas encore partie : ainsi le seigneur Tchang ne pourra pas disposer de lui-même. Faites en sorte de me rejoindre ici : j'aurai sans doute quelque bonne nouvelle à vous apprendre.

— L'heure avancée m'oblige à me retirer ; mais ne pourrais-je profiter de l'obscurité même, et pendant qu'il n'y a personne, voir, du moins de profil, votre jeune maîtresse ?

— Voilà une étrange proposition, monsieur ! reprit Yansou. Mademoiselle est une personne qui n'a pas moins de vertu que de mérite, et toute sa conduite est exactement réglée d'après les rites. Ce qu'elle fait aujourd'hui est relatif à la plus importante affaire de toute la vie. On ne saurait blâmer une fille du soin qu'elle prend de

## Les deux cousines

se choisir un époux digne d'elle. Mais ce que demande votre seigneurie prouverait que vous avez beaucoup de talent et peu de vertu : Vous obligeriez ma maîtresse à vous mésestimer, et tous vos soins seraient perdus.

Sse Yeoupe, un peu déconcerté, se hâta de s'excuser :

— J'ai commis une indiscretion ! s'écria-t-il. Jeune demoiselle, votre réponse est toute pleine de raison : c'est de l'or et du jaspé. Je vais me conformer exactement à vos conseils. Mais en prenant congé de vous, je vous rappellerai votre engagement pour demain. Je vous en supplie, veuillez ne pas y manquer.

— Je n'y manquerai certainement pas, dit Yansou.

Sse Yeoupe lui fit une profonde révérence, et ayant pris congé d'elle, il sortit par la porte du jardin, et s'en alla sans être aperçu.

Yansou mit dans sa manche la feuille qui contenait les vers, ramassa l'écritoire et les pinceaux, et d'un air riant et satisfait, s'en revint trouver sa maîtresse.

— Ce jeune monsieur Sse a bien de la pénétration, lui dit-elle.

— Comment le sais-tu ? demanda Houngiu.

— Je lui ai dit votre sujet : eh bien ! à la première vue, il a compris tout ce que vous aviez voulu dire, il me l'a expliqué mot pour mot, et il ne pouvait se lasser de louer votre esprit. S'il n'en avait pas eu lui-même deux fois plus qu'il ne fallait, comment aurait-il pu deviner tout cela ?

— On petit avoir quelque pénétration ; mais son talent poétique, qu'en doit-on penser ? Les deux pièces de vers, où le commencement et la fin étaient obligés, sont trop difficiles pour avoir été faites en si peu de temps. Pourquoi es-tu rentrée si tôt ? Est-ce que l'obscurité l'a empêché de les finir, et qu'il les a emportées pour les terminer chez lui ?

## Les deux cousines

Yansou se mit à rire :

— S'il n'avait pas pu achever ses vers et qu'il les eût emportés chez lui, dit-elle, non seulement il ne serait pas digne de votre estime, mais il aurait perdu la mienne,.

— S'il ne les a pas emportés, pourquoi donc ne les a-t-il pas achevés ? demanda Houngiu.

— Et qui vous dit qu'il ne les a pas achevés ? Il a déployé la feuille de papier à fleurs ; il a pris le pinceau, et sans s'arrêter un seul moment pour réfléchir, il a laissé courir sa main. J'étais à côté de lui à le regarder : il n'a pas même détourné les yeux une seule fois, et ses deux pièces ont été terminées en moins de rien. En vérité, il ferait mourir les gens d'amour pour lui. C'est réellement un jeune homme accompli et le meilleur époux qu'on puisse choisir. De quelque manière que ce soit, mademoiselle, tâchez de ne pas le laisser échapper !

— Et où sont ces vers maintenant ? dit Houngiu.

Yansou les tira de sa manche, et les présentant à sa jeune maîtresse :

— N'est-ce pas ceci ? dit-elle. Mademoiselle croit-elle que j'oserais plaisanter avec elle et lui en imposer ?

Houngiu les prit, et du premier coup d'œil elle remarqua dans l'écriture une élégance et une perfection qui frappaient la vue, et prévenaient d'avance le lecteur. Ensuite elle lut attentivement ce qui suit :

### **Les adieux à la grue** *(Rimant avec le mot rien.)*

L'automne avec ses teintes dorées nous cache encore la tristesse de l'arrière saison.

La fougère des rochers, le jonc des sables ont moins de force au printemps qu'en ce moment.

Le saule soyeux, couvert de feuilles agrandies, semble, ô grue, annoncer ton départ.



## Les deux cousines

Et le frais zéphyre, agitant le branchage du bambou, nous promet que d'heureux songes précéderont ton retour.

La courge encore libre a atteint l'extrémité de sa tige,

Et les grains de la terre natale te rappellent dans les contrées du Nord.

Le Tartare au teint basané t'attend pour exercer ses traits.

Le gardien des magnoliers a l'œil ouvert sur tes ruses.

### Le salut à l'hirondelle

*(Rimant avec le mot nid.)*

Le cytise au branchage doré attend le nid qui doit recevoir un couple fortuné.

Un sentier garni de cailloux y conduira par un détour tortueux.

Le feuillage soyeux ajoute son ombre à l'épaisseur des treillis.

Mais déjà le zéphyre brûlant a jonché la terre de fleurs.

Oiseau vêtu de noir, la gourde ne te console pas dans ton affliction ;

Mais ne verse pas un torrent de larmes en songeant à ton pays :

Si l'on voulait encore t'entourer d'une double muraille,

Du haut de la galerie que ces arbustes parfument,

Tu plongerais sur la retraite mystérieuse où t'attend ta compagne.

Houngiu lut ces deux pièces l'une après l'autre, et quand elle les eut terminées, elle ne put contenir son admiration :

— Quel beau talent ! s'écria-t-elle, quel admirable talent ! Non seulement les mots obligés au commencement et à la fin des vers viennent s'y placer sans aucun effort ; mais les sentiments et les pensées y sont naturels ; les expressions et les phrases sont d'une délicatesse charmante. En vérité tout ce qu'on remarque d'élégant dans l'extérieur de ce jeune homme semble s'être fixé sur ce papier. L'estime qu'il m'inspire ne me quittera ni dans la veille, ni dans le sommeil. Mais cette brute de Tchang a mis un obstacle à nos vœux, en s'introduisant ici. Comment nous en débarrasser ?

— Cela n'est pas bien difficile, dit Yansou. Si vous alliez vous-même raconter la chose à votre père, vous craindriez peut-être qu'il ne nous soupçonnât de quelque intrigue. Mais pourquoi ne chargeriez-vous pas le seigneur Sse d'aller le trouver en personne, et de le

## Les deux cousines

mettre au fait de tout ? Si on le confronte avec cet animal de Tchang, la vérité se découvrira d'elle-même.

— Oui, cela est vrai ; mais il vaut mieux, je crois, que les choses se passent doucement, et que nous évitions de nouvelles sources de ressentiment. Ne te souviens-tu pas, quand mon père était à la cour, à combien de tempêtes il s'est vu exposé, pour avoir refusé l'alliance de l'inspecteur général Yang ? Nous avons dans cet être odieux un homme expert en fait de fourberies et totalement dépourvu de principes. Si on l'oblige à montrer sa sottise en plein théâtre, je crains que cela ne suscite quelque mauvaise affaire au jeune Sse, qui est d'ailleurs orphelin et sans appui, et qui finirait par en être la victime.

— Vos réflexions sont parfaitement justes ; mais j'ai peur que, si vous voulez ainsi être en garde contre la tête et contre la queue, vous ne puissiez en venir à vos fins.

— Il me vient une pensée : le meilleur est d'engager le jeune Sse à s'en aller de suite à la capitale. Quand il ne sera plus ici, cet imbécile de Tchang n'aura personne pour tenir le pinceau à sa place. Alors je prierai mon père de le soumettre encore une fois à l'épreuve : les brouillards se dissiperont et il s'en ira. Pendant ce temps-là nous dirons au jeune Sse d'aller demander à son oncle une lettre avec laquelle il puisse s'introduire ici, et de cette manière tout s'arrangera à merveille.

Ce discours satisfait pleinement Yansou.

— Mademoiselle, dit-elle, votre idée est excellente. Le seigneur Sse vante votre esprit et votre pénétration, et il n'a pas tort... Vous formerez véritablement un couple parfait : une belle personne et un homme de talent ! C'est le ciel qui vous a faits l'un pour l'autre, mais c'est Yansou qui a deviné tout cela !

## Les deux cousines

Après que les deux jeunes filles eurent ainsi arrêté leur plan, Houngiu reprit la feuille de vers pour les lire de nouveau, et Yansou alla se mettre aux écoutes sur le devant de la maison. Elle apprit ainsi que le lendemain on retenait encore le gouverneur Yang. Effectivement Pe voulut garder son hôte ce jour-là, et Tchangfanjou fut obligé de lui tenir compagnie. Il ne put par conséquent pas trouver le temps de venir dans le jardin derrière la maison.

Sse Yeoupe, informé de cette circonstance, attendit que l'heure de midi fût passée, et de la même manière qu'auparavant, il s'introduisit dans le jardin et s'avança jusque dans la galerie, où il se tint caché pour attendre. Il n'y avait pas longtemps qu'il y était, quand il vit accourir Yansou l'air riant et satisfait. Elle vint à lui sur-le-champ ;

— Monsieur, vous êtes un homme de parole, lui dit-elle.

Sse Yeoupe répondit à son sourire, et la saluant avec empressement :

— Tout rempli de l'idée de votre jeune maîtresse, dit-il, je suis accouru avec l'impatience de recevoir ses ordres. Avez-vous réellement quelque chose d'heureux à m'apprendre ? Dois-je ajouter foi à vos paroles ? Que je vous auras d'obligations, jeune demoiselle ! Vous agissez avec un véritable zèle, vous n'avez pas manqué d'une minute à vos promesses. Vous méritez une reconnaissance qui n'ait ni fin ni limites.

— Quand un sage recherche une fille vertueuse, pourquoi la fille vertueuse ne serait-elle pas sensible à l'amour du sage ? dit Yansou. Et quand on voit des sentiments si bien assortis, comment ne mettrait-on pas du zèle à les servir ?

— Jeune demoiselle, reprit Sse Yeoupe, expliquez-vous promptement : rendez de nouvelles forces à mon cœur déjà rempli d'amour et d'espérance.

— Qu'est-il besoin de vains discours ? dit Yansou ; ma maîtresse a lu et relu par deux et trois fois, avec toute l'attention possible, les deux

## Les deux cousines

belles pièces que vous m'avez remises hier. Elle ne pouvait s'en détacher. Elle trouve que n'étant qu'un homme, vous devez un jour surpasser les génies.

— Ainsi donc votre maîtresse a daigné approuver mes faibles compositions ! s'écria Sse Yeoupe. Mais quels ordres m'adresse-t-elle au sujet de l'humiliante fourberie dont j'ai été la dupe ?

— Nous avons longtemps consulté hier sur ce point, mademoiselle et moi, répondit Yansou. Nous voulions d'abord tout découvrir à monsieur ; mais nous avons craint que la chose n'eût l'air de tenir à quelque intrigue, et cette crainte ferme la bouche à ma maîtresse. Elle aurait ensuite voulu vous charger d'aller vous-même éclaircir toute l'affaire ; mais elle a encore eu peur que vous ne vous fissiez un ennemi du seigneur Tchang, et que cela n'entraînât mille tracasseries. Ces deux partis lui ont semblé avoir trop d'inconvénients, et maintenant, après y avoir bien réfléchi, elle trouve qu'il n'y a qu'une bonne marche à suivre, c'est que vous ne restiez pas ici, où vous êtes entouré d'yeux et d'oreilles. Elle vous engage donc à partir en toute diligence, et à aller prier son oncle maternel de venir faire pour vous la demande en mariage. De cette manière, il n'y aura plus rien qui s'oppose à votre succès. Pour cet insupportable personnage de Tchang, après que vous serez parti, ma maîtresse demandera à son père de le renvoyer, et alors tout sera fini entre vous deux.

— Le plan de votre maîtresse me paraît excellent, répartit Sse Yeoupe, et l'on peut dire qu'elle n'a rien oublié. Mais il y a une chose qui m'afflige : pendant que je m'en irai ainsi chercher un appui, il s'écoulera plus d'une journée ; et si dans l'intervalle il allait se présenter quelque homme de mérite qui fût plus expéditif, et qui sût l'obtenir avant moi, que deviendra Sse Yeoupe ? et dans quels lieux pourra-t-il faire entendre ses plaintes ?

## Les deux cousines

— Monsieur, reprit Yansou, prenez garde de faire injure à ma maîtresse. Elle a le cœur rempli de droiture, et de la fermeté dans le caractère ; elle ne le cède en rien aux héroïnes des temps anciens. Puisqu'aujourd'hui elle a donné une parole, l'or et le jasper ne s'altèrent jamais. Vous pouvez, monsieur, vous mettre en route avec l'esprit tranquille ; soyez bien assuré qu'en vous attendant, le lit oriental <sup>1</sup> sera gardé avec une inviolable fidélité.

— D'après cette assurance, jeune demoiselle, je vais partir aujourd'hui même, et chercher ce seigneur, l'oncle maternel de votre jeune maîtresse ; mais, dites-moi, qui est-il ?

— L'oncle maternel de mademoiselle est le seigneur Gou, l'un des membres du collège académique. En quelque endroit que vous vous informiez de lui, il n'y a personne qui ne le connaisse.

Elle n'avait pas fini de parler quand tout-à-coup on entendit derrière le corps de logis, la voix de personnes qui s'avançaient du côté du jardin en criant :

— Jardinier, balayez vite de ce côté-ci : voilà le seigneur Yang qui va venir prendre une collation dans le jardin !

En entendant ces paroles, Yansou dit précipitamment à Sse Yeoupe :

— Voilà notre entretien fini ; allez-vous-en bien vite, monsieur ; il est inutile que vous reveniez, car vous ne parviendriez pas à me voir.

En parlant ainsi, elle s'enfonça dans un bosquet de saules en fleur, et disparut.

De son côté, Sse Yeoupe n'osa pas demeurer plus longtemps ; il se retira en hâte et sortit du jardin. Sur la route, il se livra à ses réflexions : « Elle vient de me dire, pensa-t-il, que l'oncle maternel de sa maîtresse est le seigneur Gou, membre du collège académique. Il me semble qu'il n'y a pas à Kinling d'autre docteur de la grande académie, du nom de Gou, que

---

<sup>1</sup> Le lit nuptial.

## Les deux cousines

Gou Touïan ; si c'est véritablement lui, me voilà de nouveau dans les embarras et les difficultés. Il n'y a pas longtemps qu'il a voulu me faire épouser sa fille, et que je me suis, à plusieurs reprises refusé à ses avances. Il m'a même fait retirer le grade que j'avais mérité au concours. Si je vais le trouver maintenant, et que je le prie d'être mon entremetteur, je suis bien sûr d'avance de son refus ; et quand il devrait s'y prêter, puis-je moi-même aller lui faire en face une pareille demande ? »

Tout en se consultant ainsi sur la route, il arriva, sans s'en apercevoir, au jardin de Tchangfanjou. Wangwenhiang, qui avait dans ce moment quelques affaires à la ville, n'y était pas venu depuis plusieurs jours. Le jardinier et Siaohi se trouvèrent à sa rencontre : il les envoya souper, et lui-même alla se mettre au lit.

Le lendemain matin, en se levant, il écrivit à Tchangfanjou et à Wangwenhiang une lettre pour leur annoncer son départ ; et comme heureusement il n'avait aucun bagage, il ordonna à Siaohi de lui amener son cheval, et il reprit le chemin du couvent de Kouanyin. Il voulait prendre congé de Tsingsin, et s'informer de lui en même temps si le docteur Gou était le même que Gou Koueï.

Le hasard voulut que Tsingsin se trouvât dans ce moment devant la grande porte du couvent, occupé à regarder un jeune novice qui balayait la terre. Dès qu'il aperçut Sse Yeoupe, il vint avec empressement au-devant de lui, et tout en le saluant.

— Je vous ai bien peu vu tous ces jours-ci, seigneur Sse, lui dit-il. Qui donc vous a fait lever si matin aujourd'hui ?

— Je vais m'en retourner à la ville, répondit Sse Yeoupe, et je ne suis venu que pour vous dire adieu, mon maître, et vous faire mes remerciements.

— En ce cas-là, reprit Tsingsin, je vous prie d'entrer dans notre cellule, et d'y venir prendre un repas avant de partir.

## Les deux cousines

— J'ai déjà déjeuné, et je n'ai besoin de rien ; mais j'aurais une demande à vous faire. Le beau-frère du conseiller d'État Pe, qui se nomme Gou, serait-ce par hasard Gou Koueï, docteur de la grande académie ?

— C'est lui-même : il y a quelque temps qu'il avait pris sa retraite sous je ne sais quel prétexte ; mais j'ai entendu dire qu'il avait été rappelé et qu'il était retourné à la cour. S'il était chez lui, vous le verriez sans cesse en cet endroit.

Ce que Sse Yeoupe venait d'entendre lui laissa dans l'esprit beaucoup de déplaisir. Il prit aussitôt congé de Tsingsin, remonta sur son cheval, et se dirigea vers l'extrémité du village, dans l'intention de se rendre à la capitale. D'un autre côté, voyant qu'il lui était impossible de s'adresser au docteur Gou, il était tenté de retourner au jardin de Tchangfanjou, et de chercher à obtenir quelques éclaircissements près de Yansou. Mais cette fille lui avait dit qu'il ne pourrait plus la revoir. Toutes ces pensées l'assiégeaient et le tourmentaient sans cesse. Il laissait aller sa monture qui tantôt hâtait le pas et tantôt le ralentissait.

L'homme le plus sage, trompé dans ses vœux, est comme le chien qui a perdu sa maison <sup>1</sup>.

Le pervers qui a réussi à se cacher est comme le poisson échappé du filet,  
Le sage voyant une alliance fortunée près de lui échapper,  
Quelque route qu'il prenne, quelque parti qu'il embrasse, s'épuise en vaines agitations.

Sse Yeoupe, monté sur son cheval, suivait ainsi sa route, livré à toutes sortes d'irrésolutions et tourmenté de pensées affligeantes, quand une réflexion se présenta à son esprit : « Lorsque je suis venu ici il y a quelque temps, dit-il, mon intention était de me rendre à Keouyoung, et d'y consulter *l'hermite de la reconnaissance*. L'aventure qui m'a rapproché de mademoiselle Pe m'a retenu ici bien longtemps, et m'a fait perdre de vue

---

<sup>1</sup> Allusion à un trait de la vie de Confucius.

## Les deux cousines

mon projet ; mais puisque cet hermite a su que j'étais sorti de chez moi pour me mettre à la recherche d'un mariage, aujourd'hui que ce mariage est une chose arrêtée, et que je ne vois pourtant aucun moyen pour me tirer d'embarras, qui empêche que je n'aille le consulter ? » Et sur-le-champ il tourna bride et se dirigea vers le sud-ouest, où était la route de Keouyoung.

Il n'avait pas fait plus d'un ou deux milles <sup>1</sup>, quand une nouvelle réflexion vint l'arrêter : « L'autre jour, quand je voulais aller consulter l'hermite, c'était dans la vue d'un mariage au sujet duquel il n'y avait rien encore de déterminé ; mais aujourd'hui tout est éclairci à cet égard. Mademoiselle Pe existe, et si je ne l'obtenais pour épouse, de ma vie je ne voudrais me marier. Je n'en cherche pas d'autre : je cherche seulement un chemin pour m'approcher d'elle. Yansou m'a dit le plus nettement du monde qu'elle voulait que j'allasse trouver le docteur Gou. C'est maintenant moi seul que je dois consulter sur la conduite que j'ai à tenir. Qu'ai-je besoin d'interroger cet hermite ? Quand je l'aurai consulté, et qu'il m'aura dit que cette affaire peut être amenée à bien, il faudra toujours enfin que j'aille moi-même former ma demande. Pourra-t-il aller la faire à ma place ? Et s'il me disait que mon mariage est impossible, m'en rapporterais-je à lui pour y renoncer ? Il vaut mieux que j'aborde le vieillard en face ; que je suive les conseils de Yansou. Le premier et le plus important est de me rendre auprès de Gou Touïan. Peut-être aura-t-il lui-même changé d'avis sur l'alliance qu'il m'avait proposée. »

Cette nouvelle détermination l'obligea de changer de route encore une fois, et il se mit à suivre celle qu'il avait déjà parcourue. Il n'avait pas fait plus d'une dizaine de milles <sup>2</sup>, quand il s'aperçut que le temps s'était passé pendant ses irrésolutions, ses allées et ses venues, et que le soleil était parvenu au milieu de sa carrière. Il se sentit de l'appétit, et ayant arrêté son cheval, il promena ses regards dans toutes les directions. Il aperçut un

---

<sup>1</sup> Le cinquième d'une lieue.

<sup>2</sup> Une lieue.



## Les deux cousines

village sur le côté de la grande route, vers le sud-est, et il eut quelqu'envie de le gagner pour y acheter des vivres ; mais il ne savait trop s'il y trouverait une auberge. Comme il était encore indécis, il vit venir devant lui un homme à cheval, suivi de trois ou quatre domestiques à pied. En s'approchant l'un de l'autre, tous deux s'aperçurent avec autant de joie que de surprise qu'ils étaient gens de connaissance. Le voyageur ouvrant le premier la bouche :

— Que faites-vous ici, frère Liansian ? » s'écria-t-il.

— Je me demandais qui je voyais, répondit avec empressement Sse Yeoupe, et c'est mon frère Yantsoung. Il faudrait plus d'un mot pour vous dire....

— Il y a longtemps que je ne vous ai vu, interrompit le nouveau venu ; mais je n'ai pas un instant cessé de penser à vous. Puisque nous nous sommes rencontrés, ce n'est pas ici un lieu commode pour causer ensemble. Heureusement mon logis n'est pas loin d'ici. Faites-moi la grace de m'y accompagner.

— En quel endroit est donc votre habitation ? demanda Sse Yeoupe.

— De ce côté, répondit l'autre, en montrant du doigt le bord de la route et le milieu du village.

— A ne vous pas mentir, reprit Sse Yeoupe, moi, mon domestique et mon cheval nous avons en ce moment besoin de prendre quelque nourriture , et c'est ce qui fait que j'étais ici à délibérer, lorsque je vous ai rencontré. Puisque votre habitation n'est pas éloignée, je vais être obligé de vous causer de l'embarras.

Le voyageur, très satisfait, se mit aussitôt en route avec Sse Yeoupe , et ils se dirigèrent du côté du village.

Tchingtchouang seul, au milieu d'un voyage,

Est invité par Ssema à goûter un instant de repos.

Mais ce n'est pas le mérite et la renommée qui remuent le monde.

Est-il bon de recevoir ainsi l'hospitalité en tous lieux ?

## Les deux cousines

Le nom de famille du nouveau venu était Sse <sup>1</sup> ; son petit nom était Yeoute, et son titre d'honneur, Yantsoung. Quoiqu'il eût le même nom de famille que Sse Yeoupe, il n'y avait pas entr'eux de parenté ; mais ils avaient été camarades dans le même collège. Le nouveau venu n'avait pas fait de grands progrès dans les lettres, mais il était fort riche. Parvenu à l'âge de vingt-cinq ans, et fort adonné au vin et au plaisir, il n'avait guère avec cela qu'une bonne qualité : c'était de répandre l'argent avec profusion quand il pouvait rassembler des hôtes chez lui. Et comme il avait renoncé à toute contrainte, il était continuellement à la ville, où il avait beaucoup de connaissances. Il en revenait tout justement le jour où il rencontra Sse Yeoupe, et où il l'invita à venir chez lui.

Arrivé devant la porte de la maison, les deux amis descendirent de cheval, et entrèrent dans la salle du milieu. Après les compliments d'usage, Sse Yeoute ordonna à ses gens de servir promptement ce qu'ils auraient de prêt, parce que le seigneur Sse avait faim, et que quand il aurait satisfait son appétit, lui-même voulait boire quelques tasses avec son ami.

Les domestiques obéirent, et quand le dîner eut été servi, Sse Yeoute s'adressant à son hôte :

— Voilà plusieurs mois que je ne vous ai vu, lui dit-il. Il n'y a pas d'endroit où je ne me sois informé de vous. Qu'êtes-vous donc devenu, mon cher ami, et comment se fait-il que vous soyez ici ?

— Quelque temps après que l'on m'eut retiré mon grade, répondit Sse Yeoupe, il est arrivé que mon oncle paternel, au retour d'une inspection qu'il avait faite dans la contrée de Tsou <sup>2</sup>, a fait arrêter sa barque à l'embouchure du grand fleuve, et qu'il a désiré m'emmener

---

<sup>1</sup> Ce personnage porte le même nom de famille que notre héros ; mais il n'est point son parent. Il n'y a à la Chine que 400 noms de famille pour 200 millions d'individus ; par conséquent il y a, terme moyen, 500 mille personnes qui portent le même nom et à qui la loi interdit de se marier ensemble. — L'analogie des surnoms est ici une autre circonstance fortuite, et qui donne lieu à quelques méprises d'une grande ressource dans les romans.

<sup>2</sup> Nom d'un ancien royaume qui répondait au Houkouang, et qu'on employe ici pour désigner cette province, par une sorte d'affectation très ordinaire aux lettrés.

## Les deux cousines

avec lui à la cour, où il va chercher de nouveaux ordres de l'empereur. N'ayant rien qui m'attachât dans ce pays, j'ai accepté sa proposition. Mais j'ai rencontré tant d'obstacles et d'empêchements sur ma route, qu'il ne m'a pas été possible de me trouver au rendez-vous. De son côté mon oncle, ne pouvant m'attendre plus longtemps, s'en est allé. Je me suis ensuite arrêté chez un de mes amis, où j'ai passé plusieurs jours. Aujourd'hui une petite affaire me ramenait à la ville, quand je me suis trouvé à l'endroit où vous m'avez rencontré. Y a-t-il longtemps, mon cher ami, que vous n'y étiez allé ? Quelle affaire vous y avait conduit, quand je vous en ai vu revenir ?

— J'ai obtenu la troisième place au dernier examen ; mais je ne veux pas vous en imposer, mon ami : je n'ai pas de chances pour le concours provincial de l'automne prochain. Il faut donc bien que je cherche quelque expédient, et que j'aie un peu visité la salle des examens. Quoique je n'aie pas l'espoir d'y réussir, il est toujours bon de boucher les yeux et les oreilles des gens. C'est ce qui m'a conduit à la ville où j'ai passé sept ou huit jours. Tout cela n'est pourtant pas encore bien arrangé. Je ne possède point votre éminent talent, mon cher ami, et je ne saurais mériter d'être mis en tête de la liste. Vous qui êtes joyeux et satisfait, et qui n'attendez que d'être désigné comme premier candidat, pour aller vous asseoir au banquet du *Chant du cerf*<sup>1</sup>, vous ne sauriez vous faire une idée de mon tourment.

---

<sup>1</sup> Le repas du *chant du cerf* fait partie des cérémonies qui se pratiquent à la réception des licenciés. Le vice-roi ou le gouverneur président au festin qu'on leur offre, et deux jeunes garçons, vêtus en nymphes des bois et tenant à la main des branches de l'olivier odorant, chantent cette ode tirée du livre des vers (Siaoya, ode première. [cf. [trad. Couvreur](#)])

Le cerf fait entendre sa voix mélodieuse,

En broutant l'herbe des forêts.

Nous avons ici les plus honorables hôtes :

Faisons résonner la guitare et les hautbois , etc.

Le premier vers de cette strophe a donné naissance à l'expression proverbiale qui se trouve appelée ici.

## Les deux cousines

— Vous vous moquez de moi, mon cher ami, reprit Sse Yeoupe. Je n'ai plus même de collet verd <sup>1</sup>. Comment voulez-vous que je sois premier candidat?

— Il y a donc bien longtemps que vous avez quitté la ville, puisque vous ne savez pas encore ce qui s'est passé, répliqua Sse Yeoute. Ces jours derniers, l'examineur a fait circuler dans le collège un avis pour annoncer que vous étiez rétabli dans votre grade.

— Cela est-il bien vrai? demanda Sse Yeoupe.

— Je l'ai vu de mes propres yeux. Croyez-vous que j'oserais vous en imposer? dit Sse Yeoute.

— Un homme aussi dévoué que l'examineur aux volontés des grands et des gens en place ! s'écria Sse Yeoupe. Comment a-t-il pu me donner cette marque de bienveillance ?

— Cela ne vient nullement de la bienveillance de l'examineur. J'ai ouï dire que c'était à la sollicitation d'un docteur de la grande académie, du seigneur Gou, que la chose avait eu lieu ; votre résistance au désir qu'il vous avait témoigné de vous faire épouser sa fille l'avait irrité pour un moment, et il s'était vengé par ce mauvais tour ; mais, à la longue, son bon cœur a repris le dessus ; il a réfléchi que ce n'était pas un si grand crime que de refuser de se marier. D'ailleurs il a remarqué que vous vous étiez retiré en silence et sans faire d'éclat ; que vous ne vous étiez permis aucune parole injurieuse contre lui. Son ressentiment n'a pu tenir contre votre conduite. Il a parlé à l'examineur, et c'est alors que celui-ci vous a rétabli dans votre grade.

Sse Yeoupe ne fut pas moins satisfait qu'étonné de ce récit :

— Ami Yantsoung, les choses se sont-elles bien passées comme vous le dites ? demanda-t-il.

---

<sup>1</sup> On a déjà vu que le collet vert était la marque du grade de bachelier.

## Les deux cousines

— C'est ainsi que l'ont raconté l'examineur, le gardien des livres et tous les huissiers du collège, répondit Sse Yeoute. Ce n'est pas mon rapport seul que vous devez en croire.

A cette nouvelle, Sse Yeoue éprouva une joie qui se manifesta sur son visage. Il venait justement d'achever de dîner : il prit à la main une grande tasse de vin, et la but tout entière d'un seul trait. Sse Yeoute le voyant faire :

— Mon frère, lui dit-il, ceci n'est encore pour vous qu'une petite joie : quand viendra l'automne, ce sera la grande.

— Croyez-vous, dit Sse Yeoue, que j'attache tant de prix à un grade obtenu ou retiré ? J'ai bien un autre sujet de contentement !

— Je ne vois pas que vous en ayez d'autre que celui-là, dit Sse Yeoute.

— Pour ne vous rien cacher, reprit Sse Yeoue, ce n'est pas de ce qu'on m'a rendu mon grade que je me réjouis; mais ce qui me ravit, c'est que ce soit Gou Touïan qui me l'ait fait rendre.

— Pourquoi cela ? demanda Sse Yeoute.

— C'est, répondit Sse Yeoue, parce que j'ai une petite affaire à laquelle je veux prier le seigneur Gou de s'intéresser. Je craignais justement que son ressentiment ne fût pas dissipé, et j'avais quelque peine à l'aller trouver. Maintenant que je vois qu'il a encore de l'affection pour moi, je vais dès demain aller le solliciter, et je ne serai point embarrassé pour lui parler, voilà le motif de ma satisfaction.

Sse Yeoute se mit à rire :

— Ne serait-ce pas, dit-il, que vous songeriez à revenir sur votre première résolution, et que vous voudriez lui demander sa fille ? Mais sa fille est mariée à un autre.

— Point du tout, répondit Sse Yeoue.

## Les deux cousines

— Si ce n'est pas cela, c'est que vous savez qu'il a du crédit dans les concours, et que vous voulez vous recommander du titre de son disciple.

— C'est encore moins cela, dit en riant Sse Yeoupe.

— Qu'est-ce donc enfin ? demanda Sse Yeoute.

Sse Yeoupe continuait de rire, et ne répondait pas :

— Je vous ai appris une bonne nouvelle, continua Sse Yeoute, et lorsque vous avez un sujet de vous réjouir, comment se fait-il que vous ne puissiez m'en instruire ? Ne sommes-nous pas amis intimes ? En quoi pourrais-je gêner vos affaires ? Peut-être que si vous me disiez celle-ci, je serais en état de vous prêter l'épaule. Que sait-on ?

La joie avait monté la tête à Sse Yeoupe ; il avait pris quelques tasses, et le vin l'avait encore animé. Il se trouvait alors disposé à la confiance et à l'abandon :

— C'est, dit-il, mon cher ami, une affaire sur laquelle j'avais justement projet de vous consulter; car pourquoi voudrais-je vous rien cacher? J'ai un mariage en vue, et je désirerais prier le seigneur Gou de s'y intéresser.

A ces mots, Sse Yeoute, frappé, d'une réflexion:

— Ne serait-ce pas la fille de Pe Thaïhiouan, que vous voudriez qu'il demandât pour vous ? lui dit-il.

Sse Yeoupe , voyant qu'il devinait si juste, ne put s'empêcher de faire un grand éclat de rire :

— Vous êtes un génie, mon frère! s'écria-t-il.

Il faut savoir que Sse Yeoute était voisin de campagne du conseiller d'État Pe, et que depuis longtemps il était parfaitement au fait de la beauté et des talents de mademoiselle Pe, aussi bien que de l'extrême sévérité que le père voulait mettre dans le choix d'un gendre. Il avait beaucoup regretté

## Les deux cousines

de ne pouvoir s'ouvrir d'accès pour lui-même, et en voyant maintenant que Sse Yeoupe, qui venait du village même, voulait prier le docteur Gou de faire pour lui l'office d'entremetteur, il ne lui avait pas été difficile de deviner du premier coup de quoi il s'agissait. Mais songeant à son propre intérêt :

— Il est superflu, dit-il, de parler de la beauté de mademoiselle Pe ; mais le père est un homme intraitable. Il a refusé je ne sais combien de gens au sujet de ce mariage. Gou Touïan s'y emploierait lui-même qu'il n'en viendrait pas à bout. D'ailleurs j'ai entendu dire qu'il avait pris à demeure chez lui <sup>1</sup> un certain Tchang. Cette affaire ne saurait réussir qu'autant qu'on aurait quelque intelligence avec l'intérieur de la maison.

Quand Sse Yeoupe le vit si bien informé, il se mit à lui raconter comment il avait fait la connaissance de Tchangfanjou, et composé des vers sur les saules printaniers ; comment il avait été trompé par Tchangfanjou, et comment il avait ensuite rencontré Yansou. Sse Yeoute écouta tout ce récit avec la plus grande attention :

— Si les choses en sont à ce point, dit-il ensuite, le mieux est sans doute d'aller confier l'affaire au seigneur Gou. Ce qui est fâcheux, c'est qu'il vient d'être rappelé à la cour.

— A la cour ! s'écria Sse Yeoupe. Il serait au ciel que j'irais l'y chercher.

— Si vous voulez aller le trouver dans la capitale, reprit Sse Yeoute, que ne partez-vous immédiatement ? Vous êtes plus près ici pour passer le grand fleuve : qu'avez-vous besoin de retourner à la ville ? Il faut aller vite et revenir de même, et vous serez encore de retour à temps pour l'examen provincial.

---

<sup>1</sup> Dans le pavillon occidental, v. ci-dessus.

## Les deux cousines

— Sans doute il vaudrait mieux partir de suite, répartit Sse Yeoupe. Mais il y a loin d'ici à la cour ; et quand, il y a quelque temps, je suis sorti de chez moi en hâte, je n'ai fait aucune provision pour la route et je n'ai pas pris d'argent avec moi. Il faut que je retourne à la ville pour me munir de ce qui m'est nécessaire, et c'est alors seulement que je pourrai me mettre en route.

— Je me réjouis infiniment de ce qui peut vous arriver d'heureux, dit Sse Yeoute. L'argent et le bagage pour la route sont une bagatelle. Je puis vous procurer tout cela. Qu'avez-vous besoin de retourner à la ville pour perdre encore des jours et des mois ?

— Si vous aviez la bonté de m'en prêter, dit Sse Yeoupe avec beaucoup de satisfaction, je partirais immédiatement d'ici pour le nord, et je n'aurais nul besoin de retourner à la ville ; mais comment pourrais-je reconnaître un si grand service de votre part ?

— Les biens sont communs entre amis, reprit Sse Yeoute. Autrefois comme à présent, tous ceux qui ont été liés d'une commune affection en ont usé de cette manière. Pourquoi voudriez-vous que j'en fisse moins pour vous ? Buvons ce soir ensemble, en causant joyeusement, et demain je vous verrai vous mettre en route.

— Voilà le langage et les sentiments d'un véritable ami, dit Sse Yeoupe. Je ne pourrais pas d'ailleurs vous quitter sur-le-champ, à moins d'aller demander à coucher dans quelque chaumière.

Les deux amis continuèrent à converser ainsi, tout en buvant gaîment ensemble. Sse Yeoupe écrivit les vers sur les saules printaniers et la chanson sur le poirier à fleurs rouges, pour les faire voir à Sse Yeoute. Celui-ci y donna de grands éloges ; la collation fut continuée jusqu'à ce que les têtes des deux jeunes amis fussent complètement échauffées. Ils se séparèrent alors, et Sse Yeoupe resta pour passer la nuit dans la bibliothèque. Cette soirée, comme on le dira plus tard, produisit l'échange, d'une pêche contre une prune, et la dispute de la pie et du ramier,



## Les deux cousines

Le renard se tient coi ;

Les deux sarcelles s'appellent d'une voix harmonieuse

On boit ensemble à la même coupe,

Et chacun y trouve son profit.

On verra dans un autre chapitre comment se séparèrent les deux amis.

@

### CHAPITRE XI

#### Trop d'empressement fait qu'on tourne le dos à ce qu'on cherche

@

C'est en vain qu'une belle fleur est gardée au fond d'une retraite inaccessible :  
Il n'y a rien de sacré pour l'ardeur qu'inspire un objet charmant.  
Le lis délicat est exposé aux insultes du vent et de la pluie,  
Et le bouton parfumé, aux courses du papillon et de la guêpe.  
Mais aussi ne laissez pas errer en tous lieux votre confiance excessive.  
Un vrai poète devrait-il avoir une indiscrete légèreté ?  
On prête une oreille intéressée aux récits de l'amant malheureux ;  
Mais quelques branches perdues n'obscurcissent pas en lui l'éclat du talent,

Sse Yeoute avait été fort mortifié d'apprendre qu'il existait un engagement entre Sse Yeoupe et mademoiselle Pe, et il se mit dans l'esprit d'avoir part à cette affaire. Le lendemain donc quand tous deux furent levés et qu'ils eurent pris leur déjeuner, Sse Yeoute donna des ordres pour que les provisions nécessaires à un voyage fussent tenues prêtes, et de son propre mouvement il tira vingt onces d'argent <sup>1</sup> qu'il offrit à Sse Yeoupe :

— Voici, lui dit-il, une petite somme pour les frais de votre route; prenez-la, mon frère; mais surtout allez et revenez en toute diligence; vous n'avez pas un instant à perdre. Le seigneur Pe n'est pas d'un caractère facile. Je craindrais, s'il avait quelque dessein formé, que sa fille même n'eût peine à disposer d'elle.

— Votre secours et vos avis me sont également précieux, répondit Sse Yeoupe. Ils m'imposent une reconnaissance infinie. Une fois arrivé à la cour, je ne m'y arrêterai que pour obtenir la lettre du seigneur Gou, et je m'en reviendrai sur-le-champ en marchant jour

---

<sup>1</sup> Environ 150 fr.

## Les deux cousines

et nuit. Si je réussis dans mes projets, mon cher ami, je le devrai uniquement à votre générosité.

En achevant ces paroles, il donna ordre à Siaohi de prendre le bagage, et se leva. Sse Yeoute fit aussi venir un domestique :

— Le seigneur Sse, lui dit-il, ne connaît pas bien les chemins aux environs de ce village. Tu vas le conduire jusqu'à l'embouchure du fleuve, et tu ne t'en reviendras que quand tu le lui auras vu traverser.

Après que le domestique eut reçu cette instruction, Sse Yeoupe prit congé, monta lui-même à cheval, et prit en hâte la route de la capitale.

Or, il faut savoir que le docteur Gou, dès qu'il avait reçu le décret qui le mandait à la cour, avait immédiatement fait choix d'un jour heureux pour se mettre en chemin. Mais au moment même où il sortait de la ville, il s'était senti fort indisposé pendant un repas d'adieu que le préfet lui avait fait offrir. Il avait éprouvé du froid dans l'estomac, et de ce moment une maladie grave s'étant déclarée, il avait fallu le rapporter chez lui pour lui donner des soins. Il avait été retenu plus d'un mois, et il commençait seulement à se rétablir à l'époque dont nous parlons. Sse Yeoute avait appris cette circonstance en venant à la ville, et comme il craignit que Sse Yeoupe n'en fût également informé, s'il allait demander le docteur Gou, et que par là il ne lui enlevât à lui-même toutes les ressources dont il voulait user, il avait arrangé son histoire en conséquence, et il avait prêté les vingt onces d'argent à Sse Yeoupe pour le pousser à se rendre directement à la capitale. Pendant ce voyage infructueux qui lui laissait le champ libre, il pouvait lui-même exécuter l'entreprise qu'il avait projetée.

Le méchant rit jusqu'à ce qu'il trouve un méchant tel que lui.

Par ses fourberies, il se joue de l'innocence de l'homme simple.

Mais qui sait si le ciel ne suscitera pas un plus méchant encore,

Qui fera tourner ses intrigues à la gloire de l'innocence ?

## Les deux cousines

Sse Yeoute fut donc charmé d'avoir ainsi engagé Sse Yeoupe dans un voyage au nord :

— J'avais moi-même dirigé mes vues du côté de mademoiselle Pe, dit-il. Elle était l'objet de toutes mes pensées ; mais je ne voyais aucun moyen de réussir. Je n'imaginai guère qu'il se présenterait aujourd'hui même une combinaison si favorable. C'est bien le cas de dire que le ciel se conforme aux désirs des hommes.

Sans perdre de temps, il se munit d'un billet de grande cérémonie, et s'en vint à la ville faire une visite au docteur Gou. Arrivé devant la porte, il chargea un domestique d'entrer d'abord auprès du concierge et de lui remettre un petit paquet de cinq deniers <sup>1</sup>, avant de lui présenter son billet de visite, et de lui dire :

— M. Sse, mon maître, désirerait voir votre seigneur : voudriez-vous prendre la peine de le lui annoncer ?

A cette demande le concierge répondit :

— Le seigneur mon maître relève de maladie; il ne voit encore personne, et je crains qu'il ne soit pas en état de recevoir de visite.

— Nous nous en rapporterons à ce qu'il plaira à votre maître de décider sur la visite, reprit le domestique. Voici seulement un message que vous prendrez la peine de lui transmettre.

Le concierge ayant reçu le petit paquet, et voyant qu'il s'agissait d'un billet de cérémonie, cessa de refuser :

— Je vais faire votre commission à mon maître, dit-il ; priez monsieur d'entrer dans le salon et de s'y asseoir en attendant.

Le domestique rapporta cette réponse à Sse Yeoute et l'engagea à changer de coiffure pour entrer dans le salon. Ensuite il prit les présents d'usage et vint les déposer au pied de l'escalier. Le concierge tenant les

---

<sup>1</sup> 3 francs 70 centimes.

## Les deux cousines

deux billets les porta à son maître dans un salon sur le derrière de la maison.

A cette époque, le docteur Gou, nouvellement entré en convalescence, commençait à se lever. Il se trouvait en ce moment dans un pavillon au fond du jardin, respirant l'air frais et cherchant à prendre des forces ; il n'attendait que son entier rétablissement pour se rendre à la cour. A l'instant où on lui apporta les deux billets, il jeta d'abord les yeux sur celui qui portait le nom du visiteur, et il y lut ces mots : *Votre très obligé disciple Sse Yeoute vous présente ses respects et ses salutations*. Il prit ensuite le billet de cérémonie, et vit, sur la liste des présents, des étoffes, des urnes, des tablettes d'ivoire, des garnitures d'habits et d'autres choses semblables, montant à la valeur de cent onces d'argent <sup>1</sup> :

— Ce jeune homme n'est pas de ma connaissance, dit-il en lui-même. Il faut qu'il ait quelque motif particulier pour venir tout d'un coup me faire une si grande démonstration de politesse.

Il s'adressa alors au concierge et lui donna ses ordres en ces termes :

— Va dire à M. Sse que je relève de maladie et ne puis encore pratiquer les devoirs de l'urbanité, ce qui m'empêche de recevoir des visites; que puisqu'il a daigné me faire l'honneur de me venir visiter, il a sans doute quelques instructions à me donner; que s'il ne s'agit pas d'une affaire très pressée, il pourra me voir un autre jour; mais que si la chose est urgente, rien ne s'oppose à ce qu'il me la fasse dire de vive voix; que quant à ses présents, je ne puis me permettre de les accepter, et que pour cette raison, je lui en fais remettre la liste.

Le concierge sortit chargé de cette réponse et vint la rendre mot pour mot à Sse Yeoute. Celui-ci l'ayant reçue :

---

<sup>1</sup> 741 fr.

## Les deux cousines

— S'il en est ainsi, reprit-il, allez seulement dire à votre maître que son disciple était venu pour lui parler au sujet d'une affaire de mariage, touchant mon frère cadet Sse Yeoupe, et qui s'est trouvée sujette à beaucoup de contretemps ; mais qu'une entrevue y mettra fin ; que puisqu'il ne peut recevoir de visites aujourd'hui, je dois naturellement revenir un autre jour ; mais que relativement à ces bagatelles, il faut bien qu'il en accepte quelques-unes. Prenez la peine d'aller dire encore ce peu de mots à votre maître.

Le concierge rentra auprès du docteur Gou ; lorsque celui-ci entendit parler de Sse Yeoupe et d'une affaire de mariage :

— Va demander, dit-il à l'instant, si ce Sse Yeoupe est celui qui dans ces derniers temps a mérité la première place au concours présidé par l'examineur Li.

Le concierge sortit pour faire cette question, et revenant avec la réponse : « C'est lui-même, » dit-il à son maître

— En ce cas-là, dit le docteur Gou, va prier M. Sse de me venir trouver ici, dans le jardin.

Le concierge, sortit avec empressement :

— Mon maître, dit-il, invite monsieur à le venir joindre dans le fond du jardin.

Et il conduisit Sse Yeoute, en sortant par la grande porte et en tournant jusqu'au jardin de derrière. Là, il le fit entrer dans une salle où il l'engagea à s'asseoir. Peu de temps après, le docteur Gou parut appuyé sur le bras d'un petit valet. En le voyant, Sse Yeoute apporta bien vite un fauteuil au haut bout de la salle :

— Mon respectable et excellent maître, dit-il, daignez vous asseoir, je vous prie, pour que votre disciple vous présente ses respects.

— J'ai été fort indisposé, reprit le docteur Gou, et je ne puis encore supporter la fatigue. Si vous vous attachez strictement aux

## Les deux cousines

cérémonies ordinaires, vous ne me montrerez pas une véritable affection. Il vaudrait mieux nous borner à une simple salutation <sup>1</sup>.

— Mon respectable maître, si vous l'ordonnez ainsi, je ne me permettrai pas de vous désobéir ; mais ce sera de ma part un manque de respect et une faute grave.

Et en parlant ainsi, Sse Yeoute fit la salutation demandée. Le docteur Gou l'engagea à quitter son habit de ville, et ensuite ils s'assirent tous deux avec les compliments d'usage <sup>2</sup>.

Après que le thé eut été servi, le docteur Gou s'adressant à son hôte :

— La personne dont vous parliez tout-à-l'heure, et qui porte le surnom de Yeoupe, est donc votre frère cadet ? lui demanda-t-il.

— Nous ne sommes pas du même sang maternel, répondit Sse Yeoute ; mais c'est effectivement mon parent et mon cadet. C'est un jeune homme arrogant et mal élevé qui ne connaît pas le monde. En se révoltant contre les marques de bonté que par deux et trois fois vous avez laissé tomber sur lui, mon respectable maître, il a ouvert la porte au péché. Quand ensuite l'honorable examinateur a daigné l'en châtier, c'était bien le fruit de ses œuvres qu'il recueillait ; et cependant vous n'avez pas voulu aggraver sa position, et votre pitié est même venue lui prêter assistance. Par là vous vous êtes assuré une reconnaissance et des obligations infinies. Depuis, vous avez effacé toutes les traces de son humiliation : il voulait toujours mettre

---

<sup>1</sup> Cette manière de convenir du genre de salutation dont on fera usage rappelle un peu M. Jourdain, qui veut qu'on recule *pour la troisième révérence*. Mais il faut se rappeler que la manière de se faire les premiers compliments entre gens biens élevés et qui savent leur monde est assez fatigante pour qu'on puisse souhaiter d'en être dispensé, dans l'état de santé où se trouve ici le docteur Gou. Il faut se tenir à côté l'un de l'autre, debout ou même à genoux, et s'incliner trois fois, plus ou moins profondément selon le respect qu'on désire témoigner et l'urbanité dont on veut faire preuve. La simple salutation, à laquelle le docteur prie son hôte de vouloir bien s'en tenir, s'exécute en croisant les mains sur la poitrine et en remuant un peu la tête d'un air à la fois grave et obligeant.

<sup>2</sup> C'est-à-dire en s'invitant réciproquement de la voix ou du geste à s'asseoir le premier, et en tâchant de l'emporter adroitement dans cette lutte de politesse.

## Les deux cousines

sa tête dans la poussière <sup>1</sup>, au pied de votre escalier ; mais comme il ne s'en est pas senti le courage, je me rends à sa place aujourd'hui pour vous faire agréer ses excuses.

— Il y a eu un moment, reprit le docteur, où, dans l'intérêt d'une faible tige de courge, j'ai désiré l'appui d'un sage. Je n'avais pas considéré que le jeune âge de monsieur votre frère, son talent distingué, ses hautes espérances, ne pouvaient convenir à une maison qui n'a que les murs. J'avais reconnu avec plaisir en lui des qualités également aimables et honorables, et c'était là ce qui m'avait fait songer à lui. C'est une faute que j'ai commise seul : quel tort pouvait avoir monsieur votre frère ? Mais dites-moi, je vous prie, à quelle intention vous avez encore rappelé aujourd'hui le mot de mariage ?

— Mon frère a eu un instant d'aveuglement et de stupidité. Mais il y a longtemps qu'il se repent et qu'il s'afflige de s'être lui-même fermé le chemin du ciel. Depuis qu'il a appris à connaître vos bontés, mon illustre maître, ces bontés hautes comme le ciel et profondes comme la terre, il a de nouveau conçu le désir de prendre racine au bas du mur de votre maison. Et comme il a récemment entendu dire que mademoiselle votre fille a, conformément à la décision du sort, uni sa voix au concert du phénix <sup>2</sup>, sa route dans la vie n'a plus eu de terme. Ainsi trompé dans ses vœux, il a songé à les reporter sur un autre objet. Il a été informé que son excellence l'intendant des ouvrages publics, le seigneur Pe votre parent, avait une fille, votre nièce, dont l'âge et la figure se prêtent des charmes mutuels; et il a eu la témérité de penser que s'il pouvait avoir ce nouveau tronc d'arbre pour appui, il n'aurait pas perdu l'avantage d'unir la prune à la pêche de votre maison; car le linteau de votre porte est pour lui la

---

<sup>1</sup> Plus littéralement *dans la boue*.

<sup>2</sup> En trois mots, *consentir aux sorts du phénix*, signifie en chinois qu'une fille a accepté un époux.



## Les deux cousines

ligne qui sépare le ciel de l'abîme. Ce sont là peut-être les folles imaginations d'un pauvre lettré. Mais il a déjà été inondé par son respectable et excellent maître de marques de bonté qui ont tellement dépassé son mérite, qu'il n'a pas rougi de venir en solliciter encore une. J'ignore, mon respectable maître, si vous êtes encore dans la disposition d'alléger ses torts antérieurs, et si, dans cette circonstance, vous voudrez l'étayer ou le renverser <sup>1</sup>.

— S'il en est ainsi, dit avec joie le docteur Gou, je ne veux pas, monsieur, vous tenir plus longtemps dans l'erreur. La personne que je lui ai proposée il y a quelque temps n'était point ma fille ; c'était ma nièce elle-même.

— C'était mademoiselle votre nièce ! s'écria Sse Yeoute tout surpris.

— Oui, c'était ma nièce, reprit le docteur, l'objet de la plus vive affection de Pe mon parent : il avait reçu l'ordre de se rendre au campement des Tartares, et dans la crainte de quelque malheur imprévu, il avait voulu me la confier, et m'avait chargé de lui choisir un époux. Le hasard m'ayant fait connaître le talent et les agréments extérieurs de votre frère, je pensai que ma nièce et lui formeraient un couple bien assorti, et c'est ce qui m'obligea de mettre tant d'ardeur à mes sollicitations. Je ne voulais pas rester au-dessous de la confiance que m'avait montrée mon parent. S'il eût été question d'une personne d'un mérite aussi vulgaire que ma propre fille,

---

<sup>1</sup> Si quelque lecteur s'effarouchait de la multitude et de l'incohérence des images et des métaphores accumulées en cet endroit, on pourrait, en les faisant disparaître, rendre en sa faveur le discours de Sse Yeoute de la manière suivante: « Il y a longtemps que mon parent gémit d'avoir mis lui-même obstacle à son bonheur. Vos touchantes bontés, monsieur, ont fait revivre en lui le désir de former une alliance avec votre famille. Mais mademoiselle votre fille ayant déjà vu briller le flambeau de l'hyménée, il a dû chercher un autre moyen d'arriver au même but : informé que votre parent a une fille à la fleur de l'âge et douée de mille attraits, il a vu en elle la personne qui pouvait lui procurer l'avantage de s'allier à vous : car cet honneur est du plus grand prix à ses yeux. Vous lui avez déjà montré tant d'indulgence qu'il n'a pas craint d'en solliciter encore une marque. Seriez-vous, monsieur, disposé à favoriser ses vœux ? » Ce langage serait plus intelligible, mais moins caractéristique, et l'on ne devinerait plus à quelle nation il est emprunté. Il faut, comme on l'a dit, savoir à propos conserver la couleur locale, et le lecteur ne doit pas oublier que c'est à des Chinois qu'il a affaire.

## Les deux cousines

aurais-je osé me permettre d'importuner un sage pour un si mince sujet ? Mais puisque monsieur votre frère daigne lui-même revenir sur cette affaire, et que vous, mon cher monsieur, vous voulez bien m'en dire votre avis, ma nièce est encore à marier, et il convient que je saisisse de nouveau le manche de la coignée. Si des personnes si bien faites l'une pour l'autre viennent à être unies, on verra bien que tout ce que j'ai dit précédemment à ce sujet n'était pas dépourvu de raison.

— Mon respectable maître, nous ignorions absolument que le projet que vous aviez formé, et qui faisait voir tant d'indulgence pour mon frère, fût encore fondé sur des motifs si généreux. Notre conduite a été ridicule à l'excès. Mais si maintenant votre bienveillante assistance veut achever comme elle a commencé, vous mettez le comble à vos bontés, et l'on pourra dire d'une telle affection qu'elle est intime comme l'union de la chair et des os, et qu'elle durera à la vie et à la mort. Quand, à l'avenir, mon frère épuiserait ses forces à votre service <sup>1</sup>, il ne saurait jamais reconnaître la dix-millième partie des bienfaits dont vous le comblez.

Alors reprenant les présents qu'il avait apportés, il fit une profonde révérence :

— Ces bagatelles sans valeur, continua-t-il, sont de bien faibles marques de mon sincère attachement. Si vous les repoussiez, ce serait exclure votre disciple du seuil de votre porte. J'ose espérer que vous voudrez bien les accepter comme un gage de souvenir.

— Je ne devrais pas, reprit le docteur Gou, recevoir de si grandes marques de votre courtoisie ; mais puisque vous me montrez des sentiments si affectueux, je ne puis qu'accepter un ou deux de ces objets en rougissant.

---

<sup>1</sup> Littéralement, *quand il se ferait chien ou cheval à votre service.*

## Les deux cousines

Et il en désigna de quatre sortes. Sse Yeoute renouvela ses instances ; mais le docteur Gou ne voulut absolument rien prendre de plus.

Le thé ayant été servi de nouveau, Sse Yeoute se leva :

— Je vous suis importun, dit-il, et je nuis à votre rétablissement. Je vais me retirer ; mais souffrez qu'un autre jour je revienne vous offrir mes respects et vous demander vos ordres.

— Je devrais vous retenir et profiter de votre conversation, dit le docteur Gou ; mais vous m'excuserez à cause de mon état. Un autre jour j'aurai l'honneur de vous inviter à venir dîner avec moi.

Et il reconduisit son hôte qui sortit à l'instant. Lui-même, prenant pour vrai tout ce qu'on lui avait dit, se flatta que les bonnes intentions qu'il avait eues précédemment ne demeureraient pas sans effet, et il en conçut beaucoup de satisfaction.

Cependant, Sse Yeoute, de retour chez lui, se félicitait et se réjouissait intérieurement : « Voilà, dit-il, une affaire qui coule comme d'elle-même. Que je puisse seulement me mettre encore en possession d'une lettre, et le point important sera bientôt conclu.

Quelques jours s'étant écoulés, il vit arriver un messager du docteur Gou, avec deux billets d'invitation :

— Mon maître, dit cet homme, engage messieurs Sse à venir tous deux, à midi précis, dîner avec lui à son jardin.

— Votre maître est trop bon, répondit avec empressement Sse Yeoute. Je ne manquerai pas de me rendre à son invitation ; mais mon frère cadet est à la campagne pour se reposer de ses études : il y a loin d'ici, et j'ai peur qu'il ne puisse pas venir.

Le messager s'en alla, et Sse Yeoute, quand il fut midi, arriva pour dîner. Le docteur Gou le reçut, et après les salutations :

— C'eût été mieux encore, lui dit-il, si nous avions pu avoir votre frère.

## Les deux cousines

— Depuis que mon frère s'est rendu coupable envers vous, il s'est retiré à la campagne, où les soins domestiques l'occupent entièrement. A présent même, qu'il a reçu tant de preuves de votre générosité, la honte l'empêche encore de paraître à la ville et d'y fréquenter ses amis. Mais s'il obtient par votre bonté l'alliance qu'il désire, ce sera pour lui une belle occasion de se rendre à son devoir près de vous.

— Les hommes à talent ont leurs singularités ; mais ils inspirent le respect dans les choses mêmes où ils s'écartent des autres hommes.

On servit le dîner : le docteur et son hôte se mirent à table, et continuèrent à converser ensemble pendant le repas qui dura jusqu'à l'approche de la nuit. Lorsque Sse Yeoute annonça l'intention de se retirer, Gou prit une lettre qu'il lui présenta :

— Il conviendrait, lui dit-il, que je vous accompagnasse dans votre visite ; mais les ordres de sa majesté sont très précis. Il faut que je me mette en route demain ou le jour suivant. Cette lettre-ci vous tiendra donc lieu de ma présence. Lorsque mon parent l'aura vue, il y a toute raison de croire qu'il n'aura rien à opposer à vos désirs. Attendez un moment favorable pour la lui adresser.

— En dépit de tous les obstacles, le jaspe sera donc amené à sa perfection! dit Sse Yeoute. Mon respectable maître, il n'y a pas de termes pour exprimer vos bontés. Mon frère, quand je vais lui rapporter une si bonne nouvelle, devrait venir frapper du front le seuil de votre porte.

Après ce discours, il reçut la lettre, et ayant encore remercié son hôte deux ou trois fois, il se retira.

Quelques jours après, le docteur Gou, sentant ses forces revenues et sa santé rétablie, se mit effectivement en route pour la capitale.

## Les deux cousines

Cependant Sse Yeoute, dès qu'il se vit en possession de la lettre, sortit de la ville le soir même et s'en revint chez lui. Là, il déploya tout doucement la lettre du docteur Gou, et il y vit ce qui suit :

« Gou Koueï, votre humble parent, a l'honneur d'offrir ses respects au vénérable seigneur son beau-frère, en déposant la présente lettre au-devant de son siège.

« Immédiatement après notre séparation, j'avais tourné la tête de mon cheval du côté du nord. Mais inopinément, à ma sortie de la ville, un accident est venu troubler les santés qui m'étaient offertes. Un mal subit s'est porté sur mon estomac, et dans une seule indisposition, m'a fait trouver plus d'un danger. J'ai reçu avec sensibilité les divers messages que vous avez daigné m'adresser, et qui m'ont témoigné l'excès d'une affection intime comme l'union de la chair et des os. Aujourd'hui, je me trouve heureusement rétabli, et je dois me rendre en hâte à la cour. Je vous ai déjà entretenu, au sujet du mariage de ma nièce, d'un jeune homme du nom de Sse, que j'avais rencontré, et dont le mérite réel et les brillantes qualités pouvaient faire un gendre accompli. Il y a longtemps que mon dessein était arrêté à son égard. Je lui ai fait parler deux ou trois fois par une entremetteuse ; mais lui, doué d'un caractère ferme et un peu opiniâtre, s'est refusé à mes propositions, et j'en avais conçu beaucoup de ressentiment. C'est, mon cher beau-frère, le même jeune homme dont je vous ai parlé à notre dernière entrevue. Maintenant, il vient tout-à-coup de se repentir de son refus, et de lui-même il est revenu à moi en m'adressant les plus vives instances. J'en ai ressenti une joie inexprimable, et l'objet de cette lettre est, en saisissant *le manche de la coignée*, de vous le présenter pour le lit oriental <sup>1</sup>. Vous avez, mon cher beau-frère, longtemps exercé votre pénétration peu ordinaire sur le choix d'un gendre. Si, ne jugeant pas mes discours indignes de votre confiance, vous l'introduisez dans

---

<sup>1</sup> C'est-à-dire pour être votre gendre.

## Les deux cousines

votre maison <sup>1</sup>, le pavillon du phénix <sup>2</sup> n'aura jamais vu un couple mieux assorti. Une famille formée sous d'aussi heureuses influences contribuera puissamment à la consolation de votre vieillesse, ainsi qu'à la félicité de votre fille. Obligé de me mettre en route sans aucun délai, je vous prie de m'excuser si je me borne pour le moment à la présente *missive particulière*.

Après avoir lu cette lettre, Sse Yeoute la relut et s'aperçut qu'on s'était contenté de nommer *le jeune Sse*, sans marquer le surnom de *Yeoupe*. Charmé de cette découverte, il se dit à lui-même : « Je n'avais songé d'abord qu'à chercher quelque expédient pour m'emparer du nom de Sse Yeoupe ; mais puisque la lettre que voici ne s'explique pas sur ce point, pourquoi n'irais-je pas me présenter sous mon propre nom ? Si quelqu'un vient à me reconnaître, il n'y aura plus aucun inconvénient. D'ailleurs voilà le docteur Gou qui va partir pour la cour. Une fois qu'il se sera éloigné, qui pourrait me tenir tête ? Si j'ai le bonheur de réussir et de conclure, on aura beau reconnaître la vérité, je ne craindrai pas qu'on revienne sur cette affaire. »

Ainsi fixé dans son projet, il prit soin de refermer la lettre et de la rétablir dans l'état où elle était auparavant. Ensuite il fit préparer un certain nombre de présents, et ayant choisi un jour heureux, il se revêtit d'un habillement de cérémonie, prit à sa suite un grand nombre de domestiques ; puis, la tête haute et d'un air délibéré, il se dirigea du côté du village de Kinchi.

Pour mieux affecter les manières d'un homme comme il faut, il descendit de cheval avant d'être arrivé devant la porte du seigneur Pe, et ayant demandé à quelqu'un du village la permission de s'asseoir chez lui un moment, il envoya devant lui, par un domestique, la lettre du docteur Gou, ainsi qu'un de ses propres billets de visite, avec ordre de les remettre à Toug, le concierge de la maison du seigneur Pe.

---

<sup>1</sup> Littéralement dans vos rideaux.

<sup>2</sup> Le lit nuptial.

## Les deux cousines

A la vue de la lettre du docteur Gou, le concierge, sans perdre de temps, s'en vint la porter à son maître. Le seigneur Pe était en ce moment occupé à causer avec Tchangfanjou dans le pavillon des songes champêtres. On demandera peut-être comment il se faisait que Tchangfanjou fût encore dans la maison après ce qui s'était passé, lorsque Yansou avait tout appris de Sse Yeoupe, et tout révélé à sa jeune maîtresse; mais il faut savoir que le jour où le seigneur Pe avait retenu le gouverneur Yang à dîner dans le fond du jardin, la compagnie avait pris plaisir à composer des vers sur les agréables objets dont elle était entourée. Le plus heureux hasard avait servi Tchangfanjou sans qu'il y eût songé. Dans les visites que Sse Yeoupe lui avait faites précédemment, et lorsqu'il était venu se promener dans le jardin, son imagination exaltée lui avait inspiré divers morceaux de poésie qu'il avait, par mégarde, laissés chez Tchangfanjou. Celui-ci les avait pillés, et le jour dont nous parlons, il sut à propos en faire usage. Le seigneur Pe ne pouvait jamais imaginer tant de fourberies. Chacune des pièces qui lui étaient présentées ainsi reçut de lui de nouveaux éloges, et sur-le-champ il les faisait passer à sa fille pour la divertir. Houngiu, en voyant qu'après le départ de Sse Yeoupe, les talents poétiques de Tchangfanjou continuaient à se produire, avait fini par concevoir en elle-même quelques soupçons, et elle n'avait osé prendre sur elle de parler à son père. Ainsi Tchangfanjou, fort de ces nouvelles preuves de talent, était resté dans la position qu'il avait auparavant, et tout semblait encore favoriser ses vœux.

Le seigneur Pe était donc au milieu d'un entretien avec Tchangfanjou lorsqu'on lui apporta la lettre du seigneur Gou son beau-frère. Pe l'ouvrit, et ayant, du premier coup d'œil, vu de quoi il s'agissait, il demeura partagé entre la surprise et la satisfaction, et ne voulant pas s'expliquer devant Tchangfanjou, il serra la lettre dans sa manche. Il prit ensuite le billet de visite, et y lut ces mots : *Votre très humble et très soumis disciple et serviteur Sse Yeoute a l'honneur de vous offrir ses respects.*

Pe, se levant aussitôt, s'adressa à Tchangfanjou :

## Les deux cousines

— Mon parent Gou, lui dit-il, me recommande un de ses disciples; il est ici. Je ne puis me dispenser d'aller le recevoir.

— Cela va sans dire, répondit Tchangfanjou ;

et aussitôt il prit congé, et s'en retourna dans son appartement derrière le jardin. Pe passa sur le devant de la maison, et chargea quelqu'un d'aller inviter le seigneur Sse à entrer auprès de lui. A cette invitation, Sse Yeoute changea d'habit et de bonnet, et vint à pied jusqu'à la maison de Pe. Celui-ci, debout au haut du salon, tenait les yeux attachés sur Sse Yeoute pour voir quel homme il était; ce qui le frappa en lui,

« Ce furent ses habits et sa coiffure neufs et recherchés. Sa démarche était noble et aisée. Il avait de l'embonpoint et une belle prestance, une physionomie avantageuse; mais l'air d'un homme riche plutôt que d'un homme à talents; le teint blanc et le nez rouge, toute sa figure semblait respirer le vin et la bonne chère. On l'eût pris pour un seigneur opulent et non pour un solliciteur. Ses vêtements, chargés d'or et de jaspe, appelaient les regards. Les plis de sa robe le précédaient par devant et le suivaient par derrière. Tout son mérite était dans ces beaux dehors. »

Tout en entrant dans le salon, Sse Yeoute présenta à Pe le billet de cérémonie, et voulut lui adresser une salutation complète. Pe s'y refusa par deux et trois reprises ; mais, finissant par céder, il exigea que Sse Yeoute quittât son habit de ville avant de faire la révérence. Après les salutations, on prit place avec les mêmes façons ; et, quand on fut assis, Pe ouvrit le premier la conversation :

— Il y a longtemps, dit-il, que mon parent Gou m'a vanté votre rare mérite, et qu'il m'a inspiré pour vous une sincère estime. Aujourd'hui, qu'une plante fortunée vient répandre sous mon toit ses heureuses influences, une douce consolation ranime mes sentiments refroidis par la vieillesse.

Sse Yeoute se hâta de faire une révérence



## Les deux cousines

— Je ne suis, dit-il, qu'un pauvre étudiant peu avancé et qui n'ai fait encore que de bien faibles progrès. Je suis dépourvu de capacité, et mon talent est du plus bas étage. Mais le seigneur Gou a daigné m'honorer de son attention, et c'est sous ses auspices que j'ai la témérité de me présenter dans la maison d'un excellent seigneur, qui est pour moi comme la montagne sacrée ou comme les étoiles du septentrion. J'humilie ma pensée tout en élevant mes regards. Rien n'égale mon trouble et ma confusion.

— Je ne suis qu'un vieillard affaibli par les années, reprit Pe ; mais c'est pour moi une heureuse destinée que de voir un jeune homme à la fleur de l'âge tel que vous, pareil au jaspe et aux pierres précieuses.

Et aussitôt il s'informa de son hôte quel était le lieu de sa demeure, et si le frêne paternel et l'hémérocalle <sup>1</sup> étaient dans un état florissant.

— J'ai eu le malheur de perdre mon père, répondit Sse Yeoute. Il ne me reste que ma mère qui est veuve. Mon logis n'est qu'à 17 ou 18 milles d'ici <sup>2</sup>, dans un endroit qu'on nomme Matchun.

— Ah! vous demeurez si près d'ici ! reprit Pe ; mon âge est cause que je ne parais guère dans le monde ; mais je n'en suis pas moins profondément touché de l'éclat d'un miroir aussi pur que la glace.

Comme ils parlaient ainsi, les domestiques servirent le thé ; ensuite Sse Yeoute se leva et se prépara à se retirer.

— Après la peine que vous avez eue de venir de si loin pour me voir, dit Pe, je devrais vous offrir une petite collation ; mais je n'oserais, dès le commencement de notre liaison, me conduire avec vous d'une manière si peu conforme à la politesse. Vous permettrez que je

---

<sup>1</sup> Le frêne, arbre qui vit très longtemps, désigne poétiquement le père de la personne à qui l'on parle, comme l'hémérocalle désigne la mère. Cette question répond à celle qu'on ferait à quelqu'un, en s'informant si les auteurs de ses jours jouissent d'une bonne santé.

<sup>2</sup> Un peu moins de deux lieues.

## Les deux cousines

choisisse un moment plus heureux pour vous prier de me faire cet honneur.

— Les faveurs dont vous m'avez comblé, répondit Sse Yeoute, ont déjà dépassé toutes mes espérances. Quel excès d'ambition me faudrait-il pour désirer quelque chose de plus ?

Et aussitôt il fit la révérence et prit congé : Pe le reconduisit jusqu'au dehors de la grande porte ; et après de nouvelles démonstrations de courtoisie, ils se séparèrent. Les domestiques offrirent les présents dont ils étaient chargés : Pe en marqua de six sortes qu'il accepta, et tout le reste fut remporté. L'extrême considération que Pe lui avait témoignée persuada à Sse Yeoute que son affaire était en fort bon train, et cette idée lui causa beaucoup de satisfaction.

Cependant Pe était à peine rentré dans l'appartement intérieur, que sa fille vint l'y trouver :

— Quelles visites avez-vous eues aujourd'hui, mon père? demanda-t-elle avec empressement.

— Aujourd'hui, répondit Pe, je n'ai pas eu d'autre visite que celle d'un jeune homme du nom de Sse, qui vient avec une lettre de recommandation de ton oncle pour te demander en mariage.

Et il prit la lettre du docteur Gou qu'il remit à sa fille. Celle-ci la reçut, et en y jetant les yeux, elle reconnut le nom de Sse. Elle en fut charmée, dans la persuasion que c'était de Sse Yeoupe qu'il s'agissait, et ce qui augmenta sa joie, ce fut de voir que ce Sse Yeoupe était le même dont son oncle avait précédemment fait choix pour elle. Prévenue de cette idée :

— Et ce jeune homme, demanda-t-elle avec intention, quel est son surnom ? Est-il véritablement aussi bien que le dit mon oncle?

— Son surnom, reprit Pe, est Yeoute. C'est lui dont ton oncle m'avait parlé il y a quelque temps et qui a eu la première place au concours, un jeune homme de talent et de mérite. Il me le vante encore beaucoup dans sa lettre d'aujourd'hui. Je viens de le voir lui-même il

## Les deux cousines

n'y a qu'un moment. Son extérieur est assez avantageux, sa conversation ne manque pas d'agréments. Mais qu'il ait un grand mérite, c'est de quoi je ne suis pas encore bien assuré.

Houngiu, quand son père lui nomma Sse Yeoute, avait l'esprit prévenu du nom de Sse Yeoupe. Elle prit donc l'un pour l'autre, et ne conçut pas le moindre soupçon à cet égard ; mais un peu surprise de ce que son père avait ajouté qu'il n'était pas encore bien assuré du mérite du jeune Sse :

— Quand mon oncle, dit-elle, a fait choix de ce jeune homme pour votre fille, il ne s'est pas décidé dans l'espace du matin au soir. Il faut qu'il ait trouvé en lui quelque chose de recommandable : comment se ferait-il, mon père, que vous et mon oncle, vous ne fussiez pas du même avis à ce sujet ?

— Je ne l'ai vu qu'un instant aujourd'hui, répondit Pe, il est bien possible que je ne l'aie pas absolument pénétré à fond. Mais je ne manquerai pas de l'inviter à dîner quelque autre jour, et je l'examinerai avec une scrupuleuse attention. Il n'y a qu'une chose, c'est que nous avons encore ici ce M. Tchang, avec lequel je ne sais vraiment quel parti prendre.

— Il ne faut point de préférences, reprit Houngiu ; à vos yeux, mon père, le talent et les agréments doivent seuls déterminer votre choix...

— Du côté de la figure, dit Pe, quoique le jeune Sse ne soit pas parfait comme les bijoux d'une couronne, il me semble qu'il a l'avantage sur Tchang ; mais sous le rapport du talent, voilà plusieurs pièces de vers que le jeune Tchang a composées, et qui m'ont fait un grand plaisir. Sse n'a pour lui que la recommandation de ton oncle. Je ne l'ai pas encore mis à l'épreuve, et c'est ce qui fait que je suis encore dans l'incertitude.

Houngiu, livrée à ses réflexions, se disait à elle-même que Sse et Tchang étaient aussi différents l'un de l'autre que le ciel est éloigné de

## Les deux cousines

l'abîme; comment se faisait-il que son père, si renommé pour sa connaissance des hommes, pût commettre une semblable méprise? C'était, sans doute, une sorte de taie qu'il avait sur les yeux en ce moment. Il ne fallait que faire trouver ensemble ces deux jeunes gens, pour que, de lui-même, le jaspe se distinguât du caillou. Elle s'adressa donc à Pe :

— Les eaux du King et du Wei ne se mêlent pas ensemble, dit-elle, et le blanc ne saurait être pris pour le noir. Si vous êtes retenu par quelque doute, mon père, qui empêcherait de réunir ces deux prétendants dans une même chambre, et de les soumettre à une épreuve par le choix de quelque sujet que vous leur feriez traiter ? Par là, vous ne parviendriez pas seulement à discerner celui qui a du mérite et celui qui n'en a pas ; mais lorsqu'ensuite vous congédieriez l'un, en accordant la préférence à l'autre, aucun des deux n'aurait sujet de se plaindre.

— Tu as parfaitement raison, répondit Pe Dès demain, j'adresserai une invitation au jeune Sse ; j'engagerai le jeune Tchang à me tenir compagnie, et sur l'heure même je prendrai quelque sujet de composition un peu difficile pour les examiner. De cette manière nous parviendrons enfin à savoir de quel côté est la force ou la faiblesse.

Que la pluie et le vent s'élèvent au même moment,  
Les hirondelles et les faucons fuient ensemble l'orage.  
Si le printemps n'annonçait son règne par le retour du feuillage,  
La mousse en imposerait aux yeux par ses teintes verdoyantes.

Nous laisserons le père et la fille occupés à délibérer ensemble. Tchangfanjou, comme on sait, était dans une intimité parfaite avec les domestiques de Pe. Le lendemain du jour où Sse Yeoute était venu former sa demande de mariage, quelqu'un de la maison vint aussitôt en prévenir Tchangfanjou. A cette nouvelle, il demeura tout troublé :

— Quel est ce personnage? demanda-t-il.

## Les deux cousines

Le porteur de nouvelles répondit que c'était un bachelier du collège de Kinling, nommé Sse Yeoute. En entendant ces mots, Tchangfanjou, trompé par l'analogie de la prononciation, ne fit pas attention à la différence de l'orthographe, et il ne douta pas que ce ne fût Sse Yeoupe. « Le petit sot ! se dit-il en lui-même, je me demandais pourquoi il était parti sans prendre congé de moi, et c'était pour aller trouver le docteur Gou, et pour le prier d'être son entremetteur et d'écrire en sa faveur ! Il faut qu'il vienne rompre une affaire déjà conclue : qu'il m'est odieux ! Et encore moi qui suis établi ici, bien que ce soit dans la vue du mariage, je ne suis reçu qu'à titre d'hôte, et sous un autre prétexte ; et lui, il vient ouvertement et sans détour former une demande de mariage. Si on nous confronte, je ne pourrai l'emporter sur lui ; par la figure, je ne lui suis pas supérieur. De plus, mes vers sur les saules printaniers, ma chanson sur le poirier à fleurs rouges, c'est lui qui les a faits. Que Pe ait avec lui une entrevue d'une heure, il va découvrir tout cela : on lui accordera sa demande, et moi, je serai ruiné, malgré toutes les ressources de mon esprit. Pour que les choses aillent à mon gré, il faut absolument que j' imagine quelque expédient qui le fasse mettre à la porte. »

Au bout d'un moment de réflexion, il lui vint tout d'un coup une pensée : « Ce jeune Sse m'a dit que le docteur Gou lui avait proposé une de ses filles, qu'il l'avait refusée, et que le docteur en avait conçu beaucoup d'animosité contre lui. Comment se fait-il que ce soit lui qu'il ait été chargé de traiter de son mariage ? Il y a là-dedans quelque chose d'extraordinaire. »

Il était au milieu de ces incertitudes quand il vit venir le concierge Tchoungyoung qui lui apportait un billet d'invitation.

— Monsieur, lui dit ce concierge, mon maître vous prie de venir demain dîner chez lui avec le jeune M. Sse, qui est arrivé de Kinling.

— Vous voilà bien à propos, mon ami, répondit Tchangfanjou. J'avais précisément quelque chose à vous demander. Quelle affaire amène ce M. Sse qui est venu hier voir votre maître ?

## Les deux cousines

— C'est, reprit le concierge, un jeune homme que le seigneur Gou, l'oncle de mademoiselle, adresse ici pour la lui faire donner en mariage.

— Et quelles belles qualités l'oncle de votre maîtresse trouve-t-il à ce jeune homme pour le recommander ainsi?

— C'est une histoire qui serait bien longue à raconter. A l'époque où mon maître était à la cour, ma jeune maîtresse vint passer quelque temps dans la maison du seigneur son oncle. Ce fut alors que celui-ci, qui savait que le jeune M. Sse avait obtenu la première place à l'examen, et qui d'ailleurs avait vu, je ne sais dans quel endroit, de beaux vers de sa façon, voulut lui faire épouser mademoiselle. Mais M. Sse s'y refusa, ce qui fit manquer l'affaire. Je ne sais comment, depuis quelque temps, il a changé d'avis ; et cela est cause que l'oncle de mademoiselle lui a donné cette lettre de recommandation avec laquelle il est venu.

Tchangfanjou souriant d'un air froid :

— Si les choses sont comme vous dites, reprit-il, c'était donc par une vaine apparence que votre maître et sa fille s'annonçaient comme voulant choisir un homme à talent ? Il suffisait d'avoir pour soi la recommandation de quelque grand personnage !

— Que dites-vous là, monsieur ? répliqua le concierge. C'est parce que mon maître trouve un vrai talent à ce M. Sse, qu'il lui accorde la préférence. Ce n'est point du tout une vaine apparence.

— Mon vieux ami, pouvez-vous avoir les yeux si obtus ? Vous avez déjà vu ce personnage. C'est celui qui, l'autre jour, est venu avec moi apporter des vers sur les saules printaniers, dont votre maître et sa fille ont été si peu satisfaits et se sont tant moqués.

— Celui-là, monsieur Tchang ? dit le concierge. Oh ! je me souviens parfaitement de celui qui vint avec vous le jour que vous dites : c'était un tout jeune homme bien fait ; mais le M. Sse dont nous

## Les deux cousines

parlons, sans être très âgé, est un homme fort et vigoureux : ce n'est certainement pas lui.

— Ce n'est pas lui ! s'écria Tchangfanjou tout étonné. Comment se fait-il donc qu'il s'appelle aussi Sse Yeoupe ?

— Il y a sur son billet Sse Yeoute, répondit le concierge.

— Comment s'écrit son surnom ? demanda Tchangfanjou.

— Il y a, reprit le concierge, *yeou* qui signifie avoir, et *te* qui veut dire vertu.

En entendant cette explication, Tchangfanjou aussi joyeux que surpris :

— Voilà qui est très extraordinaire, s'écria-t-il. Comment, il y en a encore un autre ?

— Monsieur, dit le concierge, vous vous trouverez demain avec lui, et vous saurez ce qui en est. Vous avez reçu le billet d'invitation. Il faut encore que j'aie à porter ce billet-ci à M. Sse.

Et en parlant ainsi, il déposa le billet et s'en alla.

Tchangfanjou demeura plongé dans ses réflexions : « Si ce n'est pas Sse Yeoupe, disait-il, je suis encore ferme sur la plante de mes pieds. Je me rappelle que le docteur Gou voulait pour gendre celui qui avait eu la première place au concours, et le jeune Sse m'a bien assuré que c'était lui qui avait obtenu cet avantage. Comment cet autre a-t-il pu lui demander aussi une lettre de recommandation? N'y aurait-il pas encore quelque fraude là-dessous? Demain, quand je le verrai, j'observerai sa contenance tout à mon aise; j'éplucherai ses moindres paroles, et s'il y a de la fourberie dans son affaire, il aura quelque peine à se tenir debout. » Cette idée lui procura un peu de satisfaction.

Cependant Toungyoung s'était rendu à Matchun, à la maison de Sse, pour y porter le billet d'invitation. Sse Yeoute reçut le billet, et retint le concierge à dîner.

— Y aura-t-il quelques hôtes chez vous demain ? lui demanda-t-il.

## Les deux cousines

— Il n’y en aura pas d’autres que le seigneur Tchang, qui loge au château et qui tient compagnie à mon maître, répondit le concierge.

Sse Yeoute savait qui était Tchangfanjou, et il ne poussa pas plus loin ses questions. Quand le concierge eut fini de dîner, et qu’il eut fait ses remerciements :

— Monsieur, ajouta-t-il, demain, ne manquez pas, je vous en prie, d’arriver un peu de bonne heure. La route est longue, et vous m’épargnez la peine de revenir.

— Je serais bien fâché de vous donner cette peine, dit Sse Yeoute ; je viendrai de bonne heure, soyez-en sûr.

Le concierge partit, et Sse Yeoute resta partagé entre l’incertitude et la satisfaction : « Quand ce Tchangfanjou serait un génie, disait-il, il ne saurait pénétrer mon affaire ; et comment imaginerait-il que toute la sienne est dans mon esprit ? S’il se montre récalcitrant, je le démasquerai tout-à-fait, et je le réduirai à n’avoir pas un lieu où il puisse se cacher. »

Les effets de ce plan devaient être de faire manquer à l’un le trésor qu’il voulait découvrir, et d’enlever à l’autre ce qu’il croyait déjà tenir :

Tandis que l’homme s’apprête à tuer le tigre,  
Le tigre songe à dévorer l’homme ;  
Mais les débats du crabe et du cormoran  
Tournent à l’avantage du pêcheur.

On apprendra dans le chapitre suivant ce qui arriva le lendemain, à l’entrevue de ces deux personnages.

@



### CHAPITRE XII

#### La sottise aux abois se trahit sur le lieu même de l'épreuve

@

Vous vous vantez trop tôt, vous qui n'avez rien pour justifier votre audace ;  
Faibles champions, vous comptez trop sur l'indifférence du ciel.  
Pour quelques méprises qui ont tourné à votre profit,  
Vous oubliez les soupçons dont la masse augmente insensiblement.  
Une fois que vous serez pénétrés, un mur va s'opposer à vos vœux ;  
Et, sans qu'ils y pensent, l'harmonie rapprochera ceux qui doivent être unis.  
Il y a longtemps que la maxime du sage enseigne l'art de connaître les hommes :  
*Voyez sur quoi ils se fondent et quel est le sujet de leur tranquillité.*

Le lendemain, Pe, après avoir tout fait préparer pour le repas, s'en vint, vers l'heure de midi, engager Tchangfanjou à se rendre au pavillon des songes champêtres, pour se livrer au plaisir de la conversation. Tout en causant, Tchangfanjou lui demanda si M. Sse, ce jeune homme qui lui avait été la veille adressé par son beau-frère le seigneur Gou, était anciennement lié avec lui, ou s'il avait fait récemment sa connaissance ?

— Ce n'est pas, répondit Pe, une très ancienne connaissance. En allant au temple de la vallée des immortels, pour jouir du spectacle des pruniers en fleur, mon beau-frère a vu, sur la muraille, des vers de ce jeune homme qu'il a trouvés très agréables, et c'est ce qui d'abord a fixé son attention. Il a su ensuite que le seigneur Li, l'examineur du collège, lui avait accordé la première place au concours, et cela lui fit naître l'idée de le marier à ma fille. Contre son attente, le jeune homme n'écouta que son idée, et refusa l'offre de mon beau-frère. Celui-ci se fâcha : il se plaignit au seigneur Li ; on ôta au jeune Sse la place qu'il avait obtenue à l'examen. Mon beau-frère me raconta toute cette histoire à mon retour de la capitale ; mais je n'y fis pas grande attention, et j'avais absolument

## Les deux cousines

perdu de vue tout cela. Je ne sais comment les choses ont tourné ; mais, ces jours derniers, il m'est venu une lettre de mon beau-frère, qui m'annonce que le jeune homme a changé d'avis, et qui me le recommande une seconde fois avec de nouvelles instances. Je l'ai vu hier ; mais je n'ai pu, dans une heure de temps, m'assurer de ses belles qualités, et il me reste beaucoup d'incertitude à ce sujet. Toutefois, la lettre de mon beau-frère ne me permet pas de lui faire un mauvais accueil, et c'est ce qui est cause que je l'ai invité à venir dîner aujourd'hui avec nous. Je compte, dans quelque intervalle du repas, avoir recours à votre talent, soit en vers, soit en prose, afin de l'obliger à vous répondre. S'il ne possède pas un véritable mérite, cela me servira d'excuse auprès de mon beau-frère.

— S'il en est ainsi, reprit Tchangfanjou, votre seigneurie saura bien s'assurer de la chose par ses propres yeux : elle pourrait se passer d'un nouvel examen. Mais comment le surnom de ce M. Sse est-il écrit dans la lettre du seigneur votre parent ?

— La lettre l'annonce simplement sous le nom de M. Sse, sans marquer son surnom. Mais par son billet de visite que j'ai vu hier, j'ai appris qu'il se nommait Sse Yeoute.

Tchangfanjou se mit à rire et garda le silence.

— Maître, lui dit Pe, qu'avez-vous à rire ? Auriez-vous appris quelque chose au sujet de ce jeune homme ?

Tchangfanjou continua de rire :

— Que j'aie, ou non, appris quelque chose, dit-il ensuite, je prie votre seigneurie de ne pas m'interroger ; je ne me permettrais pas de lui rien dire. Votre seigneurie est pénétrante et éclairée, il suffit qu'elle applique les lumières de son esprit aux choses qui frapperont son attention.

— Nous sommes intimement liés, dit Pe. Qui empêche que vous ne vous expliquiez clairement ? Si vous vous taisez quand vous avez

## Les deux cousines

quelque chose à dire, c'est donc une considération étrangère qui vous retient.

Tchangfanjou reprit sa physionomie ordinaire :

— Comment voulez-vous que je m'explique ? dit-il. Je puis avoir entendu dire quelque chose, sans en être bien certain. En voulant garder le silence, je crains quelque méprise qui troublerait une affaire importante, et j'ai peur, en voulant parler, de m'exposer au reproche de médisance. Voilà la seule chose qui me retienne.

— Le vrai et le faux se débattent en public, dit Pe, et il n'est nullement question ici de médisance. Ayez, je vous en prie, la bonté de me mettre au fait.

— Puisque votre seigneurie y met tant d'instance, répondit Tchangfanjou, je ne puis me dispenser de la satisfaire. Ce que j'ai entendu dire, c'est que le jeune Sse qui vous est adressé par le seigneur votre parent est bien un Sse, mais que ce n'est pas celui-ci.

— Je cherche à me rappeler le surnom que m'a dit mon parent en me parlant de lui. Autant que je puis m'en souvenir, c'était bien Yeoute. Quel autre du nom de Sse pourrait-ce être ?

— La prononciation se ressemble, dit Tchangfanjou ; mais l'orthographe est différente. Celui dont votre parent avait fait choix est Sse Yeoupe et non pas Sse Yeoute.

— Comment, ils sont deux ! s'écria Pe dans sa surprise. Et mon beau-frère est parti pour la cour : quel moyen de les distinguer ?

— Cela n'est pas bien difficile : votre seigneurie n'a qu'à envoyer demander si celui qui, dans le dernier examen, a obtenu la première place, se nomme Sse Yeoupe, ou bien Sse Yeoute. Et tout sera éclairci.

— Vous avez raison, dit Pe.

Et aussitôt il chargea un de ses domestiques d'aller vérifier le fait.

## Les deux cousines

Comme il finissait de parler, on annonça l'arrivée du jeune seigneur Sse. Pe le fit prier d'entrer. Ce fut Tchangfanjou qui lui fit le premier la révérence. Ensuite Pe lui rendit le même honneur, et les civilités terminées, on s'assit dans l'ordre où doivent être des hôtes et un maître de maison : Sse Yeoute du côté gauche, Tchangfanjou du côté droit, et Pe vers la droite et un peu plus bas. Ces dispositions obligèrent la compagnie à s'occuper quelque temps de sujets indifférents ; ensuite Pe prenant la parole :

— Mon humeur, dit-il, me fait par-dessus tout estimer le talent. Ces temps passés, quand je portais mes pas à la cour du souverain, je m'occupais sans cesse du soin de le rechercher, et mes efforts étaient superflus. Quel bonheur aujourd'hui de pouvoir réunir deux sages dans l'espace étroit de cette maison !

— Mon vénérable maître, reprit Sse Yeoute, vos paroles peuvent justement s'appliquer aux rares talents du seigneur Tchang. Pour moi, votre disciple, j'ignore le grand art d'usurper un mérite étranger, et de me parer aux yeux des hommes des belles qualités que je ne possède pas. Et loin d'épuiser mes forces dans une pareille entreprise, je craindrais, si je devais construire un édifice en commun avec le seigneur Tchang, de mettre de vils matériaux en opposition avec le jaspé et les perles.

— Je ne suis qu'un lettré du dernier ordre, reprit Tchangfanjou, et il n'y avait que l'indulgence et l'extrême bonté de votre seigneurie qui pussent m'inspirer la confiance de venir ici prendre un titre et remplir des fonctions qui m'honorent <sup>1</sup>. Il n'en est pas de même du seigneur Sse ; il est véritablement fait pour marcher à la tête et devancer tous ses rivaux ; il est digne en tout de la préférence que votre seigneurie et son illustre beau-frère peuvent lui accorder.

— Vous êtes deux hommes de talent, messieurs, dit Pe : l'un de vous est comme le dragon qui fait route parmi les nuages, et l'autre,

---

<sup>1</sup> Littéralement faire *le cheval du poids de mille onces d'or*.

## Les deux cousines

comme la cigogne <sup>1</sup>, dont la voix mélodieuse fait retentir la prairie. Dignes rivaux qu'anime une louable émulation, si l'on vous proposait un prix digne de vos efforts, jamais, je pense, *on ne saurait de quelle main le cerf a péri* <sup>2</sup>. Que je tourne mes regards à gauche ou à droite, je suis également touché d'un respect inexprimable.

La conversation continuait depuis quelque temps sur ce ton, lorsque les domestiques entrèrent pour annoncer qu'on avait achevé de servir. Pe engagea ses hôtes à venir se mettre à table, et ce fut, comme auparavant, Sse Yeoute qui occupa la gauche; Tchangfanjou s'assit à droite, et Pe, au bas bout.

Après qu'on eut plusieurs fois fait passer du vin à la ronde, Pe reprit l'entretien :

— Ces temps passés, dit-il, quand le seigneur Li était à la cour, tout le monde le désignait comme un homme dont le mérite donnait beaucoup d'espérance; aussi l'a-t-on nommé examinateur-général de la province de Nanking. Mais puisqu'il a pu inscrire sur la liste des noms tels que le vôtre, Monsieur Sse, on peut dire que les espérances qu'on avait conçues de lui n'étaient pas mal fondées.

— A la manière dont vous parlez de votre disciple, répartit Sse Yeoute, on dirait un œil de poisson que vous prendriez pour une perle. Je ne puis que ternir l'éclat du miroir de notre illustre maître. Mais on peut dire qu'il est l'égal de Kiahou dans l'art de discerner et de récompenser les gens de mérite.

— Seigneur Sse, reprit Tchangfanjou, vous vous êtes, dès le premier moment, fait connaître pour un lettré de distinction ; et si le seigneur examinateur trouvait à en noter de pareils dans ses tournées automnales, il en rejaillirait un nouvel éclat sur la littérature. Mais

---

<sup>1</sup> Nous préférons la comparaison du cygne ; mais la cigogne est très estimée à la Chine et joue un grand rôle dans la mythologie.

<sup>2</sup> On a déjà vu ce proverbe. Il est de ceux qu'on répète quand on veut dire que deux choses se valent, ou qu'il est difficile de les démêler et d'accorder la préférence à l'une ou à l'autre.

## Les deux cousines

aujourd'hui, dans l'état où sont tombées les mœurs, à peine le soleil éclaire-t-il un homme d'un vrai mérite, qu'il naît aussitôt une ombre qui s'attache à lui comme les lutins des montagnes ou les démons des rivières. C'est un scandale que de pareils abus aient lieu publiquement, en plein jour, à la clarté du ciel.

Sse Yeoute sentit ce que ce discours voulait dire, et comprit bien que Tchangfanjou prétendait le désigner. Il répondit en conséquence :

— Ceux qui ont des yeux savent sans peine discerner les gens dont vous parlez. Ce qui est vraiment honteux, c'est de voir une classe de misérables qui pillent les compositions des autres et s'en attribuent l'honneur pour s'introduire et se pousser auprès des grands. Pour peu qu'on soit clairvoyant, ne serait-il pas bien ridicule d'avoir sous les yeux de semblables fraudes, et de s'y laisser tromper?

— Les choses que vous dites ont pu arriver, reprit Pe; mais l'aveuglement n'a qu'un temps, et il est difficile que cela dure.

La conversation se prolongea quelque temps avec ce ton d'aigreur, les deux adversaires se portant ainsi réciproquement des coups fourrés. Pe écoutait avec attention, et marquait tout cela dans son souvenir.

Il y avait déjà longtemps qu'on était à boire, et les domestiques proposèrent de relever le couvert. Pe invita ses deux hôtes à venir se promener dans le pavillon des songes champêtres. On se lava les mains, et Tchangfanjou passa dans son appartement au fond du jardin, pour prendre de nouveaux vêtements. Pe demeura seul avec Sse Yeoute et changea d'habits dans le pavillon même. Ensuite on prit plaisir à considérer un bosquet fleuri qui se trouvait vis-à-vis de l'escalier, et des inscriptions qui étaient suspendues aux murailles du pavillon. De ce nombre étaient les vers sur les saules printaniers, et la chanson sur le poirier à fleurs rouges, écrits de la main de Tchangfanjou. Sse Yeoute vint pour parcourir ces inscriptions, et Pe les lui montrant du doigt :

## Les deux cousines

— Voici, dit-il, qui est de la façon du seigneur Tchang : j'estime beaucoup ces compositions ; examinez-les un peu, mon cher monsieur, et veuillez m'en dire votre avis.

Sse Yeoute se hâta d'approcher, et voyant du premier coup d'œil que c'étaient les pièces mêmes qui avaient été écrites par Sse Yeoupe, il se mit à sourire et répondit froidement :

— Oui, ce sont de beaux vers.

Pe voyant le sourire de Sse Yeoute jugea bien qu'il avait quelque motif ; il l'interrogea donc en lui disant :

— Je vous ai prié de me faire connaître votre opinion. Ce n'est pas là tout ce que vous en pensez. Vous avez de rares connaissances, monsieur ; si vous y trouvez quelques imperfections, rien n'empêche que vous ne me les montriez.

Sse Yeoute s'empressa de répondre par une révérence :

— Votre disciple ne se permettrait pas une pareille chose, dit-il ; ces vers sont parfaitement beaux et ingénieux ; il n'y a rien à y ajouter. Que pourrais-je y trouver à dire ? mais c'est que....

Il s'interrompit à ces mots et garda le silence.

— Vous avez la bonté de m'instruire, dit Pe en insistant : quelle est votre pensée secrète ? il n'y a pas d'inconvénient à m'en faire part.

— Il n'y a rien de bien secret, répondit Sse Yeoute ; mais c'est que j'avais déjà vu ces deux pièces.

— Et dans quel endroit les aviez-vous vues ? demanda Pe.

— C'est un de mes amis qui me les avait montrées. Il me dit qu'il vous les avait adressées ce printemps, à la seconde lune, et que vous, mon respectable maître, vous ne lui en aviez pas accusé réception. Indigné de voir que son talent l'avait si mal servi, mon ami s'est retiré, et j'ai été très affligé de tout cela à cause de lui. Je n'ai nullement l'intention de déprécier le trésor que vous possédez :

## Les deux cousines

mais comment se fait-il que les compositions du seigneur Tchang ne diffèrent pas de celles-là d'un seul mot? C'est une chose tout-à-fait extraordinaire.

Pe demeura fort surpris :

- De tout un mois, dit-il, je n'ai vu personne autre venir ici.
- J'imagine, dit Sse Yeoute, qu'il est venu à la même époque que le seigneur Tchang; vous n'auriez, mon respectable maître, qu'à examiner les registres de votre porte.
- Qui est l'ami dont vous parlez ? demanda Pe.

Mais Sse Yeoute n'avait pas encore eu le temps de répondre, quand Tchangfanjou revint après avoir changé d'habits. Tous deux se turent en le voyant arriver, et Pe invita ses hôtes à se remettre à table. Après qu'on eut bu quelque temps encore, Pe prit la parole :

- Une si mauvaise chère, dit-il, et un repas si frugal font peu d'honneur à un maître de maison ; mais il faudrait que je fusse bien mal avisé, quand le hasard réunit en même temps chez moi deux illustres lettrés de la province de Nanking, pour laisser échapper une si belle occasion. Il me prend envie, messieurs, de faire choix d'un sujet, pour vous engager à mettre au jour du jaspe et des perles : je serais heureux de ne pas perdre les fruits brillants de votre verve.

Messieurs Tchang et Sse, tout occupés en ce moment à s'observer avec un œil de défiance et d'envie, et qui venaient de s'attaquer l'un l'autre par des paroles mordantes, demeurèrent stupéfaits en entendant Pe leur proposer tout d'un coup de composer des vers ; « Quand votre seigneurie daigne me donner ses ordres, répondit Tchangfanjou, j'ai pour coutume de m'y soumettre ; mais je ne sais si le seigneur Sse se trouve en verve ?

- Lorsque l'on est sous le toit de votre seigneurie, mon excellent maître, reprit Sse Yeoute, il serait bien naturel de vous satisfaire, même en n'ayant à vous présenter que l'offrande la plus vulgaire; mais aujourd'hui que vous nous avez fait boire à l'excès, le vin a



## Les deux cousines

porté le trouble dans mes sens, et je crains de ne pas être en état de recevoir vos instructions.

— Vraiment, dit Tchangfanjou, à le prendre ainsi, j'ai bu beaucoup plus que vous encore.

— Une urne de vin inspire cent pièces de poésie, et la coupe du nénuphar bleu est la source des beaux vers. Avec le talent qui vous distingue, quel est, messieurs, cet excès de modestie ?

Et il appela ses domestiques pour leur demander les quatre objets précieux qui sont à l'usage des gens de lettres <sup>1</sup>, et leur faire placer devant chacun de ses hôtes une feuille de papier. Puis il traça lui-même le sujet de la composition : ce fut de célébrer la soirée qu'ils passaient ensemble :

— Messieurs, continua-t-il, tout en vous proposant ce sujet, je m'en rapporte à vous pour le choix des finales ; mais quand vous aurez achevé vos vers, j'en composerai aussi à mon tour sur les mêmes rimes. Si je vous imposais des consonances de mon choix, vous pourriez supposer que je vous provoque à mon avantage. Qu'en dites-vous, messieurs ?

— Avec un talent digne du ciel, mon respectable maître, comment pourriez-vous vous mesurer avec nous ? dirent ensemble messieurs Sse et Tchang.

Mais tandis que leur bouche tenait ce langage, leurs esprits semblaient prêts à les abandonner et à s'éteindre. Ils étaient assis tout tremblants et ne pouvaient rester en repos. Ils étaient également hors d'état de composer et de répondre qu'ils ne voulaient pas composer. Ils se tournaient à droite et à gauche en proférant des mots inarticulés. Sse Yeoute alléguait particulièrement l'ivresse. Tchangfanjou feignait d'être dans une profonde rêverie. Pe, voyant que les affaires de ses deux hôtes allaient mal, se leva :

---

<sup>1</sup> Ces quatre objets précieux sont l'encre, le papier, les pinceaux et l'écritoire ou pierre à broyer l'encre.

## Les deux cousines

— Messieurs, dit-il, je vais vous laisser un moment : j'ai peur de troubler vos méditations poétiques.

Et il passa derrière le pavillon.

L'imposture a peine à durer tout un jour ;

Le soupçon ne tarde pas à la pénétrer.

Ceci qui s'expose en plein théâtre

Doit bientôt se laisser découvrir.

Le soleil commençait alors à passer du côté de l'occident. Tchang et Sse, placés face à face, se lançaient mutuellement des regards furtifs: nul stratagème ne pouvait venir à leur secours: ils ne se souciaient ni l'un ni l'autre de consulter ensemble. Après un instant de confusion, Sse Yeoute se leva, descendit au bas de l'escalier, et s'appuya sur un treillis, en feignant d'être gravement indisposé. Tchangfanjou, prétextant une crampe d'estomac, se retira dans son appartement, et fut longtemps avant de revenir. Pe, caché derrière le pavillon, les observait secrètement. La conduite de ces deux personnages, tout en excitant son ressentiment et son indignation, ne laissait pas de lui donner en même temps une grande envie de rire. Il ne jugea pourtant pas à propos de pousser jusqu'au bout cette humiliante épreuve; il aima mieux prendre sur lui de revenir près d'eux et de les tirer d'embarras. Il ordonna du vin chaud et pria ces messieurs de se remettre à table. Tchang et Sse, voyant Pe de retour, ne purent se dispenser de reprendre leurs places.

— Messieurs, leur demanda Pe, vos vers sont-ils déjà achevés ?

Tchangfanjou, poussant jusqu'au bout l'impudence, se garda bien de dire qu'il n'avait pas commencé :

— J'avais presque à moitié fini, répondit-il ; mais j'ai été surpris par une vive douleur, et il me manque encore une liaison pour terminer.

Sse Yeoute, voyant l'effronterie de Tchangfanjou, voulut aussi répondre :

## Les deux cousines

— J'avais pris sur moi d'achever ma pièce, dit-il, mais après les rasades que vous nous avez versées, la prairie est encore trop inondée. Il y reste quelques défauts, et dans cet état je n'oserais vous la présenter.

— Votre ébauche étant faite, messieurs, dit Pe, il ne faut pas que le reste de la soirée soit perdu. Je craindrais que le feu de la composition ne vous empêchât de répondre à mes santés. Un autre jour, je recevrai vos instructions. Je vois venir le vin chaud : buvons largement pour compléter la joie.

Lorsque Sse et Tchang entendirent parler d'achever leurs vers une autre fois, ils commencèrent à reprendre courage :

— S'il était question de composer, dit Sse Yeoute, je pourrais encore me faire violence ; mais s'il s'agit de boire, cela m'est véritablement impossible.

— Un bon buveur est souvent un méchant poète, reprit Tchangfanjou. Je n'ai pas coutume de me laisser aller ainsi tous les jours. C'est ce que le seigneur Pe sait très bien. L'excès d'aujourd'hui m'a déjà fort incommodé, et mon ardeur poétique en est tout éteinte. Je ne serais pas en état de remplir mon devoir auprès de notre hôte. Seigneur Sse, que puis-je faire?

— Pour la méchante liqueur que j'ai à vous offrir, je ne devrais pas insister. Mais il est encore de bien bonne heure. Il faut que je profite jusqu'au bout de l'avantage que j'ai de vous posséder chez moi.

S'il n'eût été question que de vin, les deux convives auraient encore fort bien pu en vider deux cruches; mais comme ils avaient si longtemps pris ce sujet même pour excuse, ils ne jugèrent pas à propos d'en accepter autant qu'ils auraient été capables d'en tenir. Après quelques tasses, le jour commençant à tomber, Sse Yeoute se leva pour prendre congé : Pe, tout en feignant de vouloir le retenir encore, se leva aussi pour le reconduire. Il l'accompagna d'abord jusqu'à la porte. Ensuite il se sépara de Tchangfanjou

## Les deux cousines

qui retourna dans la bibliothèque, et lui-même, se rendit à son appartement.

La vérité est comme un vin savoureux ;  
L'imposture ressemble à une liqueur insipide.  
Réservez vos égards pour le vrai mérite,  
Et traitez sans façon les gens sans talents.

Au moment où Pe rentra dans l'appartement intérieur, sa fille s'y trouva pour l'y recevoir.

— Mon enfant, lui dit-il, j'ai vu aujourd'hui les façons d'agir de Tchang et de Sse. Nos soupçons sur l'un et sur l'autre n'étaient pas mal fondés. Il s'en est peu fallu que nous ne soyons devenus leur dupe.

Ce discours causa quelque surprise à Houngiu.

— Pour Tchang, dit-elle en elle-même, il y avait bien lieu à concevoir des soupçons ; mais à l'égard de Sse, quel pourrait en être le sujet ? Mon père, continua-t-elle, qu'est-ce que vous avez pu découvrir ?

— Je me rappelais que ton oncle m'avait dit que le jeune Sse avait obtenu la première place au concours. Eh bien, Tchang m'a appris que celui qui avait eu cette place était Sse Yeoupe, et non pas celui-ci.

— Mais, mon père, vous m'aviez dit hier que ce jeune homme était Sse Yeoupe lui-même.

— Il s'appelle Sse Yeoute : les noms se ressemblent ; mais ce n'est réellement pas lui : premier motif de soupçon. J'ai fait voir à Sse Yeoute les vers et la chanson du jeune Tchang ; il m'a dit qu'ils étaient de la composition d'un de ses amis intimes, et qu'il n'y avait pas un seul mot de Tchang ; n'est-ce pas là un second motif de soupçon ? A la fin j'ai mis en avant un sujet pour les obliger tous deux à composer des vers : tous deux se sont rejetés sur l'ivresse, sur une indisposition, enfin sur les prétextes les plus ignobles ; et de

## Les deux cousines

toute l'après-dînée ils n'ont pu tracer un seul mot à me montrer. Ce sont deux fourbes et deux usurpateurs de réputation.

La jeune fille avait été pour un moment tout interdite en apprenant qu'il n'était pas question de Sse Yeoupe.

— Si les choses sont ainsi, dit-elle enfin, il est bien heureux, mon père, que vous ayez mis tant d'attention à cet examen; autrement nous serions tombés dans leurs pièges. Comment eussions-nous pu nous en garantir ?

— J'ai envoyé quelqu'un au collège, reprit Pe, et demain nous saurons la vérité.

Le père et la fille demeurèrent ainsi quelque temps à converser ensemble : après quoi ils se retirèrent chacun dans son appartement. Le lendemain Pe se leva, et quand il eut fini sa toilette, il alla s'asseoir dans une salle où il manda Toungyoung pour l'interroger :

— Il y a deux mois, lui dit-il, qu'un jeune seigneur est venu m'apporter des vers sur les saules printaniers. Comment se fait-il que tu ne me les aies pas remis ?

— Je suis chargé de la garde de la porte, répondit Toungyoung. Aussitôt qu'il arrive des lettres, des livres, des vers ou de la prose, je viens à l'instant vous les apporter. Comment me permettrai-je d'y manquer ?

— C'est, dit Pe, un jeune homme qui est venu en même temps que le seigneur Tchang.

Toungyoung avait eu, dès le principe, des torts graves dans cette affaire ; ce jour-là, en se voyant tout d'un coup interrogé sur ce sujet, il ne put s'empêcher d'être interdit, et ses excuses et sa physionomie trahirent également le trouble dont il était agité.

## Les deux cousines

— Si c'est en même temps que le seigneur Tchang, répliqua t-il enfin, il y a eu un monsieur qui est venu avec lui. J'ai remis à votre seigneurie les deux pièces qu'ils avaient apportées

— Quel était le nom de famille de ce monsieur? demanda Pe.

— Il y a longtemps que la chose est passée, dit Toungyoung, et je n'y ai pas fait beaucoup d'attention dans le temps.

— Montre-moi les registres de la porte depuis deux mois, dit Pe.

En recevant l'ordre d'apporter les registres de la porte, Toungyoung courut en toute hâte. Mais Pe remarquant son embarras et sa précipitation, le rappela :

— N'y va pas ! lui dit-il :

et il chargea un autre domestique d'aller dans la loge prendre les registres. Ce domestique s'y rendit et prenant un assez grand nombre de registres qu'il y trouva, il les mit sous son bras et les apporta à son maître. Tandis que celui-ci parcourait le registre de la seconde lune, Toungyoung se hâta de ranger les autres à l'écart. Pe continuait d'examiner et de parcourir celui qu'il avait devant les yeux, et il y vit que le jeune homme qui était venu en même temps que Tchangfanjou se nommait tout justement Sse Yeoupe. Cherchant alors à se rappeler les détails de cette aventure :

— C'est, dit-il, ce jeune homme du nom de Sse ; je me souviens encore très bien de ses vers : ils étaient parfaitement ridicules. Comment pourrait-il passer pour un lettré distingué ? Voilà un grand sujet d'incertitude.

Puis continuant d'interroger le concierge :

— Toutes les fois qu'on inscrit un nom sur le registre d'une porte, on marque le pays de la personne : pourquoi n'a-t-on pas mis celui de ce Sse Yeoupe au-dessous de son nom ?

— J'imagine, dit le concierge, que comme c'était un passant, dont vous n'avez pas même reçu la visite, on aura oublié de l'inscrire.

## Les deux cousines

— Quand ce serait un passant, répondit Pe, il aurait toujours fallu marquer le lieu d'où il venait.

— Peut-être l'avait-il marqué sur son billet de visite, répartit le concierge.

— Montre-moi ce billet, dit Pe.

— Ce n'était pas une chose d'importance que ce billet, répliqua le concierge. Je crains bien que depuis si longtemps il ne se soit égaré. Permettez que je le cherche à loisir.

Pe avait remarqué que le concierge avait pris sous son bras les autres registres, et qu'il se trouvait entre les feuilles un grand nombre de billets de visite entassés pêle-mêle. Il lui ordonna de les lui faire voir à l'instant.

— Les billets qui sont ici, dit le concierge, sont tous d'une date récente. Les anciens n'y sont pas.

Pe, observant son trouble et le refus qu'il faisait de lui montrer ces billets, n'en fut que plus curieux de les regarder; et malgré son obstination, Toungyoung se vit forcé de les laisser voir. Or cet homme était un ivrogne, inattentif et sans précaution. Les deux anciennes pièces de vers, qu'il avait serrées au hasard dans un vieux registre, y étaient restées, et quand l'affaire avait été passée, il les avait entièrement oubliées. Ce jour-là, l'examen avait commencé à l'improviste, et il n'avait pu les mettre en sûreté : c'était ce qui causait son embarras. Pe, qui voyait bien qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire, y fixa son attention, et se mit à feuilleter les registres dans tous les sens. Tout d'un coup le hasard lui fit tomber sous la main les deux pièces de vers, dont l'enveloppe même n'avait pas été touchée. Sur une de ces enveloppes était inscrit le nom de celui qui l'envoyait, le nom de Tchangoutche ; sur l'autre, celui de Sse Yeoupe. Pe les ouvrit, et du premier coup d'œil il reconnut que la pièce de Sse Yeoupe était précisément celle qui lui avait été présentée sous le nom de Tchangfanjou, et que la pièce de ce dernier n'était autre que celle dont on avait tant ri précédemment. A cette découverte, Pe entra dans une grande

## Les deux cousines

colère, et les yeux fixés sur le concierge :

— Que signifie ceci ? lui demanda-t-il.

Aussitôt que Toungyoung vit les deux pièces découvertes, il fut saisi de terreur, et tombant précipitamment à genoux il se prosterna le front contre terre. Pe, très irrité, se mit à le réprimander sévèrement :

— Ainsi donc, misérable esclave, dit-il, c'est ta fourberie qui a fait cet échange, et qui a failli m'induire en erreur dans l'affaire la plus importante !

— Aurais-je jamais osé faire cet échange ? dit le concierge. C'est le seigneur Tchang qui a tout fait : c'est lui qui m'a dirigé. Je n'aurais pas dû l'écouter : j'aurais dû préférer la mort.

Pe, de plus en plus irrité, ordonna à ses domestiques de saisir Toungyoung et de lui appliquer vingt coups de bâton. Il le chassa ensuite, et mit un autre concierge à sa place.

De la mauvaise action qu'on a précédemment commise  
Naissent les malheurs qui en seront un jour le juste châtement.

Après avoir ainsi fait châtier son concierge, Pe vit revenir le domestique qu'il avait envoyé pour s'informer du nom de celui qui avait obtenu la première place au concours ; cet homme lui rendit compte de sa commission en ces termes :

— Je me suis transporté au collège, dit-il. L'élève qui a eu la première place est Sse Yeoupe et non pas Sse Yeoute. Celui-ci est le soixante-quatrième de la troisième classe, et il n'a pas obtenu de degré.

— Ces renseignements sont-ils bien positifs ? demanda Pe.

— J'ai vu la liste même dans le collège, répondit le domestique. Rien ne saurait être plus certain.

Aussitôt qu'il eut appris cette double circonstance, Pe se hâta d'aller la communiquer à sa fille, et lui montrant en même temps les anciennes



## Les deux cousines

pièces de vers :

— Se peut-il qu'il y ait dans l'univers de pareils misérables ! s'écria-t-il, et vit-on jamais une aventure aussi extraordinaire ? Sans l'extrême attention que j'ai apportée à tout cet examen, mon enfant, nous étions induits en erreur dans la circonstance la plus grave et qui intéresse ta vie entière.

— Les hommes sont vraiment bien à craindre, reprit Houngiu, si les choses de ce monde vont ainsi. Je vois combien il est difficile de se garantir de tout danger en restant fille. Ce n'est pas sans de bonnes raisons que le premier de nos livres classiques accorde une qualification si honorable à celle qui s'abstient de tout engagement pendant dix années <sup>1</sup>.

— Ces deux brutes, Tchang et Sse, s'étaient donnés effrontément pour ce qu'ils n'étaient pas. Ce sont des misérables sans pudeur. Mais aujourd'hui que leurs intrigues sont déjouées, il n'est plus besoin d'en parler. Ce que je vois maintenant, c'est que celui qui a obtenu la première place au concours est Sse Yeoupe ; que celui que ton oncle nous recommande est Sse Yeoupe, et que celui qui a composé ces deux pièces de vers sur les saules printaniers est encore Sse Yeoupe. Il est évident que ce Sse Yeoupe doit être un jeune homme plein d'agrément et de mérite : je ne vois aucune raison d'en douter. Mais, par un concours fâcheux de circonstances, il n'est point ici, et nous ignorons où l'orage l'a conduit en ce moment. C'est une chose extrêmement contrariante.

— Puisque ce jeune homme a tant d'esprit, dit Houngiu, je ne pense pas qu'il ait été englouti dans un abîme. D'ailleurs il est déjà venu vous apporter des vers sur les rimes données et la chose doit avoir laissé des traces. Quoiqu'il ne se soit pas encore présenté devant vos

---

<sup>1</sup> Le Yiking donne le titre de *vierges pures* à celles qui se montrent capables de l'effort dont il est ici parlé.

## Les deux cousines

yeux, un vrai poète sait sans doute ce qu'il a à faire. Peut-être n'est-il pas bien loin. S'il apprend que les mauvais desseins de ces deux hommes ont avorté, bien certainement il reparaitra. Mais ce sont ces deux fripons de Tchang et de Sse, avec leurs ruses incroyables, dont il faudrait bien se débarrasser.

— Cela sera bien facile, dit Pe : il n'y a rien d'entamé avec Sse Yeoute ; mais pour Tchangfanjou qui est logé ici, il faut tout simplement le remercier et rompre avec lui.

— Ce parti est fort bon, dit Houngiu ; mais d'après le caractère qu'ils ont montré, j'ai peur qu'ils ne reviennent à la charge.

— Maintenant que je suis prévenu, tu peux n'avoir aucune inquiétude ; mais une autre chose me revient à la mémoire : ton oncle m'a raconté qu'après que l'affaire du mariage eut manqué, il avait fait ôter au jeune Sse le rang qui lui avait été accordé ; je ne sais si on le lui aura rendu. Voici maintenant le temps de l'examen provincial qui approche ; si on ne l'avait pas encore rétabli, ce ne serait pas un médiocre embarras pour ce jeune homme <sup>1</sup>. Je vais envoyer de suite prendre des informations à ce sujet, c'est un service à lui rendre, et de plus nous saurons par là où il s'est retiré.

— Vous avez là, mon père, une excellente idée, répondit Houngiu.

Aussitôt Pe fit partir pour Kinling un domestique intelligent avec ordre de s'assurer du fait. Le domestique fut absent trois ou quatre jours, et quand il fut de retour :

— Je me suis, dit-il, informé de ce qu'était devenue la promotion du jeune seigneur Sse, et l'on m'a appris que le seigneur Gou avait engagé le principal du collège à la lui rendre ; mais depuis l'époque où son grade lui avait été retiré, il y a un oncle de ce jeune seigneur qui est dans les charges, et qui est venu le prendre pour l'emmener

---

<sup>1</sup> N'étant pas porté sur la liste des bacheliers, Sse Yeoupe ne pourrait se présenter au concours pour la licence qui a lieu en automne.

## Les deux cousines

à la cour avec lui ; et il n'est pas encore de retour. On m'a dit aussi que depuis quelques mois on ne savait où il était allé ; que son oncle, qui voulait le conduire à la capitale, n'avait pas pu le rejoindre. J'ai été prendre des informations chez lui, et l'on m'a assuré la même chose. Ainsi la nouvelle paraît conforme à la vérité.

Pe s'arrêta un instant pour réfléchir, puis il dit à sa fille :

— Puisqu'on lui a rendu sa place, quand le moment de l'examen provincial approchera, il reviendra de lui-même. Il n'y a pas lieu de concevoir de l'inquiétude.

Une erreur de l'épaisseur d'un cheveu  
Vous met à cent milles du but.  
L'occasion une fois manquée,  
Les contretemps s'élèvent en foule.

Pe laissa passer quelques jours, au bout desquels il fit tout préparer pour répondre à la politesse de Sse Yeoute ; et comme il savait bien que le docteur Gou n'était plus chez lui, il écrivit une lettre par laquelle il annonçait son refus au sujet du mariage proposé. Sse Yeoute, lorsqu'il vit toutes ses machines démontées, sentit en lui-même assez de confusion pour ne pas renouveler ses importunités.

Pour Tchangfanjou, il y eut quelqu'un qui vint l'instruire de l'aventure de Toungyoung, et comme il sut par là qu'il n'était pas lui-même en sûreté, il tint conseil avec Wangwenhiang, et prit le parti de se rejeter sur l'examen provincial dont l'époque approchait, et d'annoncer qu'il lui fallait retourner à la capitale pour s'y préparer par la retraite. Pe lui laissa mettre sa barque au courant de l'eau, et se garda bien de faire aucun effort pour le retenir.

Tchangfanjou et Sse Yeoute avaient ainsi perdu toutes les peines qu'ils s'étaient données pour arriver à leurs fins. Mais Pe, qui avait renfermé dans son cœur les contrariétés que lui causait cette affaire, finit par tomber malade et se vit obligé de garder le lit. Sa fille désolée fut en proie à des alarmes continuelles. Elle ne s'occupait qu'à consulter des médecins et à

## Les deux cousines

faire prendre à son père les remèdes qui lui étaient prescrits. Elle interrogeait les sorts, elle adressait des vœux aux dieux, mille soins divers l'absorbaient sans interruption ; elle ne détachait plus sa ceinture, et passait les jours et les nuits à pleurer, et à gémir. Il en fut ainsi pendant un mois, au bout duquel le malade commenta à recouvrer la santé.

Les ennuis que le sort envoie à la fille  
Viennent altérer la santé du père.  
S'il était privé des soins de cette tendre fille,  
Qui, dans la maladie, assisterait le père ?  
Ces ennuis, ces soins partagés jusqu'à la fin  
Font éclater les sentiments paternels et l'amour filial.

Pendant que Pe se voyait retenu chez lui par les suites de sa maladie, Sse Yeoupe, après avoir pris congé de Sse Yeoute, et traversé le grand fleuve, s'avavançait sur la route du nord. Une seule pensée l'occupait, le désir de voir le docteur Gou. Il faisait diligence pendant les journées entières sans s'apercevoir de la fatigue.

Il vint un jour à la petite ville de la province de Chantoung, qu'on nomme Tseou <sup>1</sup>. Là, voyant que le soleil commençait à baisser, il se mit à la recherche d'une auberge pour s'y arrêter. Il se leva le lendemain de bonne heure, et Siaohi, en ramassant le bagage, trouva, à la tête du lit, un sac de toile blanche, qui paraissait contenir quelque chose. Il se hâta de le porter à son maître. Celui-ci ouvrit le sac, et reconnut qu'il contenait quatre gros paquets d'argent, montant ensemble à plus de cent pièces : à cette vue, Sse Yeoupe s'empressa de remettre le sac en bon état, et après un instant de réflexion, il dit à Siaohi :

— Cet argent appartient sans doute à quelque voyageur qui aura passé ici la nuit dernière, et qui l'aura laissé tomber par mégarde. Si la chose est comme je l'imagine, je devrais attendre ici qu'il revînt le chercher, afin de pouvoir le lui rendre : ce serait le procédé d'un

---

<sup>1</sup> Ce pays est la patrie de Confucius, et il sera, plus tard, fait allusion à cette circonstance.

## Les deux cousines

honnête homme ; mais ma pensée vole avec la rapidité d'une flèche. Je ne puis endurer l'idée de m'arrêter un quart d'heure, moins encore de séjourner ici. Le mieux est de le confier à l'aubergiste en le chargeant de le rendre au propriétaire.

— Seigneur, dit Siao-hi, vous êtes dans l'erreur : il se peut qu'il y ait encore maintenant quelques honnêtes gens dans le monde ; mais si, quand nous serons partis, l'aubergiste ne fait pas la restitution, à qui pourra-t-on s'adresser ? A la vérité, le malheureux vous sera redevable d'une bonne intention ; mais si vous voulez l'exécuter et mériter la protection du Ciel, le meilleur moyen serait de vous arrêter, et d'attendre ici, du moins une demi-journée.

— Tu as raison, dit Sse Yeoupe. C'est retarder le terme de mon voyage ; mais il n'y a pas moyen de faire autrement.

Quand il eut achevé sa toilette et pris son déjeuner, le maître de l'auberge voulut préparer son cheval :

— Ne vous pressez pas, lui dit Sse Yeoupe. Il faut que j'attende encore quelqu'un. Je ne m'en irai qu'après midi.

— Si vous attendez quelqu'un, reprit l'aubergiste, vous ferez bien de ne partir que demain.

Sse Yeoupe s'était déterminé à attendre ; mais il n'en était pas moins impatient. Il se promenait dans la salle d'auberge, il en sortait, il y rentrait. Sur le midi, comme il venait de dîner, il vit un homme habillé de bleu, la tête couverte d'un grand bonnet, et qui avait l'extérieur d'un courrier du gouvernement. Cet homme était à cheval et venait au galop comme s'il eût volé. Il s'arrêta devant la porte de l'auberge, et descendant de cheval d'un air tout effaré :

— Où est l'aubergiste ? s'écria-t-il.

Le maître de l'auberge vint à sa rencontre :

## Les deux cousines

— Seigneur courrier, lui dit-il, c'est vous qui êtes passé hier par ici : quel est le sujet qui vous ramène aujourd'hui ?

— Une mauvaise affaire, dit le courrier, et dont vous tous ne vous trouverez pas bien non plus. Je suis le courrier du tribunal, et j'étais chargé des dépêches officielles du seigneur juge criminel. En arrivant à Tseou, j'ai reçu cent vingt onces d'argent <sup>1</sup>, appartenant à la caisse publique, et destinées à la réparation des tombes ; et hier, en partant précipitamment, je les ai laissées dans votre auberge. S'il y a quelque chose de perdu, votre vie à tous n'est pas en sûreté.

A ce discours, l'aubergiste tout intimidé :

— Que venez-vous me mêler ici, moi et mes hôtes ? dit-il. Il vient mille personnes dans une auberge, il en sort dix mille ; si vous ne faites pas attention à vos affaires, en quoi cela me concerne-t-il ?

— Je n'ai pas le temps de discourir avec vous, reprit le courrier. Allons sur-le-champ voir si nous trouverons quelque chose.

Tous deux entrèrent précipitamment dans la chambre, et allant droit au lit, ils le remuèrent et mirent tout sens dessus dessous, infructueusement, comme on peut croire. Le courrier, voyant que son argent avait disparu, perdit patience, et d'une main saisissant l'aubergiste :

— C'est chez vous qu'elles ont été perdues, lui dit-il : c'est vous qui en répondrez. Vous allez venir avec moi.

— Quand vous êtes entré ici, répliqua l'aubergiste, vous ne m'avez pas dit que vous aviez de l'argent. Quand vous êtes parti, vous ne me l'avez pas confié. De quelle couleur est-il, votre argent ? Vous êtes venu à vide ; vous vous en retournerez de même. Pourquoi venez-vous m'insulter ici à la face du ciel et de la terre ?

— Je suis un employé du district, dit le courrier. J'avais quatre paquets d'argent ; chaque paquet était de trente onces. Il y avait en

---

<sup>1</sup> Environ 900 francs.

## Les deux cousines

tout cent vingt onces, j'en avais rempli un sac de toile blanche ; je l'avais noué autour de mes reins. La nuit dernière, je l'ai détaché, et mis sous la paille, à la tête du lit. J'ai là ma patente. Je ne vous en impose pas, peut-être ?

Et aussitôt il tira de sa manche une feuille de papier avec de l'écriture rouge qu'il présenta à l'aubergiste :

— Ceci est-il faux ? lui dit-il. Si vous ne voulez pas venir avec moi, je m'en vais à la ville et je ne manquerai pas de vous dénoncer.

Et tirant dehors l'aubergiste, il se mit à marcher en l'entraînant. Celui-ci, fort irrité, poussait de grands cris :

— On m'insulte ! on m'injurie !

Sse Yeoupe, bien convaincu alors de la vérité de la chose, vint en hâte se mettre au devant d'eux, et les obligeant à s'arrêter :

— Lâchez-le sur-le-champ, dit-il. Vous n'avez, messieurs, nul sujet de vous emporter ainsi. C'est moi qui ai trouvé l'argent, et le voici.

Et l'ayant fait apporter par Siaohi, il le remit au courrier. En voyant l'argent retrouvé, le courrier et l'aubergiste s'avancèrent pour le regarder, et s'empressèrent d'adresser à Sse Yeoupe leurs remerciements avec de grandes civilités.

— On aurait de la peine à rencontrer quelqu'un qui eût autant de bonté, dirent-ils. Si cet argent fût tombé dans les mains d'une autre personne qui l'eût emporté, notre vie à tous deux eût été bien aventureuse.

— C'est de l'argent du gouvernement, répondit Sse Yeoupe. Quels remerciements me devez-vous ? Voyez seulement, je vous prie, s'il est dans l'état qu'il faut : car je suis très pressé de partir.

— Vous m'avez rendu un service important, dit le courrier. Contient-je pourrai-je le reconnaître ? Je vous prie, monsieur, de vous arrêter un

## Les deux cousines

deux quart d'heure, je ferai préparer un petit goûter et je vous inviterai à y prendre place, afin de vous témoigner mon respect.

— Des affaires très pressées m'obligent de me rendre à la capitale, dit Sse Yeoupe. Je voulais vous restituer votre argent, et je n'avais d'autre moyen que de rester ici à vous attendre. Maintenant que je vous ai remis en possession de ce qui vous appartient, je veux partir immédiatement ; je n'ai absolument pas le loisir de recevoir les témoignages de votre affection.

— Buvez, je vous prie, un coup avec nous, reprit l'aubergiste. Il n'y a rien ici d'assez rare pour vous. Mais il est bien tard aujourd'hui. Vous n'avancerez pas beaucoup, et d'ailleurs la route n'est pas bonne. Vous pourrez partir demain de bonne heure et avec plus de sécurité.

— Je suis un étudiant, dit Sse Yeoupe ; je n'ai avec moi que le bagage le plus indispensable, et je ne porte aucun objet précieux. Que pourrais-je craindre ?

— On a beau ne rien avoir de précieux, cela n'empêche pas d'être inquiet, dit l'aubergiste.

Sse Yeoupe persista à vouloir partir, et malgré son obstination, l'aubergiste fut obligé de charger le bagage sur le dos du cheval. Sse Yeoupe dit à Siao-hi de compter avec lui pour le repas et la couchée, et il sortit de l'auberge : le courrier et l'aubergiste lui renouvelèrent leurs remerciements et leurs vœux, et le reconduisirent jusqu'à son cheval. Il y monta et partit.

Un trésor égaré est rendu à son propriétaire ;  
On l'eût vainement demandé à tout autre voyageur,  
Ne dites pas que ce jeune homme n'entend rien aux affaires,  
Plus que vous ne croiriez, il est sur le chemin de s'enrichir.

Le courrier, remis en possession de son argent, s'en alla à ses affaires. Pour Sse Yeoupe, il poussa son cheval du côté du nord. Il n'avait pas fait



## Les deux cousines

au-delà d'une dizaine de milles <sup>1</sup>, quand tout-à-coup un vent furieux s'éleva ; le ciel se couvrit, des nuages noirs s'amoncelèrent de tous côtés et semblèrent annoncer la pluie. Sse Yeoupe se trouva alors assez embarrassé, et voulut chercher un gîte. Mais en regardant des deux côtés de la route, il n'aperçut qu'une plantation de saules, un vaste désert, et pas une seule maison habitée. Au milieu de cette incertitude, il allait piquer son cheval, quand, du fond des broussailles, un grand gaillard s'élança brusquement armé d'un bâton, et sans dire un seul mot en donna sur la tête un coup violent à Sse Yeoupe. Celui-ci perdit connaissance sans avoir pu dire autre chose que : « Je suis perdu ! » Et ne pouvant plus se soutenir en selle, il tomba en bas de son cheval, et alla mesurer le gazon. Le brigand saisit le moment favorable, s'élança sur le cheval, et l'excitant de deux ou trois coups de bâton sur la croupe, il le força de partir comme s'il eût eu des ailes, et s'enfonça dans la forêt de saules.

Siaohi, qui était resté par derrière, accourut pour aider son maître à se relever. Le brigand, avec le cheval, avait aussi emporté le bagage, et l'on ne pouvait savoir où il était allé. Sse Yeoupe s'étant relevé, trouva par bonheur qu'il ne s'était pas blessé dans sa chute ; mais il n'avait plus ni monture ni bagage. Le maître et le valet se regardaient l'un l'autre, sans avoir autre chose à faire qu'à déplorer leur infortune.

On était tout préparé pour les fatigues d'un voyage,  
Et voilà qu'un brigand vient ajouter à notre infortune.  
Le temps du bonheur n'est pas encore arrivé ;  
Quel contretemps qu'une telle rencontre !

Sse Yeoupe se trouvait alors aussi embarrassé d'avancer que de reculer. On verra dans le chapitre suivant de quelle manière il se tira d'affaire.

@

---

<sup>1</sup> Une lieue.

### CHAPITRE XIII

#### Le jeune bachelier tire parti de son talent dans les embarras de son voyage

@

Qu'on ne dise pas que la littérature est un faible garant contre la faim :  
Il vient un temps où l'on peut tirer parti de son habileté à manier le pinceau :  
Quelque riche seigneur saura payer le prix dû au talent.  
Une chère somptueuse dans un brillant salon lui sera offerte.  
Les ressources d'un lettré sont plus abondantes qu'on ne croit ;  
Un frêle instrument est entre ses mains le garant du profit.  
Touchée d'amour, une autre belle va s'intéresser à ses succès dans les concours  
d'automne,  
Et jusqu'à la mort elle aura, pour le poète, les sentiments qu'une seule pièce de  
vers lui avait inspirés.

Sse Yeoupe, ainsi dépouillé au milieu d'un pays désert, n'ayant ni cheval, ni bagage, seul et dépourvu de tout ainsi que son valet, dans un moment où le ciel se couvrait de plus en plus, se mit à consulter avec Siao-hi.

— Le terme de notre route est encore bien éloigné, dit-il. Nous aurons de la peine à atteindre un gîte, même en faisant diligence. Nous voilà dévalisés, l'un et l'autre, sans argent pour continuer notre route ; dans quelle maison voudra-t-on nous recevoir ? Le mieux est de retourner à notre dernière hôtellerie, et d'y faire quelque séjour.

— Dans l'état où sont nos affaires, il n'y a que ce parti à suivre, dit Siao-hi ;

et présentant son bras à Sse Yeoupe, il l'aida à reprendre la route par où ils étaient venus. En partant, Sse Yeoupe était plein d'ardeur et d'impatience ; au retour, il n'avait plus ni forces, ni courage. Privé de cheval et pouvant à peine marcher, il ne put atteindre l'auberge que fort tard, et lorsqu'on venait d'allumer les lanternes. En l'apercevant, l'aubergiste tout étonné :

## Les deux cousines

— Eh bien ! Monsieur, lui dit-il, qu'est-ce qui vous ramène ? Auriez-vous reçu quelques injures ?

Aussitôt, Sse Yeoupe lui raconta comment il avait été dévalisé. L'hôte frappa du pied :

— Monsieur, je vous avais bien dit de ne pas vous en aller. Vous n'avez pas voulu m'écouter, et voilà votre cheval et tout votre bagage perdus. Quel déplorable événement !

— Pour mon bagage, répondit Sse Yeoupe, j'en avais fort peu, et il n'y a pas de quoi se désoler. Mais après le malheur qui vient de m'arriver en route, dépourvu de tout, je ne sais plus comment continuer mon voyage.

— Monsieur, dit l'aubergiste, entrez là dedans, je vous prie, et venez souper. Je vais vous préparer votre ancien lit ; vous passerez la nuit ici, et demain vous pourrez vous pourvoir ailleurs.

Sse Yeoupe accepta cette proposition : il passa la nuit dans l'auberge, et s'étant levé le lendemain de bonne heure, il était dans la salle à consulter avec le maître de l'hôtellerie, quand on vit arriver devant la porte un vieillard à barbe blanche, qui s'approcha d'eux :

— Il me semble, dit-il, que ce jeune seigneur est celui qui a rendu hier l'argent au courrier. Il était parti : qui l'a obligé de revenir ?

— De si grands désordres devraient-ils se commettre dans l'empire ? dit en soupirant l'aubergiste. Ce jeune seigneur avait trouvé hier cent vingt onces d'argent : sa probité l'a engagé à les rendre au possesseur. Qui eût pu croire que le ciel fermerait les yeux sur sa conduite, et qu'en se mettant en route il se verrait enlever par un brigand son cheval et tout son bagage ? Le voilà maintenant dépourvu de tout, aussi embarrassé de reculer que d'aller en avant.

— S'il en est ainsi, dit le vieillard, voilà une bonne action bien mal récompensée. Permettez-moi, monsieur, de vous demander votre

## Les deux cousines

nom de famille, le lieu de votre naissance, et celui où vous vous rendez ?

— Mon nom de famille est Sse, répondit Sse Yeoupe. Ma famille est de Kinling, et je voulais aller à la capitale pour y voir quelqu'un de ma connaissance. Je ne m'attendais guère à la mésaventure que je viens d'éprouver. L'argent pour mon voyage est tout-à-fait perdu. Quel conseil, monsieur, auriez-vous à me donner ?

— Seigneur Sse, puisque tel est votre nom, dit le vieillard, il n'y a que huit ou neuf jours de route d'ici à la capitale, et la dépense d'un tel voyage ne saurait être fort considérable. Mais il en faudrait davantage pour le bagage et pour le séjour que vous feriez à la cour.

— Pourquoi me faudrait-il tant de dépenses ? reprit Sse Yeoupe. Je n'ai besoin que de peu de choses pour ma route, quelques bagatelles pour mon bagage. Si je possédais une dizaine d'onces, j'en aurais assez pour arriver à la capitale, et une fois que j'y serais parvenu, je trouverais ailleurs d'autres ressources.

— Monsieur m'a rendu un service important, reprit l'aubergiste. Je devrais lui prêter ces dix onces d'argent. Mais je suis un pauvre homme, et je ne pourrais les amasser en si peu de temps. Si vous les aviez, seigneur Tchang, et que vous voulussiez les prêter à M. Sse pour son voyage, je tâcherais de les mettre de côté petit à petit, et je vous les rendrais, sans vous faire tort de la moindre chose.

— Je vois, dit le vieux Tchang, que le seigneur Sse est un homme de mérite et de probité. C'est d'ailleurs un natif de Nanking : sans doute il doit posséder des talents distingués en littérature. Si par hasard il excellait dans la poésie, j'aurais le moyen de trouver ce qu'il lui faut.

— Je n'ai pas de talents distingués dans la littérature, répondit Sse Yeoupe. Mais quant à la poésie, c'est mon amusement de tous les soirs. Si cela pouvait être bon à quelque chose, je vous prierais de me rendre ce service.

## Les deux cousines

— Cela est excellent, répartit le vieux Tchang. J'ai un parent, du nom de Li, homme riche et qui vient tout récemment d'être élevé à la dignité de conseiller <sup>1</sup>. Il s'attache surtout à entretenir des liaisons avec les principaux magistrats. Il y a quelques jours que le nouveau juge de la province <sup>2</sup> est arrivé. Il a fait un très bon accueil à mon parent, qui a voulu lui offrir des présents considérables. Le juge les a refusés par désintéressement, et mon parent, ne sachant plus comment lui témoigner sa considération, a formé le projet de lui envoyer un paravent couvert de soie, et d'y faire peindre, par quelque artiste habile, quatre jolis sujets. Il voudrait encore y faire ajouter par un lettré de marque autant de pièces de vers, pour servir d'explications aux quatre sujets, et remplir ainsi les huit feuilles du paravent. Si vous pouvez, seigneur Sse, employer vos rares talents à composer ces pièces, il sera facile de vous procurer l'argent nécessaire pour votre voyage.

— Il n'est pas bien difficile de composer des vers, dit Sse Yeoupe. Mais est-ce qu'il n'y aurait pas d'hommes d'un talent distingué parmi les habitants d'une ville qui est le pays de la littérature <sup>3</sup>, pour que vous soyez obligé d'avoir recours à moi ?

— A ne vous point mentir, seigneur Sse, répondit le vieux Tchang, il ne manque pas de lettrés dans cette province de Chantoung ; mais je n'en connais pas, qui, après être entrés dans les charges, consacrent leurs loisirs à l'étude de la littérature ancienne et à la culture de la poésie. Il n'y a qu'un certain licencié Tsian, qui est en état de composer quelques vers. Mais c'est un homme rempli

---

<sup>1</sup> Vice président d'un petit tribunal de judicature dans les provinces. Le mot de conseiller convient d'autant mieux pour rendre le titre chinois, que ce dernier est emprunté, par un abus assez récent, de l'une des premières charges de la magistrature chinoise. Il en est à peu près de même de celui de conseiller qui s'applique en France à des offices judiciaires de différente nature et de plusieurs degrés.

<sup>2</sup> Le juge de la province est un grand personnage qui a l'inspection sur tous les tribunaux provinciaux.

<sup>3</sup> La patrie de Confucius et de ses principaux disciples, comme on l'a vu ci-dessus.

## Les deux cousines

d'amour propre et de vanité, et, dont on a de la peine à tirer quelque chose. Ce printemps, mon parent l'avait prié de lui composer une pièce pour l'anniversaire de la naissance du sous-préfet. Il l'a invité trois fois à dîner, il lui a fait des présents pour la valeur de vingt ou trente onces <sup>1</sup> ; tout cela n'a pas suffi ; il vient encore perpétuellement emprunter, tantôt une chose et tantôt une autre. Dernièrement mon parent s'est encore adressé à lui pour les quatre pièces de vers : il a promis qu'aussitôt qu'il aurait un moment de verve il viendrait prendre ses ordres. Il a promené de jour en jour mon parent qui ne cesse de l'inviter à sa table ; mais on n'a encore rien vu venir. Si vous pouvez, seigneur Sse, composer ces vers, vous épargnerez à mon parent toutes les peines qu'il se donne avec ce personnage.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Sse Yeoupe, il est aisé de rendre ce service à monsieur votre parent ; mais je suis extrêmement pressé dans mon voyage : si je fais les vers aujourd'hui, je voudrais me mettre en route immédiatement après. Il faudrait, monsieur, que nous allassions ensemble à l'instant.

Le vieux Tchang se mit à rire :

— Il y a quelque temps, dit-il, la seule pièce d'anniversaire a coûté plus de quinze jours au licencié Tsian : est-ce qu'il vous sera si facile de composer en si peu de temps ces quatre pièces de vers ? Seigneur Sse, si vous avez assez de talent pour venir à bout de les achever, mon parent ne manquera pas de vous offrir un présent, et bien certainement il ne se permettra pas de vous arrêter dans votre voyage.

— Je m'en rapporte absolument à vous, et je vous prie de vouloir bien arranger cette affaire, dit Sse Yeoupe.

---

<sup>1</sup> 150 ou 200 francs.

## Les deux cousines

— En ce cas, monsieur Sse, partons ensemble à l’instant, dit le vieux Tchang.

— Est-ce loin d’ici ? demanda Sse Yeoupe.

— Ce n’est pas très loin, répondit l’aubergiste. La maison du seigneur Li est au bout de la ville du côté du levant, c’est celle qui touche à la maison du vice-intendant Lo.

— Puisque ce n’est pas loin, reprit Sse Yeoupe, je vais m’y rendre de suite ; et si vous avez de bons chevaux, notre hôte, prenez la peine de m’en préparer un.

— Cela n’est pas difficile, dit l’aubergiste.

En finissant de parler le vieux Tchang s’éloigna avec Sse Yeoupe, qui se fit suivre par Siao-hi, et tous trois prirent la route de la ville, et de la maison du chancelier Li.

On s’expose en courant les montagnes et les grandes routes ;  
Le poisson tombe dans les filets séduit par l’éclat des vagues.  
Les nuages blancs sont par eux-mêmes incapables de sentiment,  
Et c’est le vent qui les promène à son gré.

Le vieux Tchang et Sse Yeoupe arrivèrent en peu de temps à la maison du chancelier Li.

— Seigneur Sse, dit le premier à son compagnon, veuillez, je vous prie, attendre un moment. Je vais entrer le premier pour vous annoncer à mon parent, et je reviendrai vous chercher à l’instant.

— Je vous attendrai, répondit Sse Yeoupe.

Le vieux Tchang entra dans la maison, et Sse Yeoupe demeura debout devant la porte ; en jetant les yeux autour de lui, il vit deux hôtels attenants l’un à l’autre. A la porte de l’un des deux étaient placées huit bannières qui ne paraissaient pas très anciennes. Au-dessus de la porte on lisait les mots :

DIRECTION DES MŒURS

## Les deux cousines

L'extérieur avait l'air un peu délabré ; et l'on voyait bien pourtant que c'était l'habitation d'un magistrat émérite et d'une humeur tant soit peu singulière.

De l'autre côté, il n'y avait pas de bannières ; l'inscription placée au-dessus de la porte était

### SECOND DEGRÉ DU GRAND COLLÈGE

Tout y semblait en bon ordre et bien arrangé, tout indiquait la demeure d'un homme investi de hautes fonctions administratives.

Sse Yeoupe n'avait pas encore terminé ses observations, quand il vit venir de l'intérieur un domestique qui lui dit :

— Le seigneur mon maître est dans le salon : il vous prie, monsieur, de vouloir bien venir le trouver.

En arrivant à la porte d'honneur, Sse Yeoupe vit le conseiller Li qui descendait l'escalier pour venir à sa rencontre. Il jeta les yeux sur lui et ce qui le frappa ce fut :

« Un bonnet escarpé comme le pic d'une montagne, la physionomie composée et la voix creuse d'un magistrat affranchi des épreuves littéraires, l'air fier d'un officier décoré de la ceinture ; son âge était entre quarante et cinquante ans, sa charge était entre la huitième et la neuvième classe.

Il avait plusieurs bandes jaunes à ses vêtements ; des pendants descendaient au-dessous de la plaque qu'il portait sur la poitrine, et un morceau de gaze noire s'élevait par dessus. Son air affecté, sa démarche imposante n'empêchaient pas de rire à ses dépens.

Le conseiller vint au-devant de Sse Yeoupe et l'amena dans le salon. Là, après les salutations ordinaires, ils s'assirent tous deux aux places qui leur appartenaient. Alors le conseiller prenant la parole :



## Les deux cousines

— Monsieur Sse, lui dit mon parent vient de me vanter vos talents ; mais je n'ai pu savoir encore par quel heureux hasard vous avez bien voulu montrer tant de condescendance.

— Il est bien inconvenant de débiter avec vous d'une manière si peu cérémonieuse, répondit Sse Yeoupe ; mais c'est le malheur que j'ai eu, d'être absolument dévalisé dans un voyage, qui m'a fait par hasard entrer en conversation avec monsieur votre parent, et qui m'a conduit devant votre excellence. J'ai appris que vous aviez à faire faire un petit travail d'écriture ; j'ai beaucoup d'obligation à votre parent qui ne m'a pas cru totalement dépourvu de talent, et qui a bien voulu me présenter pour cet objet. Il m'a donné, dès l'abord, matière à de longs souvenirs. C'est pour cette besogne que j'ai eu la hardiesse de venir me présenter chez vous, et j'ai des excuses à vous demander de ma témérité.

— Oui, dit le conseiller, le juge provincial est arrivé ici depuis quelques jours. J'ai eu l'honneur de fixer ses regards. Je veux lui faire hommage d'un paravent de soie, et j'ai déjà fait exécuter par un peintre célèbre quatre sujets que j'ai ici. Je voudrais encore y ajouter quatre pièces de vers qui servissent à expliquer les peintures, de manière à former un paravent à huit feuilles. J'avais envie de prendre sur moi le soin de composer quelque médiocre morceau de poésie ; mais je n'ai pu trouver un seul instant de loisir. Maintenant que je vois en vous tant de talent et une si grande complaisance, et que vous consentez, mon cher monsieur, à prendre en main le ciseau, je vous dois infiniment de gratitude ; mais puis-je, au moment même où je viens de faire votre connaissance, abuser à ce point de votre bonté ?

— Je ne crains qu'une chose, reprit Sse Yeoupe, c'est que mon faible talent ne me rende peu digne d'écrire sous votre nom. Mais puisque vous ne dédaignez pas de m'employer, j'espère que vous m'allez indiquer les sujets en question.

## Les deux cousines

— Eh bien ! dit le conseiller, puisque vous me montrez une si grande complaisance, allons dans le jardin de derrière, prendre une couple de tasses, et je serai tout prêt ensuite à recevoir vos instructions.

Et aussitôt il ordonna à ses domestiques de servir une collation. Il se leva en même temps, et pria Sse Yeoupe de passer avec lui dans le jardin.

Toute la partie orientale de ce jardin était plantée en fleurs, et l'on y voyait une galerie fermée par des treillis peints en rouge et artistement travaillés. Il était garanti du soleil par des bambous et des arbrisseaux en fleur. De riches couleurs ornaient les murailles, au-delà desquelles on apercevait des ormes et des saules dont les cimes entouraient un pavillon d'une construction très élevée, et bornaient la vue de la manière la plus agréable.

En entrant dans la galerie, Sse Yeoupe n'était pas d'humeur à s'arrêter à ces beautés. Peu de temps après, on servit la collation, et le conseiller, faisant les honneurs à son hôte, se mit à table avec lui. Ils avaient la tasse à la main, quand on vit entrer un domestique qui annonça la visite du licencié Tsian :

— Il vient très à-propos, dit le conseiller. Allez vite le prier d'entrer.

En parlant ainsi, il se leva et sortit pour aller à la rencontre du licencié ; au bout d'un instant, il le ramena avec lui. Sse Yeoupe se leva aussi pour le recevoir, et vit que le licencié était un homme à longue barbe, avec un gros ventre, le corps rempli d'embonpoint et un menton à double étage.

— Qui est ce monsieur ? demanda le licencié Tsian au conseiller, aussitôt qu'il aperçut Sse Yeoupe.

— C'est M. Sse de Kinling, dit le conseiller.

— Ah ! reprit le licencié, c'est un hôte qui vous arrive de loin,

et il lui céda le côté gauche. Les civilités terminées, les trois convives reprirent leurs places, et le licencié s'adressant à Sse Yeoupe :

## Les deux cousines

— Monsieur Sse, lui dit-il, quel motif amène dans notre petite ville une personne de votre belle province ?

Avant que Sse Yeoupe eût eu le temps de répondre, le conseiller prit la parole :

— Ce n'est pas à dessein que le seigneur Sse est venu dans notre ville. Il se rend à la capitale. Il a été dépouillé sur la route, ce qui a interrompu son voyage. Un de mes parents l'a rencontré aujourd'hui par hasard ; il a su que monsieur, tout jeune qu'il était, avait un talent très distingué, et comme il voyait que je n'avais pas encore pu obtenir de vous les quatre morceaux de vers que je vous ai demandés pour le seigneur juge, il a songé à donner à M. Sse la peine de les composer. M. Sse ne s'est pas refusé à cette proposition, et il a bien voulu m'honorer de sa visite. Nous allions nous divertir tête-à-tête, mon hôte et moi ; mais la joie n'aurait pas été complète. Il est très heureux que vous ayez pris ce moment pour venir me voir. Nous ne manquerons pas d'inspiration.

— A la bonne heure ! dit le licencié. Ce n'est pas que je ne sois venu tous ces jours-ci. Mais au milieu des détails et des importunités dont j'ai été accablé, je n'ai pas eu un seul moment de verve. J'avais entendu dire aujourd'hui que le juge était de retour d'une course d'inspection. J'ai eu peur de faire manquer votre affaire, et je me suis arrangé pour venir vous offrir mes services. Mes idées poétiques n'en étaient pas pour cela moins resserrées. Heureusement le ciel a conduit ici le seigneur Sse. Puisque le voilà, il va me dispenser de la peine de chercher et de me creuser la tête.

— Je ne suis, reprit Sse Yeoupe, qu'un pauvre passant, réduit aux expédients. C'est ce qui m'a fait naître la folle pensée de composer des vers en échange d'un bon office. Je prends la place du joueur de flûte. Mais les mauvaises herbes que je puis présenter sont bien peu dignes du festin qui m'est offert. Je n'avais pas calculé d'abord la faiblesse de mes moyens. Maintenant que le grand magicien s'est

## Les deux cousines

montré, le petit magicien va manquer d'haleine, et ce qu'il aurait de mieux à faire, serait de se retirer.

— Messieurs, interrompit le conseiller, ne soyez pas si modestes. Puisque vous avez tant de complaisance, il faut que tous deux vous me prêtiez le secours de vos lumières. Prenez bien vite quelques tasses, pour vous mettre en humeur de composer.

Et il se mit à leur verser du vin en les exhortant à boire.

Ils passèrent ainsi quelque temps, après quoi Sse Yeoupe prenant la parole, :

— Je suis un très faible buveur, dit-il. Seigneur Li, puisque vous ne dédaignez pas mes services, je vous prierai de me donner vos sujets, et quand j'aurai fini, je soumettrai ce que j'aurai composé à votre jugement.

Le conseiller ne voulait pas consentir à cette proposition ; mais le licencié Tsian insista :

— Si fait, si fait ! dit-il, montrez-nous vos sujets. On composera, on boira tout à la fois : l'un n'empêche pas l'autre.

Alors le conseiller envoya chercher par ses domestiques un coffre à présents, qu'il fit ouvrir, et dont il tira quatre feuilles peintes, représentant des femmes, avec les titres des sujets, qu'il présenta à ses deux convives. Ceux-ci les déroulèrent pour les considérer. La première portait pour inscription : *les Couturières* ; on y voyait deux femmes assises vis-à-vis l'une de l'autre, et s'occupant à coudre.

La seconde feuille était intitulée : *la Peseuse* ; elle représentait une femme qui pesait quelque chose dans une balance, et plusieurs autres à ses côtés la regardaient.

Le sujet de la troisième feuille était *la Cuisine* ; on y voyait plusieurs femmes dans une cuisine, les unes soufflant le feu, les autres préparant des mets, quelques-unes lavant des pièces et les autres les faisant cuire.

## Les deux cousines

Le quatrième sujet était : *les Devineuses* ; trois ou quatre femmes jouaient à la Mourre, sur le calice des fleurs.

Tels étaient les sujets sur lesquels on devait composer des vers ; et comme il y avait quatre peintures, il fallait autant de pièces dont les allusions marquassent les sentiments qu'on devait au personnage à qui ces peintures étaient destinées. Sse Yeoupe s'arrêta quelque temps à les considérer sans rien dire. Pour le licencié Tsian, il prit la parole :

— Seigneur Li, dit-il, vous êtes bien magnifique. Voilà de très belles peintures que vous avez fait faire. Mais ces sujets-là sont difficiles : on ne peut pas y mettre la main tout de suite. Il faut prendre le temps d'y penser. Je ne suis pas en état de vous faire cela en si peu de temps. Mais je vois M. Sse qui est un homme habile.... »

— Maître Tsian, interrompit Sse Yeoupe, ce que vous dites là, je dois le sentir à plus forte raison.. Mais j'ai des affaires extrêmement pressantes. Je ne puis m'empêcher de hasarder un essai, quelque médiocre qu'il puisse être, pour faire excuser la témérité que j'ai eue de me mettre en avant, et pouvoir prendre ensuite congé de vous.

— Je suis touché de votre complaisance, dit le conseiller ;

et il ordonna sur-le-champ à ses gens d'apporter les pinceaux, l'écritoire, et une feuille de papier. Sse Yeoupe les prit sans plus de cérémonie, et saisissant le pinceau, il écrivit tout d'un trait.

Ce n'est pas à pied qu'il s'avance :

Un coursier ne saurait le suivre.

Il part comme le démon, s'abat comme sa monture ;

Son papier est obscurci par les nuages de fumée qui composent l'encre <sup>1</sup>.

En finissant d'écrire, Sse Yeoupe présenta sa composition au conseiller Li et au licencié Tsian :

---

<sup>1</sup> L'encre de la Chine est faite avec du noir de fumée.

## Les deux cousines

— Si ceci mérite peu de fixer vos regards, leur dit-il, puisse au moins ma faiblesse ne pas se montrer trop indigne de votre confiance !

Le conseiller et le licencié ayant déroulé la feuille de papier y trouvèrent ce qui suit

### Premier sujet : les Couturières

Ces travaux rappellent les belles du temps jadis :

Tels étaient ces vêtements ornés de ce que le ciel et la terre ont de plus brillant.

Habiles comme Niuwa dans l'art de manier l'aiguille,

Assises près l'une de l'autre, vous pourriez les comparer au soleil et à la lune.

### Second sujet : la Peseuse

Le doux sourire d'une belle mettra éternellement le poids le plus fort dans la balance,

Et du premier coup d'œil un air renfrogné sera trouvé plus léger.

Juge incorruptible, elle tient la balance d'une main ferme,

Et ne souffre, à son égard, nulle inégalité parmi les hommes.

### Troisième sujet : la Cuisine

L'eau et le feu se livrent, dans l'univers, mille combats différents :

De même nos humeurs offrent le contraste de l'aigreur ou de la douceur.

De tant de saveurs opposées comment produire un doux et agréable mélange ?

Vous nous l'apprenez par l'heureux usage que vous faites et de la prune et du sel.

### Quatrième sujet : les Devineuses

Ne comptez pas sur de vaines conjectures ou sur les inspirations du hasard :

Vous trouveriez son nom inscrit dans la pensée du souverain.

La coupe d'or, un jour, viendra récompenser d'éclatants services ;

Les étoiles qui président aux plus hauts offices se montrent au travers des nuages.

En achevant de lire, le licencié Tsian laissa éclater les marques de sa surprise et de son admiration.

— Que, d'esprit, de grace et d'habileté ! s'écria-t-il. Vous avez, monsieur, le génie d'un immortel.

— De vaines paroles, ouvrages d'un moment, sont indignes de fixer vos regards, répondit Sse Yeoupe.

## Les deux cousines

Le conseiller Li examina les vers à son tour. Il n'avait pas un goût très exercé ; mais comme il vit que le licencié Tsian les louait sans réserve, il jugea qu'ils devaient être bons, et très satisfait intérieurement :

— Les gens de votre belle province, dit-il, ne ressemblent guère aux habitants de ce pays. Quel bonheur de posséder ceci, et que d'honneur il va m'en revenir ! Mais les hommes ne sont jamais contents. Une fois à Loung, on tourne les yeux du côté de Chou. Si je vous demandais d'écrire ces vers de votre propre main, voudriez-vous y consentir ?

— Quelle difficulté y aurait-il ? dit Sse Yeoupe.

Et aussitôt il demanda aux domestiques de dresser au pied de l'escalier une table à écrire bien sèche et bien propre, et il se mit à broyer de l'encre. De son côté, le conseiller Li prit quatre pièces d'une forte étoffe de soie blanche et il les fit étendre sur la table.

Sse Yeoupe, dans ce moment un tant soit peu excité par le vin, se saisit immédiatement d'un pinceau, et l'on eût véritablement dit le vol des dragons et les agitations des serpents. En un instant il eut achevé cette nouvelle besogne. Le licencié et le conseiller le regardaient faire, et leurs éloges ne discontinuaient pas. Pour Sse Yeoupe, tout occupé de ses réflexions : « Quelque chose de si commun mérite-t-il le nom de poésie ? disait-il en lui-même. Ah ! que si quelque jour, assis près de la demoiselle Pe, ayant un bosquet devant mes yeux, des lanternes au-dessus de la tête, je pouvais boire et chanter tour-à-tour, qu'alors ma vie tout entière serait remplie de pensées délicieuses ! Aujourd'hui des perles brillantes sont semées dans l'obscurité. Mais arrêté comme je suis, au milieu de la course que j'ai entreprise pour l'amour de mademoiselle Pe, que pouvais-je, faire autre chose ? »

Au moment même où il était occupé de ces réflexions, il leva la tête, et crut voir par dessus la muraille, dans le pavillon, quelqu'un qui le regardait furtivement au travers du feuillage, et qui s'arrangeait pour n'être pas aperçu. Il lui sembla que c'était une figure belle et intéressante, et il ne put

## Les deux cousines

s'empêcher de songer qu'elle pouvait avoir autant de charmes que la demoiselle Pe, mais que peut-être elle ne possédait pas les mêmes talents. Sa pensée venant à toucher ce point se détourna avec la rapidité d'une flèche. S'adressant donc au conseiller Li :

— La tâche que vous m'avez prescrite est terminée, lui dit-il. Je vais maintenant prendre congé.

Le conseiller s'empressa de le retenir :

— Quand j'ai été assez heureux pour rencontrer un sage tel que vous, dit-il, puis-je le laisser partir de cette manière ? Il se fait déjà tard : vous ne pouvez vous en aller. Il faut absolument que vous restiez ; il faut même que vous acceptiez ici un mauvais lit pour cette nuit. Demain vous vous mettez en route de bonne heure.

— Je pourrais, dit Sse Yeoupe, ne partir que demain de bonne heure. Mais je n'ai ni cheval, ni bagage. Il faut qu'aujourd'hui je retourne encore à l'auberge pour faire mes dispositions.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Sse, dit le conseiller. Tous ces petits soins me regardent.

— Ne nous traitez pas si mal, monsieur Sse, dit à son tour le licencié. C'est un coup du ciel que de bons amis se trouvent ainsi réunis sur terre. Je veux aussi demain vous faire un peu les honneurs du pays. Il ne faut pas absolument que le seigneur Li vous laisse aller.

— Je dois nécessairement partir demain de bonne heure, reprit Sse Yeoupe. Je suis, maître Tsian, très sensible à toutes vos bontés.

— Nous reparlerons de cela demain, reprit le conseiller. Finissons d'abord l'affaire d'aujourd'hui.

Et aussitôt il engagea ses deux hôtes à venir dîner dans la galerie. Ils restèrent à table tous trois, à discourir et à rire, jusqu'à ce qu'on eut apporté les lanternes. Alors le licencié Tsian les quitta, et le conseiller Li obligea Sse Yeoupe à demeurer dans une bibliothèque au fond de la galerie



## Les deux cousines

pour y passer la nuit.

Qu'un hôte vulgaire ne présente, on ne songe pas à le saluer.

Mais le poète trouve partout un accueil plein de prévenance.

Sse Yeoupe ne put dormir de toute la nuit. Le lendemain il s'empressa de se lever dès le grand matin, et aussitôt qu'il eut fini sa toilette, il voulut partir ; mais ne voyant pas paraître son hôte, il s'arrêta quelque temps. Sur ces entrefaites, il aperçut Tchang qui s'approchait de son côté :

— Monsieur Sse, lui dit celui-ci, pourquoi donc vous êtes vous levé de si bonne heure ?

— Tout le temps que je m'arrête, répondit Sse Yeoupe, les jours me paraissent comme des années. Je voudrais avoir des ailes pour me rendre à la capitale. Monsieur, je vous en prie : ayez la bonté de dire un mot à votre parent, pour qu'il me remette sans délai le secours qu'il a promis. Vous me rendrez par là le plus important service.

— C'est la moindre des choses que l'argent pour votre route, répondit le vieux Tchang. Il est tout simple qu'il vous l'offre ; mais mon parent a encore une autre affaire, au sujet de laquelle il veut vous adresser des prières instantes.

— Quelle est cette autre affaire ? demanda Sse Yeoupe.

— Mon parent a vu par les éloges que le licencié a donnés à votre talent et à vos connaissances, que vous étiez un homme d'une haute volée, monsieur Sse. Il a conçu pour vous beaucoup d'estime ; il voudrait bien vous retenir habituellement près de lui. Et comme il a un fils, âgé de treize ans, il désirerait passer avec vous un engagement et mettre ce fils sous votre direction, pour que vous lui donnassiez des soins pendant le cours d'une année. Vos honoraires seraient à votre discrétion, et à quelque somme que vous les fixassiez, il ne se permettrait pas d'en rien rabattre.

## Les deux cousines

— Je n'entends rien aux fonctions de précepteur, dit Sse Yeoupe ; d'ailleurs je ne suis qu'un passant ; je vais partir à l'instant même : comment pourrais-je accepter une pareille proposition ?

Comme il parlait ainsi, il vit entrer un domestique chargé de lui remettre un billet d'invitation. Ce billet, venait du licencié Tsian qui l'engageait à dîner chez lui. Sse Yeoupe s'empressa de répondre :

— Je ne puis absolument pas accepter. Soyez assez bon pour vous charger de mes respects, de mes remerciements, et prenez la peine de remporter ce billet.

— Le dîner est déjà préparé, répondit le domestique. Il faut de toute nécessité que vous demeuriez une demi-journée, monsieur Sse.

Et tout en parlant ainsi il déposa le billet et s'éloigna.

Le vieux Tchang prit la parole :

— Monsieur Sse, dit-il, puisque vous ne vous sentez pas d'inclination pour demeurer ici, mon parent ne saurait vous contraindre. Mais il n'y a pas moyen que vous refusiez l'invitation du licencié Tsian. D'ailleurs ce dîner n'est pas de ceux qu'on trouve aisément. Si le licencié n'avait pas une double estime pour vous, il n'aurait jamais eu la fantaisie de vous engager. C'est un dîner qui vous tombe du Ciel.

— Oui, dit Sse Yeoupe : c'est vraiment très obligeant de sa part ; mais je suis extrêmement pressé de partir.

— Modérez un peu votre impatience, reprit le vieux Tchang, je vais m'occuper de préparer votre cheval et votre bagage. On dîne de bonne heure chez le licencié, vous accepterez de lui une couple de tasses, et vous vous mettrez en route à l'instant.

— Je compte entièrement sur le bon office que vous allez me rendre, dit Sse Yeoupe.

En finissant de parler, le vieux Tchang le quitta, et il demeura seul assis

## Les deux cousines

dans la galerie, livré au plus profond découragement. Au milieu de l'impatience dont son cœur était comme desséché, il s'emportait contre la nécessité d'attendre l'argent nécessaire à son voyage.

— Va, dit-il à son valet, voir un peu là-devant si la route est bonne : nous nous en irons, car il n'y a pas moyen d'y tenir et d'attendre de cette manière.

— La porte du jardin est fermée, répondit Siao-hi, nous ne pouvons sortir ; et quand nous le pourrions, nous n'avons pas d'argent pour le chemin. Bon gré mal gré, monsieur, il vous faut patienter aujourd'hui. Demain, sans faute, nous nous mettrons en route.

Sse Yeoupe, ne sachant comment sortir d'embarras, se résigna à demeurer. Comme il était à attendre, il entendit du monde dans le pavillon qui tenait à la muraille, et quelqu'un qu'on ne voyait pas se mit à dire : « Les grenadiers hors de la porte de derrière sont en pleine fleur. »

Cette remarque frappa Sse Yeoupe, qui fit réflexion que sans doute le jardin où il était avait aussi une porte de derrière. Il se mit donc à l'instant à suivre la muraille pour chercher cette porte, et après avoir fait le tour d'un bosquet de fleurs, il la trouva effectivement derrière un rocher artificiel. Elle était exactement fermée, mais Sse Yeoupe dit à son valet de l'ouvrir, et il s'avança pour jeter un coup d'œil dehors. Il vit une pièce de terre fort écartée, plantée partout d'ormes et de saules, et que l'ombrage rendait d'un aspect agréable. Il y avait bien aussi deux grenadiers, mais qui n'étaient pas fleuris d'une manière remarquable <sup>1</sup>.

Sse Yeoupe fit quelques pas pour reconnaître le lieu où il était, et vit que la muraille attenant à celle de la maison d'où il sortait était aussi l'enceinte d'un jardin fleuriste, et qu'elle était percée d'une porte tout près

---

<sup>1</sup> Cette phrase est, dans l'original, marquée des guillemets dont l'objet est d'éveiller l'attention des lecteurs. Il y en a beaucoup d'autres au sujet desquelles on a pris la même précaution. On a supprimé ces signes injurieux à la pénétration européenne, et l'on n'en est pas moins certain que rien ne sera perdu des intentions de l'auteur et des touches par fois un peu légères échappées à son pinceau.

## Les deux cousines



La porte du jardin

de celle qui lui avait livré passage. Comme il y portait ses regards, il vit cette autre porte s'ouvrir, et il en sortit un jeune adolescent qui pouvait avoir quinze ou seize ans, la tête couverte d'un bonnet léger, vêtu d'un habit de couleur violette. Ses lèvres vermeilles, ses dents éclatantes de blancheur, ses yeux brillants et ses sourcils bien dessinés, lui donnaient l'air d'une fille charmante ; on eût pu dire avec vérité :

Sa robe printanière est formée des feuilles du saule et des teintes du pêcher.

Est-ce un être mortel, ou une divinité ?

Qui oserait porter envie à cette intelligence formée de l'essence des fleurs ?

Pourrait-on ne pas s'attacher à cette âme émanée de la lune ?

A sa jeunesse et ses grâces, on devrait mourir d'amour.

Mais ses douces promesses calmeront l'ardeur que ses attraits ont fait naître.

Est-ce seulement un jeune garçon qui vient rire et folâtrer,

Ou quelque parfum qui s'exhale de l'appartement intérieur ?

## Les deux cousines

Sse Yeoupe fut frappé en l’apercevant, et dans sa surprise mêlée de joie :

— Se peut-il qu’il y ait sous le ciel. un aussi charmant jeune homme ! s’écria-t-il. Tel devait être ce Pangan, si vanté dans l’antiquité !

Comme il était occupé de ces sentiments, il vit l’adolescent s’approcher de lui d’un air vif et sémillant, et lui faire la révérence en disant :

— Quel est le beau jeune homme qui s’amuse ici à prodiguer les fleurs de son talent, qui compose des vers admirables, sans daigner même s’informer s’il y a quelqu’un qui le regarde par dessus la muraille ?

Sse Yeoupe répondit avec empressement à cet abord riant, et élevant la main :

— Tout entier au souvenir du prince des lettres, dit-il, je m’imaginai jouer de la guitare sans être entendu, et je ne songeais pas que dans le voisinage du côté de l’orient, Soung, favorisé par la neige, s’occupait à épier les gens. Maintenant que j’ai rencontré l’or et le jaspe, peut-il encore, dites-moi, être question de ce griffonnage ?

— J’ai toujours entendu dire, reprit le nouveau venu, que le plaisir n’appelait pas seul le plaisir, et que le talent aussi a de la sympathie pour le talent. A juger par votre mérite et par votre figure, vous devez être un homme accompli. Je voudrais que nous fussions comme le jonc et le roseau. On dit toujours qu’ils se prêtent un mutuel appui. Seriez-vous, mon cher monsieur, dans la même disposition ?

— Je vois en vous les grâces du temps jadis et la démarche d’un génie. Quand l’orange et la vanille <sup>1</sup> sont à portée, comment n’en

---

<sup>1</sup> Je ne donne pas ces deux noms pour des équivalents linnéens des termes chinois qu’ils remplacent. La vanille proprement dite est une production étrangère à l’ancien continent ; et pourtant, comme il s’agit d’une espèce du genre *epidendrum*, j’ai cru pouvoir hasarder un terme qui donne une idée approximative de la plante en question. On ne doit pas s’attendre à trouver ici des explications botaniques rigoureusement exactes. Je n’ai pas cru pouvoir suivre l’exemple d’un auteur qui, traduisant un poème chinois, fait dire galamment à un jeune homme dans une déclaration d’amour : « Vos joues vermeilles comme les pétales du *Pæonia arborescens* ont

## Les deux cousines

voudrait-on pas approcher ? mais tout ce que je crains, c'est de ne pas être en harmonie avec vous, et de faire tort à la liaison que vous avez la bonté de me proposer.

— Si vous ne me dédaignez pas, asseyons-nous un peu sur cette pierre, pour nous entretenir des sentiments qui occupent nos cœurs.

Ils allèrent tous deux s'asseoir sur une grosse pierre qui se trouvait auprès de la porte du jardin, et ils prirent place à côté l'un de l'autre.

— Permettez-moi, dit l'adolescent, de vous demander votre nom de famille, votre pays, quel âge vous avez, et quelles circonstances vous ont fait venir ici ?

— Je suis Sse Yeoupe de Kinling, surnommé Liansian. J'ai à présent vingt ans. Je voulais aller trouver à la cour un certain personnage de distinction. Mais j'ai été attaqué à l'improviste et dévalisé sur la route. Seul, dépourvu de tout, ne pouvant plus avancer ni reculer, j'ai fait, par hasard, la connaissance de ce vieux Li, qui m'a demandé de composer pour lui quatre pièces de vers, en me promettant de me fournir ce qui m'était nécessaire pour continuer mon voyage. Les vers ont bien été faits hier, mais l'argent qu'il doit me prêter comme salaire n'a pas encore paru. C'est ce qui m'obligeait d'attendre, lorsque j'ai fait inopinément la rencontre de votre seigneurie. C'est un bonheur pour une triple existence. Mais j'ignore encore le nom de votre seigneurie.

— Mon nom de famille est Lo ; ma mère, lorsqu'elle me mit au monde, avait vu en songe un poirier en fleurs, et de là est venu le surnom de Mengli <sup>1</sup>, qu'elle m'a fait porter. J'ai maintenant seize ans. Ma sœur cadette était hier dans le pavillon. Elle vous a furtivement aperçu ; elle a été frappée de votre mérite, de votre extérieur

---

enflammé un lettré qui a cueilli le rameau de *Olea fragrans*. » Cela est très exact, mais j'ai pensé que ce genre de précision pouvait être réservé pour d'autres circonstances.

<sup>1</sup> *Songer à un poirier*. Les surnoms des Chinois des deux sexes n'ont souvent d'autre origine que des particularités de ce genre. On a vu plus haut qu'un autre rêve avait fait donner à la fille de Pe le nom de *jaspe rouge*.

## Les deux cousines

agréable, de l'habileté extrême avec laquelle vous maniez le pinceau. Elle vous a pris pour Litaïpe <sup>1</sup> lui-même revenu à la vie. Elle m'a raconté toutes ces circonstances, et c'est ce qui m'a inspiré la pensée d'avoir avec vous une entrevue. Je ne prévoyais pas que l'effet suivrait le désir de si près, et que je viendrais à rencontrer votre seigneurie. Si vous manquez de quelque chose qui vous soit nécessaire, il est tout simple que j'y supplée. Que pourriez-vous attendre du vieux Li ? C'est un homme du commun, qui ne songe qu'à se prévaloir de son élévation. Comment saurait-il apprécier le talent ?

Ces paroles n'étaient pas prononcées, qu'on vit accourir Siaoïhi qui venait annoncer à son maître qu'on apportait le déjeuner dans l'intérieur, et qui l'engageait à s'y rendre :

— Le seigneur Li est sur le point de sortir, ajouta-il.

Sse Yeoupe aurait bien voulu continuer la conversation, et il ne se souciait pas de quitter sa place ; mais en entendant cette nouvelle, Lo Mengli se précipita en disant :

— Puisque votre hôte vous invite à déjeuner, je vais vous quitter. Tantôt, quand il n'y aura plus personne, nous nous retrouverons ici. Mais ne dites pas un seul mot de moi au vieux Li ; nous ne sommes pas très bien ensemble, lui et moi.

— Eh bien ! dit Sse Yeoupe, je vais rentrer un instant ; mais surtout, ne manquez pas au rendez-vous !

— Puisque nos cœurs se sont déjà rencontrés, il y a encore quelques points sur lesquels nous avons à nous entendre. Ne craignez pas que j'y manque.

Et en parlant ainsi Lo Mengli rentra dans le jardin et disparut. Comme Sse Yeoupe revenait à la galerie, le conseiller Li sortait pour le rejoindre. Après

---

<sup>1</sup> Poète célèbre du V<sup>e</sup> siècle.

## Les deux cousines

les compliments, le conseiller prit la parole :

— Je suis bien coupable de ne pas être resté avec vous, dit-il ; j'aurais dû vous accompagner aujourd'hui de bonne heure à votre départ. Mais le vieux Tsian m'avait bien instamment recommandé de vous garder pour le repas qu'il veut vous offrir, et c'est ce qui m'a inspiré la témérité de vous retenir ici. Les bagatelles qu'il vous faut sont toutes prêtes, et demain, sans faute, vous pourrez vous mettre en route.

— C'est, répondit Sse Yeoupe, une grande marque d'affection que je reçois de vous : ma reconnaissance n'aura pas de bornes.

Un instant après, on servit ; et quand ils eurent déjeuné, le conseiller s'adressa à son hôte :

— Le sous-préfet m'a fait hier une visite ici, dit-il, il faut que j'aille la lui rendre. Mais ce qui me fâche, c'est d'être encore obligé de vous quitter : comment faire ?

Sse Yeoupe, qui songeait en lui-même à rejoindre Lo Mengli, avait craint que son hôte ne le quittât pas. Il se hâta donc de répondre :

— Faites, je vous prie, tout à votre aise : je resterai ici, et j'achèverai de me reposer de ma fatigue.

— Eh bien ! reprit le conseiller, je vais me rendre coupable de cette nouvelle incivilité, et quand je reviendrai de ma visite, il sera temps que nous nous rendions ensemble au dîner du vieux Tsian.

Et tout en parlant ainsi, il fit un salut de la main à Sse Yeoupe et prit congé de lui. Celui-ci, devenu libre de ses actions, se hâta de courir à la porte derrière le jardin, dans l'espoir d'y trouver Lo Mengli. Mais cette entrevue, où il dut être question de choses relatives à l'appartement intérieur, mérite d'être raconté séparément. Qui eût pu prévoir ce qu'elle ferait naître de sentiments mutuels, pénétrant jusqu'à la moelle des os ! Ainsi l'on voit au clair de lune, devant un bosquet, apparaître un objet nouveau, intéressant par ses grâces et l'élégance de son langage.



## Les deux cousines

Leurs sentiments sont comme deux courants d'eau vive que rien ne saurait tarir ;

Leurs cœurs, comme un mur percé à jour.

L'homme sous l'influence de l'amour se tourne vers les plus dignes objets ;

Mais pourquoi cet amant s'éloigne-t-il de celle qui a sa tendresse ?

On apprendra dans le chapitre qui suit, si Sse Yeoupe put parvenir à retrouver Lo Mengli.

@

### CHAPITRE XIV

#### Présents de Lo Mengli reçus derrière le jardin

@

VERS : Que le talent ne se montre-t-il par des avantages extérieurs !  
En quels lieux l'homme de mérite est-il traité défavorablement ?  
Dans une visite furtive on transgressera les rites pour l'amour du prince des lettres.  
Pour lui on dérogera aux règles strictes d'une conduite vertueuse.  
C'est aux épreuves qu'on reconnaîtra la droiture des intentions :  
Le premier coup d'œil marque les vues du sort.  
Vainement on dit que le ciel règle les mariages ;  
La passion peut faire révoquer jusqu'aux décisions du ciel.

Sse Yeoupe courut donc en hâte à la porte du jardin, dans l'espoir d'y rencontrer Lo Mengli. Mais il trouva la porte de la maison de Lo exactement fermée, et n'entendit aucun bruit en dedans. Il resta debout quelque temps en cet endroit, l'esprit occupé de diverses réflexions : « Seraient-ce de vaines paroles, que tout ce que ce jeune homme m'a dit de sa sœur ? » songeait-il en lui-même.

Une autre pensée venait s'offrir à son esprit : « J'ai vu en lui, dit-il, quoiqu'il soit encore bien jeune, un cœur noble et des sentiments généreux. Il est impossible qu'il veuille manquer à sa promesse. »

Pendant qu'il attendait ainsi, mille pensées se succédaient en un instant. Il s'épuisait en réflexions embarrassantes, quand tout d'un coup il entendit le bruit de la porte qui s'ouvrait ; Lo Mengli vint à lui d'un pas léger, en disant :

— Mon frère Sse, vous êtes homme de parole. Comment, si tôt revenu ? Vous ne dédaignez donc véritablement pas votre ami ?

En l'apercevant Sse Yeoupe éprouva autant de joie que s'il l'eût vu venir du ciel, et courant au devant avec empressement, il lui prit la main, et lui

## Les deux cousines

répondit en riant :

— Peut-on rester en arrière, quand un objet chéri donne un rendez-vous ?

— Dans l'amitié, dit Lo Mengli, le commencement est toujours bien ; c'est la fin qui laisse souvent à désirer. Quand la fin répond au commencement, on peut dire que c'est l'union des sages.

— Ceux dont l'amitié faiblit à la fin n'en ont jamais eu au commencement, répondit Sse Yeoupe. Ce sont des gens qui n'ont point de prunelles aux yeux : ils sont privés de la vue. Ces pins, ces thuyas qui sont devant nous, avons-nous besoin d'attendre la saison froide, pour savoir qu'ils ne perdent pas leurs feuilles ?

— Mon frère, dit Lo Mengli, votre discours me charme. Vous me délivrez d'une incertitude qui me pesait infiniment.

Puis continuant l'entretien :

— J'aurais une demande à vous adresser. Mais je craindrais que ce ne fût un sujet bien grave pour une liaison si légère encore. Je n'ose vous en ouvrir la bouche.

— Un mot suffit pour fixer une liaison, dit Sse Yeoupe ; il peut fonder la confiance de toute la vie. Le hasard nous a fait trouver ensemble, mais mon affection pour vous est déjà profonde. Quelle affaire avez-vous à cœur ? Que rien ne vous empêche de me la communiquer.

— Puisque vous m'autorisez à vous parler franchement, reprit Lo Mengli, je vous demanderai, mon frère Sse, si, en vous rendant à la cour, vous vous proposez d'acquérir de la réputation ou du profit, et si vos affaires peuvent souffrir du retard ?

— Dans ce voyage, répondit Sse Yeoupe, je n'ai véritablement en vue ni la réputation, ni le profit. Mais c'est une chose que j'ai extrêmement à cœur, et qui ne peut souffrir aucun retard.

Lo Mengli continua ses questions :

## Les deux cousines

— Vous êtes à la fleur de l'âge. Votre père, votre mère jouissent sans doute encore d'une santé robuste. Votre sœur est apparemment établie ?

— J'ai eu le malheur de perdre mon père et ma mère, répartit Sse Yeoupe. Je suis absolument seul et encore garçon.

— Mon frère, dit Lo Mengli, à votre âge, doué d'un si beau talent, d'une figure pareille au joyau d'une couronne, bien des gens vous auront jeté des fruits, et vous n'avez pas dû manquer de faire choix d'une alliance. Comment êtes-vous encore à la recherche du Phénix, seul et isolé dans l'univers ?

— A ne vous pas mentir, dit Sse Yeoupe, si je n'avais songé qu'à la richesse et à l'illustration, il y a longtemps que j'aurais une épouse chez moi. Mais je dois vous avouer mon faible. En réfléchissant aux cinq devoirs qui règlent la vie humaine, j'ai pensé que le premier n'était pas à mon usage, puisque j'ai malheureusement perdu mon père et ma mère ; je n'ai pas non plus de frères. Quant aux rapports qui lient le sujet à son prince et les amis entr'eux, je ne sais si j'aurai jamais occasion de m'y conformer. Et pour le lien qui réunit les époux, à moins que je ne trouve une beauté accomplie, une femme douée de talents et de vertus, qui puisse être ma compagne pour toute ma vie, on m'offrirait la fille d'un lettré habitant de la salle de jaspe ou monté sur le cheval d'or<sup>1</sup>, que je m'y sentirais peu d'inclination. Voilà pourquoi je suis resté jusqu'ici seul exposé aux orages.

— Vous avez là, mon frère Sse, de nobles sentiments, capables de faire verser des larmes d'attendrissement à toutes les jeunes filles de l'empire qui sont douées de quelque talent.

En parlant ainsi, Lo Mengli laissa échapper un soupir et ajouta :

---

<sup>1</sup> On a déjà vu bien des fois que ces noms pompeux désignaient l'Académie Impériale.

## Les deux cousines

— Le choix que vous voulez faire d'une beauté accomplie pour votre épouse est une chose bien difficile, mon frère Sse. Les avances des parents, les tromperies des entremetteuses, sont également impropres à inspirer la confiance. De là vient que tant d'époux pleins de mérite et de talent ont sujet de se plaindre de la profondeur de l'appartement intérieur. Aussi le prince des lettres, quand deux personnes se sont vues et se conviennent, ne défend-il pas de passer par dessus les rites, pour arriver à un heureux résultat.

— Les règles du cérémonial sont une loi générale, répartit Sse Yeoupe. Mais est-ce pour le véritable homme de talent, pour la femme charmante et vertueuse qu'elles ont été instituées ?

— Mon frère Sse, reprit Lo Mengli, puisque votre voyage n'a pour but ni la réputation, ni le profit, sans doute vous avez trouvé quelque personne selon vos vœux, que vous ne plaignez pas la fatigue d'une course lointaine ?

— Mon frère Lo, répondit Sse Yeoupe, avec une personne d'un aussi bon esprit que vous et qui me montre tant d'affection, je ne me permettrai aucune réticence. Mon voyage a effectivement un mariage pour objet, et je vais prier un docteur du grand collège de s'employer pour moi. Mais comme le temps des concours approche, ma crainte est qu'il ne soit nommé pour aller hors de la capitale, présider quelque examen de province, et que je ne puisse le rencontrer. Voilà pourquoi je suis si pressé de partir.

— Celle qui a mérité que vous la recherchiez doit être une personne accomplie, dit Lo Mengli. Mais vous ne m'avez pas encore dit de qui elle est fille.

— C'est, répliqua Sse Yeoupe, la fille de mon compatriote, le conseiller d'État, Pe. Elle se nomme Houngiu. Elle n'a pas son égale pour les graces et la beauté. Elle excelle pareillement dans l'art de composer des vers, et sous ce rapport nous devons nous-mêmes lui céder le pas. Quant à l'estime qu'elle accorde au talent, jamais

## Les deux cousines

personne dans l'antiquité ni de nos jours n'en eut davantage. Aussi, dans la veille comme dans le sommeil, il m'est impossible de détacher d'elle ma pensée. Et si je ne parvenais pas à l'avoir pour épouse, je voudrais rester garçon toute ma vie.

A ce discours, Lo Mengli resta quelque temps à réfléchir ; puis adressant une nouvelle demande à Sse Yeoupe :

— Quel est le surnom de ce conseiller d'État Pe ? En quel lieu fait-il sa demeure ?

— Son surnom est Hiouan, et son titre d'honneur Thaïhiouan. Il demeure au village de Kinchi.

En entendant ces mots, Lo Mengli reconnut qu'il était question de son oncle maternel ; mais ne voulant en rien laisser paraître :

— Si elle a tant de beauté, il n'est pas étonnant de voir la force des sentiments qu'elle vous a inspirés. Mais l'empire est vaste : je suppose qu'il s'y en trouvât une seconde, douée d'autant d'attraits ; que feriez-vous, mon frère Sse ?

— Quand on est touché de la beauté, dit Sse Yeoupe, peut-on avoir deux sortes de sentiments ? <sup>1</sup> S'il s'en trouvait une autre qui eût autant de beauté qu'elle, il serait tout simple que je lui vouasse la même passion. Mais quant à quitter, l'une pour m'attacher à l'autre, ce serait une infidélité dont la mort même ne saurait me rendre coupable.

Ce discours fit retomber de nouveau Lo Mengli dans ses réflexions. Puis au bout d'un moment :

— Mon frère Sse, votre passion se montre dans votre langage. Votre plan de conduite ne saurait être changé ; mais en ce cas pourquoi différer ? J'ai réuni ici ce qui est nécessaire pour les frais de votre voyage.

En parlant ainsi, Lo Mengli tira de sa manche trente onces d'argent et

---

<sup>1</sup> Littéralement deux coeurs. Voyez la préface.

## Les deux cousines

les présenta à Sse Yeoupe en lui disant :

— Il faut peu de chose pour un léger bagage. Mais si vous ne trouvez pas ceci suffisant, voici encore une paire de bracelets d'or de ma sœur, avec dix perles fines, qui vous aideront à pourvoir aux besoins de votre voyage.

Et aussitôt Lo Mengli détacha de ses bras deux bracelets, et les offrit à Sse Yeoupe avec un collier de perles fines.

— Dix onces d'argent me suffisent pour ma route, reprit Sse Yeoupe. Quelle nécessité de m'offrir tant de choses ? Mon cher frère, vous êtes par trop généreux avec moi. C'est déjà beaucoup que d'accepter ceci. Pour les bracelets et les perles, ce sont des objets précieux, appartenant à votre sœur ; je ne puis me permettre de les prendre.

— Un lettré tel que vous, dit Lo Mengli, peut-il tenir un pareil langage ? Un voyageur gêné se trouve dans l'embarras à chaque demande qu'il est obligé de faire. Vous pouvez attacher ces perles et ces bracelets à votre ceinture et les réserver pour des circonstances imprévues. Si vous ne vous en servez pas, vous les garderez pour me les remettre une autre fois quand nous nous reverrons. La nouvelle en sera très agréable pour moi.

— Mon frère, reprit Sse Yeoupe, avec la délicatesse séduisante d'une jeune fille, vous avez pour obliger la générosité de l'âge mûr. Êtes-vous un être unique, formé de la vapeur des rivières et des montagnes ? Après vous avoir rencontré par hasard, quelle bonne fortune vous inspire pour moi des dispositions si favorables ? J'avais d'abord pour m'éloigner l'impudence d'un cheval indompté. Maintenant l'excès de votre affection m'a rendu comme l'oiseau qui voltige autour de son maître, comme l'imagination qui s'attache à une belle fleur. Vous enivrez mon cœur, vous amollissez mon âme. Retenu, subjugué, je ne puis plus supporter l'idée de me séparer de vous ; mon esprit ne s'était encore arrêté que sur les liens du mariage : j'ignorais les nœuds de l'amitié. Vous ajoutez un excellent

## Les deux cousines

ami aux autres objets qui vont occuper ma pensée. Vous me faites sentir qu'un seul corps, une seule âme peuvent souffrir en deux personnes.

— Je tiens mon éducation de feu mon père, dit Lo Mengli. J'ai mené la vie retirée d'une jeune fille. Je n'ai jamais suivi les leçons d'aucun maître : il ne m'a donc pas été possible de me faire des amis. Mais du premier moment que j'ai eu cet entretien avec vous, je ne sais d'où est née l'affection que vous m'avez inspirée. Vous, dont les sentiments ont plus d'énergie que les miens, éclairez-moi sur ce que j'éprouve.

— La force de mes sentiments n'a rien que de bien naturel ; les vôtres, mon frère Lo, ont la douceur de l'eau. Il y a des vers de Litaïpe qui disent : *La fleur de pêcher, mise à la surface de l'eau, y plonge jusqu'à cent pieds de profondeur ; telle et plus pénétrante encore est l'affection que vous me montrez.* Il semble que ces vers aient pour objet ce que vous m'avez témoigné aujourd'hui. Pour moi, quelle preuve vous en ai-je donnée ? Ce n'est qu'un point aux termes où nous en sommes.

— La chose à laquelle il vous paraît difficile de vous accoutumer, c'est l'idée de notre séparation, dit Lo Mengli ; et moi, ce qui m'occupe, c'est la difficulté de nous revoir par la suite. Qui sait si, quand nous nous serons quittés, il y aura une époque où je pourrai me retrouver avec vous ?

— Que dites-vous là ? demanda Sse Yeoupe avec surprise. Notre entrevue d'aujourd'hui nous a rendus vous et moi, quoique simplement amis, plus intimement unis que des parents. Vous devez avoir de la constance dans les sentiments ; je ne suis pas non plus du nombre des ingrats. Je me rends à la cour et j'en repartirai sur-le-champ. A mon retour je passerai par ici, et je me ferai un devoir de rendre une visite à madame votre mère. Nous nous arrangerons



## Les deux cousines

alors pour nous retrouver ensemble et reprendre notre conversation.  
Comment serait-il possible que nous ne nous revissions plus ?

Lo Mengli, l'esprit préoccupé, demeura quelque temps sans répondre, et Sse Yeoupe reprit :

— Vous vous taisez, mon cher frère : est-ce que vous me croiriez capable de ne pas revenir ?

— Si je réfléchissais, répondit Lo Mengli, ce n'est pas que je vous croie capable de ne pas revenir ; je crains seulement, quand vous reviendrez, d'être moi-même devenu invisible comme un nouveau Tseuhui !

— Si votre mère habite encore cette maison, sans doute elle n'enverra pas son fils demeurer dans une autre ville. J'imagine donc que si vous avez une véritable affection pour moi, il n'y aura pas d'obstacle à nos relations. Comment pourriez-vous devenir invisible ?

— Ce n'est pas des hommes qu'il dépend de se rejoindre ou de rester dispersés. Les affaires de ce monde ont une marche mystérieuse et qu'il est impossible de calculer. Comment pouvez-vous, mon frère, vous en tenir d'avance pour assuré ?

— Ce qui dépend du ciel ne saurait être prévu, dit Sse Yeoupe ; mais on calcule ce qui dépend des hommes. Si vous voulez dire que je ne reviendrai pas vous voir dans quelque temps, je sais quel fonds je puis faire moi-même sur mes résolutions. Si vous entendez que dans quelque temps vous ne me voudrez plus voir, alors pourquoi m'avez-vous voulu voir aujourd'hui ? Voilà qui est parfaitement clair et facile à démêler.

— Aujourd'hui que j'étais libre de vous voir, je vous ai vu, répliqua Lo Mengli. Si par la suite je ne vous voyais plus, c'est que cela ne me serait pas possible : et voilà ce que je ne saurais assurer d'avance.

— Dès le début de notre entretien, reprit Sse Yeoupe, vous m'avez parlé sans crainte et sans réserve ; et cependant vous vous excusiez

## Les deux cousines

de toucher un sujet bien grave pour une liaison si légère encore. Maintenant que la conformité de nos sentiments a fait naître une union aussi intime que celle de la chair et des os, vous me tenez un langage énigmatique et mystérieux. N'est-ce pas à votre tour faire usage de discours frivoles dans une liaison devenue profonde ? C'est une chose que je ne puis m'expliquer.

— Ce que je vous ai dit dès le début pouvait se dire, répondit Lo Mengli, et voilà pourquoi je vous ai parlé sans réserve. Maintenant je tais ce que je ne crois pas devoir vous dire. Pourquoi tant d'explications ?

— Je suis seul ici et je n'y suis que l'espace d'un jour, dit Sse Yeoupe. Quelle distinction faites-vous entre les choses que vous pouvez me dire, et celles que vous croyez devoir me taire ?

— J'ai voulu vous dire, répartit Lo Mengli, les choses qui pouvaient avoir quelque effet. Celles qui n'en sauraient avoir aucun, quelle nécessité de vous les énoncer ?

— J'ai toujours entendu dire, reprit Sse Yeoupe, que ce qu'il y avait de plus estimable dans l'amitié, c'était la communication des pensées ; puisque vous avez des choses que vous ne pouvez me confier, que devient pour nous cette communication ? Mais si je n'ai point encore votre confiance et que vous borniez notre amitié à vouloir me faire des présents, je rougirais, moi, de les accepter. Ce serait acheter une liaison au prix de l'or. Je suis pauvre, il est vrai, et dépourvu de tout ce qui est nécessaire à mon voyage ; mais c'est ce que je ne voudrais absolument pas faire quand il me resterait à parcourir une plus grande distance encore.

Et aussitôt il voulut rendre à Lo Mengli le collier et les bracelets.

— Mon frère, dit Lo Mengli avec émotion, pourquoi me faites-vous de si graves reproches ? Du moment même où je vous ai aperçu, j'ai eu effectivement une confiance à vous faire, et c'est pourquoi j'ai voulu

## Les deux cousines

m'informer des circonstances de votre voyage et de votre séjour. Je sais à présent que mes discours ne serviraient à rien, et qu'ils causeraient de la honte à quelqu'un : voilà pourquoi je voulais me taire. Ce n'est pas que je ne sois dans la disposition de vous communiquer mes pensées et que je manque de confiance en vous ; mais puisque vous me faites un crime de ma réserve, je ne puis me dispenser de parler, en prenant la honte sur moi.

— Quelle honte peut-il y avoir dans l'entretien de deux amis ; j'espère bien que vous allez m'expliquer tout cela.

Lo Mengli, que retenait un sentiment de confusion, demeura quelque temps dans le silence. A la fin, se voyant presser par Sse Yeoupe, et ne pouvant se dispenser de prendre la parole :

— J'ai une sœur jumelle, qui est par conséquent comme moi âgée de seize ans. Pour ses traits, ils sont comme les miens, car elle me ressemble beaucoup. Elle s'est livrée à l'étude de la poésie et de la littérature. Depuis que notre père nous a quittés, nous nous sommes, ma sœur et moi, réciproquement tenu lieu de maître et d'ami. Quoiqu'elle ne puisse nullement être comparée à la beauté parfaite que vous vantiez tout-à-l'heure, elle a tant d'estime pour le talent, qu'elle craint tout autant qu'elle de faire un mauvais choix. Elle et moi, nous avons sous ce rapport les mêmes inclinations. La mauvaise santé de ma mère a empêché jusqu'ici qu'on ne s'occupât de lui trouver un époux. Je suis encore trop jeune pour voir beaucoup de monde, et d'ailleurs le linteau de notre porte est tombé, de sorte que personne ne sait qu'elle habite encore l'appartement intérieur dans l'attente d'un établissement. Hier, elle vous a aperçu du haut du pavillon. En voyant votre démarche qui annonçait un lettré doué de si heureuses qualités, elle n'a pu s'empêcher de songer à la chute des prunes <sup>1</sup>. J'ai pénétré ses sentiments, et c'est

---

<sup>1</sup> A la saison du mariage.

## Les deux cousines

ce qui m'a engagé à venir à votre rencontre, avec le projet de servir moi-même d'entremetteur. J'ai tiré de vous des informations. J'ai su que vos vœux étaient fixés ailleurs ; j'ai vu l'obstacle qui s'opposait à nos désirs, et c'est ce qui m'engageait à garder le silence. Notre entrevue d'aujourd'hui avait pour but une affaire qu'on pouvait espérer de voir conclure. Mais si vous reveniez une autre fois, la même affaire ne pouvant être amenée à bien, en me retrouvant vis-à-vis de vous, comment pourrais-je m'empêcher de rougir intérieurement, quand bien même vous seriez assez bon pour m'épargner vos railleries ? Voilà ce qui m'a fait parler de la possibilité que nous ne nous revissions jamais. Mais vous m'avez adressé des reproches si injustes, que je n'ai pu me dispenser de vous faire part de tout cela. En vous révélant ainsi les secrets sentiments d'une jeune fille, je sens que le rouge me monte au visage et que j'ai la figure en feu. Si vous alliez les répandre parmi d'autres personnes, vous me feriez certainement mourir de honte.

Ce discours plein de candeur ne causa pas moins de surprise que de joie à Sse Yeoupe :

- Mon frère, s'écria-t-il, est-ce un badinage, ou voulez-vous vous moquer de moi ?
- Je vous ai ouvert mon cœur, répondit tristement Lo Mengli ; comment me permettrais-je de badiner avec vous ?
- N'est-ce pas un rêve qui m'abuse ? demanda encore Sse Yeoupe.
- Nous parlons à la face du Ciel et en plein jour : quel rêve pourrait vous abuser ? dit Lo Mengli.
- Si c'est une réalité, s'écria de nouveau Sse Yeoupe, vous voulez donc me rendre fou de joie et me faire mourir de désirs ?
- Une affaire manquée et sans ressources ne laisse pas même l'espérance, reprit Lo Mengli ; vous parlez de joie, mon cher frère ; quel peut en être le sujet ?

## Les deux cousines

— Isolé comme je le suis au milieu des quatre mers, dit Sse Yeoupe, je vois tout d'un coup une jeune beauté, comparable, à vous, mon cher frère, pour les talents et la figure, qui s'offre à mes yeux de profil, et qui s'engage à moi pour toute la vie ! je serais un arbre ou une plante que je saurais encore sentir la douce influence du printemps : je suis un homme, et vous vous étonnez que j'exprime ma joie ?

— Mon frère, répondit Lo Mengli, vous avez déjà trouvé celle qui doit former avec vous l'union bien assortie <sup>1</sup>. Comment pourriez-vous rejeter la douce pêche pour cueillir la prune amère ? Les sentiments qui nous ont séduits ma sœur et moi ne sont que de vains désirs.

— Il y a, répliqua Sse Yeoupe, un passage de Soungiu qui dit : « Il n'y a pas, dans l'empire, de beautés pareilles à celles de mon village, et parmi les beautés de mon village, il n'y en a point de comparable à la fille de mon voisin à l'orient. » Ces paroles peuvent s'appliquer à vous et à votre sœur. Maintenant que le hasard m'a offert une charmante personne comme elle, si je négligeais de la rechercher pour adresser plus haut mes sollicitations, ne ressemblerais-je pas à Yekoung, qui aimait les dragons en peinture, et qui s'enfuyait quand il en voyait de véritables ?

— Puisque vous souhaitez de ne pas désobliger ma sœur, dit Lo Mengli, elle ne sera pas plus ingrate que la beauté qui déjà s'est rendue maîtresse de votre cœur.

— C'est moi qui serais un ingrat, et le puis-je ? demanda Sse Yeoupe.

— Je vois bien que vous n'avez pas un cœur ingrat, reprit Lo Mengli ; mais si, touché du mérite de ma sœur, vous manquez de foi à celle qui l'a précédée, dans le cas où vous trouveriez plus tard une

---

<sup>1</sup> Allusion à un couple célèbre de l'antiquité, dont l'harmonie a rendu proverbiale cette expression *l'union bien assortie*. Voy. la première ode du livre des vers [css : [trad. Couvreur](#)].

## Les deux cousines

nouvelle beauté supérieure à ma sœur, n'abandonnez-vous pas ma sœur à son tour comme la plus chétive des créatures <sup>1</sup> ? Si vous comptiez pour peu de chose le ressentiment de vos anciens amis et la perte de leur faveur, vous ne seriez pas encore celui pour qui ma sœur et moi avons conçu tant d'estime, et qu'elle aurait voulu s'attacher pour la vie entière.

— Vos propositions détournées avaient pénétré jusqu'au fond de mon cœur, dit Sse Yeoupe, et votre langage plein de franchise augmente encore mon estime et mon respect pour vous ; mais mon âme est amollie, mon imagination égarée : vous avez délié les nœuds qui retenaient mon cœur ; je ne sais plus si je puis vivre ou mourir, j'ignore si j'existe encore.

— Vous êtes un homme passionné, répondit Lo Mengli. Vos sentiments s'affaiblissent quand rien ne les contrarie, et ils augmentent par les obstacles. Mais à l'égard de notre affaire d'aujourd'hui, j'imagine un moyen qui pourrait tout concilier.

— Pourvu, reprit en souriant Sse Yeoupe, que vous ne rejetiez pas le seul moyen, qui consisterait à les garder toutes deux. Mais je ne sais trop si la jeune enfant qui habite l'appartement intérieur verrait avec plaisir un pareil parti.

— Ma sœur est bien jeune, il est vrai, dit Lo Mengli ; mais elle est d'un caractère prudent et réfléchi, et vous ne devez pas la prendre pour une enfant. L'amour sincère qu'inspire un sage invite à la perfection. Ma sœur elle-même me le disait hier : la femme qu'on épouse avec toutes les cérémonies d'usage est la première épouse ; celle qui contracte des nœuds irréguliers est la seconde, et c'est quelque chose de peu régulier que de se servir soi-même d'entremetteur. Il n'y a pourtant rien d'inconvenant à surmonter l'influence des astres pour devenir la compagne d'un homme

---

<sup>1</sup> *Comme un chien sur la paille.*

## Les deux cousines

vertueux. Ce qu'on peut craindre, c'est que la sage personne que vous recherchez ne consente pas à cet arrangement.

Sse Yeoupe ressentit à ces mots une vive satisfaction :

— Si la personne dont vous parlez n'était pas en effet remplie de sagesse, dit-il, je cesserais de la rechercher. Si elle en a autant que je le crois, où avez-vous vu qu'une fille sage nourrit la jalousie dans son cœur ? Et vous, mon cher ami, qui me promettez une compagne si conforme à mes vœux, quelle distinction forcée faites-vous entre la première et la seconde femme ? Que quelque jour, plus heureux que je ne mérite de l'être, j'aie pour épouses ces deux filles charmantes, je ne les réunirai pas dans une même affection : mes sentiments pour elles seront comme la lumière éclatante du jour.

Ce discours causa la joie la plus vive à Lo Mengli :

— Mon frère, si vous pouvez ainsi ménager les intérêts de ma sœur, je n'ai qu'à vous donner une parole sans autre préliminaire ; mais les génies du ciel et de la terre nous entendent ; et la mer se desséchera et les rochers tomberont en poussière, avant que cette parole s'évanouisse.

— Je fais une réflexion, dit Sse Yeoupe. Mon mariage avec mademoiselle Pe est encore une affaire suspendue dans le vague. Mais puisque j'ai le doux assentiment de votre sœur, qui empêcherait que je ne m'arrêtasse ici quelques jours, et que je ne cherche un entremetteur pour conclure immédiatement ?

— En arrivant ici, dit Lo Mengli, votre première intention, mon cher frère, se dirigeait vers mademoiselle Pe. Si vous vous arrêtiez à moitié chemin pour épouser ma sœur, vous manqueriez à vos premiers engagements ; et quand mademoiselle Houngiu viendrait à l'apprendre, elle aurait droit d'en être peu satisfaite, et ce serait se préparer pour l'avenir des motifs de discorde et des sujets de contestation. D'ailleurs ma sœur est encore très jeune, et une fois

## Les deux cousines

liée à un époux, tout changement devient impossible. Rendez-vous en hâte à la capitale : terminez promptement l'affaire de votre mariage avec mademoiselle Pe. Mais il est une chose que je dois vous demander.

— Que voulez-vous savoir ? dit Sse Yeoupe.

— Vous avez, mon cher frère, consacré vos pensées à mademoiselle Pe : mais sait-elle, de son côté, si vous êtes au monde ?

— Mon cher frère, répondit Sse Yeoupe, puisque vous portez si loin votre affection pour moi, je ne dois vous rien cacher.

Et il lui raconta en détail tout ce qui s'était passé, lorsqu'il avait rempli les rimes sur *les saules printaniers*, et comment il avait subi l'épreuve sur *les adieux à la grue et le salut à l'hirondelle*.

Après avoir entendu ce récit :

— Eh, bien ! mon cher frère, dit Lo Mengli, vous devez vous hâter de remplir l'engagement que vous avez contracté avec mademoiselle Pe. Vous n'avez nul besoin de me solliciter. Quand cette autre affaire sera terminée, celle de ma sœur s'achèvera d'elle-même. Vous ne devez craindre aucun manque de foi.

— Je suis persuadé que vous ne me manquerez pas de parole, dit Sse Yeoupe. Mais qu'au moment même où je viens de vous rencontrer, je me voie obligé de m'éloigner de vous, voilà ce qui rend mon cœur inquiet et agité.

— Croyez-vous que j'en aie moins d'affliction ? dit Lo Mengli. Je me console en songeant qu'un jour nous serons réunis pour longtemps. Si, retenus par notre affection, nous demeurions plus longtemps ensemble, je craindrais que nous ne fussions épiés par quelque domestique. Nous aurons, une autre fois, bien des sujets d'entretien.



## Les deux cousines

— Eh bien ! reprit Sse Yeoupe, j'ai tout ce qu'il me faut pour mon voyage. Je vais me mettre immédiatement en route, sans prendre congé du vieux Li.

— Vous ferez bien de vous mettre en route directement d'ici, répliqua Lo Mengli. Mais j'ai un avis encore à vous offrir avant votre départ.

— Souffrez, mon cher ami, que je vous demande les leçons que vous avez la bonté de me proposer, dit Sse Yeoupe.

— Un homme doué d'un beau talent, d'un mérite solide et durable ne s'arrête ni aux richesses ni aux honneurs, répondit Lo Mengli. Mais la gloire et la renommée sont un digne objet d'ambition. Puisque vous êtes, mon cher frère, doué de facultés si peu communes, faites en sorte que ce voyage hâte pour vous l'instant où vous entendrez le *chant du cerf*<sup>1</sup>. Obtenez l'avancement et la réputation que vous êtes en droit d'espérer, et par la suite tout vous deviendra facile et praticable. Combien de jeunes gens d'un esprit distingué qui pourraient réussir dans le monde, et profiter de la haute estime qu'on accorde au talent, s'ils savaient garder une conduite pure et exempte de reproches ! Pourquoi faut-il que si souvent ils épuisent leurs moyens à jouer le rôle de femmelettes ou de frivoles ignorants, au lieu de remplir les devoirs qui conviennent à un homme de mérite.

Sse Yeoupe prit une physionomie nouvelle en entendant ce discours, et adressant les plus vifs remerciements à Lo Mengli :

— Mon cher frère, dit-il, un langage si noble et si rempli de raison mérite de rester gravé dans mon cœur. Si j'obtiens quelqu'avancement, je veux, à mon retour, venir vous prier d'être mon guide et mon appui.

---

<sup>1</sup> Le repas qu'on offre aux licenciés nouvellement promus. Voy. ci-dessus.

## Les deux cousines

En terminant cet entretien, Sse Yeoupe qui n'avait personne avec lui appela Siaohi à la porte du jardin :

— Nous allons partir sur-le-champ, lui dit-il.

— Ce sentier, dit Lo Mengli, passe le long des boulevards de la ville, du côté de la porte du Nord. Je devrais vous reconduire plus loin ; mais je craindrais que quelqu'un ne m'aperçût : il est plus convenable que je vous quitte ici. Mon frère Sse, que votre voyage soit heureux !

Et tout en parlant, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux ; mais Lo Mengli se hâta de les essuyer avec sa manche.

A ce spectacle Sse Yeoupe ne put lui-même retenir ses pleurs :

— Vous et moi, s'écria-t-il, nous avons peine à supporter la douleur de cette séparation. Mais cette douce habitante de l'appartement intérieur, veillez, je vous prie, sur elle, avec tout le soin, toute l'affection imaginable, pour le bonheur de Sse Yeoupe !

Lo Mengli sécha ses pleurs et répondit par un signe de tête. Les deux amis restèrent encore un moment comme enchaînés l'un près de l'autre : enfin, contraints par la nécessité, leurs mains se détachèrent et il fallut se séparer.

L'harmonie des sentiments est le fondement d'une tendre affection,  
Et la séparation devient un mal insupportable.  
A cette épreuve, l'homme du caractère le plus mâle  
Ne peut retenir les larmes qui trahissent son émotion.

Lo Mengli rentra de son côté, et Sse Yeoupe sortit de la ville par la porte du Nord. Dans la crainte que le conseiller Li et le licencié Tsian ne vinsent encore le retenir et l'importuner, il n'osa retourner à son ancienne auberge, et il chercha une autre maison pour y passer la nuit. Là, il consacra quelques onces d'argent pour se procurer du bagage et un cheval, et le lendemain de bonne heure il se remit en route.

Tout en voyageant, les pensées se pressaient confusément dans son

## Les deux cousines

esprit et l'absorbaient entièrement. Il n'avait été d'abord occupé que de la seule mademoiselle Pe ; maintenant deux autres idées étaient venues se joindre à celle-là, le souvenir de Lo Mengli et de mademoiselle Lo ; ses réflexions ne lui laissaient pas un instant de repos, et leur donnant cours intérieurement : « Je connais le talent de mademoiselle Pe, disait-il, mais je ne connais pas sa beauté ; je n'ai pas vu non plus les traits de mademoiselle Lo ; mais je puis m'en former une idée par ceux de son frère, que j'ai vus. D'ailleurs, sans parler de sa personne, en l'épousant je jouirai tous les jours de la société de son frère : un tel avantage est le bonheur de la vie. »

« Lo Mengli est bien jeune, disait-il ensuite, mais il a dans l'esprit toute la délicatesse imaginable, et sa sensibilité égale son jugement : c'est un jeune homme aussi distingué par sa pénétration que par ses connaissances ; et puisqu'il vante les talents de sa sœur, il n'y a pas lieu de croire qu'il les exagère. Mais en supposant même qu'elle n'ait pas fait de solides études, quand quelque jour elle se trouvera réunie avec mademoiselle Pe, habitant le même appartement, sans peine et presque sans s'en apercevoir, elle fera des progrès qui la conduiront à la perfection. Quel est ton bonheur, ô Sse Yeoupe, d'avoir rencontré ces deux femmes charmantes !

Tout occupé de ces pensées séduisantes, il laissait aller son cheval et continuait sa route sans y faire attention. Il approchait d'un endroit où était établi un poste militaire, quand tout-à-coup il entendit le bruit des cymbales que des soldats faisaient résonner. Derrière eux venaient des officiers portant des bannières bleues, et une troupe de gens rangés pour former un cortège. Sse Yeoupe apprit de quelqu'un qu'il interrogea que c'était le juge de la province qui revenait d'une tournée qu'il avait faite. Il fut donc obligé de descendre de cheval, et de se tenir debout sur le côté de la route pour le laisser passer. Un instant après il vit un parasol bleu et une grande chaise à porteurs, escortée de plusieurs dizaines d'officiers du tribunal, et occupée par le magistrat. Derrière lui marchaient une foule d'officiers subalternes qui composaient sa suite.

## Les deux cousines

Dans le nombre de ces derniers se trouvait un messager qui, apercevant Sse Yeoupe, se mit à le regarder avec attention, et sautant avec empressement à bas de son cheval, lui dit :

— C'est notre jeune seigneur ! En quel lieu ne vous avons-nous pas cherché le printemps dernier ? Et comment se fait-il que vous soyez là aujourd'hui ?

Sse Yeoupe assez étonné :

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

— Je suis, dit cet homme, messager au service de son excellence le seigneur Sse, juge de la province. C'est moi que notre maître avait chargé ce printemps d'aller vous chercher, monsieur : est-ce que vous l'auriez oublié ?

— Ah ! c'est vous, monsieur, reprit Sse Yeoupe ; et votre maître, où est-il maintenant ?

— Eh ! n'est-ce pas lui qui passe en ce moment même ? reprit le messager.

— Quoi ? c'est mon oncle ! dit Sse Yeoupe, mais il n'y a pas bien longtemps qu'il est retourné à la cour pour rendre compte de ses opérations : comment se fait-il qu'il ait reçu si tôt une nouvelle mission au dehors ?

— Mon maître n'aime pas le séjour de la capitale, répondit le messager ; sa précédente mission dans la province de Houkouang ne l'a retenu que la moitié d'une année ; aussi il a demandé à en consacrer le reste à cette dernière charge. Depuis qu'il vous a appelé à lui sans avoir pu vous voir, il a été perpétuellement occupé de vous, monsieur ; montez bien vite à cheval et venez vous présenter à lui.

Conformément à cet avis, Sse Yeoupe remonta à cheval et rebroussa chemin. Le messager reprit aussi sa monture :

## Les deux cousines

— Allez doucement, monsieur, lui dit-il, je vais prendre les devants et prévenir notre maître.

Et aussitôt, fouettant son cheval, il courut en avant. Un instant après il revint sur ses pas et rejoignit Sse Yeoupe :

— Monsieur, lui dit-il, notre maître a été ravi d'apprendre que vous étiez ici. Il dit qu'un grand chemin n'est pas un lieu propre pour votre entrevue ; et il m'a chargé de m'attacher à votre service et de vous conduire à son hôtel où vous vous rejoindrez.

— Mais, dit Sse Yeoupe, il y a trente ou quarante milles <sup>1</sup> pour retourner d'ici à son hôtel, et j'ai peur que nous ne puissions y arriver aujourd'hui.

— L'hôtel de notre maître est dans la capitale du département, dit le courrier, nous n'allons pas au chef-lieu du canton. D'ici à la capitale, il n'y a guère que sept ou huit milles <sup>2</sup>.

Les deux voyageurs continuèrent leur route en conversant ensemble, et ils ne tardèrent pas à arriver devant la porte de l'hôtel. Les officiers qui la gardaient abordèrent Sse Yeoupe en lui disant :

— Entrez bien vite, monsieur ; notre maître vous attend dans le salon intérieur.

Sse Yeoupe descendit de son cheval, recommanda à Siao-hi d'en prendre soin, et mettant en ordre son habit et sa coiffure, il entra dans les appartements du fond. Là il vit l'inspecteur-général Sse, debout à l'entrée du salon en l'attendant. Sse Yeoupe lui fit la révérence ; la salutation terminée, son oncle lui ordonna de s'asseoir à côté de lui, et voyant en Sse Yeoupe un jeune homme bien fait et de bonne mine, dont l'extérieur annonçait des talents, il en ressentit une joie infinie :

---

<sup>1</sup> Trois ou quatre lieues.

<sup>2</sup> Moins d'une lieue.

## Les deux cousines

— Mon cher neveu, lui dit-il ensuite, je me souviens que quand je vous ai vu, vous aviez encore les cheveux pendants. Voilà bien des années que nous sommes séparés, et je ne songeais pas que vous étiez devenu un homme fait, d'une figure avantageuse. Ceci est pour votre oncle, déjà affaibli par l'âge, le sujet d'une satisfaction inexprimable.

— J'ai été assez malheureux, répondit Sse Yeoupe, pour perdre mon père quand j'étais encore enfant, et ma mère trop peu de temps après. Le sort aussi m'a suscité des obstacles qui m'ont empêché d'accourir pour me jeter aux genoux de mon vénérable oncle et y recevoir ses sages leçons. Orphelin isolé, errant et sans appui, je n'ai pu faire entendre que le bruit d'une maison en ruines. Et dans ce moment, que je jette les regards en avant, ou que je les reporte en arrière, j'éprouve une confusion que j'ai peine à surmonter.

— Je suis vieux, dit l'inspecteur Sse ; je n'ai point d'enfants. D'ailleurs je suis las de voyager. La carrière que je parcours doit avoir un terme : je vois en vous, mon cher neveu, un homme à la fleur de l'âge et propre à tout. Vous êtes de ces coursiers qui font cent lieues par jour. Vous devez par la suite élever au plus haut degré l'illustration de notre famille. Cette idée bannit la tristesse de la maison de votre oncle.

— Ce qui m'a manqué jusqu'ici, répartit Sse Yeoupe, je puis l'espérer de vous à l'avenir. Mais si je ne dois pas tomber dans une ruine totale, il faut que les canaux issus d'une même source se réunissent au Mont-Mei. C'est par ce moyen que je pourrai m'acquitter peu à peu des devoirs que mon âge m'impose.

— Je n'ai point de fils, reprit l'inspecteur Sse, et vous avez perdu vos parents. C'est ce que je vous écrivais ce printemps. Je voulais que l'oncle et le neveu devinssent père et fils. Ces noms adouciraient l'idée de ma fin que j'ai devant les yeux, et quand viendrait quelque jour le temps de disposer de ce que je possède, je le rendrais en

## Les deux cousines

quelque sorte à feu mon frère et à ma belle-sœur. Si j'en usais autrement il faudrait que j'eusse envie d'anéantir ma propre race, et de laisser périr notre famille. Je ne sais, mon cher neveu, si vous avez suffisamment réfléchi à ma proposition ?

— Vos intentions, mon cher oncle, de quelque manière que je les considère, tendent à procurer un appui à un orphelin. C'était l'unique objet des vœux des parents que j'ai perdus : et mes souhaits ne seront jamais contraires aux désirs de mes parents.

Cette réponse combla de joie l'inspecteur Sse. Il fit aussitôt choix d'un jour heureux et ordonna les apprêts d'un grand festin, où il voulut que son neveu le reconnût pour père. Depuis ce moment, les noms de père et de fils furent les seuls dont ils firent usage. Tous les magistrats et officiers du département et du canton, ainsi que les fonctionnaires des arrondissements voisins, en apprenant que le juge de la province venait d'adopter un fils, s'empressèrent de lui apporter leurs félicitations et de lui offrir des présents. Le conseiller Li, auquel on n'avait pas songé, se trouva du nombre, et vint présenter son paravent de soie à quatre peintures. Ce jour-là l'inspecteur-général avait quelques affaires dans ses bureaux. Il envoya Sse Yeoupe dans le salon pour y recevoir les visites de tous ces magistrats.

Lorsque le conseiller Li reconnut Sse Yeoupe dans la personne du nouveau fils adoptif, il demeura confondu, et, quittant sa place avec empressement, il vint lui faire une révérence et s'excuser en disant :

— Je me suis rendu bien coupable envers vous il y a quelque temps. Pendant que j'étais allé faire des visites, vous avez saisi ce moment pour votre départ. J'ignorais le motif que vous aviez eu, mais c'était sans doute le ressentiment de ce que je ne vous avais pas tenu compagnie. J'avais fait préparer quelques légers présents et les objets qui vous étaient nécessaires. On vous a cherché partout, sans pouvoir trouver de vous ni trace ni vestige. Ma conduite peu civile m'a donné des torts envers un homme de mérite et de distinction. Je n'ai cessé jusqu'à ce jour d'en éprouver du regret et de la

## Les deux cousines

mortification. Encore même n'avais-je pas reconnu *votre monture et vos gens* <sup>1</sup> ! Cela peut s'appeler avoir des yeux et ne pas apercevoir le Mont-Taï. Aujourd'hui que je suis assez heureux pour paraître devant vous, souffrez que j'implore le pardon de ma négligence et de mon impolitesse.

— Les bontés dont j'ai été comblé dans votre hôtel seront à jamais gravées dans mon cœur, dit Sse Yeoupe ; le hasard a voulu que j'eusse, le lendemain du jour dont vous parlez, une petite affaire qui m'a obligé de partir précipitamment. Je ne voulais pas d'ailleurs être encore à charge au seigneur Tsian. Voilà ce qui m'a empêché de prendre congé de vous, mon digne hôte, et de vous faire mes remerciements. Que pouvais-je demander de plus ?

— Votre grandeur d'âme est pareille à l'Océan, dit le conseiller Li. Mais si vous ne m'en voulez pas, je suis, moi, bien loin d'être content de moi-même.

Il renouvela deux ou trois fois encore ses excuses, puis il se retira avec les autres magistrats.

Orgueilleux et hautain avec les pauvres ;

Obséquieux et bas avec les riches :

Tel est l'ordinaire des petits esprits.

C'est ainsi qu'ils sont dans tous les pays.

Quand l'inspecteur-général Sse eut expédié les affaires qui l'avaient retenu, il fit la revue des objets qu'on lui avait apportés en présent. Tout ce qui était en or ou en argent, les étoffes, les provisions de bouche, furent refusées sans exception ; pour les vers, les peintures, les compliments et les pièces d'écriture où l'on célébrait ses vertus et ses talents dans l'administration, quoique remplies d'éloges personnels, il ne put se

---

<sup>1</sup> Expression proverbiale, puisque Sse Yeoupe était à pied quand il se rendit chez le conseiller. Mais on dit de même par politesse : *Il y a longtemps que je n'ai vu votre respectable voiture*, et, ce qui est plus singulier : *Je prie votre noble carrosse de me faire l'honneur de venir dîner chez moi*.



## Les deux cousines

dispenser de les accepter. Il les considéra même en détail et l'une après l'autre ; la plupart étaient de ces lieux communs qui s'appliquent à tout le monde. Mais quand il en vint aux quatre pièces de vers du paravent de Li le conseiller, l'élégance et la supériorité du style, la beauté même de l'écriture lui parurent également remarquables. Il y prit plaisir et donna l'ordre aux huissiers de porter le paravent dans son appartement, et de le placer de manière à ce qu'il pût en jouir. Peu de temps après Sse Yeoupe vint le rejoindre, et son oncle, lui montrant le paravent :

— Voilà, dit-il, quatre pièces de vers d'une beauté parfaite : il n'y a pas un seul défaut, elles m'ont fait le plus grand plaisir. C'est le conseiller Li qui me les a données ; mais par lui-même il n'est pas capable d'en faire de pareilles. Je ne sais de qui sont celles-ci. J'ai entendu dire que vous aimiez aussi la poésie ; il est impossible que vous ne soyez pas sensible à la tournure gracieuse de ces strophes.

— C'est moi, répondit Sse Yeoupe, qui ai fait ces vers pour le conseiller Li. La composition en est confuse et embrouillée. Ils ne méritent pas le prix que vous y attachez, mon père.

L'inspecteur-général ne fut pas moins surpris que satisfait :

— Voilà qui est bien singulier ! dit-il, je m'étonnais qu'il y eût dans la province de Chantoung un pinceau si exercé, et je ne pensais guère que mon fils avait un si beau talent. Mais, dites-moi, comment avez-vous pu faire ces vers pour le conseiller ?

— Quand je suis venu, il y a quelques jours, j'ai été arrêté sur le grand chemin, et j'avais perdu tout mon bagage. Ne pouvant continuer ma route, j'étais dans le plus grand embarras du monde. Le hasard m'a fait rencontrer ce conseiller. Il me promit de m'avancer l'argent nécessaire à mon voyage, et c'est pour cela que je lui ai composé ces vers. Il me dit seulement qu'il les destinait au juge de la province, et je ne savais même pas, mon père, que ce juge était vous.

## Les deux cousines

— Nous avons été si affairés tous ces jours-ci, reprit l'inspecteur général, que je n'ai pas encore trouvé le temps de m'informer de ce qui vous est arrivé. Je vous avais envoyé ce printemps des messagers, à qui vous aviez promis de venir me trouver. Pourquoi n'êtes-vous pas venu en effet, et comment se fait-il que vous soyez arrivé maintenant ?

— Quand j'étais à la maison, je sortais fort peu, répondit Sse Yeoupe. Je ne connaissais pas bien les routes. Je m'imaginai que le grand chemin à l'embouchure du fleuve était très aisé à suivre, et je m'abandonnai à mon cheval. Je m'égarai et vins jusqu'au bourg de Keouyoung, dans le village de Kinchi. Je fis le projet de retourner en hâte le lendemain. Mais je fus pris inopinément d'une indisposition qui m'empêcha de me lever, et je fus obligé de demander asile dans un monastère. J'y séjournai quinze jours. Quand je fus rétabli, je vis que j'avais manqué le rendez-vous que vous m'aviez assigné, mon père. Et si je suis maintenant près de vous, c'est que, durant mon séjour dans le monastère, j'ai pris des informations au sujet d'un magistrat de ce pays-là, nommé Pe, qui a une fille douée du plus rare talent pour la poésie, et en même temps d'une beauté extraordinaire. L'idée m'est venue de la demander en mariage. Tout le monde m'a dit que ce seigneur Pe était extrêmement difficile sur le choix d'un gendre, et qu'il ne voulait prendre d'engagements qu'avec beaucoup de précaution. J'avais entendu parler aussi d'un docteur Gou, de Kinling, membre de la grande académie, qui est son proche parent, et dont il suit tous les conseils. Comme j'ai nouvellement appris que le docteur Gou a été appelé à la cour par un décret impérial, j'ai entrepris ce voyage avec le double objet, d'abord de m'informer de vous, mon père, et ensuite d'aller prier ce docteur de vouloir bien être mon entremetteur.

— Voilà, s'écria l'inspecteur général Sse, bien des rencontres singulières ! Ce magistrat Pe doit, je suppose, être Pe Thaïhiouan, et Pe Thaïhiouan est mon camarade de collège. Je sais à fond toutes les

## Les deux cousines

circonstances qui le concernent. Sa fille a réellement un talent admirable pour la poésie ; et lui-même est en effet très difficile sur le choix d'un gendre, au point d'avoir même risqué sa vie, plutôt que de céder sur cet article.

— Comment cela ? demanda Sse Yeoupe.

Alors l'inspecteur général Sse lui raconta l'aventure des vers relatifs aux reines-marguerites, la demande formée par l'inspecteur-général Yang, le refus qu'il avait essuyé, et la mission qu'il avait en conséquence fait donner à Pe, pour aller trouver l'empereur captif. Après lui avoir appris toutes ces particularités, il ajouta :

— Un mérite aussi brillant que le vôtre, si vous obteniez une telle compagne, formerait certainement une charmante union. Gou Touïan sera un excellent entremetteur, et je vais lui en écrire. Tout cela est quelque chose ; mais à en juger d'après le caractère de ce vieillard et toutes ses incertitudes, je vois encore bien des difficultés.

— Quelles difficultés ? reprit Sse Yeoupe.

— Quelque talent que vous ayez, vous n'êtes encore qu'un pauvre bachelier. J'ai peur que lui, qui est un lettré éprouvé, ne dédaigne un rang si peu considérable. Voilà la difficulté dont je parlais. A mon idée, l'époque de l'examen approche : il me paraît que vous avez l'habileté et les connaissances nécessaires. Je retiendrai pour vous une place à l'examen du nord : vous irez chercher l'honneur et la réputation ; et si vous pouvez, jeune comme vous êtes, mériter un rang distingué, rien ne sera plus propre à relever vos espérances. C'est alors que nous pourrons nous adresser à Gou Touïan, et le prier de faire le rôle d'entremetteur. Je lui écrirai de nouveau, et je compte sur un plein succès. Ne nous affligeons pas de n'avoir rien fait encore. Quand vous aurez acquis de la considération, votre mariage sera bien avancé. Vous serez au comble de vos vœux ; les miens seront accomplis. Tout tournera le mieux du monde.

## Les deux cousines

En voyant que le discours de son oncle s'accordait si bien avec les conseils que lui avait donnés Lo Mengli, Sse Yeoupe fut comme un homme dont le réveil vient dissiper les songes, et il répondit avec empressement :

— Je ne puis, mon père, me dispenser d'obéir à vos sages conseils.

Nouveau voyage où l'on verra le dragon et le tigre inscrire leurs noms sur le registre des promotions, une famille couverte de gloire, et le phénix mâle à la recherche de sa compagne.

Le ciel semble avare des honneurs et des richesses,  
Mais les hommes sont touchés surtout de la gloire.  
Sans doute un trésor pèse dans la balance ;  
Mais sans l'écharpe noire, ce serait un léger avantage.

On apprendra dans le chapitre suivant comment Sse Yeoupe s'y prit pour acquérir de la réputation.

@

### CHAPITRE XV

#### Succès au concours d'automne et à l'examen impérial du printemps

@

Qui donne à l'homme l'immortalité dont jouissent les dieux ?  
Ce ne sont ni les breuvages, ni les avis des docteurs.  
Un pauvre lettré qui entre en charge est plus heureux que si on lui eût révélé les  
mystères,  
Et celui qu'on élève en dignité se croit transporté dans le ciel.  
La salle de jaspe, le cheval d'or, voilà véritablement l'île des bienheureux.  
Le festin impérial, les fleurs que le vainqueur reçoit dans le palais, sont pour lui la  
pierre philosophale.  
Qu'on ne parle plus des siècles passés dans la retraite par un hermite :  
Le jour où l'on obtient les honneurs vaut mille années de vie !

L'inspecteur-général Sse et Sse Yeoupe, après être ainsi convenus de leur plan, firent choix d'un messenger pour porter leurs dépêches, et lui remirent l'argent nécessaire pour qu'il pût se rendre à la cour, et retenir une place à l'examen. Ces sortes d'employés sont communément adroits et entendus : celui-ci remplit sa mission dans un espace de temps très court.

Quelques jours après, l'inspecteur-général Sse s'adressant à Sse Yeoupe :

— Le tracas des affaires qui se succèdent dans mes bureaux, lui dit-il, vous dérange et vous importune. Puisque vous songez maintenant à vous faire un nom, il faut que, de bonne heure, je vous envoie à la capitale. Vous choisirez un endroit tranquille, où vous puissiez étudier sans distraction. Aucun parti, je crois, ne saurait vous être plus avantageux.

Sse Yeoupe, de son côté, avait aussi le désir de se rendre à la capitale, pour s'y informer des nouvelles du docteur Gou. Il acquiesça donc sans hésiter à cette proposition. On désigna le jour de son départ. Les grands et les petits officiers du département et du canton vinrent le reconduire, et lui

## Les deux cousines

offrir le repas du départ ; et le conseiller Li ne fut pas celui qui montra le moins de zèle et d'empressement. Quelques jours se passèrent ainsi dans le tumulte et la confusion : puis Sse Yeoupe prit congé de son oncle pour achever son long voyage.

Sse Yeoupe était alors le fils d'un juge provincial. Il avait bien encore avec lui Siao-hi, mais il emmenait en outre plusieurs huissiers, son cheval était richement caparaçonné, et sur toute la route il faisait un fort grand personnage, bien différent de ce pauvre bachelier qui voyageait tout seul quelque temps auparavant. Il ne tarda pas à arriver à la capitale ; il chercha un logement tranquille et retiré, et tout à la fois il fit les démarches nécessaires pour être admis à l'examen, et il envoya prendre des informations au sujet du docteur Gou. Le malheur voulut que celui-ci eût été nommé quelques jours auparavant pour aller présider le concours de la province de Houkouang, et qu'il eût déjà quitté la ville. Sse Yeoupe fut très mortifié de ce contretemps ; mais n'y voyant pas de remède, il se rappela les conseils de Lo Mengli, et chercha le calme dans l'étude, comme un moyen de s'avancer et de réussir dans ses projets.

Le temps s'écoula pour lui avec rapidité : en moins de rien l'époque de l'examen d'automne arriva. Sse Yeoupe s'y présenta avec une infinité d'autres. Trois sessions furent tenues, et quand on en vint au jour de la proclamation, le nom de Sse Yeoupe se trouva placé sur la liste au second rang des nouveaux licenciés.

Lorsque la nouvelle de ce succès parvint dans le Chantoung, l'inspecteur-général Sse en eut une joie inexprimable, et il dépêcha à Sse Yeoupe un exprès avec une lettre pour l'engager fortement à ne pas quitter la capitale, à chercher dans les montagnes qui sont à l'occident de la ville quelque couvent retiré, pour s'y livrer tranquillement à l'étude, et se préparer à subir, le printemps suivant, l'examen qui devait lui faire conférer le doctorat, et lui permettre de solliciter une mission, afin de revenir, dans la province, offrir les sacrifices accoutumés à ses ancêtres ; il éviterait par

## Les deux cousines

là ces courses répétées qui devaient inutilement consumer son temps et épuiser ses esprits.

Sse Yeoupe, depuis sa promotion, n'avait été occupé que du désir de retourner dans le midi. Mais les ordres de son père, l'envie de voir le docteur Gou qui n'était pas encore de retour à la cour, et en troisième lieu, la crainte que le grade de licencié ne fût pas capable de toucher le seigneur Pe, le décidèrent à prolonger son séjour dans la capitale et à y passer l'hiver.

A l'époque du renouvellement de l'année, les regards se tournèrent vers le concours général du printemps. Sse Yeoupe se mit encore une fois sur les rangs, et le plus heureux succès couronna ses efforts littéraires. Son nom, classé dans les rangs les plus élevés, se trouva le treizième sur la liste des docteurs ; et quand on en vint à l'examen du palais, il fut encore le premier de la seconde série. Sse Yeoupe se voyait désigné pour les hautes charges de la littérature.

Mais le hasard avait voulu qu'à l'examen du département de Chunthian <sup>1</sup>, où il s'était présenté l'automne précédent, le ministre d'état Tchinsiun eût un fils, nommé Tchinying, et Wangwen, un fils nommé Wanglun. Ces deux jeunes gens n'avaient ni l'un ni l'autre obtenu de promotion, et ce mauvais succès avait excité leur ressentiment. Ils présentèrent une requête contre les présidents du concours, Lieouyan et Wangkian, alléguant que ces deux magistrats n'avaient pas été équitables dans la revue qu'ils avaient faite des copies, et demandant qu'ils fussent punis de leur partialité. On intéressa dans cette affaire Kaokou, le sous-gouverneur du prince héréditaire. On représenta à l'empereur Kingthaï qu'il était déjà bien assez inconvenant de voir les fils d'hommes en dignité mis sur la même ligne avec des lettrés du commun ; à plus forte raison devait-on s'étonner que ceux-ci obtinssent les préférences des magistrats préposés à l'examen, contre la loi et les ordres de sa majesté.

---

<sup>1</sup> La ville de Peking porte ce nom dans la hiérarchie administrative des départements de l'empire.

## Les deux cousines

L'empereur, démêlant aisément la vérité, se garda bien de punir les présidents du concours, et réprimanda vertement les deux jeunes gens en particulier. Ensuite il accorda, par un décret spécial, le titre de licencié à Tchinying et à Wanglun, et leur permit de se présenter à l'examen avec les autres. A l'époque du concours, Lieouyan fut encore nommé président de l'une des sections, dont Sse Yeoupe se trouva faire partie. Celui-ci ayant été du nombre des élus, mis dans un rang éminent, honoré de la première place de la seconde série dans l'examen du palais, et désigné pour les hautes charges littéraires, les deux jeunes gens, par haine pour Lieouyan, intriguèrent au ministère du personnel, et firent nommer Sse Yeoupe juge au département de Hangtcheou, dans la province de Tchekiang.

A cette nouvelle, Sse Yeoupe se voyant pourvu d'un office, et libre de quitter la capitale, songeant d'ailleurs que Kinling était sur la route du Tchekiang, et qu'il lui serait facile en passant d'aller voir Pe et de lui faire des propositions d'alliance, ressentit une satisfaction complète, loin d'avoir l'idée de se plaindre : il voulut seulement attendre que l'inspecteur-général Sse vînt à la cour rendre compte de sa mission, et forma le dessein de partir aussitôt qu'il l'aurait vu.

Avant que l'inspecteur général Sse fût de retour, le docteur Gou se rendit lui-même à la capitale pour y prendre les ordres de l'empereur. Quand Sse Yeoupe en fut instruit, il fut ravi de cette circonstance, et se hâta de lui rendre visite en déposant un billet où il inscrivit son nom et le titre de sa magistrature. Le docteur Gou avait été satisfait de trouver le nom de Sse Yeoupe sur la liste de ceux qui avaient été promus au concours général ; mais il avait cessé d'y penser, en remarquant qu'il s'agissait d'un candidat de la province de Honan, parce qu'il s'était persuadé que ce devait être une autre personne qui portait le même nom de famille et le même surnom. Le jour où Sse Yeoupe vint lui rendre visite, le docteur fut surpris de voir sur le billet le mot de magistrat. Il n'eut garde de lui fermer sa porte, et sortit avec empressement pour aller au-devant de lui et le recevoir dans le premier salon. En voyant de loin venir Sse Yeoupe, il fut enchanté de reconnaître ce beau jeune homme, qui l'année précédente



## Les deux cousines

avait composé des vers au-dessous des pruniers en fleurs, et bien certain que ses yeux ne le trompaient pas, il prit une physionomie riante et s'approcha de l'escalier, à la rencontre de Sse Yeoupe. Dès que celui-ci l'eut aperçu, il s'inclina profondément, et le salua de la manière qui pouvait le mieux marquer son respect : tous deux s'assirent après les compliments, et le docteur prenant la parole :

— Monsieur votre frère aîné, dit-il, a bien voulu me rendre visite l'année dernière, et j'avais su de lui, quand il accepta une petite collation chez moi, que vous n'aviez pu me faire l'honneur de venir avec lui, parce que vous étiez en retraite à la campagne, pour vous préparer à l'examen du midi. Par quelle raison, monsieur, avez-vous changé de résolution, et comment, en vous présentant au concours du nord dans la capitale, avez-vous pris la qualité de candidat de la province de Honan ?

Sse Yeoupe demeura extrêmement surpris :

— Mon père et ma mère m'ont été enlevés de très bonne heure, dit-il. Je suis seul, je n'ai point de frère, ni aîné ni cadet. Depuis que, le printemps dernier, j'ai eu le malheur d'avoir des torts avec votre excellence, j'ai erré dans différentes provinces. En passant par les royaumes de Tsi et de Lou <sup>1</sup>, le hasard m'a fait rencontrer mon oncle paternel qui, n'ayant point d'enfants et me voyant orphelin, a daigné me recueillir et m'adopter pour son fils. Voilà ce qui m'a amené au concours dans la capitale du nord. Quant à mon inscription dans le Honan, elle vient de celle de mon père.

— Monsieur votre oncle, n'est-ce pas son excellence le seigneur Sse Fanghoeï ? demanda le docteur.

— Lui-même, répondit Sse Yeoupe.

---

<sup>1</sup> Anciens noms de la province de Chantoung ; les lettrés les employent, de préférence aux nouveaux, par une suite de leur goût pour l'archaïsme.

## Les deux cousines

— Si cela est ainsi, et que vous n’ayez pas de frère, quel est donc celui qui est venu, l’année dernière, me prier d’être votre entremetteur auprès de Pe Thaïhiouan ?

A ces mots, Sse Yeoupe tout troublé :

— Il est bien vrai que j’ai eu cette intention, dit-il, mais je n’ai chargé personne d’en faire la demande à votre seigneurie. Pourrait-elle se souvenir du nom et du surnom de cet homme ?

— Tout ce que je me rappelle, c’est qu’il m’a dit qu’il était votre frère, mais j’ai oublié son titre et son surnom.

Il manda le domestique qui était chargé du registre et des billets de visite, et le domestique lui dit que la personne en question se nommait Sse Yeoute.

Sse Yeoupe riant et la bouche entr’ouverte de surprise :

— Quoi, Sse Yeoute ! s’écria-t-il.

Puis laissant échapper un soupir :

— Oh, dit-il, qu’il est difficile de sonder le cœur des hommes !

— Que voulez-vous dire ? demanda le docteur.

— Le printemps dernier, répondit Sse Yeoupe, j’avais été retenu quelque temps au village de Kinchi. Épris en secret du talent de mademoiselle votre nièce, j’aspirais à devenir possesseur de la lentille d’eau et de l’alisma <sup>1</sup> ; mais aucun des expédients dont je m’avisai ne réussit. Je fus ensuite informé que la recommandation seule de votre excellence pouvait être écoutée. Je voulus donc venir à la cour pour implorer votre appui. Comme j’étais en route, le hasard me fit faire la rencontre de Sse Yeoute, qui me retint à force

---

<sup>1</sup> Pin et fan ; deux plantes que les jeunes filles sont représentées occupées à cueillir, dans le livre des vers, seconde partie, ode 2 et 4. L’une de ces plantes était ramassée par celles qui étaient sur le point de se marier ; elles la déposaient en offrande à la chapelle des ancêtres. C’est à cet usage que Sse Yeoupe fait allusion ici.

## Les deux cousines

d'instances. Il s'informa des motifs de mon voyage : j'eus un moment d'indiscrétion, je lui déclarai franchement ce qui en était. Il connut de ma bouche même toutes mes intentions. Aussitôt il se mit à m'assurer que votre excellence venait d'être appelée à la cour, que je perdrais ma peine en allant chez vous. Il m'exhorta à me rendre moi-même à la capitale, et alla jusqu'à me prêter de l'argent pour les besoins de mon voyage. Ce bon office excita alors ma vive reconnaissance. Je traversai le fleuve immédiatement, et je me dirigeai vers le nord. Je ne pensais guère qu'il agissait envers moi avec la plus insigne duplicité, et qu'il projetait d'aller débiter mille impostures à votre excellence. Mais j'ignore encore quelle réponse vous jugeâtes à propos de lui faire.

— Lorsque j'eus appris vos désirs, j'écrivis sur-le-champ à mon parent, répondit le docteur.

Puis s'interrompant en riant :

— Je vois à présent la chose telle qu'elle est, ajouta-t-il. L'objet que vous avez refusé quand il se présentait à vous, vous venez maintenant le solliciter à cent lieues.

— Comment cela ? demanda Sse Yeoupe avec simplicité.

— L'année dernière, reprit le docteur, Pe Thaïhiouan fut chargé de remplir une mission en Tartarie. Par une extrême prévoyance, il voulut me confier la garde de sa fille, ma nièce. Dans une promenade que je fis au temple de la vallée des immortels, pour y voir les pruniers en fleur, j'eus occasion de remarquer la supériorité de votre talent poétique, et les agréments de votre extérieur. Je conçus le projet de vous faire épouser ma nièce, afin de justifier la confiance de mon parent. C'était cette même nièce que vous avez alors, je ne sais pour quelle raison, si obstinément refusée, et que vous venez maintenant, j'ignore par quel motif, demander avec tant d'instances. N'ai-je pas lieu de dire que vous allez solliciter à cent

## Les deux cousines

lieues la chose que vous avez refusée quand elle se présentait à vous ?

Sse Yeoupe demeura quelque temps interdit ; lorsqu'il put parler, il renouvela ses excuses à plusieurs reprises :

— Il est juste, dit-il, que je recueille les fruits de ma propre conduite. J'étais comme un homme endormi en plein jour : entouré des marques de votre bienveillante partialité pour moi, je ne la connaissais même pas. C'est réellement le dernier degré de la stupidité.

— Il n'y a nullement de votre faute, reprit le docteur. Mais c'est que le bonheur est toujours accompagné d'obstacles.

— Les obstacles ne seraient rien, dit Sse Yeoupe. Mais toute ma crainte est que ce misérable Sse Yeoute, avec l'aide puissante de la lettre que votre excellence lui a remise, n'ait été se prévaloir de votre appui. Que faire si cela était ?

— Cela n'est pas possible, répondit le docteur. Pe mon parent est un homme très éclairé et extrêmement circonspect. Il ne se laissera pas duper par un intrigant sous un nom supposé ; et quand même mon parent serait capable d'ajouter trop légèrement foi à ses discours, ma nièce, qui a tant d'esprit et les yeux si perçants, ne se laissera bien certainement pas entraîner dans un pareil piège. C'est gratuitement, monsieur, que vous vous forgez de pareilles chimères : vous devez avoir l'esprit parfaitement tranquille. Et pour ce qui vous concerne, je prends sur moi toute votre affaire.

Sse Yeoupe s'empressa de répondre à cette assurance par une profonde salutation :

— Je m'en rapporte absolument à votre excellence pour achever la belle œuvre qu'elle a si bien commencée, dit-il. Je n'élèverai aucun doute sur l'effet de vos bontés.

## Les deux cousines

Après avoir pris trois tasses de thé et continué quelque temps la conversation sur des sujets indifférents, Sse Yeoupe fit ses adieux et sortit :

Le cormoran caché sous la neige se montre en prenant son vol :

Le perroquet perché sur un saule se découvre quand il parle.

Les éclaircissements que le docteur Gou venait de donner à Sse Yeoupe lui causèrent beaucoup de regrets. « Si j'avais su plus tôt qu'il y avait du feu dans la lanterne, se dit-il à lui-même, il y a longtemps que le riz serait cuit. Pour n'avoir pas pris dans le temps des informations assez exactes, j'ai laissé échapper l'occasion qui se présentait à moi. Et maintenant j'erre d'orient en occident pour chercher un appui, sans prévoir quelle sera la décision du sort. »

« Tout le monde vante les attraits de mademoiselle Pe, disait-il ensuite. Ces louanges ne sont sans doute pas trompeuses. Celle que je vis l'autre fois dans le fond du jardin n'est pourtant pas jolie. Aurais-je eu dans ce moment une taie sur les yeux ? Ou l'aurais-je considérée avec trop peu d'attention ? »

Il poursuivit ses réflexions : « J'ai ouï dire qu'il avait lui-même une fille, qui a contracté un engagement. C'est peut-être elle que j'aurai vue : voilà ce que je ne puis savoir encore. »

Ces idées laissèrent quelqu'incertitude dans l'esprit de Sse Yeoupe. Fort peu de temps après, l'inspecteur général Sse revint prendre les ordres de l'empereur. Le père et le fils eurent un plaisir extrême à se revoir.

— Voilà votre réputation et votre sort fixés, dit Sse. Il ne reste plus que le mariage. J'irai demain rendre visite à Gou Touïan, je le prierai de nous prêter son assistance. J'écrirai moi-même de mon côté ; et je ne vois pas de raison pour que l'affaire puisse manquer.

Les pensées qui occupaient Sse Yeoupe le rendaient fort empressé de faire ses préparatifs de départ : l'inspecteur général qui remarqua son extrême impatience ne voulut pas le contrarier en le retenant : de sorte

## Les deux cousines

qu'après quelques jours, il lui laissa la liberté de s'en aller. Il y eut alors un bon nombre de jeunes gens de l'âge de Sse Yeoupe, et des magistrats de la province de Tchekiang qui allèrent le reconduire et qui lui offrirent le repas du départ : mais leurs empressements ne le touchèrent pas beaucoup.

Il était venu sans bonnet et sans parasol.  
Il s'en retourne en char, avec une suite et des chevaux ;  
C'est bien toujours la même personne :  
Mais quelle différence dans l'accueil qu'on lui fait !

En sortant des portes de la capitale, Sse Yeoupe devait se rendre dans la province de Honan, pour y offrir un sacrifice propitiatoire à ses ancêtres. Mais comme il désirait voir Lo Mengli, il annonça à ses gens qu'il irait dans le Honan en passant par la province de Chantoung. Ses domestiques ne se permirent aucune observation, et l'on prit la route du Chantoung.

En dix jours de marche on atteignit la petite ville de Tseou. Sse Yeoupe ordonna à sa suite de l'attendre hors de la ville, et ne prenant avec lui que le seul Siaohi, revêtu des mêmes habits qu'il avait portés l'autre fois, il entra pour prendre les informations dont il avait besoin.

Parvenu en très peu de temps devant la maison de Lo, il vit à la grande porte un gros cadenas fermé avec deux bandes de cuir solidement fixées en travers, et remarqua une solitude parfaite aux environs. Cet aspect lui causa beaucoup de trouble, et l'incertitude agitant ses esprits, il prit le parti de tourner derrière la maison, et de venir jeter les yeux sur la porte du jardin. Mais il trouva cette porte exactement fermée comme l'autre, avec un cadenas et deux bandes de cuir. Cette fois son étonnement et son inquiétude augmentèrent :

— Que veut dire ceci ? s'écria-t-il, est-ce un rêve que j'ai fait précédemment ?

Il considéra ce qui l'entourait avec plus d'attention : la grosse pierre blanche sur laquelle il s'était assis autrefois avec Lo Mengli était encore au-devant de la porte, les arbres plantés tout autour, la vue, l'aspect du lieu,

## Les deux cousines

tout était encore comme jadis. Mais l'être chéri, en quel endroit était-il ? c'était exactement l'aventure de Lieouwou, lors de son retour à Thiantai.

Comme Sse Yeoupe s'abandonnait à ses rêveries et à ses vives inquiétudes, les domestiques du conseiller Li, qui le connaissaient tous et qui l'avaient vu passer devant la porte de la maison voisine, allèrent secrètement avertir leur maître ; celui-ci, qui savait déjà que Sse Yeoupe venait d'être promu au grade de docteur, se sentit le plus grand désir de le recevoir chez lui. Il envoya de tous les côtés des gens pour l'inviter, et lui même ouvrit la porte de derrière pour venir à sa rencontre. Il aperçut Sse Yeoupe debout à la porte du jardin de la maison de Lo, et comme absorbé dans ses pensées. Il s'approcha de lui en hâte, et le saluant avec courtoisie :

— Seigneur, lui dit-il, je n'ai pu encore aller vous féliciter sur vos succès ; c'est une faute que j'ai commise. Mais puisque aujourd'hui vous êtes descendu dans mon voisinage, qui vous arrête en cet endroit, que vous ne veniez m'honorer d'un regard ?

Sse Yeoupe s'empressa de répondre à sa politesse :

— J'étais sur le point d'aller vous demander, répondit-il. Le hasard m'a conduit par ici, et je ne sais comment je me suis arrêté à considérer ce site que je reconnais. Mais, seigneur, comment avez-vous daigné vous déranger, jusqu'au point de descendre et de me faire un accueil si honorable ?

Tout en parlant le conseiller Li avait engagé Sse Yeoupe à passer dans le jardin. Une fois entrés, ils y renouvelèrent leurs salutations, et ce devoir rempli, le conseiller ordonna qu'on servît, parce qu'il voulait offrir une collation à son hôte. Il dépêcha aussi quelqu'un pour engager le licencié Tsian à leur venir tenir compagnie. Sse Yeoupe, dont l'intention était de s'informer des nouvelles de Lo Mengli, ne fit pas de façons. Quelques instants après, on servit, le licencié arriva, et à la suite des compliments et d'une conversation indifférente, on alla se mettre à table.

## Les deux cousines

Au bout d'un certain temps, Sse Yeoupe prit la parole :

— Quand je suis venu coucher ici l'année dernière, dit-il, j'ai rencontré, à la porte du jardin, le fils de la maison d'ici à côté, Lo, un tout jeune homme. Comment se fait-il que la porte de ce jardin soit fermée et scellée, et qu'on n'y voie personne ? Vous qui êtes si proche voisin, seigneur Li, vous devez en savoir la cause ?

— C'est, répondit le conseiller, la demeure du seigneur Lo, le sous-intendant, surnommé Yihoung. Mais le seigneur Lo est mort. Son fils est un enfant qui peut avoir cinq ou six ans. Il n'y a d'autres personnes dans la maison que la dame qui vit dans le veuvage avec une jeune fille. De quel jeune homme parlez-vous ? Ne vous trompez-vous pas, seigneur ?

— Nul doute que je n'en aie fait la rencontre ; j'ai causé fort longtemps avec lui. Comment voulez-vous que je me trompe ? Ne serait-ce pas un neveu ou quelqu'autre personne de la famille, qui serait venu loger momentanément ici ?

— Le seigneur Lo avait lui-même élevé sa maison, répondit le conseiller. Sa famille était originairement assez obscure. Je n'ai entendu parler d'aucun de ses parents, proches ou éloignés. D'ailleurs le seigneur Lo était de son vivant un homme solitaire et retiré ; il fréquentait très peu de monde. Sa veuve appartient à une famille de magistrats du Kiangnan. Son père et son frère habitent fort loin d'ici ; elle tient sa maison sur le pied d'une rigoureuse sévérité, et elle ne souffrirait pas qu'aucun jeune parent vînt loger chez elle. Peut-être était-ce quelque personne du dehors, qui s'est présenté sous le nom du fils de la maison Lo pour vous demander quelque chose.

— Non seulement ce monsieur n'avait rien à me demander, reprit Sse Yeoupe ; mais il a été plein de bontés pour moi ; je l'ai vu très distinctement sortir du jardin et y rentrer. Comment serait-ce une personne du dehors ? Voilà une chose bien singulière !



## Les deux cousines

— Lui avez-vous demandé son nom et son surnom ? dit le conseiller.

— Son nom est Mengli, répliqua Sse Yeoupe.

Après un instant de réflexion :

— Mengli ? dit le conseiller. Ces deux syllabes ressemblent au nom de lait de la fille de la maison.

Puis se mettant à rire :

— Ne serait-ce pas cette demoiselle qui se serait trouvée avec vous ? ajouta-t-il.

Sse Yeoupe répondit en riant :

— Puisque le fils est un enfant, et qu'il n'y a pas d'autre jeune homme, n'en parlons plus. Mais, je vous prie, pourquoi les deux portes de devant et de derrière sont-elles scellées et fermées au cadenas ? Est-ce qu'il n'y a plus ni dame, ni demoiselle ?

— La dame et la demoiselle existent encore, répondit le conseiller en riant.

— Si elles existent, où sont-elles donc ? demanda Sse Yeoupe.

— Il y a une quinzaine de jours qu'elles sont allées en pèlerinage sur les bords de la mer du midi, répondit le conseiller. Et comme il n'y avait plus personne chez elles, on a fermé et scellé les portes de la maison.

— S'il ne s'agit que d'un pèlerinage sur les bords de la mer du midi, pourquoi toute la maison sans exception serait-elle partie ? J'imagine qu'il doit y avoir quelqu'autre motif.

Le licencié se mêla alors de la conversation :

— Le pèlerinage n'est qu'un prétexte, dit-il. Il y a effectivement une autre raison, et j'en ai entendu dire quelques mots, quoique je ne sache pas la chose à fond.

## Les deux cousines

— Oserais-je vous demander de me dire ce que vous en savez, reprit Sse Yeoupe.

Le licencié s'adressa au conseiller :

— Seigneur, lui demanda-t-il, n'en avez-vous pas vous-même oui parler ?

— S'il y a quelque motif particulier, je ne le connais pas du tout, répondit le conseiller.

— J'ai entendu dire, reprit le licencié, que le seigneur Lo avait un ennemi personnel ; que cet homme vient d'obtenir une grande charge de magistrature, et que sachant la mort du seigneur Lo, il avait eu l'intention de se venger sur sa famille. Ainsi la dame Lo n'a pris le prétexte d'un pèlerinage que pour se dérober, en s'éloignant, aux persécutions qui la menaçaient.

— Et ne sait-on pas où elle est allée ? demanda Sse Yeoupe.

— Comme ses parents sont des magistrats du Kiangnan, répondit le licencié, elle sera sans doute retournée dans sa famille, qui habite cette province.

Sse Yeoupe demeura tout interdit à cette nouvelle : il avait perdu l'esprit et le sentiment. Il se vit pourtant obligé de surmonter son trouble et de répondre aux santés qui lui étaient proposées. On but ainsi pendant la moitié de la journée, et Sse Yeoupe, quand tout son monde fut arrivé, prit congé de MM. Li et Tsian et se leva pour les quitter.

On se rappelle le souffle séduisant du zéphyre printanier ;  
Tout-à-coup le disque de la lune est caché par des roseaux.  
Les souvenirs du passé, les craintes de l'avenir,  
Sont autant de démons qui pèsent sur notre cœur,

Après s'être séparé de ses deux convives, Sse Yeoupe ordonna à ses gens de prendre le chemin du Honan. Tout le long de la route, il se livrait à ses réflexions : « Voilà dans ma manche, disait-il en lui-même, les bracelets d'or et les perles que m'a donnés le jeune Lo ; mais où est

## Les deux cousines

maintenant sa personne ? Puisque cette dame et sa fille ont voulu se dérober à des persécutions, elles ne sont pas près de revenir. Il y a bien des familles de magistrats dans le Kiangnan. Où puis-je aller prendre des informations ? Il m'avait bien dit qu'à mon retour il était incertain si nous pourrions nous revoir. Ce langage n'était pas dépourvu de fondement. Mais puisqu'il existait un obstacle à notre réunion, comment n'a-t-il pas préféré de nous priver du plaisir de nous voir la première fois ? Quel malheur de s'être vus, de s'être liés si étroitement ; de s'être arrachés si précipitamment l'un à l'autre, et de n'avoir gardé, de cette rencontre, qu'un sujet d'affliction et de regrets !

De nouvelles réflexions se présentèrent ensuite à son esprit : « Il m'a assuré, disait-il, qu'après la conclusion de mon mariage avec mademoiselle Pe, l'affaire que nous traitons ensemble se terminerait d'elle-même. Ce jeune Lo m'a paru être une personne de sens et d'esprit. Ce langage avait peut-être aussi un sens caché, que je ne puis pénétrer encore. Le mieux est de me fier à ses promesses, et d'aller presser mon mariage avec mademoiselle Pe. »

On se réjouit de se voir ;

Ou est triste d'être séparé.

On sait le temps qu'a duré la joie,

Le temps que durera la tristesse, voilà l'objet de l'inquiétude.

Laissons Sse Yeoupe continuer sa route en se livrant à ses réflexions, et parlons de Pe, qui, depuis sa maladie, n'était point sorti de chez lui, ne recevait pas de visites, et passait tout le temps de sa retraite à composer des vers avec sa fille. Quand l'examen des provinces du midi avait été terminé, il avait parcouru la liste sans y voir le nom de Sse Yeoupe ; il l'avait ensuite retrouvé le second sur la liste de Chunthian <sup>1</sup> ; mais la qualité de candidat de Honan, qu'il remarqua au-dessous de ce nom, lui laissa beaucoup d'incertitude : « Ne serait-ce pas, dit-il en lui-même, que

---

<sup>1</sup> On a déjà vu que ce nom désignait le département où est Peking.

## Les deux cousines

Sse Yeoupe, après avoir perdu son premier grade, se serait fait inscrire parmi les candidats du nord ? » Mais faisant une seconde réflexion : « Il pourrait en être ainsi de l'inscription, dit-il, mais le nom du lieu de sa naissance ne pouvait se changer. Il faut que ce soit quelqu'un qui porte les mêmes noms. » Et il cessa de s'en occuper.

L'année suivante, à l'époque du printemps, de nouvelles pensées vinrent s'offrir à lui : « Voilà bien des années, se dit-il à lui-même, que je suis arrêté par le choix d'un gendre. Le seul qui me convînt était ce Sse Yeoupe, mais l'empreinte de ses pas a disparu sur la surface des flots. Je ne sais plus où je pourrais l'aller chercher. Ma fille a maintenant dix-huit ans, c'est le moment de l'établir ; je n'ai pas un instant à perdre. J'ai ouï dire que Woulin, sur le lac d'occident, était le rendez-vous ordinaire de tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les poètes célèbres et les beaux esprits de l'empire. Je veux profiter des beaux jours du printemps pour aller moi-même y faire un petit voyage. Cette course sera une récréation pour ma vieillesse, et d'une manière ou d'une autre, je ferai choix d'un gendre de mérite, pour achever enfin l'établissement de ma fille Houngiu. Je suis seulement fâché de la laisser ainsi seule à la maison. »

Cet embarras le retenait depuis quelques jours, quand tout-à-coup on vint annoncer que madame Lo, de la province de Chantoung, avec sa fille et son jeune fils, suivie de toute sa maison, venait d'arriver, et attendait en dehors. « Comment cela ? » s'écria Pe dans le plus grand étonnement : et sur-le-champ il ordonna qu'on fit entrer dans la cour intérieure la chaise de madame Lo et celle de sa fille, et qu'on reçut les domestiques et les gens de sa suite dans les appartements du devant.

Cette dame Lo était la propre sœur du seigneur Pe. Les chaises ayant été introduites immédiatement dans la cour intérieure, Pe et sa fille Houngiu vinrent recevoir madame Lo. Le seigneur Pe et la dame Lo commencèrent les premiers à se faire la salutation qui convient entre un frère aîné et une sœur cadette. Ensuite mademoiselle Lo et le jeune garçon rendirent à Pe les devoirs qui appartiennent à un oncle maternel.

## Les deux cousines

— Mon neveu et ma nièce, leur dit Pe, il y a bien des années que je ne vous ai vus : vous voilà bien grandis tous les deux.

Ces compliments terminés, mademoiselle Pe s'acquitta à son tour de ce qu'elle devait à sa tante Lo ; ensuite les deux demoiselles et le jeune garçon se saluèrent réciproquement. Après toutes ces cérémonies on prit place sur des sièges, et Pe s'adressant à sa sœur :

— L'éloignement des lieux nous a depuis longtemps privés de nouvelles. Quelle circonstance vous a décidée à vous rendre ici avec toute votre maison ?

— Du temps que votre beau-frère servait dans la province de Kiangsi, répondit madame Lo, il y avait à Kinkou un sous-préfet qui exerçait sa charge avec beaucoup d'avarice et de dureté. Votre beau-frère le dénonça et obtint qu'il fût mis en jugement et destitué. Je ne sais comment il a trouvé moyen par la suite de rentrer dans une autre sous-préfecture, et même d'être choisi, maintenant, pour une charge d'inspecteur-général. En apprenant que votre beau-frère avait quitté ce monde, ses anciens ressentiments se sont réveillés dans son cœur ; et comme il vient encore tout nouvellement d'être nommé juge de la province de Chantoung, il n'aurait pas manqué d'y exercer sa vengeance. Une pauvre veuve comme moi, votre nièce qui est encore si jeune, comment aurions-nous pu lui tenir tête dans une province où nous n'avons pas d'amis ? Nous avons tenu conseil, ma fille et moi, et avant qu'il n'eût mis le pied sur les limites de la province, nous avons prétexté un pèlerinage sur les bords de la mer du midi ; et pour éviter ses persécutions, nous venons, mon frère, vous demander à passer quelque temps chez vous.

— Puisqu'il en est ainsi, vous avez parfaitement bien fait, dit Pe. C'est une puissance d'un moment, et il suffit de se dérober à des méchants de cette espèce ; vous êtes d'ailleurs arrivée très à-propos, ma sœur. Je voulais précisément aller faire une course à Woulin ; et j'étais seulement embarrassé de laisser votre nièce seule

## Les deux cousines

à la maison, sans avoir personne pour veiller sur elle. Maintenant que vous voilà arrivée, ma sœur, vous pourrez lui donner des leçons, et de son côté ma nièce lui tiendra compagnie. Je vais, en faisant ce voyage, avoir l'esprit en repos.

— Puisque me voici chez vous et que je puis faire société avec ma nièce, il n'y a pas d'obstacle à votre départ, mon frère, dit madame Lo ; mais notre voyage n'a pas eu seulement pour objet de fuir un persécuteur, il y a encore une chose dont je veux vous donner l'embarras.

— Quelle autre chose ? demanda Pe.

— Depuis que votre beau-frère a quitté ce monde, notre maison est tombée dans le délaissement. Votre nièce a maintenant dix-sept ans, et elle n'est pas encore fiancée. Ce n'est pas que bien des gens ne l'aient demandée ; mais veuve comme je le suis, je n'avais pas de facilités pour voir du monde, et j'éprouvais quelque peine à fixer mes résolutions. Je suis donc venue avec elle pour vous prier, comme son oncle, de lui choisir un bon parti et de terminer l'affaire qui intéresse sa vie entière.

A ce discours, Pe fit un soupir :

— C'est une chose bien difficile que le choix d'un gendre ! s'écria-t-il. Que de peines j'ai eues pour le mariage de Houngiu ! et jusqu'ici pourtant, je n'ai pu trouver la personne qu'il me fallait. Pour une femme comme vous êtes, ce choix était bien autrement embarrassant encore. Puisque vous placez votre confiance en moi, je mettrai mes soins à y répondre. Mais je vois que ma nièce a une très jolie figure, beaucoup de graces et d'élégance dans le maintien. Sans doute elle excelle dans tous les ouvrages de femme.

— Elle s'entend assez bien à tout ce qui tient à la broderie, à la tapisserie et aux autres travaux de l'aiguille et des doigts. Mais ce n'est pas là ce qui est de son goût. Elle n'aime réellement que la

## Les deux cousines

littérature. Tous les jours à la maison, quand elle n'écrivait pas, elle composait des vers. Jamais, depuis son enfance jusqu'à présent, les livres ne sont sortis de ses mains. De son vivant, son père disait qu'elle avait de l'esprit, et il se plaisait à la faire composer. Je ne sais trop si ce qu'elle écrit est bon ou mauvais ; mais, mon frère, quand vous aurez quelques instants, vous pourrez l'examiner.

Pe apprit ce détail avec autant de surprise que de satisfaction :

— Ah ! elle aime la littérature ! dit-il. En ce cas, elle sera bien dans la compagnie de Houngiu.

En tenant ce langage, Pe n'en pensait pas moins qu'elle pouvait avoir quelque connaissance des lettres, sans y être extrêmement versée.

Après cette conversation, Pe donna ses ordres pour que les domestiques préparassent, dans la cour intérieure, trois grands pavillons destinés à madame Lo, à sa fille et à son fils. On y fit porter tout leur bagage, et les gens de leur suite furent logés dans plusieurs pièces sur le devant de la maison. On s'occupa ensuite des apprêts d'un repas pour célébrer la réunion de la famille.

Peu de temps après, le festin fut servi : il y avait deux tables. A l'une, dressée du côté gauche, la dame Lo s'assit avec sa fille et son fils qui furent placés en travers ; à l'autre, dressée du côté droit, Pe s'assit avec sa fille, également placée transversalement. Le frère et la sœur, tout en buvant, s'entretenaient de leurs affaires de famille. Au bout d'un certain temps, madame Lo s'adressant à mademoiselle Pe :

— Ma nièce, vous avez, je crois, dix-sept ans cette année ? lui demanda-t-elle.

— J'en ai dix-huit, répondit mademoiselle Pe.

— Vous avez donc un an de plus que Mengli ? reprit madame Lo. Vous êtes réellement une demoiselle.

— J'ai eu toute ma vie du goût pour le vin et la poésie, dit Pe ; et privé de l'avantage d'avoir un fils, tout mon plaisir a été de faire

## Les deux cousines

venir chaque soir votre nièce, pour l'obliger à composer avec moi. C'était mon divertissement favori à la fin de la journée. Je suis fort agréablement surpris d'apprendre que ma nièce a aussi du goût pour la littérature.

Alors s'adressant à mademoiselle Mengli :

— Si vous avez quelque chose, lui dit-il, soit en vers, soit en prose, voulez-vous me procurer le plaisir de vous en entendre réciter un morceau ?

— J'ai quelques pièces que j'ai composées autrefois, répondit Mengli, mais ce sont des vers qui se rapportent à des circonstances passées, ils ne valent pas la peine d'être récités. Si vous voulez m'accorder vos instructions, mon oncle, indiquez-moi, je vous prie, quelque sujet. Votre nièce Mengli vous soumettra ses faibles essais, afin que vous et mademoiselle vous lui enseigniez à les rectifier.

Cette proposition fit plaisir à Pe :

— Cela vaudra beaucoup mieux ainsi, dit-il, mais il ne faut pas que vous composiez seule. Je veux que Houngiu vous tienne compagnie.

— Si mademoiselle me fait la grace de composer avec moi, dit mademoiselle Lo, j'aurai devant les yeux le modèle sur lequel je devrai me régler, et je m'efforcerai d'en profiter.

Pe conservait encore intérieurement quelques doutes sur l'habileté de mademoiselle Lo : il songea donc en lui-même que s'il leur donnait un même sujet à traiter à toutes deux, la différence des talents serait trop marquée, et que le résultat de la comparaison deviendrait désobligeant. « Il vaut mieux, pensa-t-il, que chacune ait un sujet séparé. Alors, quelque inégalité qu'il y ait, elle ne sera pas trop sensible. »

— Un ami que j'ai rencontré ces jours derniers à Kinling, continua-t-il, m'a remis deux sujets qui peuvent servir : l'un est *les soupirs de*



## Les deux cousines

*la vieille fille, l'autre, la chanson du battement de mains*<sup>1</sup>. Il m'a dit qu'il n'était aucun des poètes les plus renommés de Kinling qui ne les eût traités. Que ne les prendriez-vous, mesdemoiselles, pour composer chacune un morceau ?

— Volontiers, dit mademoiselle Lo, mais, mon oncle, je vous prierai de nous les distribuer.

— Cela n'est pas difficile, reprit Pe.

Et aussitôt ayant demandé à Yansou des pinceaux, l'écritoire et deux feuilles de papier à fleurs, il écrivit sur une des deux : *les soupirs de la vieille fille* ; sur l'autre, *chanson du battement de mains*, marquant au-dessous que les pièces devaient avoir quatre strophes, et la chanson être formée de vers réguliers. Quand il eut fini d'écrire, il tourna en dedans le côté où le sujet était indiqué, de manière à ce qu'on ne pût le voir en dehors, et les ayant remués un moment, il posa les deux feuilles de papier sur la table, en disant :

— Mesdemoiselles, prenez chacune au hasard une de ces feuilles.

Les deux jeunes filles se levèrent avec empressement, prirent une feuille chacune, et la développèrent pour voir ce qui leur était échu. Il se trouva que mademoiselle Pe avait en partage *les soupirs de la vieille fille*, et mademoiselle Lo, *la chanson du battement de mains*.

Comme Pe s'amuseait très habituellement à composer des vers avec mademoiselle Pe, les femmes qui la suivaient étaient toutes accoutumées à ces façons d'agir. En voyant les deux jeunes filles se partager les sujets de composition, elles apportèrent devant elles des pinceaux et deux écritoires. Toutes deux alors, jalouses de faire briller leur talent, s'étudièrent, l'une à peindre la blancheur de la neige, l'autre à réchauffer son style de toute l'ardeur du printemps. On eût vu l'encre, sous la forme de fleurs, tomber

---

<sup>1</sup> Littéralement, le *coup de poing* : voilà sans doute un étrange sujet de romance à composer pour une demoiselle ; mais le coup de poing dont il est question est celui qu'on donne sur une table quand on éprouve un mouvement de surprise et de satisfaction. Nous avons un recueil de logogryphes chinois qui porte ce titre, parce qu'en devinant le mot d'une énigme, on se laisse souvent entraîner à frapper sur la table en disant : *Je l'ai trouvé* !

## Les deux cousines

pêle-mêle sur les deux feuilles disposées pour la recevoir, et le pinceau voltiger en long et en large. Dans l'espace d'un instant l'une et l'autre eurent terminé les quatre strophes.

La rapidité le leur pinceau devance le vent.  
Les vers qu'elles achèvent feraient rougir les génies.  
Ce talent, qui pourrait immortaliser des poètes,  
Se trouve, un matin, appartenir à deux belles.

Les deux jeunes filles achevèrent leurs vers sans que ni l'une ni l'autre fût en avance ou demeurât, en arrière, et toutes deux les présentèrent à Pe dans le même moment. Celui-ci avait été un peu surpris, en voyant que mademoiselle Lo écrivait sans être arrêtée par aucun obstacle, et qu'elle avait fini tout aussitôt que mademoiselle Pe. Il ouvrit donc d'abord le papier qu'elle lui avait remis, et il y lut ce qui suit.

### Le battement de mains, chanson.

Au milieu d'une pluie de fleurs, la jalousie reste baissée,  
Et le dépit d'une belle se trahit au mouvement de ses sourcils.  
Le chardonneret et le papillon tardent à faire briller leurs riches couleurs ;  
Et, dans un si beau jour, l'aiguille d'or reste encore oisive.  
La succession de ces teintes purpurines amuse un cœur simple  
Il se plaît à contempler ces tapis de verdure que la saison renouvelle.  
L'amant jouit du privilège de commencer en badinant la partie d'échecs,  
Et la belle au peigne d'or en témoigne son impatience en *frappant la table avec sa main*.

Mais l'impatience et les mouvements qu'elle inspire altèrent la paix de l'âme,  
J'aime mieux par des gestes plus doux laisser connaître mes sentiments,  
Ce sera l'ombre d'un nuage, passant sur un tissu d'une teinte uniforme,  
Ou les traces que le bambou du printemps laisse à la surface du jaspe.  
Les débats, les attaques mutuelles dureront éternellement ;  
Mais je ne redoute pas les attaques les plus violentes.  
Puissé-je finir mes jours dans le bonheur que j'éprouve !  
La fleur du poirier, dans cet asile, prendra congé de l'arbre qui l'a protégée.

Pe acheva de lire ces vers avec la plus grande attention ; et quand il vit que tous les termes en étaient délicats, élégants et bien choisis, il éprouva dans le fond du cœur autant d'étonnement que de satisfaction. S'adressant donc à madame Lo :

## Les deux cousines

— J’imaginai, dit-il, qu’une jeune beauté pouvait racheter par ses connaissances les frivolités de la toilette <sup>1</sup>, mais je ne savais pas ma nièce douée d’un si beau talent. Il est impossible de traiter plus ingénieusement un sujet difficile.

Et en même temps, il présenta ces vers à mademoiselle Pe :

— Vois, mon enfant, lui dit-il, la grace et l’élégance de cette composition. C’est un son harmonieux qui s’échappe d’une boîte de parfums. Tu as trouvé aujourd’hui une adversaire digne de toi.

A la vue de ces vers, mademoiselle Pe exprima son admiration par des éloges non interrompus. Mademoiselle Lo ne les reçut pas sans s’excuser avec modestie :

— C’est l’œuvre médiocre et vulgaire d’une pauvre orpheline, élevée dans le fond de l’appartement des femmes. Je crains bien de m’être perdue dans la région des fantômes ; mais j’espère, mon oncle, que vous et ma sœur vous voudrez bien me redresser.

Lorsqu’elle eut fini de parler, Pe prit les vers de mademoiselle Pe, et ayant ouvert le papier, il y trouva ce qui suit :

### Les soupirs de la vieille fille.

Le printemps vient orner nos chemins de fleurs aux teintes purpurines,  
Et le plaisir de les contempler y attire en foule les jeunes filles.  
Chaque année voit les fleurs éclore et se flétrir.  
Mais il est une fille qui se tait en regardant les fleurs ;  
Son silence vient d’une réflexion que les fleurs lui ont suggérée.  
La réflexion qui trouble son cœur reste ignorée de tous :  
Elle se rappelle que la fauvette est envieuse de la nouvelle lune.  
Déjà les cheveux de ses tempes rivalisent avec l’éclat des fleurs,  
Jadis elle se plaignait des rigueurs prématurées du vent d’automne ;  
Mais maintenant ce n’est plus cette taille légère.  
Hélas, ce jupon d’un rouge aussi vif que la grenade  
N’égale plus la fraîcheur de la fleur du pêcher.  
Les mois et les années se passent à gémir dans le délaissement :

---

<sup>1</sup> Mot à mot : *lavait la honte de la pommade et du fard.*

## Les deux cousines

Que de fois elle revient à son miroir chercher l'image qu'elle y voyait autrefois !

Les jeunes femmes du voisinage évitent son entretien :

Seule, livrée à elle-même, elle nous offre le plus digne sujet de pitié.

A la lecture de ces vers, Pe s'écria :

— Vague ingénieux et spirituelle retenue ! rien n'est exprimé et tout s'entend à merveille. C'est absolument la manière du bon temps de la dynastie des Thang <sup>1</sup>. Ma nièce et toi, vous méritez les mêmes éloges, et l'on ne peut dire *quelle est la main qui a frappé le cerf à mort*.

Il ordonna à Yansou de remettre les vers à mademoiselle Lo : celle-ci, les ayant considérés avec attention, se mit à exprimer son admiration :

— Ah ! ma sœur, dit-elle, la belle composition ! Et le fond et la forme en sont excellents. C'est véritablement un feu sans fumée. Près d'une pareille pièce, la mienne semble un papier frappé à coup de hache et de rabot.

« Avec un tel talent, continua-t-elle en elle-même, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle ait inspiré une passion si vive au jeune Sse. »

Ces deux pièces de vers inspirèrent aux deux jeunes filles une estime et une affection qui rendirent plus vif encore l'attachement qu'elles se devaient comme parentes.

Quand le talent se trouve joint au talent,  
L'amitié ne tarde pas à naître.  
Tout profond que soit l'attachement des parents,  
Ce n'est au fond que de la parenté.

On verra dans le chapitre suivant quelle fut la conduite des deux cousines.

@

---

<sup>1</sup> Toufou et Litaïpe, les deux plus célèbres poètes de la Chine, ont vécu sous cette dynastie.

### CHAPITRE XVI

#### Confidences des deux aimables cousines

@

Qu'on ne dise pas que les deux jeunes filles ne sauraient habiter ensemble :  
En mille ans peut-être, on n'en trouvera pas dont les esprits s'accordent aussi  
bien.

On n'a pas oublié que Ying et Hoang vécurent et moururent ensemble :  
Et Man et Sou ne dénouèrent jamais les liens de la parenté.

Qu'importe que le sentiment ait eu de faibles commencements ?

Une fois né, l'amour ne saurait plus s'évanouir.

A quoi sert le vorace acharnement des buses se disputant leur proie ?

Le vulgaire seul ignore toujours les douceurs de l'union des sarcelles.

Depuis que Pe avait reconnu par lui-même les talents poétiques de mademoiselle Lo, il en avait conservé dans son cœur une vive satisfaction : « J'ai fait en tous lieux des recherches infructueuses pour trouver un homme doué d'un vrai mérite, se disait-il, et voilà qu'au sein même de ma famille il se présente une fille qui en est pourvue au point d'être la digne émule de Houngiu. Mais s'il était déjà difficile de trouver un seul gendre, que de peine n'aurai-je pas maintenant à en découvrir deux ! profitons de la douce saison du printemps : allons faire un tour à Woulin, ce rendez-vous de tous les gens de lettres. Qui sait si ce n'est pas dans ce lieu que je trouverai les moyens de conclure notre mariage ?

Après avoir fait part de ses intentions en détail à madame Lo, ainsi qu'à mesdemoiselles Houngiu et Mengli, il donna ses ordres à ses gens, fit préparer une barque, un char et des bagages, et prit lui-même ses arrangements pour se mettre en route. Mademoiselle Houngiu ne put s'empêcher de renouveler encore ses représentations :

— Ma tante est ici pour veiller sur la maison, dit-elle ; mais, mon père, vous n'avez personne pour vous accompagner hors d'ici. Revenez bientôt, je vous en prie.

## Les deux cousines

Pe lui promit de se conformer à ses désirs, et peu de jours après il partit pour Woulin, suivi de quelques domestiques.

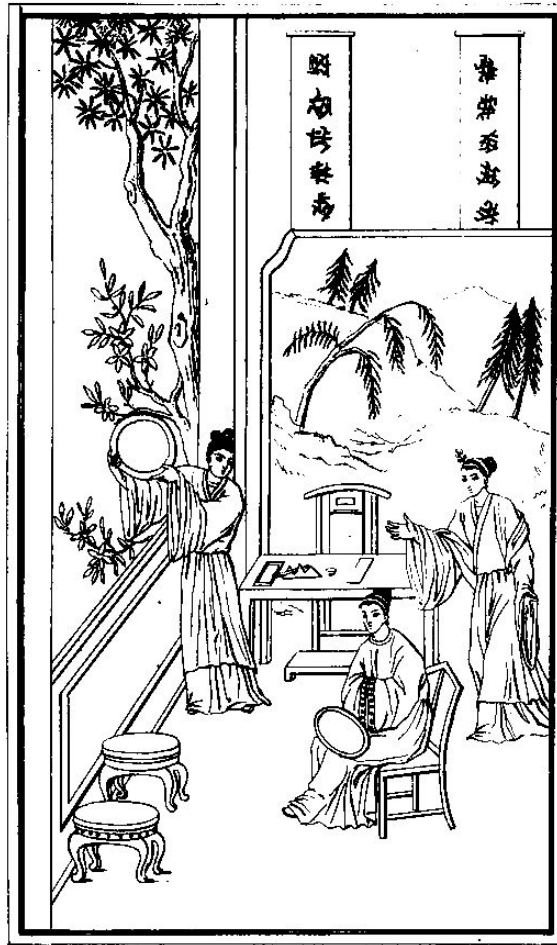
Depuis que mademoiselle Pe avait reconnu dans sa cousine, avec une figure pareille aux fleurs, un talent et des sentiments purs comme la neige, elle avait conçu pour cette jeune fille la plus tendre affection. De son côté, mademoiselle Lo, qui reconnaissait à mademoiselle Pe un génie poétique extrêmement distingué, avec un caractère et un extérieur au-dessus de ce que l'on voit dans le monde, ressentait pour elle une estime profonde. Chaque jour, c'était à qui rechercherait l'autre pour s'exciter mutuellement à célébrer les singularités de la nature, et à soumettre leurs inspirations au joug de la mesure et de la rime. Dans les bosquets fleuris, pendant un jour serein, à la clarté des lanternes, durant les douces soirées, compagnes aussi assidues que l'ombre et le corps, elles ne pouvaient se séparer. Toujours, dans leurs entretiens, le plus heureux accord naissait de leurs paroles, et la plus parfaite union se manifestait naturellement dans leur façon de penser.

Un jour, au commencement de la saison nouvelle, mademoiselle Pe, vêtue d'une simple robe dont la teinte était assortie aux couleurs du printemps, fit prendre à Yansou un grand miroir, et en tenant elle-même un second à la main, elle vint se placer au bas du treillis, dirigeant les images de l'un des deux miroirs sur l'autre, de manière à pouvoir observer ceux qui entraient. Sur ces entrefaites, mademoiselle Lo s'approcha tout doucement d'elle, et la regardant en souriant :

— Ah ! ma sœur, lui dit-elle, vous voulez vous emparer à vous toute seule des sujets de vers qui s'offrent dans l'appartement intérieur ! mais ce spectacle-ci serait lui-même un assez beau sujet.

— Ma chère sœur, reprit mademoiselle Pe, si vous ne voulez pas souffrir que je m'empare de tous les sujets, et que vous trouviez celui-ci de votre goût, donnez-nous, s'il vous plaît, une pièce de vers, et nous partagerons le divertissement par moitié.

## Les deux cousines



Les deux miroirs

— Vraiment, dit mademoiselle Lo, j'aimerais à le partager avec vous ; mais je craindrais, en détournant mes yeux de la belle personne qui les attire, de porter mes regards sur des objets moins dignes de m'inspirer. Que dois-je faire ?

— S'il dépendait de moi de fixer les rangs, vous auriez bientôt fait de moi un docteur, dit mademoiselle Pe : que je revienne seulement au monde avec de la barbe au menton, et je puis être sans inquiétude.

Mademoiselle Lo se mit à rire, et cherchant bien vite un morceau de papier et des pinceaux, elle ne tarda pas à remettre à mademoiselle Pe la pièce qu'elle venait de composer. C'était le morceau suivant en vers de cinq syllabes :

## Les deux cousines

### Sur une belle

Se servant d'un miroir pour observer ce qui se passe au dessous de sa jalousie.  
Sa toilette achevée, ce n'est pas sa figure qu'elle se plaît à contempler.  
Fixée devant son miroir, c'est ce qui est au-dessous de sa jalousie qu'elle examine.  
L'image renvoyée vient s'offrir à ses regards,  
Et son œil furtif saisit les rayons de lumière qui le frappent.  
C'est la fleur de poirier se tournant au printemps vers le disque de la lune.  
C'est le branchage du saule, dans une belle soirée, s'inclinant vers la surface de  
l'étang.  
Déjà elle avait assez de charmes pour séduire tous les hommes :  
Quel besoin d'y joindre l'air piquant de ces sourcils contractés ?

Mademoiselle Pe fut enchantée de ces vers.

— Que de grace et d'aménité ! s'écria-t-elle. Ces vers sont dignes des poètes les plus célèbres. Ah ! ma sœur, si vous étiez un garçon, je voudrais toute ma vie vous avoir près de moi et ne vous quitter non plus que ma coiffure <sup>1</sup>.

A ces mots, mademoiselle Lo fronçant le sourcil demeura quelque temps sans parler :

— Et, dit-elle ensuite, parce que je ne suis pas un garçon, est-ce que vous voulez m'éloigner de vous, ma sœur ? Voilà une parole qui annonce de votre part une affection bien peu profonde !

— Ma sœur, vous prenez mal ce que je dis, reprit en riant mademoiselle Pe ; car j'ai l'affection la plus vive pour vous, pour votre personne et pour vos talents. Je voudrais passer avec vous ma vie tout entière ; mais je crains que cela ne soit pas possible, et l'expression de regret que j'ai employée n'a pas d'autre origine que ce sentiment même. En quoi mon affection peut-elle vous paraître peu profonde ?

— Il ne dépend que de nous de passer toute notre vie ensemble, dit mademoiselle Lo. C'est notre désir seul qui en décidera. Si nous le

---

<sup>1</sup> Il y a dans le texte, *comme mon bonnet et mon peigne*.



## Les deux cousines

voulons toutes deux, qui pourra nous en empêcher ? Qui vous fait juger la chose impossible ?

— Ce qui me la fait juger impossible, répliqua mademoiselle Pe, c'est, ma sœur, la crainte que vous n'en ayez pas véritablement le désir. Si vous l'avez, quelle nécessité que vous soyez un garçon ? Pour moi, si je ne le désirais pas, je n'aurais pas formé le vœu que vous en fussiez un.

Cette réponse rendit à mademoiselle Lo toute sa bonne humeur :

— Je n'ai point à me reprocher d'avoir pour vous une affection légère dit-elle, et il est vraiment ridicule à moi d'avoir conçu des doutes sur la solidité de la vôtre. Mais il reste encore quelque chose à dire. Quoiqu'il n'y ait entre nous deux aucun motif qui nous empêche de vivre ensemble, il existe une condition pour que nous ne soyons pas séparées. Or, cette condition, ma sœur, j'ignore si elle serait de votre goût.

— Nous apprenons, reprit mademoiselle Pe, qu'autrefois Ohoang et Niuying se consacrèrent toutes au seul Chun. J'aimerais beaucoup à les imiter ; serait-ce aussi votre envie, ma sœur ?

— Si ce n'était pas mon envie, je ne serais pas venue ici, répondit mademoiselle Lo, au comble de la joie.

— Je n'oserais faire aucune comparaison, ni pour le mérite, ni pour la figure, de nous avec Ying et Hoang, dit mademoiselle Pe. Pourtant, ces héroïnes si vantées dans l'antiquité, ornements de l'appartement des femmes, comparables au zéphir des forêts, ne rougissaient pas d'une pareille union. Mais je ne sais si, dans le monde d'à présent, il serait possible de trouver un époux favorisé du côté des talents, et digne de nous recevoir toutes deux.

Mademoiselle Lo demeura quelque temps rêveuse ;

## Les deux cousines

— Ma sœur, dit-elle ensuite, vous avez permis que nous n’eussions plus qu’un cœur. Il faut donc que nous parlions avec toute vérité ; à quoi bon nous cacher quelque chose ?

— Nous avons versé nos cœurs l’un dans l’autre, répartit mademoiselle Pe. Que pourrions-nous avoir encore à nous cacher ?

— Si vous ne me cachez rien, dit mademoiselle Lo, celui qui a touché votre cœur est-il, ma sœur, un homme sans mérite, pour qu’il soit nécessaire d’en chercher un autre dans le monde ?

Mademoiselle Pe se mit à rire :

— Quel conte me faites-vous là, ma sœur ? Sans dire que personne n’ait touché mon cœur, quand cela serait, d’où le sauriez-vous ?

Mademoiselle Lo fit un grand éclat de rire :

— On a bien raison de le dire, s’écria-t-elle, si l’on ne veut pas qu’une chose se sache, nul autre moyen que de ne la pas faire. Vraiment ! Toute la conduite, toutes les démarches d’un homme à talent et d’une belle attirent les yeux et les oreilles de tout le monde, et sont, durant un temps infini, le sujet de récits intéressants. Bien que je demeurasse fort loin d’ici, il y a longtemps que je sais tout cela.

Mademoiselle Pe n’ajouta pas foi à ce discours :

— Ce que vous savez, reprit-elle, que ne le dites-vous tout de suite ? Est-ce que vous auriez entendu quelque conte au sujet de l’aventure de Tchangfanjou avec les vers sur les saules printaniers ?

— Tout le monde connaît cette aventure, reprit en riant mademoiselle Lo. Je ne suis pas la seule qui l’ait apprise. Ce que je sais n’a pas de rapport à ce Tchang qui donnait sous son nom des vers sur les saules printaniers, mais à un seigneur Sse, le véritable auteur de ces vers, et, de plus, des *adieux à la grue* et du *salut à l’hirondelle*.

## Les deux cousines

A ce discours qui dévoilait les sentiments secrets de son cœur, mademoiselle Pe demeura confondue et tellement déconcertée, que, sans pouvoir proférer une seule parole, elle tourna seulement ses regards sur Yansou.

— Nous sommes sœurs et nous n'avons qu'un cœur, reprit mademoiselle Lo, pourquoi cette inquiétude, et ces soupçons ? D'où vient l'air que je vous vois ?

Après un moment de surprise et d'hésitation, mademoiselle Pe vit bien que ce langage devait avoir quelque fondement, et ne pouvant dissimuler plus longtemps :

— Vous êtes, ma sœur, une personne d'esprit, lui dit-elle ; mais l'affaire dont vous parlez n'est connue que de moi et de Yansou. Je n'ai rien osé en laisser percer, pas même dans mes songes. Comment donc avez-vous pu en avoir connaissance ? Ne serait-ce pas quelqu'une de mes femmes qui m'aurait épiée dans l'intérieur de mon appartement et qui serait allée secrètement vous mettre au fait ?

Mademoiselle Lo se mit à rire :

— Ma sœur, répondit-elle, les génies eux-mêmes n'ont pu pénétrer le secret de votre aventure. Qui voulez-vous qui en ait eu connaissance ? Je tiens ce récit du jeune M. Sse qui de sa propre bouche l'a fait passer dans mon oreille. Nul autre n'a pu le savoir, et vous ne devez former aucun soupçon à ce sujet.

— C'est une plaisanterie que vous me faites, répliqua mademoiselle Pe. Voilà près d'un an que le jeune M. Sse a quitté ces lieux. Mon père a fait prendre des informations dans je ne sais combien d'endroits : on n'a pu obtenir aucune nouvelle de lui, ni savoir de quel côté il a tourné ses pas dans ces derniers temps. Et quand il serait allé dans le Chantoung, comment, ma sœur, une jeune et belle

## Les deux cousines

personne, habitante de l'appartement intérieur, aurait-elle pu se trouver avec lui ?

— Vos doutes sont tout naturels, ma sœur, reprit mademoiselle Lo, et pourtant il est très vrai que j'ai vu M. Sse, et qu'en conversant avec lui nous avons parlé de vos affaires. Je n'ai nullement l'intention de vous abuser par des discours en l'air.

— Ce que vous me racontez là n'est ni naturel, ni vraisemblable. Comment voulez-vous que j'y ajoute foi ? demanda mademoiselle Pe.

— Il est tout simple que vous n'y ajoutiez pas foi aujourd'hui ; mais quelque jour, quand vous vous trouverez avec M. Sse, et que vous vous informerez près de lui de ce qui en est, vous verrez qu'il n'y a pas de mensonge dans ce que je vous dis.

— Le jeune Sse est comme un arbre abattu ou une mousse légère à la surface de l'eau. Après toutes les recherches qu'on a faites, il paraît qu'il ne songe plus à moi : et vous ne me parlez ainsi, ma sœur, que parce que vous savez bien que je n'aurai pas d'occasion de le revoir.

— Que dites-vous là, ma sœur ? reprit mademoiselle Lo ; c'est dans l'espoir de se marier avec vous que le jeune M. Sse va courant d'orient en occident, privé de tout ce qui fait le charme de la vie. Pouvez-vous parler de lui avec tant de légèreté, et n'est-ce pas bien mal reconnaître l'extrême fidélité de ce jeune homme ? L'automne dernier, il a su s'élever dans les concours du nord. Comment le comparez-vous à un arbre abattu ou à la mousse qui flotte à la surface de l'eau ?

Mademoiselle Pe fut un peu surprise de ce discours :

— C'est donc encore lui, dit-elle, qui a obtenu la seconde place au concours ? Pourquoi s'était-il fait inscrire comme un candidat du Honan ?

## Les deux cousines

— J'ai su, répondit mademoiselle Lo, que son oncle paternel, le juge provincial Sse, était natif du Honan. Il l'a maintenant adopté pour son fils, et c'est pour cette raison que celui-ci a pris la qualité de candidat du Honan.

— Puisqu'il avait obtenu le grade qu'il désirait, il aurait dû venir réclamer l'exécution de l'engagement que nous avons formé, dit mademoiselle Pe. Comment se fait-il qu'on n'en ait pas eu la moindre nouvelle ?

— C'est, à ce que j'imagine, qu'il ne veut revenir qu'après avoir obtenu le grade de docteur, répondit mademoiselle Lo. Il faut, ma sœur, que vous preniez un peu patience en l'attendant. Je suis persuadée qu'il n'est question que d'attendre un peu plus ou un peu moins.

— Je vois, ma chère sœur, que vous parlez avec beaucoup d'assurance, et il me paraît que vous devez avoir quelque raison de vous exprimer ainsi. Mais pourtant, comment une jeune fille telle que vous, qui ne sortait pas de l'appartement des femmes, a-t-elle pu se rencontrer avec lui ? Car si vous aviez interrogé quelqu'autre, vous n'auriez jamais pu en tirer des informations si précises. Si vous avez de l'amitié pour moi, ma sœur, que ne me racontez-vous la chose de point en point, pour délivrer mon esprit des doutes qui l'assiègent encore ?

— Au point où notre entretien en est venu, répartit mademoiselle Lo, je n'ai rien de mieux à faire que de vous raconter tout ce qui en est. Mais, ma sœur, ne tournez pas la chose en raillerie contre moi !

— Un commerce secret entretenu dans l'intérieur de l'appartement des femmes est quelque chose de plus grave que ceci, reprit mademoiselle Pe. Et puisque vous ne vous moquez pas de mon imprudence, quelle raillerie, ma sœur, pourrais-je me permettre contre vous ?

## Les deux cousines

— Eh bien ! puisque vous ne voulez pas rire à mes dépens, je vais vous raconter ce qui s'est passé : l'année dernière le jeune M. Sse voulut se rendre à la cour pour demander au docteur Gou d'être l'entremetteur de son mariage avec vous. Parvenu dans le Chantoung, il fut à l'improviste attaqué sur la grande route, et il perdit tout son bagage. Comme il était dans le plus grand embarras, et incertain du parti qu'il avait à prendre, le bonheur voulut qu'il fit la connaissance d'un certain conseiller Li, qui demeurait dans la maison contiguë à la nôtre, et qu'il lui racontât son aventure. Celui-ci, voyant dans le jeune Sse un bachelier nourri d'études, voulut lui faire composer quatre pièces de vers pour un paravent de soie qu'il destinait au juge de la province, et lui promit en retour les secours dont il avait besoin pour son voyage. Il l'invita donc à venir chez lui, et le retint à loger dans le fond de son jardin. Le pavillon où je me tenais touchait à cette partie du jardin, et j'eus par là l'occasion de voir à la dérobée le jeune Sse. Son air au-dessus du commun, l'habileté avec laquelle il avait composé ses vers, me le firent reconnaître pour un poète du plus grand mérite. Par un retour sur moi-même, je me voyais déjà privée de mon père ; ma mère veuve et sans appui ; mon frère trop jeune encore. Qui pouvait songer à s'occuper de mon mariage ? Et si je m'obstinais à garder les instructions ordinaires, ne finirais-je pas par en être la dupe ? Dans cette extrémité je crus devoir m'accommoder aux circonstances. Je pris des habits d'homme, et j'eus une entrevue avec lui derrière la porte du jardin.

Mademoiselle Pe demeura interdite à ce discours qui ne lui causa pas moins de surprise que de satisfaction :

— Ma sœur ! s'écria-t-elle, si jeune encore, je n'aurais imaginé que vous eussiez tant d'esprit, tant de résolution. On peut dire que vous êtes un héros parmi les belles !

## Les deux cousines

— Il n’y a là nulle marque d’un esprit extraordinaire, reprit mademoiselle Lo. Ce que vous dites tient au désir extrême que vous auriez, ma sœur, de me voir changée en garçon.

— Ne parlons plus de cela, dit mademoiselle Pe. Mais, ma sœur, dans une entrevue d’un moment, comment en êtes-vous venue à parler de notre aventure ? Il faut que ce jeune étudiant soit un grand babillard !

— Ce n’est pas un babillard, répondit mademoiselle Lo ; mais comme je lui avais fait des propositions de mariage, et qu’il s’était excusé d’y accéder à plusieurs reprises, je le pressai pour en savoir la cause, et lui, ne sachant comment faire, s’est vu contraint de m’avouer ses sentiments antérieurs. Il était persuadé que je ne pourrais jamais rien savoir d’une aventure qui s’était passée à plus de mille milles, et il n’imaginait guère qu’il me parlait de mon oncle et de ma sœur. Je crois que c’est par un coup du ciel que j’ai été informée de toutes ces circonstances.

— Et, ma chère sœur, de quoi êtes-vous convenus pour l’avenir ? demanda mademoiselle Pe.

— Quand j’ai vu qu’il avait un engagement secret auquel il ne manquerait ni à la vie ni à la mort, que ce n’était point une tête légère, et que, puisqu’il était incapable de vous être infidèle en ce moment, je ne risquais pas qu’il le devînt pour moi par la suite, je me suis mise à le presser plus vivement que jamais, et le voyant ébranlé, je lui ai promis un double mariage. C’est alors que j’ai pris le prétexte d’éviter une persécution, pour engager ma mère à se retirer ici. C’est avec cette pensée secrète que je suis venue, me proposant, ma sœur, d’arranger la chose avec vous. Je ne prévoyais pas alors à quel point vous partageriez mon désir pour cette union douce comme le concert des sarcelles, intime comme l’entrelacement du lierre, et j’ignorais que, mettant vos intérêts en commun avec les miens, vous feriez, sans qu’il fût besoin d’aucun arrangement, que

## Les deux cousines

tout s'accordât si bien avec les vœux du jeune M. Sse. Le ciel, on peut le dire, a bien secondé les souhaits des hommes, et nulle contrariété ne s'est opposée au projet que j'avais formé.

— Vous êtes réellement remplie d'esprit, ma chère sœur, reprit mademoiselle Pe. Toute la conduite du jeune Sse était obscure à mes yeux comme si elle eût été enveloppée de brouillard et de fumée ; et sans les éclaircissements que vous venez de me donner, il serait encore comme le cerf perdu au milieu de broussailles. Si vous êtes en outre capable d'enlever la fleur et de la fixer à l'arbre, si vous savez vous sacrifier pour une autre, les héroïnes des temps passés n'auront rien qui vous surpasse. Mais une fois que le jeune Sse vous eut quittée, comment avez-vous pu savoir qu'il s'était fait inscrire parmi les candidats du Honan ?

— Notre voisin le conseiller Li, répondit mademoiselle Lo, est un homme uniquement dévoué au crédit et à la faveur. Nous le vîmes, il y a quelque temps, préparer de beaux présents pour honorer le nouveau fils adoptif du juge de la province ; il a dit que ce fils était précisément le jeune homme qui avait composé des vers, et que comme il lui avait fait précédemment un accueil assez mince, il voulait redoubler de politesse envers lui. Qui pouvait être ce jeune homme si ce n'est le seigneur Sse ? Et comme le seigneur juge est du Honan, j'ai su par là que le jeune Sse était entré parmi les candidats de cette province. Par la suite, quand les listes du concours ont été publiées, le conseiller Li a de nouveau envoyé pour le complimenter, et c'est ainsi que j'ai été informée de son succès.

— D'après ce que vous dites là, il n'y a pas de doute que ce ne soit le jeune Sse, reprit mademoiselle Pe ; et puisqu'il ne m'a point oubliée, notre premier engagement subsiste. Maintenant que vous êtes venue à mon secours, ma chère sœur, nul chagrin n'entrera plus dans ma paisible retraite.



## Les deux cousines

— Dernièrement, répartit mademoiselle Lo, quand je me suis réfugiée ici, j'ai craint que le jeune Sse, s'il ne me voyait pas à son retour, ne me cherchât en tous lieux, et j'ai envoyé un domestique à la capitale, pour lui remettre une lettre. Je n'ai point encore la réponse : le temps de l'examen est déjà passé ; mais j'ignore si le jeune Sse y aura été heureux. Ma sœur, pourquoi n'envoyez-vous pas quelqu'un pour s'en informer ?

— Je l'avais oublié, dit mademoiselle Pe ; on a, ces jours passés, apporté les listes du concours général à mon père. Mais comme je n'y prenais pas d'intérêt, je ne les ai pas encore vues et je ne sais pas où on les aura mises.

Yansou, qui se tenait à côté d'elle, prit la parole :

— Je crois, dit-elle, qu'on les a laissées dans le pavillon des songes champêtres : je vais aller les chercher.

Un instant après, elle revint avec les listes qu'elle avait effectivement trouvées. Les deux cousines les déployèrent, et en y jetant les yeux, elles virent que le treizième nom était celui de Sse Yeoupe. Cette circonstance les combla de joie :

— On peut dire, s'écrièrent-elles, que le Ciel favorise les vœux des mortels !

De ce moment les deux cousines redoublèrent l'une pour l'autre d'estime et d'affection. Elles ne se quittaient pas un quart d'heure.

La douleur n'a qu'un temps, et l'abeille produit le miel.  
Le sentiment revêt cent formes diverses, et le ver file la soie.  
Si la belle n'eût de sa propre bouche éclairci ce mystère,  
Qui eût pu démêler tant de rumeurs contradictoires ?

Laissons les deux cousines se livrer à la joie dans l'intérieur de leur appartement, pour parler de Sse Yeoupe qui, du Chantoung, s'était rendu dans la province de Honan. Il y fit un sacrifice à ses ancêtres, et se remit immédiatement en route pour Kinling. Il ne tarda pas à y arriver, et sur-le-

## Les deux cousines

champ il voulut aller au village de Kinchi rendre visite à Pe. Tout en préparant les présents d'usage, il envoya devant lui porter les deux lettres du docteur Gou et de l'inspecteur-général Sse. Il espérait bien avoir quelques bonnes nouvelles, aussitôt que ces lettres auraient été remises. Mais, le jour suivant, le messenger qu'il en avait chargé revint lui dire qu'au moment où il s'était rendu chez le seigneur Pe, celui-ci n'y était pas : qu'il avait été faire un petit voyage de plaisir à Hangtcheou :

— J'ai remis les deux lettres au concierge, continua-t-il, et il m'a dit que son maître y répondrait aussitôt après son retour. Je lui ai annoncé que votre seigneurie voulait aller rendre visite à son maître. Il m'a répondu que son maître n'étant pas à la maison, il n'y avait personne pour vous recevoir, et qu'il ne faudrait pas que votre seigneurie se donnât la peine d'y venir ; que si vous vouliez faire une visite, il suffisait de laisser un billet qu'il placerait dans les registres de la porte.

Ce rapport causa la plus vive contrariété à Sse Yeoupe. Après être resté quelque temps sans parler : « Pauvre Sse Yeoupe ! s'écria-t-il en lui-même, tu es bien mal favorisé du sort. Tu vas dans le Chantoung chercher Lo Mengli : tu ne peux parvenir à le voir. Tu viens ici rendre visite au seigneur Pe : il n'est pas chez lui. Quel parti prendre ? »

« Le seigneur Pe, pensa-t-il ensuite, ne saurait manquer de revenir. Il vaut mieux l'attendre ici pendant quelques jours.

— Tu aurais dû, continua-t-il, t'informer du temps où le seigneur Pe doit revenir.

— Je l'ai demandé, répondit le messenger ; on m'a dit qu'il n'y avait pas longtemps que le seigneur Pe était parti ; que son but étant de faire un voyage d'amusement, il demeurerait peut-être un mois, peut-être deux ou trois ; qu'il n'était pas possible de fixer précisément l'époque de son retour.

## Les deux cousines

Sse Yeoupe fit là-dessus ses réflexions : « Quoique le seigneur Pe ne soit pas chez lui, j'ai bien envie, pensa-t-il, d'aller toujours demain lui faire ma première visite. Peut-être saisirai-je quelque heureuse occasion de voir un moment Yansou, et de m'informer des nouvelles de sa jeune maîtresse dans ces derniers temps. »

Puis, poursuivant ses pensées :

— Quand j'irais, se dit-il à lui-même, mon train, mes domestiques, les gens qui me suivent et qui m'accompagnent, tout cela s'opposera à ce que je puisse prendre des informations en particulier. Et quand je parviendrais au salon, Yansou n'aura pas le moyen de sortir. Il ne me servira de rien d'y être allé. Si je restais ici, le terme qui m'est fixé pour entrer en charge viendrait me presser. Puisque c'est un voyage d'amusement que le seigneur Pe est allé faire au lac occidental <sup>1</sup>, le mieux pour moi est d'aller l'y chercher.

Comme il était fixé sur ce projet, il vit arriver les employés de son tribunal qui venaient à sa rencontre. Sse Yeoupe se mit donc en route après avoir donné sa proclamation officielle, et comme il ne s'était pas fait annoncer sur la route, il parvint en sept ou huit jours à Hangtcheou. Il eut beaucoup d'occupation, tant pour rendre visite aux autorités que pour prendre possession de sa charge. Mais au bout de quelques jours, se trouvant un peu de loisir, il chargea quelqu'un d'aller sur le lac occidental, s'informer où était logée sa seigneurie le conseiller d'État Pe de Kinling. Celui à qui il avait donné cette commission mit une journée entière à s'en acquitter, et à son retour il dit à son maître qu'après avoir été dans tous les couvents du lac occidental, dans toutes les hôtelleries, dans toutes les fermes, et avoir pris des informations de tous les côtés, on lui avait répondu partout qu'il n'était venu aucun conseiller d'État du nom de Pe.

---

<sup>1</sup> Si-Hou, le lac occidental. Ce lac est situé sous les murailles de Hangtcheou, capitale de la province de Tchekiang, du côté de l'Ouest. Les bords de ce lac sont remarquables par la beauté des sites, et l'on y voit des îles plantées de toutes sortes d'arbres d'agrément : c'est comme un vaste jardin où l'on va faire des parties de plaisir, donner des concerts et des festins, et se livrer aux charmes du vin et de la poésie.

## Les deux cousines

— Voilà qui est bien extraordinaire ! s'écria Sse Yeoupe ; on a pourtant dit clairement chez lui qu'il était venu ici : comment se pourrait-il qu'il n'y fût pas ?

Et il envoya derechef des gens faire des recherches dans tous les quartiers de la ville.

Or, tout en allant faire une promenade aux bords du lac occidental, Pe avait songé que l'inspecteur-général Yang était gouverneur de la province ; et craignant qu'en apprenant son arrivée, celui-ci ne voulût reconnaître les politesses qu'il avait reçues dans la maison de Pe, et le prendre au passage à son tour, il jugea à propos de changer de nom, et ajoutant quelque chose à l'orthographe de son nom de Pe, il se fit appeler simplement le bourgeois Hoangfou <sup>1</sup>, de sorte que personne n'avait pu être informé de son séjour. Il loua ensuite, pour se loger, une petite maison tout à côté du pont de Siling, et chaque jour, ayant, comme un simple particulier, un habit de toile et des souliers de jonc, et faisant porter avec lui les quatre choses précieuses du cabinet d'un homme de lettres <sup>2</sup>, il s'en allait, soit dans une petite barque, soit en se promenant à pied, jouir de la vue du double pic et des six ponts. Toutes les fois qu'il rencontrait quelques jeunes gens de famille, il prenait, avec une attention scrupuleuse, des informations sur ce qui les concernait.

Il se trouva qu'un jour il était assis dans la galerie de la *source froide*, occupé à admirer une eau limpide qui coulait sur des rochers d'une blancheur éclatante ; il vit venir une compagnie de six ou sept jeunes gens coiffés de larges bonnets, revêtus d'habits de diverses couleurs, et suivis d'un bon nombre de domestiques, qui portaient des tapis de feutre et des

---

<sup>1</sup> Il faut voir les noms de *Pe* et de *Hoang*, écrits en chinois pour comprendre comment l'un peut venir de l'autre par une légère altération de l'orthographe. Une figure expliquerait cette transformation, si elle était du moindre intérêt pour la majorité des lecteurs. — Au reste le mot que je rends ici par celui de bourgeois désigne à la Chine les gens qui vivent de leurs rentes, qui ne sont point entrés dans les charges, qui n'ont point pris de degrés et qui n'exercent ni la profession de marchand ni celle d'artisan. Cette classe d'hommes ne paraît pas être fort nombreuse dans un pays où l'émulation est perpétuellement excitée par les concours, et où il ne faut qu'un peu de talent littéraire ou de savoir-faire pour devenir un personnage de distinction.

<sup>2</sup> L'encre, le papier, l'écritoire et les pinceaux.

## Les deux cousines

flacons de vin. Tous ensemble entrèrent dans la galerie pour y faire collation, et voyant Pe qui y était assis avant eux, et dont l'air distingué, malgré la simplicité de son habillement, aussi bien que les deux valets qui le suivaient, annonçaient qu'il n'était pas un homme du commun, ils lui firent tous une salutation, et s'assirent comme lui. Peu de temps après, les domestiques servirent la collation, et les jeunes gens y invitèrent Pe :

— Monseigneur, lui dirent-ils, si vous n'y avez pas de répugnance, veuillez prendre place avec nous.

A la vue de six ou sept jeunes gens, tous à la fleur de l'âge, Pe imagina qu'il pourrait bien, dans le nombre, se trouver quelqu'homme de mérite. Il ne se fit donc pas beaucoup prier, et se borna à leur dire :

— Messieurs, sans vous connaître, je vais vous être bien importun.

— Pourquoi donc ? reprirent les jeunes gens. Au milieu des eaux et des montagnes, ceux qui habitent entre les quatre mers sont tous amis.

— Allons, messieurs, je vous suis fort obligé, dit Pe et il alla s'asseoir avec eux.

Ils n'avaient pas bu plus d'une ou deux tasses, quand un des jeunes gens de la compagnie prenant la parole :

— A votre langage, seigneur, dit-il, je vois que vous ne devez pas être de notre ville de Hangtcheou. Dites-nous, je vous prie, le nom de votre pays, le vôtre, et ce qui vous amène ici.

— Je suis de Kinling, répondit Pe. Mon nom de famille est Hoangfou. C'est la beauté des sites de votre pays, de vos eaux et de vos montagnes qui m'a engagé à venir faire ici un petit voyage.

— Êtes-vous dans les écoles ou dans les charges ? demandèrent les jeunes gens.

## Les deux cousines

— Je ne suis, répliqua Pe, ni dans les écoles, ni dans les charges. J'ai dans mon village une couple d'arpents de terre que je m'occupe à faire valoir.

— Pour un cultivateur de village, dirent les jeunes gens, vous êtes un ami de la dissipation, notre vieux camarade, puisque vous venez ainsi goûter le plaisir de la promenade au milieu des eaux et des montagnes.

— Permettez-moi une demande, messieurs, dit Pe. Êtes-vous dans les écoles ou dans les charges ?

— Nous voici sept, répondit un de la compagnie, qui honorons le même Dieu tutélaire.

Puis montrant du doigt ses compagnons :

— Ces trois messieurs, ajouta-t-il, sont élèves du collège de Jinho ; ces deux-ci sont élèves du collège de Tsiantang, et moi je suis du collège du département, et j'ai obtenu récemment un grade à Nanyoung.

Montrant celui des jeunes gens qui avait fait les premières questions :

— Pour monsieur, continua-t-il, il est comme vous, notre vieux ami : il n'est ni dans les écoles, ni dans les charges.

— Monsieur a donc un grade élevé ? demanda Pe.

Le jeune homme se mit à rire :

— Vous devinez très bien, notre vieux ami, s'écria-t-il, vous avez trouvé la chose du premier coup. Le nom de famille de monsieur est Wang. Il est de la promotion de l'automne dernier. C'est, comme vous voyez, un grand personnage en herbe.

— Ah ! messieurs, reprit-il, puisqu'il en est ainsi, vous êtes autant de branches du fleuve de la littérature. J'ai manqué au respect que je vous dois.

Le licencié Wang prit alors part à la conversation :

## Les deux cousines

— Que parlez-vous de littérature ? dit-il. C'est un métier qui casse la tête et les os. Vous y auriez aisément réussi. Ce grade de licencié, on l'obtient sans peine en soutenant ses études d'un peu de forfanterie et de babil. Mais c'est, notre vieux frère, que vous trouvez plus doux de ne pas étudier, d'acheter de bons arpents de terre, d'amasser de l'argent et de faire bombance en chair et en poisson. C'est une bonne chose de n'être bon à rien !

Un autre de la bande reprit :

— Seigneur Wang, après votre succès, vous voilà comme un dieu sur terre. Ne tenez donc pas le langage d'un homme de plaisir. Il me semble que c'est nous autres bacheliers qui avons à souffrir. Quand le principal vient, il faut subir l'examen annuel. Au collège, il faut se présenter à l'examen de chaque mois. Des amis ne peuvent pourtant pas se dispenser de se voir et de faire société les uns avec les autres. Il y a de l'inconvénient à ne pas étudier, et il y en a à se livrer à l'étude.

— Mon cher, reprit un troisième, vous ne parlez que des inconvénients, et vous ne dites rien du plaisir qu'il y a à se promener dans la ville, à parler des affaires des autres, et à faire bonne chère.

Toute la compagnie se mit à rire à ces mots, et après qu'on eut fait collation pendant quelque temps, un des jeunes gens de la troupe prit la parole :

— C'est trop boire ! s'écria-t-il. Je ne veux plus rien prendre ; mais nous voici rassemblés aujourd'hui, et nous n'avons pas encore composé de vers. Il faut pourtant que quelqu'un propose un sujet ; tout le monde le traitera, et cela terminera notre réunion de la matinée.

— Qui peut supporter de faire des vers après la collation ? s'écria un des jeunes gens.

## Les deux cousines

— Quand nous ne devrions pas achever de composer, dit un autre, prenons toujours un sujet, et demain nous pourrions y donner le dernier poli avec nos camarades.

— Ne parlez donc pas ainsi comme des hommes à petites vues, dit le licencié Wang. Puisqu'il faut composer, composons, et que ceux qui ne finiront pas leurs vers soient punis de trois tasses.

— Voilà qui est propre à donner de la verve, reprirent les jeunes gens. Mais notre vieux frère Hoangfou que voici, comment va-t-il faire ?

— Comment pourriez-vous lui faire composer des vers, puisqu'il n'a pas étudié ? demanda le licencié Wang. Qu'il boive et cela suffit.

— C'est juste ! c'est juste ! reprirent les jeunes gens. Donnez-nous le sujet, s'il vous plaît.

— Ce sera *la promenade au lac occidental*. Quel besoin d'en chercher un autre ? répondit le licencié Wang.

— Le sujet est bon, mais il est un peu difficile, répartirent les jeunes gens. Toutefois n'en parlons plus !

Et l'on dit aux domestiques de prendre le papier, l'encre, les pinceaux et les écritaires qui avaient été apportés, et de les placer devant chacun des convives. Tous alors se mirent à composer : les uns gardaient le silence en cherchant leurs pensées ; les autres buvaient quelques tasses en allant à la quête des expressions. D'autres tenaient le pinceau levé, ou hochaient de la tête en marmottant péniblement quelques syllabes. Il y avait déjà longtemps qu'ils s'occupaient ainsi, sans qu'un seul eût encore fini sa pièce. Pe, qui les regardait, laissa involontairement échapper un éclat de rire.

— Ne riez pas, mon vieux frère, lui dit le licencié Wang. Vous qui n'avez pas étudié, vous ne sauriez concevoir la peine qu'on a pour faire des vers. Il y a un vieux proverbe qui dit : Pour faire un vers de cinq syllabes, il faut s'arracher plus d'un brin de barbe.



## Les deux cousines

— Sans avoir étudié, répondit Pe, je saurais bien composer une couple de vers.

— Si vous êtes en état de le faire, dirent les jeunes gens, pourquoi ne vous mettez-vous pas aussi à composer une pièce ?

— S'il faut que je compose, donnez-moi la rime, répondit Pe. Autrement, il y a tant de gens qui ont traité le sujet de la promenade au lac occidental : vous diriez que j'ai pillé quelque ancienne pièce.

En l'entendant parler avec tant d'assurance, le licencié Wang dit en lui-même : « Puisqu'il veut qu'on lui donne la rime, je vais lui en choisir une bien difficile. » Levant alors la tête, il aperçut à côté de la galerie un poirier du Japon en fleurs, et le montrant du doigt à Pe :

— Eh bien, lui dit-il, la rime sera le nom de ce poirier !

— Soit ! répondit Pe,

et sur-le-champ, il ordonna aux valets qui le suivaient de tirer de son coffre de cérémonie une ancienne écritoire de Touanhi, un pinceau de poil de lapin à manche de bambou rayé, un bâton d'excellente encre conservée depuis longtemps, et une feuille de papier à raies noires, et de les poser sur la natte. A la vue de ces pinceaux et de cette encre de la meilleure qualité, les jeunes gens commencèrent à être un peu déconcertés, et ils se dirent secrètement :

— Qui eût pu imaginer que ce vieux bonhomme avait ainsi des choses de choix ? Il faut que ce soit quelque richard !

— Si c'est un richard, ajoutaient-ils, bien certainement il ne pourra pas composer.

Au milieu de cette incertitude et de ces conjectures, ils virent Pe saisir le pinceau, et ce fut bientôt comme un nuage qui laisse échapper des torrents de pluie. En moins d'un quart d'heure, les quatre distiques étaient achevés. Dès que Pe eut fini, les jeunes gens s'empressèrent de prendre ce qu'il avait écrit pour le lire. Ils y trouvèrent ce qui suit :

## Les deux cousines

A la voix de l'épervier, l'hirondelle s'envole, pareille à un tissu de soie ;  
A dix milles le lac étend ses rives semblables à des tapis parfumés,  
Le soleil répand l'odeur des fleurs, et la poussière même est embaumée sous les  
pas des chevaux ;  
C'est un jeu de paume où le printemps nous retient par son doux sourire.  
Les montagnes percent les murs de la ville, et les ponts traversent les monastères,  
Les fleurs enveloppent les maisons, les saules recouvrent les cabanes :  
Si l'on demande de qui le zéphyre tient ce souffle enchanteur,  
C'est de la flûte de jaspe, c'est du haut-bois d'or qui ornent ce poirier.

**Par le vieux Hoangfou de Kinling.**

Aussitôt qu'ils eurent fini de lire, les jeunes gens frappés d'étonnement s'écrièrent :

— Les beaux vers ! les nobles expressions ! A cette habileté extraordinaire, on ne vous prendra pas pour un homme qui n'a pas étudié. Votre seigneurie n'aurait-elle pas, en passant, voulu se divertir à nos dépens ?

— Comment pourriez-vous l'imaginer ? dit Pe en riant. Quoique en état de composer quelques vers, je n'ai véritablement pas fait d'études. Les anciens avaient coutume de dire qu'il fallait pour la poésie un genre de talent particulier, et qui n'avait rien de commun avec les études classiques.

En ce moment le soleil commençait à s'abaisser du côté de l'occident, et l'on vit les domestiques de Pe le rejoindre en apportant une chaise comme celles dont on se sert pour voyager dans les montagnes. Pe se leva aussitôt, et s'approchant des jeunes gens pour prendre congé d'eux :

— Je devrais encore rester ici pour vous tenir compagnie, dit-il ; mais le jour tombe, je suis vieux et je n'ose demeurer plus longtemps.

En voyant ce brillant équipage, les jeunes gens se levèrent tous avec empressement, et voulurent le reconduire. Pe leur fit ses remerciements, monta dans sa chaise et partit escorté de ses porteurs et de ses valets, laissant les jeunes gens dans l'incertitude et les conjectures, mais bien convaincus qu'il n'était pas un homme ordinaire. Combien ils regrettaient

## Les deux cousines

les paroles indiscrètes qui leur étaient échappées, et l'accueil familial qu'ils lui avaient fait !

Comment deviner que cette lagune n'est autre que l'Océan lui-même ?

Champignons d'un matin, ne comptez pas sur une longue existence.

Qui donne à ces écoliers tant de présomption et d'impolitesse ?

C'est qu'ils ont, un seul instant, vu le ciel au travers d'un tuyau.

Un jour il arriva qu'un religieux du monastère de Tchaoking, nommé Hianyun, vint apporter à Pe du thé nouveau. Pe le retint pour prendre une collation sans apprêt qu'il fit servir à l'instant, et continuant la conversation :

— Le lac occidental a la plus grande renommée dans les provinces du sud-est de l'Empire ; c'est le rendez-vous des gens de lettres. Quels sont ceux des jeunes lettrés célèbres de notre temps qui s'y trouvent actuellement ? lui demanda-t-il.

— Beaucoup d'hommes en réputation vont et viennent sur les bords du lac occidental, répondit Hianyun. Mais il y a des réputations solides, et d'autres qui sont sans fondement. Ces jours derniers pourtant il est venu de Soungkiang deux jeunes gens, l'un du nom de Tchao et surnommé Tsianli, l'autre du nom de Tcheou, surnommé Chingwang. Ces deux-là sont du nombre des lettrés dont la renommée est bien fondée.

— Comment l'avez-vous pu savoir ? demanda Pe.

— Ils sont jeunes et de l'extérieur le plus agréable, répartit Hianyun, et les pièces qu'ils produisent sont reçues avec des éloges universels. Des amis qu'ils ont parmi les gens les plus distingués du pays viennent chaque jour leur rendre visite. La file ne discontinue pas. Les hommes d'un rang élevé, les premiers magistrats de l'Empire sont de leur connaissance. Les uns leur demandent de composer des morceaux de littérature ; les autres les engagent à venir chez eux. Ils sont tout le jour sur le lac, dans des barques, assistant à des

## Les deux cousines

collations, à des divertissements sans fin. Ils ont été ces jours derniers visiter sa grandeur le gouverneur Yang. Sa seigneurie les a reçus elle-même et leur a fait le plus honorable accueil. Elle les a retenus deux jours et aurait bien voulu les garder davantage. Hier, on est venu leur demander de choisir les pièces pour l'examen de la ville. Si ce n'étaient pas des gens d'un talent véritable et éminent, pourraient-ils en imposer à tant de monde ?

— Où logent ces deux messieurs ? demanda Pe.

— Dans l'aile orientale de notre monastère, répondit Hianyun.

— A quel bâtiment ? demanda encore Pe.

— Il n'y a pas besoin de s'en informer, dit Hianyun. Une fois devant le monastère, il n'y a qu'à nommer Tchao Tsianli et Tcheou Chingwang. Quel est celui qui ne les connaîtrait pas ?

— D'après tout cela, dit Pe, il faut que ce soient en effet deux hommes célèbres.

Il continua quelque temps la conversation, après quoi Hianyun prit congé de lui et sortit.

Pe très satisfait intérieurement : « Je savais bien, dit-il en lui-même, que je découvrirais quelqu'un sur les bords de ce lac occidental. Ceci ne surpasse pas du tout mon attente : j'irai dès demain les trouver, et s'ils ont un véritable talent, le double mariage de Houngiu et de Mengli sera bientôt conclu. »

Le lendemain donc, s'étant muni d'un chapeau de paille et d'un habit de campagne, qui lui donnaient tout l'extérieur d'un habitant des montagnes, il se munit de deux billets de visite où il inscrivit seulement le nom de Hoangfou de Kinling, et prenant avec lui un seul petit valet, il s'en vint rendre visite aux deux jeunes gens. Il voulut s'informer d'eux à la porte du monastère, mais au moment même il y eut quelqu'un qui lui dit :

## Les deux cousines

— Vous êtes sans doute des gens qui venez voir MM. Tchao et Tcheou : allez-vous en à l'aile orientale.

Pe entra dans le couvent et se dirigea vers l'aile qu'on lui avait indiquée. Bientôt il aperçut, à l'entrée d'une cellule, un grand nombre de domestiques et de gens en habits bleus, dont les uns tenaient des billets de visite et les autres apportaient des présents : on entraînait, on sortait, on courait avec beaucoup d'empressement et de fracas. Pe, qu'on avait mis au fait, s'approcha de la porte, et dit en passant à son valet de remettre ses billets de visite. Le portier les reçut en disant :

— Mes maîtres seront privés de l'avantage de vous recevoir : ils sont sortis, monsieur ; veuillez me laisser vos billets.

— Où sont allés vos maîtres ? demanda Pe.

— A la ville, chez Wangtchunyouan, répondit le concierge ; on les a engagés à assister à une discussion au sujet d'une inscription qu'on va ériger. Ils doivent rendre des visites sur le chemin et je crains qu'ils ne rentrent qu'après midi. Ils sont invités aujourd'hui chez le seigneur Tchang de Tsiantang, et à leur retour il faudra qu'ils aillent dîner.

— Puisqu'il en est ainsi, prenez la peine de garder mon billet, je reviendrai les voir, dit Pe.

Le concierge fit signe qu'il s'acquitterait de la commission, et s'adressant au petit valet :

— Où demeure votre maître ? lui demanda-t-il ; demain, ces messieurs voudront lui rendre sa visite.

— Il loge à la ferme de Tsaiya, sur le pont de Siling, répondit le petit domestique.

Après ces mots Pe sortit du couvent. Il vit encore beaucoup de gens qui y entraient pour visiter messieurs Tchao et Tcheou, et il ne put s'empêcher de rire intérieurement :

## Les deux cousines

— Que sont ces jeunes gens-ci, dit-il en lui-même, pour qu'on les exalte à ce point ?

Il s'en revint à son logement où il prit quelque repos. Sur le soir, comme le jour était prêt à tomber, il alla à pied se promener sur le pont pour jouir de la vue du lac. De là il aperçut un grand bateau préparé pour une partie de plaisir, dans lequel on entendait le bruit des flûtes et la voix des chanteurs, et qui se dirigeait vers le pont. Quelqu'un qui se trouvait à côté de lui dit :

— C'est le seigneur sous-préfet de Tsiantang qui a invité de la compagnie.

Au bout d'un moment, le bateau arriva au-dessous du pont ; Pe regarda avec plus d'attention et vit le sous-préfet au bas bout, et à l'endroit le plus honorable, deux tables où étaient assis deux jeunes gens qui parlaient haut et avec un ton d'assurance. Il les suivit des yeux pendant qu'ils s'éloignaient et ils lui parurent des hommes de bonne mine et faits pour le plaisir. Il ne put les observer longtemps, parce qu'ils étaient passés rapidement. Cette vue prévint Pe favorablement pour les deux jeunes gens.

Le lendemain, il retourna pour les voir ; mais ils n'y étaient pas encore. Après avoir attendu quatre ou cinq jours il vit venir un domestique porteur de deux billets de visite, et qui, courant de l'air le plus empressé, demanda si ce n'était pas là la demeure de M. Hoangfou ? Les gens de la maison lui répondirent affirmativement, et ce domestique ajouta :

— Prenez bien vite ces billets : MM. Tchao et Tcheou de Soungkiang viennent lui rendre leur visite : leur barque arrive à l'instant.

En entendant ces mots, Pe sortit en hâte pour les recevoir, et vit les deux jeunes gens qui avaient déjà passé la porte. Il les fit entrer avec beaucoup de façons qui furent rendues de part et d'autre, et les compliments étant terminés, on s'assit aux places consacrées par l'usage.

Tchao Tsianli prit le premier la parole :

## Les deux cousines

— Votre seigneurie a daigné, ces jours derniers, jeter un regard sur nous, dit-il ; nous aurions bien voulu accourir pour demander à vous voir. Mais quoi ! voilà deux jours que nous sommes occupés chez sa grandeur le gouverneur. Hier encore, il a fallu aller faire collation chez le sous-préfet. Les jours s'enfuient au milieu des chars et des chevaux. Telle est la cause qui nous a retardés, et nous espérons bien que vous ne nous en ferez pas un crime.

— Messieurs, reprit Pe, vous êtes tous deux à la fleur de l'âge, et doués d'un beau talent. Ce sont quelques instants qu'il vous faut sacrifier à la joie et à la satisfaction de tout le monde.

— Nous sommes, répartit Tcheou Chingwang, de pauvres écoliers sans mérite, à qui le hasard a procuré une vaine renommée. C'est pour nous le sujet d'une confusion inexprimable. — Quelle est, ajouta-t-il, la patrie de votre seigneurie ?

— Kinling, répondit Pe.

— Kinling est un noble pays, et votre extérieur l'annonce dignement, reprit Tchao Tsianli. Le docteur et académicien Gou Touïan, continua-t-il, et Pe Thaïhiouan, du ministère des ouvrages publics, qui sont de votre ville, sont sans doute de la connaissance de votre seigneurie ?

— J'ai entendu parler d'eux, répartit Pe un peu surpris, mais je ne me suis jamais trouvé avec eux. Permettez-moi, monsieur, de vous demander le motif de cette question ?

— Ces deux seigneurs sont l'ornement de Kinling, répondit Tchao Tsianli, et nous sommes très bien avec eux. C'est ce qui m'a conduit à m'informer d'eux.

— Les avez-vous déjà rencontrés ? demanda Pe.

— Nous passons continuellement d'un lieu à l'autre : comment pourrions-nous ne les avoir pas rencontrés ? dit Tchao Tsianli. L'automne dernier, le seigneur Gou dirigeait le concours du royaume

## Les deux cousines

de Tsou <sup>1</sup>, et il aurait voulu nous inviter à venir lui composer son programme, et l'introduction aux listes de l'examen ; mais nous avions chez nous trop d'amis qui n'ont pas voulu nous laisser partir, et il ne nous a pas été possible de nous rendre à ses désirs.

— Ah ! messieurs, Gou Touïan vous estime à ce point ! s'écria Pe, mais j'ai ouï dire que ce Pe Thaïhiouan était un vieillard qui voyait fort peu de monde. Comment avez-vous fait pour être bien avec lui ?

— En effet, le seigneur Pe voit très peu de monde, dit Tcheou Chingwang ; mais il aime le vin et la poésie, et nous avons maintes fois bu et composé avec lui. C'est ce qui a fait naître notre intimité.

— A ce que je vois, dit-en riant Pe, il n'y a, comme on dit, personne sous le ciel qui n'ait son côté faible.

Les deux jeunes gens causèrent encore un peu ; puis ayant pris le thé, ils se levèrent en hâte. Pe ne fit rien pour les retenir ; mais il les reconduisit jusqu'à la porte, où ils le quittèrent.

Ce que vous entendez vous attire ;

Ce qui frappe vos yeux vous éloigne.

Il y a loin de ce qu'on vous a dit à ce que vous voyez :

Un vain bruit ne fait pas naître l'estime.

Après avoir reconduit les deux jeunes gens, Pe ne put retenir un soupir : « De pareils lettrés, s'écria-t-il, avec toute leur célébrité sont des gens qui devraient mourir de honte ! »

On verra dans le chapitre suivant ce qui arriva après cette aventure.

@

---

<sup>1</sup> On a vu précédemment que le royaume de Tsou était la province actuelle de Houkouang.



### CHAPITRE XVII

#### Les persécutions d'un homme puissant obligent un magistrat à quitter sa charge

@

Que les passions des méchants les rendent haïssables !  
Leurs offres mêmes sont pernicieuses et funestes.  
Celui qui reçoit du monde confie au chien la garde de sa porte,  
Et l'intrigant se garde d'éloigner les insectes qui bourdonnent autour de lui.  
Le front même de la statue du plus puissant des dieux n'est pas à l'abri des  
souillures,  
Et la glace se forme entre ses augustes sourcils.  
Des fourbes, à l'envi, multiplieront leurs odieuses persécutions.  
Mais peut-être qu'à la fin ils ne seront pas toujours d'accord !

Pe passait ainsi son temps sur les bords du lac occidental, toujours occupé du choix de ses gendres, et faisant, pour en trouver, des courses superflues. Ceux qu'il n'avait pas jugés dépourvus de talent et d'agréments étaient des écoliers fanfarons et menteurs : aucun ne lui avait paru digne de fixer son attention. Après plus d'un mois de séjour, ennuyé à l'excès de cette recherche infructueuse, il passa le fleuve à Tsiantang, et se rendit à Chanyin <sup>1</sup> pour visiter la grotte du célèbre empereur Iu.

Cependant Sse Yeoupe, depuis qu'il était en charge, envoyait tous les jours prendre des informations au sujet de Pe, sans jamais pouvoir

---

<sup>1</sup> Chanyin est une petite ville du Tchekiang, dans une des parties les plus pittoresques de cette province, qui passe elle-même pour le paradis de la Chine. Cette ville n'est pas marquée sur la carte de Danville ; et à cette occasion je remarquerai que cette carte n'est ni assez exacte, ni assez détaillée pour qu'on puisse y suivre toutes les courses dont il va être question. J'avais quelque envie de remédier à cet inconvénient en composant une carte spéciale pour *la géographie des Deux Cousines* ; mais, quoique j'eusse l'autorité des éditeurs qui ont dressé des cartes pour les voyages de Gilblas et de Don Quichotte, et un atlas pour les eaux de Saint-Ronan et la fiancée de Lammermoor, j'ai craint d'afficher de trop hautes prétentions en me prévalant de ces grands exemples, et j'ai voulu attendre, pour les suivre, que cette alliance nouvelle des géographes avec les romanciers fût confirmée par des actes multipliés, et qu'il fût un peu moins ridicule d'étaler tant de science en des occasions si frivoles.

## Les deux cousines

découvrir ses vestiges. Il était chez lui, en proie à une tristesse et à une inquiétude extrêmes. Un jour, une affaire de quelque importance l'obligea d'aller visiter sa grandeur le gouverneur Yang. Après avoir expédié les papiers qu'il lui avait portés, le gouverneur ferma sa porte et le retint à prendre le thé :

— Vous êtes extrêmement jeune, sage magistrat ! lui dit-il.

— Excusez-moi <sup>1</sup>, répondit Sse Yeoupe ; j'ai cette année vingt-un ans.

— Dans le temps où j'étais à la cour, reprit le gouverneur, je me trouvais soir et matin avec le seigneur votre père, qui est un de mes plus intimes amis : cependant je n'ai jamais eu l'avantage de vous y rencontrer.

— Mon père et moi, répartit Sse Yeoupe, nous n'étions par la naissance qu'oncle et neveu : ce n'est que l'année dernière qu'il m'a adopté pour son fils. Voilà pourquoi je n'ai pas eu l'honneur de voir votre excellence pendant que vous étiez à la cour.

— Ah j'entends ! dit le gouverneur. Je me souviens en effet qu'il n'avait pas de fils. Mais à votre accent, vous ne paraissez pas être du Honan : dans quelle province avez-vous pris vos premières inscriptions ?

— Je suis de Kinling, répliqua Sse Yeoupe.

— Depuis que vous êtes entré dans les charges, je vois, dit le gouverneur, que vous n'avez pas encore formé d'établissement. Comment cela se fait-il ?

— Le hasard et quelques circonstances particulières m'ont fait errer en différents lieux : c'est ce qui est la cause de ce retard.

---

<sup>1</sup> Littéralement *je n'oserais* ; ce qui n'a pas, en chinois, l'effet bizarre qu'une telle réponse produirait en français.

## Les deux cousines

— Mais maintenant vous ne pouvez plus tarder davantage. J'ai appris hier, continua Yang, que le seigneur Tch'in venait d'être nommé gouverneur du prince héréditaire. Je voudrais lui adresser une pièce de compliment. Vous avez beaucoup de talent : il faut que vous reveniez demain et que vous me prêtiez votre assistance.

— Je n'ai qu'un talent bien médiocre, répartit Sse Yeoupe. Mais je dois m'efforcer d'exécuter vos ordres.

Après avoir accepté deux tasses de thé, Sse Yeoupe prit congé et sortit.

Or ce gouverneur Yang, ainsi qu'on a pu se le rappeler, n'était autre que Yang Thingtchao. Il avait une fille qui se trouvait justement à l'âge où les jeunes demoiselles commencent à assujettir leurs cheveux avec une agrafe <sup>1</sup>. Voyant dans la personne de Sse Yeoupe un homme à la fleur de l'âge, déjà parvenu au doctorat, d'une belle figure et d'un extérieur agréable, il s'était décidé à le retenir pour prendre le thé, et pour avoir avec lui un instant d'entretien, et il eut une joie extrême d'apprendre que ce jeune homme n'était pas encore marié.

Le lendemain, le préfet du département étant venu lui rendre visite, il fit sur-le-champ entrer ce magistrat dans un salon intérieur, et là il lui communiqua le dessein qu'il avait conçu de prendre Sse Yeoupe pour son gendre. Ensuite il pria le préfet de se charger du rôle d'entremetteur. Celui-ci n'osa pas refuser une pareille commission, et, étant retourné à son hôtel, il fit immédiatement inviter Sse Yeoupe à venir le voir.

— J'ai à vous féliciter, mon vertueux ami ! lui dit-il en le recevant.

— Sur quel sujet ?, demanda Sse Yeoupe.

— J'ai été aujourd'hui rendre une visite au gouverneur. Sa grandeur m'a retenu pour prendre le thé : il m'a dit qu'il avait une fille, aussi vertueuse que belle ; que touché des succès que vous aviez obtenus dans un âge encore si peu avancé, et ayant appris que vous n'étiez

---

<sup>1</sup> A sa quinzième année.

## Les deux cousines

pas marié, il me confiait le soin de ménager une alliance entre vous et lui. Il désire qu'un lien indissoluble et fortuné vous attache à lui. C'est là sans doute une affaire extrêmement heureuse : de quoi se réjouirait-on, si l'on était indifférent pour une pareille chose ? Voilà le sujet sur lequel je vous adressais mes félicitations.

— Je suis infiniment sensible à la bienveillance de sa grandeur, ainsi qu'à vos bontés, monsieur le préfet, répondit Sse Yeoupe. Je ne devrais assurément pas m'y refuser : mais mon père a déjà écrit à notre compatriote Pe, du ministère des ouvrages publics, afin de lui demander sa fille pour moi.

— L'alliance que le seigneur votre père a sollicitée pour vous est-elle déjà conclue ? demanda le préfet. Si elle n'était pas encore définitivement arrêtée, la manière dont sa grandeur insiste pour vous donner cette marque de bonté, les offres qu'il met devant vos yeux, ne laissent guère le moyen de refuser.

— Il y a longtemps, reprit Sse Yeoupe, que j'ai, pour cette alliance, un engagement avec le seigneur Pe. D'ailleurs la lettre de mon père est partie, et de plus, c'est l'historiographe Gou Touïan qui a fait l'office d'entremetteur. Il n'y a pas moyen de revenir sur cette affaire, ni par conséquent d'en entamer une autre. J'espère, monsieur le préfet, que vous voudrez bien m'excuser auprès du gouverneur, si je me vois contraint de refuser la marque de sa bienveillance.

— Cela n'est pas difficile, répartit le préfet. Il y a seulement une chose à observer : le gouverneur est un homme avec lequel il n'est pas bon d'avoir rien à démêler. D'ailleurs, dans nos charges, vous et moi sommes ses subordonnés. Une telle manière de répondre à l'offre de son alliance pourrait avoir bien des inconvénients.

— Dès qu'on est dans les charges, on a toujours quelques débats à soutenir, répliqua Sse Yeoupe. Mais pour cette alliance, il m'est trop difficile d'exécuter vos ordres.

## Les deux cousines

— Quoi qu'il en soit, dit le préfet, il est nécessaire que vous y repensiez encore, et vous ne devez pas pécher par trop d'obstination.

— Le fond de cette autre affaire est bien clair, reprit Sse Yeoupe. Le mariage est une chose soumise aux règles établies par les rites pour les rapports sociaux. Puisque j'ai déjà formé une demande, comment pourrais-je songer à en faire encore une autre ? Je vous prie seulement, monsieur le préfet, d'employer tous vos soins à lui rendre ma réponse.

Le préfet, voyant que Sse Yeoupe résistait à toutes ses instances, et qu'il n'y avait rien à espérer, prit le parti de reporter mot pour mot au gouverneur tout ce que Sse Yeoupe lui avait dit. Quand le gouverneur apprit que la personne recherchée par Sse Yeoupe était la fille de Pe, cette nouvelle lui inspira diverses réflexions : « La fille de Pe Thaïhiouan, dit-il en lui-même, a une grande réputation de talent et de beauté : tout le monde en devient amoureux. D'ailleurs il a Gou Touïan pour entremetteur, et son père Sse Fanghoeï est aussi très bien avec eux. Il y a neuf sur dix à croire que ce mariage réussira. Comment ne serait-il pas éloigné de mes vues ? Je ne m'en embarrasserais pas s'il se prêtait aux miennes ; quoique par ma charge je sois fort au-dessus de lui, c'est un jeune homme à la fleur de l'âge et déjà éprouvé dans les examens. Mais à moins que le vieux Pe ne le rebute, viendra-t-il jamais de lui-même s'adresser à moi ? Au reste, qui sait dans quelle disposition se trouvera Pe à présent ?

Il continuait de se livrer à ses pensées, sans qu'aucun expédient se présentât à lui. Tout d'un coup il lui vint une réflexion : « Il y a quelque temps, lorsque le vieux Pe m'a retenu chez lui, il avait un hôte qui logeait dans sa maison, un certain Tchangfanjou, qui m'a tenu compagnie pendant plusieurs jours. Je l'avais perdu de vue depuis que nous nous étions quittés. Ces jours derniers, il m'a fait remettre un billet en demandant à me voir. J'imaginai qu'il voulait tirer avec moi quelque avantage de sa liaison avec le vieux Pe ; et ne me souciant pas d'une pareille intimité, je ne

## Les deux cousines

voulus pas le recevoir. Mais il est à propos maintenant que je l'invite à dîner ; je commencerai par expédier l'affaire qui l'avait amené, et je pourrai m'informer ensuite des dispositions actuelles du vieux Pe. S'il est quelque machine qu'on puisse faire jouer, il nous reste encore de la ressource.

Après s'être arrêté à ce plan, le gouverneur manda un de ses officiers, et lui dit d'écrire un simple billet avec son nom, et de l'adresser au sieur Tchangfanjou de Tanyang, en l'invitant à venir dîner dans son appartement particulier. Conformément à cet ordre, l'officier prépara un billet et envoya quelqu'un pour faire l'invitation.

On se rappelle que Tchangfanjou, en sortant de la maison de Pe où il avait joué un rôle si ridicule, avait pris pour prétexte l'approche de l'examen provincial, afin de pouvoir se retirer chez lui. Il n'était pas homme à rougir, et, songeant à la connaissance qu'il avait faite du gouverneur Yang, il était venu se réfugier à Hangtcheou. Là, il avait fait au gouverneur un grand nombre de visites ; mais comme il ne voyait pas qu'on répondît à sa politesse, il jugea que le gouverneur ne se souciait pas de lui, et il finit par renoncer à le voir. Ce fut donc pour lui une nouvelle tout-à-fait inopinée, que l'arrivée du messenger porteur du billet de visite et de l'invitation. Rempli de joie, il changea d'habits et de bonnet avec empressement, et vint attendre devant la porte du palais. Quand il fut midi, les portes s'ouvrirent, on appela les invitations, et Tchangfanjou fut admis dans l'intérieur.

Après les premiers compliments, le gouverneur et son hôte s'assirent chacun à leur place, et le premier prenant la parole :

— Depuis que j'ai reçu vos visites, dit-il, je voulais vous engager à dîner ; ne vous offensez pas, je vous prie, si les affaires du gouvernement m'ont fait tarder jusqu'à ce moment.

— J'avais déjà reçu de vous des graces infinies, répondit Tchangfanjou, et je m'estimais le plus heureux du monde. Vous me

## Les deux cousines

faites maintenant l'insigne honneur de m'inviter chez vous ; que puis-je faire pour m'en montrer digne ?

Peu de temps après on servit, et quand les premières tasses eurent été vidées :

— Vous aviez fixé votre domicile chez Pe Thaïhiouan : comment avez-vous trouvé le temps de venir jusqu'ici ? demanda le gouverneur.

— J'ai pris congé de sa seigneurie Pe à raison de l'examen provincial de l'automne passé où j'étais candidat, répondit Tchangfanjou. C'est ce qui m'a permis de venir ici et de m'approcher du foyer de la raison et de la vertu.

— Ah ! vous avez quitté Pe Thaïhiouan ? dit le gouverneur. Je ne sais s'il a marié sa fille depuis ce temps : en avez-vous appris quelque nouvelle ?

— Pour ne point tromper votre grandeur, dit Tchangfanjou, quoique je fusse précédemment logé chez le seigneur Pe sur le pied d'un hôte ordinaire, il m'avait réellement fait espérer qu'il me prendrait pour son gendre. Je n'aurais pas imaginé que par la suite le seigneur Pe prêterait l'oreille aux calomnies de quelques gens de rien, qui m'obligeraient à prendre congé : au reste, j'ai ouï dire que sa fille n'est pas encore établie.

— Le vieux Pe est un homme extrêmement entier et plein de confiance en lui-même. Dans les premiers temps, lorsque j'étais à la cour, je lui avais fait faire deux ou trois fois des propositions pour mon fils ; mais il n'a pas même voulu les écouter.

— Si c'est ainsi qu'il prétend se choisir un gendre, j'ai peur que le mariage de sa fille ne s'achève pas durant sa vie actuelle ! <sup>1</sup> s'écria Tchangfanjou.

---

<sup>1</sup> Allusion à la métempsychose, comme on en a déjà vu plusieurs exemples.

## Les deux cousines

— C'est vrai ! vous avez raison ! dit le gouverneur en faisant un grand éclat de rire. Mais j'ai entendu dire tout récemment que le juge Sse la lui avait fait demander par l'intermédiaire de Gou Touïan. Vous savez peut-être cela ?

— Je ne le savais pas encore ; mais permettez-moi de vous demander qui est ce juge Sse ?

— C'est un docteur de la nouvelle promotion, Sse Yeoupe, répondit le gouverneur.

— Ce Sse Yeoupe est de la province de Honan, observa Tchangfanjou.

— C'est son oncle paternel qui est du Honan, répondit le gouverneur, et c'est pour cette raison qu'il est inscrit parmi les candidats de cette province. Pour lui, il est de Kinling.

— En ce cas-là, c'est M. Sse, surnommé Liansian ! s'écria Tchangfanjou très surpris ; je croyais que c'était une autre personne du même nom.

— Est-ce que vous avez des liaisons avec lui ? demanda le gouverneur.

— Nous sommes amis intimes, M. Sse et moi : il a demeuré plus d'un mois dans mon jardin, répondit Tchangfanjou.

— Je suis charmé qu'il en soit ainsi, dit le gouverneur. J'aurai une affaire à vous confier.

— Puis-je vous demander quelle affaire ? reprit Tchangfanjou.

— J'ai une fille, dit le gouverneur, et j'avais jeté les yeux sur lui pour en faire mon gendre ; mais ses vues s'étaient dirigées sur la fille du seigneur Pe, et il s'est obstinément refusé à mes offres. Puisque vous êtes liés ensemble, il faut que vous preniez la peine d'aller lui parler. Le seigneur Pe est un homme fantasque et opiniâtre. Le mariage qu'il projette éprouvera bien des difficultés. Le mieux pour lui est d'en



## Les deux cousines

revenir à l'alliance que je lui ai proposée. Si l'affaire réussit comme je le désire, je saurai reconnaître ce service.

Tchangfanjou fit une révérence :

— Je reçois vos ordres, ajouta-t-il ;

et après avoir bu quelques tasses de plus, il se leva, prit congé du gouverneur et sortit.

En s'en retournant chez lui, Tchangfanjou fit ses réflexions sur ce qu'il venait d'apprendre. « Que de tourments ne me suis-je pas donnés, disait-il en lui-même, que d'argent n'ai-je pas dépensé dans le principe, pour en venir à cette alliance avec la maison de Pe ! et j'ai perdu ma peine et mon temps ! voilà qu'il fait choix d'un docteur de nouvelle promotion, et qu'il le prend pour son gendre. N'y a-t-il pas là de quoi m'irriter ? Mais je n'ai rien de mieux à faire que de déranger tout cela. Ils ne sont pas encore accordés, et s'il y a quelque moyen de les brouiller, j'en serai quitte pour recourir à la protection du gouverneur. Mais ce petit Sse est en amour une sorte de démon. Voilà longtemps qu'il est épris de mademoiselle Pe : il est comme un homme affamé ou dévoré par la soif. Si je me borne à l'exhorter de paroles, ou à lui opposer des raisons, il ne voudra jamais m'écouter. Je suppose bien qu'il ne peut pas être parfaitement informé de ce qui est arrivé dans la maison de Pe depuis quelque temps : il faut que je lui débite un conte. Je lui dirai que mademoiselle Pe est morte. Par là je couperai court à ses projets, et le gouverneur Yang n'aura pas le chagrin de voir manquer le mariage qu'il a projeté.

Tchangfanjou s'en tint à ce stratagème, et dès le lendemain il prépara quelques présents, écrivit son nom sur un billet de visite, et s'en vint rendre ses devoirs et faire son compliment à Sse Yeoupe. L'huissier le fit entrer après l'avoir annoncé. C'était justement le moment où Sse Yeoupe recherchait en tous lieux les traces de Pe : aussi la vue du billet de Tchangfanjou lui causa beaucoup de plaisir. « Cet homme-ci, dit-il, saura sans doute des nouvelles du seigneur Pe.

## Les deux cousines

Il courut donc avec empressement au salon pour y recevoir Tchangfanjou. Tous deux s'abordèrent avec un air riant et satisfait, et après les premiers compliments, ils s'assirent joyeusement. Puis Tchangfanjou prenant la parole :

— Vous êtes parti bien subitement, seigneur, dit-il ; mais il n'y a pas de jour que je n'aie pensé à vous. Aujourd'hui que j'ai le bonheur de vous rencontrer, je n'en suis pas moins enchanté de vous voir, quoiqu'il y ait entre nous la distance des nuages au limon de la terre.

— Je me rappellerai toujours vos obligeantes dispositions pour moi, répartit Sse Yeoupe. Depuis que la fortune, plus que mon mérite, m'a favorisé, je désirais vous donner de mes nouvelles ; mais quoi ! la distance des lieux ne me l'a pas permis. Dernièrement, en passant par Kinling, le délai qu'on m'avait accordé étant près d'expirer, je n'ai pu aller vous rendre visite. Je n'ai pas eu jusqu'ici un moment de relâche. Aujourd'hui que vous avez la bonté de venir me voir, je suis extrêmement touché de cette faveur. Mais permettez, monsieur, que je vous fasse une demande : le seigneur Pe s'était arrangé pour vous loger chez lui ; vous ne vous quittiez ni le soir ni le matin : comment avez-vous fait pour vous éloigner de chez lui ?

— Mon premier projet, comme vous le savez bien, reprit Tchangfanjou, avait été le désir d'épouser sa fille ; mais depuis, quand sa fille a été morte, à quoi m'eût servi de m'arrêter encore chez lui ? J'ai fini par prendre mon congé.

Ces mots jetèrent Sse Yeoupe dans le plus grand trouble :

— Qui morte ? s'écria-t-il.

— Sa fille, mademoiselle Pe ; elle est morte, répondit Tchangfanjou. Est-ce que vous ne le saviez pas encore ?

Après un instant d'anéantissement, pendant lequel il lui fut impossible de parler :

## Les deux cousines

— Comment l'aurais-je appris, s'écria Sse Yeoupe. — A quelle époque est-elle morte ? ajouta-t-il, quelle maladie l'a enlevée ?

— Elle est morte dans le courant de l'hiver, dit Tchangfanjou. La plupart de ces filles à grands talents ne viennent pas à bien. Mademoiselle Pe ne manquait pas de confiance dans les siens, elle passait tout son temps à composer. Pour peu qu'elle vît la lune en automne ou les fleurs au printemps, elle se livrait à des émotions funestes. Elle avait d'ailleurs rencontré un père intraitable et opiniâtre : occupé du choix d'un gendre, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il ne songeait pas à mettre un terme aux ennuis du célibat de sa fille. Elle a fini par tomber malade, et son état a dégénéré en une langueur dont elle ne s'est plus relevée. Tous les médecins ont dit que c'était une sorte de consommation ; mais, autant que j'en puis juger, c'est le moral qui l'a fait périr.

A ce récit qui présentait tant de vraisemblance, Sse Yeoupe, qu'un coup si cruel prenait au dépourvu, ne put retenir ses larmes :

— Je suis revenu trop tard ! s'écria-t-il. Je désirais acquérir de la réputation ; mais cette réputation, quand je l'aurais obtenue, je voulais qu'elle me méritât le bonheur d'épouser cette personne charmante. Mon état est fixé maintenant, mais celle pour qui je le désirais a disparu. Un vain songe de gloire m'a égaré, et à mon tour je l'ai conduite à sa perte. Il y a un ancien qui dit : *Je n'ai pas tué Pejin, mais je suis la cause de sa mort. Aveugle que j'étais, d'avoir manqué à cet excellent ami !* Voilà bien mon sort avec mademoiselle Pe ! Ah ! comment ne pas avoir le cœur navré ?

— Placé comme vous l'êtes au faite des offices publics, dit Tchangfanjou, vous fixez les regards des lettrés et du peuple. Vous devez, il me semble, seigneur, modérer vos affections conformément aux rites.

— Un auteur du temps de la dynastie des Tsin dit que les objets de nos affections sont identifiés avec nous-mêmes, reprit Sse Yeoupe ;

## Les deux cousines

vous me parlez de rites : est-ce pour nous qu'ils ont été institués ? Quel homme suis-je, mon cher ami, pour que vous ayez une telle idée de moi !

— Vous êtes jeune, monsieur, et parvenu à un grade élevé. Accuseriez-vous le monde entier de ne pas vous offrir une belle épouse, et voudriez-vous rester attaché à celle qui n'est plus ?

— Elle est la seule que j'aie aimée dans toute ma vie ! s'écria Sse Yeoupe ; maintenant que son luth est brisé, son image du moins me suivra dans ma solitude. Quelle infidélité ne serait-ce pas, que d'aller chercher une autre belle pour compagne !

— Une nouvelle qu'on apprend à l'heure même cause naturellement une vive affliction, reprit Tchangfanjou ; je suis bien éloigné, seigneur, de trouver à redire à la vôtre. Ce serait le langage d'un misérable que de vous entretenir de la marsile et de l'alisma nuptial <sup>1</sup>, au moment même où vous êtes plongé dans les douleurs d'un hommage funèbre. Il faut que peu à peu vous vous accoutumiez à y penser.

— Vous avez de l'affection pour moi, mon cher monsieur : vos paroles ont tout le charme de l'amitié ; mais mon cœur n'est pas de roche, et je crains qu'il ne se rétablisse jamais.

— Votre sensibilité est excessive, dit Tchangfanjou, et voilà trop longtemps que je vous fatigue par mes discours. Je vais prendre congé de vous ; un autre jour, je reviendrai vous offrir mes consolations.

— Mon cœur est bien souffrant, répondit Sse Yeoupe ; je n'oserais vous retenir plus longtemps : je vous reverrai un autre jour, et je recevrai vos bienveillantes instructions.

---

<sup>1</sup> Voyez la note sur le chapitre XV, ci-dessus.

## Les deux cousines

En parlant ainsi, Sse Yeoupe reconduisit Tchangfanjou et ils se séparèrent. Le lendemain il alla lui rendre sa visite, et Tchangfanjou renouvela ses représentations.

— Seigneur, lui dit-il, quelque idée que vous vous fussiez formée du talent de mademoiselle Pe, vous n'avez point avec elle d'engagement de mariage. Si sa mort devait vous empêcher d'en épouser une autre, ce serait faire de mademoiselle Pe une autre Soupou. J'ai nouvellement entendu dire que le gouverneur avait une fille d'un mérite et d'une beauté remarquables ; il a même déjà chargé le préfet de vous l'offrir en mariage, seigneur, et vous l'avez refusée à cause de vos précédents engagements avec mademoiselle Pe. Mais maintenant, vous savez que celle-ci n'est plus, et vous n'avez pas de raison pour persister dans vos refus. Sa grandeur a su que vous m'honoriez de votre amitié, et elle m'a chargé de vous reparler de cette affaire. Vous ne devez pas, seigneur, garder une pareille résolution.

— Une langueur extrême, une stupidité complète se sont emparées de tout mon être, répondit Sse Yeoupe ; c'est au point qu'il ne m'est plus possible d'entendre parler de mariage : mille obstacles s'opposent à ce que je me rende aux ordres de sa grandeur. J'espère, mon cher monsieur, que vous vous chargerez de lui porter mon refus.

Tchangfanjou insista de cent manières, et Sse Yeoupe ne mit pas moins d'obstination à refuser. A la fin, Tchangfanjou, ayant épuisé tous ses moyens, se vit obligé d'aller porter cette réponse au gouverneur, et de lui transmettre mot pour mot la conversation qu'il avait eue avec Sse Yeoupe.

— La chose dépend de lui, dit Yang en riant ; je vous invite à revenir me voir : je trouverai moi-même quelque moyen.

L'abeille et le papillon se désolent de ne pouvoir recueillir le parfum des fleurs ;  
L'hirondelle et le loriot voudraient, à tout prix, arrêter le cours du printemps.  
Mais c'est au roi d'Orient qu'il appartient de faire épanouir les fleurs :  
Ni la pluie, ni le vent ne sauraient les empêcher d'éclorre.

## Les deux cousines

Le refus de Sse Yeoupe, de consentir à l'alliance du gouverneur, pénétra le cœur de celui-ci du plus vif ressentiment. Il s'occupait bientôt de rassembler ou de susciter des affaires difficiles et embrouillées pour les donner à démêler à Sse Yeoupe. Celui-ci les lui renvoyait après les avoir parfaitement tirées à clair. Ce n'était pas là du tout le compte du gouverneur. Il le contrariait en toute occasion, le forçant à revenir sur ses jugements, ou cassant lui-même les décisions qu'il avait prises ; il faisait revivre des causes qui avaient été jugées. D'autres fois, il exigeait de Sse Yeoupe qu'il restituât de l'argent qu'il n'avait pas reçu, ou qu'il saisît des voleurs dont il n'existait pas de traces. Il fatiguait ainsi Sse Yeoupe par une persécution de tous les jours, et quand les affaires dont il l'accablait étaient terminées, il le réprimandait encore, sans jamais lui témoigner la moindre bienveillance.

— Tout ceci, disait Sse Yeoupe, vient manifestement de mon éloignement pour le mariage qu'il m'a proposé. Il veut me pousser à bout, et moi qui suis son subordonné, je n'ai nul moyen de lui tenir tête. Mademoiselle Pe n'est plus. Je n'ai pu découvrir aucun vestige de Lo Mengli, ni de sa sœur. Je suis seul ; je n'ai ni père, ni mère, ni épouse, ni aucune autre femme dans ma maison. Je ne tiens nullement aux richesses, et je resterais, sans aucun dédommagement, à mener la vie d'une bête de somme, par attachement pour cette écharpe de gaze noire, et pour le vain plaisir d'être inscrit sur les listes des gens en place ! D'ailleurs, voilà au-dessus de moi un adversaire dangereux. Comme il n'y a que peu de temps que je suis en charge, il n'a pu trouver encore aucun sujet réel de m'attaquer. Mais après un exercice plus prolongé de mes fonctions, il finira par découvrir quelque petit prétexte pour me susciter une affaire, et alors, si je veux me débarrasser de lui, il faudra que j'épuise toutes mes ressources. Le meilleur parti que j'aie à prendre, c'est de donner immédiatement ma démission. Par là, ceux qui nous entourent verront bien que cet homme insupportable

## Les deux cousines

est la cause de ma retraite ; et quant aux affaires, si je veux quelque jour revenir sur ma détermination, cela ne me sera pas difficile.

Aussitôt qu'il eut pris son parti, il expédia successivement toutes les affaires qui avaient été renvoyées à son tribunal. Il fit réponse à tous les placets qui lui avaient été adressés, et finit par écrire une lettre, qu'il dépêcha par un de ses huissiers au préfet, en le priant de faire part de sa retraite aux trois directeurs, ainsi qu'aux intendants et aux autres magistrats de la province. Il n'avait pas de famille avec lui, et formait à lui seul toute sa maison. Il n'emmena avec lui que les domestiques qui l'avaient accompagné, ainsi que Siao-hi, et prit seulement le bagage nécessaire ; puis, de très grand matin, il partit en disant à ses officiers que le juge provincial l'avait chargé d'une affaire relative à sa charge, et leur défendit de le suivre. Il sortit par la porte de Tsiantang, avec l'intention de prendre une barque pour s'en retourner à Kinling. Mais quand il se vit hors de la ville, et parvenu sur les bords du lac, il fit de nouvelles réflexions : « Je voyage sans but déterminé, se dit-il à lui-même : lorsque le préfet et les deux sous-préfets vont apprendre mon départ, ils ne manqueront pas d'envoyer du monde à ma poursuite. Si je suis cette route, ils me rejoindront infailliblement ; et ce serait un grand désagrément pour moi que d'être obligé de retourner. Le mieux est de passer le fleuve à Tsiantang, et d'aller faire un tour à Chanyin, aux environs de la grotte de l'empereur Iu. J'y séjournerai quelques jours, et quand on verra qu'il n'a pas été possible de me rattraper, on laissera nécessairement tomber la chose, et il me sera facile de reprendre mon chemin sans rencontrer d'obstacle. »

D'après ce nouveau plan, il prit sur le lac une petite barque et se fit ramener à l'embouchure du fleuve. Quand il y fut arrivé, il continua son chemin tout doucement à pied. Il n'avait pas fait plus d'un mille <sup>1</sup>, quand il aperçut un grand monastère, devant la porte duquel était une plantation de pins et de thuyas, qui jetaient en cet endroit un ombrage agréable. Sse Yeoupe choisit pour s'asseoir une grosse pierre sèche et propre. Il y avait

---

<sup>1</sup> Un dixième de lieue.

## Les deux cousines

quelque temps qu'il s'y reposait, quand il vit passer un de ces devins qui récitent les prières propres à la divination. En jetant les yeux sur ce personnage, Sse Yeoupe aperçut,

Un chapeau carré pénétré de la sueur du cerveau du maître,  
Un habit verd d'eau, dont les trous laissaient voir ses épaules,

Des taches noires çà et là sur tout son visage,  
Deux grosses tumeurs aux deux côtés du cou,  
L'étui du devin retentissant entre ses doigts,  
L'écriveau suspendu sans agrafe à ses reins,  
Un extérieur enfin qui n'avait rien d'engageant,  
Cachant des talents propres à désoler les génies.

Sse Yeoupe fit peu d'attention à ce devin d'un physique si repoussant, dans un costume si déguenillé. Il l'avait laissé passer, quand il aperçut un petit écriveau suspendu à ses reins et sur lequel on lisait en sept caractères : *Hermite de la reconnaissance ; instrument divin pour les prières*. A la vue de cet écriveau, une pensée vint tout-à-coup s'offrir à son esprit :

« Je me rappelle, dit-il en lui-même, que l'autre année, quand je sortis de chez moi, je rencontrai un homme qui m'emprunta mon fouet pour se mettre en état de retrouver sa femme. Cet homme me dit qu'il devait cette indication à *l'hermite de la reconnaissance*. Serait-ce par hasard le devin qui passe en ce moment ? Du temps que j'étais au bourg de Keouyoung, mon projet était d'aller à la quête de cet hermite : laisserai-je échapper l'occasion que voici ! »

A l'instant même il donna ordre à un domestique de rejoindre ce personnage et de l'engager à revenir sur ses pas. A cette invitation l'hermite se retourna, et s'approchant de Sse Yeoupe, il lui fit un salut de la main, s'assit sur une pierre, et lui demanda s'il voulait faire dire quelque prière.

— Oui, répondit Sse Yeoupe, c'est mon intention. Mais dites-moi, je vous prie, maître, avez-vous fixé votre demeure en cet endroit, ou bien y êtes-vous venu depuis peu ?



## Les deux cousines

— Je vais en tous lieux dire des prières, répondit l'hermite. Comment aurais-je une demeure fixe ? Je suis venu ici l'année dernière, dans le courant de l'automne.

— Et dans quel endroit étiez-vous au printemps dernier ? demanda Sse Yeoupe.

— Au printemps, dit l'hermite, j'étais au bourg de Keouyoung, où je suis demeuré six mois.

Sse Yeoupe reconnut à ces mots que cet homme était celui qu'il avait en vue, et très satisfait de cette rencontre :

— Maître, continua-t-il, tandis que vous étiez au bourg de Keouyoung, il y eut un homme qui cherchait sa femme et qui vous demanda de dire une prière à son intention. Vous lui assurâtes qu'en se transportant à quarante milles de là <sup>1</sup>, il rencontrerait un cavalier, et que s'il lui demandait son fouet, sa femme se retrouverait : vous souvenez-vous de cette aventure ?

— Comment pourrais-je me ressouvenir de tant de prières que je dis tous les jours ? reprit l'hermite.

Puis après un instant de réflexion :

— Oui, oui, oui ! continua-t-il. J'en ai un souvenir confus ; je me rappelle que le trigramme de ce jour là était celui de *l'union* : *union* veut dire *rencontre* ; *union* veut dire aussi *mariage*. Aussi toute rencontre est une sorte de mariage. C'est pourquoi je lui dis d'aller à la recherche ; mais je ne sais s'il a effectivement retrouvé sa femme. Comment avez-vous eu connaissance de cela, monsieur ?

— Celui que cet homme a rencontré, c'était moi, répondit Sse Yeoupe. Pour avoir mon fouet, il monta sur un grand saule afin d'en arracher une branche et de me la donner en échange, et justement il aperçut sa femme que des hommes avaient enlevée et conduite dans

---

<sup>1</sup> Quatre lieues.

## Les deux cousines

un couvent voisin : c'est ainsi qu'il l'a retrouvée ; vos prières ont eu quelque chose de divin, et vous avez justifié le titre que vous portez.

— Tout cela, reprit l'hermite, provient de quatre saints personnages, Fouhi, Wenwang, Tcheoukoug et Confucius <sup>1</sup>, qui ont mis au jour l'art admirable des combinaisons. Quel mérite ai-je en cela ? Je ne sais qu'une chose, c'est de raisonner et de décider conformément aux règles.

— Mais c'est là justement la difficulté, répliqua Sse Yeoupe. Maintenant, maître, ajouta-t-il, je voudrais vous prier de réciter une prière pour moi.

L'hermite présenta son étui divinatoire à Sse Yeoupe :

— Cherchez, lui dit-il, les fondements de la vérité.

Sse Yeoupe prit l'étui, le dirigea vers le ciel, puis vers la terre, et ayant fait à part lui une prière, il rendit l'étui à l'hermite. Celui-ci le prit à la main, l'agita plusieurs fois en sens divers, et marmottant entre ses dents quelques paroles inarticulées, il jeta les bâtonnets. Il se trouva trois lignes en dehors, trois lignes en dedans, et beaucoup d'autres figures <sup>2</sup>. L'hermite acheva en même temps de réciter sa formule ; puis il s'écria :

— Voilà qui est bien singulier ! nous parlions tout-à-l'heure du trigramme de *l'union*, et justement c'est celui qui vient d'être formé. Je ne sais, monsieur, quelle est la chose à laquelle il se rapporte pour vous.

---

<sup>1</sup> Fouhi est le fondateur de la monarchie chinoise ; Wenwang et Tcheoukoug sont deux princes de la dynastie de Tcheou, qui vivaient douze siècles avant J.-C. Confucius a mis en ordre les maximes que ces saints personnages avaient laissées et en a composé un livre presque inintelligible qu'on nomme Yiking. La base de ce livre consiste en trigrammes ou figures de trois lignes, dont les diverses combinaisons expriment toutes les actions de la nature, tant physiques qu'intellectuelles. Pour deviner l'avenir, il ne faut pas de facultés surnaturelles : il suffit de connaître le sens de ces figures et des aspects où elles se présentent les unes à l'égard des autres. On les retrace en jetant au hasard des petites baguettes avec un étui, comme des dés avec un cornet. Cette sorte de *rhabdomancie* n'exige ni des talents supérieurs, ni le concours des esprits : c'est, dans l'opinion de ceux qui y croient, une opération purement naturelle, dont, seulement, il faut apprendre à déchiffrer les résultats.

<sup>2</sup> Pour qu'on pût se persuader que l'on comprend le raisonnement astrologique qui suit, il faudrait qu'on substituât le mot carte à celui de trigramme. Il ne faut ainsi que changer un terme, pour faire, d'une sottise chinoise, une sottise européenne.

## Les deux cousines

— Il s'agit d'un mariage, répondit Sse Yeoupe.

— Eh bien ! dit l'hermite, vous vous rappelez ce que je vous disais tout-à-l'heure : *union*, c'est *rencontre* et aussi *mariage*. Le mariage dont il est question a déjà poussé une racine. C'est la destinée la plus heureuse qu'il soit possible, vous le voyez devant vos yeux : vous n'avez qu'à parler et à vouloir, sans qu'il soit besoin d'efforts de votre part. Les deux figures en dedans et en dehors marquent une particularité singulièrement fortunée : d'un seul mariage, vous épouserez deux dames.

Sse Yeoupe se mit à rire :

— Il peut arriver qu'on épouse deux femmes l'une après l'autre, dit-il. Mais comment les épouser à la fois, d'un seul mariage ?

— Les deux figures sont en opposition l'une en face de l'autre, répliqua l'hermite ; c'est de cette manière qu'elles se sont formées. Si l'une des deux femmes devait précéder l'autre, cela ne serait pas une circonstance bien rare.

— S'il s'agit de les épouser toutes deux d'un même mariage, il faut donc que ce soient deux sœurs, qui puissent être mariées dans la même maison.

— L'une des figures appartient au *ciel* ; l'autre se rapporte au *vent* : ainsi, quoiqu'il s'agisse de deux sœurs, l'une des figures étant au nord, et l'autre au midi, il n'est pas question de deux personnes, sœurs de naissance <sup>1</sup>.

— Maître, reprit Sse Yeoupe, pour ne pas vous tromper, depuis deux ans je me suis occupé de me marier, et j'avais jeté les yeux sur deux filles de maisons différentes : c'est bien là le *nord* et le *midi* dont vous parlez ; mais maintenant, l'une de ces deux personnes

---

<sup>1</sup> Il y a ici une équivoque qui ne peut se trouver qu'en chinois, parce que dans cette langue les mots de frères et de sœurs s'appliquent aussi aux cousins et cousines et à d'autres degrés de parenté.

## Les deux cousines

malheureusement n'est plus. J'ignore où le hasard a conduit la seconde : quand il y en aurait d'autres qui voudraient s'unir à moi, aucune désormais ne répondrait à mes vœux. Vous voyez qu'il ne me reste pour cette vie aucune espérance d'entrer dans la chambre nuptiale. Il vous est bien aisé de me tenir ce langage ; mais je crains, maître, que vous ne vous amusiez à mes dépens.

— Mon métier est de dire des prières divinatoires : comment songerais-je à de vains badinages ? Je ne me permettrais pas de vous dire quelque chose qui ne se trouverait pas dans l'opération ; mais ce qui y est, voulez-vous que je le fasse disparaître ?

Sse Yeoupe reprit en riant :

— Me voici seul en cet endroit : je ne vois aucun vestige que je puisse suivre. Où dois-je aller ? Puisque vous m'assurez que la chose est devant mes yeux, veuillez me dire de quel côté.

L'hermite étendit la main et décrivit un cercle.

— Voilà encore quelque chose d'extraordinaire ! dit-il. Les deux dames sont dans le pays de Kinling ; mais pour les trouver aujourd'hui, il faut que vous passiez le fleuve de Tsiantang, que vous vous rendiez à Chanyin, du côté de la grotte de l'empereur Iu. C'est là qu'en poursuivant vos recherches, vous les rencontrerez infailliblement dans l'espace de la moitié d'un mois.

— C'est ce qui est plus impossible encore ! s'écria Sse Yeoupe. Je pourrais, suivant mon ancien projet, aller à la recherche de ces personnes, et faire des propositions de mariage, si leur mérite et leur beauté étaient véritablement remarquables. Mais quel moyen que l'affaire se conclue si les uns sont dans un endroit, et l'autre partie intéressée dans un autre endroit ?

— Le présage des trigrammes est extrêmement favorable, reprit l'hermite. Les deux dames sont parfaitement belles ; elles sont telles absolument que vous pouvez le souhaiter. Ainsi, monsieur, ne

## Les deux cousines

manquez pas cette occasion. Si vous laissez échapper une telle alliance, vous ne la retrouveriez jamais.

— Quoi que vous puissiez dire, si je pars, que je passe le fleuve, je ne connais pas une seule personne dans ce pays : en quel endroit devrai-je faire des recherches ?

— *Union* signifie *rencontre*, répliqua l'hermite. Il est inutile de faire des recherches : la rencontre aura lieu d'elle-même.

— De quel rang est la famille ? demanda Sse Yeoupe.

— Ceci offre encore une singularité : au moment où nous parlons, elle est d'un rang ordinaire. Mais quand viendra le temps de conclure, ce sera une maison extrêmement noble et distinguée.

— Il y a dans votre prédiction d'aujourd'hui des choses aussi opposées que la lance et le bouclier : ne s'y serait-il pas glissé quelque méprise ? dit Sse Yeoupe.

— Je vous l'ai déjà dit : je ne suis pas un génie, je m'attache seulement à deviner d'après les règles de la raison <sup>1</sup>. Ce qu'elles enseignent, vous en verrez vous-même l'excellence, lorsque les effets y répondront. Moi-même, je n'en sais pas davantage en ce moment.

— Je me souviens que quand vous fîtes cette prédiction pour l'homme qui cherchait sa femme, vous aviez déterminé jusqu'à la couleur de mes vêtements. Pourriez-vous également me faire connaître, avant que je ne parte d'ici, quel sera l'extérieur de celui dont je dois faire la rencontre ?

L'hermite traça de nouveau un cercle avec sa main :

— Quand vous serez parti d'ici, dit-il, le troisième jour du cycle, à midi, si vous rencontrez un vieillard, d'une bonne mine et d'une

---

<sup>1</sup> La raison dont il est question ici, c'est la théorie que les anciens Chinois s'étaient faite sur les actions de la nature dans leur conformité avec les vues du ciel.

## Les deux cousines

physionomie distinguée, vêtu d'un habit de toile blanche, ce sera le personnage en question. Les avantages de cette alliance sont tels que vous parcouriez tout l'empire sans en trouver une pareille. Gardez-vous bien de la manquer, monsieur ! Vous vous en repentiriez, mais il serait trop tard !

— Dites-moi quelque'autre chose encore sur cette opération, dit Sse Yeoupe.

— Mes opérations divinatoires se font une à une, reprit l'hermite. Elles ne peuvent servir à deux fins. Si vous désirez consulter sur quelque'autre chose, il faut jeter les sorts une seconde fois.

— Soit ! répartit Sse Yeoupe ; faisons une nouvelle opération.

Et il se mit à réciter une autre prière. L'hermite accommoda les figures, et répéta sa formule divinatoire. Le trigramme qu'il amena fut le [cinquante-cinquième](#).

— Cette figure, dit-il, se rapporte à l'illustration littéraire : quel est l'objet de votre consultation ?

— Je voudrais savoir si je serai rétabli dans le rang que j'avais obtenu, dit Sse Yeoupe.

— Ce rang n'est pas perdu, répartit l'hermite. Quelle nécessité de vous y rétablir ?

— Pour perdu, il l'est, reprit Sse Yeoupe.

— Il ne l'est pas : il ne l'est pas, vous dis-je !

— Voyez donc, je vous prie, quel devrait être ce rang, répliqua Sse Yeoupe.

— Un succès au grand concours, ce n'est pas la peine d'en parler, reprit l'hermite. Mais la figure qui désigne l'illustration littéraire s'applique d'ordinaire au grade d'académicien du grand collège.

## Les deux cousines

Sse Yeoupe fit un éclat de rire :

— Maître, s'écria-t-il, votre opération est fautive, sans contredit : j'avais une place dans la magistrature, je l'ai quittée ; ainsi mon rang est bien perdu : si on me le rendait, ce ne serait pas pour me faire académicien ; et si l'on me nommait académicien, on me rendrait donc un rang que j'aurais perdu ?

L'hermite fit un nouveau cercle avec sa main :

— C'est bien évidemment le rang de docteur de l'académie, dit-il. Je ne me suis pas trompé ; et je croirais plutôt que cette charge de magistrature que vous aviez était la suite de quelque méprise.

Sse Yeoupe, de l'air d'une personne qui ne sait si elle doit avoir quelque confiance à ce qu'on lui dit :

— Eh bien ! reprit-il, je vous ai occasionné beaucoup de peine !

et il chargea un de ses domestiques de donner à l'hermite une demi-once d'argent <sup>1</sup>, pour le paiement de ses opérations divinatoires. L'hermite la prit et disparut à l'instant.

L'univers est une machine réglée d'avance  
Les hommes du siècle n'en connaissent pas les ressorts ;  
Mais quand vient le terme de chaque événement,  
La félicité ou l'infortune les leur font connaître.

Sse Yeoupe conserva, de cette opération divinatoire, un souvenir mêlé de doute et de confiance ; et comme le résultat qu'elle avait eu s'accordait avec son premier projet, qui était de traverser le fleuve, il prit une petite barque et se fit passer de l'autre côté de la rivière de Tsiantang, pour aller faire une course du côté de Chanyin. Parmi les suites de ce nouveau voyage, on verra cette glace, dont rien n'altère la pureté, et le jaspe poli, et la montagne sacrée, qui ouvriront l'accès du lit nuptial.

Sans l'assistance du destin, on entreprendrait en vain un voyage de mille milles.

---

<sup>1</sup> Trois francs soixante-quinze centimes.

## Les deux cousines

Avec son secours, on trouve à une coudée de soi les objets que l'on cherche.

Le sort est un enfant capricieux et mutin,

Il a mille manières détournées d'arriver à son but.

On verra dans le chapitre suivant si en effet Sse Yeoupe rencontra le personnage qu'il allait chercher.

@



### CHAPITRE XVIII

#### Rencontre d'un gendre dans un voyage au milieu des eaux et des montagnes

@

Tout finit par s'éclaircir, et les hommes de même trempe se reconnaissent :  
Mais au sein de la tristesse, comment parler du miroir nuptial ?  
Privé de l'harmonie du luth et de la guitare,  
Qu'importe la différence du parfum de l'oronge et de la vanille ?  
Pour le connaisseur, l'odeur du poisson salé n'est pas fétide :  
Quelle pénétration y aurait-il à savoir le moment quand on entend la cloche ?  
Peyo rencontra réellement un coursier généreux,  
Ce fut son coup d'œil qui le lui fit distinguer parmi les plus médiocres.

Depuis la rencontre que Sse Yeoupe avait faite de l'hermite, les opérations divinatoires qu'il lui avait vu exécuter, les explications si positives qu'il en avait reçues, n'avaient pas laissé de lui inspirer quelque confiance, et il avait, sans hésiter davantage, dirigé sa route du côté de l'occident. Mais dans la crainte qu'on ne vînt à savoir ses démarches, il cacha son véritable nom, et prit celui de Lieou (saule), en souvenir des vers que mademoiselle Pe avait composés sur *les saules printaniers*.

Il ne se fit connaître aux gens qu'il trouva sur son chemin que par le nom du bachelier Lieou.

En peu de jours il parvint à Chanyin. En cet endroit, la route lui offrit les beautés d'un site imposant et véritablement agreste. Mille vallées donnaient cours à des ruisseaux qui semblaient rivaliser entr'eux. D'admirables points de vue se succédaient sans fin comme sans interruption. Sse Yeoupe fut très frappé de ce spectacle, et pour en jouir plus à son aise il alla se loger dans un vieux monastère qu'on nommait *le temple de l'empereur Iu*. De là il partait pour ses promenades champêtres, qu'il recommençait tous les matins et tous les soirs.

## Les deux cousines

Il arriva que le conseiller d'État Pe, au retour de la course qu'il avait faite à la grotte de Iu, vint aussi loger dans le même couvent. Tous deux un jour, après leur déjeuner, sortaient pour aller jouir des charmes du paysage. Ils se rencontrèrent à l'improviste : Sse Yeoupe, en tournant la tête, vit un vieillard, la tête couverte d'un bonnet de toile de lin, et vêtu d'un de ces manteaux de toile blanche comme en portent les religieux. Son air annonçait un homme singulièrement distingué, et supérieur aux hommes ordinaires. Sse Yeoupe, qui se rappela dans l'instant les prédictions de l'hermite de la Reconnaissance, fut tellement frappé à la vue de ce personnage qu'il demeura debout sans pouvoir faire un pas en avant. De son côté Pe remarqua dans Sse Yeoupe, avec l'air de la jeunesse, un extérieur avantageux et tous les signes d'un mérite éminent. La vue de ce jeune homme lui fit beaucoup de plaisir ; comme il s'aperçut que Sse Yeoupe s'était arrêté pour le considérer, il demeura lui-même à la place où il se trouvait. Tous deux tinrent leurs regards attachés l'un sur l'autre, et se saluant mutuellement, ils continuèrent à se regarder sans pouvoir s'éloigner. A la fin Pe se mit à rire :

— Mon cher monsieur, dit-il, vous êtes ici seul à jouir du plaisir de la promenade : c'est le délassement des grands génies, que d'errer au milieu des eaux et des montagnes.

Sse Yeoupe répondit à son sourire :

— Je n'aspire pas à la qualité d'homme de génie, dit-il, et je me borne à marcher sur les traces de votre seigneurie.

Pe vit, sur le côté de la route, plusieurs pins très élevés qui formaient en cet endroit un ombrage agréable :

— Nous sommes des campagnards, habitants des montagnes et des bords des lacs : que n'allons-nous nous asseoir et causer un instant au pied de ces pins ?

— Je ne désire rien plus, répondit Sse Yeoupe. Mais je crains de mal répondre à votre obligeante proposition.

## Les deux cousines

Tous deux s'avancèrent entre les pins, et firent choix de deux grosses pierres pour s'y asseoir. Puis Sse Yeoupe prit la parole :

— Votre seigneurie, dit-il, me permettra-t-elle de lui demander son nom, celui de son pays, et le motif qui l'a fait venir en cet endroit ?

— Mon nom est Hoangfou, répondit Pe ; mon pays est Kinling ; je suis venu ici pour jouir des beautés de ces montagnes et admirer la grotte de Iu. Et vous, mon cher monsieur, comment vous appelez-vous ? Quelle affaire vous a conduit ici ? A votre accent, je juge que vous devez être mon compatriote.

— Mon nom de famille est Lieou, dit Sse Yeoupe. C'est pareillement le goût pour les montagnes et les eaux de ce pays qui m'y a amené. Je suis effectivement de Kinling. Je n'avais pas encore eu l'honneur de faire votre connaissance dans la ville où je suis né. C'est une bonne fortune pour moi que d'avoir l'avantage de vous voir ici, au moment où je ne pouvais l'espérer.

— Je suis un vieillard inutile au monde, et le divertissement que je viens prendre ici au milieu des montagnes m'est tout-à-fait loisible. Mais vous, monsieur Lieou, vous paraissez fait pour monter le coursier d'or ou siéger dans la salle de jaspe <sup>1</sup> : comment vous a-t-il été possible de venir aussi faire un voyage de plaisir ?

— J'ai lu, répondit Sse Yeoupe, que le plus grand de nos historiens <sup>2</sup> avait parcouru tout l'Empire, visité les montagnes les plus célèbres, et les plus nobles rivières ; qu'il s'était ainsi muni d'une ample provision d'images et de souvenirs, et que c'était par ce moyen que, dans son style brillant et animé, il était parvenu à s'approprier toutes les merveilles de l'antiquité, comme celles de nos jours ; on peut dire aujourd'hui la même chose de votre seigneurie. Pour moi qui suis

---

<sup>1</sup> On a déjà vu plusieurs fois que ces deux expressions figurées désignaient le collège suprême ou la grande Académie.

<sup>2</sup> Le grand historien est le titre qu'on donne au célèbre Ssemathsian, que quelques missionnaires ont surnommé l'Hérodote de la Chine.

## Les deux cousines

peu avancé dans mes études, j'ai quelque faible parcelle du goût dont vous parlez ; mais je ne suis pas, et j'en rougis, l'homme que vous supposez.

— Les grandes vues ne conviennent qu'aux talents supérieurs, reprit Pe, et ce n'est pas à un vieillard affaibli par l'âge, tel que je suis, qu'il appartient d'en avoir de pareilles. Mais un jeune homme comme vous a des devoirs à remplir : seriez-vous, monsieur, seul affranchi de ces devoirs ?

— J'ai eu le malheur de perdre mon père et ma mère ; je suis orphelin, et je n'ai pas encore contracté de mariage. C'est pourquoi il m'est permis de me laisser aller à mes fantaisies. Je n'en reçois pas avec moins de respect l'avis que vous voulez bien me donner, et je suis infiniment redevable à votre franchise.

— Ah ! la chose est ainsi ! dit Pe.

— Permettez, seigneur, interrompit Sse Yeoupe, que je m'informe où votre hôtel est situé à Kinling. A mon retour, je me ferai un devoir d'aller vous demander.

— Je demeure à la campagne, dans un village à soixante ou soixante-dix milles <sup>1</sup> de la ville, et qu'on nomme Kinchi.

— Ah ! vous habitez le village de Kinchi ! Y connaissiez-vous Pe Thaïhiouan, du ministère des ouvrages publics ? demanda Sse Yeoupe.

A cette question, Pe ne put s'empêcher de sourire intérieurement : « Voilà la demande ! pensa t-il. Cet homme-ci serait-il un second Tchaotsianli ?

— Pe Thaïhiouan ? continua-t-il : c'est un de mes parents : comment ne le connaîtrais-je pas ? Mais, monsieur Lieou, puisque vous vous informez de lui, sans doute vous êtes lié avec lui.

---

<sup>1</sup> Six ou sept lieues.

## Les deux cousines

— Je ne suis pas lié avec lui ; mais j'honore son beau caractère, et c'est pourquoi je me suis informé de ses nouvelles.

— Mon parent Pe a beaucoup de fierté et de roideur dans le caractère : comment a-t-il pu vous inspirer de l'affection ? demanda Pe.

— Un homme vulgaire n'a jamais de roideur, et la fierté siérait mal à celui qui serait sans talents. L'une et l'autre sont bien placées chez un homme de lettres. L'affection que j'ai pour lui n'a donc rien que de très convenable, répliqua Sse Yeoupe. Ce seigneur, à mon avis, a pourtant un défaut.

— Quel défaut ? demanda Pe.

— Son jugement n'est pas bien arrêté, et il est par fois le jouet des intrigants, dit Sse Yeoupe.

— Oui, j'ai dit quelquefois la même chose, reprit Pe. Mais, monsieur Lieou, puisque vous n'avez pas de liaisons avec lui, comment donc le connaissez-vous si bien ?

— Le seigneur Pe avait une fille qui, pour le mérite et la beauté, n'avait jamais eu sa pareille. Vous devez le savoir, seigneur, puisque vous êtes son parent.

— Oui, j'en sais quelque chose, répartit Pe.

— Eh bien, ayant une telle fille, il devait naturellement s'occuper du choix d'un gendre. Toutefois les recherches qu'il a faites de tous les côtés se sont uniquement dirigées sur des jeunes gens riches, mais dépourvus de mérite ; et il n'a pas fait la moindre attention aux hommes de talent qu'il avait sous les yeux. C'est ce qui me fait dire qu'il n'a pas un jugement bien arrêté.

— Avez-vous été voir mon parent, mon sieur Lieou ? demanda Pe.

— J'y suis allé, mais je n'ai pu le voir, répondit Sse Yeoupe.

## Les deux cousines

— Eh bien, monsieur Lieou, ne portez pas un jugement trop sévère contre mon parent. Le hasard l'a mal servi, puisqu'il n'a pu se rencontrer avec vous. S'il vous eût connu, monsieur Lieou, il n'aurait pu manquer de reconnaître en vous les agréments de Tseutou.

— Je ne mérite nullement cet éloge, dit Sse Yeoupe. Mais assurément le personnage qu'il avait appelé chez lui n'était pas un homme accompli.

Ces mots firent naître une réflexion dans l'esprit de Pe : « Les choses de ce monde ont un singulier tour ! pensa-t-il ; je commets une méprise avec un Tchangfanjou, que tout le monde connaît, et quand je jette les yeux sur un Sse Yeoupe, personne ne sait qui il est. C'est bien le cas de dire qu'une bonne nouvelle ne sort pas de la porte, et qu'une mauvaise se répand à mille milles. » — Puis s'adressant à Sse Yeoupe :

— Il y avait au collège de Kinling un élève nommé Sse Yeoupe : le connaissiez-vous, monsieur Lieou ?

Cette demande étonna quelque peu Sse Yeoupe : « Pourquoi me fait-il cette question ? dit-il en lui-même.

— Sse Yeoupe et moi, continua-t-il, nous sommes condisciples et il est fort de mes amis. Quel motif a votre seigneurie pour s'informer de lui ?

— Permettez-moi une question, ajouta Pe : dîtes-moi, je vous prie, monsieur Lieou, quel degré de talent a ce Sse Yeoupe ?

— Il n'est pas plus habile que moi, répondit Sse Yeoupe en souriant.

— On peut juger de lui s'il mérite de vous être comparé, reprit Pe : mon parent m'a dit que ce jeune M. Sse était celui sur lequel son choix s'était fixé pour lui donner sa fille, et que les autres avaient disparu comme des mouches étourdies ou des papillons que le tourbillon entraîne. Direz-vous, M. Lieou, que son jugement n'était pas bien arrêté ?

## Les deux cousines

En entendant ce discours, Sse Yeoupe ressentit intérieurement un mélange de surprise et de joie que tempérait un regret inexprimable :

— Quoi ! s'écria-t-il, j'ai donc commis une indiscretion inexcusable !

Après cette conversation, tous deux se mirent à causer des agréments du pays où ils se trouvaient. Ils restèrent assis jusqu'à l'approche de la nuit. Ils se levèrent alors, et s'en revinrent en se promenant jusqu'au monastère, où ils se séparèrent.

Les regards de deux beaux yeux ne fatiguent jamais,  
Et l'entretien se prolonge de lui-même entre deux cœurs droits.  
Que voit-on par delà ces saules, au-dessus des monts ?  
Des oiseaux que le crépuscule rappelle du haut des nuages.

Rentré chez lui, Sse Yeoupe s'abandonna à toutes ses réflexions : « Le seigneur Pe, dit-il, m'avait donc donné une place dans son sein ! si j'étais venu simplement me présenter devant lui, et solliciter son alliance, je n'aurais pas éprouvé de refus. C'est cette idée d'aller demander l'intercession de Gou Touïan, c'est encore ce désir d'acquérir de la considération, désir qui m'a retenu des mois et des années ; c'est tout cela qui fait que je suis revenu trop tard, lorsque la peine et le ressentiment ont conduit mademoiselle Pe aux neuf fontaines <sup>1</sup>. Après une telle infortune, tu mourrais de douleur, ô Sse Yeoupe, que ta mort même ne rachèterait pas ton crime ! mais je ne songeais pas d'abord à cette vaine gloire : c'est Lo Mengli qui, par ses exhortations réitérées, m'a fait un devoir de le rechercher.

« Les exhortations de Lo Mengli partaient d'un bon motif, continua-t-il ; il m'assurait qu'une fois investi de considération, toutes choses me deviendraient faciles. Pouvait-on prévoir que mademoiselle Pe me serait sitôt enlevée, et que lui-même disparaîtrait sans laisser de traces ? non, sans doute, mon mariage n'était point écrit sur les livres du destin : de là naissent tant de contretemps et de malheurs.

---

<sup>1</sup> Nous dirions *sur les bords du Styx*.

## Les deux cousines

Mais il y a quelques jours, cet hermite m'a annoncé qu'en venant dans ces lieux, j'y ferais certainement une rencontre : et j'y ai trouvé en effet ce vieillard. Il m'avait indiqué le jour du calendrier : c'est justement aujourd'hui le troisième du cycle. Plus j'y pense et plus la chose me paraît inconcevable : le sort de mon mariage serait-il donc attaché à ce vieillard ? »

Toute la nuit se passa pour Sse Yeoupe dans une grande confusion d'idées et de réflexions. Le lendemain il s'empressa d'écrire un billet de visite sous une forme respectueuse, et il se présenta chez Pe. Celui-ci le retint chez lui ; ils se mirent à payer tribut à l'antiquité et à causer de littérature, la tasse à la main. Ils passèrent ainsi toute la journée, et ne se séparèrent que le soir. Le jour suivant, Pe vint à son tour rendre une visite à Sse Yeoupe, qui le retint pareillement pour prendre une collation. De ce moment ils ne cessèrent plus, ou de composer de compagnie, ou de jouir ensemble de la vue des fleurs ou du spectacle des eaux. Leurs humeurs se convenaient, leurs cœurs étaient d'accord. Ils ne se quittaient plus pendant la journée entière. « On vante les talents de Sse Yeoupe, disait Pe en lui-même ; mais je n'ai pas encore vu sa personne : voilà plusieurs jours que je passe avec M. Lieou. J'ai pu étudier à fond son caractère ; il a un talent très éminent, des connaissances fort étendues ; son extérieur est agréable, et sa physionomie annonce un homme comme il faut. Dans les deux capitales et dans toutes les provinces que j'ai parcourues, j'ai passé en revue beaucoup de jeunes gens : je n'en ai pas trouvé un seul qui réunît autant de qualités que celui-ci ; de plus il n'est pas encore marié. Si j'allais manquer une telle occasion, il n'aurait pas seul sujet de me railler sur mon jugement peu arrêté. Il n'y a qu'une chose : si je ne conclus que le mariage de Houngiu, ma nièce Mengli me demandera où elle pourra trouver un autre époux aussi digne d'elle, et elles se plaindront que mon affection aura été mesurée sur le degré de parenté. Si, au contraire, je parlais d'abord de Mengli, pour recommencer ensuite mes recherches en faveur de Houngiu, ce serait faire le sacrifice de mes sentiments personnels. Je vois des talents pareils, une égale beauté dans les deux cousines. Leurs caractères se



## Les deux cousines

conviennent parfaitement. Le meilleur parti est de les donner toutes deux en mariage au jeune Lieou, et de cette manière toutes nos affaires seront terminées. Quel heureux événement ! ce jeune homme, à ce que je vois, possède des talents qui le conduiront quelque jour aux jardins académique. La réputation n'est pas d'ailleurs ce qui m'occupe ; nul autre que lui ne peut me convenir pour ce mariage. »

Il s'adressa donc à Sse Yeoupe et lui dit :

— J'ai une affaire dont je devrais naturellement charger quelqu'ami de vous parler. Mais vous et moi sommes hors des habitudes ordinaires du monde ; j'ai envie de m'ouvrir à vous directement : le puis-je faire, mon cher monsieur ?

— Quelles instructions avez-vous à me donner ? je ne puis les recevoir qu'avec respect, répondit Sse Yeoupe.

— Rien de plus que ce que je vais vous dire : j'ai réfléchi plusieurs fois, monsieur Lieou, à ce que vous me disiez l'autre jour, que Pe Thaihiouan avait en tous lieux promené ses regards pour le choix d'un gendre, sans même s'informer des bons partis qu'il pouvait trouver sous ses yeux. Je juge que vous avez parfaitement raison. Or, moi aussi, j'ai une fille, et de plus j'ai une nièce : je ne me permettrais pas de vous les représenter comme des personnes accomplies ; mais il y a peu de différence à faire d'elles à la fille de Pe Thaihiouan. Maintenant je rencontre en vous un jeune homme plein de mérite, un lettré qui n'a pas son pareil dans l'empire ; et justement vous n'êtes pas encore marié. Si je ne témoignais le désir de serrer avec vous les liens du mariage <sup>1</sup>, et qu'à l'avenir il me fût impossible de trouver un second gendre tel que vous, que de railleries j'encourrais de la part de ceux qui se moquent de Pe Thaihiouan ! et vous, monsieur Lieou, seriez-vous disposé comme moi à cette alliance ?

---

<sup>1</sup> Littéralement *le tissu de soie*.

## Les deux cousines

Lorsque Sse Yeoupe avait entendu Pe lui parler du double mariage d'une fille et d'une nièce, de ces circonstances qui s'accordaient si parfaitement, et sans qu'il y eût un seul mot de différence, avec les prédictions de l'hermite, il était resté confondu de surprise. Toutefois il s'empressa de répondre :

— Que votre seigneurie ne prenne pas pour une marque d'impolitesse le langage que je vous tiendrai dans le premier moment d'une émotion extrême ! Quoi, c'est de vous que part un tel projet ! C'est vous qui voulez accorder l'honneur de votre alliance à un pauvre étudiant tel que moi ! Par où puis-je avoir mérité cette faveur ? J'ai pourtant encore un scrupule sur le cœur, et je ne sais si je dois me permettre de vous en faire part.

— Pourquoi des amis, qui se trouvent ensemble, ne s'expliqueraient-ils pas avec toute franchise ? dit Pe.

— Il est vrai que je ne suis pas encore établi, reprit Sse Yeoupe ; et pourtant j'avais demandé deux filles en mariage. L'une des deux est comme un luth brisé : elle a vu les neuf fontaines <sup>1</sup>. L'autre a fui pour éviter une persécution, et je n'ai d'elle aucune espèce de nouvelles. Quant à celle qui n'est plus, quoiqu'il ne soit pas en mon pouvoir de lui rendre l'âme qui lui a été ravie, la fidélité que je lui ai vouée exige que je n'en épouse pas une autre. Et quant à la seconde qui est vivante, si la perle égarée venait à se retrouver, je craindrais que son retour ne pût se concilier avec l'offre que vous me faites. Tels sont les sentiments dont je suis animé. Veuillez, seigneur, m'enseigner à les diriger.

— En annonçant l'intention de ne vous pas marier, parce que celle que vous vouliez épouser n'est plus, vous tenez le langage d'un cœur fidèle et fortement épris. Mais vous êtes jeune, monsieur Lieou, et vous devez songer aux suites de cette résolution, si nulle barrière ne

---

<sup>1</sup> Elle a passé l'onde noire. Voyez ci-dessus.

## Les deux cousines

s'oppose à la fougue des passions. Si la perle égarée vous était rendue, vous avez des engagements qu'il serait juste de remplir. Mais qu'elle ne revienne jamais, devez-vous, pour cela, vous vouer au célibat ?

— Vos leçons sont si sages, répartit Sse Yeoupe, que je ne puis que m'y conformer avec respect. Mais dépourvu de mérite et de talents comme je suis, j'ai lieu de craindre que le choix que vous feriez de moi n'apportât peu d'honneur au seuil de votre maison.

— Pour une pauvre maison comme la mienne, c'est une bonne fortune que de s'allier à un sage tel que vous, répondit Pe.

— Je dois donc recueillir la marque de bonté dont vous daignez m'honorer. Mais comment prendre les arrangements convenables ?

— La parole une fois donnée est engagée pour toute la vie ; et quant aux actes et aux démarches d'usage, rien ne sera en retard quand le jour des noces arrivera.

Tous deux furent également satisfaits d'avoir conclu cet engagement. Ils s'arrêtèrent encore trois ou quatre jours, pour jouir du plaisir de la campagne. Ensuite Pe, exprimant l'intention de s'en aller le premier :

— Il y a longtemps que je suis hors de chez moi, dit-il ; il faut que je m'en retourne demain. Et vous, monsieur Lieou, à quelle époque comptez-vous revenir ?

— Je n'ai aucune affaire ici, répondit Sse Yeoupe. Je me mettrai en route après le départ de votre seigneurie. Je ne serai séparé de vous qu'une quinzaine de jours, et j'irai ensuite vous demander dans le village que vous habitez.

— Au terme indiqué, la maison sera balayée et tout mis en ordre pour vous recevoir, répartit Pe.

Leur conversation finit ainsi, et le lendemain, Pe prit congé et partit le premier.

## Les deux cousines

Le départ de Pe livra Sse Yeoupe à toutes ses réflexions : « Il y a vraiment quelque chose de surnaturel dans les prédictions de cet hermite. De tout ce qu'il m'a annoncé, il n'y a pas un mot qui ne se soit vérifié. Mais je ne puis m'expliquer ce qu'il a voulu dire, au sujet de mon avancement, quand il m'assurait que le grade d'académicien ne m'avait pas été retiré. »

Il passa quelques jours encore à parcourir le pays. Il songea ensuite qu'il devait se mettre en route, et s'imaginant bien qu'il ne serait pas reconnu, il chargea un domestique de lui louer une barque, et il reprit le chemin qu'il avait suivi à son arrivée, en traversant le fleuve de Tsiantang.

Or il faut savoir que le gouverneur Yang, quand il avait, à plusieurs reprises, suscité des embarras à Sse Yeoupe, n'avait eu d'autre objet que de l'obliger à consentir à la proposition d'alliance qu'il lui avait adressée. Cependant Sse Yeoupe avait pris de lui-même la résolution de se démettre et de s'éloigner. Quand le préfet et les sous-préfets vinrent lui annoncer cette nouvelle, il en fut quelque peu ému, et il donna ordre à ces magistrats d'envoyer des gens, sur toutes les routes, à la poursuite du fugitif. Où aurait-on pu découvrir ses traces ? Le préfet et les sous-préfets revinrent faire part au gouverneur de ce mauvais succès. Ce contretemps lui donna à réfléchir : « Sse Yeoupe est mon subordonné, pensât-il ; mais voilà bien peu de temps qu'il était en charge, et il n'a point commis de fautes dans l'exercice de ses fonctions. Quoiqu'il ne soit pas manifeste que je l'aie obligé de se retirer, au fond c'est moi qui en suis la cause. L'intendant et le juge de la province le savent très bien. Lorsque Sse Fanghoei, qui est à la cour, viendra à l'apprendre, il en concevra du ressentiment centre moi. Il y a là dedans quelque chose d'assez fâcheux.

Il était tout justement occupé de ces idées, lorsqu'on lui apporta la gazette. Le gouverneur l'ouvrit, et du premier coup d'œil ses regards tombèrent sur une déclaration où le ministère du personnel reconnaissait une faute qu'il avait commise, déclaration accompagnée d'un décret impérial qui portait en substance :

## Les deux cousines

« Que Sse Yeoupe, ayant obtenu la première place au second concours des docteurs, aurait dû être désigné pour une des charges de la cour : comment se faisait-il qu'on l'eût envoyé pour être juge dans le Tchekiang ? Une telle conduite méritait un châtement exemplaire : mais comme le ministère avait de lui-même reconnu sa faute, il avait par là mérité quelque indulgence. Sse Yeoupe devait être rétabli dans la charge qu'il avait mérité d'obtenir, et un autre nommé à sa place de juge dans le Tchekiang : RESPECT !

On a vu qu'effectivement Sse Yeoupe eût été désigné pour occuper une des charges de la cour, si quelques grands, mécontents de son élévation, n'avaient obligé le ministère du personnel à lui donner une charge de juge dans le Tchekiang. Mais dans la suite les membres du grand collège s'étaient refusés à laisser enfreindre les règlements. Deux personnes, avaient-ils dit, ont été choisies pour recevoir le titre d'académicien : il n'y a nulle raison d'en envoyer une pour remplir une place de magistrature. Ils voulaient même présenter à ce sujet une requête publique, et faire mettre en jugement les membres du ministère du personnel, comme prévenus d'infraction aux lois et de prévarication. Le ministère du personnel intimidé n'avait trouvé d'autre moyen que de reconnaître lui-même sa faute, en présentant une déclaration qui avait amené le décret dont il s'agit.

La réintégration de Sse Yeoupe dans le grade de docteur de la grande académie ne fut nullement agréable au gouverneur Yang. Il eut peur que Sse Yeoupe ne conservât au fond du cœur du ressentiment contre lui, et qu'une fois à la cour, il ne tînt à ce sujet des discours peu avantageux. Le seul parti qu'il avisa fut de mettre encore des gens en campagne et de faire de nouveaux efforts pour le retrouver.

Il arriva qu'un jour le préfet avait invité de la compagnie sur le lac occidental. Ses hôtes n'étant pas encore arrivés, ce magistrat était seul dans sa barque et s'amusait à regarder par la fenêtre. Tout justement c'était le jour où Sse Yeoupe, venant de passer le fleuve, était arrivé sur le lac ; il avait pris un petit bateau et se dirigeait du midi au nord. En passant

## Les deux cousines

près de la grande barque du préfet, il fut bientôt reconnu par les gens de ce magistrat, qui s'écrièrent en le montrant :

— Voilà le seigneur Sse !

Le préfet leva la tête, et du premier coup d'œil il reconnut en effet Sse Yeoupe. Il ordonna, sans perdre de temps, qu'on arrêtât l'embarcation du seigneur Sse, et s'en vint avec empressement à l'extrémité de son navire pour le recevoir. Les gardes eurent bientôt rejoint le petit bateau de Sse Yeoupe, et ils l'amènèrent à côté de la proue de la barque. Sse Yeoupe, se voyant découvert par le préfet, ne trouva aucun moyen d'échapper et fut obligé de monter sur le navire de ce magistrat. Celui-ci lui fit un accueil très empressé :

— Seigneur Sse, lui dit-il, pourquoi donc vous en êtes-vous allé sans prendre congé de nous ? En combien d'endroits n'ai-je pas envoyé pour vous chercher !

— Mon naturel indolent et inactif me rendait peu propre aux affaires, répondit Sse Yeoupe. C'est ce qui m'a fait prendre ma retraite si précipitamment, pour éviter les fautes que je n'aurais pu manquer de commettre en administrant la justice. Une telle conduite n'était-elle pas juste et raisonnable ? Mais avez-vous pu effectivement, monsieur le préfet, vous donner la peine de songer à moi ?

Le préfet invita immédiatement Sse Yeoupe à passer dans sa barque : il le salua, et faisant aussitôt porter un fauteuil au haut bout, il engagea son hôte à s'asseoir. Sse Yeoupe s'y refusait, et voulait se placer à l'orient ou à l'occident. Mais le préfet prit la parole :

— Monseigneur, dit-il, vous devez naturellement vous asseoir à la place d'honneur : il y aurait par trop d'humilité de votre part.

— Par quelle raison changez-vous votre manière de me parler ? demanda Sse Yeoupe. Pourquoi ne resterais-je pas à ma place, et pourquoi sortiriez-vous de la vôtre ?

## Les deux cousines

— Un docteur de la grande académie a ses prérogatives qui ne sont pas celles d'un fonctionnaire tel que moi, répondit le préfet. Je ne me permettrai plus d'en user comme autrefois.

A ces mots, Sse Yeoupe dans le plus grand étonnement :

— Puisque je me suis démis de ma charge, s'écria-t-il, je suis un homme sans emploi : que me parlez-vous de la grande académie ?

— Il paraît, monseigneur, que vous n'avez pas encore vu la gazette ? Le ministère du personnel s'était trompé dans le choix qu'il avait fait de votre excellence pour remplir une charge de judicature. Mais votre académie s'est opposée à l'infraction des règlements : elle voulait entamer une discussion publique, et le ministère, se voyant pressé, a pris le parti de produire une déclaration pour reconnaître sa faute. Il y avait déjà eu un décret qui rétablissait les choses comme elles devaient être. Respect et joie, monseigneur ! souffrez que je vous offre mes félicitations.

Cette nouvelle fit naître dans le cœur de Sse Yeoupe autant de surprise que de satisfaction : « Quel caractère surnaturel dans les prédictions de l'hermite ! » s'écria-t-il en lui-même.

Tous deux s'assirent et continuèrent à s'entretenir quelque temps, après avoir pris le thé. Puis Sse Yeoupe voulut se lever et partir. Mais le préfet s'y opposa :

— Depuis le départ de votre excellence, dit-il, le gouverneur est bien tourmenté. Il m'en a beaucoup voulu de ne vous avoir pas retenu. Hier encore, il nous a dit lui-même, aux sous-préfets et à moi, de vous faire chercher en tous lieux. Aujourd'hui que je vous ai rencontré, je ne prendrai pas sur moi de vous laisser aller si aisément.

Aussitôt il ordonna de lâcher la barque, et conduisit lui-même Sse Yeoupe au monastère de Tchaoking, où il l'invita à s'arrêter dans la salle

## Les deux cousines

des méditations. Il désigna quatre gardes pour l'accompagner, et revint ensuite à sa barque pour y traiter sa compagnie.

Pendant ce temps-là, des gens avaient déjà été porter la nouvelle aux autorités. Ce furent les deux sous-préfets qui vinrent les premiers, avec les employés de la préfecture, rendre visite à Sse Yeoupe. Le lendemain, les intendants et les magistrats lui apportèrent leurs hommages, et peu de temps après, le gouverneur Yang vint aussi lui faire une visite. Au moment même où ils se saluaient, il s'excusa plusieurs fois. En même temps il fit préparer une collation sur le lac, et se montra extrêmement empressé et attentif. Sse Yeoupe se conduisit à son égard comme son ancien subordonné, et ne laissa voir ni orgueil ni ressentiment.

Parmi les charges, il y en a de grandes et de petites.

Pour les magistrats, c'est aux fonctions qu'il faut prendre garde.

C'est vraiment comme une poulie à puiser de l'eau :

On est, sans l'avoir prévu, tantôt haut et tantôt bas,

Pendant ce temps-là, Tchangfanjou, au lieu de s'en retourner chez lui, avait continué de séjourner sur les bords du lac. Lorsqu'il entendit parler de cette élévation de Sse Yeoupe, il ne put s'empêcher de songer à ce qu'il avait fait :

— Quoi ? dit-il en lui-même, un gouverneur qui le traitait si mal il y a quelque temps, lui fait aujourd'hui une pareille réception ? Il est bien vrai de dire que les manières des gens changent suivant les situations. Et toi, bon Tchang, serais-tu assez sot pour aller te faire de lui un ennemi ? Dans les rapports que j'ai entretenus avec lui, il ne m'a jamais fait le moindre mal. Il n'y a eu entre nous que ce petit débat à l'occasion de mademoiselle Pe. Mais maintenant qu'il n'y a plus d'espoir pour moi de ce côté, pourquoi ne pas y ramener ses yeux, et m'en faire un ami par ce moyen ? Si je lui rends mademoiselle Pe, certainement il en sera ravi, et je ne puis pas me trouver mal de cette liaison avec un docteur de la grande académie.



## Les deux cousines

Une fois fixé sur ce projet, il s'en vint faire une visite à Sse Yeoupe. Après les salutations d'usage, Tchangfanjou prit la parole :

— Savez-vous, seigneur, dit-il, quel est le motif de ma visite d'aujourd'hui ?

— Je l'ignore, répondit Sse Yeoupe.

— Je viens, seigneur, pour m'excuser près de vous, et vous féliciter, reprit Tchangfanjou.

— Quel sujet d'excuses y a-t-il entre des amis qui ne se sont fait aucune injure ? Quant aux charges, qu'elles soient à la cour ou dans les provinces, ce sont toujours des charges : quelle occasion y a-t-il de me féliciter ?

— Ce n'est pas sur cet objet que je viens vous féliciter : c'est sur quelque chose qui vous causera la plus grande joie.

— J'espère donc que vous allez me l'apprendre, dit Sse Yeoupe.

— La nouvelle que je vous ai donnée l'autre jour de la mort de mademoiselle Pe, c'était une nouvelle fausse : et la faute que j'ai commise et dont je viens m'excuser, c'est de vous l'avoir contée. Ce que je vous apprends aujourd'hui ne vous charme-t-il pas ? Voilà de quoi je viens vous féliciter.

— Comment ! s'écria Sse Yeoupe dans le ravissement.

— Véritablement elle n'est pas morte encore, reprit en riant Tchangfanjou. Ce que je vous en ai dit n'était qu'une plaisanterie.

— Et quel pouvait être le motif d'une pareille plaisanterie ? s'écria Sse Yeoupe encore tout surpris et non moins satisfait.

— Il y avait un motif, répondit Tchangfanjou. C'était le gouverneur Yang qui désirait contracter une alliance avec vous. Et comme il savait que vous étiez épris de mademoiselle Pe, il m'avait donné l'humiliante mission de vous faire ce conte pour mettre un terme à vos espérances.

## Les deux cousines

A ce récit qui confirmait la vérité de ce qu'il venait d'entendre, Sse Yeoupe fut au comble de la joie, et se laissant aller à un éclat de rire :

— Eh bien ! mon cher monsieur, puisqu'il en est ainsi, vous avez effectivement une faute à vous reprocher, et j'ai un véritable sujet de satisfaction !

— Souffrez, seigneur, dit Tchangfanjou, que je devienne votre entremetteur : que le service que je vous rendrai efface ma faute jusqu'à un certain point !

— Déjà, répondit Sse Yeoupe, mon père et Gou Touïan ont tous les deux écrit à ce sujet. Une démarche de vous, mon cher monsieur, ne saurait être que très avantageuse : mais dois-je me permettre de vous donner cette peine ?

— Ce sont deux êtres si rares dans le monde qu'un homme de talent et une beauté parfaite ! Il y a encore quelque gloire à les réunir : quelle est la peine dont vous parlez ?

— Puisque vous me permettez d'attendre de vous une si grande marque de complaisance, dès demain je me rendrai chez vous pour la solliciter, reprit Sse Yeoupe.

— Une parole une fois lâchée, quatre chevaux ne sauraient la retenir, dit Tchangfanjou ; vous conviendrez qu'il est mieux que je parte dès demain. Vous êtes, seigneur, un habitant de la salle de jaspe ; votre illustre père et Gou Touïan ont écrit chacun de leur côté. Le premier mot va terminer cette affaire. Il faut seulement que vous me suiviez, pour jouir du bonheur de placer les cierges parfumés dans la chambre nuptiale.

— Si vous exécutez ce que vous avez la bonté de me promettre, ma gratitude ne sera pas légère, et mon devoir sera de reconnaître un tel service, dit Sse Yeoupe.

L'entretien finit ainsi : Tchangfanjou prit congé et sortit. Sse Yeoupe demeuré seul se livra à ses idées : « Puisque mademoiselle Pe existe,

## Les deux cousines

pensa-t-il, notre mariage offre encore des chances nombreuses. Mais je viens tout récemment de prendre un engagement avec Hoangfou : comment me désister de cette autre alliance ? Le seigneur Hoangfou est un homme rempli de bonté et du plus noble caractère. Il a agi envers moi de la manière la plus bienveillante ; puis-je être ingrat avec lui ? s'il n'avait qu'une épouse à m'offrir, peut-être les deux affaires pourraient-elles marcher de front. Mais du côté de Hoangfou, il y a déjà deux demoiselles : quelles propositions lui faire ? Les prédictions de l'hermite m'avaient disposé à accueillir ses offres. Il n'y a pas une seule partie de ses discours qui ne se soit vérifiée : en serait-il autrement de la destinée de mon mariage ? en m'avertissant d'accepter, jugeait-il que mon alliance avec mademoiselle Pe finirait par ne pas avoir lieu ?

« Le seigneur Hoangfou est un homme extrêmement franc et sincère, continuait-il. Quand nous avons eu cet entretien ensemble, il m'a dit qu'au moment d'agir nous nous conformerions aux circonstances. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de lui écrire une lettre sous mon ancien nom de Lieou, de lui faire part en détail de toutes les particularités de cette aventure, et de le consulter sur le parti qu'il faut prendre. Qui peut savoir s'il n'aura pas quelque expédient à proposer ?

Il s'arrêta à ce parti, et écrivit la lettre sur-le-champ. Le lendemain, en allant voir Tchangfanjou, il lui dit seulement qu'il avait un service d'ami à lui demander : qu'il s'agissait d'une lettre à remettre à Hoangfou, bourgeois dans le village de Kinchi. Tchangfanjou s'en chargea volontiers, et se mit immédiatement en route. Quelque temps après, Sse Yeoupe partit de son côté ; beaucoup de magistrats du Tchekiang l'accompagnèrent lorsqu'il prit le chemin de Kinling.

Le papillon qui voltige est toujours un papillon.  
Mais le buisson n'est pas le cerf mort, ni le cerf, un buisson.  
Si l'on cherche à deviner ce qui doit arriver à l'avenir,  
Qu'on suive tout doucement un seul chemin jusqu'au bout.

## Les deux cousines

Nous laisserons Sse Yeoupe s'avancer sur les pas de Tchangfanjou : cependant mesdemoiselles Pe et Lo avaient passé toutes leurs journées et leurs soirées, depuis le départ de Pe, à s'occuper de littérature, et à composer des vers, ce qui était leur amusement favori. Un jour, le concierge apporta deux lettres : l'une était du docteur Gou, et l'autre de l'inspecteur-général Sse. Quand Pe était chez lui <sup>1</sup>, sa fille avait coutume d'ouvrir et de lire toutes ses lettres. Elle déploya donc les deux qu'on venait de lui remettre, et les lut conjointement avec mademoiselle Lo. La lettre de l'inspecteur-général Sse était conçue ainsi qu'il suit :

« Votre vieux frère Sse Youan a l'honneur de vous offrir ses respects, ses compliments et ses vœux.

*Communication particulière.*

« Depuis votre glorieux retour, un an tout entier s'est écoulé sans que j'aie eu l'honneur de vous voir. J'imagine que dans la noble retraite que vous habitez au sein des montagnes de l'orient, n'ayant pour occupation que le vin et la poésie, vous êtes entouré de toutes sortes de félicités. Pour moi, au milieu même des affaires dont j'ai été chargé pour le service de l'État, j'ai toujours présent à l'esprit votre exemple, source pour moi d'une inexprimable confusion.

Mon neveu Yeoupe, primitivement inscrit parmi les candidats de votre pays, et dont j'avais été séparé jusqu'ici, est venu s'offrir à moi l'année passée, quand je me plaignais d'être sans enfants. Je l'ai retenu et adopté pour mon fils. Le hasard l'a constamment favorisé, et il vient d'être nommé juge dans la province de Tchekiang. Mais quoiqu'il ait atteint l'âge viril, il n'est pas encore marié.

Mademoiselle votre fille, dans la retraite profonde qu'elle habite, est bien au-dessus des qualités qui forment l'union des sarcelles. Mon

---

<sup>1</sup> Je suppose qu'il faut lire : quand Pe n'était pas chez lui. Mais la faute, si c'en est une, est dans l'original, et l'on doit toujours être réservé quand il s'agit de faire dire à son auteur le contraire de ce qu'on trouve dans ses paroles.

## Les deux cousines

fils m'a exposé les sentiments dont il est touché pour elle, et le désir qu'il aurait de l'obtenir en mariage. Je n'ai pas supposé que les sentiments particuliers dont un garçon ou une fille peuvent être épris fussent capables d'entraîner un homme tel que vous. Cependant, si vous ne dédaignez pas une famille pauvre et obscure, et si vous lui accordez l'accès au mur oriental de votre maison, notre reconnaissance sera véritablement sans bornes. Si au contraire vous éprouvez quelque répugnance à voir l'entrelacement du lierre et de la cuscute <sup>1</sup>, et que vous ne voulussiez pas leur prêter l'appui d'un grand arbre, je recevrai votre réponse sans amertume de cœur, et je ne me permettrai nullement de marcher sur les traces d'un certain personnage qui nous a précédés, et qui n'a recueilli que les railleries de nos amis. Je mets ma confiance dans cette feuille de mûrier <sup>2</sup>, et j'attendrai les ordres qu'il vous plaira de me transmettre.

La lecture de cette lettre fit briller la joie dans les yeux des deux cousines. Ayant ensuite déployé celle de Gou Touïan, elles y trouvèrent ce qui suit :

« Votre parent Gou Kouei vous salue avec respect.

« Obligé, l'année dernière, de partir précipitamment pour la cour, j'ai, par l'effet d'une méprise, sollicité de vous, en faveur d'un intrigant, l'appui que l'arbre fournit à la plante. Il avait par adresse tiré de moi cette lettre dont j'ai importuné votre seigneurie. Mais les artifices mêmes des démons des montagnes ne sauraient prévaloir auprès d'un esprit aussi éclairé que le vôtre. Cependant, la faute que ma légèreté m'a fait commettre n'admet pas d'excuse. En revenant ce printemps prendre les ordres de l'empereur, je me suis trouvé avec notre frère Sse, dont j'ai appris la chose, non sans étonnement, et qui le premier m'a fait connaître mon erreur. M. Sse avait déjà

---

<sup>1</sup> Même observation qui a été déjà faite en pareil cas ci-dessus. Ce ne sont pas ici des équivalents botaniques ; mais il s'agit de plantes grimpantes enlacées autour d'un arbre.

<sup>2</sup> Le papier de la Chine est fait avec l'écorce d'une espèce de mûrier que nos botanistes ont consacré à la mémoire de Broussonet.

## Les deux cousines

combattu avec honneur dans les palais du midi <sup>1</sup>, et il avait obtenu une charge dans le Tchekiang. Il a songé à l'enroulement du lierre et de la cuscute, et c'est à moi qu'il s'est adressé pour lui ouvrir la route. Profitant du voyage même auquel sa charge l'oblige, il compte s'élever jusqu'à la montagne sacrée que vous habitez. Vous verrez, du premier coup d'œil que vous jetterez sur lui, qu'il a véritablement les qualités du jaspe. Vous vous êtes, jusqu'ici, donné beaucoup de tourment pour le choix d'un gendre ; mais ici, vous trouverez, je crois, bien facile de vous fixer. Je compte sous peu de temps prendre un prétexte pour retourner dans le midi. Je veux assister au joyeux festin, et joindre mes félicitations à celles qui vous seront adressées. Si vous avez auparavant quelque chose à me mander, favorisez-moi d'une réponse, etc. »

La satisfaction des deux cousines redoubla quand elles eurent achevé de lire cette lettre. Mademoiselle Lo se leva sur-le-champ, et faisant son compliment à mademoiselle Pe :

— Salut et joie, ma sœur ! lui dit-elle.

Mademoiselle Pe s'empressa de répondre à ce compliment :

— Vous y avez part comme moi, ma sœur, repartit-elle, et je ne suis pas la seule qu'il faille féliciter.

— Ma sœur, reprit mademoiselle Lo, vous avez pour vous les ordres du père, l'inspecteur général Sse, l'intérêt qu'y prend le docteur Gou et les sollicitations dont il s'est chargé. Quand mon oncle reviendra, il accédera de lui-même, dès le premier mot, à cette demande. Quant à moi, j'ai bien un engagement de cœur ; mais je n'ai pas encore d'entremetteur. Et quand même le jeune Sse me serait fidèle et reviendrait remplir ses serments, il ne sait pas que je suis dans cette maison. S'il reçoit ma lettre et qu'il vienne me chercher jusqu'ici, mon oncle a pour vous une affection bien profonde, ma sœur :

---

<sup>1</sup> Le collège de Nanking.

## Les deux cousines

voudra-t-il ainsi, pour l'amour de moi, réunir deux cuillers dans la même tasse ? Quand je pense à tout cela, je trouve que mon sort n'a encore rien de fixe.

— Vos réflexions seraient, très justes, ma sœur, si elles s'appliquaient à ce qu'on voit d'ordinaire dans le monde. Mais mon père n'est point du tout un homme comme les autres. Puisqu'il a de l'affection pour moi il vous aime, ma sœur ; d'ailleurs il a accepté la commission de ma tante ; et certainement il ne mettra point de différence entre nous, en faisant de moi une femme jalouse et égoïste.

— A la bonne heure ! reprit mademoiselle Lo ; mais il reste bien des difficultés encore. Au moment où un homme lui donne sa fille, aller aussi lui demander sa nièce, c'est une chose dont le jeune Sse aura de la peine à faire la proposition. D'un autre côté, mon oncle ne croira pas nous affliger en choisissant un époux pour sa fille et un autre pour sa nièce. Mon établissement dépend tout-à-fait de la volonté de ma mère et de celle de mon oncle : quelle résistance puis-je leur opposer ?

— Ne vous inquiétez pas, ma sœur, reprit mademoiselle Pe. S'il survient quelque débat, c'est à moi qu'il appartiendra de déclarer la vérité. Si votre mariage ne se concluait pas, je resterais fidèle à mes engagements avec vous, et je ne me marierais pas non plus.

— S'il en est ainsi, la protection que vous m'accorderez excitera toute ma reconnaissance, dit mademoiselle Lo. Dans la lettre du docteur Goa, continua-t-elle, il est dit que le jeune Sse profitera du voyage auquel sa charge l'oblige pour s'approcher de la montagne sacrée. Ainsi, le jeune Sse doit être venu en même temps que la lettre. Si il était arrivé, comment aurions-nous de ses nouvelles ? Il serait bien bon qu'il pût savoir que je suis ici. »

— Vous avez raison, dit mademoiselle Pe.

## Les deux cousines

Et elle chargea quelqu'un d'aller demander au concierge si le seigneur Sse était déjà venu rendre sa visite. Le concierge répondit :

— Le seigneur Sse a envoyé quelqu'un pour annoncer sa visite, et c'est moi qui ai répondu que mon maître n'était pas chez lui, et qu'il n'y avait ici personne pour le recevoir ; que puisqu'il voulait faire une visite, il suffisait qu'il laissât son billet dans les registres de la porte, sans se donner la peine de venir lui-même de loin. Son domestique s'en est allé, et j'ignore s'il doit revenir.

— Si on lui a fait cette réponse, le jeune Sse ne reviendra pas, dit mademoiselle Pe.

— Je le suppose, dit mademoiselle Lo ; et quand il viendrait, nous aurions de la peine à lui faire passer des nouvelles.

— Quelle peine aurions-nous à lui faire passer des nouvelles ? reprit en riant mademoiselle Pe. Vous n'auriez besoin, ma chère sœur, que de prendre des habits d'homme, et d'aller le trouver comme l'autre fois.

Mademoiselle Lo ne put s'empêcher de rire à son tour de cette plaisanterie.

Que d'agitations dans le cœur des belles habitantes de l'appartement intérieur !  
Que d'inquiétudes naissent dans leur tendre sein.  
La tristesse, la joie, se succèdent dans leur âme.  
Elles se livrent à loisir aux soins qui occupent leur cœur.

Les deux cousines demeurèrent pourtant plus satisfaites qu'auparavant : on apprendra dans le prochain chapitre la suite de leurs aventures.

@



**CHAPITRE XIX**

**Méprise sur méprise, contrariétés de toutes parts**

@

Pourquoi faut-il que le sort trompe si souvent nos vœux ?  
Presque toutes les affaires vont ainsi d'une manière désordonnée.  
En ouvrant les yeux on voit bien que lui n'est pas moi.  
Mais en se réveillant, on se demande : Qui suis-je moi-même ?  
Mille apparences trompeuses abusent à tous moments,  
Et il est au-dessus de nous de discerner la vérité.  
La destinée du mariage doit avoir été fixée d'avance ;  
Et pourtant, au milieu de tant de contre-temps, on finit par s'égarer.

Tandis que les deux cousines passaient ainsi leurs journées à s'entretenir ensemble dans leur appartement, on vint un jour inopinément annoncer l'arrivée du seigneur Pe. Madame Lo et les deux demoiselles vinrent le recevoir, et bientôt on vit entrer Pe la satisfaction peinte sur le visage, et qui, tout en saluant, dit à madame Lo :

— Salut et joie ! ma chère sœur. J'ai enfin trouvé le gendre que je cherchais. Le mariage de ma nièce et celui de Houngiu sont une affaire conclue.

En entendant ces mots, madame Lo fut charmée :

— Ah mon frère ! dit-elle, si cela est, que de remerciements j'ai à vous faire pour une si grande marque de bonté !

Après le salut de madame Lo, les deux demoiselles vinrent ensemble rendre leurs devoirs à Pe, qui leur dit en riant :

— Mesdemoiselles, vous êtes deux sœurs qui pouvez rivaliser ensemble de talents et de beauté ; je n'ai pas voulu non plus que vous fussiez séparées.

## Les deux cousines

Ce discours persuada aux deux cousines qu'il s'agissait de Sse Yeoupe, que sans doute il avait rencontré à Hangtcheou, et qui les avait demandées en mariage. Elles se réjouirent donc intérieurement et se dispensèrent de faire aucune question. Le jeune Lo vint à son tour saluer son oncle. On fit la revue du bagage, on prépara un repas pour célébrer le retour de Pe. Celui-ci, ayant changé d'habits, alla se reposer une partie de la journée. Puis on vint reprendre place, et quand on fut assis, madame Lo ouvrant la conversation :

— Vous avez été dehors bien longtemps, mon frère, dit-elle. Vous ne deviez aller qu'aux bords du lac : mais sans doute vous aurez poussé plus loin votre promenade ?###

— Je suis allé à Hangtcheou ; et comme j'ai craint que le gouverneur Yang n'imaginât que je venais lui rendre visite, j'ai changé de nom et je me suis fait appeler le bourgeois Hoangfou. Pendant le temps que j'ai passé sur les bords du lac, il s'y trouvait un assez bon nombre de jeunes gens ; mais pas un seul homme d'un vrai mérite.

Alors il leur raconta en détail tout ce qui lui était arrivé, lorsqu'il avait composé des vers dans la *galerie de la source froide*, ainsi que la vaine réputation que s'étaient acquise Tchaotsianli et Tcheouchingwang, et comment il avait reconnu leur forfanterie. Ce récit amusa beaucoup les deux cousines, qui ne purent s'empêcher de rire.

— Et ensuite, que s'est-il passé ? demanda encore madame Lo.

— J'avais fait un assez long séjour sur les bords du lac, me promenant tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Voyant enfin qu'il n'y avait pas là plus de gens à talent qu'ici, j'ai passé le fleuve de Tsiantang, et je m'en suis allé du côté de Chanyin, visiter les curiosités de la grotte de l'empereur Iu. Là, j'ai fait la rencontre d'un jeune homme du nom de Lieou, qui est aussi natif de Kinling : pour l'extérieur, les bonnes manières, c'est véritablement un modèle accompli. Nous logions ensemble dans le monastère de Iu. Soir et matin nous nous entretenions de littérature, ou nous compositions de

## Les deux cousines

compagnie. Nous parcourions les sujets anciens et modernes. Nous avons ainsi passé le temps pendant plus d'une quinzaine de jours. A le juger d'après son esprit, son extérieur distingué, ses vastes connaissances et ses talents éminents, il me paraît fait pour prendre un jour son vol jusqu'aux jardins de l'académie. J'ai vu passer bien des hommes devant mes yeux ; mais je n'en ai jamais remarqué un seul qui réunît tant de qualités. Je voulais lui faire épouser Houngiu ; mais j'ai craint que ma nièce ne m'accusât d'une préférence injuste. J'aurais désiré lui donner ma nièce ; mais j'ai eu peur que Houngiu ne se plaignît de ma négligence pour ses intérêts. Hors le jeune Lieou, je crois qu'il serait fort difficile d'en trouver un qui le valût. Je me suis rappelé que Ohoang et Niuying s'étaient toutes deux consacrées au seul Chun. Il s'est déjà trouvé des gens qui ont imité cet ancien exemple. Je voyais d'ailleurs qu'elles étaient toutes deux, non pas seulement amies, mais liées par la plus tendre affection, et il m'en eût coûté de les séparer. Enfin, de moi-même et de ma propre bouche, je les lui ai promises toutes deux. C'est pour moi une satisfaction extrême d'avoir pu conclure cette affaire. Et vous, ma sœur, qu'en pensez-vous ?

Pendant ce discours, les deux cousines étaient demeurées stupéfaites, et elles se regardaient l'une l'autre, sans oser prononcer le moindre mot :

— Mon frère, répondit madame Lo, vous avez eu une très bonne idée. Je trouvais précisément que Mengli était un peu jeune pour présider à la récolte de la marsile et de l'alisma nuptial. Mais maintenant qu'elle aura ma nièce pour compagne et pour appui, je suis parfaitement tranquille, D'ailleurs, puisque ce jeune Lieou a tant de mérite et d'agréments, voilà le repos de sa vie assuré. Votre beau-frère habite le séjour des neuf fontaines, et comme lui je puis aussi fermer les yeux.

Pe semblait au comble de la joie :

## Les deux cousines

— Vous exprimez justement ce que j'avais dans la pensée, s'écria-t-il. Moi qui n'ai pas de fils, je n'avais que ma fille Houngiu présente à l'esprit. Mais aujourd'hui que j'ai trouvé un gendre dans la personne de Lieou, tous mes vœux sont satisfaits. Que mon cercueil se ferme demain, s'il le faut : j'y entrerai joyeusement et sans regrets.

Tout en parlant ainsi, Pe riait de plaisir et madame Lo partageait insensiblement sa satisfaction. Il n'y avait que les deux demoiselles qui, se voyant arracher un consentement tacite, éprouvaient au fond du cœur un trouble inexprimable. Elles n'osaient pourtant ouvrir la bouche, ni faire la moindre allusion à ce qui concernait Sse Yeoupe. A la fin, mademoiselle Pe tourna les yeux sur Yansou. Yansou comprit ce regard, et sur-le-champ elle apporta à Pe les deux lettres de l'inspecteur-général Sse et du docteur Gou. Après les avoir lues, Pe tout surpris s'écria :

— Comment donc ! celui qui a eu la seconde place au concours du nord, c'est Sse Yeoupe ? Et c'est le neveu de Sse Fanghoeï ? Et il l'a adopté pour son fils ? C'est donc pour cela qu'il s'était inscrit comme candidat du Honan ? Si j'avais su tout cela un peu plus tôt, le mariage eût été bientôt conclu. Pourquoi a-t-il tant attendu pour former sa demande ? Maintenant j'ai pris un engagement de ma propre bouche avec le jeune Lieou. Il se trouve actuellement en arrière. Que puis-je faire à cela ?

Il jeta les yeux sur sa fille, et vit qu'elle baissait la tête et gardait le silence. Il fit une réflexion :

— Tout le monde, dit-il, exalte le mérite et les agréments de Sse Yeoupe. Il a mérité de plus la seconde place au concours. Je pense bien que ce ne doit pas être un homme ordinaire. Mais, hélas ! je ne l'ai pas vu encore. Le nombre des hommes qui ont un mérite accompli est très peu considérable, continua-t-il. Ceux qui ont du talent n'ont pas toujours une figure agréable, ceux qui ont de la figure manquent par fois de talents. Mais la perfection est quand la figure et le talent se trouvent réunis au même degré. Celui-ci

## Les deux cousines

pourrait bien être un homme d'un extérieur commun, et qui compte uniquement sur son mérite, ou capable d'une conduite légère. Dans tous les cas, ce ne serait pas un homme aussi parfait que je le désire. Au contraire, je connais l'extérieur et les talents du jeune Lieou ; mais pour ne pas en parler davantage, il paraît d'un caractère plein de modération et de douceur ; son langage est modeste, et ses discours toujours judicieux. C'est un homme qui s'est élevé lui-même à la perfection du jaspe. Quant à la réputation qu'il peut acquérir un jour, je ne doute pas qu'elle n'aille jusqu'à le conduire au coursier d'or, et à lui ouvrir la salle de jaspe. Le jeune Sse est aussi un homme de mérite assurément ; mais je ne vois pas en quoi il pourrait être supérieur au jeune Lieou. Or, j'ai déjà un engagement avec celui-ci, et avec l'autre, nous en sommes encore à la demande. Que faire à cela, et quel parti prendre ?

— Mon frère, reprit madame Lo, vous avez vous-même observé les belles qualités du jeune Lieou, et elles vous ont convenu. Il n'y a rien du tout à changer à votre résolution. Quel moyen de revenir sur un arrangement pareil, quand la fille est déjà promise ? Le jeune Sse a du mérite ; mais qu'importe ? Il n'y a rien autre chose qu'à lui faire réponse.

— Oui, c'est le seul parti que je puis prendre, répartit Pe. En vérité, ce jeune Sse est bien mal servi par le destin. Dès le principe, Gou Touïan avait fait choix de lui à mon intention : ce fut lui qui refusa. Il vint ensuite s'adresser à moi avec des vers qu'il avait composés sur les saules printaniers : il fut la dupe d'une supercherie. Je réussis à éclaircir la chose : je le fais chercher en tous lieux, sans pouvoir le découvrir. Il se retrouve aujourd'hui, et quand la lettre qui contient sa demande arrive, je suis engagé avec un autre. Tant de contrariétés font voir qu'il n'a aucune part dans les destinées du mariage, puisque rien ne peut succéder selon ses vœux.

## Les deux cousines

La famille continua cette conversation quelque temps encore, avant de se séparer. Dès qu'on se fut retiré, mademoiselle Lo se hâta de passer secrètement chez mademoiselle Pe :

— Ma sœur, dit-elle, nous n'avions d'abord que le seul Sse. Voici maintenant de plus le jeune Lieou. Quelle manière y a-t-il d'arranger tout ceci ?

Mademoiselle Pe fit un soupir :

— Il y a un proverbe ancien, reprit-elle, qui dit que pour huit ou neuf choses qui vont contre nos désirs, il n'y en a pas deux ou trois qui réussissent. Nous pouvons, vous et moi, nous l'appliquer aujourd'hui. Que d'empêchements et de retours dans ce mariage projeté avec le jeune Sse ! On eût dit qu'à présent mon père y serait disposé. Lui-même avait atteint l'objet de ses espérances. Les lettres de l'inspecteur général Sse et du docteur Gou apportaient sa demande. Il semblait qu'il n'y avait pas le moindre doute à former sur le succès. Mon père avait passé plusieurs années à me chercher un époux, sans rencontrer personne qui lui convînt. Qui eût jamais deviné que dans l'espace de quelques instants, il aurait tout d'un coup trouvé ce jeune Lieou ! Ainsi, tant de peines qu'on s'est données depuis si longtemps s'en vont un matin au courant de l'eau ! Est-il possible de supporter cette pensée ?

— Ma sœur, reprit mademoiselle Lo, quelque attachement que vous ayez l'un pour l'autre, vous et le jeune Sse, ce n'est au moins rien de plus qu'une inclination secrète. Vous ne vous êtes jamais vus, même de profil. L'engagement qui vous concerne peut s'exécuter. Mais moi qui, en conversant avec lui, ai tenu mes mains dans les siennes ; qui, assise à ses côtés, ai touché son épaule de la mienne, qui lui ai donné des assurances, qui ai prononcé des serments, qui les ai répétés par deux ou trois fois : qu'un matin je sois ainsi consacrée à un autre homme ; que je manque de constance avec le premier, et

## Les deux cousines

de fidélité à l'égard du second : c'est ce qui est absolument impossible.

— Je ne me suis jamais trouvée en présence du jeune Sse, répondit mademoiselle Pe. Mais l'engagement du cœur n'en existait pas moins. D'ailleurs, il avait rempli la condition des vers sur les saules printaniers. Les pièces que je lui avais demandées sur le départ de la grue et l'arrivée de l'hirondelle avaient un sens et un motif. Je ne saurais donc le considérer comme un homme indifférent. Mais dans des affaires si délicates, des filles comme nous sommes, habitantes de l'appartement intérieur, ont bien de la peine à ouvrir la bouche, et à se prononcer.

— Je conçois, ma sœur, que vous ayez au premier moment quelque peine à déclarer ouvertement ce qui vous concerne. Mais je ne vois pas d'obstacle à ce que vous disiez quelque chose de ce qui me regarde. L'intention de mon oncle est de faire notre bonheur, et non de s'opposer sans motif à ce que nous désirons. S'il avait connaissance de la démarche irrégulière où je me suis engagée, peut-être adopterait-il un autre parti.

— Pour parler, dit mademoiselle Pe, je n'y manquerai pas ; mais il est bon d'attendre un peu. J'ai entendu dire hier que mon oncle Gou avait pris un congé pour retourner chez lui. Bien certainement il viendra nous voir dans quelques jours. Quand il sera ici, je chercherai l'occasion de le mettre au fait ; et puisqu'il est l'entremetteur choisi par le jeune Sse, il voudra sans doute employer tous ses moyens.

— Cette idée me paraît très convenable, dit mademoiselle Lo.

Cette affaire devint le sujet habituel de leurs délibérations, à toutes les heures et à toutes les minutes.

C'est d'elles-mêmes que s'occupent ces belles dont l'esprit est si agité.

L'appui d'un père, d'une tante ne leur manque pourtant pas.

## Les deux cousines

Elles avaient trouvé un pêcher que le ciel avait décoré des teintes les plus brillantes,

Et des feuilles trop touffues viennent le dérober à leurs regards amoureux.

Deux ou trois jours après, le docteur Gou, qui avait appris le retour de Pe, vint avec empressement pour le voir. Il y avait plus d'un an que les deux beaux-frères étaient séparés, et ils eurent une joie extrême de se retrouver ensemble. Pe retint le docteur à loger dans le pavillon des songes champêtres, et peu de temps après mademoiselle Pe sortit pour rendre ses devoirs à son oncle : le docteur en tira occasion de dire à Pe :

— Eh bien ! mon frère, vous avez enfin ce gendre accompli que vous cherchiez, et ce n'est pas en vain que depuis si longtemps vous vous serez donné tant de peines et de soins ! vous ne resterez pas au-dessous de ce que méritent les talents et les charmes de ma nièce. C'est un digne sujet de joie et je dois vous en féliciter. Mais dites-moi, je vous prie, Sse Liansian a-t-il déjà envoyé les présents de noce ?

— Mon frère, répondit Pe, je suis infiniment touché des marques de votre affection ; mais hélas ! cette affaire ne s'est pas arrangée.

— Voilà du nouveau ! et pourquoi donc ? s'écria le docteur Gou dans le plus grand étonnement.

— Il n'y a pas d'autre motif, répondit Pe, si ce n'est que votre lettre, mon frère, et celle du seigneur Sse sont arrivées trop tard ; j'avais déjà conclu avec une autre personne.

— Il y a longtemps que ma lettre est arrivée, dit le docteur, comment serait-elle venue trop tard ?

— Depuis ma maladie je m'ennuyais chez moi, répondit Pe ; je partis dès le commencement du printemps pour aller parcourir les plus beaux endroits de la province de Tchekiang. Le hasard m'a fait rencontrer à Chanyin un jeune poète, à qui j'ai promis en mariage



## Les deux cousines

Houngiu et Lo Mengli. C'est à mon retour ici, ces jours derniers que j'ai trouvé les deux lettres ; et vous voyez que c'était trop tard.

— Quel est le nom de ce jeune homme ? je suppose qu'il est de Chanyin ? demanda le docteur.

— Son nom de famille est Lieou, et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il est de Kinling.

— Comment est sa personne, et par où a-t-il si promptement obtenu votre consentement, mon frère ? dit encore le docteur.

— Quant à ses agréments, ce Pangan que vante l'antiquité ne l'égalait peut-être pas : et du côté du talent, on peut dire qu'il est supérieur à Fangtseukian. Comment n'aurais-je pas donné mon consentement à un tel homme ?

— Mon frère, reprit le docteur, lui avez-vous demandé s'il demeurerait à Kinling même, ou dans les environs ?

— Il m'a dit qu'il habitait à la ville, et il a ajouté qu'il avait eu l'honneur de passer sous vos yeux à l'examen.

— Voilà qui est plus extraordinaire. S'il eût été de Chanyin, je n'avais rien à dire : il peut s'y trouver d'autres hommes de mérite que je n'aie pas vu. S'il se fût donné pour être des environs de Kinling, je ne puis y connaître à fond tout le monde, bien que je dusse en avoir entendu parler : il y a des talents qui m'ont peut-être échappé, et dont je n'ai pas tenu compte. Mais s'il dit qu'il habite la ville même, et que je le connais, non seulement il n'y a pas parmi mes amis une seule personne qui s'appelle Lieou ; mais je n'ai pas vu un seul homme habile de ce nom parmi ceux qui se sont réunis pour les examens. Mon frère, ne seriez-vous pas encore ici la dupe de quelque intrigant ?

— Si je n'étais demeuré que quelques moments auprès de lui, reprit Pe, j'aurais pu, dans une seule entrevue, ne pas apporter une attention suffisante. Mais nous avons, lui et moi, logé dans le même

## Les deux cousines

monastère. Nous ne nous quittions pas du matin au soir. Pendant quinze jours et davantage, nous avons habituellement passé tout notre temps ensemble, à jouir de la vue des fleurs, à nous entredonner des sujets de vers, à boire en causant de littérature, raisonnant tantôt sur les événements de la haute antiquité, tantôt sur les choses qui venaient de se passer. Son amabilité ne s'est pas démentie un moment, et elle est véritablement propre à séduire les gens. C'est ce qui m'a donné tant d'empressement à le prendre pour gendre. Me serais-je follement abandonné à cette idée, si j'avais pu conserver le doute le moins fondé ?

— Puisque vous l'avez si bien examiné, mon frère, dit le docteur, sans doute vous n'avez pu commettre de méprise ; mais je suis bien fâché que vous n'ayez pu voir Sse Liansian. Si vous l'aviez vu, l'infériorité du jeune Lieou se serait montrée d'elle-même.

— C'est, dit en riant Pe, que vous n'avez pu voir le jeune Lieou. Si vous l'aviez vu, bien certainement vous ne parleriez pas ainsi.

— Sans vouloir rabaisser votre jeune Lieou, répartit le docteur en riant pareillement, ce n'est qu'un pauvre bachelier et voilà tout.

— J'ai dit seulement qu'il avait assez de talent et d'agréments pour sortir de la foule, répliqua Pe ; mais s'il est question d'avancement et de réputation, ce ne sera pas assurément un homme ordinaire dans les concours. Je suis persuadé que son nom se fera entendre un jour dans les jardins de l'académie. Il n'est pas indigne de vous, mon frère.

— Je n'attache pas un prix excessif aux honneurs mêmes de l'académie, reprit le docteur ; mais, mon frère, vous détournez vos regards de Sse Yeoupe qui dès à présent est nommé académicien, pour les porter exclusivement sur celui qui ne l'est pas encore. Il me semble qu'il y a là-dedans une partialité excessive.

## Les deux cousines

— Mon frère, dit Pe, vous m'annonciez dans votre lettre que Sse Yeoupe avait été nommé juge dans le Tchekiang : que parlez-vous maintenant de l'académie ?

— Sse Yeoupe, répartit le docteur, avait été le premier au second concours. Suivant le règlement il devait avoir une des charges de la cour ; mais par animosité envers celui qui avait présidé l'examen, MM. Tchou et Wang lui avaient fait donner une simple place dans la magistrature. Par la suite, notre collègue n'a pas voulu souffrir l'infraction de la loi, et il annonçait l'intention de faire une dénonciation publique. Le ministère du personnel intimidé a lui-même reconnu son injustice, et en vertu d'un décret impérial, il a rétabli les choses comme elles devaient être. J'imagine qu'en recevant cette nouvelle Sse Yeoupe aura quitté sa charge, et qu'il reviendra dans l'espace de quelques jours.

— C'est aussi sous peu de jours que, selon l'engagement que nous avons pris ensemble, le jeune Lieou doit venir me rejoindre, dit Pe : quand tout le monde sera réuni, les eaux du King et du Wei se distingueront d'elles-mêmes.

— A la bonne heure ! dit le docteur.

Mademoiselle Pe avait écouté toute la discussion, sans juger à propos de se mêler de la conversation. Mais elle alla secrètement conférer avec mademoiselle Lo. Aucun des deux prétendus n'avait encore envoyé de présents, et il fallait attendre, pour prendre un parti, que l'un des deux eût rempli cette formalité.

Pe et le docteur avaient passé plusieurs jours ensemble, quand le concierge vint annoncer que le jeune seigneur Tchang, celui qui, précédemment, à titre d'hôte, avait logé dans la maison, demandait à être reçu. Pe suivant sa pensée,

— Que vient-il faire encore ? s'écria-t-il.

## Les deux cousines

— Il a sans doute quelque motif pour venir, dit le docteur. Quel inconvénient trouvez-vous à le recevoir ?

Pe le fit donc inviter à passer dans le salon ; et peu d'instants après, Tchangfanjou entra, et fit sa révérence. On prit place après les compliments, et Pe ouvrant l'entretien :

— Il y a longtemps, dit-il, qu'on n'avait eu l'honneur de vous voir.

— Depuis l'examen de l'automne dernier, répondit Tchangfanjou, j'ai été au collège de la province de Tchekiang. C'est ce qui m'a empêché de venir vous rendre mes devoirs.

— Depuis quand êtes-vous de retour ? demanda Pe.

— Je suis arrivé d'hier, pour une affaire que j'ai à vous communiquer, répondit Tchangfanjou.

— Quelle est l'affaire sur laquelle vous daignez me donner vos instructions ? dit Pe.

— J'ai un ami très intime, qui est maintenant fort connu. Depuis longtemps la renommée lui a appris les vertus de la fille de votre excellence ; et il sait qu'elle possède toutes les qualités qui font une belle union <sup>1</sup>. Il a donc remis entre mes mains le manche de la coignée, et m'a chargé de venir demander à votre excellence son consentement pour le lien fortuné qu'il désirerait contracter.

— Quel est le nom de votre ami ? demanda Pe.

— C'est le nouveau docteur du grand collège, Sse Yeoupe.

— Ah ! c'est justement M. Sse ! Gou, mon parent est aussi venu ces jours derniers me parler pour lui, et c'est précisément la cause de l'embarras où je me trouve en ce moment.

---

<sup>1</sup> Littéralement *l'union des sarcelles*. Il s'agit de certains oiseaux d'eau qui nagent toujours par couples, en se répondant par un chant que le Chiking exprime ainsi *Kouan-Kouan*, et qui est regardé comme très harmonieux. Les Sarcelles, à cause de cela, passent pour l'emblème du bonheur et de la fidélité conjugale.

## Les deux cousines

— Monsieur votre parent, le seigneur Gou, est donc ici ? reprit Tchangfanjou. Eh bien ! M. Sse est un lettré éprouvé dès sa plus tendre jeunesse ; mademoiselle votre fille, une beauté célèbre, l'ornement de l'appartement intérieur. Le ciel les a fait naître l'un pour l'autre. Quel embarras pouvez-vous avoir à ce sujet ?

— Mon embarras ne provient d'autre chose, sinon que je l'ai déjà promise à un autre, répondit Pe.

— Dans le temps où M. Sse Liansian avait obtenu la première place à l'examen des bacheliers, votre excellence avait eu la bonté de lui donner des espérances. Comment se fait-il qu'aujourd'hui qu'il a monté le coursier d'or, et pénétré dans la salle de jaspe, vous soyez, au contraire, disposé à le repousser. C'est une chose qui ne s'explique pas bien.

— Monsieur, dit Pe, ne me pressez pas en ce moment, et revenez, s'il vous plaît, quand j'aurai conféré sur cette affaire avec mon parent.

— C'est une si belle alliance, reprit Tchangfanjou, que j'espère encore que votre excellence trouvera moyen de la former.

Pe retint Tchangfanjou à prendre le thé, et pendant ce temps, la conversation continua :

— Ce village est habité par un grand nombre de personnes, dit Tchangfanjou. Les habitations sont-elles toutes rassemblées en cet endroit, ou dispersées de côté et d'autre ?

— Elles sont pour la plupart réunies ici, répondit Pe ; il en est très peu d'écartées. Quel est le motif de cette question ?

— Il y a, dit Tchangfanjou, un de mes amis qui m'a remis une lettre. J'ai fait chercher des deux côtés du village, et l'on ne trouve nulle part la personne à qui la lettre est adressée.

— Monsieur, dit Pe, quelle est la personne que vous cherchez ?

## Les deux cousines

— C'est un bourgeois nommé Hoangfou, répondit Tchangfanjou.

Pe reprit avec empressement :

— Hoangfou est un de mes parents si vous avez une lettre pour lui, vous n'avez qu'à me la remettre, et c'est moi qui la lui donnerai.

— Ah ! c'est un de vos parents : je l'ai demandé partout, dit Tchangfanjou.

Et il chargea quelqu'un de sa suite d'aller chercher la lettre et de l'apporter. Pe la reçut, et après y avoir jeté les yeux, il la serra dans sa manche. L'entretien dura quelque peu de temps encore, après quoi Tchangfanjou prit congé et sortit. Pe revint au pavillon des songes champêtres, et rejoignant le docteur Gou :

— Cette visite de Tchangfanjou, dit-il, est aussi pour l'affaire de M. Sse.

— Vous a-t-il dit à quelle époque Sse Liansian devait arriver ? demanda le docteur.

— Je ne m'en suis pas informé, répondit Pe. Mais il m'a apporté aussi une lettre du jeune Lieou.

Et il tira de sa manche la lettre, l'ouvrit, et se mit à la lire avec le docteur. Voici ce qu'ils y trouvèrent :

« Le jeune Lieou Hiochi a l'honneur de vous offrir ses hommages, ses vœux et ses compliments.

(Observations particulières)

« Moi qui ne suis qu'un pauvre lettré sans instruction, j'ai eu le bonheur, sans l'avoir espéré, d'apercevoir au milieu des eaux et des montagnes la flamme purpurine, qui annonce la présence des immortels. Depuis que j'ai reçu les ordres qu'il vous a plu de me donner, il m'en a coûté d'être l'espace d'une révolution lunaire, privé de votre présence et de ces exemples paternels que vous m'accordiez. Tous sont encore renfermés dans mon sein. Vous ne

## Les deux cousines

m'avez montré aucun dédain, et vous m'avez même accordé l'honneur de la plus belle alliance. On peut dire que c'est un de ces bienfaits célestes qui ne laissent pas, dans le cœur de l'homme, assez de place pour la reconnaissance. Mais je vous avais prévenu, lorsque j'étais avec vous, que déjà j'avais pris des engagements avec deux familles ; que l'une des deux avait vu son luth se briser, et que l'autre demoiselle, fuyant une persécution, avait disparu sans laisser le moindre vestige. Vous me fîtes l'honneur d'insister, en disant que tout était fini à l'égard de celle des deux jeunes filles qui n'était plus, et que pour celle qui vivait encore, on prendrait de justes arrangements, si elle venait à reparaître. Or, contre mon attente, j'ai trouvé en arrivant à Hangtcheou, qu'il n'y avait encore aucune trace de celle des deux qui était vivante, et que celle qui passait pour morte était pleine de vie. C'était un faux rapport de celui qui m'était venu donner cette nouvelle. Le père dont il s'agit dans cette alliance est un homme du plus haut rang. Un grand magistrat s'est chargé du rôle d'entremetteur, et je me trouve dans un défilé, où il est également difficile d'avancer et de reculer, et d'où je ne sais comment sortir. Tout ce que je puis faire est de vous exposer la chose franchement. Votre seigneurie est pleine de raison, de justice et de délicatesse. On voit en elle un miroir où les devoirs de l'homme viennent se réfléchir. De quelque manière que ce soit, elle saura arranger tout ceci. Je prends l'avance par cette lettre, pour vous annoncer que sous très peu de jours j'attendrai les ordres de votre seigneurie au pied de son escalier, pour y apprendre ce que le sort aura réglé.

*Communication confidentielle.*

« Hiochi vous renouvelle ses respectueux hommages.

En finissant cette lecture, Pe demeura très surpris :

— Ceci est encore une singulière aventure ! s'écria-t-il. Y eut-il jamais dans aucune affaire autant de retours et de contretemps ?

## Les deux cousines

— Puisqu'il s'excuse sur un autre engagement, vous devriez, mon frère, reprit le docteur, saisir cette occasion pour lui répondre, et vous mettre en état de conclure l'alliance avec Sse Yeoupe. Il y aurait avantage des deux côtés.

— Je ne nie pas que la parti ne fût bon. Mais le jeune Lieou a de si belles qualités que je ne puis renoncer encore à l'espoir, de l'avoir pour gendre. Attendons son arrivée, mon frère, et nous terminerons toute cette affaire.

— Soit, dit le docteur.

On pensait que rien ne pouvait plus changer,  
Et voici tout d'un coup de nouveaux changements.  
Mais sans ces traverses auxquelles on est sans cesse exposé,  
Comment les sentiments pourraient-ils se montrer ?

Nous laisserons pour quelque temps Pe dans l'attente du retour du jeune Lieou pour nous occuper de Lo Mengli. Lorsqu'elle avait formé le projet de passer du Chantoung dans le Kiangnan, pour éviter la persécution dont elle était menacée, elle craignit que Sse Yeoupe ne la cherchât inutilement à son retour, et elle lui écrivit une lettre dont elle chargea un vieux serviteur nommé Wangcheou. Elle remit à ce domestique l'argent nécessaire pour son voyage, et lui ordonna de se rendre à la capitale pour porter la lettre au seigneur Sse ; si ce dernier n'était plus à la cour, Wangcheou devait s'informer de lui sur toute la route jusqu'à Kinling, et venir ensuite lui rapporter sa réponse chez le seigneur Pe son oncle. Elle lui recommanda surtout de garder bien soigneusement la lettre, et de ne la remettre qu'en mains propres au seigneur Sse, en faisant attention par dessus tout à ne pas prendre une autre personne pour lui. Wangcheou partit après avoir promis d'exécuter sa commission.

Or ce Wangcheou était un homme extrêmement borné. Quand il arriva dans la capitale, Sse Yeoupe en était déjà parti. Il se remit donc sur-le-champ en route pour le suivre. Mais ignorant que Sse Yeoupe avait obtenu le grade de docteur et qu'il avait été nommé magistrat, il allait sur toute la



## Les deux cousines

route s'informant du jeune M. Sse Yeoupe, de sorte que personne ne savait de qui il voulait parler. Il le suivit ainsi jusqu'à Kinling, et dans la ville il continua d'aller le demander en tous lieux. Il y a quelquefois dans les affaires de singulières rencontres. Le hasard voulut que Sse Yeoute se trouvât précisément dans la ville en ce moment. Sse Yeoute, depuis l'aventure désagréable qu'il avait eue dans la maison du seigneur Pe, avait ressenti une véritable mortification. Lorsque par la suite il apprit le double succès de Sse Yeoupe, il ne put s'empêcher d'éprouver du repentir de ce qu'il avait fait : « C'était assurément une marque d'amitié, se disait-il, que de lui offrir ces vingt-quatre onces d'argent et le bagage qui lui était nécessaire. Mais pourtant, après le tour que je lui ai joué, il me serait peu agréable de le rencontrer. »

Il était, comme on l'a dit, dans la ville, le jour où Wangcheou, trompé par la ressemblance des deux noms de Sse Yeoupe et de Sse Yeoute, vint s'enquérir dans la maison où il logeait. Ce domestique s'adressant au portier :

— N'est-ce pas ici que demeure le jeune M. Sse Yeoupe ? demanda-t-il.

— C'est ici, répondit le portier qui, de son côté, n'avait pas bien entendu. C'est la maison du jeune M. Sse Yeoute. D'où venez-vous ?

C'est le jeune M. Lo, de la province de Chantoung, qui m'a envoyé pour lui porter une lettre, répondit Wangcheou.

Le portier s'en alla prévenir son maître, qui dit :

— Je ne connais pas de M. Lo dans le Chantoung. Il faut qu'il y ait quelque méprise.

Et il sortit pour venir s'en assurer. Dès que Wangcheou le vit approcher, il se hâta de lui adresser la parole :

— J'ai été par l'ordre de mon maître, dit-il, vous chercher jusque dans la capitale, monsieur Sse ; mais vous en étiez malheureusement déjà

## Les deux cousines

sorti. Je vous ai suivi sur toute la route ; il n'y a pas d'endroit où je ne vous aie demandé. Et pendant ce temps-là vous étiez ici.

Sse Yeoute commença à soupçonner que c'était Sse Yeoupe qu'on cherchait ; mais pour n'en rien laisser connaître, il répondit vaguement :

— Que je vous ai donné de peines ! Où est la lettre de votre maître ?

— Mon maître, répondit Wangcheou, a eu des affaires qui l'ont obligé de quitter la province de Chantoung et de se retirer dans le Kiangnan. Et comme il a craint de ne plus vous voir à votre retour de la capitale, il m'a chargé de venir vous trouver et de vous remettre une lettre.

Et en disant ces mots, il prit dans son sein la lettre qu'il présenta à Sse Yeoute en la tenant des deux mains. Sse Yeoute la reçut :

— Allez vous asseoir là dehors, lui dit-il, tandis que j'examinerai le contenu de cette lettre.

Et il chargea ses domestiques de préparer un repas pour traiter l'arrivant.

Lorsque Wangcheou fut sorti, Sse Yeoute courut à sa bibliothèque, et jetant les yeux sur la lettre, il vit en haut et en bas deux fleurons, et la marque de deux petits sceaux. Elle était très soigneusement fermée et bien serrée. Dans le milieu on avait écrit en sept gros caractères : Pour être ouvert par le seigneur Sse, de sa propre main ; et plus bas, en quatre petits caractères, dont le noble surnom est Yeoupe. L'écriture était régulière et très élégante. Sse Yeoute pensa en lui-même qu'il y avait quelque chose de particulier dans la manière dont cette lettre était adressée. « N'y aurait-il pas quelque motif là-dessous » se demanda-t-il. Il porta furtivement ses regards dans l'intérieur de la lettre, et soulevant doucement les plis du papier, il parvint à le déployer de manière à découvrir l'écriture. Il vit tout un côté couvert de petits caractères réguliers en tête de mouches, et il lut ce qui suit :

« Votre ami et frère cadet Lo Mengli a l'honneur de vous saluer. Il adresse cette lettre à son frère Liansian, monsieur Sse, à vous avec

## Les deux cousines

qui, précédemment, dans le séjour que vous avez fait en voyage, le hasard lui avait permis de se rencontrer. Cette entrevue était comme un bonheur venu du ciel ; mais l'attristante séparation qui a suivi a été d'une extrême amertume pour mon cœur. Je me rappelle les serments si forts qui ont été prononcés sur la pierre. Les engagements secrets qui ont été contractés devant les fleurs retentissent encore dans mon oreille. Et pourtant, hélas ! le corps est à l'orient, tandis que l'ombre est à l'occident. Qu'il est difficile de les réunir ! Toutes les fois que ces pensées se présentent à mon esprit, il me semble que c'est un songe qui me poursuit. Mais la chose sur laquelle on a placé le bonheur de sa vie ne saurait être regardée comme un songe. J'ai appris le succès qui vous a, l'automne dernier, accompagné dans les concours du nord ; et j'en ai ressenti une extrême consolation. Sans doute les fleurs des jardins littéraires vous attendent ce printemps. J'aurais bien voulu vous voir à votre retour, et vous offrir mes félicitations à moitié chemin. Malheureusement, des difficultés imprévues, qui sont survenues à ma famille, m'obligent à me retirer pour quelque temps chez mon oncle, dans la province de Kiangnan. Mon ancienne demeure sera donc entièrement fermée. J'ai craint que vous ne vinssiez pour me demander, et que vous ne pussiez concevoir des soupçons capables de troubler la fontaine du pêcher. C'est pourquoi je vous ai dépêché ce vieux serviteur, qui est chargé de vous annoncer ces circonstances. Si vous tenez encore à mon amitié, ainsi qu'à votre mariage avec ma sœur, venez me demander au village de Kinchi, chez Pe Thaïhiouan, conseiller du ministère des ouvrages publics. C'est là que vous trouverez de mes nouvelles. Ce mot à mille milles de distance a pour objet de solliciter un souvenir. *Communication particulière.*

« Comment ! dit Sse Yeoute en achevant de lire, c'est un autre mariage que Sse Yeoupe est allé nouer avec la famille Lo dans le Chantoung ? Si je pouvais encore aller me présenter sous son nom !

## Les deux cousines

mais c'est justement dans la maison de Pe qu'on lui dit de venir savoir des nouvelles ; et c'est dans cette même maison qu'une fois déjà j'ai laissé voir *le pied du cheval* ; quel moyen de m'y présenter derechef ?

« J'ai ouï dire, continua-t-il en lui-même qu'après avoir été d'abord choisi pour être juge, à Hangtcheou, il vient à présent d'entrer dans le grand collège académique. Il doit en ce moment être sur son retour. Il vaut mieux lui garder cette nouvelle, pour couvrir mon ancien procédé d'une apparence d'affection. Il est académicien maintenant, et par la suite je puis avoir besoin de lui.

Il s'arrêta à cette idée, et quand Wangcheou eut fini son dîner, il le fit entrer et lui dit :

— Retournez vers votre maître : faites-lui mes compliments, et dites-lui que je savais tout ce qu'il me mande dans sa lettre ; que je suivrai ses ordres exactement, et que de peur de quelque inconvénient, je ne lui fais pas encore ma réponse par écrit.

En même temps il tira une once d'argent qu'il présenta à Wangcheou en lui disant :

— Quel long voyage et que de fatigues je vous ai causés !

— J'ai encore tout l'argent que mon maître m'avait donné pour ma route ; comment me permettrais-je d'en accepter encore de vous, Monsieur Sse ? dit Wangcheou.

— C'est peu de chose ; c'est seulement pour vous acheter du vin, reprit Sse Yeoute.

Wangcheou remercia, prit congé, sortit et s'en vint à Kinchi porter la réponse à mademoiselle Lo.

Cependant Sse Yeoute, se trouvant en possession de la lettre, s'en revint à sa maison de campagne, et chargea des gens de prendre des informations sur le seigneur Sse, parce qu'en se rendant à Kinchi il devait

## Les deux cousines

passer par cet endroit, et que son désir était de l'arrêter chez lui. Conformément à ces ordres, les domestiques se mirent aux aguets. Il se passa quelques jours, au bout desquels on apprit que Sse Yeoupe était arrivé à Kinling, et qu'il se proposait de se rendre au village de Kinchi, dès le lendemain. Sur-le-champ, Sse Yeoute fit faire les apprêts d'un repas pour le recevoir ; le jour suivant, dès neuf heures du matin, ses gens vinrent l'avertir que le seigneur Sse s'approchait. Sse Yeoute sortit lui-même et courut à l'entrée de la place pour se trouver à sa rencontre. Peu de temps après on vit arriver la chaise de Sse Yeoupe. Sse Yeoute chargea un de ses gens d'un billet de visite, et lui dit de courir devant la chaise en annonçant que son maître était là pour demander une entrevue. En reconnaissant le nom de Sse Yeoute, Sse Yeoupe fit sur-le-champ arrêter sa chaise. Dès qu'il vit la chaise arrêtée, Sse Yeoute s'approcha en hâte, et fit un salut au-devant de la chaise. Sse Yeoupe descendit immédiatement pour répondre à sa politesse.

— Je voulais tout justement aller vous demander, dit-il ; comment prenez-vous la peine de venir si loin à ma rencontre ?

— J'ai craint, dit Sse Yeoute, qu'un homme de distinction tel que vous êtes, seigneur, ne dédaignât un homme pauvre et obscur, et je suis venu pour vous présenter mon invitation.

Tout en parlant ainsi, les deux jeunes gens s'en vinrent ensemble à pied à la maison de Sse Yeoute. Sse Yeoupe ordonna aux gens de sa suite de prendre un billet de cérémonie, et de l'apporter dans le salon. Les courtoisies recommencèrent, et quand elles furent achevées, on s'assit. Sse Yeoupe prit alors la parole :

— Le bienfait que vous m'avez précédemment accordé avec tant de bonté, dit-il, est resté profondément gravé dans mon cœur ; toute ma personne ne suffirait pas pour le reconnaître.

— Une si mince bagatelle, reprit Sse Yeoute, mérite-t-elle que vous en parliez ?

## Les deux cousines

Comme il parlait ainsi, on servit.

— Je ne venais que pour avoir l'honneur de vous voir, dit Sse Yeoupe ; convient-il que je vous importune si tôt ?

— En venant de la ville ici, vos gens et vos chevaux ont dû prendre de l'appétit, dit Sse Yeoute ; ce sont quelques aliments grossiers qu'on a préparés : veuillez jusqu'au bout agir avec moi en ami.

— Mon cher monsieur, reprit Sse Yeoupe, vous me montrez un excès d'affection ; comment pouvez-vous m'en donner ainsi de continuelles marques ?

Les deux amis s'assirent alors vis-à-vis l'un de l'autre. Après qu'ils eurent bu pendant un certain temps :

— J'imagine, seigneur, demanda Sse Yeoute, que ce nouveau voyage a pour objet votre mariage avec la fille du seigneur Pe ?

— Oui ; c'est pour cela que je viens. Mais je ne sais pas encore quelle tournure prendront les affaires.

Sse Yeoute se mit à rire :

— Le sort de ce mariage, dit-il, était déjà fixé par un ancien engagement. Maintenant, seigneur, que vous êtes promu à de nouvelles dignités, la chose se terminera d'elle-même : seulement, c'est dommage que le mariage et les autres affaires que vous avez dans le Chantoung avec Lo Mengli souffrent quelque retardement.

Sse Yeoupe demeura dans le plus grand étonnement :

— Je n'ai jamais, reprit-il, dit un seul mot de ces affaires à qui que ce soit. Comment avez-vous pu les apprendre ?

Sse Yeoute continuait de rire :

— Est-ce que vous ne voulez pas même souffrir que je sache de si belles choses, que vous, seigneur, vous voulez bien exécuter ?

## Les deux cousines

— Puisque vous en avez quelque connaissance, répartit Sse Yeoupe, vous savez sans doute aussi des nouvelles de Lo Mengli, et j'espère bien que vous aurez la bonté de m'en donner.

— Oui, j'ai des nouvelles, dit en riant Sse Yeoute, mais je ne vous les dirai pas si facilement.

— Dites-les moi seulement, reprit Sse Yeoupe en répondant à son sourire, et je vous laisse le maître de fixer les conditions : je ne contreviendrai pas à vos ordres.

— Seigneur, je n'abuserai pas de votre situation : buvez seulement trois grandes tasses, dit Sse Yeoute.

Sse Yeoupe sourit de nouveau :

— Je ne saurais supporter beaucoup de vin, dit-il, mais je ne puis refuser cette condition ; ayez la bonté de me tirer d'inquiétude.

Sse Yeoute ordonna à ses gens d'emplir trois grandes tasses ; et Sse Yeoupe, ne voyant aucun autre moyen, fut obligé de les boire, tout en parlant et en riant. Quand il eut bu, il exigea que Sse Yeoute lui donnât des nouvelles de Lo Mengli. Mais ce récit demande à être fait séparément. On verra le prétendu doué de talents véritables, poursuivre sa route en se fondant sur la solidité de ses succès, et les belles habitantes du pavillon intérieur dévoiler leurs sentiments passionnés.

Ces désastres n'étaient que des méprises du sort :  
Ces contrariétés ne tenaient qu'à des malentendus.  
Qui eût prévu que de tant de méprises et de contretemps,  
Il résulterait à la fin un sort brillant comme les fleurs ?

C'est dans le dernier chapitre qu'on verra si Sse Yeoute consentit, à la fin, à donner des nouvelles de Lo Mengli.

@

### CHAPITRE XX

#### Broderies sur broderies : satisfaction générale

@

Les démons ont épuisé leurs efforts et accompli leur tâche ;  
On a réussi à atteindre la montagne, à traverser les torrents.  
La douceur, l'amertume sont réunies dans le nénuphar et dans sa fleur ;  
Un même sort attend la racine et les feuilles du pêcher.  
Le génie prend à la fin son essor comme la flamme.  
L'amour est comme le fleuve, qu'un penchant insurmontable entraîne vers l'Orient.  
Ce qui arrive, un doux engagement l'avait fait pressentir.  
Rien ne saurait contraindre les vœux des amants.

Après avoir accompli la condition des trois tasses, Sse Yeoupe voulait donc obtenir des nouvelles de Lo Mengli. Sse Yeoute prolongea quelque temps la plaisanterie, puis tirant la lettre de sa manche :

— Ceci, dit-il, contiendrait-il des nouvelles de monsieur Lo ?

Sse Yeoupe saisit la lettre, en parcourut tout le contenu d'un coup d'œil, et la joie, sans qu'il y pensât, se peignait sur sa physionomie :

— Monsieur Lo, dit-il, est véritablement un homme plein de sentiments ! Mon frère, ajouta-t-il, comment ce message est-il tombé dans vos mains ?

— L'express qui l'apportait, répondit Sse Yeoute, est un vieux serviteur d'un esprit très borné : l'analogie de mon nom avec celui de votre seigneurie l'a conduit à venir me demander chez moi ; et pensant bien que c'était une chose à laquelle vous attachiez beaucoup d'importance, j'ai craint qu'il n'arrivât ailleurs quelque autre méprise plus grave. Je l'ai donc gardé pour vous le remettre, seigneur, sans savoir comment vous prendriez ma précaution.

— Je vous suis infiniment obligé, répartit Sse Yeoupe. Le dévouement de mille amis ne paierait jamais tant de soins.



## Les deux cousines

— Il n'y a nul besoin de paiement, dit en riant Sse Yeoute. Emmenez-moi seulement avec vous pour prendre part au festin de la réjouissance.

Les deux jeunes gens continuèrent à se divertir ainsi durant un certain temps, en buvant quelques tasses. Puis Sse Yeoupe se leva pour prendre congé, et après s'être séparé de son hôte, il remonta dans sa chaise et se remit en route. Arrivé dans le village de Pechi, au monastère de Kouanyin, il voulut aller rendre visite à Tsingsin. En voyant approcher un cortège de chaises et de chevaux, Tsingsin sortit précipitamment pour le recevoir, et dès que Sse Yeoupe l'aperçut :

— Maître, me reconnaissez-vous ? lui demanda-t-il.

— Eh ! c'est le seigneur Sse ! répondit Tsingsin. Comment ne vous reconnaîtrais-je pas ?

Il le conduisit dans la salle des méditations, et lorsque les salutations furent terminées, Sse Yeoupe dit aux gens de sa suite d'apporter les présents. Tsingsin les reçut avec de grands remerciements :

— Seigneur Sse, ajouta-t-il, que de félicitations j'ai à vous adresser ! Je suis un pauvre religieux confiné dans la solitude d'un village. J'ignorais absolument tout ce qui est arrivé, et je n'ai pu vous offrir mes compliments.

Après le thé, Tsingsin ordonna d'apprêter un logement :

— Ne vous mettez pas en peine pour un logement, dit Sse Yeoupe. Je viens, comme autrefois, vous demander le couvert et un lit dans une de vos cellules.

— Seigneur Sse, répondit Tsingsin, vous êtes à présent un homme de distinction. Je craindrais qu'un simple lit de nattes ne vous convînt pas.

Après que la conversation eut continué quelque temps, Sse Yeoupe s'adressant à son hôte :

## Les deux cousines

— Le seigneur Pe Thaïhiouan est-il maintenant bien portant ? demanda-t-il.

— Il est en bonne santé, répondit Tsingsin. Dans le cours de ce printemps, il est allé faire un voyage de plaisir au lac occidental ; il y est resté deux ou trois mois, et il n'y a pas encore un mois qu'il est de retour.

— Mademoiselle sa fille est-elle mariée ? demanda encore Sse Yeoupe.

— Les demandes, comme à l'ordinaire, n'ont pas manqué, répondit Tsingsin. Mais elle n'est pas mariée encore. J'ai entendu dire hier que le seigneur Pe, durant son séjour dans le Tchekiang, l'avait promise à quelqu'un ; que le seigneur Gou était venu d'un autre côté se faire l'entremetteur d'un second prétendant ; que les deux partis se trouvant en opposition, ils étaient là-dessus en contestation, et qu'il n'y avait rien encore de décidé.

— Il y a, dans ce village de Kinchi, un bourgeois nommé Hoangfou ; le connaissez-vous, maître ? demanda Sse Yeoupe.

Tsingsin réfléchit quelque temps :

— Il peut y avoir un millier d'habitants dans le village de Kinchi, répondit-il ensuite. J'y vais quêter le riz nécessaire à notre consommation de chaque mois. Toutes les maisons me sont parfaitement connues ; mais je n'ai jamais entendu parler de personne du nom de Hoangfou.

— Il m'a dit qu'il était parent de Pe Thaïhiouan, ajouta Sse Yeoupe.

— Si c'est un parent du seigneur Pe, reprit Tsingsin, il demeure peut-être à sa maison de campagne. Il suffira de le demander au château, et vous aurez sur-le-champ de ses nouvelles.

Après avoir soupé, Sse Yeoupe demanda à se retirer pour passer la nuit. Le lendemain matin il se leva, fit sa toilette, et dès qu'il eut déjeuné, il

## Les deux cousines

ordonna à tous ses gens de l'attendre au couvent avec ses chaises et ses chevaux, et lui-même, vêtu de l'habit qu'il portait autrefois, accompagné du seul Siaohi, il s'achemina tout doucement à pied du côté du village de Kinchi. Quand il y fut arrivé, il contempla ces collines et ces eaux, ces arbres qui étaient tels qu'il les avait vus jadis, et il ressentit une émotion inexprimable en pensant que rien encore n'était fixé pour son mariage.

Le pêcher fleurit, l'eau coule comme au temps passé.

Ce jeune Lieou, l'objet de tant de vœux, le voilà revenu :

Mais y est-elle encore, la divinité qu'il adore ?

Chaque pensée, chaque souvenir est une émotion déchirante.

Tout en cheminant, Sse Yeoupe s'était livré à ses réflexions : « Je n'avais pas prévu, pensait-il, que ces deux mariages se devaient traiter dans le même village. Si je vais, sous mon nom de Sse, me présenter au seigneur Pe, je ne pourrai plus aller trouver Hoangfou. Il vaut mieux garder encore le nom de Lieou, demander une entrevue particulière au seigneur Hoangfou, lui parler à cœur ouvert, et ensuite je me rendrai sans tarder chez le seigneur Pe.

Dès qu'il se fut arrêté à ce parti, il entra dans le village, et sur toute la route il s'informait de la demeure du bourgeois Hoangfou. Or, Pe, qui avait prévu que le jeune Lieou pourrait venir le demander sous ce nom, avait fait placer pour lui répondre, à l'entrée du village, quelques-uns des domestiques qui l'avaient accompagné dans son voyage. Ce jour-là donc, au moment où Sse Yeoupe arrivait, ces domestiques, qui l'avaient aperçu d'avance, vinrent avec empressement à sa rencontre, en disant :

— Est-ce monsieur Lieou qui vient ?

— Lui-même, répondit Sse Yeoupe très satisfait de les voir. Le bourgeois est-il chez lui ?

— Il est chez lui, et il vous attend, monsieur, répondirent ces gens ;

## Les deux cousines

et aussitôt ils conduisirent Sse Yeoupe dans l'aile orientale de la maison. Ils l'y firent asseoir, et promptement ils allèrent avertir le seigneur Pe. Celui-ci en éprouva beaucoup de joie :

— Le jeune Lieou est un homme de parole, dit-il.

Il ordonna les apprêts d'un repas auquel il voulait inviter son hôte, et s'adressant au docteur Gou :

— Je vais le premier aller le recevoir ; j'enverrai ensuite quelqu'un pour vous prier de venir nous rejoindre.

— Je crains seulement, dit le docteur en riant, de trouver ce que je verrai au-dessous de ce que je vous en ai entendu dire.

Pe répondit à cette plaisanterie :

— Du premier coup d'œil, mon frère, vous reconnaîtrez qu'il n'est en rien au-dessous du jeune Sse.

Et en parlant ainsi il se rendit au corps de logis oriental. En y arrivant, il attacha ses regards sur la personne de Sse Yeoupe, pour le considérer attentivement, et lui voyant ces grâces, cette figure charmante, et cette démarche légère, attributs de la jeunesse, il se sentit le cœur rempli de joie, et s'approcha de lui d'un air riant :

— Quoi ! vous arrivez à présent, monsieur Lieou, lui dit-il. Du matin au soir, je regardais si je vous verrais venir.

Sse Yeoupe s'empressa de faire une révérence :

— J'ai été retenu plusieurs jours à Hangtcheou par un de mes amis, dit-il : c'est ce qui a retardé la visite que je voulais avoir l'honneur de vous faire. Je suis infiniment coupable.

Tout en parlant, ils se rendaient les devoirs accoutumés. Ils prirent place ensuite, et Pe s'adressant à son hôte :

— J'ai vu par la lettre que j'ai reçue de vous, dit-il, que la personne que vous aviez crue morte ne l'était pas, et que vous aviez été induit en erreur par un rapport mensonger. C'est un grand sujet de joie.

## Les deux cousines

Mais vous ne m'avez pas dit de qui cette personne était fille. Vous me mandez aussi qu'un magistrat s'est chargé pour vous du rôle d'entremetteur : quel homme est ce magistrat ? Enfin vous m'aviez appris que monsieur votre père avait déjà fait le voyage chez les immortels : comment dites-vous donc que le mariage dont il s'agit a été conclu par monsieur votre père ?

— Les choses en sont venues à un point où je ne dois plus rien vous cacher, répondit Sse Yeoupe. Je vais vous dire toute la vérité. Il y a longtemps que mon respectable père a quitté ce monde. Mais l'année dernière, un oncle paternel m'a recueilli et adopté pour son fils. La jeune personne n'est autre que celle dont nous avons parlé, il y a quelque temps, la fille de Pe Thaïhiouan. Le magistrat qui s'est chargé de la fonction d'entremetteur, c'est le grand historiographe Gou Touïan.

A ces mots, Pe dans une surprise extrême :

— J'ai ouï dire, s'écria-t-il, que la personne pour qui Gou Touïan avait pris de l'intérêt, était Sse Yeoupe. Depuis quand lui avez-vous donné la même commission, monsieur Lieou ?

Sse Yeoupe se leva aussitôt, et faisant devant Pe une profonde révérence :

— Je suis bien coupable ! dit-il. Mon nom n'est pas Lieou. Je suis réellement ce Sse Yeoupe lui-même.

La joie se mêla à l'étonnement de Pe, quand il entendit cette déclaration :

— Voilà une chose bien extraordinaire ! s'écria-t-il. Asseyez-vous, monsieur, je vous prie, mais souffrez que je vous fasse une question. Dans la lettre d'introduction qu'on vous avait donnée, monsieur Sse, on disait que vous aviez été nommé juge à Hangtcheou : comment se fait-il que je vous aie rencontré dans mon voyage, parcourant le pays sous un nom supposé ?

## Les deux cousines

— C'est uniquement, répliqua Sse Yeoupe, parce que le gouverneur Yang a une fille, qu'il voulait me donner en mariage. Par mon refus, j'avais provoqué le ressentiment du gouverneur, et il m'avait à plusieurs reprises cherché chicane et suscité des embarras. Comme, à cette époque, j'étais son subordonné, je ne savais comment éviter les effets de sa malveillance. Tout ce que je pus faire, fut de donner ma démission, de changer de nom et de me dérober à sa poursuite, en me rendant à Chanyin, et à la grotte de l'empereur Iu. C'est de cette manière que j'ai fait la rencontre de votre excellence.

— Quoi ! s'écria Pe, le vieux Yang continue d'exercer ainsi sa malignité ! mais un moment : cette nouvelle de la mort de la fille de Pe Thaïhiouan, qui vous l'avait donnée ?

— C'est Tchangfanjou qui me l'avait dite, répondit Sse Yeoupe. Le gouverneur, sachant que mes vœux étaient consacrés à la fille de Pe, l'avait chargé de me conter ce mensonge, pour anéantir mes espérances.

— Quelle chose odieuse qu'on soit le jouet de pareils misérables ! s'écria Pe. Monsieur Sse, ajouta-t-il en souriant, puisque vous avez un ancien engagement avec Pe Thaïhiouan, et que c'est Gou Touïan qui est votre entremetteur, le sort de votre mariage peut se comparer à une pièce de soie richement brodée. Mais moi, sur quel terrain allez-vous me placer ?

— J'étais seul, délaissé, pauvre, en butte à l'adversité. Mon extérieur n'était pas celui d'un homme favorisé de la fortune, et j'étais dépourvu près de vous de l'appui des hommes puissants. Le premier coup d'œil que votre excellence a daigné jeter sur moi a été pour me combler de bienfaits, en s'engageant à m'accorder une double union. Je puis bien dire que c'est vous qui avez accéléré pour moi la course du bonheur. L'affection qu'une conduite si amicale m'a inspirée durera jusqu'à mon extrême vieillesse, et c'est ce qui m'engage à venir d'abord aujourd'hui me prosterner au pied de votre escalier, et

## Les deux cousines

solliciter vos ordres. Puis-je me permettre, à l'exemple d'un monde méprisable, d'altérer, par des nuages, la lumière qui brille à la porte d'un sage, pour recueillir les railleries de tous ceux qui me connaissent ?

Pe se mit à rire :

— Monsieur Sse, vous avez une grande délicatesse, et l'on doit avouer que vous n'êtes pas de ceux dont les honneurs changent les sentiments ; mais moi, comment puis-je faire pour soutenir le débat ? Ce que j'ai de mieux, c'est de céder le pas à Pe Thaïhiouan.

— En prenant ce parti, vous feriez preuve d'une vertu parfaite, et moi, je montrerais beaucoup d'ingratitude. J'espère encore que votre excellence trouvera quelque moyen d'accommoder la chose.

— Tout cela peut s'arranger ; mais il y a aussi une circonstance où je me suis rendu coupable, et que je dois vous déclarer.

— Pouvez-vous dire cela ? reprit Sse Yeoupe. Ayez la bonté de m'instruire de ce que vous entendez.

— Mon nom n'est pas non plus Hoangfou, répondit Pe. Ce Pe Thaïhiouan dont vous parliez, monsieur Sse, c'est moi-même.

A ces mots, Sse Yeoupe fut saisi d'un étonnement inexprimable.

— Quoi ! s'écria-t-il, c'était donc un badinage de votre excellence pendant son voyage ! J'ai fait un véritable rêve.

Tous deux, se regardant alors, firent un grand éclat de rire, et, sur-le-champ, Pe envoya prier le seigneur Gou, son beau-frère, de le venir trouver. Le docteur Gou ne tarda pas à paraître ; et comme, au lieu du jeune Lieou, il vit Sse Yeoupe assis, il se hâta de demander un éclaircissement :

— J'avais entendu, dit-il, que c'était le jeune Lieou qui venait vous rendre visite. Comment se trouve-t-il, au contraire, que ce soit monsieur Liansian ?

## Les deux cousines

Sse Yeoupe, le saluant avec empressement, se mit à rire et garda le silence. Pe riait de son côté :

— On vous dira cela quand vous vous serez salués, répondit-il.

Aussitôt que le docteur Gou et Sse Yeoupe se furent rendus les devoirs accoutumés, on s'assit, et le docteur, qui voyait bien que leur gaîté devait avoir un motif, insista beaucoup pour le savoir :

— Vous vouliez voir le jeune Lieou, répondit Pe toujours en riant. Le voici ! » ajouta-t-il en montrant Sse Yeoupe.

— Que signifie ce discours ? s'écria le docteur tout interdit.

Alors Pe lui raconta en détail tout ce qui s'était passé précédemment.

— Quelle multiplicité de contre-temps ! s'écria Gou en faisant un grand éclat de rire. Je vous disais bien que parmi les lettrés de Kinling, je n'avais jamais entendu parler du jeune Lieou. Je vous le disais bien aussi : parmi les jeunes gens de l'Empire, qui pouvait l'emporter sur M. Sse, si ce n'est M. Sse lui-même !

Puis se tournant du côté de Pe :

— Mon frère, lui dit-il, pour avoir, malgré tant d'obstacles et sans que rien vous détournât la main, fait choix de M. Sse ; pour avoir pris avec lui, sans la moindre hésitation, l'engagement d'une alliance, on peut dire que vous avez l'œil d'un magistrat. C'est une marque de discernement qui m'inspire beaucoup de respect.

— Ce n'est pas cette fois que j'en ai fait voir, dit Pe en riant. Mais l'estime que j'avais pour son mérite m'était venue de vous-même, mon cher frère.

— Le roseau et le jonc, dit Sse Yeoupe, peuvent-ils avoir quelque charme devant vos seigneuries, accoutumées à réfléchir les formes des plantes les plus élégantes ?

Le plaisir qu'ils goûtaient en conversant ensemble ne pouvait s'épuiser. Peu de temps s'était écoulé, quand les gens vinrent apporter la collation.



## Les deux cousines

Tous trois prirent leurs places pour y faire fête, et comme, cette fois, Sse Yeoupe devait remplir l'office de fils et de gendre, il se mit au bout de la table en travers. La conversation continua gaîment, animée par les sentiments d'une véritable satisfaction. On tint table la moitié de la journée, et quand la collation fut achevée, les domestiques desservirent.

Les trois convives se levèrent et reprirent leur entretien. Au bout d'un certain temps, Sse Yeoupe choisit un moment favorable, et s'adressant à Pe :

— Votre gendre, dit-il, a encore quelque chose à vous communiquer.

— Sur quel objet ? demanda Pe.

— Cette personne, dont je vous parlai il y a quelque temps, qui s'était vue obligée de fuir un persécuteur, le hasard m'en a procuré des nouvelles hier. J'ai découvert la trace qui doit me conduire jusqu'à elle.

— Et d'après cette trace, en quel endroit est-elle ? reprit Pe.

— Ce qu'on me dit est bien singulier, répondit Sse Yeoupe. On m'assure, mon cher beau-père, que j'en aurai des nouvelles, si j'en demande dans votre château.

— Cela est effectivement fort singulier, répartit Pe en souriant. Comment veut-on que vous m'en demandiez des nouvelles ? A quelle famille du Kiangnan dites-vous qu'elle appartient ?

— Elle n'est pas du Kiangnan, mais du Chantoung, et de la maison de Lo, répondit Sse Yeoupe.

— J'ai connu dans le Chantoung un certain Lo Yihoung ; mais il y a longtemps qu'il est mort. Son fils est encore très jeune. Quelle connaissance pourriez-vous avoir dans la maison d'une femme veuve, monsieur Sse ? Et qui a pu remplir pour vous le rôle d'entremetteur ?

## Les deux cousines

— L'année dernière, répartit Sse Yeoupe, j'ai passé par le Chantoung en me rendant à la cour. Ayant été arrêté et dépouillé par violence, je me trouvai placé dans le plus grand embarras, ne pouvant ni avancer ni reculer. Le hasard me fit rencontrer un certain conseiller nommé Li, qui me demanda de lui composer des vers, en me promettant de l'argent pour continuer ma route. Il m'invita en conséquence à venir chez lui. La maison de Li se trouvait contiguë à celle de Lo ; et comme je me promenais devant la porte du jardin de derrière, par aventure le fils de la maison de Lo se promenait aussi de son côté. Nous nous rencontrâmes, nous nous mîmes à nous faire confiance de nos sentiments ; nous fûmes bientôt étroitement liés. Il pourvut à la dépense de ma route, et en même temps, il me dit qu'il avait une sœur cadette, avec laquelle il s'engagea à me faire serrer le *nœud de soie*.

— Dites-moi, monsieur Sse, quel âge avait ce jeune fils de la maison de Lo ? demanda Pe. Quel était son extérieur ?

— Ce jeune homme, répondit Sse Yeoupe, avait seize ans l'année dernière. Il en a dix-sept à présent : sa figure est charmante et pleine de délicatesse. Son teint est éclatant comme l'arbre de jaspe sous l'haleine du zéphir. Quand nous étions placés vis-à-vis l'un de l'autre, sa physionomie respirait la pudeur qui animait son sein.

— Monsieur, reprit Pe, quand vous avez quitté la capitale, vous avez passé par le Chantoung. Vous êtes-vous de nouveau trouvé avec lui ?

— Lorsque j'ai traversé le Chantoung en revenant de la capitale, j'espérais bien le revoir. Malheureusement les deux portes de la maison de Lo, celle de devant, celle de derrière, étaient exactement fermées et scellées, et il n'y avait personne dans l'intérieur. J'ai pris diverses informations chez le conseiller Li. Tout ce qu'il a su me dire, c'est que cette famille se composait de la veuve, d'une jeune fille, d'un petit garçon alors âgé de cinq ou six ans, et que se voyant

## Les deux cousines

menacés d'une persécution, ils s'en étaient allés dans le Kiangnan ; qu'au reste il n'y avait pas de jeune homme de l'âge de seize ou dix-sept ans. Je questionnai aussi un certain Tsian Hiaolian : il m'assura la même chose ; de sorte que, pendant un certain temps, il me semblait que j'étais dans un songe, ignorant d'où pouvait provenir une semblable illusion. Mais hier, chez un de mes amis, le hasard m'a procuré une dépêche de M. Lo. J'ai commencé à croire à son existence, et j'ai reconnu que mes précédentes informations n'étaient pas conformes à la vérité. Toutefois, dans cette lettre, il me dit seulement de m'adresser à votre château pour avoir de ses nouvelles : que signifie cette recommandation ?

— Quel est le surnom de ce jeune Lo ? demanda Pe.

— Son surnom est Mengli, répondit Sse Yeoupe.

— Il a dû, reprit Pe, avoir quelque motif pour vous dire de vous informer de lui chez moi. Souffrez que nous revenions une autre fois sur ce sujet.

— Vous êtes venu à pied, monsieur Sse, dit le docteur Gou. Où avez-vous laissé votre chaise et vos chevaux ?

— Ici devant, au village de Pechi, dans le couvent de Kouanyin, répartit Sse Yeoupe. C'est dans cet endroit que j'ai logé jadis.

— Ce couvent est bien éloigné, reprit Pe. Pourquoi ne pas les faire venir ici ? Il nous sera plus aisé de nous voir et de causer matin et soir.

Et aussitôt il chargea ses gens d'aller chercher le bagage de Sse Yeoupe. Comme la nuit approchait, on servit une autre collation ; les trois convives se remirent à causer de plus belle et à boire avec une nouvelle ardeur, et ils ne se quittèrent qu'à la seconde veille <sup>1</sup>. Sse Yeoupe demeura dans le corps de logis oriental où il avait été reçu, et Pe ainsi que le docteur Gou

---

<sup>1</sup> Neuf heures du soir.

## Les deux cousines

s'en retournèrent à leurs appartements ; le docteur alla se coucher dans le pavillon des Songes Champêtres, et Pe rentra dans l'appartement intérieur, où les suites du divertissement ne tardèrent pas à l'endormir.

Le lendemain, quand il fut levé et qu'il eut achevé sa toilette, il chargea Yansou d'aller prier sa jeune maîtresse de venir s'entretenir avec lui. Mademoiselle Pe avait été prévenue dès la veille que le jeune Lieou n'était autre que le jeune Sse : elle en avait été ravie, aussi bien que mademoiselle Lo. Elle se rendit donc avec beaucoup d'empressement aux ordres de son père. En la voyant approcher, Pe se mit à rire :

— Eh bien ! lui dit-il, ce jeune Lieou, c'est le jeune Sse. Ton oncle ne s'est pas trompé en se chargeant d'être son entremetteur. Ton père ne s'est pas trompé non plus dans le choix qu'il a fait d'un gendre. Il n'y a pas eu d'erreur quand on l'a mis à la tête de la liste, quand on l'a distingué au concours, quand on l'a nommé à une charge. Tu vois qu'en toute occasion, ceux qui ont un véritable mérite en reçoivent la récompense.

— C'est donc la même personne ! dit mademoiselle Pe. Qui eût pu prévoir tant de contre-temps ! Que de peines, mon père, tout ceci vous a causées !

— Tout cela n'est plus rien, reprit Pe. Mais voici encore une autre chose.

Et il lui conta ce que lui avait appris Sse Yeoupe, de son aventure dans la famille Lo.

— Il est bien clair, ajouta-t-il, que c'est ma nièce qui a eu cette aventure. Quel pourrait être ce garçon qu'il a trouvé ?

— Ma sœur Mengli m'avait déjà raconté toute cette affaire, dit mademoiselle Pe. Son père n'était plus. Son frère n'est qu'un enfant. Sa mère menait la vie retirée d'une veuve, et n'avait pas de moyen de se choisir un gendre. Elle a craint de mourir sans avoir trouvé d'époux. Elle a donc voulu tirer parti des circonstances : elle a pris le

## Les deux cousines

costume d'un garçon, et s'est procuré une entrevue avec le jeune M. Sse. Elle lui a remis de l'or, elle a pris un engagement avec lui : tout cela est exactement vrai, et maintenant j'espère, mon père, que vous voudrez bien faire le reste pour elle.

Pe fut très satisfait de ce discours :

— Si jeune encore, dit-il, je n'aurais pas deviné qu'elle eût tant d'adresse. Mon premier projet avait été de vous donner toutes deux en mariage au jeune Lieou : maintenant vous épouserez le jeune Sse ; cela revient au même. Il est aisé de voir que ses vœux sont d'accord avec nos désirs. Les uns et les autres seront comblés, et ce sera une issue extrêmement heureuse. Je n'y vois aucun inconvénient. Tu peux le lui apprendre ; mais il ne faut rien dire de tout cela devant ta tante.

Mademoiselle Pe se chargea de la commission de son père, et celui-ci s'en vint, avec le docteur Gou, au corps de logis oriental. Après la triple salutation, Pe s'adressant à Sse Yeoupe :

— J'ai pris des informations exactes, dit-il, sur ce que vous m'aviez confié hier au sujet de Lo Mengli. Cette personne existe effectivement.

Sse Yeoupe charmé de cette assurance :

— Et dans quel endroit est mon frère Lo ? Pourrais-je le voir ?

— Le lieu où Lo Mengli s'est retiré ne lui permet pas d'avoir maintenant une entrevue avec vous, répondit Pe. Mais il dépend de moi, si vous voulez, de vous faire épouser sa sœur.

— Je ne suis pas, reprit Sse Yeoupe, de ces gens qui n'ont pas plutôt atteint le pays de Loung, qu'ils tournent les yeux du côté de Chou. J'ai obtenu l'objet de mes vœux et je ne forme plus de désirs. Mais j'étais pauvre, dépourvu de tout sur une grande route, réduit au comble de la détresse. Au premier mot, pour m'avoir entrevu de profil, Lo Mengli est venu à mon secours ; sa générosité a pourvu à

## Les deux cousines

mes besoins en m'offrant trente onces d'argent, en ajoutant à ce prêt le don de bracelets et de perles. Il m'a fait de plus la promesse de ce mariage ; il m'a montré la plus tendre et la plus vive affection : il ne m'eût pas mieux traité quand j'eusse été l'un des sages de l'antiquité. Maintenant la fortune m'a fait obtenir un rang ; si j'allais rompre mes anciens engagements, je ressemblerais au chien qui ronge les os et les abandonne ensuite.

— C'est impossible ! Cela ne doit pas être ! s'écria le docteur Gou. Mais on peut dire que Mengli sait distinguer les hommes et bien placer sa générosité.

— Il est juste de l'en récompenser, reprit Pe. Nous accomplirons avec plaisir ses engagements. Mais je crains bien que nous ne puissions en faire autant pour cette nièce à moi, que je vous avais promise il y a quelque temps. On ne saurait avoir trois femmes dans la même maison.

— Mengli est un aimable lettré, mon beau-père. Pourquoi ne lui feriez-vous pas épouser votre nièce ? dit Sse Yeoupe.

— Nous en reparlerons, repartit Pe.

La conversation continua de cette manière, et l'on en vint à causer de l'échange des vers sur les saules printaniers, qu'avait fait Tchangfanjou, et de la supercherie de Sse Yeoute lorsqu'il s'était présenté avec la lettre sous un nom supposé. On rit beaucoup de ces deux aventures.

— Maintenant que je suis honoré de votre affection, dit Sse Yeoupe, et que toutes nos affaires importantes sont conclues, il faut oublier ces petits incidents du temps passé. D'ailleurs ces deux hommes sont d'anciennes connaissances. J'espère que vous daignerez les recevoir comme autrefois, et faire voir par là que vous savez pardonner.

— Votre idée s'accorde tout-à-fait avec mes sentiments, répondit Pe.

## Les deux cousines

Et sur-le-champ il dit à un domestique de prendre deux billets de visite, et d'aller avec l'un chez M. Tchangfanjou, avec l'autre chez M. Sse Yeoute, leur dire que le seigneur Sse était à la maison, et les engager à venir s'asseoir auprès de lui. Peu de temps après, ils arrivèrent tous les deux successivement ; leur abord fut très respectueux, et toute la compagnie demeura à se divertir dans le corps de logis oriental.

Cependant, l'inspecteur général Sse, étant revenu prendre les ordres de la cour, avait appris la réintégration de Sse Yeoupe dans le grade de docteur de la grande académie. Il fut enchanté de cet événement. Il se voyait un successeur dans la génération suivante, et comme lui-même n'avait aucun goût pour les fonctions de magistrat, il écrivit un placet en prétextant une maladie. Il adressa en même temps une demande à la chambre des inspecteurs généraux, et à force d'instances réitérées, il obtint que son nom fût retiré du rôle des inspecteurs disponibles jusqu'au jour de son rétablissement, où il pourrait reprendre ses fonctions.

Lorsque Sse se vit en possession du décret, il sortit en toute hâte de la capitale et se rendit d'abord chez lui, dans la province de Honan, où il s'arrêta plus d'un mois. Il se remit ensuite en route pour Kinling, afin de terminer le mariage de Sse Yeoupe. Dès que la nouvelle de son arrivée parvint au village de Kinchi, Sse Yeoupe se hâta de prendre congé du seigneur Pe et du docteur Gou, pour aller recevoir son père à Kinling, dans la maison qu'il avait autrefois habitée. Ce fut ce jour-là même qu'arriva l'inspecteur général Sse. Le père et le fils eurent la plus grande joie de se retrouver ensemble. Sse ne tarda pas à s'informer où en était le mariage. Sse Yeoupe se mit à lui raconter les propositions que lui avait faites le gouverneur Yang ; comment, ayant changé de nom, il avait fait la rencontre de Hoangfou ; comment, à son retour, tout s'était éclairci, et son aventure entière avec Lo Mengli, depuis le commencement jusqu'à la fin. L'inspecteur général Sse apprit avec une vive satisfaction toutes ces circonstances :

## Les deux cousines

— Que de choses étonnantes et d'incidents étranges dans les affaires de ce monde ! s'écria-t-il. Un autre jour, nous reprendrons cette agréable conversation.

Les magistrats de la ville et des arrondissements voisins avaient appris son arrivée : ils vinrent tous lui rendre leurs devoirs. Les invitations suivirent : les repas, les importunités de toute espèce ne leur laissèrent plus le moindre repos. L'inspecteur général Sse et Sse Yeoupe se consultèrent ensemble :

— Le bruit et la dissipation de la ville en rendent le séjour insupportable, dit le premier. Allons plutôt chercher une habitation dans le village de Kinchi. Nous deviendrons voisins du seigneur Pe. Vous serez mieux placé pour terminer votre mariage. En second lieu, Pe n'a pas d'enfants mâles : vous serez son soutien et son appui, et vous préviendrez en lui les regrets du délaissement et de la solitude. Enfin le séjour tranquille d'un village, au milieu du spectacle des collines et des eaux, et en même temps la société du seigneur Pe, seront un adoucissement qui charmera ma vieillesse.

— Seigneur, reprit Sse Yeoupe, votre pensée me paraît excellente.

Dès le lendemain, en effet, le père et le fils s'en vinrent au village de Kinchi. Après les salutations que leur adressèrent Pe, le docteur Gou, Tchangfanjou et Sse Yeoute, l'inspecteur général Sse fit part à Pe du projet qu'il avait formé de fixer sa demeure à Kinchi. Pe fut charmé de cette idée : il fit incontinent chercher dans le village une grande habitation, et il engagea l'inspecteur Sse à consacrer mille pièces d'or à cette acquisition. Sse ne tarda pas à y transporter sa demeure.

On s'occupa ensuite du festin. Le docteur Gou fut prié de prendre la direction des noces. Tchangfanjou fut chargé du personnage d'entremetteur à l'égard de mademoiselle Pe, et Sse Yeoute remplit les mêmes fonctions pour mademoiselle Lo. On fit choix d'un jour heureux, et l'on disposa un double appareil de présents de noces, qui furent apportés à la fois dans la maison de Pe. Pe retint les uns pour lui-même, et fit passer les autres à



## Les deux cousines

madame Lo qui les agréa. On avait invité beaucoup de monde au festin, et la joie des uns et des autres y fut portée à son comble.

Après la cérémonie des présents de noces, l'inspecteur général Sse choisit un autre jour des plus heureux pour célébrer le mariage. Sse Yeoupe avait cette année vingt et un ans. Son admission toute récente dans le corps des académiciens, son extérieur, ses grâces, ses talents connus l'élevaient au-dessus des autres hommes. Tout le monde répétait ses louanges et lui témoignait de l'affection. Mademoiselle Pe avait dix-huit ans, mademoiselle Lo, dix-sept. La renommée avait fait connaître en tous lieux les talents, les vertus et les grâces de ces deux filles charmantes.

Quand le jour des noces fut arrivé, l'inspecteur général Sse fit faire les apprêts d'un grand repas de cérémonie. On prépara deux grandes chaises de bambou avec des ornements brodés ; des lanternes peintes bordaient la route des deux côtés. Les tambours et les musiciens se faisaient entendre sans interruption. Sse Yeoupe, montant un superbe cheval qui redressait fièrement la tête, parut coiffé d'un bonnet de gaze noire, ayant aux jambes des bottines de la même couleur, sur le cou une grande écharpe de pourpre. Les officiers du grand collège académique et de la chambre des inspecteurs généraux l'accompagnaient, rangés sur une double file. Il s'avança de cette manière à la rencontre des épouses. Sur tout le chemin, des pièces d'artifice retentissaient jusqu'au ciel. Le tumulte et la joie étaient à leur comble.

Les deux jeunes dames, vêtues d'étoffes d'or avec des ornements de pierres précieuses, semblaient êtres les filles du roi des Immortels. Elles prirent respectueusement congé du seigneur Pe et de madame Lo, et montèrent en chaise le visage baigné de larmes. Pe, à raison de l'intimité, ne voulut pas s'arrêter à la coutume vulgaire. Revêtu d'un habit de fête du second rang, il monta dans une chaise à quatre porteurs, et accompagné des officiers qui relevaient de sa charge, il vint lui-même assister à la cérémonie. Le docteur Gou, pareillement vêtu d'habits de fêtes, se fit porter dans une grande chaise ; Tchangfanjou et Sse Yeoute, coiffés de

## Les deux cousines

bonnets, vêtus de bleu, et montés sur des chevaux fringants dont la tête était ornée de fleurs et de pendants écarlate, étaient les deux directeurs du cortège, aussi brillant cette fois, que s'il se fût agi de la réception d'un docteur.

Le bruit des cloches, le son des tambours, se joint à l'harmonie du luth et des guitares.

Une belle union répand la joie parmi tous les assistants.

La nièce qu'on a recueillie double les charmes d'une telle alliance.

Le passereau suspend son nid aux tiges de deux arbres.

La lune reste suspendue aux tissus écarlate qui ornent les fenêtres du pavillon.

Devant la porte, une victime dorée remplace les fleurs séduisantes.

L'immortel qui a atteint le but de ses désirs goûte une joie nouvelle.

Ce ne sont pas les chants du livre des vers : c'est la mélodie du grand Chun.

En peu de temps les chaises arrivèrent devant la porte. Ceux qu'elles renfermaient en descendirent pour entrer dans le salon du principal corps de logis. Sse Yeoupe se tint au milieu, ayant les deux nouvelles mariées, l'une à sa gauche, l'autre à sa droite, et fit ainsi la salutation à l'inspecteur général Sse, ainsi qu'aux autres parents. Cette cérémonie terminée, la musique entra dans l'appartement des femmes. L'inspecteur général Sse demeura en dehors, dans la compagnie du seigneur Pe, du docteur Gou, de Tchangfanjou et de Sse Yeoute. Pour le repas, on dressa trois tables dans la salle. Sse Yeoupe d'îna avec les deux jeunes dames. Par dessous les cierges parfumés, il jetait les yeux à la dérobee sur mademoiselle Pe, sur cette beauté vraiment digne d'attirer le poisson du fond des abîmes et de faire descendre la grue du haut du ciel, capable d'effacer la clarté de la lune et de faire rougir les fleurs, et dont on pouvait dire que la haute réputation n'avait rien d'exagéré. Cette vue lui causait un véritable ravissement. Il porta ensuite ses regards sur mademoiselle Lo, et frappé de l'extrême ressemblance qu'il lui trouvait avec Lo Mengli, il ne put s'empêcher de se demander avec étonnement si la ressemblance d'une sœur pouvait être portée à ce point. La troupe des suivantes qui étaient debout autour d'eux ne lui permit pas d'ouvrir la conversation, et il renferma dans son sein les mouvements de joie dont il se sentait transporté, jusqu'au moment où la

## Les deux cousines

compagnie venant à se disperser, chacun pourrait se retirer dans son appartement.

Or, dans la cour intérieure, il y avait deux pavillons surmontés d'un étage et placés vis-à-vis l'un de l'autre, à droite et à gauche. Le pavillon de gauche fut destiné à mademoiselle Pe, celui de droite appartint à mademoiselle Lo.

Sse Yeoupe se rendit d'abord à l'appartement de mademoiselle Pe, et dans un entretien qui fut pour eux rempli de charmes, ils se rappelèrent l'origine de leur passion mutuelle, les vers sur les saules printaniers et les deux morceaux sur les adieux de la grue et le salut à l'hirondelle. Mademoiselle Pe n'affecta pas les airs d'une habitante de l'appartement intérieur ; mais ses réponses marquèrent toujours l'accord qui régnait entre leurs sentiments.

Après cet entretien, Sse Yeoupe passa dans l'appartement de mademoiselle Lo :

— Où est maintenant votre frère aîné Mengli ? lui demanda-t-il.

— Je n'ai pas de frère aîné : Mengli est le nom de votre humble servante, répondit-elle.

Sse Yeoupe demeura très étonné :

— La personne que j'ai rencontrée jadis près du rocher, est-ce que c'était vous, madame ? lui demanda-t-il.

— Veuillez, monsieur, le décider vous-même, répartit-elle en souriant ; je ne puis vous le dire.

— Voilà, s'écria Sse Yeoupe en éclatant de rire, un songe de six mois qui se dissipe en ce jour. J'avais bien précédemment conçu quelque soupçon de la vérité : pouvait-il, dans l'univers, y avoir un aussi charmant jeune homme ?

Après ce discours, Sse Yeoupe retourna chez mademoiselle Pe, à qui il fit part de sa découverte. Ils s'en amusèrent quelque temps. Puis, comme

## Les deux cousines

mademoiselle Pe était plus âgée d'un an que sa cousine, ce fut cette première nuit dans son pavillon que le mariage s'accomplit. Un poète plein d'ardeur, une femme charmante, animés d'une tendresse réciproque, durent jouir, avec transport, du bonheur de se trouver ensemble.

Le jour suivant, Sse Yeoupe se rendit chez le seigneur Pe pour lui faire le remerciement d'usage. Toute la compagnie passa encore la journée dans un festin. A son retour, Sse Yeoupe fit servir une collation pour lui et les deux jeunes dames. Il montra à mademoiselle Lo les vers sur les saules printaniers qu'il avait composés jadis sur les rimes données, les adieux à la grue, et le salut à l'hirondelle. Ces pièces furent de nouveau goûtées et admirées. Ensuite Sse Yeoupe fit voir à mademoiselle Pe les bracelets d'or et le collier de perles que mademoiselle Lo lui avait prêtés.

— Je ne prévoyais pas, dit celle-ci, que ce premier mouvement de tendresse deviendrait le principe d'une félicité qui doit durer toute ma vie.

Cette seconde nuit, ce fut dans l'appartement de mademoiselle Lo que le mariage s'acheva. Ce fut sur l'oreiller qu'elle lui raconta les particularités de son aventure, quand elle avait quitté les habits de son sexe. La tendresse de Sse Yeoupe s'accrut encore par ce récit.

De ce moment, les trois époux virent augmenter l'estime et l'affection réciproque dont ils étaient animés. La plus parfaite harmonie régnait entr'eux. Sse Yeoupe conservait un souvenir reconnaissant des bons offices que Yansou lui avait autrefois rendus. Il s'en expliqua avec ses épouses, et il l'admit encore à son service.

L'inspecteur général Sse ne se souciait nullement de rentrer de nouveau dans sa charge : il aima mieux passer le soir de ses jours dans la société de Pe. Par la suite, il se défit des possessions qu'il avait dans la province de Honan, et transporta son établissement à Kinling.

Le docteur Gou ne quitta pas sa charge. Les fonctions qu'il avait à remplir comme académicien lui donnaient peu de jours occupés et lui en

## Les deux cousines

laissaient beaucoup de libres. Il venait le plus souvent les passer à se divertir avec ses deux amis. Lorsque le gouverneur Yang apprit la manière dont les choses avaient tourné, il envoya, par des exprès, des présents et ses félicitations.

Au bout de quelque temps, Sse Yeoupe se vit contraint de se rendre à la cour pour y exercer son office ; mais il n'y demeura qu'un mois ou deux, et le souvenir de ses deux épouses l'obligea bientôt à solliciter la permission de s'en revenir. Sa route le conduisit dans la province de Chantoung, et il profita de cette circonstance pour arranger les affaires domestiques de madame Lo. On attendit que son fils fût devenu grand, pour lui en remettre le maniement. A cette époque le licencié Tsian venait d'être nommé sous-préfet, et il était parti pour exercer sa charge. Le conseiller Li était demeuré chez lui, et il invita deux fois Sse Yeoupe à dîner.

A son retour dans sa maison, Sse Yeoupe ne songea plus à prendre d'autres divertissements que de composer en vers ou en prose avec ses deux épouses. Il ne pensait pas à sortir de chez lui. A l'examen qui suivit, il eut une des sections à diriger. A un autre examen, il présida le concours de la province de Tchekiang, et réunit autour de lui un grand nombre de disciples. Il fut ensuite nommé surintendant du département pour les affaires littéraires ; et comme il n'avait aucun goût pour les fonctions de la magistrature, il ne retourna pas à la cour.

Tchangfanjou et Sse Yeoute se servirent de son crédit pour obtenir, en payant, des titres littéraires. Le premier fut nommé commissaire adjoint, et le second secrétaire d'un bureau.

Le seigneur Pe avait trouvé dans l'inspecteur général Sse une société de son goût. Il voyait d'ailleurs sans cesse Sse Yeoupe et ses deux femmes. Il ne pouvait donc connaître les ennuis de la solitude. Par la suite, la jeune madame Pe mit au monde deux fils, et madame Lo en eut un ; et comme sur ces entrefaites Yinglang était mort, Sse Yeoupe offrit à Pe, pour lui succéder, le second fils auquel madame Pe avait donné le jour. Ces trois jeunes gens devinrent à leur tour des lettrés distingués dans les concours.

## Les deux cousines

Quelques peines que Sse Yeoupe eût éprouvées à l'occasion de son double mariage, la manière dont l'affaire s'était terminée les avait bien compensées. Il jouit pendant trente ou quarante ans, avec ses deux épouses, de tout le bonheur que l'amour peut accorder. Ce récit n'est-il pas digne de figurer parmi les belles histoires qui nous restent de l'antiquité ?

On a fait les vers suivants à la louange du seigneur Pe :

Juste et incapable de crainte, sa mission chez les Tartares montra son dévouement.

Le vin et la poésie formèrent l'amusement de sa vie.

Une riante raison, le goût de la musique et des livres ne le quittèrent jamais.

Un tel homme est une broderie éclatante au sommet d'un pic.

On a aussi consacré des vers à la louange particulière de Sse Yeoupe :

Sa jeunesse, son talent le rapprochent du nénuphar bleu du plus célèbre des poètes.

Sans s'embarrasser de la destinée, il ne s'attache qu'à une belle accomplie.

Ses forces, sa vie pourront s'épuiser :

Mais le ciel, dans sa miséricorde, lui accorda deux épouses charmantes.

Voici ceux qui célèbrent les vertus de mademoiselle Pe :

Du fond du pavillon des femmes, elle fait briller son amour pour le talent.

Les vers, la poésie se sont entremis pour son mariage.

Qu'on ne dise pas qu'en quittant la maison paternelle, elle en a emporté la neige éclatante de blancheur ;

Cette autre merveille, les *saules printaniers* illustreront la maison de Pe.

On en a pareillement composé pour l'éloge de mademoiselle Lo :

Son œil perçant, du haut d'un pavillon, démêla tout le mérite d'un homme.

C'est au présent qu'elle lui offre qu'elle confie le soin du bonheur de sa vie.

Jamais plus belle figure ne se montra ainsi parmi les fleurs.

L'esprit et la générosité s'étaient réunis pour former son cœur.

@